

Margarita Borreguero Zuloaga
et Sonia Gómez-Jordana Ferary (éds)

***Les marqueurs du discours
dans les langues romanes:
une approche contrastive***



Lambert-Lucas

L'ouvrage réunit une sélection d'études sur les marqueurs discursifs issues du Premier Congrès international de linguistique contrastive sur les marqueurs du discours dans les langues romanes (Université Complutense de Madrid, 5-7 mai 2010). Il se divise en quatre grandes parties. Les deux premières portent sur les valeurs et les fonctions des marqueurs du discours en synchronie dans différentes langues romanes, p. ex. espagnol, italien et français ou entre deux ou plus de deux marqueurs d'une même langue. La troisième est consacrée à la diachronie, axe de recherche toujours aussi actif s'agissant de langues romanes. La quatrième présente un courant récemment apparu, complémentaire des études lexicographiques et traductologiques habituelles, celui des études de linguistique acquisitionnelle, observant la place des marqueurs dans les interlangues.

Margarita Borreguero Zuloaga est maître de conférences au département de Philologie italienne de l'Université Complutense de Madrid. Elle a dirigé les projets «Marcadores discursivos y construcción interaccional del diálogo en italiano L2» et «Estructura informativa y marcación discursiva en la didáctica de la oralidad del italiano y el español L2». Elle est l'auteure de nombreux articles sur les marqueurs du discours.

Sonia Gómez-Jordana Ferary est maître de conférences au département de Philologie française de l'Université Complutense de Madrid. Elle est membre du projet «Marqueurs pragmatiques et oralité en linguistique historique du français». Elle travaille sur les marqueurs du discours en français et en espagnol.

Margarita Borreguero Zuloaga
et Sonia Gómez-Jordana Ferary (éds)

*Les marqueurs du discours
dans les langues romanes :
une approche contrastive*

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Universidad Complutense de Madrid*



Sommaire

Préface

Margarita BORREGUERO ZULOAGA et Sonia GÓMEZ-JORDANA FERARY	11
---	----

Première partie

Marqueurs du discours en espagnol, français et italien : études contrastives interlinguistiques

1. Segnali discorsivi a confronto. Dati e teoria, un percorso integrato Carla BAZZANELLA	35
2. Valeur centrale et traitement de la polysémie : les emplois non temporels de <i>encore</i> et <i>todavía</i> Sandrine DELOOR	47
3. La reformulation et le discours scientifique en espagnol et en français : à propos des instructions sémantico-pragmatiques de <i>en efecto</i> et de <i>en effet</i> María Marta GARCÍA NEGRONI et Sybille SAUERWEIN SPINOLA	61
4. <i>Vraiment / veramente</i> : analogies et contrastes Elisaveta KHACHATURYAN et Elena VLADIMIRSKA	75
5. <i>Al contrario</i> (esp.) / <i>al contrario</i> (it.), <i>en cambio</i> (esp.) / <i>invece</i> (it.): codificación semántica y funcionamiento discursivo Eugenia SAINZ GONZÁLEZ	89
6. Il connettore <i>infatti</i> e i suoi corrispettivi francesi: distribuzione, funzioni, uso Laura SERGO	105

Deuxième partie

Marqueurs du discours en espagnol, français et italien : études contrastives intralinguistiques

7. Connettivi e gerarchie testuali tra morfologia, sintassi e punteggiatura. Note a partire dall'italiano Angela FERRARI	119
--	-----

8. Del umbral de la acción al umbral del razonamiento. El valor epistémico del operador <i>de entrada</i> Anna LÓPEZ SAMANIEGO	137
9. Sobre el uso de <i>que</i> con los marcadores de reformulación explicativa en español escrito Silvia MURILLO ORNAT	155
10. La notion de particules énonciatives en français. Analyse comparative de <i>tout de même</i> et de <i>quand même</i> Denis PAILLARD	165
11. Los marcadores discursivos interrogativos en español: semejanzas y diferencias Margarita PORROCHE y José LAGUNA	179
12. <i>Así que</i> y <i>así pues</i> : la función de la conjunción <i>que</i> , los rasgos de manera y la referencia anafórica Teresa María RODRÍGUEZ RAMALLE	191
13. De la connexion à la modalisation : le cas de <i>et pourtant, et alors</i> <i>et encore, quoique</i> Laurence ROUANNE	205
14. Connexion et rupture : <i>or, alors, maintenant</i> marqueurs discursifs Charlotte SCHAPIRA	221
15. La noción de <i>patrón discursivo</i> y su utilidad en la descripción de los marcadores del verbo <i>parecer</i> Raquel TARANILLA GARCÍA	233
Troisième partie	
Les marqueurs du discours dans l'histoire des langues romanes	
16. Sintaxis, texto y discurso: la historia de <i>por cierto</i> Silvia IGLESIAS RECUERO	251
17. Prejuicios y apriorismos en la investigación histórica sobre marcadores discursivos (con algunas notas sobre <i>así las cosas</i>) Lola PONS RODRÍGUEZ	285
18. Conexión y conectores aditivos en español: Estudio diacrónico M ^a Elena AZOFRA SIERRA	305

19. Problemas en torno a la caracterización de un marcador del discurso en español medieval: el caso de <i>he</i> Andrés ENRIQUE-ARIAS et Laura CAMARGO	323
20. Reconsideración y argumentación en la evolución de los marcadores <i>al fin y al cabo</i> y <i>después de todo</i> María Pilar GARCÉS GÓMEZ	333
21. <i>Aliás</i> : contribution à l'étude diachronique d'un marqueur du discours en portugais Ana Cristina M. LOPES	345
22. Análisis diacrónico del marcador <i>por cierto</i> : del español clásico al español actual Santiago U. SÁNCHEZ JIMÉNEZ	355
Quatrième partie	
L'acquisition des marqueurs de discours en français et italien langues étrangères	
23. Marcadores discursivos en la interlengua de aprendices de italiano L2 Pura GUIL	373
24. L'acquisition L2 de langues proches : expression de la continuation et de l'itération en français et italien L2 Cecilia ANDORNO et Sandra BENAZZO	387
25. Marqueurs discursifs connectifs chez des locuteurs de L2 très avancés : le cas de <i>alors</i> et <i>donc</i> en français et de <i>entonces</i> en espagnol Lars FANT et Victorine HANCOCK	409
26. <i>Direi che</i> : strategie di mitigazione nell'interazione di un'apprendente "quasi nativa" Franco PAULETTO e Camilla BARDEL	425

Préface¹

Margarita BORREGUERO ZULOAGA

et

Sonia GÓMEZ-JORDANA FERARY

Les études contrastives dans le domaine des marqueurs discursifs datent d'à peine une vingtaine d'années, du moins en ce qui concerne les langues romanes. Ces études s'inspirent des propositions théoriques d'analyse des marqueurs élaborées dans les années soixante-dix, notamment à partir de l'œuvre pionnière d'Elisabeth Gülich, *Makrosyntax der Gliederungssignale in gesprochenen Französisch* (1970). Ces propositions ont servi de cadre à la recherche contrastive de la même façon qu'elles ont servi au développement des études sur les marqueurs du discours. Un grand nombre suivent la Théorie de l'Argumentation, la Théorie de la Pertinence, l'Analyse du Discours, la linguistique culiolienne, la Théorie de la Politesse linguistique, ou adoptent très couramment une approche éclectique. C'est seulement après que la réflexion théorique s'est consolidée et que les chercheurs ont mené de nombreuses analyses des marqueurs d'une langue qu'a surgi l'intérêt pour l'étude comparative d'éléments et de fonctions discursives dans deux ou plus de deux langues.

Trois domaines ont impulsé particulièrement la recherche : la traduction, la lexicographie et la didactique des langues étrangères.

Tout d'abord, les difficultés pour trouver des équivalents adéquats entre éléments discursifs dans le travail des traducteurs et interprètes a conduit à réfléchir sur les problèmes de traduction des marqueurs discursifs. Ce premier moment est marqué par des articles pionniers tels que "Discourse Markers and the Indeterminacy of Translation" (2000) de Carla Bazzanella et Lucia Morra, "Marcadores del discurso y traducción" (2002) de José Portolés, "Pragmatics Markers in Translation: a Methodological Proposal" (2006) de Karin Aijmer, Ad Foolen et Anne-Marie Simon-Vandenberg. Sans faire référence explicite aux langues romanes, ces derniers établissent un cadre méthodologique suivi depuis par d'autres auteurs, notamment pour ce qui concerne l'espagnol et l'italien (v. Medina 2010, Borreguero 2011a).

C'est alors qu'ont paru les premiers travaux descriptifs comparant les valeurs et les emplois de marqueurs apparemment équivalents dans deux langues romanes et qui pouvaient servir de bases lexicographiques : v. par exemple pour l'espagnol et l'italien Calvo Rigual (2001), Calvi & Mappelli (2004), pour

1. La sélection d'études objet du présent ouvrage fait suite au Premier Congrès international de linguistique contrastive sur les marqueurs du discours dans les langues romanes, qui eut lieu à l'Université Complutense de Madrid en 2010, financé par les projets *Marcadores discursivos y construcción interaccional del diálogo en italiano L2* HUM2007-66134 et *Dialogue et marques d'oralité en pragmatique historique du français* FFI2010-15158/FILO du Ministère d'Education et Compétitivité espagnol. L'ouvrage est financé grâce au projet *Estructura informativa y marcación discursiva en la didáctica de la oralidad del italiano y el español L2* FFI2011-24960.

l'espagnol et le catalan Cuenca & Torres (2008), pour plusieurs langues romanes et germaniques, Garcés Gómez (2009). Le manuel de Flores Requejo (2008) a marqué un tournant, étant utilisé pour l'étude de marqueurs concrets, v. Borreguero (2011b) et Medina (2011)².

L'élaboration de dictionnaires de marqueurs discursifs aussi bien monolingues que bilingues est toujours en cours dans la plupart des langues romanes. L'espagnol a été clairement un précurseur puisqu'on y trouve trois dictionnaires monolingues (Briz, Pons & Portolés 2000-2014, Santos 2003, Fuentes 2009), alors que le français, l'italien et le portugais – pour ne citer que les langues romanes les plus parlées – ne disposent toujours pas d'ouvrages similaires. La situation est encore moins bonne pour les dictionnaires bilingues de marqueurs, même si le français dispose du *Wörterbuch deutscher Partikeln: unter Berücksichtigung ihrer französischen Äquivalente* (2009) de René Métrich, Eugène Facher et Jon Albrecht, après un premier ouvrage René Métrich, Eugène Facher et Gilbert Courdier en quatre volumes, *Les Invariables difficiles : dictionnaire allemand-français des particules, connecteurs, interjections et autres « mots de la communication »* (1998-2002). Par ailleurs, le *Diccionario de partículas del español* coordonné par Briz, Pons et Portolés incorpore les équivalents des marqueurs espagnols à l'italien et au portugais (outre ceux de l'anglais).

In fine, l'enseignement des langues suscite de nombreuses perplexités au moment d'expliquer l'emploi des marqueurs du discours. Perplexités reflétées dans les premières études qui tentaient d'analyser la polyfonctionnalité et les différentes valeurs que ces éléments peuvent acquérir dans différents contextes³. Outre les rares observations que l'on trouve dans les grammaires contrastives, des études telles que Flores Acuña (2003), Pérez Canales (2003), Fernández Loya (2004), Vázquez (2006), Sainz (2006, 2012), Hermoso & Anscombe (2011), Borreguero (2011c), Solsona (2011), Piedehierro (2012), répondent toutes à la même intention d'en améliorer l'approche didactique, en partant d'une réflexion sur la pratique de l'enseignement. Ont ainsi vu le jour des ouvrages comme celui de Martí Sánchez (2008) pour l'espagnol L2. Le traitement que reçoivent les marqueurs du discours dans les manuels de langues étrangères a également été révisé en partant de l'idée que dans la plupart des cas, l'absence de considérations explicites et d'exemples rendent difficile leur apprentissage : v. Gilardoni (2006), Pernas, Gillani & Cacchione (2011), La Rocca (2011).

Le contraste entre les marqueurs de l'italien et du français a aussi suscité d'intéressants travaux remontant à une vingtaine d'années tels que Ferrari & Rossari (1994), Rossari (1994, 1996), Bazzanella et al. (2007), Mosegard Hansen & Strudsholm (2008), Dittmar (2009), De Cesare (2012), Khachatryan (2011).

Un des premiers ouvrages du domaine a été *Pragmatics Markers in Contrast* (2006) de Karin Aijmer et Anne-Marie Simon-Vandenberg, deux anglicistes de l'Université de Göteborg dont les travaux, sans aborder les questions liées aux langues romanes, ont servi de précédent au niveau théorique et méthodologique.

2. Cet axe de recherche s'est peu à peu consolidé avec l'étude d'autres langues – Delgar (2013) – et des doctorats consacrés aussi bien aux langues romanes – Caterino (2012), Fuschi (2013) – que prenant comme élément de contraste une langue germanique : Mariano (2002), Svensson (2011).

3. Le développement théorique et descriptif plus avancé des recherches sur les marqueurs du discours de l'espagnol – v. Martín Zorraquino & Portolés (1999), Loureda & Acín (2010) – fait que les études contrastives entre l'espagnol et une autre langue ont généralement été menées par des linguistes espagnols, avec des exceptions comme Anscombe (2010, 2011) ou Deloor (2011).

Ainsi, un an plus tard, est paru l'article de Henning Nølke, « Connectors in Cross-Linguistics Perspective », et le numéro du *Catalan Journal of Linguistics*, coordonné par M. Josep Cuenca sous le titre *Contrastive Perspectives on Discourse Markers* (2007). Même si ce volume n'était pas spécialement consacré aux langues romanes, il a publié des études fondamentales comme celle consacrée à *allora* et *alors* (Bazzanella et al. 2007).

Le pas suivant a été réalisé grâce à un séminaire organisé à l'Université d'Oslo par Elisaveta Khachaturyan, en novembre 2008, qui a rassemblé des chercheurs sur l'analyse contrastive des langues romanes, y compris sur les marqueurs du discours, dont nombre d'entre eux collaborent également à ce volume. Nous avons alors eu l'occasion d'échanger des impressions sur les diverses approches méthodologiques et sur les difficultés de l'étude contrastive, même si pour la plupart nous continuons à travailler sur les marqueurs d'une seule langue. Certains de ces travaux – dont une partie comparaient les marqueurs de deux ou plus de deux langues (v. Bazzanella & Borreguero 2011) – ont été repris dans un numéro de la revue *Oslo Studies on Language* (2011). En 2009 à Tübingen, Óscar Loureda et Heidi Aschenberg ont consacré une séance du 17^e Congrès des hispanistes allemands (*Hispanistentag*) au même sujet, quoique dans ce dernier cas, les études contrastives se sont limitées à l'espagnol et à l'allemand ; elles ont été recueillies dans *Marcadores del discurso: de la definición a la descripción* (2011).

En 2010 les départements de Philologie française et de Philologie italienne de l'Universidad Complutense de Madrid ont organisé le premier *Coloquio Internacional de Marcadores del discurso*, avec pour thème *un enfoque contrastivo*, qui mettait l'accent pour la première fois sur la comparaison entre langues romanes. En outre, certains participants y ont abordé les marqueurs en perspective intralinguistique, synchronique et diachronique⁴. Une sélection des contributions à ce colloque, dont le français était une des langues objets, a été recueillie dans un numéro de la revue *Langages* (2011) coordonné par Amalia Rodríguez Somolinos. Une autre sélection fait l'objet du présent volume.

Après Madrid, deux autres éditions du *Coloquio Internacional de Marcadores del discurso* ont eu lieu à Buenos Aires et à Campinas, la quatrième à Heidelberg (mai 2015). Le succès de cette initiative est la meilleure preuve de l'intérêt que suscite dans le panorama de la linguistique actuelle la recherche contrastive au niveau discursif. Cette recherche réunit les apports de la linguistique comparée (d'abord) et contrastive (ensuite) dans des domaines comme la phonétique, la morphosyntaxe et la sémantique, ainsi que ceux de la linguistique textuelle et de tout ce qui concerne la forme et la fonction, la genèse et les valeurs sémantiques des marqueurs du discours – que ce soit sous ce nom ou sous d'autres comme *particule discursive*, *connecteur pragmatique*, etc. – connecteurs, marqueurs d'interaction, structurateurs du discours, marques de modalité et même, dans certaines études, adverbes focalisateurs.

*

4. Le Colloque a été financé grâce à une action complémentaire du Ministerio de Ciencia e Innovación liée aux projets HUM2007-66134 y FFI2010-15158/FILO, dont les principaux chercheurs sont respectivement Margarita Borreguero et Amalia Rodríguez Somolinos.

Le présent ouvrage est divisé en quatre parties, toutes structurées sur le même principe : une approche contrastive et fonctionnelle des marqueurs des langues romanes. Nous sommes parties d'un concept large de marqueur du discours qui englobe tous les éléments trouvant leur origine dans un élément lexical qui appartient à une catégorie grammaticale avec une fonction phrastique déterminée et un comportement syntaxique homogène. Ces éléments acquièrent dans certains contextes – ou plutôt cotextes – des fonctions discursives unies généralement à un procès de désémantisation et à une certaine « libération » de leur position syntaxique habituelle, qui se traduit par une plus grande mobilité au sein de l'énoncé. Le degré de désémantisation est très inégal : moindre chez les éléments qui étendent leur fonction de connexion logico-argumentative du niveau phrastique au niveau textuel – sans cesser d'être pour autant des connecteurs logico-argumentatifs, même si dans la plupart des cas le type de connexion est enrichi par d'autres nuances (par exemple, les connecteurs consécutifs acquièrent des valeurs proprement conclusives). Le degré de désémantisation est plus grand chez les éléments qui acquièrent des fonctions propres à l'interaction, comme toutes celles qui sont reliées à l'alternance des tours de parole ou à la formulation du discours en temps réel. Malgré ces différences importantes, tous ces éléments ont en commun la capacité de se transformer en guides des inférences que le lecteur extrait du texte et qui l'aident à reconstruire son sens et à identifier l'intention communicative du producteur⁵.

Les travaux recueillis ici n'abordent pas, normalement, de façon explicite les problèmes théoriques centraux qui persistent encore dans ce domaine, comme les questions terminologiques, la définition du concept de marqueur du discours, la taxinomie des fonctions discursives, la spécificité sémantique de ces éléments, etc. Ceci n'empêchera pas que le lecteur trouve d'intéressantes suggestions dans ce sens, disséminées tout au long de l'ouvrage. Une exception importante est celle de «*Segnali discorsivi a confronto. Dati e teoria, un percorso integrato*» de CARLA BAZZANELLA qui ouvre le volume. Carla Bazzanella, de l'Université de Turin, offre dans son article une synthèse magnifique de ses principaux apports théorico-descriptifs à l'étude des marqueurs du discours, sans oublier les aspects sur lesquels le consensus entre les chercheurs semble lointain, comme celui de l'homogénéité dans les étiquettes employées pour désigner ces éléments, ou le type d'éléments qui appartiennent à cette classe fonctionnelle. Pour Bazzanella, les propriétés fondamentales des marqueurs du discours sont la polyfonctionnalité – aussi bien syntagmatique que paradigmatique – et la sensibilité au contexte d'apparition. C'est sur elles qu'elle fonde sa conception des marqueurs du discours (qui exclut, par exemple, les connecteurs logico-argumentatifs). La deuxième partie de son travail signale les difficultés d'une étude contrastive, qui doit partir de la configuration sémantique et pragmatique des éléments analysés pour pouvoir expliquer aussi bien les points de convergence et divergence entre des éléments appartenant à des langues diverses que les changements que cette configuration subit dans l'évolution historique de chaque langue. Par rapport à la traduction des marqueurs, l'auteur signale que la principale difficulté consiste à conserver dans l'équivalent sélectionné ce réseau de sens qui rend possible la polyfonctionnalité. Cette contribution s'achève par une réflexion théorique sur la didactique des marqueurs dans les classes de langue étrangère, qui exige une plus

5. Cependant, certains auteurs établissent toujours une distinction entre connecteurs, d'une part, et marqueurs de l'autre (par exemple Ferrari dans ce volume).

grande attention de la part des enseignants et des manuels que celle qu'elle a eue jusqu'à aujourd'hui, comme le montrent les recherches menées dans le domaine de l'acquisition.

Les deux premières parties se centrent sur la synchronie actuelle. La première représente bien l'esprit qui a amené les éditrices, aux côtés d'Amalia Rodríguez Somolinos, à organiser une rencontre avec des experts reconnus de la marcation discursive dans les langues romanes, y compris sous l'angle contrastif. Tout d'abord, SANDRINE DELOOR, de l'Université de Cergy-Pontoise, examine les valeurs non temporelles de *encore* et *todavía* dans des constructions communes aux deux langues, comme *si encore / si todavía*, qui indiquent un jugement de valeur sur une condition minimale (exprimée dans la protase) de réalisation de l'état de choses décrit dans l'apodose, mais aussi dans des constructions non équivalentes comme *y todavía* et *et encore!* L'auteur défend l'existence d'une continuité entre les valeurs temporelles de ces adverbes (la valeur de continuité et la valeur de point de transition), qui ont été largement étudiées, et les valeurs non temporelles qui, en revanche, n'ont pas suscité autant d'attention de la part des linguistes. Deloor postule une valeur sémantique centrale et commune aussi bien pour les valeurs temporelles que non temporelles, même si l'hypothèse semble insuffisante pour expliquer des cas tels que *et encore*. Ceci amène l'auteur à mettre en question le présupposé de l'unité sémantique sous-jacente, ce qui oblige à chercher une signification toujours plus abstraite permettant de rendre compte de toutes les valeurs et de tous les emplois.

M^a MARTA GARCÍA NEGRONI, de l'Université de Buenos Aires, et SYBILLE SAUERWEIN SPINOLA, de l'Université Paris-Diderot, contrairement à Deloor, qui apporte une réflexion sémantique de type théorique, étudient les fonctions de *en efecto* et *en efecto* dans des textes réels, ou plutôt dans un type de textes où ces marqueurs sont spécialement fréquents : les textes scientifiques. Elles postulent que ces éléments, outre la valeur confirmative qui leur est attribuée dans la littérature, opèrent la reformulation non paraphrastique des deux segments discursifs qu'ils unissent. Dans des textes monologiques, ces deux segments expriment le point de vue d'un même énonciateur qui coïncide avec le locuteur, contrairement à ce qui se passe avec *efectivamente* et *effectivamente* qui sont souvent précédés par des énoncés où est présenté le point de vue d'un énonciateur différent du locuteur. En ce qui concerne le contraste entre les deux langues, les auteurs observent des différences intéressantes non seulement sur le plan sémantique mais également par rapport à la position énonciative.

Quoique plus proche de l'argumentation que de la polyphonie et suivant Portolés (1998) qui intègre également des éléments de la Théorie de la Pertinence, c'est dans la même lignée théorique que travaille EUGENIA SAINZ, de l'Université Ca' Foscari de Venise, auteur de plusieurs études contrastives sur les marqueurs de l'italien et de l'espagnol. Cette fois-ci, elle a sélectionné deux paires différentes de connecteurs contre-argumentatifs, *al contrario / al contrario* et *en cambio / invece*. Ces connecteurs, malgré leur similarité de comportement syntaxique et de valeur sémantique, présentent des différences que l'auteur met en relief. Ainsi, dans le cas de *al contrario*, à la valeur réfutative commune aux deux langues, s'ajoute en italien une valeur spécifique qui a son équivalent dans l'espagnol *por el contrario*. Nous pouvons observer de plus grandes différences dans le cas de *en cambio / invece* puisque le second, non seulement est plus fréquent et présente un plus grand degré de liberté positionnelle, mais ajoute au

sens de contraste partagé avec *en cambio* la valeur de réfutation. En outre, il admet des emplois au-delà de la connexion logico-argumentative entre les segments du discours. Par conséquent, bien que les équivalents espagnols étudiés fonctionnent dans de nombreux contextes, la richesse sémantique des connecteurs italiens oblige le traducteur à trouver d'autres équivalents.

Le cadre théorique où se situe l'étude d'ELISAVETA KACHATURYAN, de l'Université d'Oslo, et d'ELENA VLADIMIRSKA, de l'Université de Lettonie, est bien différent. Dans une conception inspirée d'Antoine Culioli adaptée par Denis Paillard et par son groupe de recherche de l'Université Paris-Diderot, les marqueurs du discours ne se définiraient pas par leurs fonctions mais par leurs composantes syntaxiques et sémantiques comme les autres unités linguistiques. Leur fonction générale serait d'établir dans quelle mesure la séquence à leur portée exprime un état de choses, constitue un mode de dire sur le monde. C'est ainsi que *vraiment* aussi bien que *veramente* se caractérisent par le fait de conférer à la séquence sur laquelle ils jouent une dimension discursive. Après une minutieuse analyse des aspects distributionnels, sémantiques et prosodiques, les auteurs observent des différences entre les deux éléments en ce qui concerne le degré de subjectivité qu'ils projettent sur l'énoncé où ils apparaissent.

La première partie s'achève sur le travail de LAURA SERGO, de l'Université de Saarland, à propos des choix des traducteurs de textes littéraires et journalistiques français par rapport au complexe marqueur italien *infatti*, dont l'analyse reprend plusieurs problèmes mentionnés par García Negroni et Sauerstein Spinola. Ce travail montre comment la théorie et la pratique traductologique, la didactique des langues et les approches descriptives les plus formalisées constituent autant de perspectives dont l'étude contrastive des langues romanes a bénéficié.

*

La deuxième partie regroupe les travaux d'analyse contrastive intralinguistique entre deux marqueurs ou plus d'une même langue. Comme dans la partie précédente, le premier travail aborde non seulement la description d'éléments concrets mais également des questions théoriques cruciales. «Connettivi e gerarchie testuali tra morfologia, sintassi e punteggiatura. Note a partire dall'italiano», d'ANGELA FERRARI, de l'Université de Bâle, aborde la question difficile de l'interaction entre structure informative de l'énoncé et valeurs sémantiques des marqueurs. Si jusqu'à ce jour, on a constaté que la prosodie – ou la ponctuation – et la position syntaxique peuvent modifier la valeur sémantique d'un connecteur et que l'on a pu identifier des patrons stables dans l'interaction entre marqueurs, syntaxe et segmentation discursive, cette correspondance a été prise en compte pour expliquer deux phénomènes : le passage des conjonctions de coordination et de subordination du rôle de connecteurs phrastiques à celui de connecteurs textuels, et le passage du rôle de connecteurs textuels à celui de marqueurs du discours⁶. Cependant, essayer de rendre compte des changements sémantiques que peut subir un marqueur en se fondant uniquement sur les positions énonciatives qu'il occupe peut s'avérer insuffisant, comme le montre l'analyse de

6. Dans son travail, Ferrari analyse un cas plus complexe où un syntagme prépositionnel avec un élément anaphorique (*per questo*) devient un connecteur textuel quand il occupe une position initiale d'énoncé prosodiquement parenthétique.

dunque – connecteur auquel Angela Ferrari et Corinne Rossari (1994) ont déjà comparé *quindi* comme équivalent du français *donc* – qui admet une double lecture reformulative et consécutive. Si dans un premier temps cette double interprétation peut sembler liée à la position que *dunque* occupe dans l'énoncé – puisque la position interne, toujours parenthétique, favorise l'apparition de la lecture reformulative ou plus exactement fragilise la lecture logico-argumentative – laquelle est en revanche renforcée dans les positions périphériques –, l'analyse des données offre un panorama bien plus complexe où l'articulation informative de l'énoncé joue un rôle clé. Ce travail est d'une finesse analytique à laquelle nous sommes habitués venant de l'auteur en question ; elle essaye de discerner comment l'apparition de *dunque* dans une unité informative du plan principal ou du plan secondaire – selon le « modèle de Bâle » de segmentation discursive (Ferrari *et al.* 2008) – constitue un facteur déterminant pour expliquer les changements sémantiques et fonctionnels du terme.

Cette partie comporte cinq travaux consacrés à l'espagnol et trois travaux consacrés au français. En ce qui concerne les premiers, nous pouvons établir une différence entre ceux qui abordent des questions principalement sémantiques, fonctionnelles ou syntaxiques. Parmi les premiers textes, nous trouvons celui d'ANNA LÓPEZ SAMANIEGO, de l'Université de Barcelone, consacré à la valeur épistémique qui semble se grammaticaliser en espagnol contemporain dans certains emplois du marqueur *de entrada*, dont la fonction métadiscursive comme structeur du discours est déjà consolidé. Il est comparé à d'autres marqueurs d'affaiblissement argumentatif d'origine temporelle, comme *en principio*, *de momento*, *por ahora* ou *por el momento*, qui expriment également un bas degré d'engagement de la part du sujet parlant quant au contenu de son énoncé. L'auteur illustre de façon convaincante les différentes étapes de grammaticalisation – du sens spatial au temporel, du temporel au métadiscursif et du métadiscursif à l'épistémique – à partir du concept sous-jacent de croisement d'une limite ou d'un seuil entre deux espaces, qui dans le cas de la valeur épistémique analysée pourrait être conçu comme la limite entre l'espace de l'intuition et celui de la réflexion.

L'étude de TERESA RODRÍGUEZ RAMALLE, de l'Universidad Complutense de Madrid, aborde, également d'un point de vue sémantique, la différence entre les connecteurs consécutifs *así que* et *así pues* à partir du critère de la modalité évidentielle, c'est-à-dire de la façon dont ils informent l'interlocuteur à propos des sources d'information. Alors que *así pues* introduit une conséquence dérivée de ce qui précède dans le discours et exige un cotexte linguistique antérieur, *así que* peut introduire la conséquence ou la conclusion à laquelle arrive l'auteur à partir d'évidences non discursives. C'est ce qui lui permet d'apparaître dans des discours où la cause ou la raison qui conduisent à une conséquence ne sont pas exprimées linguistiquement. Cette caractérisation complète les études antérieures où l'on considérait que *así pues* introduisait des conséquences générales et *así que* des conclusions issues de déductions subjectives ; elle permet d'expliquer les fonctions de prise de parole et d'introduction de topique que *así que* assume dans l'interaction conversationnelle. La clé de cette valeur serait dans la conjonction *que* qui se consolide comme marque évidentielle en espagnol, comme on peut observer pour d'autres connecteurs tels que *conque* ou *de manera que*.

De la même façon, dans le domaine de la sémantique évidentielle, RAQUEL TARANILLA GARCÍA, de l'Université de Barcelone, étudie les marqueurs

construits à partir du verbe *parecer*, qui indiquent que l'information a été acquise par voie indirecte et que, par conséquent, elle n'est pas complètement fiable. Ceci implique que le degré d'engagement du locuteur par rapport à la vérité de ce qui est affirmé peut être très faible, par exemple lorsque le locuteur se distancie de ce qu'il communique. Cette variation sémantique par rapport au type d'engagement émerge de la combinaison entre le sens nucléaire du marqueur et le sens secondaire (ou effet de sens) dérivé de son insertion dans un modèle discursif déterminé. L'auteur réalise une systématisation décrivant trois modèles discursifs : (a) données + marqueur + conclusion, où le marqueur indique que l'information obtenue est le résultat d'un procès inférentiel ; (b) discours rapporté + marqueur + discours rapporté, où le marqueur introduit la voix d'un énonciateur à qui l'on attribue la responsabilité de l'information rapportée, ce qui crée un effet de distance entre l'énonciateur et ce qui est énoncé ; (c) marqueur + information 1 + information 2, où le marqueur sert à introduire un contraste entre une première information, considérée comme fautive, et une seconde information assumée par le locuteur normalement introduite par un connecteur qui marque le contraste et acquiert des valeurs de focalisateur. Le travail se clôt par une réflexion sur la validité théorique des modèles discursifs dans l'analyse des marqueurs du discours.

MARGARITA PORROCHE et JOSÉ LAGUNA, de l'Université de Saragosse, consacrent leur étude à un vaste éventail de marqueurs discursifs à fonction interactionnelle et à caractère interrogatif qui n'ont reçu à ce jour aucun traitement unifié. Les auteurs présentent non seulement une liste des principales fonctions discursives que ces marqueurs jouent dans la conversation, mais ils traitent également, de façon détaillée, de quelques uns des plus fréquents : *¿eh?* *¿no?* *¿sí?* *¿verdad?* *¿sabes?* *¿yes?* Ils contribuent ainsi, de façon implicite mais précise, à la question polémique de la relation entre interjections et marqueurs du discours. Ils distinguent l'interjection comme catégorie grammaticale de sa fonction discursive comme marqueur, notamment dans des cas comme *¿eh?*, bien qu'ils n'abordent pas la question de savoir si les interjections peuvent avoir un autre type de fonction que discursive, celle qui leur concède justement le statut de marqueurs du discours.

D'un point de vue plus syntaxique, SILVIA MURILLO, de l'Université de Saragosse, analyse le *que* « soudeur » qui accompagne en de nombreuses occasions des marqueurs généralement considérés comme des reformulateurs (*o sea, es decir, en otras palabras*, etc.) mais qui, suivis de ce *que*, fonctionnent plutôt comme des connecteurs consécutifs ou conclusifs. Après avoir offert plusieurs clés pour distinguer ce *que* de la conjonction complétive et du pronom relatif, l'auteur offre les résultats quantitatifs d'une recherche réalisée sur des textes journalistiques. Elle arrive à la conclusion que le degré de polyphonie du texte est un facteur déterminant pour l'apparition du *que* soudeur, puisqu'il permet de marquer une distance entre les différentes voix qui composent le texte.

Passons aux études sur le français. DENIS PAILLARD examine *tout de même* et *quand même* dans un cadre culiolien déjà employé par Khachaturyan et Vladimirska. L'intérêt de ce travail ne consiste pas à déterminer les fonctions discursives ou pragmatiques de ces éléments mais à en tracer un profil syntaxique, sémantique et prosodique qui permette de les identifier comme une classe bien délimitée suivant le schéma de l'*Inventaire raisonné des marqueurs discursifs du français* dont Paillard est le co-auteur. Comme nous l'avons

mentionné, dans cette théorie, la valeur sémantique des marqueurs réside dans leur capacité à conférer à l'énoncé où ils apparaissent un certain statut discursif. À partir de cette caractérisation sémantique, l'auteur établit une distinction entre marqueurs du discours ou *mots du discours*, particules énonciatives, modalisateurs et *mots du dire*, *tout de même* et *quand même* appartenant au groupe des particules énonciatives. Il donne ensuite une analyse détaillée de la portée, de la position, du degré d'intégration prosodique et des valeurs sémantiques des deux marqueurs, qui plutôt que d'établir un contraste entre eux, cherche à exemplifier comment ces éléments devraient être décrits dans le cadre théorique mentionné.

CHARLOTTE SCHAPIRA, de l'Institut Technologique d'Israël, aborde la grammaticalisation des adverbes temporels comme connecteurs textuels de *or*, *alors* et *maintenant*. Ces trois éléments ont en commun le fait d'avoir subi un processus lent de désémantisation pendant lequel leur valeur temporelle s'est transformée en une valeur plus abstraite rendant possible l'acquisition des fonctions de connexion textuelle, notamment dans les textes narratifs en position initiale pour marquer le passage de la situation générale au cas individuel (*or*), l'indication d'un événement spécialement important (*alors*) et l'introduction d'une rupture discursive définitive (*maintenant*). Dans les trois cas ils indiquent une transition dans le discours narratif et focalisent l'attention sur le fragment textuel précédent.

D'un point de vue plus syntaxique, LAURENCE ROUANNE, de l'Universidad Complutense de Madrid, étudie les connecteurs en cotextes discursifs dont le deuxième membre n'est pas explicité. Considérant la ponctuation comme un critère déterminant, l'auteur établit une différence entre les connecteurs suivis de points de suspension ou d'un point d'interrogation et les connecteurs suivis d'un point ou d'un point d'exclamation. Alors que dans le premier cas, on a généralement affaire à des structures elliptiques, dans le second on peut considérer que le deuxième membre du discours n'existe ni en surface textuelle ni en structure profonde et que la fonction du connecteur est par conséquent de commenter le premier. L'analyse de ces emplois, fréquents en français, est complétée par une réflexion sur la conjonction *et* qui les précède souvent comme dans *Et alors ! Et pourtant ! Et quand même !*

*

La troisième partie est consacrée à l'étude des marqueurs en diachronie, axe de recherche qui acquiert de plus en plus de vigueur, y compris en perspective contrastive (Gómez-Jordana 2010, 2011). Les travaux de syntaxe historique de la deuxième moitié du XX^e siècle se développaient principalement dans le droit fil de la théorie syntaxique qui était menée en synchronie dans le domaine de la phrase. Cependant, quand il s'est agi d'analyser les connecteurs interphrastiques et le niveau discursif, il est vite apparu que l'on ne pouvait plus s'en tenir à la syntaxe phrastique. D'où de nombreux et intéressants travaux pour expliquer les processus permettant que des éléments jusqu'alors observés comme conjonctions ou comme adverbes fonctionnent comme des connecteurs textuels.

La plupart des travaux regroupés dans cette partie renvoient aux défis auxquels doit faire face l'étude historique des marqueurs (v. Pons Rodríguez 2010), aussi bien dans l'obtention de données que dans l'interprétation des textes (modèles textuels qui subissent des changements dans leur configuration linguis-

tique et rhétorique) et des marqueurs. Parmi les premiers, le problème de la représentativité des données et des corpus n'est pas des moindres. Il existe en effet d'importants déséquilibres entre les périodes historiques observées. On a aussi des difficultés pour accéder à des données de langue orale en particulier, surtout dans les textes à oralité feinte avec lesquels on peut être contraint de travailler. Pour ce qui est de l'interprétation, tous les chercheurs s'accordent sur le fait que la complexité sémantique et fonctionnelle des marqueurs ne permet pas toujours d'identifier une valeur nucléaire ou une fonction prédominante dans les occurrences concrètes. De même n'est-il pas non plus facile de déterminer la cause des changements.

LOLA PONS RODRÍGUEZ, de l'Université de Séville, analyse justement de façon détaillée quelques-unes des pratiques de la recherche actuelle sur les marqueurs en diachronie qui, d'après elle, déforment les résultats. Ainsi, Pons parle du problème du corpus, c'est-à-dire du fait que la plupart des données servant de base à la recherche sur la grammaticalisation des marqueurs proviennent de corpus disponibles en ligne, sans que l'on soit toujours conscient de leurs limites. Elle aborde le problème de la périodisation, qui amène le chercheur à focaliser son attention sur le Moyen Âge et les Siècles d'Or comme périodes fondamentales pour l'émergence des marqueurs du discours (la possibilité d'accéder à un grand nombre de textes de ces périodes y a sans doute contribué) sans prendre en compte que la plupart des marqueurs de l'espagnol contemporain se sont grammaticalisés aux XVIII^e et XIX^e siècles. Elle parle également du problème que pose la non-prise en compte des variations diatopique, diastratique ou traditionnelle-discursive indépendantes de la diachronie. Également du problème du surgissement, qui postule que tous les marqueurs d'une langue sont le résultat de chaînes de grammaticalisation. À ces quatre problèmes s'ajoute que la diffusion des changements n'est pas abordé par les théories de la grammaticalisation. Concernant le surgissement et les procès d'élaboration intensive et extensive, l'auteur analyse le cas de *así las cosas*, directement incorporé à la langue à partir des modèles scripturaux latins au moment où est apparu le besoin d'élaborer en castillan des textes relevant jusqu'alors de traditions discursives latines, par exemple juridiques. C'est ainsi que la construction absolue *estando así las cosas* – traduction du latin *res sic stantibus* – s'est défait au XIX^e siècle de son participe présent pour acquérir des fonctions de structuration informative, notamment celle de commentateur. Cependant, l'importance des traditions discursives ne se limite pas à l'emprunt : elle joue un rôle décisif dans la diffusion de la construction qui s'étend des narrations historiographiques (XVI^e) à l'essai (XVIII^e) puis au roman de fiction (XIX^e).

Suit l'étude de SILVIA IGLESIAS RECUERO, de l'Universidad Complutense de Madrid, qui trace de façon magistrale l'évolution du syntagme prépositionnel *por cierto* depuis sa fonction prédicative à valeur épistémique jusqu'à sa fonction de marqueur métadiscursif. L'auteur explique comment *por cierto* acquiert des fonctions qui vont au-delà du champ intrapredicatif et ont une nature clairement phrastique. Ces fonctions se basent sur deux caractéristiques de leur constitution sémantique : leur valeur épistémique redondante par rapport à ce qu'expriment les verbes que le marqueur accompagne, leur caractère d'indice d'un fort engagement du sujet parlant par rapport à la vérité de ce qu'il énonce. Les changements qui sont à la portée fonctionnelle du marqueur sont accompagnés de changements positionnels vers la périphérie de l'énoncé et se produisent fon-

damentalement dans des textes argumentatifs où la construction de l'image du sujet parlant est fondamentale pour obtenir les effets persuasifs souhaités. Plus tard, au XIV^e siècle, *por cierto* commence à apparaître dans des segments discursifs qui semblent dévier du fil argumentatif principal – surtout dans des chroniques qui contiennent des énoncés évaluatifs et dans les textes argumentatifs –, bien qu'il s'agisse moins de déviations thématiques que de ruptures dans le ton discursif, des passages de la narration objective à l'évaluation subjective. À partir de ces emplois se développe la fonction actuelle de marqueur discursif de digression, qui se consolide au XIX^e dans deux cotextes bien précis : les constructions parenthétiques et la construction précédée de la conjonction copulative (*y por cierto*) typique de l'oralité, qui devient en même temps marqueur de changement de topique. Aucune des fonctions analysées (prédicative, phrastique, discursive) ne disparaît complètement tout le long de l'histoire de l'espagnol – même si la première restreint en grande mesure ses contextes d'apparition –, de telle sorte que pendant de longues périodes, deux ou trois d'entre elles cohabitent, produisant un phénomène que les théoriciens de la grammaticalisation appellent *layering* ou superposition des valeurs sémantiques, aussi bien dans des contextes divers que dans un même contexte. Cette superposition explique les difficultés du chercheur qui veut identifier la valeur et la fonction prédominantes de l'élément étudié dans un contexte concret, mais permet de comprendre les procès de changement sémantique et fonctionnel d'où émergent des évolutions progressives et non des sauts brusques et bien délimités.

SANTIAGO U. SÁNCHEZ JIMÉNEZ, de l'Universidad Autónoma de Madrid, consacre son article à ce même marqueur, mais circonscrit son analyse du XVI^e au XX^e siècle et prête une attention particulière à une tradition discursive concrète, le dialogue théâtral. Dans ces textes, il est possible d'observer comment, à partir de la conventionnalisation de certains effets de sens propre des échanges communicatifs, se produit le passage de la fonction d'opérateur épistémique à la fonction de digresseur, qui ne se succèdent pas dans le temps, mais qui cohabitent pendant pratiquement toute la période analysée. D'après l'auteur, le changement se produit à partir de la fonction de renforcement qu'acquiert *por cierto* quand il a encore une valeur épistémique en contexte phrastique. Cette évolution peut se vérifier tout spécialement dans les dialogues dramatiques, parce que cette construction apparaît fréquemment au début d'une intervention, où elle acquiert également d'autres fonctions, comme celle de signaler que l'information précédente est nouvelle et importante, prenant la fonction de focalisateur qu'elle possède actuellement. L'étude de Sánchez apporte de nouvelles et intéressantes données qui confirment la consolidation de la fonction digressive au XIX^e siècle et la disparition presque totale de la valeur épistémique au XX^e. En outre, elle renforce l'hypothèse, déjà exposée par Iglesias, à propos de la difficulté de délimiter clairement les valeurs de ce marqueur dans certaines occurrences et corrobore le phénomène de stratification sémantique susmentionné.

ANDRÉS ENRIQUE-ARIAS et LAURA CAMARGO, de l'Université des Baléares, se focalisent sur le marqueur médiéval *he* et ses variantes. Leur recherche se fonde sur le corpus de romançages bibliques, *Biblia medieval*, qui leur permet de contraster les apparitions de ce marqueur avec les équivalents hébreux et latins qu'il tentait de traduire (*hinné* et *ecce*, respectivement). Les auteurs identifient, outre la fonction déictique déjà décrite dans la bibliographie, des fonctions de

marqueur conversationnel (de citation et d'intensification expressive) et de renforcement argumentatif. Étant donné ces fonctions, les auteurs se demandent s'il est possible d'identifier une valeur commune et en arrivent à la conclusion que ce marqueur focalise l'attention du lecteur ou de l'auditeur, métadiscursivement, sur le texte même, mais qu'il est en même temps porteur d'une valeur modale subjectivante.

Quant à ANNA CRISTINA LOPES, de l'Université de Coïmbre, elle remet en cause certaines hypothèses fondamentales de la théorie de la grammaticalisation avec l'étude de *alias*. Ce marqueur, qui en portugais contemporain a deux fonctions nucléaires comme introducteur de digression ou d'information secondaire ou marginale pour le développement textuel et comme reformulateur non paraphrastique, est le résultat d'une complexe évolution sémantique qui trouve son origine dans une valeur adverbiale de manière. L'auteur présente les différents changements sémantiques qui ont lieu au cours de l'histoire du portugais : adverbe de manière, reformulateur paraphrastique, connecteur conditionnel (ou d'hypothèse négative, équivalent à *si non p*) et marqueur de digression. La diversité de ces fonctions et leur coïncidence dans le temps – mais aussi le fait que certaines ont disparu du portugais contemporain – amène l'auteur à remettre en question l'hypothèse de la théorie de la grammaticalisation selon laquelle les sens procéduraux ou discursifs dérivent d'un sens conceptuel nucléaire unique. Elle considère que l'hypothèse du *layering* (superposition de valeurs sémantiques) de fonctions discursives est beaucoup plus adéquate pour expliquer l'évolution historique de ce marqueur.

PILAR GARCÉS GÓMEZ, de l'Université Carlos III de Madrid, se situe dans le même cadre théorique ; elle se propose d'étudier la grammaticalisation de deux marqueurs considérés traditionnellement comme des formulateurs de reconsidération, *al fin y al cabo* et *después de todo*. Dans le premier cas, après avoir tracé séparément l'évolution historique des locutions *al fin* et *al cabo*, qui abandonnent progressivement leur valeur temporelle, l'auteur recherche dans les textes la convergence des deux locutions qui forment, au XVIII^e siècle, le marqueur de reconsidération. Ce marqueur a non seulement des fonctions d'ordre discursif, dans la mesure où il indique que le segment discursif qu'il accompagne est le dernier et le plus important. Le cas de *después de todo* exemplifie également la perte de la valeur temporelle et spatiale liée à la forme adverbiale circonscrite au domaine phrastique et l'acquisition de nouvelles valeurs sémantiques qui, par déplacement métaphorique, lui permettent d'indiquer la succession non pas temporelle mais discursive. Ainsi, sur le plan discursif, il indique quel est l'argument décisif pour atteindre une conclusion déterminée.

ELENA AZOFRA SIERRA, de l'Université Nationale d'Éducation à Distance, offre un point de vue différent : au lieu d'étudier un marqueur concret, elle adopte une perspective onomasiologique et prend comme point de départ la fonction de connexion additive pour chercher dans les textes les éléments qui ont joué ce rôle au cours de l'histoire de l'espagnol : *otrosí, esso mismo, así mismo / asimismo, demás / además, encima*. Dans tous les cas on observe des règles communes de grammaticalisation, comme le déplacement à la périphérie gauche de l'énoncé, la perte de compléments prépositionnels et l'abandon progressif d'autres fonctions comme la focalisation ou l'intensification. Dans cette étude, l'auteur insiste également sur les difficultés mentionnées pour identifier les valeurs sémantiques ou les fonctions discursives, puisque d'après les occur-

rences, on apprécie des valeurs additives de type continuatif, des valeurs de changement de topique discursif, des valeurs additives culminatives ou conclusives, qui se réorganisent dans divers paradigmes de l'espagnol médiéval, classique et contemporain. À ces éléments s'ajoute, au XVII^e siècle, le connecteur *aparte* – qui introduit toujours des commentaires marginaux à l'information centrale de l'énoncé – bien que sa consolidation définitive ne se produise pas avant le XIX^e, ce qui renforce l'hypothèse du rôle clé que joue pendant ce siècle la consolidation du paradigme des marqueurs de l'espagnol contemporain.

*

La quatrième partie présente un autre axe de recherche développé en partant des études de linguistique acquisitionnelle. Y sont étudiés les marqueurs que les apprenants d'une langue romane incorporent le plus facilement à leur interlangue et ceux qui offrent le plus de résistance. On y étudie d'autres phénomènes comme la superextension fonctionnelle, le transfert et la fossilisation. Cet intéressant domaine de recherche offre un point de vue différent et complémentaire par rapport aux études qui précèdent. Même s'il est encore minoritaire, l'intérêt des études acquisitionnelles pour les marqueurs du discours s'explique par la difficulté toute particulière que ces éléments présentent pour les apprenants d'une langue étrangère (Andersen *et al.* 1999). Le fait qu'ils ne soient pas nécessaires dans la construction phrastique et qu'ils possèdent un degré élevé de polyfonctionnalité les rend particulièrement résistants à l'acquisition, même à des niveaux avancés de compétence linguistique. Cependant, leur présence dans l'interaction orale ou dans la production textuelle écrite (spécialement dans le cas des connecteurs et des marqueurs métadiscursifs) est un indice fiable du degré de compétence communicative atteint. Alors que dans les premiers niveaux d'acquisition on observe un inventaire réduit de marqueurs auxquels est attribuée une polyfonctionnalité plus élevée que dans la langue L1 (Bini & Pernas 2008), les informants des niveaux supérieurs augmentent cet inventaire et réduisent la polyfonctionnalité suivant des modèles proches de la L1, même si de nombreuses fossilisations empêchent le marqueur d'abandonner certaines fonctions qui lui ont été attribuées par extension (Romero Trillo 2002), ce qui est particulièrement fréquent dans les fonctions de prise de parole et de cession de parole (Borreguero & López Serena 2011).

Même si ce domaine compte des travaux pionniers pour l'acquisition de l'anglais (Andersen *et al.* 1999), plusieurs groupes de recherche européens se sont consacrés ces dernières années à l'acquisition des marqueurs du discours dans ou depuis les langues romanes. Nombre d'entre eux sont représentés dans ce volume. Le groupe que Wolfgang Klein a fondé au Max Planck Institute de Nimègue compte de nombreuses années d'expérience. Au sein de ce groupe, un certain nombre de chercheuses ont consacré une attention particulière à l'acquisition des focalisateurs aussi bien dans les langues romanes que dans les germaniques (Dimroth & Watorkek 2000, Benazzo *et al.* 2004). L'Université de Stockholm est devenue un autre centre de pointe sur l'acquisition des marqueurs, surtout en ce qui concerne le français (Sannell & Hancock 2009) et l'italien (Wiberg 2003, 2004 ; Bardel 2004). En Italie, outre le travail pionnier de Zorzi (2001), il faut mentionner Anna Giacalone Ramat et son équipe de l'Université de Pavie qui a pour objectif de proposer une description systématique de l'italien

L2 : certains chercheurs se sont spécialisés dans les marqueurs du discours (Andorno 2000, 2007, 2008 ; Ferraris 2001, 2003 ; Rastelli 2003). Dans ce même domaine, plusieurs chercheuses de l'Université de Salerne travaillent sur l'acquisition par les italophones des marqueurs espagnols (Savy & Solis 2008). Dans une orientation plus didactique qu'acquisitionnelle, le travail de Carla Marelllo et de ses collaborateurs de la chaire de didactique des langues modernes est également très important (Corino & Marelllo 2009) ; ils ont recueilli certains des corpus de L2 les plus vastes, aussi bien oraux qu'écrits, accessibles en ligne⁷. En Espagne, depuis 2006, le groupe A.Ma.Dis. (Adquisición de Marcadores del Discurso) analyse au sein de l'Universidad Complutense le processus d'acquisition des marqueurs de l'italien par les hispanophones (Groupe A.Ma.Dis. 2008 et publications recueillies sur www.marcadores-discursivos.es). En Allemagne enfin plusieurs chercheuses se consacrent à l'acquisition des marqueurs d'interaction du français (Diao-Klaeger & Thoerle 2012).

La méthodologie des études d'acquisition a élaboré des modèles communs suivis par tous les chercheurs : (a) sélection des informants d'après leur niveau de compétence dans la L2 objet de l'étude ; (b) recueil des productions textuelles – orales ou écrites – des informants, qui peuvent être guidées, semi-guidées ou spontanées ; (c) systématisation et transcription du corpus. À partir de quoi les études divergent nettement selon qu'il s'agit de description ou d'extraction de données des bases de données. C'est à ce deuxième groupe qu'appartiennent les travaux du Groupe A.Ma.Dis. du Département de Philologie Italienne de l'Universidad Complutense de Madrid présentés dans ce volume, avec l'article de PURA GUIL «Marcadores discursivos de L1 en la interlengua de aprendices de italiano L2». Dans le cadre d'un projet plus large qui a comme principal objectif l'étude de l'acquisition des marqueurs italiens par des hispanophones, Guil étudie spécialement le phénomène complexe du transfert. Partant de l'observation qu'au cours de l'acquisition, on observe une augmentation de la fréquence, de la variété et du poids phonique des marqueurs, Guil soutient que la corrélation ne se produit pas tellement entre l'absence ou présence de marqueurs et le niveau de compétence communicative, comme on pourrait penser au début, mais entre le type de marqueurs et le niveau d'apprentissage. Face à des faits plus ou moins attendus, comme l'effet positif que le contexte d'immersion linguistique dans la langue cible a dans l'emploi des marqueurs, d'autres sont beaucoup moins prédictibles, comme l'absence d'effet miroir entre enseignant et apprenant ou d'hétérocorrections pragmatiques dans le cas des interactions asymétriques. L'étude porte sur les marqueurs *bene*, *be'*, *va bene* et *va be'*, qui apparaissent surtout dans les interactions. Guil observe que les formes apocopées, qui n'ont qu'une fonction de marqueur discursif – contrairement aux formes non apocopées, où *bene* maintient sa valeur adverbiale dans certains emplois –, sont moins fréquents dans l'interlangue des apprenants, et que les fonctions de démarcation discursive et de reformulation – qui sont rarement assumées par des marqueurs mais par des pauses lexicales – sont parfois accomplies par le marqueur *bueno* de la langue L1.

C'est également dans le cadre de l'acquisition de l'italien que se situe le travail de CAMILLA BARDEL et FRANCO PAULETTO, mais avec des informateurs dont la L1 n'est pas proche de la L2 puisque ce sont des apprenants suédois. L'étude porte une attention particulière à la fonction atténuatrice des marqueurs

7. Pour le français voir également le travail de Winchmann & Chanet (2009) et Delahaie (2011).

du discours dans un travail plus large sur les stratégies de mitigation (atténuation) dans l'interlangue des apprenants de niveau avancé. L'objectif est d'identifier les influences culturelles dans l'interaction. Prenant la mitigation comme un mécanisme par lequel le sujet parlant n'assume pas dans une certaine mesure la responsabilité de ce qui est énoncé, et suivant l'analyse que Häggkist et Fant (2000) réalisèrent sur les interactions entre Suédois et Espagnols, les auteurs partent de l'hypothèse que les styles conversationnels sont culturellement marqués, mais que dans les interactions interculturelles il n'est pas facile de produire le style prédominant, puisqu'il se produit une restructuration continue à partir de la perception que les participants ont de la situation émergente. Ceci est apparemment confirmé par la conversation analysée entre une locutrice native italienne et une apprenante suédoise, où le nombre élevé de mécanismes de mitigation – qui répondent à une stratégie d'évitement du conflit – de cette dernière diminue au cours de l'échange communicatif, pour trouver un point d'équilibre avec son interlocuteur.

C'est dans un projet d'étude de l'expression des relations temporelles en français et en italien que se situe le travail de CECILIA ANDORNO et SANDRA BENAZZO. Les auteurs focalisent également leur attention sur les processus d'acquisition entre systèmes linguistiques proches. Ils partent de deux hypothèses : (a) les phénomènes de transfert ne sont pas tellement liés à la proximité objective des langues qu'à la proximité « subjective » perçue par l'apprenant ; (b) la similitude entre les éléments lexicaux de deux langues diverses donne lieu à une suite de correspondances formelles et fonctionnelles qui rendent plus facile l'apprentissage, étant donné que dans n'importe quel apprentissage l'apprenant cherche des points de contacts entre ce qu'il connaît et l'objet d'apprentissage. Dans ce sens-là, il est possible de parler d'influence translinguistique. L'objectif de ce travail est double : il s'agit de vérifier (a) d'une part, si les sujets parlants natifs du français ou de l'italien emploient les mêmes moyens linguistiques pour exprimer des relations qui appartiennent au même champ sémantique (les relations temporelles de continuation, restitution et interaction, dans ce cas) ; (b) d'autre part, si les variétés d'apprentissage des deux langues emploient des structures différentes par rapport à celles qu'emploient les sujets parlants natifs et si ces structures maintiennent une relation directe quelconque avec celles qui apparaissent dans la L1 des apprenants. Par conséquent, la recherche part d'un domaine fonctionnel et de l'ensemble de mécanismes linguistiques au moyen desquels le sujet parlant s'exprime (lexicaux, morphologiques tels que des préfixes, ou syntaxiques comme les périphrases verbales), parmi lesquels l'emploi des adverbes temporels *encore / sempre* a une importance particulière pour l'acquisition des marqueurs du discours. L'étude confirme la préférence des apprenants pour les structures plus proches de celles de leur propre langue L1, ainsi que pour les mécanismes lexicaux dans la variété intermédiaire, alors que les mécanismes syntaxiques apparaissent plutôt dans les variétés avancées, confirmant l'hypothèse générale de l'acquisition linguistique depuis la modalité pragmatique vers la syntaxique.

La quatrième partie et l'ouvrage se terminent par l'article de LARS FANT et VICTORINE HANCOCK où est étudiée l'acquisition des marqueurs *alors* et *donc* du français et *entonces* de l'espagnol par des apprenants suédois. La complexité de ces éléments, due à leur polyfonctionnalité et au peu de transparence par rapport à la L1, explique que l'exposition à la L2 soit une condition nécessaire (Romero

Trillo 2002) mais non suffisante à son acquisition. La conclusion la plus intéressante de l'étude est que, contrairement à l'hypothèse selon laquelle dans les niveaux de début d'apprentissage les apprenants emploieraient de préférence ces éléments dans leurs emplois adverbiaux, l'analyse de l'interlangue montre qu'ils sont également employés comme marqueurs discursifs, quoique dans une moindre mesure, et que certaines fonctions concrètes (comme la prise de parole dans le cas de *alors*) sont particulièrement résistantes à l'acquisition.

Bibliographie

- Aijmer, Karin; Foolen, Ad; Simon-Vandenberg, Anne-Marie. 2006. «Pragmatic Markers in Translation: a Methodological Proposal». K. Fischer (ed.). *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam: Elsevier, 101-114.
- Aijmer, Karin; Simon-Vandenberg, Anne-Marie. 2006. *Pragmatics Markers in contrast*. Amsterdam: Elsevier.
- Andersen, Elaine S.; Brizuela, Maquela; DuPuy, Beatrice; Gonnermann, Laura. 1999. «Cross-Linguistic Evidence for the Early Acquisition of Discourse Markers as Register Variables». *Journal of Pragmatics* 31, 1339-1351.
- Andorno, Cecilia. 2000. *Focalizzatori tra connessione e messa a fuoco. Il punto di vista delle varietà di apprendimento*. Milano: FracAngeli.
- Andorno, Cecilia. 2007. «Strutturare gli enunciati e gestire l'interazione in italiano L2. L'uso dei connettivi *anche, invece, ma, però*». A. M. De Cesare, A. Ferrari (a cura di), *Lessico, grammatica, testualità. Acta Romanica Basiliensia* 18, 223-243.
- Andorno Cecilia. 2008. «Connettivi in italiano L2 fra struttura dell'enunciato e struttura dell'interazione». G. Bernini, L. Spreafico, A. Valentini (a cura di), *Competenze lessicali e discorsive nell'acquisizione di lingue seconde*. Perugia: Guerra, 481-510.
- Anscombre, Jean-Claude. 2010. «Lexique et médiativité: les marqueurs pour le dire», *Cahiers de Lexicologie* 96, 5-33.
- Anscombre, Jean-Claude. 2011. «Los marcadores del discurso. Historia de un concepto, problemas y perspectivas». *Linguística en la Red* 9.
- Bardel, Camilla. 2003. «I segnali discorsivi nell'acquisizione dell'italiano L2». C. Crocco, R. Savy, F. Cutugno (a cura di), *API: Archivio del Parlato Italiano*, Napoli, CIRASS [DVD].
- Bardel, Camilla. 2004. «La pragmatica in italiano L2: l'uso dei segnali discorsivi». F. Albano Leoni, F. Cutugno, M. Pettorino, R. Savy (a cura di), *Il parlato italiano. Atti del convegno nazionale (Napoli 13-15 febbraio 2003)*. Napoli: D'Auria, 1-17.
- Bazzanella, Carla. 1999. «Corrispondenze funzionali di *well* in italiano: analisi di un testo letterario e problemi generali». G. Skytte, F. Sabatini (a cura di), *Linguistica testuale comparativa. In memoriam Maria-Elisabeth Conte*. Copenhagen: Museum Tusulanum Press, 99-110.
- Bazzanella, Carla; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011. «*Allora e entonces*: problemi teorici e dati empirici». E. Khachatryan (ed.), *Discourse Markers in Romance Languages. Oslo Studies in Language* 3, 7-51.
- Bazzanella, Carla; Garcea, Alessandro; Bosco, Cristina; Gili Fivela, Barbara; Miecznikowski, Johanna; Tini Brunozi, Francesca. 2007. «Italian *allora*, French *alors*: functions, Convergences and Divergences». M.-J. Cuenca (éd.), *Contrastive Perspectives on Discourse Markers. Catalan Journal of Linguistics* 6, 9-30.
- Bazzanella, Carla; Morra, Lucia. 2000. «Discourse Markers and the Indeterminacy of Translation». I. Korzen, C. Marengo (eds.), *Argomenti per una linguistica della*

- traduzione. On Linguistic Aspects of Translation. Notes pour une linguistique de la traduction.* Alessandria: Edizioni dell'Orso, 149-157.
- Benazzo, Sandra; Dimroth, Christine; Perdue, Clive; Watorek, Marzena. 2004. «Le rôle des particules additives dans la construction de la cohésion discursive en langue maternelle et en langue étrangère». *Langages* 155, 76-105.
- Bini, Milena; Pernas, Almudena. 2008. «Marcadores discursivos en los primeros estadios de adquisición del italiano L2». R. Monroy, A. Sánchez (eds.), *25 años de Lingüística Aplicada en España: hitos y retos. Actas del VI Congreso de la Asociación Española de Lingüística Aplicada (AESLA)*. Murcia: Editum. [CD-Rom], 25-32.
- Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011a. «La traducción de los marcadores del discurso: valores, funciones, posiciones y otros problemas». D. Sáez *et al.* (eds.), *Últimas tendencias en traducción e interpretación*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 123-139.
- Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011b. «Focalizzatori a confronto: anche vs. también». *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata*, XL:3, 441-468.
- Borreguero Zuloaga, Margarita. 2012. «Focalizzatori nelle varietà di apprendimento: il caso di anche». P. Bianchi, N. De Blasi, Ch. De Caprio, F. Montuori (a cura di), *La variazione nell'italiano e nella sua storia. Varietà e varianti linguistiche e testuali. Atti dell'XI Convegno della Società Internazionale di Linguistica e Filologia Italiana*. (Napoli, 7-10 ottobre 2010). Firenze: Franco Cesati, vol. 2, 617-628.
- Borreguero Zuloaga, Margarita; López Serena, Araceli. 2011. «Marcadores discursivos, valores semánticos y articulación informativa del texto: el peligro del enfoque lexicocentrista». Ó. Loureda Lamas, H. Aschenberg (eds.), *Marcadores del discurso y lingüística contrastiva*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 169-210.
- Briz, Antonio; Pons Bordería, Salvador; Portolés Lázaro, José. 2000-2014. *Diccionario de partículas del español* <www.dpde.es>.
- Calvi, María Vittoria; Mapelli, Giovanna. 2004. «Los marcadores bueno, pues, en fin en los diccionarios de español e italiano». *Artifara* 4 (en ligne).
- Calvo Rigual, Cesáreo. 2001. «Italiano bene/va bene, be'/va be' e spagnolo bien, bueno: análisis contrastiva nel parlato». H. Ferrer, S. Pons Bordería (eds.), *La pragmática de los conectores y las partículas modales*. Valencia: Universitat de València (*Quaderns de Filologia* 6), 53-80.
- Caterino, Giuseppe. 2012. *Vamos, segnale discorsivo conversazionale: analisi contrastiva spagnolo-italiano e proposte traduttive*, Thèse, Università degli Studi di Trieste.
- Corino, Elisa; Marelllo, Carla (eds.). 2009. *VALICO: Studi di linguistica e didattica*. Perugia, Guerra.
- Cuenca, Maria-Josep; Torres Vilatarsana, Marta. 2008. «Usos de hombre/home y mujer/dona como marcadores del discurso en la conversación colloquial». *Verba* 35, 235-256.
- Cuenca, Maria-Josep (ed.). 2007. *Contrastive Perspectives on Discourse Markers. Catalan Journal of Linguistics* 6.
- Delgar Farres, Gemma. 2013. «Les traduccions de *donc* dans un corpus littéraire». *Revista de lingüística y lenguas aplicadas* 8, 129-139.
- Deloor, Sandrine. 2011. «Los valores temporales y no temporales del adverbio ya». E. Hernández Socas, C. Sinner, G. Wotjak (eds.), *Estudios de tiempo y espacio en la gramática española*. Berne: Peter Lang, 29-42.

- Diao-Klaeger, Sabine; Thoerle, Britta. 2012. «Discourse Markers in L2». Ch. Bürgel, D. Siepman (Hrsg.), *Sprachwissenschaft–Fremdsprachendidaktik: Neue Impulse*. Baltmannsweiler: Schneider Hohengehren, 145-160.
- Delahaie, Juliette. 2011. «Les marqueurs discursifs, un objet d'enseignement pertinent pour les étudiants Erasmus?». *ELA. Études de linguistique appliquée* 162, 153-163.
- Dimroth, Christine; Watorek, Marzena. 2000. «The Scope of Additive Particles in Basic Language Learners». *Second Language Research* 22/3, 307-336.
- Dittmar, Norbert. 2009. «*also allora alors*: Drei diskursive Schrittmacher, dreimal gleich und ungleich?». Sabine Klaeger, Britta Thörle (Hrsg.), *Sprache(n), Identität, Gesellschaft. Eine Festschrift für Christine Bierbach*. Stuttgart: Ibidem-Verlag, 303-319.
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles: Duculot et De Boeck.
- Dostie, Gaétane; Pusch Claus D. 2007. «Les marqueurs discursifs. Sens et variation». *Langue française* 154, 3-13.
- Fernández Loya, Carmelo. 2004. «La traducción y el análisis contrastivo de los marcadores del discurso. Los casos de *infatti* y *en efecto*». *AISPI. Actas XXII*, 99-113.
- Ferrari, Angela; Cignetti, Luca; De Cesare, Anna-Maria; Lala, Letizia; Mandelli, Magda; Ricci, Claudia; Roggia, Enrico. 2008. *L'interfaccia lingua-testo. Natura e funzioni dell'articolazione informativa dell'enunciato*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Ferrari, Angela; Rossari, Corinne. 1994. «De *donc* à *dunque* e *quindi*: les connexions par raisonnement inférentiel». *Cahiers de Linguistique Française* 15, 7-49.
- Ferraris, Stefania. 2001. «I connettivi causali nelle varietà di apprendimento di italiano L1 e L2». *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata* XXX/2, 337-360.
- Ferraris, Stefania. 2003. «Come usano *ma* gli apprendenti di italiano L1 e L2?». *Atti del 3° Congresso di Studi dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata (AILA)*. Perugia: Guerra, 73-91.
- Flores Acuña, Estefanía. 2003. «La traducción de los marcadores del discurso en italiano y español: el caso de *insomma*». *Trans* 7, 33-45.
- Flores Requejo, María José. 2008. *Los marcadores del discurso en el español peninsular y sus equivalencias en italiano. 1. Estructuradores de la información, conectores, reformuladores y operadores discursivos*. Roma: Aracne.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- Garcés Gómez, Pilar (ed.). 2009. *La reformulación del discurso en español en comparación con otras lenguas (catalán, francés italiano, inglés, alemán e islandés)*. Madrid: BOE/Universidad Carlos III de Madrid.
- Gilardoni, Silvia. 2006. «Didattica del connettivo e uso veicolare delle lingue. Con attenzione al tedesco e all'italiano L2». G. Gobber, M. C. Gatti, S. Cigada (eds.), *Syndesmoi: connettivi nella realtà dei testi*. Milano: V&P, 175-198.
- Gómez-Jordana, Sonia. 2010. «L'évolution diachronique des adverbes *justement / justement, apparemment / apparemment, décidément / décidément* en français et en espagnol». *Vox romanica* 69, 206-231.
- Gómez-Jordana, Sonia. 2011. «*Décidément, Decididamente*: une évolution à deux vitesses?». *Langages* 184, 69-90.
- Grupo A.Ma.Dis. 2008. «Marcadores discursivos y cortesía lingüística en la interacción de los aprendices de italiano L2». A. Briz, A. Hidalgo, M. Albelda, J. Contreras,

- N. Hernández Flores (eds.), *Cortesía y conversación: de lo escrito a lo oral. Actas del III Congreso Internacional del Programa EDICE*. Universidad de Valencia, Programa Edice, 711-729. [http://www.edice.org]
- Häggkvist, Cilla; Fant, Lars. 2000. «El intercambio de opiniones en conversaciones intra e interculturales». *Oralia. Análisis de Discurso Oral* 3, 95-111.
- Hancock, Victorine. 2000. *Quelques connecteurs et modalisateurs dans le français parlé d'apprenants avancés. Etude comparative entre suédophones et locuteurs natifs*. Dissertation Stockholm universitet.
- Hermoso, Adelaida; Anscombe, Jean-Claude. 2011. «Étude des adverbes *Décidément / Decididamente* et quelques autres», *Revue française de linguistique appliquée* XVI:2, 9-23
- Khachatryan, Elizaveta. 2012. «La sémantique des marqueurs discursifs du dire vue à travers la sémantique verbale. L'analyse des verbes *dire / dire* en français et en italien». C. Calvo Rigual et al. (eds.), *Actes del XXVI Congrès de Lingüística i Filologia Romanica*. Valencia: Universidad de Valencia, 207-222.
- La Rocca, Marcella. 2011. «Los marcadores del discurso en los manuales de Español/LE (1999 - 2010)». *redELE* 21 (en ligne).
- Loureda, Óscar; Acín, Esperanza (eds.), 2010, *El estudio de los marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros.
- Loureda, Óscar; Aschenberg, Heidi (eds.), 2011, *Marcadores del discurso: de la descripción a la definición*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Mariano, Sonia. 2002. *A Study of the Translation of Discourse Markers in Italian in Harry Potter and the Philosopher's Stone, by J. K. Rowling*, thèse en ligne.
- Martí Sánchez, Manuel. 2008. *Los marcadores del discurso en español L/E: conectores discursivos y operadores pragmáticos*. Madrid: Arco Libros.
- Martín Zorraquino, María Antonia; Portolés Lázaro, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (eds.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, vol. 3, 4051-4213.
- Medina Montero, José Francisco. 2010. «La traducción de los marcadores del discurso del español al italiano: análisis de un corpus de textos periodísticos». *Rivista internazionale di tecnica della traduzione / International Journal of Translation* 12, 77-93.
- Metrich, René; Faucher, Eugène. 2009. *Wörterbuch deutscher Partikeln. Unter Berücksichtigung ihrer französischen Äquivalenten*. Berlin und New York: De Gruyter.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt; Strudsholm, Erling. 2008. «The Semantics of Particles: Advantages of a Contrastive and Panchronic Approach: a Study of the Polysemy of French *déjà* and Italian *già*». *Linguistics* 46:3, 471-505.
- Murillo Ornat, Silvia. 2009. «Los marcadores de reformulación explicativa en español y en inglés: estudio contrastivo de *o sea* y sus traducciones *that is (to say)* e *in other words*». M^a Pilar Garcés Gómez (ed.), *La reformulación del discurso en español en comparación con otras lenguas (catalán, francés italiano, inglés, alemán e islandés)*. Madrid: BOE/Universidad Carlos III de Madrid, 137-161.
- Nigoević, Magdalena; Sučić, Patricia. 2011. «Competenza pragmatica in italiano L2: l'uso dei segnali discorsivi da parte di apprendenti croati». *Italiano LinguaDue* 2, 94-114.
- Nølke, Henning. 2007. «Connectors in a cross-linguistic perspective». *Languages in Contrast* 7:2, 167-184.

- Pernas Izquierdo, Paloma; Gillani, Eugenio; Cacchione, Annamaria. 2011. «Costruire testi, strutturare conversazioni: la didattica dei segnali discorsivi come elementi pivot dell'interazione verbale». *Italiano LinguaDue* 1, 65-138.
- Pérez Canales, José. 2003. «Estudio contrastivo Fr-Esp de algunas partículas desde la pragmática integrada: *en effet, évidemment, en fait*». I. Iñarrea Las Heras, M. J. Salinero Cascante (eds.), *El texto como encrucijada: estudios franceses y francófonos*. La Rioja: Publicaciones Universidad de La Rioja, vol. 2, 451-464.
- Piedehierro, Carlota. 2012. *Un modèle de pragmatique linguistique pour l'analyse des marqueurs du discours. Application à l'étude contrastive de « en efecto » et « en effet »*. Thèse de doctorat de l'EHESS.
- Pons Rodríguez, Lola. 2010. «Los marcadores del discurso en la historia del español». Ó. Loureda, E. Acín (eds.), *El estudio de los marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 523-616.
- Portolés, José. 1998. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel.
- Portolés, José. 2002. «Marcadores del discurso y traducción». J. García Palacios, M. T. Fuentes Morán (eds.), *Texto, terminología y traducción*. Salamanca: Almar, 145-167.
- Rastelli, Stefano. 2003. «'Boh'. Le interiezioni nella linguistica e nella didattica dell'italiano L2». *ITALS: Didattica e linguistica dell'italiano come lingua straniera* 1:3, 35-64.
- Rodríguez Somolinos, Amalia (éd.). 2011. *Les Marqueurs du discours: approches contrastives*. *Langages* 184.
- Rodríguez Somolinos, Amalia; Ancombre, Jean-Claude; Gómez-Jordana, Sonia (éds.). 2012. *Voix et marqueurs du discours: des connecteurs à l'argument d'autorité*. Lyon, ENS Éditions.
- Romero Trillo, Jesús. 2002. «The Pragmatic Fossilization of Discourse Markers in Non-Native Speakers of English». *Journal of Pragmatics* 34, 769-784.
- Rossari, Corinne. 1994. *Les Opérations de reformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*. Berne: Peter Lang.
- Rossari, Corinne. 1996. «Considérations sur la méthodologie contrastive français-italien: A propos de locutions adverbiales fonctionnant comme connecteurs». M. Mosegaard Hansen, G. Skytte (eds.), *Le Discours: Cohérence et connexion*. Copenhagen: Museum Tusulanum, 55-68.
- Sainz González, María Eugenia. 2006. «*También / anche*: estudio semántico contrastivo». G. Bazzocchi, M. P. Capanaga Caballero (eds.), *Mediación lingüística de lenguas afines: español/italiano*. Bologna: Gedit Edizioni, 23-45.
- Sainz González, María Eugenia. 2012. «*Tra l'altro*: conexión y focalización. Análisis contrastivo con el español». *Cuadernos de Filología Italiana* 19, 41-68.
- Sannell, Anna; Hancock, Victorine. 2009. «The acquisition of four adverbs in a corpus of L2 French». *Discours. Revue de linguistique, psycholinguistique et informatique* 5 (en ligne).
- Santos Río, Luis. 2003. *Diccionario de partículas del español*. Salamanca: Hispano-Lusitana.
- Savy, Renata; Solis García, Inmaculada. 2008. «Strategie pragmatiche in italiano e spagnolo a confronto: una prima analisi su corpus». *Testi e linguaggi* 2, 214-242.
- Solsona, Carmen. 2011. «Funciones discursivas del marcador *insomma* en la enseñanza del italiano L2 a hispanohablantes». *Cuadernos de Filología Italiana* 18, 45-74.

- Steuckardt, Agnès. 2005. «Les marqueurs formés sur *dire*». A. Steuckardt, A. Niklas-Salminen (éds), *Les marqueurs de la glose*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, 51-65.
- Svensson, Maria. 2011. «Marqueurs corrélatifs en français et en suédois: l'exemple de *non seulement... mais et inte bara... utan*». *Revue française de linguistique appliquée* XVI:2, 41-56.
- Vázquez Pérez, José Ángel. 2006. «Mecanismos de atenuación en español e italiano: *quizá y forse*». *redELE* 12 (en ligne).
- Wiberg, Eva. 2003. «Interactional Context in L2 Dialogues». *Journal of Pragmatics* 35 (3): 389-407.
- Wichmann, Anne ; Chanet, Catherine. 2009. «Discourse Markers: a Challenge for Linguists and Teachers». *Nouveaux cahiers de linguistique française* 29, 23-40.
- Zorzi Daniela. 2001. «The Pedagogic Use of Spoken Corpora: Learning Discourse Markers in Italian». G. Aston (ed.), *Learning with Corpora*. Bologna: Clueb, 85-107.

Première partie

**Marqueurs du discours en espagnol, français et italien :
études contrastives interlinguistiques**

Carla BAZZANELLA

1. Problemi teorici

1.1 Premessa

L'attuale situazione dello studio dei segnali discorsivi è diversa di quella del secolo scorso in cui, specie in Italia, perdurava una certa diffidenza per questo 'strano' oggetto di studio. Oggi è generalmente accettato e sono molto diffusi studi, pubblicazioni, convegni sui SD, anche se rimangono ancora in sospeso alcuni problemi di fondo.

In questo contributo, sia la tematica generale dei segnali discorsivi (SD) che la problematica contrastiva relativa alle lingue romanze verranno impostate dal punto di vista metodologico, sottolineando l'esigenza – per l'analisi, la sistematizzazione teorica, le applicazioni – di un continuo scambio tra dati empirici e teoria.

In specifico, rispetto al focus contrastivo ed ai risvolti applicativi, si porranno alcuni interrogativi relativi alla traduzione ed all'insegnamento dei SD e si proporranno alcune direzioni di ricerca, in una prospettiva di *grammatica emergente*.

1.2 Varietà di denominazioni e delimitazioni di campo

Tra i vari problemi tuttora in sospeso rispetto alla chiarificazione teorica rimane quello della denominazione stessa di SD e delle conseguenti delimitazioni di campo. Un accordo, sia intra- che inter-linguistico, sulla denominazione stessa non è ancora stato raggiunto. Restando all'italiano, anche se sarebbe auspicabile un'unificazione, è trascurabile la differenza tra *segnali discorsivi* e *marcatori del discorso*; ma, quando parliamo di *connettivi* o di *connettori*, possiamo parlare di elementi diversi oppure di elementi che si sovrappongono del tutto o in parte (ad es. Berretta 1984, che specificava: "connettivi testuali"). Si potrebbe dire, in linea di massima, che nello sviluppo dello studio dei SD in italiano, la varietà di denominazioni – tra cui *connettivi/indicatori fàtici*, *segnali discorsivi* (cfr. Bazzanella 1990, 1995, 2001), *marcatori discorsivi* (Contento 1994), *marcatori pragmatici* (Stame 1994) – indica un'attenzione e concentrazione diversa rispetto a varie componenti e funzioni di questo complesso fenomeno. Anche in altre lingue, la definizione generale del fenomeno corrispondente a quelli che qui vengono considerati SD (e delimitazioni delle varie sottoclassi in esso inclusi) varia nella vasta letteratura pertinente (cfr. da van Dijk 1977 fino agli studi più recenti). A una stessa etichetta possono corrispondere sottoclassi diverse: per l'inglese, pensiamo all'ampiezza, spesso sopra-ordinata, di *discourse markers*

1. Questo lavoro è stato realizzato all'interno del progetto *Marcadores discursivos y construcción dialógica de la interacción en italiano L2* (*Segnali discorsivi e costruzione dialogica dell'interazione in italiano L2*) finanziato dal Ministerio de Ciencia y Tecnología (HUM2007-66134).

(cfr. Schiffrin 1987, Fraser 1999), a cui si affiancano spesso *discourse particles* (cfr. ad es. Fischer 2006) e, più raramente, *pragmatic markers* (cfr. Brinton 1996). Oppure ci si limita a una sottoclasse dell'insieme incluso in una delle etichette precedenti, come, ancora per l'inglese, *hedges* (cfr. Lakoff 1972).

In spagnolo è diffuso il termine *marcadores del discurso*, ma il dizionario online di Briz e collaboratori si definisce *Diccionario de partículas discursivas del español* (<http://www.dpde.es/>) e Enrique-Arias & Camargo (in questo volume) parlano di *operadores pragmáticos*.

Per il francese, è diffuso *marqueurs* (cfr. Roulet *et al.* 1985), ma si usa anche *particules énonciatives* (cfr. Fernandez 1994). Per Paillard (in questo volume), la nozione di particule designa una classe particolare di *marqueurs discursifs*. Rouanne (in questo volume), invece, utilizza *connecteur*.

Il problema sostanziale rimane quello della delimitazione di campo dell'insieme stesso – che cosa è e che cosa non è segnale discorsivo – proprio per l'anomalia di questa classe, nata recentemente, caratterizzata, a differenza delle altre classi grammaticali tradizionali, dalla base funzionale, strettamente correlata alla situazione comunicativa specifica, nelle sue varie componenti, di tipo interazionale, emotivo, cognitivo, oltre che testuale, semantico, argomentativo.

Vedremo, nelle considerazioni successive, come, pur integrando l'analisi di questi elementi con componenti extra-linguistiche, rimanga essenziale non solo il nucleo semantico originario ('*core meaning*'²), ma entrino in gioco vari indicatori linguistici, paralinguistici (v. 1.2.) e l'interazione con vari tratti: l'aspetto verbale, l'azione verbale, il tipo di enunciato, di forza illocutoria e intensità (cfr. Gili Fivela & Bazzanella 2009), il rapporto con gli altri enunciati precedenti e successivi, gli aspetti di coesione e coerenza testuale in generale, i ruoli sociali e conversazionali (simmetrici o asimmetrici) dei partecipanti, le conoscenze condivise, le dinamiche e le forme di cortesia (cfr. Grupo A.Ma.Dis 2008, Porroche Ballesteros & Laguna Campos, in questo volume), lo scambio conversazionale in atto. In una prospettiva pragmatica, focalizzata sull'uso, i vari parametri coinvolti devono essere presi in considerazione (cfr. Bazzanella³2008 e v. 2.1.). Come scrive Traugott (2007: 141):

[Discourse markers] draw attention to the importance for linguistic theory not only of structure but also of use, for example, of dependency on the speech situation as well as on linguistic expression (co-text). They challenge the notion of the sentence as the prime unit of linguistic analysis, and also draw attention to the importance of interfaces, whether between semantics and pragmatics or between meaning and sound, especially intonation.

Nella storia della linguistica, l'emergere dello studio dei SD in quanto categoria trasversale rispetto alle altre classi (si è parlato anche di "eterogeneità categoriale" a questo proposito³), indica un punto di svolta significativo, non solo per l'interfaccia pragmatica/semantica (cfr. ad es. Hansen Moosegard 2008, Bazzanella 2009), ma per la categorizzazione (non più basata sulle categorie

2. Ad esempio, rispetto ai diversi usi di *allora* come SD, ciò che rende possibile la varietà stessa di funzioni è «il rinvio a premesse note o presentate come tali, terreno fertile per le inferenze e per la prosecuzione del discorso/dell'interazione» (Bazzanella *et al.* 2008).

3. «Non appartengono alla stessa categoria grammaticale (oltre alle 'tradizionali' congiunzioni, possono fungere da SD avverbi, sintagmi verbali, clausole come *per così dire*, ecc.), hanno significati molto diversi, hanno funzioni diverse, eppure vengono raggruppati sotto la stessa 'etichetta'» (Bazzanella³2008: 221).

grammaticali tradizionali), per lo spostamento dell'attenzione verso l'uso degli elementi linguistici in contesto e la correlata nozione di *polifunzionalità* (cfr. ad es. Lopes in questo volume; v. 1.2).

1.2 Proprietà dei SD

Anche se manca tuttora un accordo completo da parte della comunità scientifica, si può evidenziare una certa convergenza sui tratti che sembrano costituire il nucleo centrale dei SD, mentre altre proprietà sono variamente condivise o scalarmente presenti.

Delle caratteristiche centrali, sembra importante ricordare sia la *polifunzionalità* che la *sensibilità alle componenti contestuali*:

- a) polifunzionalità. Seguendo Kroon (1995: 43), distingueremo polifunzionalità *paradigmatica* e *sintagmatica*.
- a1) con polifunzionalità *paradigmatica*, o *in absentia*, si intende la possibilità che lo stesso SD assuma funzioni e valori diversi, a seconda dei contesti specifici.

Ad esempio, *diciamo*, oltre a mitigare (cfr. Bazzanella 1995: 250-51; Hölker 2005, da cui è tratto (1)), può anche, all'opposto, rafforzare, come in (2), tratto dal corpus LIP, *Lessico di frequenza dell'italiano parlato* (De Mauro et al. 1993; cfr. anche Waltereit 2006). Naturalmente i tratti prosodici, sintagmatici, testuali sono diversi; ad es. in (2) *diciamo* è caratterizzato da volume alto (segnalato dal maiuscolo grafico) posizione finale, pronomi anaforico (-*lo*) e co-occorrenza con il SD *dai*:

- (1) A: [...] e appunto dall'esperienza fatta⁴ eh non è₋mai eh successo
C: <?>
B: *diciamo*_tra virgolette che un organismo faccia un documento di analisi e di riflessione sull'organizzazione
- (2) B: parliamoci chiaro quanti giornalisti sportivi voi vedete in televisione a tu per tu con un giocatore di calcio un campione no un ragazzino che arriva dalla serie bi dirgli in faccia ma tu eri al cinema ma tu giochi quando hai voglia ma anche tu eh no [...]
A: sì ecco io io non è
B: ahah ti va riconosciuto questo merito ahah non è₋no *DICIAMOLO dai*

Rispetto ad un SD portoghese, *aliás*, Lopes (in questo volume) si propone di inquadrare e spiegarne la polifunzionalità, nel senso che

[...] en synchronie *aliás* est un connecteur discursif qui signale soit un commentaire parenthétique, soit une rectification [...] nous pouvons également constater qu'il y a des usages passés d'*aliás* qui ont totalement disparu en synchronie. C'est le cas de l'adjectif adverbial de manière et du connecteur d'hypothèse négative. D'autres usages attestés se maintiennent, à savoir, *aliás* connecteur de reformulation rectificative et *aliás* connecteur introduisant un commentaire additif parenthétique.

In relazione a *por cierto*, in spagnolo, Sánchez Jiménez (in questo volume) individua funzionalità diverse nel tempo:

en el siglo XVI *por cierto* [...] es un operador epistémico que refuerza la verdad

4. Si mantengono le convenzioni di trascrizione delle fonti originali. In questo frammento: _ indica allungamento della vocale; <?> indica una parte non capita.

del enunciado; más tarde, se comporta como un digresor, un introductor de información nueva, que desempeña una función discursiva

a2) con polifunzionalità *sintagmatica*, *in praesentia*, si intende invece la possibilità di una compresenza di valori a livello funzionale, per cui non è possibile attribuire una sola funzione ad uno specifico SD in un testo parlato o scritto, ma, piuttosto, gradi diversi di funzionalità che agiscono a più livelli: interazionale, metatestuale, cognitivo (v. 1.3). Spesso funzioni di presa di turno, molto frequenti, si intrecciano con funzioni di focalizzazione (v., per un'analisi di *ecco*, De Cesare 2010) o, all'interno dello stesso livello macro-funzionale, possono coesistere due micro-funzioni, come in (3) tratto da Guil (2009: 230)⁵. In questo frammento *d'accordo* segnala appunto accordo, ma contemporaneamente si sovrappone, prende il turno, conclude l'argomento precedente e cambia discorso, con un invito:

(3) A: = ma come aa- adesso sono lee- le vacanze↑ / e noi andiamo- andiamo via↑ / io penso che possiamo parlare ee pensare che cosa / possiamo fare- che cosa possiamo / &eh / comprare / ee- [e queste cose]

B: [*d'accordo* / Teresa] /// tu vuoi qualcosa per⁶ bere?

(Corpus A.Ma.Dis, 1° Segovia 1)

Un esempio di compresenza di macro-funzioni si riscontra in (4), tratto da *Brothers and Sisters*, di Ivy Compton Burnett, in cui *well* funziona da meccanismo di presa di turno e da indicatore di inferenza. Non a caso, in italiano viene tradotto⁷ con *allora*, frequente come SD polifunzionale in vari tipi di testo (cfr. Bazzanella *et al.* 2007, ³2008, Miecznikowski *et al.* 2008, Bazzanella & Miecznikowski 2009).

(4) “Well, it is this, Robin.”

“Allora, è questo, Robin”.

b) sensibilità alle componenti contestuali. La seconda proprietà, intersecantesi con la polifunzionalità, è la sensibilità alle componenti contestuali, che possiamo correlare ai due livelli del contesto:

b1) *globale*, all'interno del quale incidono le variabili sociolinguistiche. Pensiamo alla differenza di uso nel parlato o nello scritto; a differenze regionali, ad es. per l'italiano, o nazionali, ad es. nell'inglese britannico / americano / australiano; differenze relative all'età o alle professioni; differenze relative alla a/simmetria di ruolo (per altro spesso non considerate neppure dai nativi, come gli studenti / esse che usano *esatto* rispetto ad una correzione del professore); differenze relative al genere (ma non scivolando nello stereotipo per cui le donne usano più mitigatori, senza tener conto del ruolo e degli altri parametri pertinenti, cfr. Bazzanella & Fornara 1995);

b2) *locale*, relative sia al

– cotesto (o contesto linguistico), in co-occorrenza con altri parametri come posizione, intonazione, volume, che al

5. Si tratta del *corpus A.Ma.Dis.*, raccolto all'interno dei progetti *Estudio de la adquisición de marcadores discursivos en italiano L2* (PR1/06-14427-A) e *Marcadores del discurso y construcción interaccional del diálogo en italiano L2* (HUM2007-66134) svolti al Dip. di Filologia Italiana dell'Universidad Complutense de Madrid (v. Guil, in questo volume, per dati e analisi).

6. *Per* è usato dall'apprendente al posto dello standard *da*.

7. La traduzione italiana è di A. Micchettoni: *Fratelli e sorelle*, Milano, Garzanti, 1982.

– contesto enunciativo, cioè quello ‘attivato’ nell’interazione stessa (cfr. Sperber e Wilson [1986]1993), ed alle sue specifiche caratteristiche interazionali, molto significative a vari livelli (come lo sviluppo conversazionale e i processi cognitivi coinvolti) e che incidono sulla forma linguistica specifica. Notiamo che la centralità della situazione enunciativa è evidenziata dal Tempo Presente dei sintagmi verbali usati come SD che rimandano, sempre e inevitabilmente, al centro deittico temporale *adesso*⁸.

Nel contesto locale rientrano inoltre gli usi idiosincratici di chi ricorre preferenzialmente, ripetutamente e inconsapevolmente allo stesso SD, preferenze che si ripercuotono anche sull’interattante/i, per effetto di *priming*, e che sono stati rilevati anche negli stadi iniziali di apprendimento. Ad es., nel Progetto A.Ma.Dis. (v. nota 5), rispetto ai segnali d’accordo: Teresa e Chelo privilegiano *d’accordo*, Maria José *va bene*, Carolina *ok* (cfr. Guil 2009: 229 e in questo volume).

Iglesias Recuero (in questo volume) mette in rilievo l’importanza sia del contesto globale che locale per l’evoluzione di *por cierto*:

[...] desde un punto de vista más general de la descripción y la explicación del cambio lingüístico, la evolución de los marcadores del discurso puede servir para explicitar la relación entre los mecanismos y los contextos del cambio, entendidos estos como las formas de construcción del discurso, cuya historia está estrechamente unida a la vida de aquellos.

Consideriamo ora, proseguendo nell’analisi delle proprietà dei SD, quelle che possiamo definire periferiche e che, a differenza delle due proprietà centrali che abbiamo appena discusso, sono variamente condivise o presenti in modo scalare nei differenti usi dei SD:

- c) basso o nullo impatto (o “esteriorità” nei termini di Bazzanella 1995⁹) rispetto al contenuto proposizionale, in quanto non contribuiscono significativamente al valore informativo di quanto viene detto. Pensiamo ad es. alla varietà di usi come SD di *hombre / mujer* in spagnolo e *home / dona* in catalano, che perdono il valore semantico centrale ed assumono una varietà di funzioni possibili, di tipo pragmatico¹⁰: disaccordo, accordo parziale, attenuazione e rafforzamento, polarità affermativa o polarità negativa (cfr. Cuenca & Torres Vilatarsana 2008). In altre parole, i SD non incidono direttamente sulle condizioni di verità della proposizione e in questi usi sono spesso parentetici. In alcuni casi possono essere cancellati, come nelle traduzioni (v. 2.2).

8. Non possiamo usare un tempo passato se vogliamo usare un sintagma verbale come SD, pena la trasposizione immediata del sintagma verbale stesso al passato e l’impossibilità di applicarlo nell’uso di SD. Ad es.: *?Eravamo stanchi, lo sapevi?* è molto improbabile, come segnalato dal punto interrogativo iniziale.

9. Alcuni parlano di *desemantizzazione*, che non sembra del tutto appropriato, data la persistenza, sia pure parziale, di valori semantici correlati al SD stesso. La problematica deve essere piuttosto collocata sul piano della *grammatica emergente*, considerando gli sviluppi diacronici in una prospettiva pragmatica complessiva (cfr. Brinton 1996, Traugott & Dasher 2002, Bazzanella 2009, Bazzanella & Miecznikowski 2009; v. 3.).

10. Martín Zorraquino & Portolés (1999: 4173) ne sottolineano la funzione pragmatica fondamentale: «La función pragmática fundamental de este marcador es reforzar la imagen positiva del hablante: *hombre* imprime un tono amistoso a la conversación; tiñe las relaciones entre los interlocutores de cierta familiaridad o complicidad [...]».

I SD giocano invece un ruolo fondamentale dal punto di vista pragmatico, come si evidenzia nella seguente proprietà:

- a) Spesso servono a indicare tratti modali, atteggiamenti emozionali o stati psicologici. Gli SD sono considerati da molti studiosi/e come meccanismi di *modalizzazione* (cfr. le *Modalpartikeln* tedesche), ma secondo altri/e, tra cui Bazzanella 2001, Fischer 2006, Traugott 2007, si sovrappongono, solo parzialmente, ai SD.

All'interno delle proprietà più specifiche dei SD, che servono anche per individuarli e distinguerli rispetto ad altri usi, risultano importanti le particolarità sintattiche, prosodiche, distribuzionali e la possibilità di co-occorrenza con altri SD.

- b) Per quanto riguarda le particolarità sintattiche, si possono ricordare i tests di interrogabilità, sostituzione tramite pro-forme, eliminabilità (in particolare nelle frasi eco e nel discorso indiretto).
- c) Le particolarità prosodiche, come l'intonazione (spesso parentetica), l'interazione con il volume (v. 2) incidono significativamente sulle funzioni di un SD attivate in un determinato contesto (cfr. ad es. Miecznikowski *et al.* 2008 per l'analisi di *allora*).
- d) Anche le particolarità distribuzionali sono frequenti nei SD e, a seconda della posizione – iniziale, mediana, finale –, possono variare le funzioni specifiche in un dato contesto (cfr. Bazzanella 1995).
- e) Per quanto riguarda la possibilità di co-occorrenza con altri SD si è proposta una distinzione in due tipi sostanzialmente diversi: *cumuli* e *catene*. Con *cumuli* si intende una sequenza di più SD in cui ognuno di essi svolge almeno una funzione specifica come in (5), dove *ma* funziona da presa di turno, con parziale disaccordo e *guardi* come richiesta di attenzione (l'effetto complessivo è di mitigazione della risposta):

- (5) *Ma guardi*, io eh quello che posso dire è questo [...]

Con *catene* si intende una sequenza di più SD in cui ognuno di essi svolge la stessa funzione, tipicamente come riempitivi, ad esempio in (6), esame orale:

- (6) A. Mi parli dei neogrammatici!
B. Sì (-) *dunque allora* i neogrammatici *cioè* [silenzio].

Strettamente collegato al problema della delimitazione di campo ed alle proprietà che caratterizzano la classe, si pone ovviamente quello della sua definizione. Anche qui le definizioni variano da una scuola all'altra, da uno studioso/a all'altra/o; nelle parole di Jucker e Ziv (1998: 1): «The terminological diversity reflects both the wide range of linguistic approaches that have been employed for their study, and the multiplicity of functions which these elements are said to fulfill».

1.3 Difficoltà di classificazione

Conseguenza inevitabile delle caratteristiche sopra delineate è una fortissima difficoltà generale di classificazione e di attribuzione di un determinato elemento ad una sola classe. Le proposte di classificazione sono ruotate essenzialmente attorno alle macro-funzioni¹¹ interazionali (sia dalla parte del parlante che

11. Non presento qui le micro-funzioni che sono state specificate nelle varie proposte.

dell'interattante, cfr. Bazzanella 1990¹²), metatestuali e cognitive, assumendone, a seconda dei casi, una sola, due, o tutte tre, in relazione al fatto che lo studio trattasse i SD in generale, una classe particolare, o un singolo SD¹³. Ad esempio, Porroche Ballesteros e Laguna Campos (in questo volume) parlano di relazione interpersonale rispetto a segnali discorsivi interrogativi che occorrono alla fine degli enunciati, come *¿eh?*, *¿no?*, *¿sabes?*, *¿entiendes?*, *¿verdad?*, *¿comprendes?*, *¿ves?*, *¿vale?*, *¿de acuerdo?*.

Le macro-funzioni cognitive, introdotte più recentemente, non si ritrovano invece nei contributi di questo volume, ma cfr. Taranilla González (in questo volume) per la distinzione di SD relativi a inferenze deduttive, abduttive, induttive.

2. Il fuoco contrastivo

2.1 Variabili in gioco e configurazione complessiva

Nell'impostare il problema dell'analisi contrastiva dei SD ci si trova sbilanciati tra l'esigenza della generalizzazione e quella della specificazione. Appare necessario sottolineare due tipi di difficoltà.

Da una parte giocano le difficoltà inerenti ai SD stessi, derivanti dal fatto che si tratti di una classe funzionale, eterogenea, sensibile al contesto, recalcitrante a delimitazioni e classificazioni. La generalizzazione, necessaria per poter confrontare gli elementi considerati in due o più lingue, non può quindi essere esaustiva né del tutto efficace.

Dall'altra parte, le difficoltà che potremmo definire esterne: senza entrare nella discussione della rappresentatività dei *corpora* utilizzati (scarsi e parziali ad es. per l'italiano) e della difficile applicazione del 'giudizio del parlante' (condizionato dalle diverse variabili sociolinguistiche: dialetto geografico, generazionale, professionale, ecc.), il problema maggiore consiste proprio nell'estrema variabilità d'uso dei SD e nella loro trasformazione, in particolare negli usi da parte dei giovani.

Si impone, a livello analitico, l'esigenza di individuare le possibili configurazioni di valori semantici e di funzioni pragmatiche dei SD, che variano in relazione ad una complessità di parametri, diacronici e sincronici, che stanno alla base del mutamento semantico, sia all'interno della stessa lingua che nel passaggio da una lingua all'altra.

Le funzioni pragmatiche dei SD variano significativamente da una lingua all'altra, anche quando si tratta di elementi lessicalmente corrispondenti. Accenniamo brevemente agli esiti nelle lingue romanze di *iam* latino, che presenta valori aspettuali e modali oltre che strettamente temporali, ma sviluppa diversi corrispettivi nelle lingue romanze che ne mantengono, riducono o accrescono i valori (cfr. Bazzanella *et al.* 2005). Mentre il romeno si limita agli usi strettamente temporali, spagnolo e portoghese¹⁴ sfruttano vari tratti modali (v. 7, che in italiano richiederebbe una traduzione funzionale, tramite ad es. *certo*, *senz'altro*):

12. Interessante notare che i SD in funzione interazionale si ritrovano anche nei testi scritti, di vario tipo (cfr. Bazzanella 2010 per l'italiano antico).

13. Per l'analisi dell'italiano *ecco* e dei francesi, in parte corrispondenti, *voici/voilà* De Cesare (2010) mette in rilievo soprattutto la macro-funzione metatestuale.

14. Nel contributo citato il portoghese è stato trattato solo in relazione ad alcuni esempi.

- (7) sp. Me los das o no me los das? Ya te los doy mañana.
 port. Dás-mos ou não? Amanhã já tos dou.
 (Me li dai o non me li dai? *?Già te li do domani)

Italiano e francese sembrano porsi in una situazione intermedia (per altro non coincidente), di parziale presenza di tratti non solo temporali e aspettuali, ma anche modali (cfr. anche Hansen Moosegard & Strudsholm 2008).

Dall'analisi contrastiva degli esiti di *iam* (Bazzanella *et al.* 2005) risultano diverse 'aggregazioni' di temporalità (lungo i tre assi: passato, presente, futuro), aspettualità (in relazione ai tratti fasali caratterizzanti i vari usi) e modalità (coinvolgendo sia gradi diversi di aspettativa / condivisione / presupposizionalità, sia aspetti di enfasi / rafforzamento derivanti dal *commitment* del parlante). Queste aggregazioni, nello sviluppo storico di ogni lingua, si sono configurate diversamente nel loro valore semantico e pragmatico complessivo e richiedono traduzioni adeguate.

2.2 Come tradurre i SD?

Il problema fondamentale per le traduzioni dei SD è come renderne la loro polifunzionalità sia paradigmatica che sintagmatica.

Anche nei casi di corrispondenza lessicale, come per *già* nelle diverse lingue romanze (v. 2.1) o per *allora* italiano / *alors* francese (cfr. Bazzanella *et al.* 2007)¹⁵, spesso la traduzione diretta non è appropriata, se non addirittura fuorviante. Quali sono le alternative che si pongono a questo punto? Spesso si ricorre alla cancellazione totale, con una perdita di tratti modali e dell'effetto pragmatico complessivo. Ad es. nel testo letterario prima citato, *Brothers and sisters*, le cancellazioni in italiano ammontano al 39%, mentre, nel caso delle traduzioni francesi del *Novellino* e di *Paso doble* di Giuseppe Culicchia, al 19% e 15% (cfr. Bazzanella *et al.* 2007; cfr. anche Enrique-Arias & Camargo in questo volume).

La corrispondenza funzionale, scelta senz'altro preferibile, comporta due rischi opposti: sottodeterminare o sovradeterminare (cfr. Bazzanella 1999), da una parte cancellando una o più sfumature di significato e di funzioni attivate simultaneamente nella L1 da quel SD nel contesto specifico, dall'altra potenziando una sola valenza, semantica e/o pragmatica in L2.

Difficoltà e problematiche simili sono state messe in rilievo da altri studi, non necessariamente basati su traduzioni, ma su confronti contrastivi di SD (cfr. ad es., per spagnolo e italiano, Flores 2008, Borreguero 2011a, 2011b); in questo volume, tra gli altri, Deloor confronta gli usi di *encore* e *todavía*; Enrique-Arias e Camargo analizzano le occorrenze dell'ebreo *hinneh* (latín *ecce*) dalla Bibbia nello *ahé* spagnolo medioevale; Khachatryan e Vladimirskaja analizzano il francese *vraiment* e l'italiano *veramente*; Laura Sergo *infatti* e corrispettivi francesi.

In generale, Sainz (in questo volume) accenna a "los límites de las equivalencias interlingüísticas".

2.3 Come insegnare i SD?

Nel *Quadro comune europeo di riferimento* (Council of Europe 2001/2002) si mette in rilievo l'importanza delle competenze sociopragmatiche, in cui i SD giocano un ruolo non marginale, relativamente alla gestione interazionale,

15. Cfr. anche Dittmar (2009) per *allora/alors/also*, Bazzanella & Borreguero Zuloaga (2011) per le mancate corrispondenze tra *allora* e *entonces*.

metatestuale e cognitiva del discorso/testo. Tra l'altro, gli errori pragmatici nell'uso dei SD possono in certi casi ostacolare la comprensione stessa e, come ogni aspetto pragmatico, sono più soggetti alla sanzione sociale di quanto lo sia una semplice deviazione grammaticale.

Per alcuni risultati, relativi alle caratteristiche e allo sviluppo della competenza negli apprendenti, correlati *all'input*, al tipo di testo/interazione e alle tre macro-funzioni sopra-indicate, rimandiamo ad es., a Bardel 2004 (v. anche Bardel e Pauletto, in questo volume), al progetto A.Ma.Dis. (Guil *et al.* 2008), a Jafrancesco 2010, che ha lavorato su un corpus di interviste di circa 20 ore con 20 apprendenti L2 (11 spagnoli e 9 tedeschi).

Dai dati del Progetto A.Ma.Dis. risulta, come prevedibile¹⁶, che man mano che si procede nell'apprendimento (soprattutto per le informanti che hanno avuto più occasioni di contatti diretti con nativi e vari tipi di input di L1), l'uso dei SD nella costruzione interazionale del discorso diventa più variegato: «compaiono ad es. le forme *veramente no, be', proprio, niente, secondo me, vero / è vero / certo, ma tu lo conosci!, ma che!*» (Guil 2009: 225)¹⁷.

Jafrancesco (2010: 92), in relazione al tipo di testo, intervista di ricerca, sottolinea la prevalenza dei SD usati dal parlante in funzione interazionale, una significativa presenza di usi metatestuali e una consistenza esigua di SD usati dall'interlocutore in funzione interazionale. Nello stesso corpus, rispetto allo sviluppo della competenza, la sensibile diminuzione dei SD usati dal parlante in funzione interazionale

si spiega con il progressivo decrescere dei riempitivi, che segnalano difficoltà di pianificazione e di formulazione, costituiti, nella maggioranza dei casi da interiezioni (Jafrancesco 2010: 93).

A livello didattico, la complessità del quadro relativa all'uso appropriato dei SD dovrà quindi essere presentata e gestita gradatamente, accompagnata (con una frequenza simmetrica all'aumento della competenza) da riflessioni metalinguistiche, in modo da evitare pesanti interferenze dalla L1, sottolineare la problematica della variabilità e dell'adeguatezza pragmatica e aumentare, in generale, la consapevolezza nell'uso della lingua.

Come scrive Guil (2009: 241): «È essenziale l'identificazione precisa delle necessità funzionali degli apprendenti nella co-costruzione interattiva dei loro discorsi orali, allo scopo di poter disegnare ed implementare delle tecniche e delle strategie didattiche miranti a facilitare l'acquisizione di questi indispensabili segnali».

3. La prospettiva della “grammatica emergente”

Nelle parole di Elisabeth Traugott (2007: 151):

[...] grammar is largely the result of on-line structuring and negotiation, of communication as well as cognition [...]. Discourse markers have helped us rethink the nature of the relationship of use to structure, and of communicative to cognitive aspects of language. They also allow us to rethink the nature of what is 'grammatical structure'.

16. Meno prevedibile la conclusione che «no existe una correlación entre nivel de competencia y presencia de marcadores discursivos, como podría pensarse en un principio, sino entre nivel de competencia y tipo de marcador discursivo» (Grupo A.Ma.Dis 2008: 728).

17. Parallelamente, Jafrancesco (2010: 93) osserva che: «[...] andando dal livello più basso di competenza a quello più alto, le microcategorie funzionali utilizzate tendono a differenziarsi significativamente».

Tutte le unità linguistiche operano a livello di discorso, in una prospettiva di “grammatica emergente” (cfr. Hopper 1987, Bybee e Hopper 2001) e di lingua come “sistema complesso” (cfr. Bazzanella³2008). In questa direzione la ricerca sui SD, tematica particolarmente sensibile alla variazione ed alla intersezione di parametri multipli, può indicare alcune piste da seguire, per quanto difficili, in un continuo scambio tra teoria e dati reali (tratti da corpora il più possibile ampi, affidabili e rappresentativi), in modo da integrare analisi, sistematizzazione teorica, applicazioni dei risultati.

Bibliografia

- Bardel, Camilla. 2004. «I segnali discorsivi nell’acquisizione dell’italiano L2». F. Albano Leoni, F. Cutugno, M. Pettorino, R. Savy (a c. di), *Il Parlato Italiano*. Napoli: D’Auria, 1-17.
- Bazzanella, Carla. 1990. «Phatic connectives as interactional cues in contemporary spoken Italian». *Journal of Pragmatics* 14: 4, 629-647.
- Bazzanella, Carla. 1995. «I segnali discorsivi». L. Renzi, G. Salvi, A. Cardinaletti (a c. di), *Grande grammatica italiana di consultazione*. Bologna: Il Mulino, vol. III, 225-257.
- Bazzanella, Carla. 1999. «Corrispondenze funzionali di *well* in italiano: analisi di un testo letterario e problemi generali». G. Skytte, F. Sabatini (a c. di), *Linguistica testuale comparativa. In memoriam Maria-Elisabeth Conte*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press, 99-110.
- Bazzanella, Carla. 2001. «Segnali discorsivi e contesto». W. Heinrich, Ch. Heiss (a c. di), *Modalità e Substandard. Abtönung und Substandard*. Bologna: Clueb, 41-64.
- Bazzanella, Carla. 2006. «Discourse Markers in Italian: towards a ‘compositional’ meaning». K. Fischer (a c. di), *Approaches to discourse particles*. Amsterdam: Elsevier, 449-464.
- Bazzanella, Carla. 2008³ [2005]. *Linguistica e pragmatica del linguaggio. Un’introduzione*. Roma-Bari: Laterza.
- Bazzanella, Carla. 2009. «Review to Maj-Britt Mosegaard Hansen, *Particles at the Semantics/Pragmatics Interface: Synchronic and Diachronic Issues. A Study with Special Reference to the French Phasal Adverbs* (Current Research in the Semantics/Pragmatics Interface 19), Amsterdam: Elsevier». *Journal of Pragmatics* 41:7, 1468-1472.
- Bazzanella, Carla. 2010. «I segnali discorsivi». L. Renzi, G. Salvi (a c. di), *Italant. Grammatica dell’italiano antico*. Bologna: Il Mulino, 1339-1357.
- Bazzanella, Carla; Fornara, Orsola. 1995. «Segnali discorsivi e linguaggio femminile: evidenze da un corpus». G. Marcato (a c. di), *Donna e linguaggio*. Padova: Cleup, 73-86.
- Bazzanella, Carla; Garcea, Alessandro; Bosco, Cristina; Gili Fivela, Barbara; Miecznikowski, Johanna; Tini Brunozzi, Francesca. 2007. «Italian *allora*, French *alors*: functions, convergences, and divergences». M. J. Cuenca (a c. di), *Catalan Journal of Linguistics*, special issue, *Contrastive Perspectives on Discourse Markers* 6, 9-30.
- Bazzanella, Carla; Bosco, Cristina; Gili Fivela, Barbara; Miecznikowski, Johanna; Tini Brunozzi, Francesca. 2008. «Polifunzionalità dei segnali discorsivi, sviluppo conversazionale e ruolo dei tratti fonetici e fonologici». M. Pettorino, A. Giannini, M. Vallone, R. Savy (a c. di), *La comunicazione parlata* Napoli: Liguori, vol. II, 934-963.

- Bazzanella, Carla; Miecznikowski, Johanna. 2009. «Central / peripheral functions of *allora* and 'overall pragmatic configuration'». M.-B. Mosegaard Hansen, J. Visconti (a c. di), *Current Trends in Diachronic Semantics and Pragmatics*. Amsterdam: Emerald, 107-121.
- Bazzanella, Carla; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011. «*Allora* e *entonces*: problemi teorici e dati empirici». E. Khachaturyan (a cura di), *Discourse Markers in Romance Languages. OSLa (Oslo Studies in Language)* 3: 1, 7-45.
- Berretta, Monica. 1984. «Connettivi testuali in italiano e pianificazione del discorso». L. Coveri (a c. di), *Linguistica testuale*. Roma: Bulzoni, 237-254.
- Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011a. «La traducción de los marcadores del discurso: valores, funciones, posiciones y otros problemas». D. Sáez *et al.* (a c. di), *Últimos avances en traducción e interpretación*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 123-139.
- Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011b. «Focalizzatori a confronto: *anche* vs *también*». *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata* XL: 3, 441-468.
- Bosco, Cristina; Bazzanella, Carla. 2005. «Corpus linguistics and the modal shift: pragmatic markers and the case of *allora*». C. D. Pusch, J. Kabatek, W. Raible (a c. di), *Romance Corpus Linguistics II. Corpora and Diachronic Linguistics*. Tübingen: Günter Narr, 443-453.
- Brinton, Laurel J. 1996. *Pragmatic Markers in English: Grammaticalization and Discourse Functions*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton.
- Bybee, Joan; Hopper, Paul (a c. di). 2001. *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Amsterdam, Philadelphia: Benjamins.
- Contento, Silvana. 1994. «I marcatori discorsivi del colloquio psicologico». F. Orletti (a c. di), *Fra conversazione e discorso. L'analisi dell'interazione verbale*. Roma: La Nuova Italia Scientifica, 217-232.
- Cuenca, Maria-Josep; Torres Vilatarsana, Marta. 2008. «Usos de *hombre/home* y *mujer/dona* como marcadores del discurso en la conversación colloquial». *Verba* 35, 235-256.
- De Cesare, Anna-Maria. 2010. «Gli impieghi di *ecco* nel parlato conversazionale e nello scritto giornalistico». A. Ferrari, A.-M. De Cesare, *Il parlato nella scrittura italiana odierna. Riflessioni in prospettiva testuale*. Berne: Lang, 105-147.
- De Mauro, Tullio; Mancini, Francesco; Vedovelli, Massimo; Voghera, Miriam. 1993. *Lessico di frequenza dell'italiano parlato*. Milano: Etaslibri.
- Dittmar, Norbert. 2009. «*also allora alors*. Drei diskursive Schrittmacher, dreimal gleich und ungleich?». S. Kläeger, B. Thörle (a c. di), *Sprache, Gesellschaft und Identität. Festschrift für Christine Bierbach*. Stuttgart: Ibidem (Romanische Sprachen und ihre Didaktik), 303-332.
- Fernandez, Yocelyne. 1994. *Les particules énonciatives*. Paris: PUF.
- Fischer, Kerstin (a c. di). 2006. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam: Elsevier.
- Flores, Maria José. 2008. *Los marcadores del discurso en el español peninsular y sus equivalencias en italiano, 1. Estructuradores de la información, conectores, reformuladores y operadores discursivos*. Roma: Aracne.
- Fraser, Bruce. 1999. «What are discourse markers?». *Journal of pragmatics* 31, 931-952.
- Gili Fivela, Barbara; Bazzanella, Carla (a c. di). 2009. *Fenomeni di intensità nell'italiano parlato*. Firenze: Franco Cesati.
- Grupo A.Ma.Dis. 2008. «Marcadores discursivos y cortesía lingüística en la interacción de aprendices de italiano L2». A. Briz, A. Hidalgo, M. Albelda, J. Contreras, N.

- Hernández Flores (a c. di), *Cortesía y conversación: de lo escrito a lo oral*. Valencia/Estocolmo: Universidad de Valencia/Programa EDICE, 711-729.
- Guil, Pura. 2009. «Segnali discorsivi come meccanismi di intensità in italiano L2». B. Gili Fivela, C. Bazzanella (a c. di), *Fenomeni di intensità nell'italiano parlato*. Firenze: Cesati, 223-241.
- Hansen, Maj-Britt Mosegaard. 2008. *Particles at the Semantics/Pragmatics Interface: Synchronic and Diachronic Issues. A Study with Special Reference to the French Phasal Adverbs*. Amsterdam: Elsevier.
- Hansen, Maj-Britt Mosegaard; Strudsholm, Erling. 2008. «The semantics of particles: Advantages of a contrastive and panchronic approach. A study of the polysemy of French *déjà* and Italian *già*». *Linguistics* 46: 3, 471-505.
- Hölker, Klaus. 2005. «'Diciamo' come mitigatore». K. Hölker, Ch. Maaß (a c. di), *Aspetti dell'italiano parlato*. Münster/Hamburg/London: LIT-Verlag, 53-79.
- Hopper, Paul J. 1987. «Emergent Grammar». *Berkeley Linguistics Society* 13, 139-157.
- Kroon, Caroline. 1995. *Discourse particles in Latin. A study of nam, enim, autem, vero, and at*. Amsterdam: Gieben.
- Kroon, Caroline; Risselada Rodie. 1999. «The Discourse Functions of *iam*». B. García-Hernández (a c. di), *Estudios de lingüística latina*. Madrid: Ediciones Clásicas, 417-433.
- Jucker, Andreas; Ziv, Yael (a c. di). 1998. *Discourse markers. Descriptions and theory*. Amsterdam and Philadelphia: Benjamins.
- Lakoff, George. 1972. «Hedges; a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts». *Papers from the Eight Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*. Chicago: University of Chicago, 183-228.
- Miecznikowski, Johanna; Gili Fivela, Barbara; Bazzanella, Carla. 2008. «Words in context. Agreeing and disagreeing with *allora*». G. Gobber, S. Cantarini, S. Cigada, M. C. Gatti, S. Gilardoni (a c. di), *Word Meaning in Argumentative Dialogue. Homage to Sorin Stati*, in *L'analisi linguistica e letteraria* XVI:1, 205-218.
- Roulet, Eddy; Auchlin, Antoine; Moeschler, Jacques; Rubattel, Christian; Schelling, Marianne. 1985. *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne: Lang.
- Schiffrin, Deborah. 1987. *Discourse Markers*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Stame, Stefania. 1994. «Su alcuni usi di *no* come marcatore pragmatico». F. Orletti (a c. di), *Fra conversazione e discorso. L'analisi dell'interazione verbale*. Roma: La Nuova Italia Scientifica, 205-216.
- Traugott, Elizabeth. 2007. «Discourse markers, modal particles, and contrastive analysis, synchronic and diachronic». *Catalan Journal of Linguistics* 6, 139-157.
- Traugott, Elizabeth; Dasher, Richard B. 2002. *Regularity in Semantic Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- van Dijk, Teun A. 1979. «Pragmatic connectives». *Journal of Pragmatics* 3, 447-456.
- Waltereit, Richard. 2006. «The Rise of Discourse Markers in Italian: A Specific Type of Language Change». K. Fischer (a c. di), *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam: Elsevier, 61-72.
- Zorraquino, Martín María Antonia; Portolés, Lázaro José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque Muñoz, V. Demonte Barreto (a c. di), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, 4051-4213.

Valeur centrale et traitement de la polysémie : les emplois non temporels de *encore* et *todavía*¹

Sandrine DELOOR

Introduction

Les adverbes *encore* et *todavía* ont fait l'objet d'une abondante littérature. Malgré la diversité des approches proposées, un consensus semble se dégager quant aux questions à traiter : les auteurs s'interrogent sur les rapports entre ces adverbes et la négation, s'attachent à décrire de façon systématique leurs relations avec d'autres marqueurs aspectuels (*déjà / ya ; jamais / nunca...*), cherchent à définir leur contenu présuppositionnel... Dans les études consacrées à *encore* (v. Muller 1975, Hoepelman & Rohrer 1980, Borillo 1984), on tente d'expliquer pourquoi cet adverbe marque une continuation dans certains contextes (*Marie dort encore*) et une itération dans d'autres (*Marie a encore dormi jusqu'à midi*). Dans les articles sur *todavía* (v. García Fernández 1999), l'accent est mis sur certaines incompatibilités aspectuelles (**María todavía ha hecho las maletas, *María todavía hizo las maletas*).

Toutes ces questions portent sur les emplois temporels de *encore* et *todavía*. Les emplois non temporels sont quant à eux rarement traités de façon approfondie et, à notre connaissance, ils n'ont jamais été étudiés pour eux-mêmes : les auteurs qui les intègrent à leurs analyses s'intéressent avant tout à la question de la polysémie et aux rapports entre ces emplois et les emplois temporels (v. Fuchs 1985, Franckel 1989, Garrido Medina 1991, Victorri & Fuchs 1996, Morel 1996, Mosegaard Hansen 2002).

Le traitement de la polysémie est une question complexe, largement débattue dans la littérature. Les linguistes sont nombreux à rejeter l'approche fixiste des dictionnaires, qui multiplie les acceptions sans chercher à rendre compte des rapports existant entre elles et qui souvent attribuent à l'unité étudiée ce qui revient en fait au contexte dans lequel elle apparaît (on se souvient du *mais* d'invitation de Ducrot²). A la place, ils proposent une approche dynamique du sens où les différentes valeurs de l'unité polysémique sont expliquées à partir de l'interaction entre son apport propre et l'apport contextuel. Nous voudrions centrer cette étude sur cette question du traitement de la polysémie. A travers

1. Ce travail s'inscrit dans le cadre du projet de recherche FFI2009-08714 «Dictionnaire d'opérateurs sémantico-pragmatiques en français contemporain», financé par le Ministère de la Science et de l'Innovation espagnol.

2. Résumant les définitions de la conjonction *mais* proposées par les dictionnaires, Ducrot (1980) fait la remarque suivante : « En ce qui concerne le défaut inverse, à savoir la multiplication des rubriques, la raison en est que l'on attribue parfois au *mais* ce qui revient en fait à la phrase qui suit. C'est ainsi que l'on trouvera un "*mais* de transition", illustré par *Mais revenons à notre sujet*, un "*mais* d'approbation", illustré par *Mais vous avez raison*, un "*mais* d'addition" (*non seulement mais encore*), un "*mais* de renforcement" (*on ne lui donne rien à faire mais ce qui s'appelle rien*). On ne voit pas, dans la logique de cette méthode, pourquoi ne pas introduire un "*mais* d'invitation" (*Mais venez donc déjeuner*). D'une façon générale, pourquoi clore la classification ? » (Ducrot 1980 : 95).

l'analyse de différents emplois non temporels de *encore* et *todavía*, nous insisterons sur la valeur heuristique de l'hypothèse d'un signifié unitaire (par opposition à l'approche fixiste) tout en soulignant le caractère parfois vague et non calculatoire des modèles dynamiques.

Notre étude portera sur les emplois suivants :

- (1) Vintimille, c'est *encore* l'Italie.
- (2) Ventimiglia *todavía* es Italia.
- (3) Si *encore* il était beau, je pourrais sortir avec lui.
- (4) Si *todavía* fuera guapo, podría salir con él.
- (5) Perdre de l'énergie passe *encore*, mais la tête, ça non. (L'équipe.fr)
- (6) En el coche, en la mesa, en la cama, *todavía*... pero tienes 5 minutos para sacar ese televisor del baño. (Maitena)
- (7) Es malo y *todavía* lo quiere. (Larousse)
- (8) J'ai gagné 6-3, 6-4. *Et encore*, je n'étais pas en forme.

Dans un premier temps, nous montrerons que les emplois illustrés par les exemples (1) à (7) se laissent aisément décrire dans un cadre unitaire : on y retrouve en effet les traits saillants des emplois temporels de *encore* et *todavía*. Dans un deuxième temps, nous mettrons en question la validité de ce cadre pour décrire l'emploi de la locution française *et encore*, illustré par l'exemple (8).

1. Emplois non temporels et description unitaire

1.1 Traits saillants des emplois temporels

Les descriptions des emplois temporels de *encore* et *todavía* proposées dans la littérature sont d'une remarquable homogénéité. Pour en faciliter l'exposé, nous distinguerons deux types de modèles :

Le premier, basé sur la notion de présupposition, décrit les adverbes *encore* et *todavía* comme des adverbes aspectuels marquant la continuation d'un procès. Pour ses défenseurs (v. Muller 1975, Martin 1983, Garrido Medina 1991, García Fernández 1999), les énoncés de la forme *encore P(t)* et *todavía P(t)* (t étant le moment de référence de P) présupposent qu'il existe un moment t' antérieur à t tel que P est vrai en t' et assertent que P est également vrai en t . Autrement dit, la situation en t est la continuation d'une situation antérieure. Par ailleurs, les adverbes *encore* et *todavía* ont une dimension polémique : ils signalent que la situation en t est contraire aux attentes du locuteur. La continuation de P est ainsi vue comme une non-fin : contrairement aux attentes du locuteur, P n'est pas terminé en t .

Le second modèle proposé dans la littérature met l'accent sur cette idée de non fin plutôt que sur l'idée de continuation. Pour ses défenseurs (v. Hoepelman & Rohrer 1980, Fuchs 1985, Franckel 1989, Victorri & Fuchs 1996), les énoncés de la forme *encore P(t)* et *todavía P(t)* construisent une suite de procès où *non-P* succède à P . Le moment de référence t est mis en perspective par rapport à t_x , point de transition entre P et *non-P*. Dans ce modèle, c'est la dimension polémique des deux adverbes qui est mise en avant : alors qu'on pensait que t serait postérieur à t_x (c'est-à-dire que t appartiendrait à l'ensemble des moments où *non-P* est vrai), c'est le contraire qui se produit : t est antérieur à t_x (autrement dit, t appartient à l'ensemble des moments où P est vrai).

Appliquons ces deux modèles aux énoncés (9) *Marie est encore là* et (10) *María todavía está aquí*. Pour les défenseurs du modèle 1, (9) et (10) présupposent que Marie était là auparavant et assertent que, contrairement aux attentes du locuteur, Marie est également là actuellement. Pour les défenseurs du modèle 2, (9) et (10) mettent en perspective la situation [Marie être là] par rapport à une situation postérieure [Marie ne pas être là]. Contrairement aux attentes du locuteur, le moment de l'énonciation n'appartient pas à l'ensemble des moments où la situation [Marie ne pas être là] est vraie mais à l'ensemble des moments où c'est la situation [Marie être là] qui est vraie.

Les deux modèles présentés font ressortir les deux traits essentiels des emplois temporels de *encore* et *todavía* :

- d'une part, l'idée de continuation par rapport à une phase antérieure,
- d'autre part, l'idée que t aurait pu se situer après t_x , point de transition entre P et $non-P$.

Ces deux traits sont aisément transposables à certains emplois non temporels des deux adverbes. Reprenons par exemple les énoncés (1) et (2) présentés plus haut :

- (1) Vintimille, c'est *encore* l'Italie.
- (2) Ventimiglia *todavía* es Italia.

Si l'on s'en tient aux descriptions proposées jusqu'ici, ces énoncés devraient indiquer que la situation [Vintimille être en Italie] était vraie auparavant et est également vraie actuellement. Force est de constater que cette description n'est pas adéquate. En énonçant (1) ou (2), le locuteur évoque un parcours réel ou imaginaire entre l'Italie et la France. Dans ce cadre, il souligne la particularité de Vintimille par rapport aux autres villes du parcours : même si elle est proche de la frontière française, Vintimille est une ville italienne.

La différence entre (1) et (2) d'une part et (9) et (10) d'autre part est qu'en (9) et (10) les adverbes *encore* et *todavía* mettent en perspective le moment de référence par rapport à d'autres moments tandis qu'en (1) et (2) ils établissent une comparaison entre une ville, Vintimille, et d'autres villes.

Les énoncés (1) et (2) représentent l'Italie comme une succession de villes plus ou moins proches de la frontière française et plus ou moins proches du centre de l'Italie. Cette succession de villes est orientée : elle commence en Italie et se dirige vers la France. Dans le cadre de cette représentation, les villes italiennes entretiennent les unes avec les autres des relations d'antériorité et de postériorité comparables à celles qui existent entre les moments de l'axe temporel.

Une fois qu'on a expliqué la particularité des énoncés (1) et (2), l'application des deux modèles présentés ne rencontre plus d'obstacle. On retrouve dans ces exemples les deux traits relevés dans la description des emplois temporels : l'idée de continuation d'une part (Vintimille est une ville italienne comme les villes situées « avant » elle sur le parcours représenté) et l'idée de point de transition d'autre part (Il s'agit de localiser Vintimille par rapport au point de transition entre [être en Italie] et [ne pas être en Italie], c'est-à-dire par rapport à la frontière entre l'Italie et la France. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, Vintimille ne se situe pas « après » la frontière mais « avant »).

Notons que l'idée de point de transition va de pair avec la notion de valeur-limite. C'est parce que Vintimille est une ville frontalière que l'emploi de *encore* et *todavía* est acceptable en (1) et (2). Pour s'en convaincre, on remarquera que

les exemples suivants seraient pour le moins bizarres :

(11) ?? Paris, c'est *encore* la France. (Exemple de Mosegaard Hansen 2000)

(12) ?? Paris *todavía* es Francia.

Finalement, il semble possible de rendre compte des emplois non temporels de *encore* et *todavía* à partir d'une généralisation de la description proposée pour les emplois temporels. C'est sur cette hypothèse que s'appuient Victorri & Fuchs (1996) en modélisant le noyau de sens associé à *encore* de la façon suivante :

On se donne un domaine D quelconque (temporel, spatial, notionnel...). On se donne une proposition P , dont le domaine de définition est D , et dont le domaine de validité, que nous noterons $D(P)$, est une partie de D . Enfin on se donne une trajectoire T dans D et un point privilégié t_0 de cette trajectoire. Alors les diverses acceptions de *encore* ont en commun de souligner que la frontière entre $D(P)$ et $D(\text{non}P)$ traverse T en un point t_1 qui est au-delà de t_0 , alors qu'il était envisageable ou même prévisible qu'il soit en deçà. (Victorri & Fuchs 1996 : 115)

Le même parti-pris théorique est à l'œuvre dans la proposition de Franckel (1989) : « *Encore* construit une localisation de P relativement à l'extérieur de P, qu'il s'agisse d'une extériorité effective, d'ordre temporel, ou d'une extériorité envisagée, d'ordre notionnel » (Franckel 1989 : 215).

Nous verrons dans les pages qui suivent que, si l'hypothèse d'un parallélisme entre valeurs temporelles et valeurs non temporelles permet de rendre compte de façon satisfaisante de plusieurs emplois non temporels de *encore* et *todavía*, elle est en revanche difficilement applicable pour décrire la locution française *et encore*.

1.2 *Si encore* / *Si todavía*

Reprenons les exemples (3) et (4) :

(3) Si *encore* il était beau, je pourrais sortir avec lui.

(4) Si *todavía* fuera guapo, podría salir con él.

Force est de constater que la paraphrase proposée pour décrire les valeurs temporelles de *encore* et *todavía* n'est pas applicable à ces énoncés : contrairement à ce qu'elle indiquerait, (3) et (4) ne mettent pas en perspective la beauté présente de l'homme dont il est question par rapport à sa beauté passée. Comme en (1) et (2), nous avons affaire ici à des emplois non temporels de *encore* et *todavía*.

En énonçant (3) ou (4), la locutrice indique qu'elle a passé en revue différentes conditions entraînant [je sortir avec lui] et qu'elle a constaté qu'aucune n'était remplie par l'homme dont elle parle. On peut imaginer par exemple qu'elle a envisagé les conditions [il être riche], [il être intelligent] et [il être sportif] et qu'elle a constaté que cet homme n'était ni riche, ni intelligent, ni sportif. En (3) et (4), elle envisage une dernière condition, [il être beau], qu'elle présente comme inférieure aux autres conditions examinées. Cependant, elle se rend compte que cette condition n'est pas non plus remplie par l'homme. [je sortir avec lui] n'aura donc pas lieu.

Sur la base de cette glose, nous proposons de décrire les énoncés de la forme *Si encore P, Q* et *Si todavía P, Q* de la façon suivante :

En énonçant *Si encore P, Q* ou *Si todavía P, Q*, le locuteur indique qu'il a passé en revue des conditions X, Y et Z entraînant Q et qu'il a constaté que X, Y et Z n'étaient pas remplies. Dans ce cadre, il envisage une condition P , telle que P est

une condition minimale³ pour Q , et constate que P n'est pas non plus remplie.

Un certain nombre de faits viennent corroborer cette description. Tout d'abord on remarquera l'inacceptabilité des séquences suivantes :

(13) ?? Si *encore* il était parfait, je pourrais sortir avec lui.

(14) ?? Si *todavía* fuera perfecto, podría salir con él.

La perfection ne peut être envisagée comme une condition parmi d'autres, et encore moins comme une condition minimale par rapport à des conditions plus favorables non remplies. Notons que l'inacceptabilité disparaît si l'on supprime *encore* et *todavía* :

(15) S'il était parfait, je pourrais sortir avec lui.

(16) Si fuera perfecto, podría salir con él.

Par ailleurs, une condition minimale ne peut entraîner qu'une conclusion minimale. C'est ce qui explique la bizarrerie des exemples suivants :

(17) ?? Si *encore* il était beau, ce serait le mari idéal.

(18) ?? Si *todavía* fuera guapo, sería el marido ideal.

De nouveau, la suppression de *encore* et de *todavía* permet de retrouver une certaine cohérence :

(19) S'il était beau, ce serait le mari idéal.

(20) Si fuera guapo, sería el marido ideal.

La notion de conclusion minimale permet aussi d'expliquer les différences d'acceptabilité entre les séquences suivantes :

(21) Si c'était un singe, il mangerait des cacahuètes.

(22) ?? Si *encore* c'était un singe, il mangerait des cacahuètes.

(23) Si *encore* c'était un singe, je comprendrais qu'il mange des cacahuètes.

(24) Si fuera un mono, comería cacahuètes.

(25) ?? Si *todavía* fuera un mono, comería cacahuètes.

(26) Si *todavía* fuera un mono, entendería que comiera cacahuètes.

Ces exemples montrent que la principale d'un énoncé de la forme *Si encore P, Q* ou *Si todavía P, Q* ne peut renvoyer qu'à l'évaluation d'un fait par le locuteur. Cette évaluation étant minimale, elle portera le plus souvent sur le caractère acceptable, compréhensible ou encore excusable de P .

Dans les exemples (fréquents) où la principale reste implicite, cette évaluation est aisément récupérable et peut toujours être paraphrasée par *ce serait acceptable / sería acceptable* :

(27) Cavanna vitupérait : « Moebius ! tant de talent gâché à faire de la science-fiction ! Démobilisateur ! Si *encore* tu nous montrais les CRS du cosmos ! » Moebius était sidéré. Non pas tant de la violence de l'attaque que du nom de son auteur. (Philippe Manœuvre, *L'Enfant du rock*, 1985, p. 147-149, FRANTEXT)

(28) Para empezar, el primer "gran" chiste insertado en la obra, consiste en cambiar el nombre de Belén por el de Chelem; como dirían los niños de ahora, nada que ver. ¿Pensarán los encargados de escribir los guiones, o de cambiarlos, que ese

3. Par "condition minimale", nous entendons (i) que P est présentée comme inférieure aux conditions X , Y et Z et (ii) que X , Y , Z et P sont présentées comme étant les seules conditions entraînant Q .

chiste es muy gracioso? *Todavía* si fuera la primera vez que se oye, pero año con año el mismo trillado diálogo.

(<<http://laxtabaymexico.tripod.com/navidad.htm>>)

La description des énoncés de la forme *Si encore P, Q* et *Si todavía P, Q* qui vient d'être proposée permet de rapprocher ces emplois des emplois temporels des deux adverbes : on y retrouve d'une part l'idée de continuation (comme les conditions qui ont été examinées avant elle, *P* appartient à l'ensemble des conditions entraînant *Q*) et d'autre part l'idée de point de transition (*P* est la dernière condition susceptible d'entraîner *Q* ; après elle, c'est *non-Q* qui sera obtenu).

Pour rendre compte de ces emplois dans un cadre dynamique, Victorri & Fuchs (1996) proposent une description comparable, directement dérivée du noyau de sens qu'ils postulent pour *encore* (v. 1.1) :

La valeur prise par *encore* en interaction avec *si P* peut être décrite ainsi : on parcourt l'ensemble des situations hypothétiques permettant de valider la proposition principale, et l'on pose que, s'attendant à n'en trouver aucune, on s'aperçoit malgré tout qu'il en reste une dernière possible, à savoir *P* ; autrement dit, *si encore P / encore si P* est présenté comme *condition-limite* pour la validation de *Q*. (Victorri & Fuchs 1996 : 145)

Les similitudes entre cette analyse et celle de Franckel (1989) sont patentées :

Dans un exemple comme : *Si encore il faisait un effort pour arriver à l'heure, (on pourrait encore l'excuser), mais même pas !* on retrouve un fonctionnement du même ordre. *Même pas* marque que l'on est en deçà de la condition *P*, construite comme minimale par *même* et comme hypothétique par *si*. On va le plus loin possible dans l'ordre des exigences minimales dont le respect permettrait de rester dans l'ordre de l'excusable. Ainsi *faire un effort pour arriver à l'heure* est traité par *même* comme valeur limite des circonstances atténuantes permettant de demeurer dans la région de l'excusable. Cette valeur limite rejoint le paradigme des excuses que, dans les faits, il n'a pas. *Encore* marque que l'on fait un autre pas dans l'ordre de l'excusable hypothétique et que cet autre pas laisse inaltéré l'inexcusable effectivement localisé. *Encore* et *même pas* interviennent pour construire une hiérarchie. On repousse le plus loin possible le seuil de sortie de l'excusable, *encore* jalonnant des points susceptibles d'appartenir encore à l'intérieur du domaine de l'excusable. (Franckel 1989 : 229)

Les emplois de *encore* et *todavía* que nous venons d'étudier sont très proches des emplois illustrés par les exemples (5) et (6) :

- (5) Perdre de l'énergie passe *encore*, mais la tête, ça non. (L'Équipe.fr)
- (6) En el coche, en la mesa, en la cama, *todavía*... pero tienes 5 minutos para sacar ese televisor del baño. (Maitena)

Dans ces énoncés de la forme *P passe encore, mais non Q* et *P todavía, pero no Q*, *P* est présenté comme une valeur-limite, située juste avant le point de transition entre [être acceptable] et [ne pas être acceptable]. Tout ce qui vient après *P* (par exemple, *Q*) appartiendra à la zone du non-acceptable et sera rejeté. En (5), le locuteur admet que l'on puisse perdre de l'énergie mais il rejette avec vigueur l'idée que l'on puisse perdre la tête : [perdre de l'énergie] est présenté comme tout juste tolérable tandis que [perdre la tête] se situe au-delà du tolérable. En (6), le locuteur accepte que son interlocuteur mette son téléviseur dans la voiture, sur la table et dans le lit même si selon lui ce comportement est à la limite de l'acceptable. En revanche, il refuse que son interlocuteur mette le

téléviseur dans la salle de bain: avec [mettre le téléviseur dans la salle de bain], la limite de l'acceptable est dépassée.

1.3 *Y todavía*

Jusqu'ici, les emplois que nous avons étudiés étaient communs à l'espagnol et au français. L'emploi illustré en (7) est en revanche propre à l'espagnol :

(7) Es malo *y todavía* lo quiere. (Larousse)

Pour montrer la spécificité de cet emploi par rapport aux emplois temporels de *todavía*, nous comparerons (7) avec (29) :

(29) Es malo pero lo quiere *todavía*.

Si (7) et (29) soulignent tous deux le caractère paradoxal de la concomitance entre [il être méchant] et [elle l'aimer], force est de constater qu'ils ne le font pas de la même façon. En (7), cette concomitance est l'objet même de l'énonciation. En la mettant en avant, le locuteur condamne le comportement général de la personne dont il parle : selon lui, le fait que [elle l'aimer] soit vrai dans la circonstance [il être méchant] est révélateur d'un manque de discernement général de la personne. Le locuteur de (29) en revanche ne porte pas de jugement explicite : selon lui, le fait que [elle l'aimer] soit vrai permet simplement d'expliquer pourquoi la personne ne tire pas les conséquences de [il être méchant]. Cette situation est par ailleurs susceptible d'évoluer : il y aura peut-être un moment où [elle l'aimer] cessera et, dans ce cas, la personne sera peut-être en mesure d'agir autrement.

La différence entre (7) et (29) apparaît clairement dans les enchaînements suivants, où l'on remarque que (29) peut servir d'argument aux conclusions [Victoria être stupide] et [Victoria ne pas être stupide] tandis que (7) n'admet que la première des deux conclusions :

(30) Creo que Victoria es estúpida: su marido es malo pero lo quiere *todavía*. Por eso no lo deja.

(31) Creo que Victoria es estúpida: su marido es malo *y todavía* lo quiere. Por eso no lo deja.

(32) No creo que Victoria sea estúpida: su marido es malo pero lo quiere *todavía*. Por eso no lo deja.

(33) ?? No creo que Victoria sea estúpida: su marido es malo *y todavía* lo quiere. Por eso no lo deja.

Pour rendre compte de la différence entre (7) et (29), nous ferons l'hypothèse que (29) met en perspective un moment par rapport à d'autres moments tandis que (7) met en perspective une circonstance par rapport à d'autres circonstances :

- En (29), le locuteur met en perspective le moment de l'énonciation par rapport à un moment antérieur et constate que [elle l'aimer] est vrai dans les deux cas. Cette continuation est présentée comme une non fin : [elle l'aimer] n'a pas cessé au moment de l'énonciation.
- En (7), le locuteur met en perspective la circonstance [il être méchant] par rapport à la circonstance [il ne pas être méchant] et constate que [elle l'aimer] est vrai dans les deux cas. Contrairement à ce qui aurait été normal, [il être méchant] n'a pas pour conséquence [elle ne pas l'aimer]. On peut penser que le jugement négatif attaché à (7) dérive de cette continuité entre les circonstances [il ne pas être méchant] et [il être méchant] : la personne dont il

est question semble incapable de tenir compte des circonstances qui se présentent à elle; même si les circonstances sont défavorables, elle agit comme elle l'aurait fait dans des circonstances favorables.

Sur la base de cette hypothèse, nous proposons de décrire les énoncés de la forme *Q y todavía P* de la façon suivante :

En énonçant *Q y todavía P*, le locuteur convoque un stéréotype⁴ selon lequel la circonstance *non-Q* a normalement pour conséquence *P* tandis que la circonstance *Q* a normalement pour conséquence *non-P*. Dans ce cadre, il s'intéresse à une situation particulière dans laquelle *Q* et *P* sont concomitants. Cette concomitance est vue comme une continuité entre les circonstances *non-Q* et *Q* : quelles que soient les circonstances, l'individu dont il est question se comporte de la même façon.

Une fois de plus, on remarquera que cette description est parallèle à celle qui a été proposée pour les emplois temporels de *todavía* : on y retrouve d'une part l'idée de continuation (comme *non-Q*, la circonstance *Q* a pour conséquence *P*) et d'autre part l'idée de point de transition (on se serait attendu à ce que *Q* entraîne *non-P* mais c'est *P* qui est obtenu).

Finalement, l'hypothèse d'un parallélisme entre les valeurs temporelles et non temporelles de *encore* et *todavía* a permis de rendre compte des différents emplois illustrés dans les exemples (1) à (7). Dans les pages qui suivent, nous allons cependant mettre en question la validité de cette approche pour décrire les emplois de la locution française *et encore*.

2. Et encore !

2.1 État de la question

Se fondant sur le modèle unitaire exposé au § 1.1, Victorri & Fuchs (1996) proposent de décrire les énoncés de la forme *Q. Et encore, P.* de la façon suivante :

La valeur de cette locution peut être décrite ainsi : *Q* vient d'être assertée, et pour mesurer la portée de cette assertion, on parcourt l'ensemble des éléments de situation dont il doit être tenu compte, et l'on pose qu'en plus de tout ce qui a pu être considéré, il faut tenir compte de *P*, qui malgré tout se situe à l'intérieur (bien qu'à la frontière) de cet ensemble. (Victorri & Fuchs 1996 : 148)

Selon eux, cette hypothèse permet d'expliquer pourquoi *et encore* a souvent une valeur restrictive :

Cette valeur de supplément *d'élément de situation à considérer* pour mesurer la portée de l'assertion de *P [sic]*⁵ a bien souvent pour effet de restreindre la portée de cette assertion : d'où des paraphrases possibles en *mais, toutefois, cependant, néanmoins*. Soit l'exemple suivant : *Un bœuf, ça enfonce tout ! C'est comme un bulldozer ! Et encore, un bulldozer, on peut l'arrêter !* [Devos], on peut le gloser ainsi : *J'asserte qu'un bœuf c'est comme un bulldozer (Q) ; puis j'ajoute que, tout bien considéré, la portée de cette assertion est moindre que je ne le laissais entendre, dans la mesure où on peut arrêter un bulldozer (P) – sous-entendu : on ne peut pas arrêter un bœuf (P') – donc un bœuf, ce n'est pas exactement comme un bulldozer.* (Victorri & Fuchs 1996 : 148)

4. Sur cette notion développée principalement par J.-C. Anscombe, voir par exemple Anscombe (2001, 2002).

5. On peut supposer qu'il y a ici une coquille et qu'il faut lire : « pour mesurer la portée de *Q* ».

Dans un deuxième temps, Victorri & Fuchs (1996) remarquent que le terme “restrictif” n’est pas adapté à certains énoncés. En (34), par exemple, *et encore* ne restreint pas la portée de l’assertion de *Q* mais la renforce en ajoutant un argument supplémentaire :

- (34) Le seul liquide admis à couler dans un téléroman, ce sont les larmes. *Et encore*, c’est sous la condition tacite qu’elles seront bientôt dissipées par un sourire [Meyer]

Pour le montrer, Victorri & Fuchs (1996) proposent de gloser cet énoncé comme suit :

Déjà qu’il n’y a pas beaucoup de liquide admis à couler ... en plus, il faut que ce soit de courte durée ® les larmes ont donc encore moins d’importance que ce que laissait prévoir *Q*. (Victorri & Fuchs 1996 : 149)

Selon nous, la description de *et encore* présentée par Victorri & Fuchs (1996) soulève plusieurs problèmes :

- Le premier concerne le potentiel explicatif du modèle proposé. Si la locution *et encore* a deux valeurs différentes (une valeur restrictive et une valeur de renforcement), alors le modèle devrait permettre de prévoir dans quels cas chacune des deux apparaît. Comment justifier qu’un même modèle puisse produire deux valeurs aussi différentes si l’on ne précise pas certains paramètres de variation?
- Le deuxième problème est d’ordre descriptif. Si l’analyse de (34) nous semble satisfaisante, celle de (35) (*Un bœuf, ça enfonce tout ! C’est comme un bulldozer ! Et encore, un bulldozer, on peut l’arrêter !*) nous paraît en revanche discutable. Selon nous, la conclusion défendue par le locuteur de (35) n’est pas [un bœuf, ce n’est pas exactement comme un bulldozer] mais [un bœuf, c’est peut-être encore⁶ pire qu’un bulldozer].

Par ailleurs, force est de constater que le modèle de Victorri & Fuchs (1996) ne permet pas de rendre compte de l’exemple (8) :

- (8) J’ai gagné 6-3, 6-4. *Et encore*, je n’étais pas en forme.

L’application des deux gloses proposées produirait en effet les résultats suivants :

Valeur restrictive :

J’asserte que « j’ai gagné 6-3, 6-4 » ; puis j’ajoute que, tout bien considéré, la portée de cette assertion est moindre que je ne le laissais entendre, dans la mesure où « je n’étais pas en forme ». Donc je n’ai pas exactement gagné 6-3, 6-4 ?

- Valeur de renforcement :

Déjà que j’ai gagné 6-3, 6-4... en plus, je n’étais pas en forme.

→ J’ai donc gagné de façon encore plus spectaculaire que ce que laissait prévoir *Q*?

Enfin, on remarquera que la description de la valeur restrictive proposée par Victorri & Fuchs (1996) rapproche *et encore* de *du moins*. Elle est par exemple applicable à l’énoncé suivant :

6. Nous proposerons dans les pages qui suivent une formulation plus acceptable d’un point de vue métalinguistique dans laquelle nous éviterons d’utiliser l’adverbe *encore* pour décrire l’adverbe *encore*.

(36) Elle aimait son fiancé, du moins elle croyait l'aimer. (TLF)

J'asserte qu'« elle aimait son fiancé » ; puis j'ajoute que, tout bien considéré, la portée de cette assertion est moindre que je ne le laissais entendre, dans la mesure où cet amour relevait en fait d'une croyance. Donc il n'est pas exact de dire qu'elle aimait son fiancé.

Or la substitution de *et encore* à *du moins* est impossible dans cet exemple :

(37) ?? Elle aimait son fiancé. *Et encore*, elle croyait l'aimer.

Pour Franckel (1989), la locution *et encore* peut être décrite de la façon suivante : « *Et encore* portant sur une évaluation marque que cette évaluation est en deçà de ce qu'il faudrait dire pour être conforme au vrai » (Franckel 1989 : 229).

Comme Victorri & Fuchs (1996), Franckel (1989) distingue deux emplois de *et encore* :

On peut distinguer deux types d'emplois :

– *J'y ai passé (au moins) deux heures, et encore, je ne compte pas le temps de préparation.*

Cela signifie qu'il faut ajouter du temps à cette évaluation avant d'obtenir le temps effectivement passé. La stabilisation à deux heures de l'évaluation du temps passé ne permet pas de quitter définitivement la zone de la sous-évaluation. Le fait d'évaluer à deux heures le temps passé permet a priori de sortir de toute discussion ou remise en cause du temps passé. *Encore* intervient pour marquer qu'on ne sort pas d'une telle remise en cause.

– *J'y ai passé deux heures (au plus), et encore.*

Dans ce cas, deux heures est trop dire. On est dans le trop, en deçà du vrai, envisagé cette fois à travers une évaluation correspondant à un maximum. *Et encore* prend donc ici une valeur d'atténuateur. L'évaluation à deux heures ne permet pas de quitter la zone de la surévaluation. *Et encore* prend dans ce cas une valeur proche de *à peine*. (Franckel 1989 : 229-230)

Selon nous, la proposition de Franckel (1989) pose deux problèmes. D'une part, aucun paramètre de variation n'est présenté qui permettrait de prévoir dans quels cas apparaissent les deux valeurs identifiées. D'autre part, la description générale de *et encore* semble difficilement compatible avec l'idée de surévaluation présente dans le second exemple : dire qu'une estimation est surévaluée équivaut à dire que cette évaluation est "au-dessus" et non "en deçà" de la valeur effective.

2.2 Unité et variation

Nous proposons de décrire les énoncés de la forme *Q, et encore, P* de la façon suivante :

Dans *Q, et encore, P*, *Q* est un argument pour la conclusion R_1 [c'est très x] tandis que *P* est un argument pour la conclusion R_2 [il (être)_{mod} possible que ce soit plus x que très x]. L'introduction de *P* oblige à reconsidérer R_1 : R_1 n'est pas la conclusion la plus forte possible, c'est seulement la conclusion la plus forte à laquelle on arrive si on ne prend pas en considération *P*.

La modalité affectée à R_2 est fonction du caractère révisable ou non révisable de *Q* :

– Si *Q* est révisable, R_2 renvoie à une situation alternative possible. (être)_{mod} se lit "il est / était".

- Si Q n'est pas révisable, R_2 renvoie à une situation contrefactuelle. (être)_{mod} se lit "il aurait été / serait".

Soient les deux exemples suivants :

- (38) Il m'en donnera 50 euros. *Et encore*, s'il est généreux !
 (39) Il m'en a donné 50 euros. *Et encore*, il a été généreux !

En (38), Q [il m'en donnera 50 euros] est présenté comme une estimation. Il s'agit donc d'une donnée révisable. En (39), en revanche, Q [il m'en a donné 50 euros] renvoie à un événement passé. Il ne s'agit pas d'une donnée révisable.

L'application de notre modèle aux énoncés (38) et (39) produit les gloses suivantes :

- (38) Il m'en donnera 50 euros. *Et encore*, s'il est généreux !
 Q [il m'en donnera 50 euros] est un argument pour $R1$ [c'est très peu].
 P [il faut qu'il soit généreux] est un argument pour $R2$ [il est possible qu'il me donne moins que très peu]⁷.
 (39) Il m'en a donné 50 euros. *Et encore*, il a été généreux !
 Q [il m'en a donné 50 euros] est un argument pour $R1$ [c'est très peu].
 P [il a été généreux] est un argument pour [il aurait été possible qu'il me donne moins que très peu].

Les exemples proposés par Franckel (1989) font apparaître un second paramètre de variation, qui concerne cette fois l'orientation argumentative des arguments Q et P . Nous reprenons ces exemples en (40) et (41) :

- (40) J'y ai passé deux heures. *Et encore*, je ne compte pas le temps de préparation.
 (41) J'y ai passé deux heures. *Et encore* !

Pour faciliter l'exposé, nous comparerons tout d'abord (40) avec (42) :

- (42) J'y ai passé deux heures. *Et encore*, je compte le temps de préparation.

En (40) et (42), Q [j'y ai passé deux heures] renvoie à une estimation, c'est-à-dire à une donnée révisable. La différence entre les deux enchaînements est qu'en (40), P [je ne compte pas le temps de préparation] est un argument pour la conclusion [c'est peut-être plus] tandis qu'en (42), P [je compte le temps de préparation] est un argument pour la conclusion [c'est peut-être moins]. Notre modèle permet de prévoir que l'orientation argumentative de P a une influence sur celle de Q , dans la mesure où les deux arguments reliés par *et encore* doivent être coorientés. En (40), P [j'y ai passé deux heures] sera donc interprété comme orienté vers le plus, tandis qu'en (42), P [j'y ai passé deux heures] sera interprété comme orienté vers le moins. On a :

- (40) J'y ai passé deux heures. *Et encore*, je ne compte pas le temps de préparation.
 Q [j'y ai passé deux heures] est un argument pour $R1$ [c'est très peu].
 P [je ne compte pas le temps de préparation] est un argument pour $R2$ [il est possible que ce soit moins que très peu].
 (42) J'y ai passé deux heures. *Et encore*, je compte le temps de préparation.
 Q [j'y ai passé deux heures] est un argument pour $R1$ [c'est vraiment beaucoup].
 P [je compte le temps de préparation] est un argument pour $R2$ [il est possible que ce soit plus que beaucoup].

7. Autrement dit [il est possible qu'il me donne *encore* moins]. C'est pour éviter le problème métalinguistique évoqué dans la note 6 que nous avons recours à la formule [être plus x que très x].

On remarquera que si l'orientation argumentative de *Q* est marquée linguistiquement, seuls sont acceptables les enchaînements avec un argument coorienté :

- (43) J'y ai passé au moins deux heures. *Et encore*, je ne compte pas le temps de préparation.
- (44) ?? J'y ai passé au moins deux heures. *Et encore*, je compte le temps de préparation.
- (45) J'y ai passé à peine deux heures. *Et encore*, je compte le temps de préparation.
- (46) ?? J'y ai passé à peine deux heures. *Et encore*, je ne compte pas le temps de préparation.

En emploi absolu, *et encore* ne semble admettre qu'une orientation vers le moins :

- (47) ?? J'y ai passé au moins deux heures. *Et encore* !
- (48) J'y ai passé à peine deux heures. *Et encore* !

C'est la raison pour laquelle *Q* [j'y ai passé deux heures] est interprété comme une sous-évaluation en (41).

Conclusion

Finalement, la description que nous proposons pour rendre compte des emplois de la locution *et encore* est assez éloignée du modèle unitaire présenté dans les sections précédentes. Les deux traits saillants des emplois temporels de *encore* (l'idée de continuation et l'idée de point de transition) semblent difficilement transposables à cet emploi particulier. Une piste reste cependant à explorer, qui consisterait à rapprocher la locution *et encore* de la structure *encore* + comparatif. Ces deux emplois peuvent en effet être décrits en termes d'expectative contrariée et de continuité sur une échelle d'intensité :

- (49) Il m'en donnera 50 euros. *Et encore*, s'il est généreux !
 [il m'en donnera 50 euros] est un argument pour [c'est très peu].
On pourrait penser qu'il est impossible qu'il me donne moins que cela.
 [il faut qu'il soit généreux] est un argument pour [il est possible qu'il me donne moins que très peu].
- (50) Pierre *est encore* plus beau que Jean.
 Présupposé : [Jean est très beau].
On pourrait penser qu'il est impossible d'être plus beau que lui.
 Posé : Pierre est plus beau que Jean donc [Pierre est plus beau que très beau].

On remarquera cependant que les contenus que nous mettons en parallèle apparaissent à des niveaux différents : au niveau des conclusions servies par *Q* et *P* dans le cas de *et encore* et au niveau du présupposé et du posé dans le cas de *encore* + comparatif. Ajoutée aux paramètres de variation que nous avons postulés pour *et encore* et aux règles qu'il faudra mettre en place pour rapprocher ces emplois des autres emplois non temporels, cette différence risque de rendre le modèle final extraordinairement compliqué.

Ces difficultés nous amènent à nous poser les questions suivantes : Si l'hypothèse d'un signifié unitaire conduit à multiplier encore et encore les règles de calcul, ne doit-on pas la remettre en cause à un moment ou un autre? Quel doit être l'objectif premier de la description sémantique en synchronie? Rassembler les différentes valeurs observées autour d'une même valeur centrale toujours plus abstraite ou bien proposer des modèles calculatoires, basés sur des principes

d'économie et d'efficacité ? Et surtout, si ces deux objectifs se révèlent incompatibles, lequel des deux faut-il privilégier ?⁸

Références

Corpus et dictionnaires

FRANTEXT, ATILF – CNRS / Université de Nancy 2 : <<http://www.frantext.fr>>

LAROUSSE. 2007. *Gran diccionario Español-Francés, Francés-Español*. Paris : Larousse.

Maitena. 2004. *Curvas peligrosas*. Buenos Aires : Sudamericana.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 1984. *Diccionario de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe.

TRESOR DE LA LANGUE FRANCAISE. 1994. *Dictionnaire de la langue du 19e et du 20e siècle*. Paris : Gallimard.

Études

Anscombe, Jean Claude. 2001. « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes ». *Langages* 142, 57-76.

Anscombe, Jean Claude. 2002. « Mais/pourtant dans la contre-argumentation directe : raisonnement, généricité et lexique ». *Linx* 46, 115-131.

Borillo, Andrée. 1984. « La négation et les modificateurs temporels : une fois de plus encore ». *Langue française* 62, 37-58.

Ducrot, Oswald *et al.* 1980. *Les mots du discours*. Paris : Minuit.

Franckel, Jean-Jacques. 1989. *Études de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève : Droz.

Fuchs, Catherine. 1985. « Encore, déjà, toujours : de l'aspect à la modalité ». N. Tersis, A. Kihm (éds), *Temps et aspect. Actes du colloque CNRS, Paris 24-25 octobre 1985*. Louvain : Peeters / SELAF, 135-158.

García Fernández, Luis. 1999. « Los complementos adverbiales temporales. La subordinación temporal ». I. Bosque, V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe, 3129-3208.

Garrido Medina, Joaquín. 1991. « Gestión semántica de la información pragmática en los adverbios de cambio *todavía y ya* ». *Foro hispánico* 2, 11-27.

Hoepelman, Jaap; Rohrer, Christian. 1980. « *Déjà* et *encore* et les temps du passé en français ». J. David, R. Martin (éds), *La Notion d'aspect*. Paris : Klincksieck, 167-180.

Martin, Robert. 1983. *Pour une logique du sens*. Paris : PUF.

Morel, Mary-Annick. 1996. *La Concession en français*. Paris : Ophrys.

Mosegaard Hansen, Maj-Britt. 2002. « La polysémie de l'adverbe *déjà* ». H. Lethe Andersen, A. Berit Hansen (éds.), *Le français parlé : corpus et résultat*. Copenhague : Museum Tusulanum, 157-177 (Études Romanes 47).

Mosegaard Hansen, Maj-Britt. 2002. « La polysémie de l'adverbe *encore* ». *Travaux de linguistique* 44, 143-166.

Muller, Claude. 1975. « Remarques syntactico-sémantiques sur certains adverbies de temps ». *Le français moderne* 43, 12-38.

Victorri, Bernard; Fuchs, Catherine. 1996. *La Polysémie. Construction dynamique du sens*. Paris : Hermès.

8. Je remercie de leur aide J.-C. Anscombe et P.-P. Haillet avec qui j'ai eu de nombreuses discussions sur plusieurs des emplois étudiés dans cet article.

La reformulation et le discours scientifique en espagnol et en français : à propos des instructions sémantico-pragmatiques de *en efecto* et de *en effet*

María Marta GARCÍA NEGRONI et Sibylle SAUERWEIN SPINOLA

Introduction

L'intérêt pour le discours scientifique et les différents genres scientifico-académiques n'est pas nouveau, ainsi que le montrent, entre autres, les travaux pionniers de Loffler-Laurian (1980) et Swales (1990). Ces dernières années, cependant, l'intérêt pour ce type de discours s'est considérablement accru : on trouve ainsi des travaux de recherche provenant aussi bien de l'analyse de discours, la linguistique textuelle et la linguistique de corpus, que du champ de la didactique des langues à des fins spécifiques ou buts professionnels. En effet, dans le cadre des perspectives contrastives tant disciplinaires que linguistiques, de nombreuses recherches actuelles se focalisent sur les propriétés discursives, rhétoriques et textuelles du texte scientifique. Dans ce cadre, on constate néanmoins un espace moins exploré en ce qui concerne les opérations de reformulation, en particulier, celles de type non paraphrastique, que les auteurs de textes scientifiques réalisent dans le travail de production de leur texte¹. Dans cet article, nous nous proposons de contribuer à l'étude de ce dernier type d'opérations à travers l'analyse des marqueurs de l'espagnol et du français *en efecto* et *en effet* dans un corpus de discours scientifiques écrits dans ces deux langues :

Discipline	Sources	Nbre art.	Nbre mots
Histoire	<i>Cuadernos de Historia de España</i> 78(1), 2003 ; 79(1), 2005. [Hist.]	3	49 952
Linguistique	<i>Homenaje a O. Ducrot</i> . B.A.: Eudeba, 2004. [Lx.]	5	32 358
Géologie	<i>Rev. de la Asociación Geológica Argentina</i> 59(3), et 59(4), 2004 ; 60(3), 2005 ; 62(1), 2007 [Géol.]	5	48 647
Écologie	<i>Ecología Austral</i> 14(2), 2004; 15(1), 2005; 16(2), 2006 ; 17(1), 2007 ; 19 (3), 2009. [Ecol.]	5	31 657
Médecine	<i>Rev. de Alergología e Inmunología Clínica Multidisc.</i> 18, 2003 ; 19, 2004 ; 20, 2005. [Alerg.]	11	35 432

Tableau 1. Détail du corpus écrit en espagnol

1. En espagnol, il existe quelques travaux sur les opérations de reformulation paraphrastique. Voir Cuenca (2003), Bach Martorell (2005), Núñez, Muñoz & Mihovilovic (2006), García Negroni (2008b, 2009).

Discipline	Source	Nbre art.	Nbre mots
Linguistique	<i>Recherches linguistiques</i> 28, 2006. <i>L'Énonciation dans tous ses états</i> . Berne : Peter Lang, 2008. <i>Argumentation: théorie – langue – discours</i> . Berne : Peter Lang, 2009 [Ling.]	11	71 670
Linguistique (traductologie)	<i>Tribune internationale des langues vivantes</i> 45, 2008. [Trd.]	2	10 534
Sciences de la terre	Corpus 00910_M1_FR (UFR EILA, Université Paris - Diderot) [SdT.]	860	10 504 000

Tableau 2. Détail du corpus écrit en français ²

Dans ce qui suit, et après avoir présenté l'état de la question en ce qui concerne la bibliographie très réduite sur le sujet, nous proposerons une analyse des instructions sémantico-pragmatiques de la paire de marqueurs qui nous occupe : *en efecto* et *en effet*. Pour ce faire, dans certains cas, nous les comparerons avec les adverbes *efectivamente* / *effectivement*, sémantiquement proches.

La méthodologie, d'ordre qualitatif, est celle fournie par les théories de la polyphonie et de la sémantique argumentative (Ducrot 1984).

1. À propos de *en efecto*

En termes généraux, il est possible d'affirmer que *en efecto* a été caractérisé comme un marqueur de confirmation très proche de *efectivamente*. Ainsi, par exemple, Barrenechea (1979) analyse les deux formes comme des expressions adverbiales à valeur pondératrice et emphatisante, et les assimile à *ciertamente*, *por cierto*, *de veras*, *la verdad*, dans la mesure où tous ces adverbes ou locutions adverbiales « *figuran en circunstancias en que se corrobora algo dicho antes por el hablante o el interlocutor* » (Barrenechea 1979 : 54). Dans son texte de 1994, Fuentes Rodríguez caractérise *en efecto* et *efectivamente* comme des adverbes modalisateurs de confirmation et cela parce que les deux « *suponen una enunciación que se presenta como una confirmación de lo anterior* » (Fuentes 1994 : 12). Par ailleurs, et suivant Rossari (1993) dans son analyse de *infatti* / *difatti*, Fuentes Rodríguez (1994 : 16) signale deux fonctions pour *en efecto* / *efectivamente* : d'une part, une fonction illocutive et, d'autre part, une fonction argumentative. Pour le dire dans les termes de Fuentes Rodríguez, les deux formes « *pueden aparecer solas, en entorno dialógico, y en el monológico presuponen una polifonía : apuntan a otra aparición de esa información en boca de otro enunciator* ».

Finalement, dans leur travail sur les marqueurs du discours dans la *Gramática descriptiva de la lengua española*, Martín Zorraquino & Portolés (1999) classifient *en efecto* parmi les marqueurs de la modalité épistémique (de

2. Le corpus en français, en sciences humaines, correspond aux dimensions de celui de l'espagnol. Pour ce qui est des textes spécialisés en sciences de la terre, il comprend plus de 850 publications dont une grande partie de thèses.

même que *por supuesto*, *por lo visto*, *claro* et *desde luego*) qui expriment une évidence. En tant que tels, et dans la mesure où ils ratifient l'évidence et élargissent ou expliquent l'énoncé antérieur sur lequel ils enchaînent, ces marqueurs sont interprétés comme des renforceurs de l'assertion. Les auteurs remarquent, toutefois, en ce qui concerne *en efecto* que « *este tipo de marcador está relacionado con los conectores que reformulan, en la medida en que, al destacar la 'exactitud' o la 'justeza' del miembro del discurso al que se refiere, propicia una nueva formulación que venga a coincidir (en su sentido) con la emitida previamente* » (Martín Zorraquino & Portolés 1999 : 4148). Pour ce qui est de *efectivamente*, Martín Zorraquino & Portolés signalent qu'il présente une grande affinité avec *en efecto*. Ils affirment même que s'il est vrai que *efectivamente* est plus familier qu'*en efecto*, « *la preferencia por uno u otro signos puede depender de factores idiolectales* » (Martín Zorraquino & Portolés 1999 : 4149). Finalement, et de même que Fuentes Rodríguez, Martín Zorraquino & Portolés (1999 : 4148) remarquent que *en efecto* n'est pas seulement employé dans la conversation, mais surtout très fréquemment dans le texte écrit argumenté où il « *sirve para introducir un fragmento de discurso que muestra, desarrollándolo lo expuesto previamente (el marcador permite inferir que las palabras que le siguen confirman el sentido de las que le preceden)* ».

Du point de vue contrastif, et à notre connaissance, *en efecto* a été comparé avec le français *en effet* et l'italien *infatti*. En ce qui concerne le français, Pérez Canales (2003) décrit les traductions espagnoles proposées pour *en effet* dans un corpus d'essais théoriques et il observe que même si l'équivalent formel en espagnol est *en efecto*, il existe des divergences (i.e. *en effet* apparaît traduit par d'autres marqueurs, tels que *desde luego*, *por supuesto*, *por cierto*, *claro está*, *efectivamente*) lesquels, selon l'auteur, doivent être attribuées à « *las preferencias lingüísticas del autor y del traductor, respectivamente* » (Pérez Canales 2003 : 461). Plus explicative, de notre point de vue, est l'analyse contrastive proposée par Fernández Loya (2004) pour *infatti/en efecto*. Selon l'auteur, l'occurrence de ces marqueurs dans les deux langues est conditionnée par une série de variables relatives aux types de textes dans lesquels ils apparaissent. En ce sens, Fernández Loya signale que *en efecto* présente un emploi plus restreint que *infatti* (pour notre part, nous ajoutons que la même différence de fréquence est visible en ce qui concerne le contraste entre *en efecto* et le français *en effet*) et que la correspondance entre les deux marqueurs n'est que totale dans le cas de :

1. textes oraux dialogaux, à fonction illocutive de confirmation et dans un registre formel :
 - Allora, Lei è il nuovo direttore didattico? – *Infatti*.
 - Entonces, ¿usted es el nuevo jefe de estudios? – Pues sí, *en efecto*. / *En efecto*.
2. textes écrits monologaux, à fonction argumentative et dans un registre formel.

À la différence de *infatti* – comme le dit l'auteur –, l'occurrence *en efecto* dans des contextes familiers, aussi bien oraux qu'écrits, est forcée et ne correspond pas à l'emploi standard de l'espagnol.

2. À propos d'*en effet*

Dans le domaine français, les études à citer principalement sont, d'un côté, celle de Danjou-Flaux (1980) concernant *de fait*, *en fait*, *en effet* et *effectivement* et, de l'autre, bien plus tard, celles de Bertin (2002) et de Muñoz Romero (2003), centrées sur *en effet* uniquement, ainsi que Rossari (2007) et Franckel & Paillard (2010).

La locution *en effet* est considérée généralement comme un marqueur d'assentiment réalisant un acte illocutoire de confirmation. Suite à Danjou-Flaux on distingue habituellement « l'emploi absolu » de « l'emploi relatif », c'est-à-dire « accompagné d'une suite » (Rossari 1993 : 174). Dans ce qui suit, nous nous intéresserons aux emplois relatifs apparaissant dans les discours scientifiques, et notamment écrits, alors que l'emploi absolu est plutôt réservé à des discours dialogaux, normalement oraux.

Si Danjou-Flaux et Rossari soulignent l'aspect confirmatif des deux marqueurs, chacune des deux auteures cherche à saisir la différence entre *en effet* et *effectivement* qui apparaît dans certains exemples. Danjou-Flaux (1980 : 126) fait remarquer que l'emploi de *en effet* peut avoir un caractère plus neutre que celui de *effectivement*, qui semble impliquer bien plus le locuteur : « Du point de vue de l'énonciation toutefois, *en effet* et *effectivement* se distinguent par une nuance déjà signalée à propos de l'emploi absolu. En vertu de la neutralité qui caractérise *en effet*, le locuteur [...] s'en tient à la constatation du lien logique qui unit les deux énoncés. Avec *effectivement*, en revanche, B prend parti en quelque sorte, comme si ce lien de consécution l'affectait de quelque manière ». Pour décrire également la différence entre les deux marqueurs, Rossari (2007 : 34) met en relief l'idée qu'avec *effectivement* le premier élément que vient confirmer le second doit être « une information issue d'une source tierce ». Pour elle, « *effectivement* requiert que cette voix soit dissociable de celle qui énonce l'adverbe et sa suite Y » (Rossari 2007 : 35).

Dans ce qui suit, nous serons amenées à présenter une interprétation divergente du phénomène très justement observé par ces deux auteures.

Bertin (2002) étudie l'évolution de *en effet* qui a fait d'un élément au départ purement cohésif un outil de reformulation servant à mettre en relation des éléments divers. Muñoz Romero, quant à elle, plaide en faveur d'une vision de *en effet* en tant que « modalisateur assertif confirmatif » (Muñoz Romero 2003 : 61), point de vue que nous ne partageons pas. Tel que nous le montrerons plus loin, sa valeur sémantique ne relève pas de la modalisation, mais de la reformulation de reconsidération confirmative.

L'étude récente de Franckel & Paillard (2010), qui s'inscrit dans un cadre culiolien, traite ces marqueurs en parallèle avec *en réalité* et *réellement*. Leur description d'*effectivement* oscille entre « une procédure de vérification du bien-fondé de l'énoncé précédent », pour les emplois détachés, et la « simple confirmation » (Franckel & Paillard 2010 : 269), en ce qui concerne les emplois non détachés. Le marqueur *en effet* est présenté comme « une forme de confirmation » et peut introduire « une explication, une justification, une illustration », dans ses emplois sans détachement, et comme marqueur attribuant au segment auquel il est rattaché une « valeur de dévoilement » (Franckel & Paillard 2010 : 269), dans les autres emplois. Dans ce dernier cas, avec détachement donc, ces auteurs le comparent également à « une carte argumentative décisive que l'on abat » (Franckel & Paillard 2010 : 269).

3. *En efecto* et *en effet* dans le discours scientifique

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous aborderons dans ce travail l'étude des marqueurs *en efecto/en effet* dans un corpus de discours scientifiques, types de textes où, en espagnol, comme le signale la bibliographie brièvement reprise dans la section précédente, la présence du marqueur est plus forte³.

En ce qui concerne la place dans l'énoncé de *en efecto*, et même s'il est vrai qu'il en existe des occurrences en position médiane, la position initiale semble toujours privilégiée. La position finale est inexistante dans notre corpus. *Efectivamente*, pour sa part, apparaît généralement en position initiale ou en position isolée entre virgules, mais aussi incorporé dans l'énoncé comme adverbe modal d'assentiment.

Discipline	<i>En efecto</i> Position initiale	<i>En efecto</i> Position médiane	<i>Efectivamente</i> position isolée	<i>Efectivamente</i> position non isolée
Histoire	6	–	1	–
Linguistique	15	12	1	5
Géologie	9	–	–	1
Ecologie	–	–	–	–
Médecine	–	–	–	–

Tableau 3. Distribution de *en efecto* et *efectivamente*

En français, en revanche, les deux marqueurs *en effet* et *effectivement* sont fréquemment employés, que ce soit oralement ou à l'écrit. Cependant, *en effet* est toujours bien plus fréquent que *effectivement*, et ce dans les mêmes proportions (environ 15 fois plus) dans les deux sous-parties du corpus.

Discipline	<i>En effet</i> position initiale	<i>En effet</i> position médiane	<i>Effectivement</i> position initiale	<i>Effectivement</i> position médiane
Linguistique	20	30	1	2
Traductologie	4	5	–	1
Sciences de la terre	2 899	1 535	12	271

Tableau 4. Distribution de *en effet* et *effectivement* dans le corpus

Dans le corpus issu des sciences de la terre, la position initiale de *effectivement* est marginale, c'est-à-dire inférieure à 5 %, alors que *en effet* apparaît

3. Cette observation peut être corroborée également par les données du CREA de la Real Academia Española, où l'on constate que, pour l'espagnol de l'Argentine, la fréquence de ce marqueur en langue orale est très basse. Sur une totalité de 154 cas dans 76 documents, il n'y a que 3 cas oraux dans 3 documents, les trois appartenant à des registres formels.

presque deux fois plus en position initiale qu'en position médiane. Dans les textes traitant de linguistique / traductologie, la répartition entre position initiale et position médiane est inversée : les linguistes semblent préférer clairement, c'est-à-dire dans deux tiers des cas, la position médiane pour *en efecto*.

3.1 *En efecto* / *en effet* ou la reformulation confirmative

Il est certain que *en efecto* et *en effet*, ainsi que *efectivamente* et *effectivement* ont des traits en commun, notamment le fait que tous les quatre, dans les deux langues, sont liés à la modalité épistémique et qu'ils introduisent une confirmation fondée sur une sorte d'évidence, confirmation coorientée avec ce qui a été dit précédemment. Aussi bien *en efecto* / *en effet* que *efectivamente* / *effectivement* tendent à marquer une relation entre un élément de sens et un autre élément, explicite ou implicite mais présenté comme antérieur, que le second confirme. Ils mettent en relation deux éléments de sens, dont le second peut clarifier, expliciter ou illustrer le premier. Le noyau stable, commun à tous leurs emplois, y compris à l'emploi absolu en dialogue fréquent seulement en français, est la composante confirmative opérée dans un mouvement rétroactif, vers un premier élément présenté comme antérieur, comme construit indépendamment de l'énoncé comprenant ces marqueurs. Ce caractère d'« élément confirmatif » apparaît aussi bien en position initiale qu'en position médiane où l'expression est intégrée à l'énoncé.

Cependant, une première observation doit être faite tout de suite : seuls *en efecto* pour l'espagnol et *en effet* pour le français marquent l'énoncé qui les suit comme une reformulation – et ici nous suivons l'hypothèse de Martín Zorraquino & Portolés (1999) à propos de l'espagnol. Ce que nous voudrions ajouter c'est que cette reformulation a un caractère de reconsidération et qu'aussi bien le point de vue introduit par le marqueur que celui reformulé, dit ou suggéré dans le mouvement discursif précédent, sont présentés toujours comme pleinement assumés par le locuteur. On peut l'observer dans les exemples suivants pour les deux langues :

- (1) Si la presencia de lo sacro configuraba el espacio, las campanas sacralizaban el ambiente. *En efecto*, las campanas eran la medida del tiempo. (*Hist.*, 3)
- (2) De acuerdo con los trabajos de Blakemore, [...], elementos tradicionalmente considerados como “gramaticales” (en el sentido de ‘no léxicos’) tales como adverbios, partículas, expresiones conectivas y, en general, marcadores del discurso, hacen una contribución esencial al proceso de interpretación, tal como reconocen los propios autores de la teoría (Wilson & Sperber 1993).

En efecto, desde esta perspectiva teórica, los marcadores del discurso se entienden como señales o pistas que el emisor utiliza a fin de dirigir cooperativamente el proceso interpretativo de su interlocutor. (*Lx.*, 2)

- (3) Celle-ci, nous y insisterons pour conclure, impose encore plus que toute autre forme de sémantique de regarder les utilisations réelles des phrases, de confronter la langue au discours. *En effet*, les concepts mêmes dont se sert la polyphonie, énonciateur, locuteur, attitude, mise en scène, ne peuvent avoir aucune réalité dans la langue mais seulement dans la transformation de la langue en discours. (*Ling.*, 3)
- (4) L'âge “moyen” de $1,75 \pm 0,1$ Ma proposé antérieurement pour ces niveaux (Pastre 1986a, 1987), doit être regardé comme une estimation approximative par rapport aux âges K-Ar connus pour les laves de cette période, et non comme

une valeur précise. Compte tenu des imprécisions sur la chronologie des produits volcaniques de cette période et de leur temps de remaniement, rien ne permet *en effet* d'exclure qu'il soit plus proche de 2 ou de 1,6 Ma. (*Sdt.*, 24)

Certes, *efectivamente* et *effectivement* sont aussi spécialisés dans la confirmation de la part du locuteur d'un point de vue préalable, mais dans le cas de *efectivamente* / *effectivement*, ce point de vue préalable est soit un point de vue d'autrui soit un point de vue présenté comme hypothétique ou non définitif, i.e. non pleinement assumé par le locuteur, au moment de son énonciation. Ainsi, dans les extraits en espagnol qui suivent, le locuteur confirme comme propre la perspective d'Arias Muñoz sur les confréries (v. 5) ou de Barthes sur les maximes (v. 6).

- (5) En este ámbito de la ciudad, hallan las cofradías el entorno que las convertirá en especiales protagonistas. Así, Arias y López Muñoz consideran a las cofradías como «un movimiento asociativo de fieles, que constituye una de las manifestaciones más importantes de la religiosidad popular».

Y, *efectivamente*, han sido las cofradías claros exponentes del carácter colectivo de manifestación de las creencias, rasgo típico de la religiosidad medieval y del sincretismo que ha de manifestarse en los siglos siguientes. (*Hist.*, 3)

- (6) En su prólogo a las máximas de La Rochefoucauld, Barthes opone el proverbio a la máxima, comparando el primero a lo popular y la segunda a lo burgués. *Efectivamente*, puede que citar una máxima o un aforismo remita a un nivel de discurso más formal, pero indudablemente el recurso al proverbio remite a la vox populi. (*Lx.* 4)

Il faut noter que, dans les deux cas, c'est *efectivamente* qui signale que le locuteur partage le point de vue d'autrui. Ainsi il est possible d'expliciter *a posteriori* cette coïncidence avec le point de vue cité :

- (5') Y *efectivamente* es como dicen Arias y López Muñoz, las cofradías han sido claros exponentes...

- (6') *Efectivamente* puede ser como sugiere Barthes que una máxima remita...

Mais *efectivamente* peut aussi confirmer un point de vue présenté comme hypothétique ou non définitif au moment de son énonciation. Ainsi, par exemple, dans (7) :

- (7) Como punto de partida para el análisis del contenido pareció interesante la clasificación utilizada por Piaget al estudiar, desde el punto de vista lógico, las preguntas con "por qué" hechas por un niño de 6-7 años. [...]

A pesar de que la investigación realizada por Piaget es distinta a la nuestra [...] nos pareció interesante la distinción que propone entre mundo material, mundo psicológico y mundo cultural.

Nuestro análisis indicó que, *efectivamente*, existe cierta regularidad. Sin embargo, ésta, en nuestros datos no resultó ser absoluta, sino más bien una tendencia. (*Lx.*, 5)

Ici, en (7), *efectivamente* confirme l'existence d'une « *cierta regularidad entre mundo material, mundo psicológico y mundo cultural* ». Mais cette distinction, proposée par Piaget, a été, selon ce qu'indique explicitement l'auteur de l'article, adoptée comme « *punto de partida* » et qualifiée par un « *nos pareció interesante* ». D'où la possibilité de l'occurrence postérieure d'un mouvement contre-argumentatif de type réfutatif introduit par *sin embargo* (« *la*

regularidad no resultó ser absoluta, sino más bien una tendencia »).

De manière tout à fait parallèle, on rencontre des exemples en français où l'emploi du marqueur *effectivement* permet au locuteur de s'approprier, au moins le temps de sa réflexion, un point de vue provenant clairement d'autrui (v. 8). Le type de configuration où un point de vue hypothétique de source indéterminée est confirmé est particulièrement fréquent avec *effectivement* dans le corpus issu des sciences de la terre (v. 9) :

- (8) Le volcanisme des Canaries résulterait selon Araña et Ortiz d'une fusion décompressive sublithosphérique sous chaque bloc soulevé. Les formations volcaniques sous-marines de La Palma, La Gomera et Fuerteventura attestent *effectivement* de soulèvements locaux, sans pour autant confirmer la coïncidence systématique de chaque île avec un bloc soulevé sur plusieurs dizaines de kilomètres. (*Sdt.*, 17)
- (9) Il est difficile de différencier la cause de la conséquence dans ces deux phénomènes. La diminution de la température de l'eau à la mi-journée ne modifie pas le rythme d'élévation du pH. A 13h40, le pH chute brusquement et la température de l'eau devient inconstante, certainement en raison d'un paquet de mer qui a alimenté la cavité. Trente-cinq minutes plus tard, nous constatons *effectivement* un possible mouvement de la sonde dans la mare, consécutive à une projection d'eau de mer, celles-ci étant fréquentes à proximité du site. (*Sdt.*, 16)

Dans l'exemple (9), il s'avère particulièrement clair que le locuteur cherche à expliquer un phénomène. Il présente une hypothèse à l'appui de laquelle un argument possible va être introduit avec *effectivement*. Dans l'exemple (10), il s'agit d'une hypothèse dont le statut n'est pas connu :

- (10) En maintenant que le locuteur intervient deux fois par rapport aux énonciateurs, pour les assimiler et pour prendre position à leur égard, on ouvre la possibilité que n'importe quelle assimilation soit compatible avec n'importe quelle attitude. Nous n'avons pas vérifié si on rencontre *effectivement* toutes les combinaisons, mais il nous semble clair et important que certaines combinaisons à première vue contradictoires soient en fait observables, notamment lorsqu'intervient l'attitude de prise en charge. (*Ling.*, 15)

Dans chacun des exemples qui précèdent, *effectivement* est employé dans un contexte où au moins une possibilité ou hypothèse est discutée.

Le fait qu'*efectivamente*, comme *effectivement*, ne s'appuie pas sur un point de vue préalablement assumé par le locuteur, mais sur un point de vue d'autrui ou présenté comme non définitif, explique pourquoi cet adverbe modalisateur peut apparaître dans des constructions hypothétiques irréelles comme dans (11) :

- (11) En el primero de ellos (Riggi 1946), se refiere a una cantera de San Luis (Las Toscas) en la cual advierte la ausencia de vidrio volcánico en el seno de la masa de ónice. Esta ausencia no era justificable si las soluciones hubieran sido *efectivamente* posteriores al volcanismo como se sostenía. (*Géol.*, 3)

Ou dans des demandes de confirmation du type de (12) :

- (12) ¿Esto ocurrió *efectivamente* así?

Il semble important de noter qu'*en efecto* et *en effet* ne peuvent pas faire l'objet d'une interrogation, ce qui constitue un des indices qui nous poussent à souligner la différence dans la prise en charge des points de vue présentés au moyen de *efectivamente* / *effectivement*.

Globalement, on observe qu'aussi bien *efectivamente* qu'*effectivement* apparaissent toujours dans des environnements où la modalité du possible prévaut : c'est ce que nous disons en affirmant que l'élément X que le second, Y, tend à confirmer, n'est pas pris en charge par le locuteur. La présence des marqueurs confirmatifs *efectivamente* / *effectivement* signale ce contraste dans la prise en charge.

La différence observée par Danjou-Flaux et Rossari entre *en effet* et *effectivement* nous semble être comparable à celle entre *en efecto* et *efectivamente*. Nous pensons que ce contraste est dû, dans les deux langues, à cette prise en charge différente du premier élément avec chacun des marqueurs confirmatifs : avec *en efecto* / *en effet*, en dialogue⁴, le locuteur assume Y tout en donnant son accord à X, dans l'emploi monologal, il prend en charge les deux. Avec *efectivamente* / *effectivement*, en revanche, sa prise en charge ne porte que sur Y, que X émane d'un autre locuteur ou qu'il s'agisse d'une position présentée dans le même mouvement discursif par ce même locuteur. On peut considérer *efectivamente* et *effectivement* comme spécialisés dans la confirmation d'un élément hypothétique, mis en question, proposé à validation. Cette confirmation peut être elle-même provisoire ou conditionnelle, elle est tout de même prise en charge par le locuteur. C'est ce contraste qui faisait apparaître chez Danjou-Flaux l'élément Y comme objet d'un engagement particulier du locuteur. Ce même contraste a probablement mené Rossari à interpréter la distance du locuteur par rapport au premier élément comme étant due au fait que ce X est toujours issu d'autrui.

Les exemples avec *en effet*, au contraire, révèlent systématiquement un environnement très affirmatif, où aussi bien l'élément X, qui précède, que Y, qui confirme, sont pleinement assumés par le locuteur, comme c'est aussi le cas pour le marqueur espagnol. On peut l'observer ici dans l'exemple (13) où l'on remarque la présence des expressions « tranche nettement » et – plus loin – « indubitablement » :

- (13) La minéralogie de ces alluvions, observées à Mons, tranche nettement avec celle des précédentes. Leurs spectres de minéraux lourds sont *en effet* dominés par du clinopyroxène vert associé à de nombreux cristaux automorphes de sphène, d'apatite et de zircon. Ces minéraux marquent l'influence indubitable d'un épisode trachytique antérieur à ceux caractérisant le début de l'activité du Sancy sensu stricto. (*Sdt.*, 11)

Le cas des énonciations avec *en efecto* et *en effet* est bien différent de celles avec *efectivamente* / *effectivement*. Il est vrai que la reformulation introduite par *en efecto* / *en effet* peut enchaîner sur un premier mouvement discursif dans lequel a été introduit un point de vue d'autrui, mais à la différence de ce qui se passe avec *efectivamente* / *effectivement*, ce point de vue d'autrui est présenté par *en efecto* / *en effet* comme partagé également par le locuteur. C'est ce qu'on peut constater dans (2), ci-dessus, ou dans (14), où il est tout à fait possible d'inclure, avant l'énonciation introduite par *en efecto*, un segment du type "Y *efectivamente* es así" :

- (14) Es tópico de la crítica el señalar la gran cantidad de autores citados por Villena en este texto, al punto de calificarlo de muestra de indigesta erudición. *En efecto*, varias de las citas son ociosas y se refuerzan unas con otras. (*Hist.*, 1)

4. Rappelons, de toute façon, que l'emploi absolu de *en efecto* en dialogue n'est pas fréquent en espagnol et se limite à des registres très formels (v. § 1).

(14') Es tópic de la crítica el señalar la gran cantidad de autores citados por Villena en este texto, al punto de calificarlo de muestra de indigesta erudición. *Y efectivamente* es así. *En efecto*, varias de las citas son ociosas y se refuerzan unas con otras.

Les configurations comprenant *en efecto* / *en effet* que l'on rencontre sont plus diverses que celles comportant *efectivamente* / *effectivement*.

3.2 La reformulation confirmative : confirmation démonstrative, confirmation explicative, et confirmation explicite

Étant donné qu'aussi bien le point de vue préalable que celui introduit par *en efecto* sont présentés comme pleinement assumés par le locuteur, contrairement à ce que nous avons constaté pour *efectivamente* / *effectivement*, nous pensons, d'une part, que la préférence pour *en efecto* ou pour *efectivamente*, ainsi que respectivement pour *en effet* ou pour *effectivement*, n'est pas à attribuer à des facteurs relatifs aux différences d'idiolectes. D'autre part, il y a un second effet sémantique : la présence de *en efecto* ou *en effet* indique que le locuteur confirme ce qui a été dit, évoqué ou suggéré après l'avoir reconsidéré comme juste et approprié. Il y a un retour sur l'énonciation, de sorte que le mouvement discursif introduit par *en efecto* / *en effet* doit être lu comme une reformulation qui, co-orientée avec le point de vue assumé préalablement, renforce l'argumentation en cherchant à la rendre plus efficace et plus solide, et cela au moyen de :

- (a) l'introduction d'arguments ou d'évidences supplémentaires. Dans ce cas, la reformulation acquiert un caractère démonstratif du bien fondé de l'assertion qui précède (v. 15 et 16) :
 - (15) Esta ausencia [de vidrio volcánico en el seno de la masa de ónice] no era justificable si las soluciones hubieran sido efectivamente posteriores al volcanismo como se sostenía. *En efecto*, de haber sido así, tanto el agua como el viento hubiesen podido aportar cenizas volcánicas al ambiente en el que precipitaba el carbonato de calcio. (*Géol.*, 3)
 - (16) En anglais, les professions se voient "dé-génrées" de sorte que les stéréotypes sexuels sont effacés. *En effet*, l'emploi du neutre là où le féminin ou le masculin prédominent traditionnellement place à la fois l'énonciateur et le co-énonciateur dans un cadre non-sexiste puisqu'il s'opère un dé-marquage par rapport à l'usage courant. Par exemple, opter pour *firefighter* plutôt que pour *fireman* signifie que le corps des *firefighters* est composé de femmes et d'hommes [...] (*Trd.*, 2)
- (b) ou bien du déploiement du sens contenu dans le mouvement de discours qui précède, comme dans (17) et (18), à fonction explicative :
 - (17) De lo expuesto hasta aquí se deduce que esta concepción amplia de evidencialidad atiende a la actitud del hablante ante el conocimiento que éste maneja. *En efecto*, mediante el uso de mecanismos evidenciales, el emisor señala la solidez o la fragilidad de la información que transmite o comenta, puesto que señala la procedencia del conocimiento que se está tratando, el grado de certitud del hablante respecto a él, y, en consecuencia, el alcance de la validez de la información que se transmite. (*Lx.*, 2)
 - (18) (ex. 13). La minéralogie de ces alluvions, observées à Mons, tranche nettement avec celle des précédentes. Leurs spectres de minéraux lourds sont *en effet* dominés par du clinopyroxène vert associé à de nombreux cristaux auto-morphes de sphène, d'apatite et de zircon. Ces minéraux marquent l'influence

indubitable d'un épisode trachytique antérieur à ceux caractérisant le début de l'activité du Sancy sensu stricto. (*Sdt.*, 11)

(c) ou bien de l'explicitation d'une conclusion – argumentation en *donc* – évoquée par le mouvement de discours qui précède. Dans ce dernier cas, la reformulation revêt un caractère explicitant, comme dans (19) :

(19) Esta paradoja podría explicarse fácilmente atribuyendo falta de idoneidad de los científicos involucrados, sin embargo ello constituiría un análisis superficial del problema. *En efecto*, es necesario hallar otros motivos ya que los rasgos epigenéticos descritos son tan obvios y evidentes, que tornan improbable adjudicar estos errores a meras distracciones. (*Geol.* 3)

Pour le français nous n'avons pas pu déceler la présence d'exemples appartenant à ce troisième type de structure confirmative. En revanche, parfois, *en effet* semble pouvoir servir de simple marqueur de cohésion :

(20) Plus précisément, il s'agit de comparer ce que j'appellerai la lecture "relative" de (13) et la lecture "causale" de (14). Imaginons *en effet* que Jean soit parti en vacances. Pierre et Marie sont restés à Paris. (*Ling.*, 7)

Pour ce qui est de la différence observée par Franckel & Paillard (2010) concernant une différence de sens entre *en effet* avec et *en effet* sans détachement, elle n'apparaît pas clairement dans notre corpus. Même si nous pouvons confirmer que les rares exemples correspondant à une sorte de démonstration (v. catégorie (a) ci-dessus) contiennent toujours le marqueur en position initiale suivi d'une virgule, comme l'exemple (21), d'autres exemples identiques appartiennent manifestement à la catégorie (b), v. ex. (22) :

(21) [...] jusqu'ici, on s'est en effet volontairement limité [...] aux avalanches enregistrées sur le site étudié. Ce faisant, on fait l'hypothèse que tous les sites ont un fonctionnement indépendant puisqu'on considère que la connaissance des paramètres sur un site n'est pas susceptible d'améliorer la prédétermination sur un autre site. Bien que rigoureuse, cette hypothèse n'est ni fondée physiquement, ni efficace opérationnellement. *En effet*, il est bien connu que les couloirs avalancheux fonctionnent souvent en groupes sous l'effet de forçages climatiques homogènes à l'échelle de massifs entiers [...]. De plus, l'information locale est parfois très faible sur certains sites EPA et quasi inexistante sur les sites hors EPA, de sorte que l'utilité d'un modèle de prédétermination utilisant uniquement l'information locale reste limitée. (*Sdt.*, 12)

(22) Le soufre a été ajouté sous forme de pyrrhotite. [...] Contrairement aux expériences réalisées dans le système C-O-H, l'oxalate d'argent n'a pu être utilisé pour l'ajout du CO₂ dans les capsules. *En effet*, le soufre réagit avec l'argent pour former un précipité de sulfure ou de sulfate d'argent. Donc nous avons fait le choix d'ajouter du CO₂ sous forme de carbonate de potassium (K₂CO₃), produisant ainsi des basaltes fortement (*Sdt.*, 13)

L'élément sémantique commun aux deux catégories semble être celui que Franckel & Paillard (2010 : 269) mentionnent comme « dévoilement ». Dans un cas cette explicitation sert à soutenir une argumentation en cours et sert de *démonstration*; dans l'autre, elle illustre, justifie ou explique comme l'observent également ces auteurs. On pourrait donc également émettre l'hypothèse que c'est non seulement la position du marqueur, mais aussi le type de séquence textuelle où il s'insère qui va déterminer ce caractère respectivement démonstratif ou

explicatif. Plus un caractère argumentatif de la séquence apparaît, plus *en effet* en position initiale sera interprété comme démonstratif. Comme notre corpus est dominé par des séquences descriptives, ce type d'emploi apparaît bien plus rarement.

Conclusion

Selon l'hypothèse initiale, *en efecto* / *en effet* pourraient être globalement décrits comme des marqueurs de confirmation qui permettent de renforcer le mouvement discursif sur lequel ils enchaînent en introduisant un discours qui est présenté comme étant déjà argumenté et prouvé ailleurs. A travers la description des différences et surtout des similitudes du fonctionnement de ces marqueurs dans les deux langues, on a pu approcher au plus près l'activité sous-jacente, particulièrement importante pour le genre de discours ici analysé. Nous avons ainsi constaté que dans le cas du discours scientifique *en efecto* / *en effet* marquent l'énoncé Y, qui les suit, comme une reformulation de reconsidération confirmative qui, au moyen de l'introduction de nouveaux éléments de sens (i.e. de possibles "effets") restés sous silence au moment de l'énonciation de X, acquiert, selon les contextes, un caractère de démonstration, d'explication ou d'explicitation (dans le cas de l'espagnol) et de démonstration ou d'explication (dans le cas du français, où *en effet* peut aussi fonctionner comme simple marqueur de cohésion entre les segments X et Y). Toujours co-orientée avec le point de vue assumé préalablement, la reformulation marquée par *en efecto* / *en effet* cherche de cette façon à rendre l'argumentation globale plus efficace et plus solidement confirmée.

Dans cette perspective, nous avons pu montrer que la différence entre respectivement *en efecto* / *en effet* et *efectivamente* / *effectivement* réside avant tout dans la manière dont le locuteur assume ou n'assume pas le point de vue X que l'élément Y vient confirmer. C'est ce qui nous a amenées à affirmer que l'occurrence d'*en efecto* / *en effet* ou d'*efectivamente* / *effectivement* n'est pas à rattacher à des préférences idiolectales.

Un dernier constat s'impose : avec *en efecto* et *en effet*, à la différence des marqueurs *efectivamente* et *effectivement*, les éléments X et Y sont assumés pareillement par le locuteur, ce qui est également le cas avec une autre paire de marqueurs confirmatifs très proches, à savoir *de hecho* et *de fait*. Ces derniers semblent cependant indiquer un mouvement discursif plus complexe qui devra faire l'objet d'une étude ultérieure, dans le but d'affiner les descriptions proposées.

Références

- Bach Martorell, Carme. 2005. «Los marcadores de reformulación como localizadores de zonas discursivas relevantes en el discurso especializado». *Debate Terminológico* 1, 1813-1867.
- Barrenechea, Ana María. 1979. *Estudios lingüísticos y dialectológicos*. Buenos Aires : Hachette.
- Bertin, Annie. 2002. « L'émergence du connecteur *en effet* en moyen français ». *Linx* 46, 37-50.
- Calsamiglia, Helena; Tusón, Amparo. 1999. *Las cosas del decir*. Barcelona : Ariel.
- Cuenca, M^a Josep. 2003. «Two ways to reformulate : a contrastive analysis of reformulation markers». *Journal of Pragmatics* 35, 1069-1093.

- Danjou-Flaux, Nelly. 1980. « À propos de *de fait, en fait, en effet* et *effectivement* ». *Le français moderne* 48 : 2, 110-139.
- Ducrot, Oswald. 1984. *Le Dire et le Dit*. Paris : Minuit.
- Fernández Loya, Carmelo. 2004. «La traducción y el análisis contrastivo de los marcadores del discurso. El caso de *infatti* y de *en efecto*». *Centro Virtual Cervantes : AISPI, Actas XXII*, 99-113. <cvc.cervantes.es/literatura/aispi/pdf/20/II_08.pdf>.
- Franckel, Jean-Jacques; Paillard, Denis. 2010. « Mots du discours : adéquation et point de vue. L'exemple de *réellement, en réalité; en effet, effectivement* ». *Estudos linguisticos / Linguistic Studies*. Lisboa : Colibri.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 1994. «Usos discursivos y orientación argumentativa : *de hecho, en efecto, efectivamente*». *Español Actual* 62, 5-18.
- García Negroni, María Marta. 2008. «Procedimientos de tratamiento reformulativos y no reformulativos en el 'artículo de investigación científica' y *ethos* disciplinar. Un estudio contrastivo en cinco disciplinas». *Desenredo!* 4 : 2, 192-211.
- García Negroni, María Marta. 2009. «Reformulación parafrástica y no parafrástica y *ethos* discursivo en la escritura académica en español. Contrastes entre escritura experta y escritura universitaria avanzada». *Letras de Hoje* 44 : 1, 46-56.
- Loffler-Laurian, Anne-Marie. 1980. « L'expression du locuteur dans les discours scientifiques ». *Revue de Linguistique Romane* 44, 135-144.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe, vol. III, 4051-4213.
- Muñoz Romero, María. 2003. « À propos de la locution *en effet* : modalisateur ou connecteur ? ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Número extraordinario, 55-69.
- Nuñez, Paulina; Muñoz, Astrid; Milhovilovic, Estenka. 2006. «Las funciones de los marcadores de reformulación en el discurso académico en formación». *Revista Signos* 39 : 62, 471-492.
- Pérez Canales, J. 2003. «Estudio contrastivo Fr-Esp de algunas partículas desde la pragmática integrada : *en effet, évidemment, en fait*». I. Iñarrea Las Heras, M. J. Salinero Cascante (coords.), *El texto como encrucijada: estudios franceses y francófonos*. La Rioja : Publicaciones Universidad de La Rioja, vol. 2, 451-464.
- Rossari, Corinne. 1993. *Les opérations de reformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*. Berne : Peter Lang.
- Rossari, Corinne et al. 2007. *Les Moyens détournés d'assurer son dire*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Swales, John. 1990. *Genre analysis. English in Academic and Research Settings*. Cambridge : CUP.

Elizaveta KHACHATURYAN et Elena VLADIMIRSKA

En analysant les emplois de *vraiment* / *veramente* on peut remarquer qu'il y a beaucoup de cas où ces deux mots, *a priori* considérés comme équivalents (p.ex. dans les dictionnaires bilingues) ne correspondent pas et ne peuvent pas être traduits l'un par l'autre.

Les exemples ci-dessous (a)-(d) présentent la traduction française et italienne des extraits pris du roman de H. Murakami *La Ballade de l'impossible* (traduit en français par Z. M. Makino-Fayolle, 1994) et *Norwegian wood* (traduit en italien par G. Amitrano, 2006).

- (a) Il est profond, *vraiment* profond, tu sais, m'avait-elle dit lentement en choisissant les mots. || è davvero... davvero profondo, sai? – aveva detto Naoko, scegliendo le parole con cura.
- (b) [...] *vraiment* épouvantable || Non puoi immaginare che orrore.
- (c) C'est *vraiment* bien, je trouve. || Anzi, trovo che ti stiano molto bene.
- (d) Dis-moi, est-ce que tu sais pourquoi les garçons aiment tant les filles aux cheveux longs ? [...] Je me demande *vraiment* pourquoi les garçons pensent que les filles aux cheveux longs sont distinguées, douces et féminines ? || Vorrei tanto capire perché [...]

Pour la présente étude nous avons choisi deux cas d'emploi de *vraiment* et *veramente* très proches du point de vue formel : (1) *p vraiment p / p veramente p* où le même terme *p* est répété, et (2) le cas où *vraiment* / *veramente* est employé avec la négation *pas vraiment p / non è veramente p*. Notre objectif sera de décrire les propriétés d'emploi des deux mots dans ces deux cas de figures. Les propriétés distinguées nous permettront de formuler les conditions d'emploi générales de *vraiment* et *veramente*.

L'article est constitué d'une introduction, de deux parties et d'une conclusion. Dans l'introduction, nous donnons une brève présentation des principes théoriques et méthodologiques sur lesquelles notre étude est basée. Les deux parties sont consacrées à l'analyse des deux cas – l'objet de la présente étude. En conclusion, nous mettrons en évidence les propriétés sémantiques qui distinguent les mots analysés et qui peuvent être appliquées à l'analyse d'autres contextes d'emploi de *vraiment* et *veramente*.

Introduction

La présente analyse s'inscrit dans le cadre théorique et méthodologique élaboré au cours de plusieurs projets de recherche par les chercheurs de l'Université Paris 7 (directeur des projets D. Paillard) en collaboration avec d'autres institutions (Académie des Sciences de Moscou, Université Lomonossov de Moscou, Université Nationale de Hanoï). Cette approche est basée sur la Théorie des

Opérations Prédicatives et Énonciatives de Culioli. Dans le cadre de la méthodologie élaborée, les mots du discours (désormais MD) ne sont pas décrits du point de vue de leurs fonctions mais sont considérés comme «unités de la langue» (Paillard 1998 : 10) qui sont soumises à des régularités : «au même titre que les unités des autres classes (N, V, Adj, Adv), les MD se définissent par une sémantique et par une syntaxe (autrement dit des propriétés distributionnelles et une combinatoire)» (Paillard & Vu Thi, sous presse).

La propriété caractéristique des MD «tient dans la notion de statut discursif que le MD confère à une séquence : combinée à un MD la séquence se présente comme “une façon particulière” de dire un état de choses » où par état de choses on entend «ce dont je parle en disant ce que je dis » (Paillard 2002 : 31-32). Ainsi, les MD ont pour fonction de spécifier à quel titre la séquence *p*, correspondant à leur portée¹, est une façon partielle et partielle d’exprimer un état de choses *Z*.

Dans le cadre de l’approche que nous présentons, un groupe d’adverbes a été défini comme MD. La divergence principale entre les adverbes et les MD a été formulée de la façon suivante : «Le propre d’un MD est en effet d’être partie intégrante de la construction de la valeur référentielle d’un énoncé et de constituer un mode de dire sur le monde. C’est la différence fondamentale avec un adverbe classique ou un AP [adverbes de phrase – E.K., E.V.]. Un AP commente un contenu propositionnel, mais n’est pas constitutif d’un dire en tant que dire sur le monde » (Franckel & Paillard 2008 : 257).

Ainsi, au début de notre analyse (en nous basant sur les études précédentes Khachaturyan 2002, 2009 ; Vladimirskaya 2008), nous avons accepté comme point de départ le fait que *vraiment* et *veramente* peuvent être considérés comme MD dans la mesure où leur sémantique est de l’ordre du discursif : les deux mots confèrent un statut discursif particulier à leur portée.

La sémantique du MD est liée avec la sémantique du lexème d’origine. Dans le cas de *vraiment* / *veramente*, à la portée *p* est attribuée le statut d’un terme vrai. La mise en jeu de la notion de ‘vérité’ permet de parler de l’adéquation absolue du terme *p* pour dire le monde *Z* (*veritas est adequatio rei et intellectus*, d’après Thomas d’Aquin).

Ainsi, nous avons fait une hypothèse selon laquelle la sémantique des deux mots renvoie à la sémantique de l’adéquation. Nous verrons, au cours de l’analyse, comment la sémantique de l’adéquation se rejoue d’une façon différente selon le mot et selon le contexte.

Il faut remarquer, qu’en italien il existe deux lexèmes formés de la même racine ‘vero’ : *davvero* et *veramente*. Ils sont souvent définis par les dictionnaires l’un à travers l’autre. Or, ce n’est que *davvero* qui est considéré comme MD de focalisation qui marque «il rafforzamento della precisione a livello del contenuto preposizionale » (Bazzanella 1995 : 238), alors que *veramente* est toujours défini comme adverbe². Dans la présente analyse, nous ne discuterons pas l’appartenance catégorielle de ces deux lexèmes, mais nous chercherons à expliquer quelques différences entre eux.

1. Le terme de séquence est utilisé pour signifier que la portée d’un MD est profondément variable : la séquence peut être un mot, un syntagme, une proposition, un énoncé.

2. Les dictionnaires italiens (p. ex. Sabatini & Colletti) n’accordent pas d’entrée indépendante à *veramente*, il est défini comme adverbe formé de l’adjectif ‘vero’, et décrit dans le même article consacré à l’adjectif, de la même façon que tous les adverbes (v. *Fortunato* – *fortunatamente*, *reale* – *realmente*, etc.). En français une entrée séparée est consacrée à chaque adverbe.

1. P *veramente* p / p *vraiment* p

1.1 Caractéristique générale

Dans ce premier cas de figure, *veramente* / *vraiment* porte sur le terme *p* qui répète le terme déjà introduit dans le contexte précédent pour parler du monde. *Veramente* / *Vraiment* *p* redéfinit le terme *p* utilisé antérieurement pour qualifier *Z*. La répétition du même terme n'a aucun rôle pour le développement de la narration : la séquence *veramente* / *vraiment* *p* peut être facilement éliminée, elle a souvent le statut d'incise (ex. 1, 2). En même temps ce retour vers *p* est important du point de vue discursif : c'est le statut de *p* en tant que dénomination d'une propriété qui est mis en discussion.

- (1) De quoi me parlait-elle // au juste à ce moment-là ? Ah oui, elle me racontait l'histoire de ce puits en pleine campagne. [...] – *Il est profond, vraiment profond*, tu sais, m'avait-elle dit lentement en choisissant les mots. (Elle parlait ainsi de temps en temps. Elle parlait avec lenteur, en s'assurant qu'elle avait bien choisi le mot exact.) (H. Murakami, *La Ballade de l'impossible*)

Dans l'exemple (1) la portée de *vraiment* est l'adjectif *profond*, déjà actualisé comme une qualification de puits dans l'énoncé *q* (*Il est profond*). L'énoncé *vraiment profond* ne concerne donc pas l'attribution de cette propriété mais le nom de cette propriété : il s'agit ainsi de reformuler l'énoncé *q* (*Il est profond*) en tant qu'adéquat pour rendre compte de l'état de choses *Z*, adéquation qui n'admettra désormais aucune relativité dans l'interprétation de *p* puisqu'affirmée à titre de *vrai*.

- (2) Di calcio bello, ma veramente bello ne ho visto solo una mezz'ora. Milan-Galatasaray, tre gol di Borgonovo. Per il resto non c'è stato granché. (Corpus di *La Repubblica*)

Dans (2), la propriété *bello* est déjà attribuée à l'objet du monde *calcio*. La séquence *veramente* *p* revient sur la dénomination choisie : *bello* n'est pas une caractérisation quelconque de *Z*, mais c'est la caractérisation la plus adéquate.

Dans ce cas, il s'agit d'une reformulation dont l'enjeu est une nomination : *p* en tant que nom pour désigner *Z* (valeur non stabilisée dans la mesure où elle admet la construction de la valeur *p'* : plus ou moins *p* / pas vraiment *p* / autre que *p*, etc., v. Culioli 1999 : 156-158) est redéfini comme *vraiment* / *veramente* *p*, nom dont l'adéquation à *Z* n'admet aucune relativité, valeur stabilisée en tant que centrée et hors altérité.

1.2 Combinatoire

La problématique de la validation de *p* en tant que valeur unique, absolue et sans aucune relativité se rejoue souvent dans le contexte à travers les marqueurs discursifs anticipant l'énoncé *vraiment* / *veramente* *p*.

En italien, dans la plupart des exemples (pris du corpus écrit) où *p* (la portée de *veramente*) répète le terme introduit dans le contexte précédent, *veramente* est accompagné par la conjonction *ma*. En français également *vraiment* est souvent précédé de *mais*.

Cette conjonction, à part les emplois adversatifs (où les deux termes *p* et *q* sont opposés : *Oggi non è lunedì, ma martedì*), peut être employée dans les contextes définis comme contextes scalaires où le second terme est plus fort / intense par rapport au terme précédent. Dans le dictionnaire de Sabatini & Colletti, cet emploi est glosé par 'bensì, addirittura'. Parmi les exemples illus-

trant cet emploi, il y a la phrase suivante : *Questa torta è buona, ma buona!* – où l'ajout du marqueur *veramente* est possible. Le même emploi de *mais* en français est aussi possible : *Il est bête, mais bête...!* – également avec l'ajout de *vraiment*.

L'analyse de cet exemple (*Il est bête, mais bête...!*) proposée par Culioli nous renvoie aux commentaires que nous avons donnés aux exemples (1, 2) : « [...] on construit d'un côté la zone (zone 1) des occurrences quelconques (simple mention), et de l'autre la zone (zone 2) de l'attracteur (occurrences non quelconques, au sens où elles renvoient au degré extrême). *Mais* marque le passage de la zone 1 à la zone 2 » (Culioli 1999 : 158).

Dans la perspective de ce que nous avons dit auparavant à propos de *veramente* / *vraiment*, nous pouvons reformuler cette description de *mais* / *ma*. *Mais* / *Ma* marque le passage d'une zone avec différents termes *a priori* adéquats pour parler du monde (le premier terme employé n'est qu'une des possibilités) à la zone où un seul terme (en tant que dénomination centrale, absolue, unique de la notion) est présent. *Veramente* / *vraiment* marque le statut de *p* (sa portée) en tant que dénomination centrale. Pour cette raison *p* a souvent la forme d'un terme de la sémantique générale.

Les exemples suivants (3)-(4) illustrent bien ce qui a été dit.

- (3) C'est vous le dépressionniste, cher Michel, et c'est moi qui vais être le rabat-joie de service. Car, contrairement à vous, *je n'ai aucune, mais alors vraiment aucune*, envie d'être russe ni de retourner en Russie. (Michel Houellebecq, Bernard-Henri Lévy, *Ennemis publics*)

Dans l'exemple (3), l'énoncé *q* (qui précède la séquence avec *vraiment*) présente une négation où *ne* est un inverseur, *aucun* marqueur de parcours : on parcourt la totalité du domaine de validation pour affirmer l'(in)existence de l'événement (v. Culioli 1999 : 70-71). L'événement, en l'occurrence, est l'envie d'être russe. Le parcours à valeur négative construit ainsi le passage à l'Extérieur du domaine. Ensuite, on revient au point de la bifurcation avec *mais* qui marque une altérité entre deux zones de validation *p* / *p'* (où *p*' = *p* n'est pas le cas ou autre que *p* a le cas), indique une divergence, une rupture entre ces deux zones dont l'une est à valider à force d'éliminer l'autre; *mais* indique ainsi une rupture avec la position intersubjective S1 – anticipée en tant que source de la validation de *p'* – qui est à disqualifier. *Alors*, opère l'anaphorisation en renvoyant à *p'* comme à une valeur invalidable. La séquence [*vraiment aucune*] effectue donc une validation de *p* [*aucune*] comme valeur unique stabilisée mettant toute autre valeur *p'* hors de la zone de validation.

- (4) *.../ è un'amica / e nello stesso tempo una mamma / perché è veramente una mamma //* (C-Oral-Rom)

Dans (4), le locuteur cherche à définir le rapport avec sa mère. *A priori* la dénomination *una mamma* peut avoir différentes interprétations. Employé ensemble avec *è un'amica* le terme *una mamma* peut décrire non seulement la relation de parenté existant entre deux personnes mais aussi le rôle de guide effectué par une personne envers une autre et les rapports spirituels entre deux personnes³. La reprise de la même définition par *veramente* élimine toute l'ambiguïté en signalant que le terme *p* est absolument adéquat pour parler du

3. Voir la définition du mot *mamma* donnée par Sabatini & Colletti : 1) *Persona, in genere donna, che si occupa di qlcu. facendogli da madre o da guida morale e spirituale*; 2) *Chi ha un rapporto di affetto e stima con qlcu.*

monde : la personne en question est *una mamma* dans tous les sens, toutes les interprétations possibles sont prises en considération et sont adéquates.

À travers ces exemples on voit que l'adéquation absolue de *p* se présente de deux façons différentes : *p* est un terme pris dans sa globalité, en italien, *p* est un terme unique, en français. Ce recentrage différent sur *p* se rejoue pleinement dans les exemples pris de l'oral.

À l'oral, *vraiment p* est souvent précédé d'un marqueur spécifique de reformulation *enfin* à l'effet rétroactif.

- (5) Attends mais non mais là elle était au bord de la dépression nerveuse! vraiment! elle était... c'était insupportable! enfin *vraiment* insupportable. (Corpus oral⁴)

Dans l'exemple (5), par *enfin* on revient au point de bifurcation d'où on récupère la valeur *p insupportable* en tant que non stabilisée par rapport à *p'* afin de la redéfinir par la suite en tant que valeur unique, adéquate, stabilisée à titre de *vrai*, valeur sans altérité *vraiment insupportable*.

La séquence *veramente p* est utilisée à l'oral pour conclure le travail sur la formulation. Souvent il ne s'agit pas d'une répétition du terme de la même forme, employé dans la même phrase. Dans le contexte précédent, on peut retrouver différentes façons de dire *Z* qui souvent correspondent aux dénominations *a priori* très fortes qui représentent différents degrés de la notion (qui est à dire)⁵ : dans (6), c'est le même mot au superlatif absolu, dans (7), le superlatif relatif est employé, dans (8), on recourt aux différentes expressions qui décrivent la douleur. Dans tous ces exemples, la dénomination conclusive est introduite par *veramente*.

- (6) ALE: io ho avuto un / *professore bravissimo* / di fisica // io ho fatto fisica per / tutti e cinque gli anni // ANT: mh // ALE: perché facevo la sperimentazione // quindi / si fa fisica sempre // ANT: sì // ALE: e lui era veramente / *veramente* bravo // (C-Oral-Rom)
- (7) ecco / dal nemico / ci aspettiamo che / il nemico / no / giustamente // invece / spesso / spessissimo / sono proprio le persone / *in cui crediamo di più / più vicine* / non dico soltanto parenti / parenti serpenti / come dice Monicelli / ma / voglio dire / nelle persone più care / quelle che crediamo / siano le nostre / *veramente* / amici / amiche / che avviene proprio / il più/ grosso tradimento (C-Oral-Rom)
- (8) /.../ gli faceva un *male cane* / proprio // (...) non si poteva muovere // non si poteva + era [///] stava *veramente male* // però / insomma / ora / ormai è finita (C-Oral-Rom)

1.3 Propriétés prosodiques

Un autre élément révélateur pour la sémantique des mots analysés c'est la prosodie. Dans les emplois présentés dans (5), *vraiment* est très souvent réalisé avec un accent d'intensité proéminent sur la première et/ou la dernière syllabe : marqueur prosodique de la forte altérité intersubjective (Candea & Morel 2002). *Veramente*, dans les exemples (5) à (7) où le recours à *p* conclut la recherche d'un terme adéquat, est également toujours accentué⁶.

4. Exemple tiré du corpus d'E. Vladimirska.

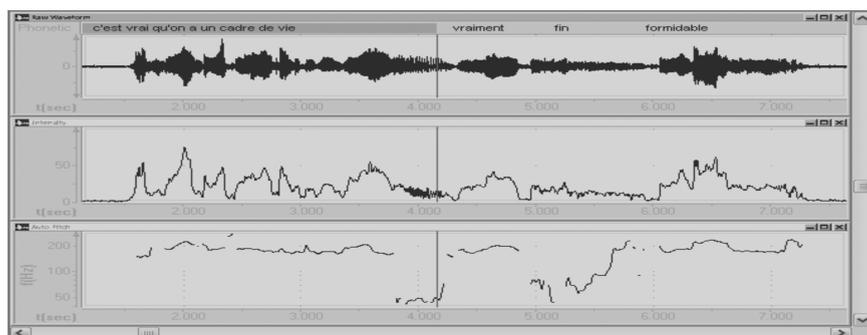
5. Ces éléments sont en italique dans les exemples (6-8).

6. À la différence des emplois de l'ordre *veramente p*, où aucun élément correspond à *p* dans le contexte précédent, et le terme *p* est une seule dénomination de l'état de choses (Khachatryan 2009).

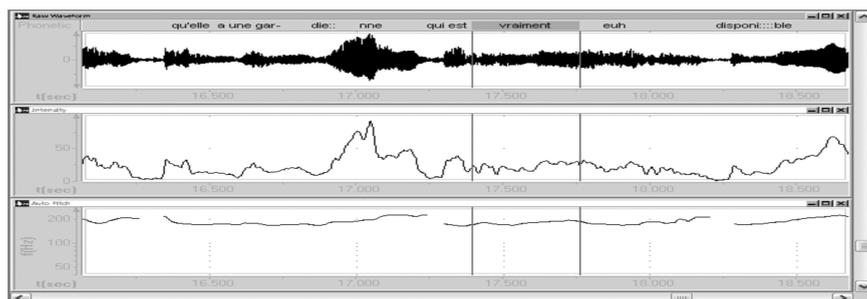
Il est intéressant d'observer un autre type d'emploi de *vraiment*, où l'enjeu se déplace vers : *comment arriver à dire Z*, et la sélection de *p* est constitutive de cette entreprise. Il s'agit donc du "travail" de la mise en mot. La fréquence de *vraiment* dans ce type de contexte dans les corpus oraux français est remarquable, alors que *veramente* est très rare.

Dans ce cas, on observe un allongement considérable de la durée de la dernière syllabe de *vraiment*, suivi de *euh* d'hésitation ou/et de marqueur de reformulation *enfin*. En fonction de la construction de la portée de *vraiment* deux cas se distinguent :

1. *Vraiment* + *euh* anticipent un élément *p* (mot plein) qui tarde à venir mais, une fois trouvé, s'inscrit dans le schéma syntaxique de l'énoncé sans perturber son dessin initial. *Vraiment* spécifie donc le travail de formulation en tant que recherche d'un nom/qualification étant en *adéquation absolue* avec le référent, ambition qui, sur le plan intersubjectif, justifie l'attente. Par ailleurs, la composante subjective de *vraiment* met en avant l'énonciateur en tant que garant de ladite adéquation (ex. 9, 10).
- (9) *euh ++ ben sinon c'est vrai qu'on a un cadre de vie e : vraiment enfin : formidable on a + j'sais pas moi j'ai gardé beaucoup d'amis dans l'septième vous voyez +*



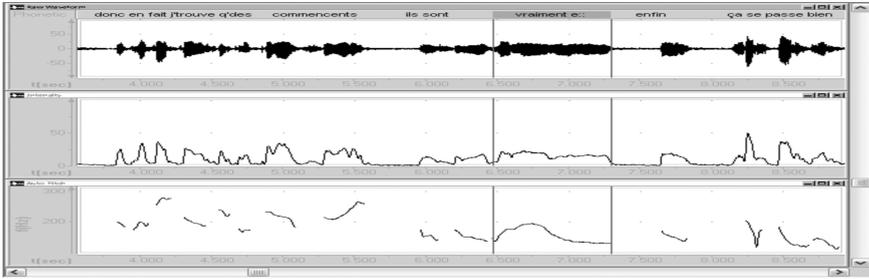
- (10) *moi je vois même ma maman qui est toute seule dans son appartement moi je suis rassurée de savoir qu'elle a une gardienne + qui est vraiment euh disponible + qui est attentive + voilà qui vit dans l'immeuble avec elle⁷*



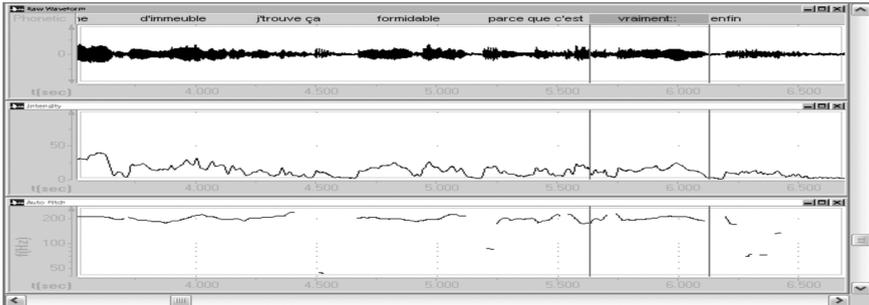
7. Les exemples (9) et (10) sont tirés du corpus "Discours sur la ville" de français parlé parisien des années 2000, Paris 3 (<http://cfpp2000.univ-paris3.fr/index.html>).

2. *Vraiment* + *eah* / *enfin* portent sur un élément 0 (l'infini, le point de fuite), le contexte postérieur présentant une reformulation par une réorganisation syntaxique de l'énoncé (ex. 11, 12).

- (11) il y a l'petit magasin d'la presse on plaisante souvent + donc en fait j'trouve que les commerçants sont *vraiment e* + *enfin ça s'passe bien*



- (12) on a la chance encore souvent d'avoir des gardiennes d'immeubles moi j'trouve ça formidable parce que c'est *vraiment* + *enfin au niveau sécurité* + *relationnel* + *aide à la personne* justement on parle beaucoup d'ça les personnes âgées



Les contextes où *vraiment* a comme portée un élément vide, un point de fuite, relève de la modalité exclamative : en effet, c'est souvent le haut degré de qualité qui constitue l'indicible. Muni d'une intonation exclamative spécifique (mouvement ascendant-descendant de la mélodie avec une descente sur la partie finale allongée de la syllabe accentuée), *vraiment* rend inutile, voire indésirable l'actualisation de *p* en tant que nom en lui préférant un parcours ouvert du haut degré de qualité vers l'attracteur constituant le point de fuite (l'absolue).

Ces deux cas distingués pour le français se distribuent différemment en italien. De rares exemples de *veramente* avec les marqueurs de reformulation ont été relevés dans le corpus de l'italien oral.

- (13) (en parlant de New-York) // che è una città che / diciamo all'inizio / ti + insomma / almeno a noi / un po' ti / cioè / ti colpisce / ti frastorna / no // perché / è *veramente* [///] *ciòè* / c'hai veramente l'impressione di un [/] un'attività continua / no / che non [/] che non finisce mai // un mon [/] un monte di gente / tutta + e [/] e (C-Oral-Rom)

Dans le cas où la portée est 0 c'est *davvero* qui est employé.

- (14) (LIV aveva fatto la criniera del leone per il travestimento con del nastro da pacchi, che aveva casualmente trovato del colore giusto in un negozio): *TIZ: [*<*] *<eh>* // davvero //
 *LIV: in cartoleria // *TIZ: ma // *davvero* // proprio ... [#] ha visto // anche per fà' contento un bambino / *<voglio dire>* ... (C-Oral-Rom)

L'analyse du deuxième cas de figure (NEG + *veramente* / *vraiment p*) nous aidera à expliquer cette divergence.

2. NEG + *veramente* / *vraiment p*

Le deuxième cas de figure présente un cas de reformulation inverse au premier : si dans le cas de *p veramente p* / *p vraiment p* il s'agissait de redéfinir *p*, à titre de *vero* / *vrai*, en tant que valeur absolue, adéquate et sans altérité, la construction NEG *vraiment* / *veramente p* remet en cause *p*, déjà actualisé dans le contexte antérieur, en tant que nom adéquat pour désigner l'état de choses *Z* en effectuant ainsi une invalidation de la première formulation : *p*, en tant que nom, n'est qu'à un certain degré adéquat pour désigner *Z*.

Les deux constructions ont des formes légèrement différentes à cause des propriétés de la négation. En français, *pas* est placé devant la séquence *vraiment p*, alors qu'en italien *non* est devant la construction prédicative : *è veramente p*.

2.1 *Pas vraiment p*

D'après Culioli (1999 : 72), l'opération de négation « consiste à parcourir la classe d'occurrence de la notion considérée, sans pouvoir ou vouloir valider telle occurrence distinguée parmi les occurrences possibles du domaine » (1990 : 100). La sémantique de *pas vraiment* consiste ainsi en désabsolutisation de l'adéquation construite par *vraiment* : il convoque la valeur d'adéquation absolue véhiculée par *vraiment* pour se démarquer de celle-ci, sans aller au-delà de cette spécification négative. Ce procédé ouvre la voie à l'altérité *p'* et relance la problématique de l'adéquation *p* / *p'* – *Z* (ex. 15, 16) :

- (15) C'est ma cousine, oh, ça fait une paye qu'on s'est pas vu. Elle travaille dans un asile... enfin, *c'est pas vraiment* un asile. C'est pour les gosses de riches, ceux qui ont le singe. (Y. Queffelec)
- (16) Quand j'vois ce village tout cassé, j'ai des drôles d'impressions. – Tu as peur? – J'ai une peur pas normale, mon officier. *C'est pas vraiment* d'la peur, c'est je sais pas quoi, c'est comme une vilaine destinée. (P. Rambaud)

Ainsi, *pas vraiment p* remet en cause l'adéquation du terme *p* actualisé dans la séquence *q* en tant que nom de *Z* : *asile* – *pas vraiment un asile* (15) ; *peur* – *pas vraiment d'la peur* (16). La valeur *p*, désormais non stabilisée (formulation invalidée) nécessite d'être stabilisée. Le contexte postérieur présente ainsi cette "issue" par la rectification : *C'est pour les gosses de riches* (15) ; *c'est je sais pas quoi, c'est comme une vilaine destinée* (16). Ainsi, deux propositions constituant l'énoncé *p*, *pas vraiment p* présentent des mouvements discursifs à l'orientation opposée – c'est en ce sens que *pas vraiment p* effectue un retour sur *p* en invalidant partiellement la première formulation – et débouchent, par la suite, sur une troisième proposition par laquelle on récupère l'orientation première.

Contrairement à *vraiment*, *pas vraiment* n'est jamais focalisé prosodiquement. De fait, l'enjeu de *pas vraiment* étant l'ajustement (une rectification) de *p* en tant que nom adéquat de *Z*, l'altérité *p* / *p'* est très faible et la position de l'énonciateur S0 comme garant du dire n'est pas mise en jeu.

2.2 Non è veramente *p*

D'après Culioli (1990), en disant *non è p*, on signale que l'occurrence construite par *è p* n'est pas valide. Dans le cas de *non è veramente p*, le terme *p* (*a priori* accepté comme terme adéquat de dire l'état de choses *Z*) est marqué comme terme que l'on ne peut pas ou ne veut pas valider comme terme absolu. Ce manque de propriétés pour devenir un terme absolu est souvent spécifié dans le contexte postérieur. On le voit clairement dans les exemples (17) à (19).

- (17) Anche il segretario del Pci Achille Occhetto, parlando ieri a Torino e a Pesaro sulla festa della *Liberazione*, ha chiamato in causa la Dc. Celebriamo il 25 aprile ha detto quando una parte del territorio italiano *non è veramente libera perché* in essa spadroneggiano contropoteri criminali, e mentre la Dc cerca di spostare a destra l'asse politico del paese. (*La Repubblica*)

Dans (17), on parle de la fête de la Libération, le 25 avril. Le nom même de la fête présuppose que la propriété "libre" doit être adéquate et hors-discussion. Or, son adéquation, *a priori* indiscutable, est remise en discussion par *non è veramente*. Dans le contexte postérieur, les raisons de cette adéquation partielle sont expliquées.

Ainsi, *non è veramente p* met en jeu la problématique de "mesure", le développement discursif est souvent basé sur la discussion de la mesure de l'adéquation. La recherche d'un terme adéquat aboutit souvent à une autre dénomination introduite souvent par les marqueurs de gradation qui signalent l'adéquation partielle : *più che altro* (dans 18) et *piuttosto* (dans 19).

- (18) Inversamente gli heideggeriani, che pure sono generalmente di più vaste letture, guardano alla filosofia analitica con una certa sufficienza e tendono a considerarla come una disciplina specialistica che, in fondo, *non è veramente filosofia: più che altro* si tratterebbe di una scienza o di una quasi-scienza, affine alla linguistica e alla logica, che ha ben poco a che vedere con i grandi temi della tradizione filosofica. (*La Repubblica*)
- (19) Il caso di Genova è esemplare, ma non straordinario: è il caso di una città che è uscita dal tempo industriale senza entrare nel postindustriale. Genova era giunta nel periodo industriale preparata dalla sua storia. La Repubblica genovese *non era veramente* uno Stato, *ma piuttosto* una società degli aristocratici e dei popolani: come tante altre città medievali. La Repubblica genovese aveva prolungato per la città lo status libertatis medievale. (*La Repubblica*)

Dans (18), on parle de la philosophie, dont une branche – la philosophie analytique (traditionnellement définie comme telle) – est considérée par les disciples de Heidegger non comme une vraie philosophie : la dénomination *filosofia* n'est pas complètement adéquate pour définir cette discipline, d'autres termes possibles sont introduits par la suite en même temps le lien avec "la philosophie" est gardé : *ha ben poco a che vedere* marque la marginalité de la dénomination "filosofia". Ainsi, le problème "dans quelle mesure *p* ou un autre terme (introduit par la suite) est adéquat à dire *Z*" est discuté?

Dans (19), on peut observer le balancement entre deux définitions : d'un côté, *stato*, terme *a priori* hors-discussion, lorsqu'il s'agit de la République de Genova (une république est un type d'état, par définition), mais marqué par *non è veramente* comme non complètement adéquat pour dire *Z*, de l'autre côté, *società*, une autre dénomination, adéquate dans une certaine mesure (*piuttosto*).

On peut remarquer que le développement discursif suit deux ordres opposés dans le cas de *veramente p* et *non è veramente p*. Dans les contextes avec *veramente p*, les éléments qui peuvent être utilisés pour parler du monde sont introduits suivant le principe “vers le centre” : la séquence *veramente p* conclut la recherche d’un terme adéquat, le terme *p* correspond à la dénomination parfaite, absolue qui est considéré comme dénomination centrale de la notion que l’on cherche à décrire.

Dans les contextes avec *non è veramente p*, au contraire, on part d’un terme *a priori* accepté comme terme absolument adéquat de dire l’état de choses *Z*, mais on le remet en discussion à travers la séquence *non è veramente p* : *p* n’est plus absolument adéquat, l’état de choses dont on parle n’a pas toutes les propriétés nécessaires pour être décrit / dénommé à travers *p*. Les raisons de cette discordance sont souvent discutées par la suite. Ainsi, si *veramente p* marque le terme *p* en tant que dénomination absolument adéquate, alors que *non è veramente p* signale une déstabilisation de l’adéquation construite. Cette déstabilisation est basée sur les interprétations différentes des mots employés : comme on a vu dans (7, 8) le terme *p* est expliqué / interprété par la suite.

La distinction entre deux caractéristiques de *p* que nous avons distinguées dans le premier cas de figure se rejoue également dans ce cas. En français, *p* est un terme unique, *vraiment* fonctionne en tant que marqueur de rectification, les deux dénominations (*p* et *pas vraiment p*) sont introduites ensemble, l’une à côté de l’autre, on reste dans la zone de *p*, d’autres termes ne sont pas proposés, mais dans le contexte postérieur, on ajoute des propriétés particulières à *p* (ex. 15, 16). En italien, *p* est un terme pris dans sa globalité. La première dénomination correspond à une connaissance commune acceptée / existant *a priori* qui est mise en discussion par *non è veramente*. Il ne s’agit pas d’une rectification, mais d’une véritable discussion à la recherche d’une dénomination plus adéquate (avec les pous et les contres souvent présents dans le contexte, comme dans 17) : on balance entre le terme *p* (*a priori* adéquat) et d’autres termes qui peuvent aussi être employés étant adéquats dans une certaine mesure.

Dans cette perspective, il est intéressant de comparer les constructions *non è veramente p* et *non è davvero p*.

2.2. *Non è davvero p*

Non è davvero p est employé pour rejeter le terme *p* : le terme introduit par la suite est l’opposé de *p*, souvent accompagné par les marqueurs adversatifs (*anzi* – 20, *al contrario* – 21).

- (20) Eppure il colore, il sentimento del colore, *non è davvero* un complemento secondario, *ma è anzi* un elemento fondamentale della volta Sistina. A pari diritto del “disegno”, *anzi* da esso indissolubile è un fattore primario di quella univoca intonazione pittorica che circola in tutto l’affresco e unisce storie bibliche, Profeti e Sibille, nudi e Antenati di Cristo in un solo e costante afflato interiore. (*La Repubblica*)
- (21) E dire pure che, messi insieme, benché siano attenti scrittori di storie, essi non sono in grado di rinverdire o di proporre una tendenza o una indicazione, o uno stupore unitario, o una univoca ricerca di drammaturgia, *non è davvero* giudizio riduttivo ma è *al contrario* una onesta presa di contatto con la realtà, che non si modifica illudendosi di commissionarla. Proprio Sciascia e la Ginzburg ci confortano di questa evidente conclusione. (*La Repubblica*)

Dans (20), il s'agit de décrire *il sentimento del colore*, la caractéristique *un complemento secondario (p)* est rejetée, deux autres définitions opposées à *p* sont introduites : *elemento fondamentale, fattore primario*. Dans (21), au lieu de *giudizio riduttivo* une autre dénomination est introduite : *una onesta presa di contatto con la realtà*.

Ainsi, dans les exemples avec *non è davvero p*, on ne discute pas les interprétations possibles de *p* : le terme *p* est rejeté, un autre terme est introduit à sa place.

Non è veramente p marque, comme nous avons vu, l'adéquation partielle de *p* pour dire *Z*, une interprétation de *p* est proposée et sa mesure de l'adéquation est mise en discussion.

(22) Nelle due partite finali in cui Kasparov ebbe la meglio, bisogna ammettere che [Karpov non era lui, ma, piuttosto, un uomo disperato, desideroso solo di farla finita]. Più o meno lo stesso uomo della prima partita del match di adesso. Sì, anche adesso: Karpov che mangia in b2 alla decima mossa e che cambia le Donne alla dodicesima in una situazione per lui così sfavorevole, *non è veramente* Karpov. Dopo una prima partita tanto sconcertante, la seconda assume un aspetto del tutto particolare. Si sarebbe constatato lo stato di salute psichica di Karpov e si sarebbe visto se Kasparov sarebbe stato capace di dare il colpo di grazia al suo avversario. (*La Repubblica*)

Dans (22), on parle du joueur d'échecs Karpov. La séquence *non è veramente Karpov* ne nie pas qu'il s'agisse de Karpov, mais uniquement met en discussion le fait que toutes les interprétations possibles de la dénomination Karpov sont adéquates dans ce cas. En effet, la dénomination Karpov n'est pas seulement le nom du joueur mais peut aussi être associée à un joueur d'échecs très doué qui ne commet jamais des erreurs (v. les phrases avec les noms des personnages fameux : *È un vero Karpov. È un vero Maradona*). Ainsi, pour que *p* soit absolument adéquat, toutes les propriétés doivent être valides / respectées. Ce qui n'est pas le cas dans (22) (à remarquer également le début de l'exemple mis entre crochets). Cet exemple peut être comparé avec l'exemple (4) où au contraire *veramente mamma* signale la prise en compte de toutes les interprétations possibles du terme choisi.

De ce point de vue, on peut dire que *davvero* est plus proche de *vraiment* : l'adéquation absolue prévoit l'unicité du terme *p*. Cela explique l'emploi de *davvero* (de même que *vraiment*) dont la portée est l'élément zéro : la recherche d'un terme unique n'aboutit pas à un résultat acceptable.

Conclusion

Ainsi, l'hypothèse concernant la sémantique de *vraiment* et *veramente* que nous avons utilisée comme point de départ de notre analyse peut être précisée par les propriétés typiques de chaque mot. Le statut du terme absolument adéquat à dire *Z* se rejoue d'une façon différente. *Vraiment* met en scène une position de l'énonciateur en tant que source subjective engagée dans son dire qui cautionne l'adéquation par sa conviction intime. Ce rôle de *vraiment* est souligné par le contour prosodique qui caractérise ce mot.

Dans le cas de *veramente*, la position de l'énonciateur est importante en tant que position qui marque un porteur d'un point de vue sur *Z* : toutes les interprétations possibles de *p* sont prises en considération en tant que points de vue possibles.

Ainsi, si la subjectivité marquée par *vraiment* est basée sur la présentation du terme *p* comme “mon terme”, d’où la haute fréquence de *vraiment* à l’oral, la subjectivité de *veramente* a le caractère en quelque sorte plus objectif : il s’agit de “mesurer” l’adéquation de *p*, à travers la validation des interprétations possibles (ou des propriétés) de *p*. Pour cette raison, *veramente p* conclut souvent la recherche d’un terme adéquat.

L’analyse présentée donne une piste pour la description des marqueurs souvent définis comme focalisateurs. Les critères formels de la description (tels que la combinatoire et les propriétés prosodiques) peuvent être des instruments importants dans cette analyse qui permettront de relever les différences entre les éléments de la même fonction.

Références

- Bazzanella, Carla. 1995. «I segnali discorsivi». Lorenzo Renzi, Giampaolo Salvi, Anna Cardinaletti (eds.), *Grande Grammatica Italiana di Consultazione*. Bologna : Il Mulino, vol. III, 3225-257.
- Candea, Maria ; Morel, Mary-Annick. 2002. « La gestion de l’indicible à l’aide de différents types d’allongements en français oral ». Dominique Lagorgette, Pierre Larrivée (éds). *Représentations du sens linguistique*. München : Lincom Europa, 471-486.
- Cresti, Emanuela ; Moneglia, Massimo (eds.). 2005. *C-ORAL-ROM. Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages*. Amsterdam and Philadelphia : John Benjamins.
- Culioli, Antoine. 1999. *Pour une linguistique de l’énonciation. Domaine notionnel*. Tome 3. Paris : Ophrys.
- Culioli, Antoine. 2002. *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*. Paris : Klincksieck.
- Franckel, Jean-Jacques ; Paillard, Denis. 2008. « Mots du discours : point de vue et adéquation. Etude de réellement, en réalité, en effet, effectivement ». *Revista de Estudos Linguísticos / Linguistic Studies* 2, 255-274.
- Khachaturyan, Elizaveta. 2002. « *Davvero* et *veramente* (en italien), ou le rapport avec la réalité ». Harald Weydt (ed.), *Langue, Communauté, Signification. Approches en Linguistique Fonctionnelle*. Berne : Peter Lang, 264-267.
- Khachaturyan, Elizaveta. 2009. « Les mots du discours : le lien entre les propriétés sémantico-contextuelles et les propriétés prosodiques. (Analyse des mots du discours italiens *davvero* et *veramente*) ». *Travaux Linguistiques du CerLiCo* 22, 189-207.
- Kisseleva, Ksenia ; Paillard, Denis (éds). 1998. *Diskursivnye slova russkogo jazyka : opyt kontekstno-semantičeskogo analiza. (Les Mots du discours du russe : essai de description sémantico-contextuelle)*. Moskva : Metatekst.
- Kisseleva, Ksenia ; Paillard, Denis. 1999. « Les mots du discours : garant et point de perspective ». *Revue de Sémantique et Pragmatique* 5, 37-56.
- Morel, Mary-Annick ; Danon-Boileau, Laurent. 1998. *Grammaire de l’intonation. L’exemple du français oral*. Paris : Ophrys.
- Paillard, Denis. 1998. «Les mots du discours comme mots de la langue I». *Le Gré des langues* 14, 10-41.
- Paillard, Denis. 2001. «Les mots du discours comme mots de la langue II». *Le Gré des langues* 16, 99-115.

- Paillard, Denis. 2002. «Les mots du discours. Identité sémantique et principes de variation». *Cahiers Linguistiques de l'INALCO* 4, 31-47.
- Paillard, Denis. 2009. «Prise en charge, commitment, ou scène énonciative». *Langue française* 162, 109-128.
- Paillard, Denis ; Vu Thi N. (éds.). Sous presse. *Inventaire raisonné des marqueurs discursifs du français*. Université Nationale de Hanoï.
- Vladimirska, Elena. 2008. «*Vraiment* : l'identité sémantique et les variations discursives». *Revista de Estudos Linguísticos / Linguistic Studies* 2, 275-286.

Al contrario (esp.) / al contrario (it.), en cambio (esp.) / invece (it.): codificación semántica y funcionamiento discursivo

Eugenia SAINZ

Introducción

Como es sabido, la más leve diferencia en el nivel de la codificación semántica del significado procedimental de un marcador tiene consecuencias pragmáticas que se traducen en posibilidades de sentido diferentes. Es lo que sucede si analizamos contrastivamente el significado y funcionamiento discursivo de dos pares de conectores contraargumentativos en apariencia semejantes como *en cambio* (esp.) / *invece* (it.); *al contrario* (esp.) / *al contrario* (it.). Pertenecen a la misma categoría gramatical (adverbio o locución adverbial) y comparten un mismo significado básico de conexión contraargumentativa¹, pero, en contra de lo que pudiera concluirse a partir de las equivalencias apuntadas por los diccionarios bilingües, lo cierto es que los marcadores españoles e italianos no son siempre intercambiables.

Pues bien, intentaremos demostrar que las diferencias que se observan en el funcionamiento discursivo de los conectores de ambas lenguas remiten en última instancia a una instrucción semántica diferente de naturaleza informativa relacionada con el modo en que cada lengua ha codificado la gestión y distribución de la información expresada en los miembros conectados. Para defender nuestra hipótesis, realizaremos un estudio discreto de cada marcador, en línea con lo sostenido por Anscombe & Ducrot en la Teoría de la Argumentación, cuando reivindican la importancia del estudio de los marcadores del discurso como palabras de la lengua. (Véase Martín Zorraquino, 2010: 96-97, 172-173). Iniciaremos, por tanto, con el análisis de la forma lingüística de los conectores (propiedades gramaticales y léxicas) para proyectarnos después en su significado procedimental, en su comportamiento discursivo y, desde el punto de vista contrastivo, en los límites de las equivalencias interlingüísticas. Iniciaremos en todos los casos con la descripción de las semejanzas para pasar después a la explicación y justificación de las diferencias.

1. Al contrario (esp.) / al contrario (it.)²: análisis contrastivo

Tanto el marcador español como el italiano comparten una misma base léxica de contrariedad basada en el significado del adjetivo *contrario* (presente igualmente

1. «Un conector discursivo es una unidad de la lengua que vincula semántica y pragmáticamente un enunciado, o un segmento de un enunciado, con otro elemento anterior, ya sea realmente proferido o simplemente accesible en el contexto. La significación del conector proporciona una serie de instrucciones que guían las inferencias que se han de obtener de los miembros relacionados. [...] Gracias a ellos [los contraargumentativos], se presenta un segundo miembro como supresor de alguna inferencia que se pudiera originar del primero» (Portolés 1994: 527).

2. Del conector *al contrario*, en contraste con *por el contrario* y *en cambio*, se ha ocupado en diversas ocasiones Portolés (1994, 1998a, 2002, 2004a), al que seguimos de cerca para la descripción de las formas españolas. Por otra parte, la mayoría de los ejemplos para el italiano han sido tomados del corpus CORIS/CORDIS DSLO, elaborado por el Dipartimento di Studi Linguistici e Orientali de la Università di Bologna.

en la forma española *por el contrario*), cuya presencia nos lleva a inferir una relación de neta oposición entre los dos miembros conectados³, aun cuando el segundo miembro no aparezca explícito:

- (1) Ese fin de semana no hizo frío, *al contrario*.

Questo fine settimana non ha fatto freddo, *al contrario*.

Ambos marcadores coinciden, además, en presentar un grado menor de gramaticalización como conectores, y en esto se diferencian claramente de *por el contrario* y de *en cambio*, que están plenamente gramaticalizados. De hecho, tanto la forma española como la italiana pueden funcionar integradas en la oración, como en (2) y (3):

- (2) Juan escribe de izquierda a derecha y *al contrario*, / **por el contrario*, / **en cambio* de derecha a izquierda.

Giovanni scrive da sinistra a destra ed *al contrario*, **invece* da destra a sinistra.

- (3) [...] può consolarsi con il barometro politico mensile della Zdf, che ne registra un piccolo movimento positivo nell'opinione pubblica: i suoi cristiano-democratici risalgono di un punto dal 36 al 37 per cento, mentre la Spd fa la stessa cosa *al contrario*, / **invece*, passando in un mese dal 40 al 39 per cento (CORIS, STAMPAQuot).

Pueden ser negadas:

- (4) Hazlo así, no *al contrario* / **por el contrario* / **en cambio*.

Fallo così, non *al contrario*. / **invece*.

Pueden ser resto de una elipsis; es decir, permiten la elisión del resto de la oración:

- (5) Juan lo hará así, pero *al contrario*, no / pero **por el contrario*, no / pero **en cambio*, no.

Giovanni lo farà in questo modo, ma *al contrario* no / ma **invece* no.

Pueden ser destacadas por una perífrasis de relativo:

- (6) Es *al contrario* / **por el contrario* / **en cambio* como te dijo papá que lo hicieras.

E' *al contrario* / **invece* il modo in cui ti ha detto papà di farlo.

Pueden recibir complementos especificativos:

- (7) El lector que se adentre en *La caverna* gozará del exquisito lenguaje que el autor utiliza. Y disfrutará como si de un juego se tratara, porque, como afirma uno de los personajes del libro, «las palabras sólo nacieron para jugar unas con otras, que no saben hacer otra cosa, y, *al contrario de* lo que se dice, no existen palabras vacías» (CREA).

- (8) Margheritis affonda l'ultimo colpo: «Stefania è sempre stata una donna generosa. *Al contrario di* Carla» (CORIS, prensa).

- (9) Il suo italiano, *al contrario di* quello del padre, è stentato (CORIS, prensa).

- (10) È a quel punto che un ghigno prende forma sul volto di Mussi: «Noi però stiamo più tranquilli, perché *al contrario di* allora nessuno oggi ha il controllo delle forze armate...» (CORIS, prensa).

3. Lo que dice Danjou-Flaux (1983: 275) para el francés es igualmente válido para el español: «Comme ses synonymes *par contre*, *en revanche*, *en réalité*, à l'*opposé*, à l'*inverse* et *inversement*, la locution *au contraire* exprime l'opposition radicale. Mais ce qui distingue au contraire des autres locutions, c'est l'idée que les deux éléments opposés sont éloignés à l'extrême, qu'ils sont aux antipodes l'un de l'autre».

Pueden constituir construcciones comparativas con *que*:

- (11) *Al contrario que* los demás, / **por el contrario que* / **en cambio que* los demás, la presidenta de la Asociación de Vecinos de El Progreso, Juani Moreno, se mostró encantada con la posibilidad del traslado del mercadillo a El Nevero, pues los vecinos de la margen derecha tendrían más facilidades para ir a comprar los domingos (CREA, *El Periódico Extremadura*, 06/05/2004).
- (12) In pratica, nel Mezzogiorno, il reddito medio viene per due terzi dal lavoro, come nel resto d'Italia, ma per il resto arriva più dai trasferimenti pubblici che da investimenti. *Al contrario che* nel Nord (CORIS, prensa).

y, por último, ambos marcadores toleran la gradación de la contrariedad mediante la anteposición del adverbio *más bien* / *piuttosto*:

- (13) El paso del “laboratorio oscuro” (fotoquímico) al “laboratorio claro” (digital) es una realidad y un hecho imparables. [...] ¿Va hacer esto que desaparezca la fotografía fotoquímica convencional? No lo creo. *Más bien al contrario*, la fotografía se va a enriquecer gracias a estas nuevas herramientas que nos ofrece la industria digital (CREA).
- (14) [...] Farà questo sparire la fotografia tradizionale? Non credo. *Piuttosto al contrario*. La fotografia tradizionale si arricchirà grazie a questi nuovi strumenti che offre l'industria digitale⁴.

Estamos, pues, en ambas lenguas, ante formas no completamente gramaticalizadas como conectores, que conservan actualmente la posibilidad de funcionar en el marco oracional. Confirma ulteriormente el espejismo de la equivalencia el hecho de que ambos marcadores, en neto contraste con *por el contrario*, *en cambio* e *invece*, sean unidades autónomas que pueden constituir por sí solos un turno de palabra en enunciado reactivo de réplica:

- (15) – Me han dicho que no quieres venir.
– *Al contrario* / **Por el contrario* / **En cambio*.
- (16) – Mi hanno detto che non vuoi venire.
– *Al contrario* / **Invece*.

así como el hecho de que ambos toleren la omisión del segundo miembro, que ha de recuperarse inferencialmente:

- (17) – ¿Yo, pesimista? ¡Qué va! *Al contrario* / **Por el contrario* / **En cambio*.
– Pesimista io? Macchè! *Al contrario* / **Invece*.

Ahora bien, pese a las semejanzas señaladas, ejemplos como los que veremos a continuación revelan que la equivalencia interlingüística no es total. De hecho, como ha explicado Portolés (1998a, 2004a), la relación de contrariedad que define *al contrario* (esp.) entre los dos miembros conectados es siempre sustitutiva (del primer miembro por el segundo) y nunca meramente contrastiva. Como consecuencia, en el plano ilocutivo, su elección como marcador contraargumentativo por parte del hablante responde siempre a una intención refutativa, tanto en el diálogo (donde se refuta lo sostenido por el interlocutor) como en el monólogo (donde se refuta el valor de verdad de la presuposición negada en el

4. En el caso del español, no así en italiano, resulta también adecuada la cuantificación con el adverbio *muy*: «La exclusión social no constituye un fenómeno residual; *muy al contrario* sigue formando parte de la realidad de nuestro país agudizada sin duda por la combinación del desempleo, los bajos salarios y las dificultades de inserción laboral de los jóvenes y las personas no cualificadas» (CREA, *El socialista*, n. 651, P.S.O.E., Comisión Ejecutiva Federal, Madrid, 2003).

primer miembro). En ambos casos, estamos ante un movimiento polifónico⁵ de refutación caracterizado por una marcada fuerza asertiva y por un fuerte compromiso modal (deóntico y epistémico), proyección en el plano modal del significado de contrariedad asociado a la base léxica del marcador, que sitúa convencionalmente los dos miembros en los polos opuestos de una relación de oposición.

- (18) – La comunidad internacional ha sido sensible a la injusticia con los palestinos.
– *Al contrario*, aplaudió la victoria israelí.
- (19) La comunidad internacional no ha sido sensible a la injusticia con los palestinos. *Al contrario*, aplaudió la victoria israelí (tomado de Portolés 2004a: 33).

A diferencia del marcador español, el italiano puede expresar tanto refutación como contraste. Desde este punto de vista, está más próximo a *por el contrario*, marcador que, aun siendo exclusivamente monológico, tiene un significado semejante. Veamos primero los enunciados refutativos. En (20), (21) y (22), la equivalencia es perfecta y la traducción al español con *al contrario* o con *por el contrario* resulta adecuada. En todos ellos, el marcador italiano introduce un movimiento polifónico de refutación que implica la sustitución de lo negado en el primer miembro (presuposición errónea que podría desprenderse o inferirse de lo dicho anteriormente y a cuya corrección se apresura el hablante) con lo aseverado en el segundo. Desde un punto de vista informativo, ambos miembros comentan el mismo tópico.

- (20) È inutile nascondercelo. L'anticlericalismo, che sembra esploso questa estate, non rappresenta una novità; *al contrario*, assomiglia a un fiume carsico che viene da lontano (CORIS, prensa).
- (21) Chi entra dovrebbe indicare con un affidavit d'essere in grado di mantenersi anche prima d'aver trovato un lavoro. Esonerando così lo Stato da ogni responsabilità. Ciò non significa però chiudere le frontiere. «*Al contrario* – incalza l'autorevole professore –. Con una popolazione decrescente come quella italiana, l'immigrazione non è solo accettabile ma addirittura indispensabile» (CORIS, prensa).
- (22) Con polemico sarcasmo precisano che «legalizzare i narcotici non significa rendere anche la cocaina e l'eroina reperibili facilmente come il tabacco e l'alcol: *al contrario* – ha spiegato Friedman – bisogna controllarle» (CORIS, prensa).

El movimiento sustitutivo es confirmado por la posibilidad de aparecer en co-presencia con la conjunción adversativa excluyente *bensi*, con *ma* de sentido excluyente y en las secuencias de coordinación disyuntiva.

- (23) [...] O che forse si trattava di un'entità non malvagia *ma*, *al contrario*, benigna? (CORIS, narrativa)
- (24) [...] la donna non aveva accusato alcun sintomo della malattia. *Bensi*, *al contrario* egli notava in lei una gradevole voce (CORIS, narrativa).
- (25) [...] Ma lui, Gianfranco Fini? Cosa farà? E cosa vuol dire la nomina di Storace a commissario di Roma? È l'anticipo, dopo le batoste elettorali, di un arrocco sullo zoccolo duro missino *o al contrario* un segnale alla base («state tranquilli,

5. *Al contrario* aparece siempre en enunciados polifónicos que señalan el contraste entre dos puntos de vista, dos enunciadores: aquel que afirma y aquel que niega, que pueden o no coincidir con un único locutor. Sobre la teoría polifónica de la enunciación, véase Ducrot (1984).

siamo sempre gli stessi») in attesa di una svolta radicale? (CORIS, prensa).

En cambio, obsérvese que en los ejemplos de (26)-(28), la traducción del marcador italiano con *por el contrario* (esp.) resulta correcta, pero claramente inadecuada con *al contrario* (esp.). En este caso, la contrariedad expresada por el marcador italiano se pone al servicio de un movimiento meramente contrastivo entre dos miembros equiparables que se presentan como radicalmente opuestos o que el marcador nos lleva a interpretar como tal: las fotos que se han publicado en los periódicos frente a las que no se han publicado; las consecuencias a las que conduce insistir frente a las consecuencias a las que conduce renunciar; el lunes negro en la Bolsa frente al terremoto asiático. Desde un punto de vista informativo, cada miembro es comentario a tópicos distintos.

- (26) Abbiamo visto le foto dei soldati italiani che spingono passeggeri e si lasciano insultare. Qui in Germania nessuno si permette di prendere in giro i poliziotti o i controllori di biglietti dei tram, treni, metropolitana: e giustamente. *Al contrario*, non abbiamo ancora visto pubblicate foto del binario 11 della stazione centrale di Monaco da cui parte il treno superaffollato degli emigranti italiani che tornano per Natale o per Pasqua in patria. Come mai? (CORIS, prensa).
- (27) Del resto l'arma dell'ostruzionismo è stata brandita soprattutto dal partito berlusconiano. D'ora in poi, insistervi al di là del decreto sull'IVA significherà cementare un rapporto parlamentare con la Lega. *Al contrario*, rinunciarvi equivale a mandare un messaggio politico a D' Alemà per riprendere una strada comune (CORIS, prensa).
- (28) [...] discute con il Corriere del lunedì nero in Borsa e del terremoto asiatico. Considera il primo un episodio ancora aperto – «Avremo alti e bassi, Wall Street nervosa» – ma che non produrrà conseguenze catastrofiche. *Al contrario* è preoccupato del secondo, sintomatico a suo parere delle contraddizioni della crescita economica nel Terzo mondo e delle speculazioni occidentali (CORIS, prensa).

La relación de contraste que puede expresarse con *al contrario* (it.) es confirmada por la posibilidad de aparecer en co-presencia con la conjunción *ma* y con el adverbio *mentre*, ambos de sentido adversativo restrictivo:

- (29) Lei non faceva nessun tipo di sport *ma* lui, *al contrario*, passava delle intere giornate in palestra (CORIS).
- (30) Risulta, inoltre, che l'Italia con il suo 6,2 per cento di lavoratori part-time, è uno dei Paesi europei nel quale è dato minore spazio al lavoro a orario ridotto; *mentre* i Paesi nei quali, *al contrario*, il part-time è più largamente praticato (23,8 in Gran Bretagna, 36,4 in Olanda) sono anche quelli con i tassi di disoccupazione più bassi (CORIS, prensa)⁶.

Concluyendo. En italiano *al contrario* tiene un significado menos restrictivo que en español porque no impone limitaciones a la estructura informativa. El enunciado en el que se inserta *al contrario* (it.) puede comentar un único tópico (expresando refutación del primero) o dos tópicos distintos (expresando contraste). En el primer caso el conector italiano es compatible con la conjunción adversativa excluyente *bensì*, con la conjunción adversativa *ma* y con la conjun-

6. Es un error frecuente por interferencia, incluso en los niveles avanzados: «[...] esta declaración [...] le aleja totalmente por ejemplo de las posiciones de los postestructuralistas como Derrida, que *#al contrario* rechazan la idea de original» (tesina).

ción disyuntiva *o*, ambas con sentido excluyente; en el segundo caso, en cambio, se documenta precedido de la conjunción adversativa *ma* de sentido restrictivo. Desde un punto de vista contrastivo, esta doble posibilidad de sentido lo aproxima, no al conector *al contrario* del español, de sentido exclusivamente refutativo, sino a *por el contrario*.

- (31) (a) Elena non compra vestiti nuovi per i bambini, [bensì] *al contrario*, li veste con vestiti di seconda mano.

Elena no compra vestidos nuevos para los niños, [sino que] *al contrario* / *por el contrario*, los viste con vestidos de segunda mano.

- (b) Ad Alice piace molto il teatro. [ma] *Al contrario* a suo marito non piace proprio per niente.

A Alicia le gusta mucho el teatro; [pero] *#al contrario* / *por el contrario*, a su marido le desagrada.

2. En cambio (esp.) / invece (it.): análisis contrastivo

Más compleja es la comparación contrastiva de los conectores *invece* / *en cambio*. La posibilidad de conmutación y equivalencia en enunciados como los de (32) y (33), donde el conector vincula y contrasta dos miembros expresos que comentan tópicos distintos (por tanto, formas de enunciado con una estructura informativa concreta), ha llevado a consolidar el espejismo de una semejanza que está lejos de ser perfecta.

- (32) Giorgio studia musica in un kibbuz, Maria, *invece*, vive in un'isoletta del Pacifico (tomado de Prandi 2006: 172)

Giorgio estudia música en un *kibbuz*, Maria, *en cambio*, vive en una islita del Pacífico

- (33) [...] Un'onda anomala ha inghiottito una ragazza. Salvi *invece* sei spagnoli che si sono avventurati in canoa in uno spericolato raid costiero e, sorpresi dalla tempesta, si sono rifugiati in una grotta a Cala Luna, alcune miglia più a nord (CORIS, prensa)

[...] Una ola anómala se tragó a una chica. A salvo, *en cambio*, seis españoles que se habían aventurado en un peligroso *raid* costero y que, sorprendidos por la tormenta, se habían refugiado en una cueva en Cala Luna, algunas millas más al norte.

De hecho, las diferencias en el comportamiento discursivo de ambas partículas son numerosas. Así, por ejemplo, a diferencia de *en cambio*, *invece* se documenta tanto en el discurso monológico como en el dialógico.

- (34) – A me piace molto il calcio.
– Anche a me.
– A me no *invece*.
– A mí me gusta mucho el fútbol.
– También a mí.
– Pues a mí, no.

Puede recibir complementos (como en español *además de* o *encima de*):

- (35) Un mese fa, *invece della* solita richiesta di denaro, ho ricevuto un suo messaggio (CORIS, narrativa).

Hace un mes, **en cambio de* / *en lugar de* la habitual petición de dinero, he recibido un mensaje suyo.

- (36) [...] vide l'arbitro uscire dalla porta di servizio *invece che* dalla porta principale.
 [...] vi al árbitro salir de la puerta de servicio **en cambio que / en lugar que* de la puerta principal.
- (37) E gli è stato complice il debole leader conservatore, William Hague: *invece di* pungere sul conflitto d'interessi, ha chiesto se Blair intende favorire altri sport che vivono della pubblicità del tabacco, come cricket e biliard (CORIS, prensa).
 Y ha sido su cómplice el débil líder conservador, William Hague: **en cambio de / en lugar de* insistir en el tema del conflicto de intereses, ha preguntado si Blair tenía intención de apoyar otros deportes que viven de la publicidad del tabaco, como el cricket y el billar.
- Puede aparecer al principio, en el interior e incluso al final del segundo miembro. Tiene, pues, una movilidad mucho mayor que la de *en cambio*, que no se documenta al final del segundo miembro.
- (38) [...] Attendeva che il tempo scorresse, che la pioggia mangiasse tutto. *Invece* tutto restò com'era (CORIS, narrativa).
 [...] Esperaba que el tiempo pasase, que la lluvia lo comiese todo. *En cambio*, todo permaneció tal como era.
- (39) [...] chi a fumare, come Giorgio, ancora stordito di sonno; chi a ciondolarsi, *invece*, tra bagno e sdraio (CORIS, narrativa).
 [...] quien a fumar, como Giorgio, todavía atontado por el sueño; quien, *en cambio*, a columpiarse, entre baño y tumbona.
- (40) [...] fece cenno con un braccio di entrare e io entrai, intimidito. Lei si ritirò *invece* (CORIS, narrativa).
 [...] me indicó con el brazo que entrase y yo entré, tímido. Ella, *en cambio*, se retiró.

Ahora bien, la diferencia más interesante y llamativa, a partir de la cual es legítimo plantear la hipótesis de significados codificados diferentes, es el hecho de que *invece*, en neto contraste con el conector español, puede aparecer, no solo en dinámicas de contraste (como las ejemplificadas hasta ahora) sino también de refutación, con sustitución del primer miembro con el segundo. Son enunciados polifónicos cuya estructura informativa garantiza la repetición del tópico. Compárese (41) con (42). En (41) la equivalencia *invece / en cambio* está garantizada por el cambio de tópico; no así en (42), donde el mantenimiento del tópico nos obliga a utilizar *al contrario* o *por el contrario*. La traducción con *en cambio* resultaría claramente inadecuada⁷.

- (41) Laura è molto pigra. *Invece* suo fratello lavora sempre.
 Laura es muy perezosa. *En cambio*, su hermano está siempre trabajando.
- (42) Laura non è pigra. È molto attiva *invece*⁸.
 Laura no es perezosa. #*En cambio*, / *Al contrario*, es muy activa.

7. Nos referimos exclusivamente al *en cambio* utilizado en el español europeo, y no al utilizado en el español americano. Como ha notado y ejemplificado Portolés (2002: 158): «El *en cambio* del español presenta un simple contraste entre dos miembros del discurso, el americano puede, incluso, reemplazar un miembro del discurso anterior por aquel otro en que se encuentra; con otras palabras, el *en cambio* americano puede aparecer con *sino*, el español, nunca».

8. En el *Dizionario fraseologico completo. Italiano-spagnolo* de S. Carbonell (1973) leemos: «Non è brutto, *invece* è bello, no es feo, al contrario, es bonito».

Igualmente sustitutivo es el *invece* que aparece en secuencias de coordinación disyuntiva excluyente, donde se opta entre dos miembros coordinados equivalentes⁹. La traducción al español resulta inadecuada con *en cambio*; adecuada con *por el contrario* y con *al contrario*:

- (43) E intanto il Sun si pone le prime domande: dichiarerà guerra, la borghese Sophie, al rigido protocollo dei reali? Accetterà di avere un ruolo pubblico? E il matrimonio sarà pubblico e sfarzoso o *invece* privato e senza luci della ribalta? È facile credere che, da qui al giorno delle nozze, avremo risposte di tutti i tipi (CORIS, prensa).

Y mientras tanto el *Sun* se plantea las primeras preguntas: ¿declarará la guerra, la burguesa Sophie, al rígido protocolo de la realeza? ¿Aceptará tener un papel público? ¿Y el matrimonio será público y ostentoso o, *por el contrario*, será privado y sin luces de candilejas? Es fácil creer que, desde este momento al día de la boda, tendremos respuestas de todos los tipos.

- (44) In questa fase avviene il processo di identificazione-separazione, che porta alla percezione di un sé autonomo e staccato dagli altri. Si decide se quel bambino sarà fiducioso e quindi aperto alle nuove esperienze o *invece* chiuso, introverso, timido (CORIS, prensa).

En esta fase tiene lugar el proceso de identificación-separación, que lleva a la percepción de un se autónomo y separado de los otros. Se decide si será un niño confiado y por tanto abierto a las nuevas experiencias o, *por el contrario*, cerrado, introvertido, tímido.

Significativa, igualmente, la facilidad con la que *invece*, a diferencia de *en cambio*, y a partir de un movimiento de sustitución que no es capaz de expresar el marcador español, prescinde del primer miembro para pasar a funcionar como operador discursivo. Abandona, pues, la función conectiva y se limita a evocar lo que fue o ha sido una expectativa equivocada asociada al estado de cosas descrito¹⁰: la expectativa de que la rama fuese resistente, de que la hipótesis de Gina careciese de interés, de que la chaqueta le quedase mal:

- (45) [Per non mettere in] crisi il mio equilibrio, mi assicurai prima che il ramo prescelto non fosse *invece* fragile, quindi vi applicai con una legatura... (CORIS, narrativa)

Para no perder el equilibrio, me aseguré antes de que la rama escogida fuese *efectivamente resistente*....

- (46) [...] ciò se riuscivo a pensare all' ipotesi di Gina (ipotesi che lì per lì aveva *invece* penetrato la mia coscienza con la sicura sveltezza di un coltello) (CORIS, narrativa).

[...] si conseguía pensar en la hipótesis de Gina (hipótesis que de repente había penetrado *inesperadamente* mi conciencia con la segura rapidez de un cuchillo).

9. De hecho, Manzotti (1999) ha estudiado *invece* en relación con la expresión de la alternativa, con particular atención al contraste *o invece / o altrimenti*.

10. Portolés ha señalado en varias ocasiones que unos de los factores que favorece el salto de conector a operador es precisamente la omisión del primer miembro. Como explica el autor, «[l]os operadores discursivos son aquellos marcadores que por su significación condicionan las posibilidades discursivas del miembro del discurso en el que se incluyen o al que afectan, pero sin relacionarlo por su significado con otro miembro anterior» (Portolés 2004b: 291). Optamos por el término de operador discursivo y no por el más especializado de operador argumentativo para dar cabida tanto al valor argumentativo como al valor modal epistémico de evidencia asociado a la partícula. Sobre el concepto de operador discursivo, véase Portolés (1993, 1998c, 2004b), Martín Zorraquino & Portolés (1999) y Fuentes (2003, 2009). El concepto tiene su origen en Ducrot (1983), que distingue por primera vez entre conectores y operadores argumentativos.

- (47) – Guarda che bene che sta *invece*! ¹¹
 – ¡Pues mira que bien le queda!

A la luz de los ejemplos vistos, es evidente que *en cambio* e *invece* están lejos de ser marcadores equivalentes. Las diferencias observadas en el comportamiento discursivo pueden explicarse o al menos comprenderse a partir del análisis del significado original de las respectivas bases léxicas. Es cierto que ambos marcadores comparten una misma idea de cambio asociada a la base, al igual que las locuciones *a cambio (de)*, *en vez de* y, para el italiano, *in cambio di*, *al posto di*, ninguna de las cuales está gramaticalizada como conector.

Ahora bien, el modo en que se interpreta el cambio en cada caso es diferente. Como ha explicado Portolés (1998b: 251), «cabe suponer que la significación de *en cambio* deriva de una parecida a la actual de *a cambio*». Es decir, el significado procedimental de contraste vinculado al conector español surge de la gramaticalización de un significado original que se ha mantenido en *a cambio (de)* y que se caracteriza por interpretar el cambio como intercambio o trueque de dos cosas de valor parecido: «Te doy un coche *a cambio de* un caramelo». Es el significado vinculado actualmente a la locución italiana *in cambio (di)*.

- (48) Te doy un coche *a cambio de* un caramelo.
 Si me das un caramelo, te doy un coche *a cambio*.
 (49) Ti do una macchinina *in cambio di* una caramella.
 Se mi dai una caramella, ti do *in cambio* una macchinina.

Caso distinto es el del conector *invece*, el cual remite a un significado original de cambio como sustitución de una cosa por otra, de forma semejante a la locución española *en vez de*, con la que, significativamente, comparte el mismo origen etimológico¹². De hecho, es el sentido que se impone actualmente cuando el adverbio recibe un complemento preposicional:

- (50) Ti do una macchinina *invece di* una caramella.
 Te doy un coche *en lugar de* un caramelo.
 (51) *Invece di* andare a fare un giro in bicicletta, si è riposata (Manzotti 2002: 4)
En lugar de dar un paseo en bicicleta, se ha quedado a descansar.

Y no resulta adecuado si le obligamos a expresar trueque:

- (52) Si me das un caramelo, te doy un coche *a cambio*.
 #Se mi dai una caramella, ti do una macchinina *invece*.

Es plausible pensar que estas diferencias en el significado original hayan podido influir en la gramaticalización del significado procedimental. De hecho, Manzotti (2002: 4-6) estudia *invece di* e *invece* como *connettivi di sostituzione: invece di e invece che*, en cuanto «congiunzione subordinante di sostituzione», junto con *anziché*, *in cambio di*, *(ben) lungi da*, *in luogo di*, *non che*, *più che*, *piuttosto che/di*, *al posto di*; *invece*, en cuanto «avverbio di sostituzione standard o neutro», junto con *piuttosto*, *più che altro e viceversa* (Manzotti 2002: 4-6).

11. El ejemplo recoge el comentario de una estudiante en una fiesta de licenciatura al ver al festejado con la chaqueta de cartón que le habían preparado.

12 Según el *Vocabolario etimologico italiano* de Prati (1970), *invece* deriva de *in vece*: «*Vece* s. f., ufficio, incombenza per un altro; (ant.) persona o cosa che sia in luogo d'altra (G. Morelli). *Divisare le veci* (ant.) "distribuire la parte dell'opera che a ciascuno tocca di fare" (Caro); *fare le veci* (d'un altro). *Invece*, in *vece di* (Dante). Da *vices* (lat.) "vece, cambio" (R. e W. 9307). Di origine letteraria è l'ant. *vice* (Dante; Fazio), anche usata come componente di molti nomi: *vicecancelliere* (M. Vill.), ecc., quale prefisso come nei lat. tardi *vicepraefectus*, *vicequaestura* (Tollemache, 132-'3)».

El autor cuestiona la vinculación de *invece* con *al contrario* y *all'opposto*:

cioè due avverbi che a rigore esprimono non la sostituzione ma l'opposizione. Questa equiparazione si fonda sul valore oppositivo [valor que nosotros llamamos contrastivo] che tende ad assumere l'avverbio *invece* in enunciati di sostituzione analogica come (22) sopra [Giovanna si è riposata, lei *invece* è andata a fare un giro in bicicletta.] o come (28):

(28) Lei è affabile, sua sorella *invece* piuttosto scorbutica... (Manzotti 2002: 5)

Y propone para *invece* un significado básico de sustitución que no es incompatible con el sentido contrastivo porque incluso en este caso lo que caracteriza al conector es precisamente el hecho de que subsista una relación de sustitución, relativa, no al estado de cosas descrito en el primer miembro (que se mantiene) sino a las expectativas opuestas que genera lo aseverado en él:

Ciò che l'avverbio *invece* esprime nelle strutture disgiuntive è l'esistenza tra *p* e *q* di un rapporto che definirei di 'opposizione sostitutiva', esattamente come nei suoi impieghi avverbiali del tipo di (10) e (11), che sono preclusi ad *altrimenti* e che in generale non hanno nulla a che vedere con la disgiunzione:

(10) E' gentile. *Invece* / **Altrimenti* sua sorella no.

(11) Lei non lo sa ancora; *invece* gli altri lo sanno tutti.

E' ragionevole quindi aggregare *invece* all'ambito dei modificatori della forza appositiva tra disgiunti, alla stessa stregua di *per contro* e *al contrario* (quest'ultimo certo di impiego ristretto ad opposizioni 'forti'). Si badi tuttavia che l'opposizione sostitutiva non è la stessa cosa della opposizione in senso stretto. Essa è a rigore una opposizione che deriva dal fatto che tra due stati di cose (entità) sussiste un rapporto di sostituzione (uno di essi può stare al posto dell'altro) – e che può essere estesa a casi di chiara opposizione tra predicazioni che sussistono entrambe (v. (10)) solo a patto di potervi indurre una componente di controaspettativa (in (10) qualcosa del tipo 'ci si poteva aspettare che anche la sorella lo fosse'), vale a dire di sostituzione di un determinato stato de cose allo stato di cose che ci si aspettava. (Manzotti 1999: 22)

Desde este punto de vista, sí podemos sostener la hipótesis de Manzotti de un significado básico de "oposición sustitutiva" en *invece*, basado en la idea de *controaspettativa* y compatible con formas de enunciado o *schemi sintattico-semantic* diferentes: disyuntivo (53), refutativo (54) y contrastivo (55):

(53) Vuoi del te o *invece* del caffè? ¹³

¿Quieres té o #*en cambio* café?

¿Quieres té o [preferies] café?

(54) Laura non è brutta. E' molto carina *invece*.

Laura no es fea. Es muy guapa, #*en cambio*.

Laura no es fea. *Al contrario*, es muy guapa.

(55) Laura è gentile. *Invece* sua sorella no.

Laura es amable. *En cambio*, su hermana no.

De hecho, este significado de oposición sustitutiva resulta particularmente rentable en el diálogo para corregir las presuposiciones del interlocutor o del propio hablante. *Invece* aparece en el enunciado reactivo introduciendo una

13. Obsérvese que este sentido disyuntivo está necesariamente ligado a la presencia de la conjunción *o*; en su ausencia, el adverbio resulta incorrecto: *Portale un libro o invece una maglietta*, pero *Portale un libro, *invece una maglietta*. En enunciado reactivo resulta adecuado, pero asume un sentido refutativo: – *Portale un libro. – Una maglietta, invece*.

respuesta inesperada o contraria a las expectativas. Asume un valor modal episódico que subraya la evidencia de un estado de cosas inesperado, como podría hacer el comentador español *pues* en inicio de réplica o intervención reactiva no preferida:

- (56) – Sei stato a casa tutto il giorno?
 – Sono uscito *invece*.
 – ¿Has estado en casa todo el día?
 – *Pues no*, he salido.
- (57) – Hai fatto tutto, immagino.
 – Non ho fatto niente *invece*. / *Invece no*.
 – Has terminado, supongo.
 – *Pues no*, no he hecho nada.
- (58) Non hai fatto niente, immagino.
 Ho fatto tutto *invece*. / *Invece sì*. / *Certo che ho fatto invece*.
 No has hecho nada, supongo.
Pues sí, lo he hecho todo.
- (59) – Guarda che bene che sta *invece*!¹⁴
 – ¡*Pues* mira que bien le queda!

Es frecuente que en el primer miembro del enunciado italiano se mencione explícitamente la expectativa del hablante a través de la forma verbal. *Invece* no hace sino introducir una conclusión inesperada, la *controaspettativa* (contraargumentación directa), como podría hacer *sin embargo* en español:

- (60) [...] *Attendeva* che il tempo scorresse, che la pioggia mangiasse tutto. *Invece* tutto restò com'era (CORIS, narrativa)
 [...] Esperaba que el tiempo pasase, que la lluvia lo comiese todo. *Sin embargo*, todo quedó como era.
- (61) Laura *doveva* riposare e *invece* è andata a fare un giro in bicicletta.
 Laura tenía que descansar; *sin embargo*, se fue a dar un paseo en bicicleta.
- (62) Lo *credevo* onesto, *invece* è un farabutto.
 Yo creía que era honesto; *sin embargo*, es un sinvergüenza.

14. Sobre el conector *pues*, véase Portolés (1989) y Martín Zorraquino & Portolés (1999), donde el lector encontrará otras referencias bibliográficas. En este caso, el *pues* que pasa al italiano como *invece* es el *pues* comentador que se emplea «para introducir un miembro del discursivo que no se acomoda a la reacción buscada por el interlocutor [...] En ocasiones, este uso de *pues* en reacciones no preferidas se comprende por un efecto de sentido como una oposición en relación con el miembro anterior» (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4084). Los ejemplos propuestos por los autores pasan al italiano con *invece*.

- (ia) – [...] Ahora quiero que hablemos de este asunto.
 – ¡*Pues* yo no!
 – ¡*Pues* yo sí...! (C. Martín Gaité, *Las ataduras*, 28)
- (ib) – Adesso voglio che parliamo di questo argomento.
 – Io no *invece*
 – Io sì *invece*. / Io *invece* sì.
- (iia) – ¿Qué te ha pasado, Bernardo?
 – Nada.
 – *Pues* tienes la frente (sic) bastante inflamada. (*El País Domingo*, 1-XII-1996, 18)
- (iib) – Cosa ti è successo, Bernardo?
 – Niente.
 – *Invece* hai la fronte gonfia.

Y lo mismo en el diálogo. *Invece* pasa al español con el *pues* comentador o con el *sin embargo* de sentido refutativo en inicio de intervención reactiva (véase Martín Zorraquino & Portolés, 1999, III: 4079-4080).

- (63) – Laura *doveva* riposare.
– *Invece* è andata a fare un giro in bicicletta.
- (64) – Laura tenía que descansar.
– *Pues / Sin embargo*, se fue a dar un paseo en bicicleta.
- (65) – Lo *credevo* onesto.
– *Invece* è un farabutto.
– Yo creía que era honesto.
– *Pues / Sin embargo*, es un sinvergüenza.

En (66) el enunciado *È troppo pigra* legitima la inferencia de que “Laura trabaja poco y mal”. El contraargumento que introduce *invece* se opone a dicha inferencia afirmando lo contrario. En el contexto de la contraargumentación indirecta (dar o no dar la beca a Laura), el resultado es un enunciado de sentido refutativo débil (a diferencia de lo que sucedería si el hablante hubiese utilizado *al contrario*), equivalente a un acto ilocutivo de objeción.

- (66) – Abbiamo una borsa di studio da assegnare, ma io non la darei a Laura. E’ troppo pigra.
– In dipartimento con noi ha lavorato molto bene *invece*.
– Tenemos una beca, pero yo no se la daría a Laura. Es demasiado perezosa.
– *Sin embargo*, / *Pues* en el departamento ha trabajado muy bien.

Tampoco las formulaciones con *invece* en enunciados propiamente refutativos (sin cambio de tópico con respecto al enunciado del interlocutor) pueden expresar la oposición fuerte vinculada convencionalmente a *al contrario*. En este caso, el argumento antiorientado con *invece* tiene un sentido próximo al que asume la conjunción *si* o las construcciones *pero si*, *si que* en un acto ilocutivo de réplica¹⁵.

- (67) – Piero, tu non puoi venire. Sei ancora piccolo.
– Non sono piccolo *invece*!
– Piero, tú no puedes venir. Todavía eres pequeño.
– ¡*Pero si* no soy pequeño!
- (68) – Laura è una pigrona.
– Ma cosa dici? E’ molto attiva *invece*!
– Laura es una perezosa.
– ¿*Pero* qué dices? ¡*Si* es muy activa!
- (69) – Fortunatamente, il bambino non è tanto vivace.
– E’ vivacissimo *invece*. / E’ vivace [si] *invece*.
– Afortunadamente, el niño no es muy travieso.
– ¡*Pero si* es terrible! / *Si que* lo es.
- (70) – Non ti preoccupare, dai!
– E mi preoccupa, [si,] *invece*.

15. «[...] entendiendo por réplica una función interactiva caracterizada por remitir a la enunciación (es, por lo tanto, de naturaleza metacomunicativa) y por marcar lo inapropiado del acto lingüístico al que remite (cf. Moeschler 1980: 67). En último término, podemos entender que la función comunicativa que desempeña esta construcción es la de indicar la no pertinencia de la intervención del interlocutor» (Montolío 1999: 3682).

- No te preocupes, anda.
- *Sí que me preocupo, cómo no.*

Prueba de la debilidad argumentativa de la refutación con *invece* es el hecho de que pueda ser reforzada con la anteposición de *al contrario*, tanto en el discurso dialógico como en el monológico:

- (71) – Laura è una pigrona.
– *Al contrario. E' molto attiva invece!*
- (72) Perché un corso di psico-motricità per i più piccoli? L'idea non è nuova, *al contrario invece*, ma fino a qualche mese fa le maestre della scuola non volevano saperne.

Por otro lado, las expectativas pueden estar relacionadas con el devenir mismo del discurso y con la continuidad del tema tratado. En este caso el significado conectivo del marcador se pone al servicio de la estructuración informativa del discurso señalando –proponiendo al interlocutor– un cambio de tópico o tema, como podría hacer *bueno* en español cuando funciona como marcador metadiscursivo. Con esta función estructuradora, *invece* aparece siempre en posición final de enunciado:

- (73) – Certo, certo, ma lascia stare. Quand'è che vieni in dipartimento *invece?*
– Claro, claro, pero ni te preocupes. *Bueno...* ¿cuándo pasas por el departamento?
- (74) – Tranquilla, ho capito... dimmi, come è andata ieri sera *invece?*
– Tranquilla, comprendo. Y *bueno*, ¿qué tal ayer?

Obsérvese, además, que *invece* puede traducirse también con el ordenador español *por su parte* (véase Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4088-4089 y Garcés Gómez 2008: 58) siempre y cuando el nuevo comentario vaya asociado a un sentido de contraste o de oposición. Así, la traducción con *invece* no resultaría adecuada en (75) pero sí en (76).

- (75) La noticia de la extorsión al futbolista vasco-francés, que tuvo una amplia repercusión en la prensa internacional, fue confirmada ayer por el Bayern de Múnich en un comunicado. El club alemán indicó que había trasladado el asunto a la Policía de la capital bávara, que había establecido un dispositivo de seguridad especial para proteger al jugador. La Policía francesa, *por su parte*, ha adoptado también medidas de vigilancia para los padres del futbolista, que residen en Hendaya, y para su novia, una popular cantante que tiene su domicilio en París (CREA, *El Diario Vasco*, 14/12/2000).
- (76) Bernstein (1983 y 1990), al caracterizar los códigos sociolingüísticos como elaborados y restringidos, argumenta que los últimos se estructuran en frases cortas, simples en su forma gramatical, y a veces incompletas; de construcción sintáctica repetitiva y simple. Los primeros, *por su parte*, presentan una estructuración gramatical y sintáctica clara, precisa, con relaciones de coherencia tanto espacial como temporal, discriminaciones entre categorías gramaticales. Estas dos formas de lenguaje son antagónicas y por ello la última no está exenta del contexto, mientras la primera sí (CREA, *Clac. Círculo de Lingüística Aplicada a la Comunicación*, nº 14, 05/2003).

Resumiendo, como ponen de manifiesto los ejemplos vistos, *invece* tiene una frecuencia de uso mucho mayor que *en cambio*, se documenta tanto en el discurso monológico como en el dialógico, tiene una movilidad mayor y es compatible con un mayor número de formas de enunciado (contrastiva pero tam-

bién refutativa y disyuntiva). Desde el punto de vista semántico, el significado de *invece* es menos restrictivo que el de *en cambio* porque no pone limitaciones a la estructura informativa. Al igual que *al contrario* (it.), los miembros que conecta pueden comentar y contrastar tópicos distintos (como hacen *en cambio* y *por el contrario* en español, v. 41) pero pueden también ser comentario a un único tópico (como los españoles *al contrario* y *por el contrario*, v. 42). De forma coherente con el significado original sustitutivo de la base léxica, es plausible pensar en un significado procedimental no propiamente contrastivo sino más bien sustitutivo en línea con lo sostenido por Manzotti (1999, 2002). De ahí que se documente *invece* en dinámicas de contraargumentación directa para introducir una conclusión opuesta a la esperada a partir del primer miembro.

Conclusiones

El análisis ha puesto de manifiesto que los dos pares de conectores contraargumentativos estudiados son más diferentes de lo que a primera vista pudiera parecer. Los marcadores del español *al contrario* y *en cambio* se caracterizan por tener un significado más restrictivo que el de sus correspondientes italianos. El *al contrario* español conecta solo miembros que son comentario a un único tópico; en cambio, el *al contrario* italiano es indiferente a la estructura informativa (y en este sentido se comporta como *por el contrario* en español): puede volver sobre el tópico del miembro anterior o introducir un tópico nuevo. Con *al contrario* el hablante italiano puede refutar lo que se ha negado en el primer miembro del discurso, pero puede también expresar sin más una relación de contraste, algo que no puede hacer la forma española, que aparece solo en contraargumentaciones excluyentes de intención refutativa.

Por su parte, *en cambio* es un conector contraargumentativo exclusivamente contrastivo que exige convencionalmente el cambio de tópico; no así, *invece*, que aparece tanto en dinámicas de variación como de repetición tópicas, con finalidad tanto contrastiva como refutativa o, simplemente cancelando o atenuando alguna inferencia que pudiera desprenderse del primer miembro. En este caso, además, la base léxica del marcador español y del italiano es distinta. *En cambio* remite a un significado original de intercambio o trueque; *invece*, a un significado de sustitución que pervive, bajo formas distintas, en todos los sentidos del marcador (contraste, alternativa, refutación, objeción, réplica, cambio de tema) y que explica, a su vez, la facilidad con la que *invece*, por omisión del primer miembro, pasa a funcionar como operador discursivo.

Por último, por lo que respecta a las equivalencias interlingüísticas, el contraste ha revelado la ausencia de correspondencias bimembres. El *al contrario* italiano pasa al español con *al contrario*, pero también con *por el contrario*. El *invece* italiano pasa al español con *en cambio*, pero también con *al contrario*, *por el contrario*, *sin embargo*, con el *pues* comentador y con el *sí*, *pero sí* o *sí que* de réplica no preferida, con el *bueno* metadiscursivo de cambio de tema, con el ordenador *por su parte* cuando se asocia a un sentido de contraste u oposición e, incluso, podrá no traducirse, como sucede con el *invece* disyuntivo que se pone al servicio de la expresión de una alternativa.

Bibliografía

Danjou-Flaux, Nelly. 1983. « Au contraire, connecteur adversatif ». *Cahiers de Linguistique Française* 5, 275-303.

- Ducrot, Oswald. 1983. « Opérateurs argumentatifs et visée argumentative ». *Cahiers de Linguistique Française* 5, 7-36.
- Ducrot, Oswald. 1986 [1984]. *El decir y lo dicho*. Barcelona: Paidós.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2003. «Operador / conector, un criterio para la sintaxis discursiva». *Rilce* 19:1, 61-85.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- Garcés Gómez, María Pilar. 2008. *La organización del discurso: marcadores de ordenación y de reformulación*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Manzotti, Emilio. 1999. «Alternative». Francesco Sabatini, Gunver Skytte (eds.), *Linguistica testuale comparativa. Atti del Convegno interannuale della SLI. Copenhagen, 5-7 febrero 1988*. Copenhagen: Museum Tusculanum Press, 57-88.
- Manzotti, Emilio. 2002. «Grammatica della sostituzione». Gianluigi Beccaria, Carla Marelló (eds.), *La parola al testo. Scritti per bice Mortara Garavelli*. Alessandria: Edizioni dell'orso, 247-285.
- Martín Zorraquino, María Antonia. 2010. «Los marcadores del discurso y su morfología». Óscar Loureda Lamas, Esperanza Acín Villa (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 93-181.
- Martín Zorraquino, María Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe, vol. III, 4051-4214.
- Montolío, Estrella. 1999. «Las construcciones condicionales». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe, vol. III, 3643-3738.
- Portolés, José. 1989. «El conector argumentativo *pues*». *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica* 8, 117-133.
- Portolés, José. 1993. «La distinción entre los conectores y otros marcadores del discurso en español». *Verba. Anuario galego de Filoloxia* 20, 141-170.
- Portolés, José. 1994. «Sobre los conectores discursivos con la palabra *contrario*». Carlos Martín Vide (ed.), *Lenguajes naturales y lenguajes formales X*: 527-531.
- Portolés, José. 1995. «Diferencias gramaticales y pragmáticas entre los conectores discursivos *pero, sin embargo, no obstante*». *Boletín de la Real Academia Española* LXXV, cuaderno CCLXV, 231-269.
- Portolés, José. 1998a. «Dos pares de marcadores del discurso: *en cambio y por el contrario, en cualquier caso y en todo caso*». María Antonia Martín Zorraquino, Estrella Montolío Durán (eds.), *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros, 243- 264.
- Portolés, José. 1998b. «La teoría de la argumentación en la lengua y los marcadores del discurso», María Antonia Martín Zorraquino, Estrella Montolío Durán (eds.), *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros, 71-91.
- Portolés, José. 1998c. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel.
- Portolés, José. 2002. «Marcadores del discurso y traducción». Joaquín García Palacios, María Teresa Fuentes Morán (eds.), *Texto, terminología y traducción*. Salamanca: Almar, 145-167.
- Portolés, José. 2004a. «Sobre el uso de *al contrario* en las traducciones». María Jesús García Domínguez et al. (eds.), *Lengua española y traducción*. Las Palmas: Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, 19-37.
- Portolés, José. 2004b. *Pragmática para hispanistas*. Madrid: Síntesis.

Diccionarios y fuentes textuales

- Carbonell, Sebastiano. 1973. *Dizionario fraseologico completo. Italiano-spagnolo*. Milano: Hoepli.
- Prandi, Michele. 2006. *Le regole e le scelte. Introduzione alla grammatica italiana*. Bologna, UTET Università.
- Prati, Angelo. 1970. *Vocabolario etimologico italiano*. Milano: Garzanti.
- Real Academia Española: Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <<http://www.rae.es>> [febrero-marzo 2010]
- VV.AA. *Corpus di italiano scritto CORIS/CODIS*, Dipartimento di Studi Linguistici e Orientali (DSLO) de la Università di Bologna. Proyecto coordinado por R. Rossini Favretti y disponible on line: http://corpora.dslo.unibo.it/coris_ita.html

Il connettore *infatti* e i suoi corrispettivi francesi: distribuzione, funzioni, uso

Laura SERGO

1. Introduzione

È ben noto a chi insegna traduzione e interpretazione quali problemi possano insorgere quando si tratta di trasporre dei connettivi in una lingua straniera. Tali problemi possono derivare ad esempio dal fatto che le funzioni di un solo marcatore nella lingua di partenza vengono realizzate da più di uno nella lingua d'arrivo (Metrich 2004, Metrich & Faucher 2009, Nølke 2007) come ci mostrano ad esempio analisi contrastive italiano-tedesco (Gilardoni 2006, Hölker 1993, Sergio 2009), oppure insorgono da affinità morfologiche o etimologiche in lingue più strettamente apparentate come l'italiano e il francese (Ferrari & Rossari 1994, Gobber 2002, Rossari 1994), che unite a differenze di tipo semantico, aprono potenzialmente la strada a falsi amici.

Per illustrare quanto detto, nel presente contributo è stato scelto il connettivo *infatti*: di esso e dei suoi corrispondenti funzionali francesi saranno innanzitutto definiti distribuzione, funzioni e usi. Partendo da un corpus costituito da testi letterari, giornalistici, specialistici e divulgativi, verrà poi analizzata la distribuzione delle istruzioni specifiche del marcatore nei contesti d'uso individuati sia in testi originali che in testi tradotti¹.

2. Il segnale discorsivo *infatti*

Nei dizionari (Battaglia 1961-2002, Sabatini & Coletti 2008, Treccani³2008, Zingarelli¹²2010) e nelle grammatiche (Dardano & Trifone 1985: 293, Sensi 2003: 390) *infatti* viene definito generalmente come avverbio o come congiunzione coordinante che ha la funzione di introdurre nel testo relazioni quali conferma, spiegazione, prova e giustificazione; il frequente impiego di *infatti* «nelle repliche di accordo, positivo e negativo, ad antecedenti interrogativi o dichiarativi» in contesti dialogici è descritto da Bernini (2001: 219). Non va dimenticato l'uso antifrastrico in espressioni ironiche. La funzione argomentativa del connettivo viene discussa da Lo Cascio (1991: 76) che ne descrive il ruolo di marcatore di cooperazione argomentativa e di indicatore di forza argomentativa (Lo Cascio 1991: 256). Come osserva Pirazzini (in preparazione) *infatti* introduce un argomento in più che appoggia quello che lo precede tramite una dimostrazione o un'illustrazione; si tratta quindi di un'argomentazione subordinata (Atayan 2006: 62ss., 101s.); Serianni (2002: 542) ne mette in evidenza l'uso abduttivo precisando che le «congiunzioni esplicative *infatti* e *difatti*, possono avere funzione argomentativa, ricavando da un dato particolare la causa che l'ha determinato». Anche Rossari (1994: 158ss., 168) identifica due funzioni

1. Nella prospettiva della presente ricerca le traduzioni sono prese in considerazione in quanto un corpus adeguato per le analisi contrastive e non al fine di giudicare la riuscita o meno delle traduzioni.

pragmatiche distinte di *infatti*: conferma e rinforzo argomentativo in contesti monologici e dialogici.

Per quanto riguarda il francese, nei dizionari consultati (*Le grand Robert de la langue française* 2001, *Grand Larousse de la langue française*, 1972-75) le istruzioni relative a conferma e rinforzo sono attribuite essenzialmente ai marcatori *en effet* ed *effectivement*. Le funzioni esplicative e argomentativa di *en effet* sono specificate in particolare dal *Grand Robert*. Nella grammatica di Riegel, Pellat & Rioul (2005: 620ss.) *en effet* è presentato quale introduttore di una giustificazione della proposizione antecedente analogamente a *car*, con l'aggiunta che, nel caso di *car*, il locutore assume la responsabilità della proposizione introdotta dal marcatore; il ruolo argomentativo di *en effet* è menzionato da Roulet *et al.* (1991: 127ss.) e da Charaudeau (1992: 539) che vi associa anche *car*.

Sulla complessità delle istruzioni semantico-pragmatiche di questi marcatori mettono l'accento in particolare i lavori di Danjoux-Flaux (1980) e le ricerche anche di tipo contrastivo francese-italiano di Rossari (1994, 2002, 2007). Nella sua analisi, estesa anche ad altri marcatori quali *en fait* e *de fait*, Rossari mette in luce che, per quanto riguarda il francese *en effet* realizza le funzioni argomentativa e di conferma, quella riformulativa predomina invece nel caso di *en fait* (si veda anche Wilmet 1999: 536) e *de fait*: *en fait* introduce una riformulazione dell'antecedente presentata come un fatto nuovo; si tratta secondo Blumenthal (1996: 254) di un'informazione il cui interesse comunicativo è superiore a quello del contesto antecedente; con *de fait* la riformulazione è data come un fatto già stabilito, ed evoca quindi in un certo senso la conferma. Per quanto riguarda i corrispondenti "morfologici" italiani, le funzioni argomentativa / esplicative e di conferma sono esercitate da *infatti* (vedi sopra), *in effetti* introduce una conferma o una riformulazione dell'antecedente e *di fatto* introduce una sequenza che conferma o infirma l'ipotesi o l'aspettativa espressa nell'antecedente.

Quanto queste considerazioni teoriche trovino una corrispondenza nella concreta attività traduttiva sarà analizzato sulla base di un corpus di testi autentici.

3. Il corpus

Gli esempi analizzati sono tratti da un corpus che comprende testi in versione originale e in traduzione. Per la letteratura sono stati visti alcuni capitoli dei romanzi *Il giardino dei Finzi-Contini* di Giorgio Bassani, *La coscienza di Zeno* di Italo Svevo, una novella di Stefano Benni, *L'Enlèvement d'Hortense* di Jacques Roubaud e *Le Théorème du perroquet* di Denis Guedj; i quattro testi giornalistici sono stati pubblicati sul mensile *Le Monde Diplomatique* (LMD); la comunicazione specialistica e divulgativa è rappresentata da due opere attinenti alla traduttologia e alla linguistica (*Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione* di Umberto Eco e *Cours de linguistique générale* di Ferdinand de Saussure); una *Lettera Apostolica del Sommo Pontefice Giovanni Paolo II* completa l'elenco.

Se nel caso di LMD si può presumere che il testo originale sia francese, non possiamo stabilire con certezza quale sia la lingua originale della *Lettera Apostolica*. Tutto questo tuttavia non è rilevante ai fini della presente ricerca, del resto anche Nølke (2007: 176ss.) sottolinea i vantaggi di un'analisi basata sulla

verifica incrociata degli esempi, che permette di prendere in considerazione sia gli aspetti della produzione che quelli della ricezione dei testi.

4. Le traduzioni

Come si è visto, le istruzioni impartite da *infatti* e dagli equivalenti funzionali francesi sono definite e descritte in maniera esaustiva a livello teorico; in linea di principio perciò il confronto fra testo originale e traduzione non dovrebbe dar luogo a sorprese. La discussione di esempi rappresentativi di traduzioni in francese e dal francese illustrerà ora alcune delle scelte compiute dai traduttori.

4.1 *Infatti* nel testo di partenza

Il marcatore francese usato più frequentemente quale equivalente di *infatti* in funzione esplicativa o argomentativa è, come facilmente prevedibile, *en effet*, e non sorprende neppure il fatto che argomentazioni o spiegazioni si osservino piuttosto nei testi specialistici che non in quelli letterari.

L'esempio (1) è costituito da una struttura argomentativa piuttosto complessa: nel secondo capoverso la sequenza introdotta da *infatti*, e rispettivamente da *en effet*, fornisce un argomento a favore di quanto asserito in quella antecedente, cioè *Ma da questo incidente traeva il massimo partito*, che a sua volta contraddice l'asserzione *Potremmo dire che Nerval era vittima di un editing poco rigoroso*. Anche il doppio punto favorisce questa interpretazione in quanto funge da connettore esplicativo supplementare (Mortara Garavelli 2003: 99; Lala 2004: 150ss):

- (1a) [...] ogni tanto sia nella *Revue des deux Mondes* che in *Les filles du Feu* si inserisce un dialogo con virgolette, e ogni tanto si usano sia le virgolette che il trattino. [...] In tal modo il lettore non è mai sicuro se si rappresenti qualcuno che sta parlando o se il trattino introduca una rottura all'interno del corso dei pensieri del narratore. Potremmo dire che Nerval era vittima di un *editing* poco rigoroso. Ma da questo incidente traeva il massimo partito: *infatti* questa confusione tipografica incide sull'ambiguità del *fluire* narrativo. (Eco 2003: 63)
- (1b) [...] On pourrait dire que Nerval était victime d'un *editing* peu rigoureux. Mais il tirait le meilleur parti de cet incident: *en effet*, cette confusion typographique influe sur l'ambigüité du cours narratif. (Eco 2010: 79)

Nell'esempio (2) *infatti* e rispettivamente *en effet* marcano un argomento a sostegno del giudizio su D'Annunzio contenuto nella sequenza antecedente, riprendendo inoltre la metafora musicale creata da Pessoa. Nella versione francese la virgola, che separa il marcatore *en effet* collocato all'inizio del congiunto, dal resto della sequenza, segnala marcatezza sintattica (Ferrari 2003: 80) integrando l'intera frase nello *scopus* del marcatore e facilitando l'interpretazione argomentativa:

- (2a) Ritiratosi a Gardone, in una villa da lui chiamata Vittoriale degli Italiani, vi condusse una vita dissoluta e decadente, segnata da amori futili e da avventure erotiche. Guardò con favore al fascismo e alle imprese belliche. Fernando Pessoa lo aveva soprannominato "assolo di trombone", e forse non aveva tutti i torti. La voce che di lui ci giunge non è *infatti* il suono di un delicato violino, ma la voce tuonante di uno strumento a fiato, di una tromba squillante e potente. (Tabucchi 1994: 96)

- (2b) Retiré à Gardone, dans une villa qu'il baptisa Vittoriale degli Italiani, il y mena une vie dissolue et décadente, marquée par des amours futiles et des aventures érotiques. Il regarda d'un œil favorable le fascisme et les entreprises guerrières. Fernando Pessoa l'avait surnommé "solo de trombone", et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort. *En effet*, la voix qui nous vient de lui n'a pas le son d'un délicat violon, mais celui, retentissant, d'un instrument à vent, d'une trompette aiguë et autoritaire. (Tabucchi 1994: 99)

Più raro è invece l'impiego di *car* – la cui posizione è soggetta a maggiori restrizioni – come marcatore di argomentazione, anche nella traduzione dei testi specialistici analizzati. Uno dei pochi esempi è stato reperito in un testo letterario, in cui nel discorso diretto libero del protagonista *infatti* e *car* mettono in relazione due fatti dei quali il secondo ha la funzione di rinforzare la plausibilità dell'antecedente (si veda anche Groupe λ 1975: 250ss):

- (3a) La compagna che si sceglie rinnerà, peggiorando o migliorando, la propria razza nei figli, ma madre natura [...] ci dà a credere che dalla moglie risulterà anche un rinnovamento nostro, ciò ch'è un'illusione curiosa non autorizzata da alcun testo. *Infatti* si vive poi uno accanto all'altro, immutati [...]. (Svevo 1964: 82)
- (3b) [...] mais mère nature [...] nous fait croire que nous viendra aussi un renouvellement personnel de notre épouse, illusion curieuse qu'aucun texte n'autorise. *Car* nous vivons ensuite côte à côte, inchangés [...]. (Svevo 2007: 103)

Una maggiore varietà nella scelta del marcatore si è potuta constatare nelle traduzioni in francese di sequenze confermative introdotte da *infatti*. Troviamo *en effet*, come nell'esempio (4) in cui, con un procedimento impiegato di frequente da Svevo, viene confermato l'asserzione al discorso diretto della sequenza precedente:

- (4a) Rise, soddisfatto, dicendomi: – Siete molto robusto, voi! Avrei dovuto indovinare che il tavolo veniva mosso dal solo altro uomo della compagnia. M'ero dimostrato più forte di lui, *infatti*, ma presto dovetti sentirmi di lui più debole. (Svevo 1964: 146)
- (4b) [...] – Vous alors, vous êtes rudement costaud ! J'aurais dû deviner que ce guéridon ne pouvait être soulevé, excepté moi, que par le seul homme de notre groupe. Je m'étais montré plus fort que lui, *en effet*, mais j'ai dû bientôt me sentir plus faible. (Svevo 2007: 171)

L'uso confermativo di *infatti* predomina in particolare nei contesti dialogici come il seguente:

- (5a) – Lasci perdere e componga in fretta questo numero. Nove nove tre sei due.
– Ma non è il mio.
– *Infatti* è quello di Vanini.
– Ma io non so se ... (Benni ¹⁵2007[1994]: 20)
- (5b) – Laissez tomber et composez très vite ce numéro. Neuf neuf trois six deux.
– Mais ce n'est pas le mien !
– *En effet*, c'est celui de Vanini.
– Mais je ne sais pas si ... (Benni 2009: 26)

Nel corpus analizzato compaiono quali equivalenti funzionali di *infatti* confermativo, oltre a *en effet*, anche i marcatori *de fait* e *en fait*. Nella versione francese dell'esempio (6) il secondo congiunto viene introdotto da *de fait*:

- (6a) E mi si stringeva come non mai il cuore al pensiero che in quella tomba, istituita, sembrava, per garantire il riposo perpetuo del suo primo committente – di lui, e della sua discendenza –, uno solo, fra tutti i Finzi-Contini che avevo conosciuto ed amato io, l’avesse poi ottenuto questo riposo. *Infatti* non vi è stato sepolto che Alberto, il figlio maggiore morto nel ‘42 di un linfogramuloma. (Bassani 2009[1962]: 344)
- (6b) Et mon cœur se serrait comme jamais à la pensée que dans cette tombe [...] un seul d’entre tous les Finzi-Contini que j’avais connus et aimés avait eu droit à ce repos. *De fait*, il n’y a qu’Alberto qui y soit inhumé, Alberto, le fils aîné, mort en 42 d’une lymphogranulomatose. (Bassani 1964: 20)

Essendo *de fait* un marcatore riformulativo, nella traduzione la sequenza da esso introdotta può essere interpretata piuttosto come una riformulazione di quella antecedente *un seul d’entre tous les Finzi-Contini que j’avais connus et aimés avait eu droit à ce repos*. Nel testo di arrivo l’aspetto riformulativo risulta cioè più rilevante ed esplicito rispetto a quello di conferma; ciò può essere legato alla semantica dell’antecedente, che si riferisce a un fatto reale già stabilito, rendendo perciò meno rilevante l’aspetto confermativo.

L’esempio (7) è tratto da una *Lettera Apostolica* di Giovanni Paolo II. Il marcatore impiegato nella versione francese è in questo caso *en fait*, che, a livello morfologico, presenta la massima analogia con *infatti*:

- (7a) [...] riflettere sulle “sfide” che le comunicazioni sociali costituiscono per la Chiesa, la quale, [...] «si sentirebbe colpevole di fronte al suo Signore se non adoperasse questi potenti mezzi». La Chiesa, *infatti*, non è chiamata soltanto ad usare i media per diffondere il Vangelo ma, oggi più che mai, ad integrare il messaggio salvifico nella “nuova cultura” che i potenti strumenti della comunicazione creano ed amplificano. (www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_letters/documents/hf_jp-ii_apl_20050124_il-rapido-sviluppo_it.html)
- (7b) [...] réfléchir sur les “défis” que les communications sociales constituent pour l’Église, laquelle, [...] « se sentirait coupable devant son Seigneur si elle ne mettait pas en œuvre ces puissants moyens ». *En fait*, l’Église n’est pas appelée seulement à utiliser les médias pour diffuser l’Évangile mais, aujourd’hui plus que jamais, à intégrer le message salvifique dans la ‘nouvelle culture’ que ces puissants instruments de la communication créent et amplifient. (www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_letters/documents/hf_jp-ii_apl_20050124_il-rapido-sviluppo_fr.html)

Rossari (1994: 155) osserva che nelle riformulazioni introdotte da *en fait* vengono di norma presentati elementi di novità; ciò rende in questo caso quindi meno probabile l’interpretazione confermativa del connettore. Tuttavia nel secondo congiunto non è contenuto alcun fatto o aspetto nuovo, anzi viene ripreso tramite una ricorrenza parziale il concetto di *potenti mezzi / puissants moyens* dell’antecedente tramite i *potenti strumenti della comunicazione / puissants instruments de la communication* nella sequenza introdotta dal marcatore. La scelta di utilizzare *en fait* potrebbe essere spiegata perciò come interferenza suggerita dall’analogia morfologica fra i due marcatori.

4.2 *Infatti* nel testo di arrivo

Analogamente a quanto si è potuto constatare nelle traduzioni dall’italiano al francese, l’equivalente funzionale italiano di *en effet* impiegato più frequentemente è *infatti*, e ciò vale sia per l’uso esplicativo / argomentativo che per quello

confermativo. Nell'esempio seguente *en effet* e *infatti* introducono, a sostegno di quanto asserito nella tesi, un argomento subordinato a quello precedente (Lo Cascio 1991: 136; Atayan 2006: 62ss., 101s.), marcato da *car / perché*:

- (8a) Nul n'avait imaginé une telle évolution, une telle capacité du PCC à rebondir. Car, pour une bonne part, on cherchait son "identité" au mauvais endroit. *En effet*, on a longtemps sous-estimé l'importance, et même la prééminence, de la dimension nationaliste dans les motivations du régime de Pékin [...]. (Lew 2004)
- (8b) Nessuno avrebbe immaginato un'evoluzione simile, una tale capacità del Pcc di risollevarsi. Perché in buona parte la sua "identità" veniva cercata nel posto sbagliato. Si è *infatti* a lungo sottostimata l'importanza, e anche la preminenza, della dimensione nazionalista nelle motivazioni del regime di Pechino [...]. (Lew 2004, trad. it. di P. B)

Infatti viene impiegato anche quale equivalente funzionale di *car*, come si vede nella sequenza tratta dal *Cours de linguistique générale*, in cui il connettivo occorre con una certa frequenza in contesti argomentativi. Va detto tuttavia che il traduttore (Tullio De Mauro) ha preferito in genere ricorrere ad altre espressioni, che instaurano piuttosto delle relazioni di causalità come *perché* e *giacché*:

- (9a) Il faudrait substituer tout de suite le naturel à l'artificiel; mais cela est impossible tant qu'on n'a pas étudié les sons de la langue; *car* détachés de leurs signes graphiques, ils ne représentent plus que des notions vagues, et l'on préfère encore l'appui, même trompeur, de l'écriture. (de Saussure 1998[1916]: 55)
- (9b) Bisognerebbe allora sostituire il naturale all'artificiale, il che è però impossibile per chi non abbia studiato i suoni della lingua: questi, *infatti*, staccati dai loro segni grafici, non rappresentano più che delle nozioni vaghe, e si finisce col preferire l'aiuto, anche se ingannevole, della scrittura. (de Saussure 1972: 44)

Nell'esempio (10) i marcatori *en effet* e *infatti* segnalano invece la conferma – appoggiata dalla presentazione di cifre – dell'asserzione antecedente:

- (10a)[...] En revanche, la construction de logements sociaux a diminué de plus de 30 %. Elle est *en effet* passée de 67 000 en 1995 à 42 000 en 2003, et ne répond donc pas au programme électoral du Parti populaire (PP), qui était de construire 420 000 logements avant mars 2004. (Vidal-Beneyto 2004)
- (10b)[...] In compenso, la costruzione di case popolari è diminuita di oltre il 30%. È *infatti* passata dalle 67.000 del 1995 alle 42.000 del 2003, si è quindi disatteso il programma elettorale del Partito popolare (Pp) che dichiarava di voler costruire 420.000 alloggi prima del marzo 2004. (Vidal-Beneyto 2004, trad. it. di G.P)

Non raramente si riscontra la scelta di *infatti* per *en fait*, come negli esempi (11) e (12). In (11) *en fait* introduce la riformulazione del congiunto antecedente, aggiungendo inoltre l'elemento nuovo *faire beaucoup mieux: installer un robot qui jouerait [...]* à sa place. Il marcatore *infatti* in genere non prevede questo tipo di funzione e suggerisce piuttosto un'interpretazione confermativa, che non trova corrispondenza nel contesto originale. Sarebbero invece pensabili in questo caso il marcatore *in realtà* (Rossari 1994: 158) o anche il modalizzatore *anzi* (Bazzanella 2003: 135):

- (11a) Il fallait d'abord mettre au point un mécanisme qui, pendant qu'il s'installerait tranquillement devant son clavier avec sa SF, commanderait à l'ordinateur le programme. [...]. *En fait* (mais là il y avait surtout un problème d'argent qui ne

pouvait se résoudre qu'en résolvant la deuxième moitié du problème), il pourrait faire beaucoup mieux: installer un robot qui jouerait (qui mettrait l'ordinateur en marche) à sa place et il n'aurait même plus à venir (grâce à une commande à distance) en personne devant son clavier. (Roubaud 1987: 117)

- (11b) Bisognava, per prima cosa, mettere a punto un meccanismo che, mentre lui sta tranquillamente davanti alla tastiera con il suo libro di fantascienza, comandi il programma al computer. [...]. *Infatti* (ma c'era soprattutto un problema economico che si poteva risolvere solo risolvendo la seconda parte del problema) si sarebbe potuto fare anche meglio: installare un robot che avrebbe suonato (mettendo in moto il computer) al suo posto, ed egli non avrebbe dovuto (grazie a un comando a distanza) neanche più venire di persona alla tastiera. (Roubaud 1988: 91)

In (12) l'impiego di *infatti* nella versione italiana trasforma in una sequenza di tipo esplicativo il congiunto introdotto in francese da *en fait*, tramite il quale viene segnalato il contrasto tra il fatto reale (l'immutato duopolio) e gli obiettivi a cui mirava la legge Maccanico. Gli equivalenti funzionali in questo caso potrebbero essere considerati piuttosto il marcatore, che potremmo definire "polifunzionale", *in realtà* o la locuzione *in definitiva* che ridimensionano la validità del contenuto del primo congiunto (Ferrari & Zampese 2004: 314).

- (12a) Sept ans plus tard, le gouvernement de centre gauche parvint à faire adopter la loi Maccanico du 31 juillet 1997, pour tenter de réduire le poids du duopole, en limitant à deux le nombre de chaînes nationales autorisées pour un même groupe, et en créant l'Autorité garante de la communication (Agcom). Mais la gauche n'a su ni traiter le "conflit d'intérêts" posé par M. Berlusconi ni réduire l'empire médiatique de ce dernier. En fait, les deux acteurs du duopole ont conservé leurs trois chaînes, contrôlant 90% de l'audience moyenne et 97% des recettes publicitaires de la télévision. (Musso 2004)

- (12b) Sette anni dopo, il governo di centro-sinistra riesce a far adottare la legge Maccanico del 31 luglio 1997, n. 249, per tentare di ridurre il peso del duopolio, limitando a due il numero delle reti nazionali autorizzate per uno stesso gruppo e istituendo l'Autorità garante della comunicazione (Agcom). Ma la sinistra non è riuscita né ad affrontare il "conflitto di interesse" posto da Berlusconi né a ridurre il suo impero mediatico. *Infatti*, i due attori del duopolio hanno conservato le loro tre reti, controllando il 90% dell'audience media e il 97% delle entrate pubblicitarie della televisione. (Musso 2004, trad. it. di A. M. M.)

Non è da escludere che anche in questi due ultimi casi, analogamente a quanto si è osservato in precedenza, la scelta traduttiva possa essere stata influenzata da interferenze dovute all'affinità morfologica fra i due marcatori.

L'analisi del corpus ha confermato inoltre una particolare caratteristica già constatata in uno studio contrastivo italiano-tedesco (Sergo 2012) e cioè la tendenza a inserire *infatti* anche dove nell'originale non vi è alcun connettivo, come negli esempi (13) e (14)². In (13) il risultato è un effetto di esplicitazione della relazione argomentativa fra i due congiunti (Atayan & Kusztor 2010):

- (13a) Les deux entités autonomes d'Ossétie du Sud et d'Ossétie du Nord [...] représentent des enjeux décisifs pour les États russe et géorgien. Elles commandent

2. Talvolta l'aggiunta di elementi esplicativi è richiesta ai traduttori dalle case editrici, come ha fatto osservare nel corso della discussione Carla Bazzanella, che rigrazia per questa informazione.

les deux principales routes transcaucasiennes entre Vladikavkaz (« qui domine le Caucase ») et Tbilissi [...]. (Radvanyi 2004)

- (13b) Le due entità autonome dell'Ossezia del sud e dell'Ossezia del nord [...] hanno un'importanza fondamentale per lo stato russo e georgiano. Controllano *infatti* le due principali strade transcaucasiche fra Vladikavkaz («che domina il Caucaso») e Tbilissi [...]. (Radvanyi 2004, trad. it. di A.D.R)

Nell'ultimo esempio infine l'aggiunta di *infatti* nel testo di arrivo dà luogo a una ridondanza nel contesto confermativo già verbalizzato da *confermare*.

- (14a) Perrette revint vers M. Ruche:
 – Je n'ai aperçu aucune étiquette indiquant le contenu des caisses.
 – Il n'y en a pas, confirma M. Ruche.
 – Cela nous aurait facilité la tâche. (Guedj 1998: 78)
- (14b) Perrette si rivolse al signor Ruche: «Non mi è sembrato di vedere etichette che indicassero il contenuto delle casse di libri».
 «*Infatti* non ce ne sono», confermò lui.
 «Questo ci avrebbe facilitato il compito». (Guedj ⁸2007[2000]: 67)

5. Conclusione

Come si è potuto vedere nella discussione di questo campione di esempi, tratto da un corpus la cui dimensione tuttavia non va considerata rappresentativa, i risultati delle ricerche di Corinne Rossari costituiscono una base valida e di grande utilità per lo studio contrastivo di testi originali e delle relative traduzioni, sia nel campo della traduttologia e della linguistica testuale che in quello della didattica della traduzione. Il presente lavoro si limita all'analisi di alcuni marcatori esplicativi/argomentativi e confermativi italiani e francesi. Sarà compito di ulteriori ricerche approfondire ed estendere tale analisi ad altre locuzioni quali ad esempio *di fatto*, *in effetti*, *effettivamente* / *effectivement*, ecc. al fine di offrire un panorama completo delle complesse istruzioni fornite da questi marcatori.

Riferimenti bibliografici

Opere citate

- Atayan, Vahram. 2006. *Makrostrukturen der Argumentation im Deutschen, Französischen und Italienischen*. Bern: Peter Lang.
- Atayan, Vahram; Kusztor, Mónika. 2010. «Come esplicitare l'esplicitazione? Qualche considerazione sull'ipotesi dell'esplicitazione nella teoria della traduzione». Maria Iliescu, Heidi M. Siller-Runggaldier, Paul Danler (a cura di), *Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes. Innsbruck, 3-8 Septembre 2007*. Berlin: De Gruyter, Tome 1, 519-528.
- Battaglia, Salvatore. 1961-2001. *Grande dizionario della lingua italiana*. Torino: UTET.
- Bazzanella, Carla. 2003. «Dal latino *ante* all'italiano *anzi*: la 'deriva modale'». Alessandro Garcea (a cura di), *Forme di comunicazione nell'epistolario ciceroniano*. Torino: Rosenberg, 123-140.
- Bernini, Giuliano. 2001 [1991]. «Le profrasi». Lorenzo Renzi, Giampaolo Salvi, Anna Cardinaletti (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione*. Bologna, Il Mulino, 2^a ed., vol. 3, 175-222.
- Blumenthal, Peter. 1996. «Le connecteur *en fait*». Claude Muller (a cura di), *Dépendance et intégration syntaxique*. Tübingen: Niemeyer, 257-269.

- Charaudeau, Patrick. 1992. *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris: Hachette.
- Danjou-Flaux, Nelly. 1980. «A propos de *de fait, en fait, en effet* et *effectivement*». *Le français moderne* 48, 110-139.
- Dardano, Maurizio; Trifone, Pietro. 1985. *La lingua italiana*. Bologna: Zanichelli.
- Ferrari, Angela. 2003. *Le ragioni del testo. Aspetti morfosintattici e interpuntivi dell'italiano contemporaneo*. Firenze: Accademia della Crusca.
- Ferrari, Angela; Rossari, Corinne. 1994. «De *donc* à *dunque* e *quindi*: les connexions par raisonnement inférentiel». *Cahiers de linguistique française* 15, 7-49.
- Ferrari, Angela; Zampese, Luciano. 2004. *Dalla frase al testo. Una grammatica per l'italiano*. Bologna: Zanichelli.
- Gilardoni, Silvia. 2006. «Didattica del connettivo e uso veicolare delle lingue. Con attenzione al tedesco e all'italiano L2». Giovanni Gobber, Maria Cristina Gatti, Sara Cigada (a cura di), *Sýndesmoi: connettivi nella realtà dei testi*. Milano: V&P, 175-198.
- Gobber, Giovanni. 2002. «La sartoria del testo: connettori tra semantica e pragmatica». *Mots, Palabras Words* 1: 43-50.
- Le Grand Robert de la langue française*. 2001. Paris: Dictionnaires Le Robert.
- Grand Larousse de la langue française en sept volumes*. 1989. Paris: Larousse.
- Groupe λ. 1975. «*Car, parce que, puisque*». *Revue Romane* 10, 248-280.
- Lala, Letizia. 2004. «I due punti e l'organizzazione logico-argomentativa del testo». Angela Ferrari (a cura di), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*. Torino: Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, 143-164.
- Lo Cascio, Vincenzo. 1991. *Grammatica dell'argomentare. Strategie e strutture*. Firenze: La Nuova Italia.
- Metrich, René. 2004. «*Tatsächlich* und *in der Tat*: ein Abgrenzungsversuch». *Convivium*, 263-300.
- Metrich, René; Faucher, Eugène. 2009. *Wörterbuch deutscher Partikeln. Unter Berücksichtigung ihrer französischer Äquivalenten*. Berlin, New York: De Gruyter.
- Mortara Garavelli, Bice. 2003. *Prontuario di punteggiatura*. Bari: Laterza.
- Nølke, Henning. 2007. «Connectors in a cross-linguistic perspective». *Languages in Contrast* 7:2, 167-184.
- Pirazzini, Daniela. In preparazione. *Argumentative Textprofile*. Habilitationsschrift. Universität des Saarlandes.
- Riegel, Martin; Pellat, Jean-Christophe; Rioul, René. 2005[1994]. *Grammaire méthodique du français*. Paris: Presses universitaires de France, 3^a ed.
- Rossari, Corinne. 1994. *Les opérations de reformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*. Bern: Lang.
- Rossari, Corinne. 2002. «Les adverbes connecteurs: vers une identification de la classe et des sous-classes». *Cahiers de linguistique française* 24, 11-44.
- Rossari, Corinne. 2007. *Les moyens détournés d'assurer son dire*. Paris: PUPS.
- Rossari, Corinne; Beaulieu-Masson, Anne; Cojocariu, Corina; Razgoulieva, Anna. 2004. *Autour des connecteurs*. Berne: Lang.
- Roulet, Eddy; Auchlin Antoine; Moeschler, Jacques; Rubattel, Christian; Schelling, Marianne. 1991[1987]. *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne: Lang, 3^a ed.

- Sabatini, Francesco; Coletti, Vittorio. 2008. *Dizionario della lingua italiana*. Milano: RCS Libri.
- Serianni, Luca. 2002. *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria*. Torino: UTET.
- Sergo, Laura. 2009. «La funzione argomentativa del connettore *infatti* in testi scientifici e divulgativi». Vahram Atayan, Daniela Pirazzini (a cura di), *Argumentation: théorie – langue – discours. Actes de la section Argumentation du XXX. Congrès des Romanistes allemands, Vienne, septembre 2007*. Bern: Peter Lang, 317-330.
- Sergo, Laura. 2012. «Die Wiedergabe von Konnektoren: eine kontrastive Studie Italienisch-Deutsch am Beispiel von *infatti*». Claudio Di Meola, Antonie Hornung, Lorenza Rega (a cura di), *Perspektive Vier. Akten der 4. Tagung Deutsche Sprachwissenschaft in Italien*. Bern: Peter Lang, 229-241.
- Il vocabolario Treccani*. 2008[1997]. Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, 3^a ed.
- Wilmet, Marc. 1999[1997]. *Grammaire critique du français*, Paris, Hachette, 2^a ed.
- Lo Zingarelli 2011 – Vocabolario della lingua italiana*. 2010. Bologna, Zanichelli.

Corpus

- Bassani, Giorgio. 2009[1962]. *Il giardino dei Finzi-Contini (Il romanzo di Ferrara, Libro terzo)*. Milano: Mondadori. [Trad. it. di Michel Arnaud, *Le jardin des Finzi-Contini*. Paris: Gallimard, 1964].
- Benni, Stefano. 2007[1994]. *L'ultima lacrima*. Milano: Feltrinelli, 15^a ed. [Trad. fr. di Marguerite Pozzoli, *La dernière larme*. Arles: Actes Sud, 2009].
- Eco, Umberto. 2003. *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*. Milano: Bompiani. [Trad. fr. di Myriem Bouzaher, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Paris: Grasset, 2010].
- Guedj, Denis. 1998. *Le théorème du perroquet*. Paris, Seuil [Trad. it. di Lidia Perria, *Il teorema del pappagallo*. Milano: TEA, 2007 [Longanesi 2000], 8^a ed.].
- Lew, Roland. 2004. «Les ressorts cachés du dynamisme chinois». *Le Monde Diplomatique*, Octobre 2004. [Trad. it. di P. B., «Le risorse nascoste del dinamismo cinese». *Le Monde Diplomatique*, ed. italiana, ottobre 2004]
- Musso, Pierre. 2004. «M. Silvio Berlusconi trébuché sur les médias». *Le Monde Diplomatique*, Février 2004. [Trad. it. di A. M. M., «Silvio Berlusconi inciampa sui media». *Le Monde Diplomatique*, ed. italiana, febbraio 2004]
- Radvanyi, Jean. 2004. «Ces conflits mal éteints qui ébranlent le Caucase». *Le Monde Diplomatique*, Octobre 2004. [Trad. it. di A. D. R., «Caucaso, le conseguenze sanguinose di conflitti sempre irrisolti». *Le Monde Diplomatique*, ed. italiana, ottobre 2004].
- Roubaud, Jacques. 1991[1987]. *L'enlèvement d'Hortense*. Paris: Seghers. [Trad. it. di Stefano Benni, *Il rapimento di Ortensia*. Milano: Feltrinelli, 1988].
- Saussure, Ferdinand de. 1998[1916]. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot & Rivages. [Introduzione, trad. it. e commento di Tullio De Mauro, *Corso di linguistica generale*. Bari: Laterza, 1972].
- Svevo, Italo. 1964[1923]. *La coscienza di Zeno*. Milano: Dall'Oglio, 13^a ed. [Trad. fr., introduction et notes de Maryse Jeuland-Meynaud, *La conscience de Zeno*. Paris: LGF, 2007].
- Tabucchi, Antonio. 1994. *Sostiene Pereira*. Milano: Feltrinelli. [Trad. fr. di Bernard Comment, *Pereira prétend*. Paris: Christian Bourgois éditeur, 1994].

Vidal-Beneyto, José. 2004. «Le lourd héritage de l'ère Aznar». *Le Monde Diplomatique*, Avril 2004. [Trad. it. di G.P., «La pesante eredità dell'era Aznar». *Le Monde Diplomatique*, ed. italiana, aprile 2004]

Lettera Apostolica Il rapido sviluppo del Sommo Pontefice Giovanni Paolo II ai responsabili delle comunicazioni sociali, dal Vaticano, 24 gennaio 2005

<http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_letters/documents/hf_jp-ii_apl_20050124_il-rapido-sviluppo_it.html>

Lettre Apostolique Le progrès rapide du Souverain Pontife Jean Paul II aux responsables des communications sociales, du Vatican, le 24 janvier 2005

<http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_letters/documents/hf_jp-ii_apl_20050124_il-rapido-sviluppo_fr.html>

Deuxième partie

Les marqueurs du discours en espagnol, français et italien : études contrastives intralinguistiques

Connettivi e gerarchie testuali tra morfologia, sintassi e punteggiatura. Note a partire dall'italiano

Angela FERRARI

1. Introduzione

L'obiettivo di questo mio intervento consiste nel mostrare che la distribuzione sintattica degli elementi intrinsecamente connettivi, unita alla natura della loro manifestazione interpuntiva nello scritto e prosodica nel parlato, può avere effetti sul loro valore d'impiego; e, soprattutto, che tali effetti possono essere generalizzati e spiegati. Non si tratta, dunque, di andare a vedere lo specifico valore che un particolare connettivo viene ad avere in un determinato atto di parola, unico e irripetibile, quanto piuttosto di riflettere sull'influsso generale che un dato tipo di posizione sintattica e un dato profilo prosodico o interpuntivo esercitano sul valore semantico-lessicale del connettivo. Siamo, con questo tipo di riflessione, nell'ambito della linguistica del testo (o *analyse du discours*): più precisamente, in quella sua componente che riflette sulla relazione che intercorre tra lessico, grammatica della frase e natura semantico-pragmatica dell'architettura del testo.

Che ci sia un legame generale tra la posizione grammaticale del connettivo e la sua interpretazione non è certo un'osservazione nuova, mai fatta finora. Tale nesso è stato tuttavia approfondito solo riguardo a due casi specifici, in cui il mutamento indotto dalla manifestazione sintattico-prosodico/interpuntiva può essere definito, anche se in modo diverso, "categoriale": quello che riguarda il passaggio di un elemento linguistico da connettivo con significato logico-argomentativo a segnale discorsivo, parzialmente o totalmente desemantizzato; e quello che concerne il passaggio delle congiunzioni subordinanti e coordinanti da operatori proposizionali a connettivi testuali. Molto poco si sa invece sul fenomeno in esame quando esso si esercita su elementi connettivi che sono intrinsecamente tali e che tali rimangano anche dopo aver subito la trasformazione semantica indotta dalla loro posizione grammaticale. È su questo aspetto meno noto che mi soffermerò nelle pagine seguenti, non senza aver dapprima ricordato i fenomeni già osservati.

2. Aspetti già noti: dal connettivo al segnale discorsivo, dalle congiunzioni frasali ai connettivi

2.1 Negli ultimi due-tre decenni, riguardo a tutte le lingue romanze e con particolare attenzione alla comunicazione orale, si è osservato che determinati connettivi, tipicamente quando sono collocati ai margini di una battuta dialogica o sono provvisti di una marcata autonomia prosodica, perdono il loro potenziale valore logico-argomentativo e diventano semplici segnali di presa di turno, o di contatto, o di richiesta di passaggio a un altro turno: diventano insomma dispositivi interazionali, svuotandosi della funzione di connessione logica e argomentativa iscritta nella loro semantica lessicale.

Per quanto riguarda la lingua italiana¹, basti ricordare, paradigmaticamente, che la trasformazione dei connettivi da elementi logico-argomentativi a segnali discorsivi, attivata o aiutata da posizionamenti sintattico-intonativi particolari, è tematizzata nel terzo volume della *Grande grammatica italiana di consultazione* nel capitolo redatto da Carla Bazzanella intitolato proprio «I segnali discorsivi» (Bazzanella 1995). L'illustrazione è ampia e tocca tipi diversi di espressioni linguistiche, costrutti frasali, sintagmi vari, congiunzioni, avverbi, come ad esempio *allora* che, collocato in apertura di intervento e senza aggancio al contesto precedente, tende a perdere il suo originale valore consecutivo per diventare un segnale di presa di turno:

- (1) [All'inizio di una discussione in classe:] *Allora*, sapete che il 7 dicembre abbiamo fatto questo consiglio di classe. (Bazzanella 1995: 233)

Sempre riguardo all'italiano, l'osservazione del fenomeno ha peraltro un precedente tra i più illustri. Lo troviamo nel pionieristico studio della *Italienische Umgangssprache* di Leo Spitzer², applicata a connettivi appartenenti a categorie morfologiche diverse, quali per esempio le congiunzioni *ma* ed *e*; gli avverbi *dunque*, *infatti*; la locuzione *tant'è vero che*. Prendiamo, a modo di esemplificazione, il caso di *ma*³, il cui valore semantico in tempi recenti ha ricevuto una particolare attenzione (per l'italiano, cf. rappresentativamente Marconi & Bertinetto 1984, Sabatini 1997). Precorrendo i tempi della pragmlinguistica, Spitzer distingue un *ma* semanticamente pieno e provvisto di un valore logico oppositivo – che chiama «*ma* sintattico» – e un «*ma* situazionale», svuotato del suo valore logico-oppositivo, e sintomatico – per utilizzare i suoi termini – dello «stato psicologico» (psico-affettivo, psico-cognitivo, psico-sociale ecc.) del locutore; così, per esempio viene descritto il valore del «*ma* situazionale» che inaugura una frase esclamativa:

Il *ma* dunque esprime l'insoddisfazione, l'ostilità che il parlante prova per la situazione; mostra quanto sia forte l'influenza della situazione sul parlante, come egli non possa fare a meno di ostentare la sua posizione personale, e quanto sia forte il suo io soggettivo che lo costringe costantemente a prender posizione. Il *ma* mostra anche come il parlante prenda posizione nei confronti del corso degli eventi e si opponga a esso (Spitzer 2007[1922]: 266).

Ora, Spitzer ancora le due diverse interpretazioni a posizioni grammaticali diverse: il *ma* connettivo logico-argomentativo (nei suoi termini «sintattico» con valore «oppositivo») alla sua manifestazione in un costrutto coordinativo sintattico-prosodicamente compatto, e il *ma* segnale discorsivo («situazionale») alla manifestazione in cui inaugura una enunciazione autonoma, come negli esempi (2) e (3) in cui esso apre una battuta dialogica che reagisce a un intervento precedente, e in (4) in cui *ma* reagisce alla situazione fisica d'enunciazione:

1. Nell'ambito della linguistica francese, il fenomeno è stato tematizzato per esempio in Svizzera nel quadro dei lavori di *analyse du discours* diretti da Eddy Roulet, o di quelli di Jacques Moeschler legati alla teoria pragmatica della *relevance* (cfr. i numeri dei *Cahiers de linguistique française* usciti negli anni Ottanta e Novanta).

2. Lo studio è stato pubblicato in tedesco nel 1922, e tradotto in italiano nel 2007 da Livia Tonelli su iniziativa e a cura di Cesare Segre e Claudia Caffi.

3. Per una riflessione più ampia sulla trattazione di *ma* (e di altri connettivi) da parte di Spitzer, cfr. Ferrari (2009a).

- (2) Bracco, p. 12: E allora, ti vengo a fare una visita? – *Ma* bravo! Entra, entra. (Spitzer 2007[1922]: 265)
- (3) Butti, p. 76: – La Signora Beraldi: Sai dove s'è ficcata sua sorella? – Lucrezia: – *Ma* non sono l'istitutrice di mia sorella, io! (Spitzer 2007[1922]: 265)
- (4) [...] p. 104 [dopo che Gustavo è andato via]: – Anselmo (abbandonandosi su un seggiolone): *Ma* quel ragazzo mi assassina! (Spitzer 2007[1922]: 265)

2.2 Sempre riguardo al legame tra posizione grammaticale del connettivo e sua interpretazione, si è osservato anche un fenomeno che concerne gli introduttori di subordinazione e coordinazione, più precisamente il fatto che in determinate manifestazioni linguistiche essi subiscono una trasformazione che investe sia la loro funzione sintattica sia la loro funzione semantica⁴. Dal punto di vista sintattico, essi passano – con la terminologia vulgata dal *Dizionario Sabatini-Coletti* – da «congiunzioni frasali» a «congiunzioni testuali»; in prospettiva semantica, essi – nei termini di Anscombe & Ducrot 1977 – da «operatori (semantici)» quali sono intrinsecamente diventano «connettivi (pragmatici)». In modo più analitico, ciò significa: versante sintassi, che tali elementi non legano più “clausole” sintattiche all'interno della stessa frase, ma unità linguistiche autonome (dal periodo/enunciato in su) all'interno del testo; versante semantica, che essi non instaurano più legami logico-semantici tra proposizioni interne a un singolo atto comunicativo (o testuale), ma legami pragmatico-testuali tra due, o più, atti comunicativi.

L'interpretazione dell'introduttore di subordinazione e coordinazione come connettivo si ha quando esso si manifesta come *incipit* di un periodo o enunciato linguisticamente autonomo rispetto alla frase che precede, tale autonomia essendo o iscritta nella conformazione sintattica stessa della sequenza (come in *Che ore sono? Perché ho dimenticato l'orologio*) o indotta da una forte soluzione di continuità prosodica o interpuntiva (*Questa sera non vengo. Perché c'è lui*). L'idea in generale è che, quando apre un enunciato autonomo rispetto a quello in cui trova parte la reggente a cui si lega, la congiunzione subordinante o coordinante acquista una maggiore libertà semantica di collegamento con il cotesto. In particolare, oltre che con il contenuto proposizionale, può connettersi con la funzione illocutiva, con la presunta perlocuzione collegata all'illocuzione, con la forma linguistica, con impliciti di vario tipo: una libertà connettiva che le permette di caricarsi di valori d'impiego non ottenibili con una versione in cui reggente e subordinata siano compatte dal punto di vista sintattico, prosodico e interpuntivo. Tali valori sono stati ampiamente indagati per esempio riguardo a *perché* (Ferrari 2004b e bibliografia) o a *se* (Visconti 2000 e bibliografia); vediamo qui il caso meno noto di *anche se* (approfondito in Ferrari 2008).

Tale locuzione ha un valore basico di tipo concessivo, il quale si definisce, come è noto (cf. per l'italiano Mazzoleni 1990 e 2001), attraverso un movimento ragionativo complesso che evoca impliciti e contrasti per poi risolverli argomentativamente. Ora, il tipo di risoluzione può essere di segno opposto, e ciò è pre-iscritto nella diversa manifestazione linguistica di *anche se*. Nel caso di un costruito concessivo standard, vale a dire sintattico-prosodicamente integrato,

4. Per una discussione del fenomeno e una sua applicazione all'italiano, cfr. Ferrari (1995, 2004a, 2004b, 2008) e relativa bibliografia; per il francese, cfr. rappresentativamente Anscombe & Ducrot (1977), Ducrot *et al.* (1980); per il tedesco, Pasch *et al.* (2003). Si noti che questo fenomeno incrocia il precedente (cfr. § 2.1), ma non si sovrappone con esso.

l'orientamento è sempre in favore della reggente, la quale può essere la conclusione argomentativa del movimento concessivo, come in (5), o l'argomento vincente, come in (6):

(5) Matteo è in ottima salute *anche se* fuma.

(6) *Anche se* è un ottimo giocatore, è molto caro.

Nel primo caso, il contro-argomento *Matteo fuma* non riesce a invalidare, nella situazione di riferimento, che egli sia *in ottima salute*. Nel secondo caso, si osserva che – data un'ipotetica conclusione *il giocatore è da acquistare* – l'argomento *essere un ottimo giocatore* è orientato in senso positivo e *essere caro* è orientato in senso negativo, e che il contrasto si risolve in favore del contenuto della reggente, come mostra la stranezza, in situazione normale, di una sequenza quale:

(7) *Anche se* è un ottimo giocatore, è molto caro. #Lo compro sicuramente.

Sia quando il contrasto tra le due proposizioni è diretto come in (5) sia quando è indiretto come in (6), la subordinata concessiva, pur evocando un contro-argomento, finisce quindi in realtà per rafforzare la conclusione, perché l'enunciazione del costruito ne annulla la forza argomentativa. La situazione può invece capovolgersi quando *anche se* si manifesta come *incipit* di un enunciato autonomo e diventa una congiunzione testuale: la subordinata concessiva può cioè venire ad avere un valore correttivo e dunque in ultima analisi giungere a indebolire il contenuto della reggente, per esempio il suo valore illocutivo. Si consideri, a questo proposito, l'enunciazione (8), che va letta con una forte soluzione di continuità prosodica tra reggente e subordinata e con l'andamento intonativo attivato dalle espressioni *in fin dei conti* e *poi*:

(8) Ci devi andare subito. *Anche se* in fin dei conti non è poi così importante.

Con il contenuto semantico e con il profilo prosodico prescelto, la subordinata concessiva non annulla, come in (5) e (6), un contrasto comunemente ammesso rafforzando la reggente; essa, piuttosto, attenua la forza comunicativa della reggente, al punto che si può pensare a una prosecuzione che cancelli del tutto la richiesta ad essa associata, o che comunque la attenui fortemente:

(9) Ci devi andare subito. *Anche se*, in fin dei conti, non è poi così importante. Aspetta pure.

Un tale effetto di rettificazione non può realizzarsi se reggente e subordinata sono accorpate all'interno dello stesso contorno enunciativo, come mostra l'incoerenza dei testi (10) e (11), in cui la subordinata precede la reggente o è collocata al suo interno:

(10) *Anche se* non è poi così importante, ci devi andare subito. #Aspetta pure.

(11) Sarebbe meglio, *anche se* non è poi così importante, andarci subito. #Aspetta pure.

O ancora in una formulazione che, pur mantenendo come in (9) l'ordine reggente-subordinata, linearizza le due proposizioni all'interno della stessa unità informativa collocando, secondo il principio di *end-focus*, l'accento di frase sulla subordinata⁵:

(12) [Certo, che ci devi andare subito] Ci devi andare subito *anche se* non è importante_{Fuoco}. #Aspetta pure.

5. L'*incipit* tra quadre aiuta a scegliere l'intonazione pertinente per la dimostrazione in corso.

Gli esempi (10)-(12) mostrano dunque che, affinché la dipendente concessiva possa realmente cambiare l'orientamento di un atto linguistico (capovolgendone addirittura gli effetti comunicativi, come negli esempi visti), devono valere due condizioni semantico-pragmatiche: la reggente deve essere l'oggetto di un atto illocutivo autonomo, e lo stesso deve essere vero per la subordinata, la quale necessita di un'autonomia pragmatica che le permetta di "vincere" argomentativamente su quanto precede. Ora, queste due condizioni si realizzano se e solo se le due clausole sono associate a due enunciati autonomi, vale a dire a due sequenze linguistiche caratterizzate da una forte soluzione di continuità (sintattica e/o intonativo-interpuntiva): il che succede nella configurazione (9), ma non nelle formulazioni (10)-(12), che presentano le proposizioni associate alla reggente e alla subordinata all'interno dello stesso enunciato. Essendo calate unitariamente in un singolo atto illocutivo, esse non hanno l'autonomia pragmatica necessaria affinché possa nascere quell'interpretazione correttiva che si definisce attraverso un cambiamento di orientamento illocutivo dell'enunciazione.

3. Aspetti più nuovi: prime ipotesi sui connettivi pragmatici

3.1 Come già anticipato, la connessione tra il valore semantico del connettivo e la sua manifestazione linguistica non riguarda solo il passaggio a segnale discorsivo, né investe esclusivamente la categoria degli introduttori di subordinazione e coordinazione. Il fenomeno coinvolge anche altre entità morfosintattiche e produce effetti interpretativi misurabili entro l'architettura logico-argomentativa stessa del testo. Rientrano latamente in questa casistica le espressioni denotative, che, collocate in particolari posizioni all'interno dell'enunciato, perdono la loro sostanza referenziale per diventare veri e propri connettivi testuali. Tra queste, oltre agli avverbi di tempo *ora* o *poi* e ad altre espressioni ancora, vi è per esempio il sintagma preposizionale *per questo*. È noto che esso può avere due funzioni diverse: una funzione denotativa, che lo integra nella proposizione semantica a cui è collegato, e una funzione di connettivo testuale con valore consecutivo. Ora queste due funzioni sono strettamente associate a manifestazioni sintattico-intonative diverse. Il sintagma *per questo* mantiene il suo valore denotativo quando costituisce il fuoco sintattico-intonativo della proposizione in cui compare, il che nello scritto si verifica tipicamente quando occupa la posizione conclusiva dell'enunciato senza soluzione di continuità interpuntiva e prosodica (13), quando si trova in una posizione centrale ed è il fuoco di un operatore di negazione (14), o ancora quando è il fuoco di una costruzione scissa (15):

(13) È in vacanza; non risponde al telefono *per questo*.

(14) È in vacanza; non *per questo* credo sia da biasimare.

(15) È in vacanza; è *per questo* che non risponde.

Per poter fungere da connettivo testuale con valore consecutivo (avvicinandosi semanticamente a *di conseguenza*), il sintagma *per questo* deve manifestarsi in modo sintatticamente e prosodicamente slegato rispetto alla proposizione sulla quale opera, ciò che nello scritto è assicurato dalla posizione incipitaria assoluta:

(16) È in vacanza ancora a lungo; *per questo* meglio cercare una soluzione da soli.

3.2 Il mutamento semantico strutturalmente condizionato dal tipo di manifestazione sintattica, interpuntiva e intonativa interessa anche elementi linguistici che sono connettivi sin dalla loro categorizzazione di base, con effetti interpretativi meno appariscenti ma non per questo meno influenti per quanto riguarda la fissazione dell'architettura semantico-pragmatica del testo. Per illustrarli, ragionerò sul caso di *dunque*, su cui sono già intervenuta a più riprese.

In un lavoro del 1994 (Ferrari & Rossari 1994), riflettendo sul valore del francese *donc* e dei suoi traduenti italiani *quindi* e *dunque*, si osserva che la fondamentale intercambiabilità interlinguistica e intralinguistica delle tre espressioni poggia sulla loro condivisione dello stesso nucleo logico-argomentativo: l'indicazione di una relazione di consecuzione inferenziale relativamente libera, nel senso di compatibile con diversi tipi di connessione "logica" e con diverse tipologie semantico-pragmatiche di conclusione. Riguardo alla relazione logica, sono infatti ad esempio pensabili sia una relazione deduttiva (17) sia una relazione induttiva (18):

- (17) a. Il a plu énormément, *donc* le barrage a cédé.
 b. La pioggia è stata terribile, *dunque* / *quindi* la diga ha ceduto.
- (18) a. La voiture était détruite, *donc* l'accident a dû être terrible.
 b. La macchina era distrutta, *dunque* / *quindi* l'incidente deve essere stato terribile.

Quanto alla componente di significato coinvolta nella relazione, abbiamo le tre possibilità "classiche". Il legame può applicarsi a uno stato di cose:

- (19) a. Elle est tombée, *donc* elle a cassé une jambe.
 b. È caduta, *dunque/quindi* si è rotta una gamba;

può riguardare un giudizio epistemico:

- (20) a. La voiture était détruite, *donc* l'accident a dû être très grave.
 b. La macchina era distrutta, *quindi/dunque* l'incidente deve essere stato molto grave;

può portare su un atto comunicativo:

- (21) a. Nous sommes en retard, *donc* dépêche-toi s'il te plaît!
 b. Siamo in ritardo, *quindi* / *dunque* sbrigati per piacere!

Sempre in Ferrari & Rossari (1994), si osserva inoltre che questo indubbio parallelismo logico-argomentativo si interseca tuttavia con una differenza che spiega come, nella traduzione di *donc*, *dunque* e *quindi* si dividano il campo. È in gioco la componente cognitivo-testuale del loro significato lessicale: *quindi* preferisce accompagnare conclusioni che si presentano come cognitivamente nuove e provviste di un orientamento comunicativo di natura cataforica; *dunque* dal canto suo predilige associarsi a conclusioni che si configurano come cognitivamente "attese, scontate" e provviste di un orientamento comunicativo di tipo anaforico. Una differenza, questa, che ha come corollario il fatto che *quindi* mette in primo piano, sottolinea comunicativamente, il contenuto semantico della conclusione, mentre *dunque* attribuisce piuttosto salienza comunicativa al ragionamento da cui scaturisce la conclusione. In favore di questa distinzione vi è un insieme importante di dati, di natura quantitativa e qualitativa. Riguardo a questo secondo aspetto, basti ricordare qui due dati significativi. Il primo è che solo *dunque*, proprio in forza della componente della datità che lo caratterizza, può permettere di aprire una battuta, segnalando il ritorno a un tema trattato in precedenza e abbandonato a causa di una digressione:

- (22) Ma torniamo al tema principale del dibattito. Stavo *dunque* / ^{??} *quindi* dicendo che [...].

Il secondo dato consiste nell'osservazione che, quando la conclusione è un atto comunicativo nuovo di tipo direttivo, che chiede una reazione all'interlocutore (un dire, un fare), la scelta di *quindi* è privilegiata rispetto a quella di *dunque*:

- (23) Questo non me lo sarei mai aspettato. *Quindi* / ^{??} *dunque* vattene, e non mi chiedere altro!

3.3 La presenza nel valore semantico-lessicale di *dunque* dei tratti della datità e dell'anaforicità ha peraltro, come si osserva ancora in Ferrari & Rossari (1994), un corollario notevole che si misura a livello dei valori d'impiego del connettivo. Più precisamente, in alcune sue manifestazioni *dunque* viene utilizzato per segnalare una relazione testuale molto vicina alla relazione enunciativa di riformulazione parafrastica. Lo si osserva ad esempio nel testo seguente, dove contenuti semantici e scelte lessicali mostrano chiaramente che l'enunciato che contiene *dunque* "ridice" in modo diverso quanto asserisce l'enunciato precedente:

- (24) Il punto di vista cognitivo è importante per precisare il ruolo dell'interpungere sul piano della testualità: la distribuzione dei segni è infatti studiata [...] come indizio dell'attività del soggetto quando pianifica e dispone linearmente la rappresentazione "prediscorsiva" a cui vuole dare forma [...], e ordina il suo testo e ne rende visibili le articolazioni in modo da facilitare il lavoro del lettore. La punteggiatura, *dunque*, è "traccia dei processi di pianificazione" e guida la lettura: è parte integrante della compagine del discorso. (Mortara Garavelli 2003: 51)

Rispetto alla riformulazione parafrastica segnalata da altri connettivi come ad esempio *cioè*, quella introdotta da *dunque* mantiene in sé, sullo sfondo, una componente logica, di modo che il ridire in altri termini diventa un ridire attraverso un contenuto che si presenta come un'implicazione logica analitica del contenuto che viene formulato in altri termini: vale a dire, riformulazione come formulazione di una premessa già implicitamente data.

4. Aspetti più nuovi: altre ipotesi sui connettivi pragmatici

4.1 In un lavoro successivo (Ferrari 2005) dedicato alla lingua italiana, si nota che nello scritto l'interpretazione riformulativa di *dunque* emerge in modo netto soprattutto nei casi in cui il connettivo occupi una delle posizioni interne dell'enunciato e sia provvisto di una lettura che lo stacca dal contenuto proposizionale su cui agisce, uno stacco prosodico che è attivato dalla presenza delle virgole o da posizionamenti particolari come ad esempio quello tra soggetto e predicato. Le altre manifestazioni linguistiche del connettivo, in particolare quella incipitaria assoluta, tendono invece a privilegiare la lettura consecutiva.

L'ipotesi si fonda sia su dati quantitativi sia sull'esito di varie manipolazioni linguistiche. Così per esempio, quando il connettivo accompagna un movimento testuale univocamente riformulativo (non interpretabile – anche – in chiave entimemica), il suo spostamento a inizio di enunciato dà un risultato anomalo. Per appurarlo, si torni all'enunciazione (24) e si osservi, contrastivamente, la minore naturalezza della versione (25), in cui *dunque* inaugura l'enunciato:

- (25) La distribuzione dei segni è studiata come indizio dell'attività del soggetto quando pianifica e dispone linearmente la rappresentazione "prediscorsiva", e ordina il suo testo e ne rende visibili le articolazioni in modo da facilitare il lavoro del lettore.⁶ *Dunque* la punteggiatura è "traccia dei processi di pianificazione" e guida la lettura [...].

Se (25) è meno adeguato di (24), è proprio perché la posizione incipitaria del connettivo fa (ri)emergere la componente logico-argomentativa del testo, mettendo in scena un ragionamento concettualmente poco perspicuo, che dalla premessa «la punteggiatura è studiata come x» fa discendere la conclusione «la punteggiatura è x». Il che conferma che la posizione naturale di *dunque* riformulativo è proprio quella in inserzione.

Questa analisi illustra l'ipotesi che si vuole qui sostenere, e cioè che la distribuzione sintattica degli elementi intrinsecamente connettivi, unita alla natura della loro manifestazione interpuntiva nello scritto (e prosodica nel parlato), può avere effetti sul loro valore d'impiego, e che tali effetti possono essere generalizzati. Altri dati sono tuttavia necessari affinché il fenomeno sia davvero colto in tutti i suoi aspetti: ancora una volta, si partirà dal caso di *dunque*, di cui si propone una ri-analisi.

4.2 Un'osservazione più attenta dei valori d'impiego di *dunque* mostra anzitutto che la generalizzazione semantica proposta in § 4.1 è troppo forte, è la sovra-estensione di un caso particolare. Ciò che si verifica nella realtà è che la posizione mediana e intonativamente staccata del connettivo sfocia in una generale attenuazione della sua forza logico-argomentativa, attenuazione che può avere tre tipi di sostanza semantica, realizzabili in modo disgiunto o in modo congiunto:

- la relazione semantica associata a *dunque* perde il suo carattere consecutivo-argomentativo per diventare una connessione enunciativa vicina alla riformulazione parafrastica, come nell'esempio (24) visto qui sopra;
 - la relazione semantica (che potrebbe essere consecutiva, riformulativa o indecidibile tra consecuzione e riformulazione) viene posta sullo sfondo comunicativo del contenuto semantico-pragmatico del testo, come in (26):
- (26) Nel manuale, si incontrano delle finestre intitolate "Osserviamo...". Esse hanno fondamentalmente due funzioni: § (a) forniscono analisi più dettagliate rispetto a quanto precede; in questo senso, gli "Osserviamo..." sono un modo per gerarchizzare l'informazione fornita dal manuale, per facilitare la scelta del livello di approfondimento cui si vuole giungere; § (b) comunicano eccezioni, o fattori di cui occorre tener conto per capire correttamente e fino in fondo quanto precede. § Queste finestre sono, *dunque*, fortemente integrate nella teoria e omogenee rispetto ad essa. Non intendono affatto fornire stimoli didattici diversi rispetto a quanto caratterizza la teoria. (LISULB_guida⁶);
- la relazione semantica (consecutiva, riformulativa o indecidibile tra consecuzione e riformulazione) viene ad avere una portata locale, resta confinata a una componente del contenuto dell'enunciato, senza interessarlo nella sua

6. La sigla LISULB, che accompagna la maggior parte degli esempi proposti, sta a indicare il *corpus* privato di scrittura italiana contemporanea di carattere medio-alto (dalla prosa giornalistica a vari tipi di saggistica) riunito da me e dai miei collaboratori ai fini di riflettere sulla relazione tra grammatica e testo e tra scritto e parlato nell'ambito di due ricerche i cui risultati sono proposti in Ferrari (2006a), in Ferrari *et al.* (2008), in Ferrari & De Cesare (2010).

globalità, come in (27) dove *dunque* agisce retroattivamente sul solo sintagma *per più di un motivo*:

(27) La ricerca metodologico-disciplinare

Per più di un motivo, *dunque*, sembra particolarmente impegnativo il compito che attende tutti i colleghi, se la riforma dei cicli va in porto secondo la rotta tracciata prima dalla “commissione dei saggi” 10, poi dalla legge e dal regolamento. (LISULB_Aicardi_RES_n. 20)

Globalmente, si può dire che l’effetto di senso attivato dal posizionamento in inserzione del connettivo si caratterizza per il fatto di indebolire il valore consecutivo-argomentativo iscritto nella sua semantica: facendo prevalere la componente enunciativa su quella logica, ponendosi sullo sfondo informativo rispetto alle proposizioni collegate, collocando il contenuto su cui verte *a latere* rispetto al movimento ragionativo che costituisce la linea essenziale del discorso.

4.3 Per la riflessione qui in corso, l’aspetto su cui è più importante tornare è tuttavia quello che riguarda la manifestazione linguistica – sintattica e inter-puntiva – di *dunque*. Le domande da porsi sono fondamentalmente le seguenti: la sua lettura debole è davvero associata a tutte le posizioni sintattiche interne alla frase? La sua combinazione con la virgola incide davvero sulla scelta dell’interpretazione debole o forte? La risposta a entrambe le domande è (almeno parzialmente) negativa: anche dal punto di vista formale, la situazione di *dunque* è più complessa e sfumata di quanto sia potuta apparire a prima vista. In generale – e come premessa – vanno osservati due fatti. Per quanto riguarda la pertinenza interpretativa della distribuzione del connettivo, non è possibile pensare a una sistemazione basata su regolarità strettamente morfosintattiche: ciò a causa della (difficilmente riducibile) molteplicità delle distribuzioni che si fanno luce nella realtà della scrittura, e perché una stessa posizione sintattica può essere di fatto compatibile sia con la lettura forte sia con la lettura debole del connettivo. Le regolarità individuabili hanno piuttosto un fondamento funzionale, che tiene conto della natura informativa delle unità semantiche in cui trova posto il connettivo (cf. Ferrari *et al.* 2008). Quanto alla punteggiatura, la realtà della scrittura italiana mostra che, benché esista l’alternativa presenza/assenza di virgole, la soluzione senza virgole è nettamente più rappresentata: delle 500 apparizioni di *dunque* inserito di cui mi sono occupata, solo 90 lo vedono infatti racchiuso tra virgole⁷. Da questo dato quantitativo e da quanto detto in precedenza, si può trarre una prima conclusione generica. Se è vero che spesso la posizione inserita di *dunque* è associata a una sua lettura debole e se è vero che le virgole appaiono solo in un quinto dei casi, allora non è possibile dire che la lettura debole del connettivo sia sistematicamente associata all’inserzione di *dunque* tra due virgole. Benché attraente, tale generalizzazione è scorretta.

Sullo sfondo di questa premessa, che invita alla cautela e alla sfumatura, due tendenze – sulle quali tornerò in dettaglio nel paragrafo seguente – sembrano tuttavia profilarsi in modo netto.

– Il valore semantico-pragmatico debole (in uno o nell’altro dei sensi visti) di *dunque* emerge quando il connettivo trova posto all’interno di un’unità informativa di sfondo: all’interno di unità semantiche che fungono da quadro informativo o di unità semantiche a cui si può attribuire un ruolo informativo

7. Si noti, *en passant*, che questo dato contraddice il correttore di Word che suggerisce la scelta delle virgole ogni qual volta il connettivo compaia in posizione inserita.

di “inciso”. In tutti questi casi – che preciserò e illustrerò in seguito – la combinazione o meno del connettivo con le virgole è inerte dal punto di vista interpretativo.

- Il valore semantico-pragmatico forte di *dunque* si delinea quando il connettivo è calato in un’unità informativa in primo piano, il che significa: all’interno del predicato se il nucleo dell’enunciato è articolato in soggetto-predicato, o in qualsiasi distribuzione se la frase è presentativa. In questo secondo gruppo di casi, la punteggiatura può diventare pertinente. Essa non lo è per quanto riguarda le frasi presentative; lo è invece per quanto riguarda le frasi soggetto-predicato: quando il connettivo è interno al predicato, la presenza delle virgole lo indebolisce a prescindere dalla sua associazione con un’unità informativa forte.

Queste generalizzazioni offrono sin d’ora alcune risposte alle domande poste all’inizio del paragrafo. Si nota anzitutto che la posizione inserita di *dunque* non è unitariamente associata a una sua singola interpretazione. Si osserva, poi, che il legame tra il valore d’impiego del connettivo e la sua manifestazione linguistica è mediato dall’articolazione informativa dell’enunciato, secondo la tesi generale sostenuta nel volume *L’interfaccia lingua-testo* (Ferrari *et al.* 2008): la connessione semantica associata a *dunque* è forte o debole in funzione del rilievo informativo del contenuto che lo accoglie. Ciò significa che la sistemazione dei tratti formali di *dunque* pertinenti per la sua interpretazione non può essere fatta sulla base del solo assetto linguistico superficiale dell’enunciato: così per esempio, l’inserzione di *dunque* all’interno di un predicato verbale potrà attivare sia un’interpretazione debole sia un’interpretazione forte, ciò dipende dalla funzione informativa che quel predicato viene ad avere all’interno dell’enunciato. Si rileva infine che la punteggiatura che accompagna il connettivo non ha ricadute interpretative sistematiche; essa diventa pertinente solo nel caso in cui *dunque* compaia in una frase predicativa all’interno di un sintagma verbale in primo piano informativo.

Affinché tutto questo diventi più concreto e misurabile, occorre entrare nel merito delle generalizzazioni (i) e (ii), illustrandole e precisandole.

5. Un’analisi più approfondita

5.1 Secondo la prima generalizzazione, l’interpretazione di *dunque* è debole se il connettivo è inserito nelle unità semantiche che fungono da sfondo informativo dell’enunciato. Tale situazione si verifica in un insieme di casi diversi.

5.1.1 Anzitutto l’interpretazione è debole quando *dunque* compare all’interno di contenuti che fungono da Quadro informativo dell’intero enunciato, come nei due esempi seguenti in cui la relazione ha carattere riformulativo e sceglie come punto di arrivo il solo contenuto della subordinata condizionale:

- (28) Per “-aro”, invece, la valenza è sempre negativa. § Chi segue da tifoso le vicende della Nazionale e del campionato di calcio sa quanti rifiuti, quante ribellioni, quante roventi polemiche comporti il ruolo del “panchinaro”, cioè del giocatore che non è quasi mai disposto ad ammettere di essere inferiore ai titolari. E si pensi (magari con un’ombra di nostalgia se l’età è un po’ avanzata...) a un’antica figura delle nostre strade e delle nostre piazze, al venditore ambulante di pere cotte al forno, al “peracottaio”. § È bastato, con voce romanesca, farlo diventare “peracottaro” per dargli il significato di

persona da nulla, incapace, inetta, maldestra. § Se, dunque, il suffisso “-aro” ha questo potere di svalutazione e di condanna, ben venga il neologismo “graffitaro” a bollare i notturni imbrattamuri. (LISULB_Nascimbeni Giulio_13)

- (29) Il lettore sa benissimo che uno degli elementi di più forte contrasto è la presenza e l’assenza della virgola prima di congiunzione dichiarativa (it. “che”, ted. “das”). Lo studente che scopre questa differenza e la “cocostruisce” (cioè la scopre elaborando conoscenza e non l’applica banalmente traducendo una regola che ha casualmente incontrato sul manuale) fa una quantità di cose interessanti per la crescita della sua multicompetenza linguistica: ad esempio – per limitarci a questo – scopre che le lingue sono dispositivi autonomi e sistematici di segmentazione del flusso delle informazioni. Contemporaneamente, egli giunge a una conoscenza grammaticale superiore della sua lingua di base. § Se il problema dunque è “quanta e quale grammatica oggi per l’apprendibilità linguistica in contesto multilingue?”, la risposta non può essere qualcosa come “tanta grammatica” o “niente grammatica”. (LISULB_Dario Corno, *Babylonia* 2/03)

Questi due esempi mostrano che con questo tipo di distribuzione informativa l’interpunzione non ha riflessi interpuntivi: nel primo caso *dunque* è racchiuso tra due virgole, nel secondo no; e che la posizione incipitaria assoluta del connettivo sarebbe stata in entrambi i casi inadeguata (o comunque diversa): il connettivo andrebbe ad agire sulla reggente scavalcando il contenuto della subordinata e la relazione sarebbe forte, occuperebbe cioè una posizione di primo piano entro la progressione del discorso.

5.1.2 Un altro tipo di sfondo informativo con cui *dunque* può interagire assumendo un’interpretazione debole è quello a cui, con Ferrari *et al.* (2008), si può dare il nome di Appendice⁸: un’unità semantica che si caratterizza per il fatto di non partecipare alla progressione argomentativa, tematica ecc. centrale del testo, ma piuttosto per il fatto di intervenire ad arricchirla e sostenerla in diversi modi, come in (30) in cui si ribadisce con un movimento locale una identità referenziale posta in precedenza, o in (31) in cui *dunque* introduce una riformulazione esplicativa:

- (30) Gli ultraletterati, i filosofi antiscientifici, e gli stessi scienziati italiani, così reticenti a esporsi in prima persona, sono avvertiti: la “terza cultura”, e dunque la scienza, se la ritroveranno a teatro. (LISULB_Sole24Ore_16/05/99)
- (31) Nel complesso la raccolta offre di Savinio scrittore una panoramica completa, poiché ordina cronologicamente, dunque senza nessuna forzatura interpretativa, una somma di riflessioni che spaziano in modo talvolta disorientante dal saggio critico al racconto, alla nota di costume, alla riflessione politica, al ricordo autobiografico, al semplice resoconto dello stupore di fronte ad un refuso tipografico. (LISULB_L’Indice_1990)

L’unità di Appendice può anche essere esaurita dal solo connettivo, come accade quando *dunque* si situa a cavallo tra un’informazione Quadro e un’informazione Nucleare. In questi casi, l’effetto indebolimento riguarda tipicamente la natura della relazione logica, che si fa chiaramente riformulativa:

- (32) Restano, tuttavia, la tenerezza, la memoria, il dolore. E, a distanza di anni, arriva anche, portata da Rachele, una notizia che si riferisce all’amato, e che

8. Sulla forma e le funzioni dell’unità di Appendice e sulle sue differenze e somiglianze rispetto all’Inciso, cf. Ferrari *et al.* (2008: 105-115).

colpirà Gloria nel profondo. Parlando, anch'essa, di fedeltà... Il romanzo, *dunque*, potrebbe avere le carte giuste per piacere, dicevamo. (LISULB_Sole24 Ore_03/02/2002)

- (33) Tra le molte considerazioni suggerite dal gesto tragico e consapevole di Franco Lucentini, ce ne sono certo di più importanti. E però, a qualche giorno dal fatto, ben si può spendere qualche riga di stampa per ricordare l'accanimento giornalistico con cui il suicidio dello scrittore torinese è stato accostato, confrontato, equiparato ad altri. § Lucentini, *dunque*, sarebbe morto "come": come questo o come quello. (LISULB_Sole24Ore_11/08/2002)
- (34) Il rilievo narrativo, che distingue il contenuto del nostro capoverso dal quarto, ha proprio la funzione di rendere plausibile la successiva 'reazione' di Palomar. In questo senso possiamo anche analizzare il nono capoverso, che acquista significatività e specificità proprio da questo parallelismo con il sesto capoverso: lì avremo una provocazione così forte (proprio perché la monotonia del commento giunge ad assimilare anche il Muro dei Serpenti, forse il pezzo più bello di Tula) che potrà raggiungere anche le orecchie molto meno sensibili dell'amico messicano. Due capoversi molto simili, *dunque*, si richiamano a distanza e realizzano un'analogia funzione: provocare in un altro personaggio (Palomar e l'amico messicano) la presa in considerazione dell'atteggiamento del giovane maestro di fronte alle rovine. (LISULB_NS_10_1999-2000)

La lettura riformulativa può accompagnarsi anche a una riduzione della portata della relazione, come nell'esempio (27) visto sopra, dove *dunque* agisce solo sul contenuto del sintagma preposizionale che precede.

5.1.3 Le unità informative di Quadro e di Appendice possono, come si mostra in

Ferrari *et al.* 2008, assumere una gamma di forme linguistiche molto ampia: il Quadro informativo, che apre l'enunciato, può essere una subordinata circostanziale, un sintagma preposizionale, avverbiale, aggettivale, un soggetto sintatticamente complesso ecc.; l'Appendice, collocata al centro o alla fine dell'enunciato, può coincidere con un'apposizione nominale, una subordinata relativa, una subordinata circostanziale, una parentetica ecc. Se è vero, come è vero, che l'indebolimento del valore logico-argomentativo del connettivo è influenzato dalla sua manifestazione linguistica e che tale manifestazione può essere sistemata, occorre tuttavia considerare che tale sistema è complesso e che trova la sua *ratio* nell'architettura informativa dell'enunciato.

5.2 La seconda generalizzazione asserisce che, quando è in posizione inserita, il connettivo *dunque* tende ad assumere un valore forte – conservare cioè il suo valore logico-consecutivo e ad avere un rilievo centrale nella progressione informativa del testo – se trova posto all'interno dell'unità informativa che funge da Nucleo dell'enunciato. In questo grande insieme distribuzionale, occorre distinguere due casi.

5.2.1 Il primo è quello in cui il Nucleo informativo dell'enunciato è predicativo.

In tale situazione informativa, *dunque* ha un'interpretazione forte anzitutto se occupa una posizione contigua al Fuoco informativo dell'enunciato, cioè alla componente semantica del Nucleo provvista del grado maggiore di dinamismo comunicativo:

- (35) Tra le abilità che compongono l'attitudine all'apprendimento della L2, nella formulazione specifica di Carroll (1981), le seguenti sono comuni alle due

batterie di test: (i) l'abilità di codificazione fonetica, cioè di identificare suoni distinti, di formare associazioni tra questi suoni e i simboli che li rappresentano, e di ritenere queste associazioni; (ii) la sensibilità grammaticale, cioè l'abilità di riconoscere le funzioni grammaticali delle parole (o di altre entità linguistiche) nella struttura della frase; (iii) l'abilità di memorizzare materiali linguistici, cioè di imparare rapidamente e efficientemente associazioni tra suoni e significati, e di ritenere queste associazioni; (iv) l'abilità di imparare induttivamente, cioè di inferire le regole che governano un set di materiali linguistici da esempi di materiali linguistici che permettano tali inferenze. Il significato di attitudine è dunque specifico e misurabile. (LISULB_Bettoni Camilla_ 2003)

- (36) Siamo sicuri di quello che proviamo, ai nostri occhi è del tutto evidente, ma quando ci sforziamo di parlarne a qualcun altro è come se non sapessimo da che parte cominciare: citiamo particolari marginali, ma che ci sembrano rivelatori e decisivi, facciamo affermazioni generali sostenendole con grande convinzione; ma chi ci ascolta, soprattutto se è una persona con cui non abbiamo grande familiarità, e quindi non condivide con noi la miriade di significati, abitudini ed esperienze comuni che facilitano la comunicazione tra persone che ormai si conoscono bene, spesso non riesce a seguire il nostro ragionamento. § Imparare a ripercorrere a ritroso e con lentezza il percorso che l'intuizione ci fa coprire con un balzo fulmineo è dunque essenziale se vogliamo riuscire a comunicare con gli altri, non solo per riuscire a convincerli della nostra opinione, ma anche semplicemente per poter avere con loro un vero scambio di idee. (LISULB_Dell'Aversano)
- (37) Diciamo subito che il manuale offre un sistema teorico ed una parte applicativa in sé compiuti, del tutto indipendenti dalle indicazioni presenti nella Guida agli esercizi. Quest'ultima si pone dunque come strumento speriamo didatticamente utile ma assolutamente non indispensabile. (LISULB_GUIDA)

In secondo luogo, quando è inserito in un Nucleo predicativo, il connettivo *dunque* ha un valore forte se segue immediatamente la congiunzione *e*, la quale introduce una seconda parte del Nucleo informativo:

- (38) In vista di questo scopo sacrosanto si può ragionare evidentemente, quanto alla lingua, in due modi opposti. Primo, poiché il maschile (in assenza del neutro, nelle lingue neolatine) è l'espressione della normalità e dell'efficienza, le donne saranno alla pari quando accederanno a un simile trattamento normalizzante. O invece, secondo, la parità non significa livellamento, la si raggiunge e la si esercita tanto meglio quanto più essa consenta di mantenere tutte le prerogative personali, e anzi di potenziarle. Per quanto mi riguarda, mi dichiaro convinto partigiano di questa seconda via, per cui, dove possibile, sarà meglio usare il femminile per la donna, e dunque ben vengano "conduttrice", "scrittrice", "narratrice". (LISULB_Barilli_29)
- (39) Anche la Turchia di Necmettin Erbakan sta pensando di fare pulizia dei suoi anglicismi, diventati – in quanto simboli della laicità dello Stato – “orpelli inaccettabili”, come sostengono gli islamisti più duri. Nessuno, insomma, si sottrae, e dunque la legittima difesa delle lingue deboli rischia di diventare il fronte del porto di nuovi nazionalismi. (LISULB_Antonio Ferrari_29)
- (40) La bugia infatti attrae perché intimamente doppia, anfibia, bipartisan: piacciono le bugie ma non di rado dispiacciono i bugiardi; inoltre le frottole sono un gioco di prestigio con le cose, quindi suscettibili di ammirazione, mentre la menzogna è un artificio ai danni degli altri, e dunque passibile di disapprovazione. (LISULB_SH24_28/07/2002)

Per entrambi i tipi di distribuzione entro il Nucleo predicativo, vi è la possibilità di fare scelte linguistiche che rendano debole il connettivo malgrado la sua manifestazione entro il primo piano informativo. La prima, che riguarda tutti e due i casi, consiste nel racchiudere *dunque* tra due virgole, come nell'esempio (26) già visto, riprodotto qui come (41), e in (42):

- (41) Nel manuale, si incontrano delle finestre intitolate “Osserviamo...”. Esse hanno fondamentalmente due funzioni: § (a) forniscono analisi più dettagliate rispetto a quanto precede; in questo senso, gli “Osserviamo...” sono un modo per gerarchizzare l'informazione fornita dal manuale, per facilitare la scelta del livello di approfondimento cui si vuole giungere; § (b) comunicano eccezioni, o fattori di cui occorre tener conto per capire correttamente e fino in fondo quanto precede. § Queste finestre sono, *dunque*, fortemente integrate nella teoria e omogenee rispetto ad essa. Non intendono affatto fornire stimoli didattici diversi rispetto a quanto caratterizza la teoria. (LISULB_guida)
- (42) Prima postilla alle letture recensorie: a quale genere letterario appartiene il *Pendolo*? Alcuni critici (Alberto Asor Rosa in *La Repubblica*, 4 ottobre; Lorenzo Mondo in *Tutto libri*, 15 ottobre) hanno parlato di *conte philosophique*, mentre Carlo Bo (in *Corriere della sera*, 21 ottobre) scrive: «Non un *conte philosophique* (Mondo), ma un sistema di coincidenze fulminanti che, sommate, avrebbero fatalmente pronunciato la sentenza del non serve a niente». La postilla di Bo sembrerebbe riferirsi piuttosto al sostantivo *conte* che al suo aggettivo qualificativo. A parer nostro però non va omissso che Casaubon, alter Eco, ci dà l'idea di una mente assai sensibile a ogni fatto culturale e per la quale ogni fatto culturale è stimolo verso multiformi serie di pensieri e immagini. La collaborazione fra pensiero logico-filosofico e fantasia è suggestiva più di ogni altra perché i due mondi sono molto diversi e raramente vanno sotto braccio. Di qui l'originalità del romanzesco da parte di Eco nell'ambito filosofico e di qui anche il disorientamento di qualche lettore non avvezzo a questa animazione inventiva del mondo delle idee e, *dunque*, a un tipo particolarissimo di *conte philosophique*. (LISULB_Indice_1988)

La seconda scelta con effetto indebolente riguarda solo la combinazione di *dunque* con *e*. In questo caso, per attenuare la componente forte del connettivo, è sufficiente – senza l'intervento della virgola – allontanare spazialmente il connettivo dalla congiunzione coordinante:

- (43) Dante spiega proprio nel nostro canto, certe nozioni intorno al passato e all'avvenire sorpassanti quelle concesse in terra: vedono con chiarezza gli avvenimenti del passato e del futuro, e possono *dunque* presagire l'avvenire, essendo invece ciechi di fronte al presente e al terreno. (LISUL_DID_MANU_Arg)

5.2.2 Quando il Nucleo informativo che accoglie *dunque* è presentativo – non si articola cioè in una entità referenziale che funge da Topic attorno alla quale viene veicolata una predicazione –, il connettivo ha sempre un'interpretazione forte, a prescindere dalla presenza o assenza delle virgole:

- (44) Ai rifugi della Sat passano centinaia di migliaia di persone. § Curiose, vivaci culturalmente, preparate: lettori potenziali, *dunque*, da curare e non perdere. (LISULB_SH24_2002)
- (45) A differenza di autori che organizzano sul plurilinguismo il loro stile, Eco vi gioca, ma con una certa dose di arguzia e pertinenza; naturalmente il gioco si scalda a contatto con le figure retoriche e quelli che già si chiamano i giochi

della lingua. Grande differenza, *dunque*, dalla colloquialità denotativa del *Nome della rosa*. (LISULB_Indice_1988)

- (46) Abbiamo detto che tra un registro e l'altro vi è continuità e che la lingua di un registro particolare può mutare nel tempo. Capita *dunque* che vi siano costrutti per i quali è difficile dare un giudizio di accettabilità; tra di essi vi sono ad esempio i seguenti [...]. (LISULB_guida)

5.2.3 L'unità informativa Nucleare dell'enunciato, nella sua forma predicativa o presentativa, può essere espressa da costituenti morfosintattici diversi, e lo stesso vale per il Fuoco informativo del Nucleo. Di conseguenza, così come nel caso dell'interpretazione debole di *dunque*, anche nel caso della sua interpretazione forte vale che effettivamente essa è legata a particolari distribuzioni linguistiche del connettivo, ma che tali distribuzioni sono complesse e sistematizzabili solo attraverso la mediazione di dati che provengono dall'articolazione informativa dell'enunciato.

Quando *dunque* compare nel Nucleo informativo dell'enunciato, nella distinzione tra la sua lettura debole e tra la sua lettura forte entra in gioco anche la virgola. Ancora una volta, la correlazione, pur essendo sistematica, non è tuttavia banale ed è mediata da dati semantico-informativi: essa è attiva solo se il Nucleo è di carattere predicativo.

6. Conclusione

6.1 Le pagine precedenti hanno indagato il fenomeno del legame tra posizione grammaticale del connettivo e sua interpretazione andando al di là dei casi già noti nella bibliografia, relativi cioè al passaggio dal connettivo logico-argomentativo al segnale discorsivo e dalla congiunzione frasale al connettivo testuale. Guardando in particolare allo scritto, il loro obiettivo era di valutare questo tipo di connessione quando essa coinvolge connettivi che sono intrinsecamente tali e interessa valori che restano nell'ambito dell'organizzazione semantico-pragmatica interna del testo. L'analisi ha affrontato in dettaglio il solo caso di *dunque*, ma i risultati a cui si è giunti sono estrapolabili anche ad altri connettivi, in particolare a quelli per i quali ha un senso determinare un valore forte – logico-argomentativo, di ampia portata testuale e/o di rilievo macro-testuale –, o un valore debole – enunciativo e/o di portata micro-testuale –: penso per esempio a *infatti*, argomentativo-esplicativo quando collocato in posizioni di rilievo informativo, e confermativo se distribuito entro lo sfondo informativo dell'enunciato (cf. Ferrari *et al.* 2008: 362-387; Ferrari & Ricci 2012).

Dati quantitativi e qualitativi hanno mostrato che i tipi di manifestazione sintattico-interpuntiva del connettivo hanno un effetto regolare e stabile sulla sua interpretazione relazionale e sulle modalità del suo coinvolgimento entro l'architettura del testo, ma che il sistema a cui danno corpo è molto articolato e non può essere definito solo in base a tratti linguistici superficiali. È necessaria la mediazione della struttura informativa dell'enunciato, la quale funge così da interfaccia tra tipo di collocazione sintattica e interpuntiva del connettivo e tipo di interpretazione. Tale interfaccia non permette solo una sistemazione formale altrimenti difficile da realizzare, ma ha anche un valore esplicativo. Nella sostanza, si disegna infatti un'analogia tra il dinamismo informativo dell'unità semantica che accoglie il connettivo e la "forza" (logica, propulsiva) con cui il connettivo partecipa alla costituzione dell'architettura semantico-pragmatica del

testo. Così per esempio, non stupisce che *dunque* crei una relazione di natura logico-argomentativa e strutturalmente portante quando compare, in posizione inserita, nelle componenti informative dell'enunciato comunicativamente più dinamiche; né è sorprendente il fatto che il connettivo venga ad avere questo stesso effetto interpretativo quando coincide con l'*incipit* assoluto dell'enunciato: come tutti gli operatori che inaugurano una frase, esso sceglie infatti come suo operando il Nucleo informativo della frase, ignorando gli eventuali contenuti di sfondo che precedono tale Nucleo. La rete di spiegazioni può del resto farsi ancora più fitta. Così ad esempio, se la connessione tra primo piano informativo e dinamismo logico-testuale del connettivo si trova ad essere affievolita quando *dunque* è racchiuso tra due virgole, è perché, se sintatticamente facoltativa, la coppia di virgole posta al centro dell'enunciato ha proprio l'effetto di creare uno sfondo informativo (Ferrari 2003, Ferrari & Lala 2012). D'altra parte, il fatto che questo meccanismo sia meno sensibile quando il Nucleo informativo che accoglie il connettivo è una frase presentativa, ciò è dovuto al forte dinamismo comunicativo-testuale iscritto nella funzione stessa di presentatività.

6.2 Per l'analisi dei connettivi, una riflessione di questo tipo ha diversi tipi di pertinenza: è per esempio costruttiva per la definizione della loro semantica lessicale, che deve fare i conti con il gioco incrociato dei molteplici valori d'impiego; è imprescindibile nella costruzione di una teoria linguistica dell'argomentazione e della costruzione semantico-pragmatica del testo; è molto utile in prospettiva didattica, per l'insegnamento e l'analisi della scrittura; è importante per chi riflette e opera nell'ambito della traduzione, ed è decisiva in prospettiva contrastiva, come ha illustrato il caso di *donc / dunque / quindi*.

Gli aspetti da precisare sono, certo, ancora innumerevoli, ma l'ipotesi dell'esistenza di una mediazione strutturale informativa (nel senso definito sopra) tra la decodifica linguistica in senso stretto e l'interpretazione pragmatica dell'enunciato mi sembra molto plausibile, tanto più – come si mostra in Ferrari *et al.* (2008) – che essa interessa tutti i livelli linguistici, dal lessico alla sintassi del periodo, passando per la punteggiatura e la sintassi della clausola.

Bibliografia

- Anscombe, Jean Claude; Ducrot, Oswald. 1977. « Deux *mais* en français ? ». *Lingua* 43, 23-40.
- Ducrot, Oswald; Bruxelles, Sylvie; Fouquier, Éric; Gouazé, Jean; Nunes, Géraldo; Rémis, Anna. 1980. « *Mais* occupe-toi d'Amélie ». Oswald Ducrot *et al.*, *Les Mots du discours*. Paris: Minuit, 93-130.
- Bazzanella, Carla. 1995. « I segnali discorsivi ». L. Renzi, G. Salvi, A. Cardinaletti (a c. di), *Grande grammatica italiana di consultazione*. Bologna: Il Mulino, vol. III, 225-257.
- Ferrari, Angela. 1995. *Connessioni. Uno studio integrato della subordinazione avverbiale*. Genève: Slatkine.
- Ferrari, Angela. 1999. « Tra rappresentazione ed esecuzione: indicare la 'causalità testuale' con i nomi e con i verbi ». *Studi di grammatica italiana* XVIII, 113-144.
- Ferrari, Angela. 2001. « La frammentazione nominale della sintassi ». *Vox Romanica* LX, 51-68.
- Ferrari, Angela. 2003. *Le ragioni del testo. Aspetti sintattici e interpuntivi dell'italiano contemporaneo*. Firenze: Accademia della Crusca.

- Ferrari, Angela. 2004. «Le funzioni della virgola. Sintassi e intonazione al vaglio della testualità». P. D'Achille (a c. di), *Generi, architetture e forme testuali. Atti del VII Congresso SILFI (Roma, 1-5 ottobre 2002)*. Firenze: Cesati, 107-127.
- Ferrari, Angela. 2004b. «Le subordinate causali nell'architettura del testo». A. Ferrari (a c. di), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*. Torino: Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, 43-78.
- Ferrari, Angela. 2005. «Connettivi e struttura del testo. Oltre la semantica lessicale». I. Korzen (a c. di), *Lingua, cultura e intercultura: l'italiano e le altre lingue (= Copenhagen Studies in Language 31)*. Copenhagen: Samfundslitteratur Press, 191-204.
- Ferrari, Angela. 2006. «Alternative riformulative». E. Corino, C. Marellò, C. Onesti (a c. di), *Proceedings XII EURALEX International Congress. Atti del XII Congresso Internazionale di Lessicografia (Torino, 6-9 settembre 2006)*. Alessandria: Edizioni dell'Orso, vol. II, 1153-1164.
- Ferrari, Angela. 2008. «Congiunzioni frasali, congiunzioni testuali e preposizioni: stessa logica, diversa testualità». E. Cresti (a c. di), *Prospettive nello studio del lessico italiano. Atti del IX Congresso SILFI (Firenze 14-17 giugno 2006)*. Firenze: Firenze University Press, 411-416.
- Ferrari, Angela. 2009a. «L'analisi dei connettivi (logici) nella *Italienische Umgangssprache* di Leo Spitzer». *Lingua e stile* XLIV, 97-140.
- Ferrari, Angela. 2009b. «Note sulle unità di analisi dello scritto e del parlato. Convergenze e divergenze funzionali e strutturali». A. Ferrari (a c. di), *Sintassi storica e sincronica dell'italiano. Subordinazione, coordinazione, giustapposizione. Atti del X Congresso SILFI (Basilea, 31 giugno - 3 luglio 2008)*. Firenze: Cesati, vol. II, 743-764.
- Ferrari, Angela (a c. di). 2006. *Parole frasi testi, tra scritto e parlato. Cenobio* LV/3.
- Ferrari, Angela; Cignetti, Luca; De Cesare, Anna-Maria; Lala, Letizia; Mandelli, Magda; Ricci, Claudia; Roggia, Enrico. 2008. *L'interfaccia lingua-testo. Natura e funzioni dell'articolazione informativa dell'enunciato*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Ferrari, Angela; De Cesare, Anna-Maria (a c. di). 2010. *Il parlato nella scrittura italiana odierna. Riflessioni in prospettiva testuale*. Berne: Lang.
- Ferrari, Angela; Lala, Letizia. 2011. «Les emplois de la virgule en italien contemporain. De la perspective phono-syntaxique à la perspective textuelle». M. Favriaud (a c. di), *Ponctuation(s) et architecturation du discours à l'écrit. Langue Française* 172, 53-68.
- Ferrari, Angela; Ricci, Claudia. 2012. «Valeur d'emploi, portée, relief. Observations descriptives et explicatives sur la relation entre position et interprétation des connecteurs». S. Hancil (éd.), *Le rôle de l'affect dans les marqueurs discursifs*. Rennes: Publications de l'Université de Rouen et du Havre (PURH), 41-62.
- Ferrari, Angela; Rossari, Corinne. 1994. «De "donc" à "dunque" e "quindi": les connexions par raisonnement inférentiel». *Cahiers de Linguistique Française* 15, 7-49.
- Groupe λ. 1975. «"Car", "parce que", "puisque"». *Revue Romane* 10: 248-280.
- Marconi, Diego; Bertinetto, Pier Marco. 1984. «Analisi di ma. (Parte prima: Semantica e pragmatica)». *Lingua e stile* XIX:2, 223-258.
- Mazzoleni, Marco. 1990. *Costrutti concessivi e costrutti avversativi in alcune lingue d'Europa*. Firenze: La Nuova Italia.
- Mazzoleni, Marco. 2001. «Le frasi concessive». L. Renzi, G. Salvi, A. Cardinaletti (a c. di). *Grande grammatica italiana di consultazione*. Bologna: Il Mulino, vol. II, 784-817.

- Mortata Garavelli, Bice. 2003. *Prontuario di punteggiatura*. Torino: Laterza.
- Pasch, Renate; Brauße, Ursula; Breindl, Eva; Waßner, Ulrich Hermann. 2003. *Handbuch der deutschen Konnektoren. Linguistische Grundlagen der Beschreibung und syntaktische Merkmale der deutschen Satzverknüpfers (Konjunktionen, Satzadverbien und Partikeln)*. Berlin/New York: De Gruyter.
- Rossari, Corinne. 2008. « Le fonctionnement dialogique de quelques connecteurs argumentatifs ». M. Birkelund, M.-B. Mosegaard Hansen, C. Norén (a c. di), *Mélanges offerts à H. Nølke à l'occasion de ses soixante ans*. Berne: Peter Lang.
- Roulet, Eddy; Fillietaz, Laurent; Grobet, Anne. 2001. *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Berne: Peter Lang.
- Sabatini, Francesco. 1997. «Pause e congiunzioni nel testo. Quel *ma* a inizio di frase...». I. Bonomi (a c. di), *Norma e lingua in Italia: alcune riflessioni fra passato e presente*. Milano: Istituto Lombardo-Accademia di Scienze e Lettere, 113-146.
- Sabatini, Francesco; Coletti, Vittorio. 2007. *Il Sabatini-Coletti. Dizionario della Lingua Italiana*. Milano: Rizzoli / Larousse.
- Spitzer, Leo. 2007 [1922]. *La lingua italiana del dialogo*. Trad. it. da Livia Tonelli, con una introduzione di Cesare Segre e di Claudia Caffi. Milano: Il Saggiatore.
- Visconti, Jacqueline. 2000. *I connettivi condizionali complessi in italiano e in inglese. Uno studio contrastivo*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.

Del umbral de la acción al umbral del razonamiento. El valor epistémico del operador *de entrada*

Anna LÓPEZ SAMANIEGO

Introducción ¹

Este trabajo tiene como objetivo abordar un valor de la partícula *de entrada* que no ha sido tratado, hasta el momento, en la bibliografía sobre marcadores del discurso en español: su valor como operador epistémico, que parece encontrarse todavía en proceso de gramaticalización. En el primer apartado, se presentan algunos de los usos más habituales de esta partícula discursiva, para mostrar cómo, además de otros valores más frecuentes, *de entrada* posee también, en ocasiones, un valor epistémico que comparte con algunos usos de operadores como *en principio*, *de momento*, *por el momento* o *por ahora*, valor que no suelen recoger los diccionarios de partículas y operadores del español. A continuación, a fin de establecer el lugar que ocupa *de entrada* en este grupo de operadores, nos basamos en la idea establecida de que muchos marcadores del discurso conservan parte de su significado léxico original en su significado de procesamiento (Portolés 2001[1998]: 24), para tratar de explicar algunas diferencias de funcionamiento que existen entre estos operadores a partir del significado de sus formantes léxicos². Así, tras formular una hipótesis sobre el proceso de gramaticalización que experimenta *de entrada*, caracterizamos los formantes léxicos que dan lugar a este operador, así como su significado básico, desde una perspectiva cognitiva. Partiendo de estas observaciones, se presentan algunos contextos en los que *de entrada* puede alternar con el resto de los operadores epistémicos y otros en los que la conmutación parece más difícil.

La mayor parte de los ejemplos analizados proceden del corpus CREA y son resultado de la búsqueda de la combinación *de entrada* en <Todos los medios, España, 1990-2008> y de la selección manual de los ejemplos en los que esta partícula posee el valor de operador epistémico que nos ocupa. Asimismo, se ha localizado también un ejemplo de la partícula con este valor en el *Corpus de conversaciones coloquiales* del grupo Val.Es.Co (Briz y Val.Es.Co, 2002). Por

1. Este trabajo se enmarca en el proyecto *Nuevas aportaciones al diccionario de partículas discursivas del español* (HUM 2004-01453/FILO del DGCYT), subvencionado por el Ministerio de Educación y Ciencia y por fondos FEDER. Quiero dar las gracias a la Dra. Estrella Montolio por haber revisado versiones previas de este trabajo, así como por la inspiración que siempre brindan sus artículos. Asimismo, agradezco a mis colegas Raquel Taranilla y Pedro Gras sus valiosos comentarios en diversas conversaciones sobre este trabajo.

2. Este enfoque explicativo ha sido aplicado recientemente por Bermúdez (2003), que acude al significado léxico de las preposiciones para dar cuenta de las diferencias de funcionamiento entre los principales conectores consecutivos del español, y por Montolio (2011), que explica las restricciones de combinación con distintos tiempos verbales que presentan *en principio*, *por ahora*, *de momento* y *por el momento* basándose en los formantes léxicos nominales originales. Véase Murillo (2010: 267-268) para una síntesis de las diferentes posturas teóricas en torno a la influencia del significado léxico original en el desarrollo de los marcadores del discurso, que ha sido abordada esencialmente en relación con los marcadores de reformulación.

último, a fin de ampliar el número de ejemplos del empleo de este operador epistémico, se manejan también algunos ejemplos que hemos extraído de la prensa nacional entre los años 2008 y 2010, así como de foros y *blogs*, también de dominio nacional³. Esta última fuente de ejemplos se ha considerado adecuada debido a la mayor frecuencia que parece presentar *de entrada* en registros que se caracterizan por la relajación del grado de formalidad.

1. *De entrada*, una partícula polifuncional

Una de las diferencias más evidentes que presenta *de entrada* con respecto al resto de los operadores epistémicos de debilitamiento argumentativo es que el valor léxico original de esta partícula no es temporal, sino espacial. Una muestra de que la partícula *de entrada* no está todavía completamente gramaticalizada es la frecuencia con la que se emplea como complemento del nombre con significado espacial en sintagmas como *vías de entrada* o *puertas de entrada* o, más recientemente, en compuestos sintagmáticos como *bandeja de entrada*. A diferencia de lo que ocurre en un gran número de marcadores del discurso, que suelen especializarse como tales una vez están gramaticalizados (*sin embargo*, *en conclusión* o incluso el propio *en principio*⁴), *de entrada* alterna todavía su valor original como sintagma preposicional con significado espacial con su funcionamiento como partícula discursiva.

Y no solo se emplea con su valor léxico original cuando posee este valor espacial. La partícula *de entrada* ha desarrollado también un valor temporal, a partir de la metáfora conceptual básica según la cual el dominio temporal abstracto se concibe en términos propios del dominio espacial, más concreto (Cuenca & Hilferty 1999: 103). Con este valor, el concepto *entrada* significa ‘inicio de una acción o evento’. Así, la locución adverbial *de entrada* puede emplearse también para localizar una acción en un punto temporal inicial o de origen de la acción, con un valor equivalente al de otras locuciones temporales como *al principio*, *en un primer momento* o *en un principio*, como ocurre en el ejemplo de (1):

- (1) De forma aleatoria a la mitad de los enfermos se les realizó una coronariografía sin ningún otro tipo de estudio previo. El resto de los pacientes fue evaluado de forma más clásica y se les realizó una coronariografía sólo en el caso en que las pruebas estándar así lo aconsejaban. [...] En el grupo en el que se realizó coronariografía *de entrada* [‘*al principio*’, ‘*en un primer momento*’], la mortalidad fue del 19% a los tres años, mientras que la de los enfermos control fue del 13%. (CREA, *El País*, 16/02/2003)

Ya como partícula discursiva, *de entrada* desempeña también una doble función: puede actuar como estructurador de la información (Portolés 2001 [1998]: 117) o como operador epistémico. Del primero de estos valores ya nos hemos ocupado en otro trabajo (López Samaniego 2008), en el que hemos descrito las distintas funciones de organización de la información en el discurso que puede realizar esta partícula. A grandes rasgos, *de entrada* presenta en estos casos un funcionamiento similar al de *para empezar*. Así, *de entrada* puede actuar como *ordenador de apertura de una serie enumerativa* (Portolés 1999: 163; Montolío 2001: 144), o bien desempeñar la función de *introducción del*

3. Estos ejemplos se han obtenido a partir de la búsqueda: <<de entrada>> site: es>.

4. Aludimos aquí a la especialización de *en principio* frente a *en un principio* (Montolío 2003, Santos Río 2003).

discurso (Fuentes 1996: 32), cuando presenta un miembro discursivo que constituye una premisa interpretativa del texto o un preámbulo relevante que establece los supuestos básicos sobre los que debe interpretarse lo que sigue, como se observa en (2):

- (2) Ante el artículo de Esteban Linés aparecido en *La Vanguardia* el 13/XI/94, referente a los conciertos de Umpah-pah en Girona, no cabe otra respuesta que el escepticismo sobre la capacidad del mencionado a la hora de valorar lo que ve y lo que oye con la necesaria justicia. Conste *de entrada* que el abajo firmante no habla como fan del grupo, sino como simple amante de la música. (CREA, *La Vanguardia*, 22/11/1994)

Este valor organizador del discurso, en el que *de entrada* se emplea para ubicar enunciados o actos ilocutivos en el discurso, aparece reflejado en los principales diccionarios actuales de español: en diccionarios de lengua (*DRAE*, *Clave*, *DUE*); en el fraseológico de Seco, Andrés & Ramos (2004); y en diccionarios de partículas, como el de Santos (2003) y el de Fuentes (2009). Sin embargo, solo el diccionario de Santos Río (2003: s.v. «de entrada») considera la existencia de un valor modal de esta partícula⁵, valor que describe como equivalente a «sin más preámbulos, antes de hacer las consideraciones y reflexiones pertinentes, de momento, por ahora».

Además de estos valores como estructurador de la información, consideramos que *de entrada* desempeña también en determinados contextos una función de operador epistémico estrechamente relacionada todavía con su valor temporal, que se encuentra en proceso de gramaticalización. Se trata del valor que puede observarse en ejemplos como el de (3):

- (3) *De entrada*, la premisa de *Juno* parece abocada a la polémica, con su protagonista de 16 años embarazada y enfrentada al dilema de qué hacer con su estado. La sorpresa es que *Juno* ha sabido ganarse tanto a los que defienden el derecho a la vida como los que abogan por el derecho de la mujer a decidir sobre su cuerpo. (*El País*, 1/2/2008, «*Juno* transforma en comedia el debate del aborto»)

En ejemplos como el anterior, *de entrada* funciona como un operador epistémico⁶, ya que permite al hablante atenuar su grado de confianza en que una opinión o hipótesis –en el caso del ejemplo, la consideración del tema de la película *Juno* como polémico– resulte ser válida. En concreto, mediante el uso del operador *de entrada*, el hablante indica que este grado de confianza y que otros autores han denominado también de *compromiso* del hablante con la veracidad de lo que dice es débil o se da hasta un cierto punto⁷. En concreto, y

5. María Moliner (1998) recoge también un significado modal, que describe como ‘sin preparación (brusco)’. No obstante, parece tratarse más bien de un efecto de sentido, derivado del empleo de la partícula en contextos muy concretos, como el del ejemplo que propone la propia Moliner: *De entrada, le dio dos bofetadas*.

6. Manejamos aquí el concepto de *operador discursivo* en el sentido propuesto por Portolés (2004: 291), como un grupo de marcadores que «por su significación condicionan las posibilidades discursivas del miembro del discurso en el que se incluyen, pero sin relacionarlo por su significado con otro anterior».

7. Algunos autores han intentado conciliar los conceptos de modalidad epistémica y evidencialidad, como Palmer, en su primera edición de *Mood and modality* (1986: 51), donde considera que la modalidad epistémica debe entenderse, en sentido amplio, como el grado de compromiso del hablante con lo que dice, incluyendo en este concepto las marcas evidenciales que remiten a la fuente de conocimiento. Más recientemente, Fant (2007) ha intentado también reunir ambos conceptos bajo la etiqueta de *modalización de la confiabilidad*, que reúne a un grupo de marcadores (como *sin duda*,

como se verá con más detalle en los siguientes apartados, el operador *de entrada* introduce una creencia u opinión intuitiva que es previa, como bien indica Santos Río (2003), a la realización de otras consideraciones o reflexiones pertinentes, o bien previa a la experiencia, como ocurría en el ejemplo de (3), y por tanto, susceptible de ser rectificada.

Este operador pertenece, por lo tanto, al grupo de los operadores epistémicos *de debilitamiento argumentativo*, término acuñado por Montolío (2003, 2006 y 2011) para describir a operadores como *en principio*, *de momento*, *por ahora* o *por el momento*. En efecto, *de entrada* es intercambiable en ocasiones por estos operadores, ya que convoca el mismo tipo de inferencia, esto es: ‘la validez de la información que se introduce es dudosa o provisional’. La equivalencia entre *de entrada* y estos operadores, que no se recoge, como ya se ha indicado, en muchos de los diccionarios de español publicados en la última década, se refleja en el siguiente ejemplo, procedente de un periódico digital, en el que se explicita esta inferencia asociada al significado del operador:

- (4) El presidente del Gobierno no descartó definitivamente este viernes que España envíe más tropas a Afganistán. Según dijo, «*de entrada* no», con lo que deja abierta la posibilidad de un mayor despliegue en función de los acontecimientos. (*Libertad digital*, 26/12/2008)

La cita muestra cómo este valor epistémico de la partícula *de entrada* forma parte ya de la *conciencia metapragmática* de los hablantes (Portolés 2004: 37). No obstante, a pesar de la similitud funcional que presenta *de entrada* con este grupo de operadores, tanto su origen como su grado de gramaticalización, el tipo de contextos en los que puede aparecer e, incluso, su significado procedimental específico difieren de los que presenta el resto de los operadores de debilitamiento, como desarrollamos en los apartados que siguen⁸.

2. La gramaticalización del operador *de entrada*

2.1 El proceso de gramaticalización del operador *de entrada*

Montolío (2003: 51; 2006: 93) describe la gramaticalización de los operadores de debilitamiento argumentativo como una evolución metonímica desde un significado léxico original de ubicación temporal de una acción en un espacio limitado (ya sea inicial *–en principio–* o actual *–de momento, por ahora–*) hacia el significado procedimental epistémico consistente en sugerir la provisionalidad o validez limitada en el tiempo de la información que se presenta. Según esta autora, la evolución semántica que ha dado lugar a estos marcadores se basa en

evidentemente o probablemente) que modulan el grado de confianza del emisor en la validez de sus afirmaciones, aspecto que depende, en parte, de la fuente en la que se basan estas afirmaciones (evidencialidad). Sin embargo, en este trabajo coincidimos con otros autores (Palmer 2001; Nuyts 2001: 386; Cornillie 2009) en la conveniencia de distinguir entre, por una parte, marcas de evidencialidad, que indican la fuente o el modo de conocer –que el hablante puede valorar como más o menos fiables– y, por otra, marcas de modalidad epistémica, que expresan el grado de compromiso del hablante con la probabilidad de que un determinado contenido proposicional sea cierto. Preferimos, pues, considerar que *de entrada* es un operador epistémico, ya que incide esencialmente en el grado de compromiso del emisor con la validez de una información, independientemente del tipo de indicios en los que esta se base.

8. *De entrada* también difiere en los aspectos mencionados de otros marcadores epistémicos de origen temporal propios del español de diversas zonas de Hispanoamérica, como *de pronto* y *de repente*, que se emplean con un valor similar al del adverbio epistémico *posiblemente* (Santos Río 2003: s.v. *de repente*).

la idea extendida de que toda situación es susceptible de cambiar, de modo que lo concluyente o relevante es lo que ocurre en último lugar.

La evolución que ha seguido el operador *de entrada* es, en esencia, similar a la descrita por Montolío, aunque presenta dos diferencias importantes: (i) un paso previo, ya que el origen del operador *de entrada* es espacial, y (ii) un paso más en la evolución, ya que *de entrada* ha desarrollado, además del valor epistémico, un valor metadiscursivo de organización del discurso. Se trata, en ambos casos, de estadios evolutivos recurrentes en la bibliografía sobre gramaticalización. Por una parte, el desarrollo de un valor temporal abstracto a partir de una locución espacial o locativa constituye, tal como han demostrado diversos autores (Traugott 1978, Giammateo 1995), un universal lingüístico que se encuentra en la base no solo del desarrollo de conectores temporales y marcadores del discurso, sino también de la evolución semántica de unidades gramaticales como los verbos o las preposiciones. Es, precisamente, este origen léxico espacial y, por tanto, no marcado desde el punto de vista aspectual, el que permite que *de entrada* sea una partícula muy versátil, tanto en su diversidad de valores discursivos como en su funcionamiento como operador epistémico. Por otra parte, el desarrollo de un valor metadiscursivo o de organización textual a partir de significados asociados a una situación externa (espacio, tiempo) o interna (evaluación del hablante) constituye una de las tendencias generales de la gramaticalización propuestas por autores como Traugott (1989: 35 y 1995) o Fleishman (1991).

Nuestra hipótesis es que la evolución concreta experimentada por la partícula *de entrada* puede explicarse a partir de una serie de extensiones metafóricas del concepto de *entrada* a los distintos dominios cognitivos que, según Sweetser (1990: 19), suelen estar implicados en los procesos de extensión metafórica de significado; a saber: el de la percepción física (del espacio en este caso), el de la percepción mental (del tiempo o del razonamiento) y el de los actos de habla o la organización del discurso (textual). La partícula *de entrada* opera en todos estos dominios, a partir de un valor léxico espacial original, que indica el acceso a un lugar, pasando por un significado temporal, por el que pasa a designar el momento de entrada en una acción o evento, valor que se observaba en (1). A partir de este significado adverbial espacio-temporal, se desarrolla una partícula discursiva que pasa a introducir (i) el inicio o entrada del razonamiento, convirtiéndose así en un operador epistémico (ej. 3), mediante la conocida metáfora del razonamiento como un proceso o camino que va de las premisas a las conclusiones (Santos & Espinosa 1996: 160); y (ii) el propio vehículo de expresión del razonamiento, el discurso, que se concibe también como un recorrido y como un proceso en el tiempo (Fleischman, 1991), de modo que *de entrada* desarrolla un valor estructurador del discurso (ej. 2).

A todas las funciones de *de entrada* mencionadas subyace, por tanto, un significado básico común: el de ‘umbral o espacio de transición entre dos espacios’; mientras que lo que varía en cada uno de los valores o significados que adopta esta partícula es el dominio cognitivo al que pertenecen estos espacios. Este dominio puede ser el espacial o, por extensión metafórica en una progresión ascendente del grado de abstracción, el dominio temporal, el mental o del razonamiento, o el textual, tal como se representa en la Figura 1:

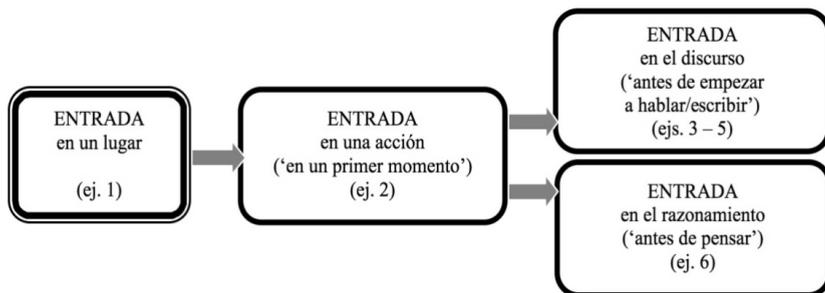


Figura 1. Evolución del significado de la partícula de entrada

Las ocurrencias de la partícula *de entrada* disponibles en el Corpus Diacrónico del Español (CORDE) de la Real Academia parecen corroborar la evolución representada en la Figura 1. Entre los textos más antiguos que figuran en ese corpus pueden observarse ejemplos tanto del significado adverbial locativo como del temporal. Con este último significado, se registran ejemplos que darán lugar al valor epistémico de este operador:

- (5) Don Herman, *de entrada*, se me puso chulillo: con que qué formas eran estas de dejar mi obligación. Le dije, de buenos modos, que me bajó el apuro porque mi señora había sangrado, y el huevón, que todas sangraban. Le hubiera plantado que menos guasa, que la cosa era seria, pero, mirando ya por el chavea, le dije que disculpase, que me había atontolinado, que además es la fetén. Él, entonces, tan razonable. (CORDE, 1958, M. Delibes, *Diario de un emigrante*, Destino (Barcelona), p. 202)

En este ejemplo la locución posee un significado temporal que equivale a ‘al principio o en un primer momento’ y delimita un periodo que contrasta con un segundo momento posterior, en el que Don Herman presenta una actitud diferente, tal como se observa en el fragmento subrayado. Estos contextos en los que la partícula *de entrada* se emplea con valor temporal para contrastar una fase inicial de una acción con otra fase en la que la acción se modifica o se ve rectificadas constituyen el origen del valor epistémico de esta partícula discursiva.

Cuando la modificación de una acción en un momento posterior no aparece explícita, pero es invocada inferencialmente por la presencia de la partícula, es posible ya considerar que se trata de un operador. En ejemplos como el famoso eslogan citado en el ejemplo de (6), la provisionalidad de la información –en concreto, de la postura del Partido Socialista descrita– se infiere exclusivamente a partir de la aparición de la partícula discursiva *de entrada*:

- (6) Conviene recordar que cuando se planteó la incorporación de España a la OTAN, en 1982, el eslogan del Partido Socialista fue «OTAN, *de entrada* no». Este «de entrada» es intencionalmente ambiguo. Puede significar en este caso «la incorporación a la OTAN» y también una locución adverbial con el sentido de «por el momento». (CREA, A. de Miguel, *La perversión del lenguaje*, Espasa Calpe (Madrid), 1994, pp. 110-111)

En este ejemplo, se manifiesta la convivencia en la partícula *de entrada* de diversos significados, tanto conceptuales (la entrada en la OTAN) como procedimentales (la provisionalidad de la información), que puede comportar ambigüedad interpretativa.

En el ejemplo de (6) aparece también uno de los dos contextos que en nuestro corpus se perfilan como contextos de gramaticalización del operador epistémico *de entrada*: el discurso referido. El otro contexto de gramaticalización son los «predicados de estado mental» (Nuyts 2001: 390), mediante los cuales el hablante manifiesta opiniones personales, como se observa en el siguiente ejemplo:

- (7) Paralelamente, también en Francia, se ponían en marcha otros proyectos como la Ópera de Lyon, que, *de entrada*, parece ofrecer notables similitudes con el proyecto que se está barajando para el futuro Liceo. (CREA, *ABC Cultural*, 05/07/1996)

En efecto, dada la función discursiva que suele desempeñar este operador, consistente en mitigar el compromiso asertivo de un emisor con lo que dice, los contextos en los que este valor se activa más claramente son, por una parte, aquellos en los que el hablante emite una opinión o hipótesis, con verbos como *pensar*, *creer* o el verbo con valor evidencial *parecer* (cf. Cornillie 2009: 52); y, por otra, aquellos contextos en los que un emisor reproduce la opinión expresada por otro, es decir, el discurso referido. La dependencia que presenta el valor epistémico del operador con respecto a estos contextos es una muestra de que se encuentra todavía en proceso de gramaticalización.

2.2 El significado de los formantes léxicos

La gramaticalización de los operadores epistémicos de debilitamiento se basa en el significado de ‘limitación temporal’ que expresan originalmente estos operadores (Montolío 2006: 91-92), y que les permite situar un evento en un momento acotado, inicial (*en principio*) o coincidente con el momento de la enunciación (*de momento*, *por el momento*, *por ahora*). Esta limitación temporal permite a los operadores de este tipo restringir temporalmente la validez de la información que introducen. Este valor léxico original de limitación temporal no se presenta de forma tan evidente en el caso del operador *de entrada*, como resulta de esperar teniendo en cuenta que los formantes léxicos que lo componen son de naturaleza espacial.

Por otra parte, atendiendo al significado original de las preposiciones que encabezan estos operadores, *por* expresa ‘localización en un punto de un recorrido’ (*por ahora*, *por el momento*); *en*, ‘localización interior’ (*en principio*); y *de*, ‘movimiento de alejamiento o separación de un límite’ (Cifuentes 1996) (*de entrada*, *de momento*). Por lo tanto, excepto en el caso de la preposición *de*, el significado de las preposiciones seleccionadas localiza la información que introducen en un periodo temporal acotado, ya sea en el *ahora* del momento de la enunciación o en una fase inicial (*principio*). Lo mismo ocurre, incluso, en el caso del operador *de momento*, para el que la idea de ‘acotación temporal’ deriva fundamentalmente del significado del sustantivo *momento*. Así pues, el significado de límite temporal que presentan los formantes léxicos de los operadores de debilitamiento argumentativo de origen temporal permite explicar el valor de provisionalidad que estos han desarrollado.

En cambio, en el caso del operador *de entrada*, el significado de sus componentes léxicos no parece apuntar tan claramente a un periodo o espacio acotado. Por una parte, el significado de la preposición que encabeza este operador, más que indicar localización precisa o aproximada, perfila el punto de partida de un movimiento. Además, el sustantivo con el que se combina esta

preposición, que deriva del verbo de movimiento *entrar*, apunta, más que a un momento o lugar acotado, a un momento o lugar de transición hacia otro espacio. Ibarretxe-Antuñano (2003: 30) ha descrito la conceptualización cognitiva que subyace al significado de *entrar* como un movimiento que va desde un punto u origen (espacio A) a otro punto o destino (espacio B), camino que, además, suele implicar el cruce de algún límite. El camino que va de un espacio a otro puede representarse como una flecha que atraviesa un espacio intermedio, el espacio de transición. El verbo *entrar* pone en foco, pues, un espacio de transición entre dos espacios A y B. El movimiento de cruce de un límite o umbral entre el espacio A (fuera) y el espacio B (dentro), nos parece que es, precisamente, el valor semántico básico que subyace a todos los valores de la partícula *de entrada* y, en concreto, a su valor epistémico. Así, en los contextos en los que *de entrada* funciona como operador epistémico, sitúa la información que presenta en un espacio de transición, en el umbral entre dos espacios cognitivos.

3. Caracterización semántico-pragmática

3.1 El significado epistémico del operador *de entrada*

Tal como se apuntaba en el apartado anterior, la conceptualización cognitiva del significado procedimental del operador epistémico *de entrada* está determinada por su origen espacial. En concreto, este operador contrasta un espacio de transición, la entrada o el umbral del pensamiento, con otro espacio que no es, como cabría esperar, la salida del razonamiento. La *salida*, a diferencia de lo que ocurre con el *final* de una acción en el caso de los operadores de origen temporal, no parece ser un espacio cognitivamente relevante, tal como muestra el hecho de que no existe ningún marcador ni ninguna expresión que gramaticalice este espacio (del tipo de **a la salida*). A nuestro modo de ver, el espacio mental al que se opone el *de entrada* epistémico es el espacio en el que se ingresa: el espacio de la reflexión o el razonamiento. Así, *de entrada* divide el proceso del razonamiento en dos espacios o momentos: un momento 1 en el que el hablante empieza a pensar, es decir, en el que pasa del espacio de la no reflexión al de la reflexión, y un momento 2, que es el de la reflexión. La relevancia de este segundo espacio la demuestra la existencia de partículas como *bien pensado* o *pensándolo mejor*, que sí contrastan con *de entrada*. Esta estructura cognitiva del operador *de entrada* se representa en la Figura 2:

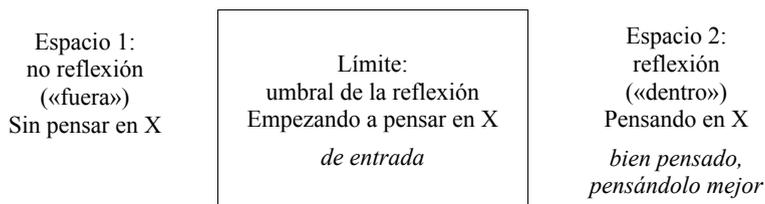


Figura 2. Conceptualización cognitiva del significado epistémico del operador *de entrada*

De hecho, tanto el diccionario de Moliner como el de partículas de Santos Río recogen las locuciones *bien pensado* o *pensándolo bien*. Los dos autores analizan estas partículas como expresiones correctivas que, según Moliner, equivalen a *realmente* (²1998: s.v. *pensar*) y, para Santos Río (2003), permiten

corregir una valoración previa sobre una situación o indicar un cambio de opinión o de decisión realizada sobre la marcha. Así pues, estas partículas que contienen el verbo *pensar* expresan precisamente el movimiento reflexivo que complementa o sigue (o, incluso, contradice) al presentado por *de entrada*. El *topos* o lugar común (Anscombe 1995: 302) que subyace al significado procedimental de ambas partículas es, por tanto, el que reza que ‘las primeras impresiones no siempre son buenas’ o que ‘no conviene quedarse con la primera idea que a uno le viene a la cabeza’. El valor epistémico del operador *de entrada* puede concebirse, pues, como la introducción de una información u opinión que se presenta como intuitiva o improvisada, y que puede verse rectificada, de forma explícita o implícita, por la información que pueda obtenerse mediante un análisis reflexivo o mejor fundamentado⁹:

umbral de la reflexión Opinión intuitiva o improvisada <i>De entrada, X</i>	reflexión Opinión meditada, valoración definitiva <i>Bien pensado, pensándolo mejor/bien, Y</i>
---	---

Tabla 1. Valor epistémico del operador de debilitamiento de entrada

3.2 La instrucción de procesamiento

Como refleja la Tabla 1, al marcar una opinión como intuitiva mediante *de entrada*, el emisor atenúa su grado de compromiso con esta opinión, marcándola como argumentativamente débil, frente a una opinión posterior que pueda rectificarla o modificarla. Así, es habitual que *de entrada* aparezca en contextos en los que el segundo espacio mental, el de la reflexión, aparece también explícito, ya sea en una secuencia contraargumentativa, o bien mediante expresiones de significado equivalente al de las partículas *bien pensado* o *pensándolo mejor*, como la prótasis condicional subrayada en el ejemplo de (8), ejemplo que se analiza en la Tabla 2:

- (8) Dicen los expertos que para que un premio así no acabe destruyéndote, es muy importante seguir manteniendo el mismo estilo de vida y los mismos amigos. Por no hablar del mismo cónyuge, porque, por lo visto, lo primero que hacen muchos de los ganadores es cambiar de pareja. Son consejos que *de entrada* parecen sensatos, pero que si se piensan bien son impracticables e incluso algo idiotas. (*El País semanal*, 31/05/09, R. Montero, «La carambola de la felicidad»)

Situación / tema	Opinión intuitiva, débil	Opinión reflexiva, rectificada
Consejos para que un premio no acabe destruyéndote	DE ENTRADA, parecen sensatos	SI SE PIENSAN BIEN, son impracticables e incluso idiotas

Tabla 2. Análisis del valor epistémico de *de entrada* en el ejemplo (8)

9. *De entrada* puede expresar esta posibilidad de cambio gracias a que el significado de *entrar* como verbo de movimiento expresa un movimiento de transición entre dos espacios. De hecho, tal como ha indicado recientemente Galton (2011), el dominio cognitivo que fundamenta las metáforas espacio-tiempo no es tanto el espacio en sí como la noción de *movimiento* y, por tanto, de *cambio*.

A pesar de que, en el ejemplo de (8), *de entrada* conserva todavía su valor adverbial temporal, presenta ya el significado modal añadido que venimos caracterizando. En (8) la partícula no equivale tanto a otras partículas propiamente temporales como *en un primer momento*, sino que más bien puede parafrasearse como ‘en una primera impresión intuitiva previa al razonamiento y, por tanto, susceptible de modificarse’. Contextos como el de (8) son, precisamente, los que permiten que *de entrada* se especialice para expresar la provisionalidad de un juicio del hablante, invitando al destinatario a inferir la posibilidad de una rectificación de la opinión, incluso cuando esta no aparece explícita en el texto. *De entrada* invita, por tanto, al destinatario a desconfiar de que una determinada opinión se mantenga en el tiempo, convocando la inferencia de que esta puede modificarse, tras una mayor reflexión o tras el contacto con la experiencia. De hecho, en este sentido, *de entrada* se aproxima también al significado de la partícula *a priori*, que marca una opinión como creencia previa a la experiencia. Este matiz de sentido se observa claramente en el ejemplo de (9), en el que el hablante E opina sobre la homosexualidad con ciertas precauciones, ya que, como indica en el segmento subrayado, la experiencia de conocer a una persona homosexual podría modificar su opinión:

(9) E: de verdad↓ hay ahí una diferencia entre la mente de ((un sexólogo)) y de un homosexual↑... hombre / casos de homosexualidad concretos no conozco ninguno va(le)– yo qué sé ↓ los aparentes eso que – uno que– entonces [de tío a tío eso a mí→]

G: [eso– e– e– es por eso] porque no has conocido ningún caso§

E: § es por eso a lo mejor↓ porque imagínate que si yo tuviera→§

L: § si estuvieras con un tío de esos↑§

E: § yo creo que ahora– a lo mejor si co– si [a lo mejor conozco=]

L: [igual no me aaa]

E: = (()) y él– a lo mejor digo joder!... pero de verdad– pero yo de– *de entrada* lo rechazo§ (Briz & Val.Es.Co 2002: 100)

Si bien del análisis de los ejemplos anteriores podría deducirse que la inferencia de provisionalidad de una opinión o creencia asociada a *de entrada* depende de que aparezcan en el contexto fragmentos contraargumentativos del tipo de los subrayados en los ejemplos, lo cierto es que tal inferencia de provisionalidad de un juicio del emisor constituye una implicatura conversacional generalizada convocada por el operador (cf. Grice 1975; Portolés 2004: 133-134). En ejemplos como (10), la inferencia de que la opinión presentada puede modificarse viene desencadenada por la presencia del operador *de entrada*:

(10) Reducir las emisiones de CO2 y reducir la dependencia de la energía exterior será el difícil reto que asume el Nobel de Física Steven Chu al frente de la secretaria de Energía. [...] Es probable que Chu no tenga más remedio que permitir más pozos de petróleo en el golfo de México y quién sabe si, incluso, en la reserva natural del Ártico, en Alaska. Esta puede ser una de las decisiones duras y, *de entrada*, incomprensibles que deba tomar Obama. (*La vanguardia*, «Un equipo para salvarlo todo», 21/01/2009)

Tanto el significado modal epistémico de *de entrada*, que indica que el juicio que se introduce es intuitivo y, por tanto, previo al conocimiento o a la

experiencia, como la instrucción de procesamiento que transmite este operador, que consiste en atenuar el grado de compromiso del emisor con la opinión que introduce, sitúan a *de entrada* en el grupo de los operadores epistémicos de debilitamiento argumentativo. No obstante, como se verá a continuación, *de entrada* no siempre admite fácilmente la conmutación con el resto de estos operadores.

4. De entrada y los operadores de debilitamiento de origen temporal

De acuerdo con los trabajos de Montolío (2006 y 2011), es posible establecer un primer grupo de operadores de debilitamiento de origen temporal, formado por *de momento*, *por el momento* y *por ahora*. Estos operadores tienen, según la autora, dos rasgos en común: (i) afectan al predicado, indicando que la información que se introduce es válida en el momento en el que se enuncia, pero puede dejar de serlo en un futuro; y (ii) están ligados al momento de la enunciación y, por ello, comparten restricciones en cuanto a los tiempos verbales con los que pueden combinarse, que son los propios del espacio temporal de la actualidad.

En cambio, *en principio*, operador que se encuentra en un estado de gramaticalización más avanzado que los anteriores, ha experimentado un doble proceso de subjetivización: ha pasado de limitar temporalmente la validez de una información, indicando que puede modificarse en el futuro (instrucción que también transmiten los operadores anteriores), a atenuar la validez de una aserción, es decir, a emplearse para poner en duda la validez de la información que introduce, con un significado cercano al de marcadores como *en teoría* o *probablemente* (Montolío 2011).

4.1 De entrada frente a por ahora, por el / de momento: la validez provisional del predicado

En la mayor parte de los ejemplos manejados en nuestro corpus, *de entrada* puede conmutarse por los operadores de debilitamiento argumentativo que afectan a la validez del predicado, especialmente cuando estos indican que la actitud u opinión del hablante puede cambiar en el futuro, como ocurre en (11) y (12), en los que la posibilidad de un cambio de opinión aparece explícita en la cláusula contraargumentativa subrayada:

- (11) Detrás de este tira y afloja subyace la voluntad de CiU de no restar peso al territorio, donde domina electoralmente con mayor holgura, una voluntad que por ahora choca con los esfuerzos del PSC por otorgar mayor voz al área metropolitana de Barcelona, donde tiene su principal granero de votos. Al salir de la reunión de hoy de la ponencia, el presidente del grupo parlamentario de ICV-EUiA, Jaume Bosch, ha subrayado que su modelo no plantea *de entrada* [de momento/por ahora/por el momento] el sistema de doble voto, pero se ha mostrado "abierto" a considerar la propuesta de los socialistas. (*La vanguardia*, 8/1/2010, «El modelo de doble voto gana consenso en la futura ley electoral de Catalunya»)
- (12) Como toda tecnología, [el Kindle] es caro *de entrada* [de momento/por ahora/por el momento], pero irá bajando de precio. (Comentario de un lector a una noticia de *La vanguardia*, 9/2/2009 «Amazon presenta la nueva versión de Kindle, su lector de libros electrónicos»)

Sin embargo, la conmutación parece resultar más difícil cuando *por el momento*, *de momento* o *por ahora* se refieren a una situación o estado de cosas

externo que puede modificarse en el futuro, como ocurre en el ejemplo de (13), que tomamos de Montolío (2006: 86), donde *por el momento* se emplea para atenuar la fuerza asertiva del adjetivo *única*, que podría resultar demasiado categórico:

- (13a) Expertos de todo el mundo reunidos en Madrid piden más apoyo para esta alternativa terapéutica, *única por el momento [por ahora, de momento]* capaz de curar la diabetes tipo 1. (*El País. Salud*, 25/02/2003)
- (13b) ?? Expertos de todo el mundo reunidos en Madrid piden más apoyo para esta alternativa terapéutica, *única de entrada* capaz de curar la diabetes tipo 1.

La extrañeza del ejemplo de (13b) puede explicarse por la fuerte vinculación con el momento de enunciación que todavía presentan estos operadores de debilitamiento relacionados con la actualidad, vinculación que no comparte *de entrada*. De hecho, el ejemplo de (13a) es un caso claro de convivencia del valor temporal y el valor epistémico en el uso de *por el momento*. De ahí que resulte difícil conmutarlo por *de entrada*¹⁰.

Asimismo, conviene advertir que *de entrada* parece añadir a los operadores anteriores un matiz de ‘opinión intuitiva o precipitada’ a la información que presenta, que coincide con la instrucción de procesamiento que hemos descrito en el apartado 3.2. como propia de *de entrada*. A diferencia de lo que ocurre con este operador, no parece que los operadores de origen temporal que limitan la validez de la información en el tiempo puedan presentar esta relación tan estrecha con el razonamiento del emisor. Esta observación se comprueba en el ejemplo de (14), donde la sustitución del operador *de entrada* por otros como *de momento* o *por ahora* resultaría redundante:

- (14) Este servidor, al que le enseñó catalán la Carmeta, una señora de La Galera (Tortosa) que en paz descanse, y su hijo Pere Garcia Bailach, que tuvo paciencia para intercambiar palabras porque ella apenas conocía el español, cree sinceramente que el dichoso acuerdo [que establece el catalán como unidad primordial en la acogida e integración de los inmigrantes] puede que al final resulte una idea fantástica, pero *de entrada*, y en este momento, sí que es un brindis al sol. (*La vanguardia*, «El catalán de Messi», 21/12/2009)

4.2 *De entrada* frente a *en principio*: el debilitamiento de la fuerza asertiva

En algunos ejemplos manejados, *de entrada* desempeña una función debilitadora de la validez de la información enunciada, característica de un estado de gramaticalización más avanzado, como el que presenta *en principio*. Aunque no es el caso más frecuente, en algunos ejemplos, *de entrada* acepta con mayor facilidad la conmutación por este operador epistémico que la alternancia con los tratados en el apartado anterior. Muestra de ello son (15) y (16), ejemplos en los que *de entrada* restringe o pone en duda la validez de la información que introduce:

- (15) El caso es que actualmente la silimarina se encuentra disponible en tiendas de alimentación como aporte adicional en las dietas sanas así que, *de entrada*, [*en principio*] no sería complicado incorporarla como protector solar. Lo que aún

10. En la versión de (13b), de hecho, *de entrada* podría interpretarse más bien como una afirmación cuyo grado de veracidad se encuentra mitigado. Podría entenderse que con el uso del operador *de entrada* el hablante desea debilitar la aserción, es decir, que emplea *de entrada* con un valor equivalente a *en principio*, poniendo en duda que la alternativa mencionada sea la única capaz de curar la diabetes en el momento de enunciación.

no está claro es si habrá que tomarla en pastillas como cualquier suplemento vitamínico, incluirlo en las cremas bronceadoras, o a partir de ahora tendremos que empezar a comer más alcachofas antes y después de ir a la playa. (CREA, *El Mundo* - Salud (Suplemento), 24/04/1997)

- (16) Células de colores o Bolas de colores. Este es el nombre de «un sistema económico alternativo a través de regalos», según lo definen sus impulsores, que desde hace unos meses se está propagando en Barcelona entre un colectivo muy concreto: usuarios de terapias alternativas. Lo que parece ser, *de entrada* [*en principio*], un método fácil para ganar dinero, en el fondo «recuerda a las estructuras piramidales, a un grupo de tipo comercial pseudo-espiritual que parece acercarse a la dinámica del sectarismo», según advierte el psicólogo Miquel Perlado. (CREA, *La vanguardia*, 14/11/2007, «Alertan de la instalación en Barcelona de una red organizada para ganar dinero rápido»)

Estos casos en los que *de entrada* puede conmutarse cómodamente por *en principio*, manteniendo el valor de mitigación de la aserción, son poco frecuentes en el corpus de ejemplos manejados. Ello parece apuntar a que el operador *en principio* presenta un grado de gramaticalización más avanzado que *de entrada*, operador cuyo valor temporal todavía convive, en la mayoría de sus usos, con el valor epistémico. Además, *en principio* está más especializado que *de entrada* en la mitigación del compromiso asertivo. De hecho, la diversidad de funciones tanto oracionales como discursivas que puede desempeñar *de entrada*, señaladas en el primer apartado, explica que sean frecuentes los contextos en los que su interpretación es ambigua, como ocurre en el ejemplo de (17):

- (17) La dirección, por su parte, solicitó el curso pasado una plaza más de administrativo que le fue autorizada por la Consejería de Educación. Aunque no ha sido remitida aún por el departamento de Administraciones Públicas, de la que dependen orgánicamente estos funcionarios según confirman fuentes oficiales. *De entrada*, [*¿de momento?*, *¿en principio?*] la «semana que viene» habrá una suplente. «Será la tercera en seis meses», explica una madre que ayuda en la secretaría una hora al día. (*El País*, 27/01/2009, «Madres hacen de secretarías en un instituto de Valencia»)

En el ejemplo, la interpretación del operador es ambigua entre un valor de provisionalidad de la información ('*de momento*, la semana que viene habrá una suplente, pero luego ya veremos') y uno de mitigación de la aserción ('*en principio* habrá una suplente, pero no es seguro'). Esta ambigüedad desaparecería al sustituir *de entrada* por otro de los marcadores mencionados.

Para terminar, dejamos meramente apuntada para futuras investigaciones otra diferencia notable entre el operador *de entrada* y el resto de los operadores epistémicos de debilitamiento: la inferencia de provisionalidad que acarrea *de entrada* puede cancelarse al combinarse con el adverbio *ya*, como se observa en el ejemplo (18):

- (18a)– ¿Te vienes de fin de semana con nosotros?
– Mira, de entrada / en principio / ?de momento / ?por ahora, paso.
- (18b)– ¿Te vienes de fin de semana con nosotros?
– Mira, ya de entrada / *ya en principio / *ya de momento / *ya por ahora, paso.

A diferencia de lo que sucede en (18a), en casos como los de (18b) la aparición de *ya*, imposible con los operadores de debilitamiento de origen

temporal, invita al destinatario a inferir que la decisión presentada (*no salir de fin de semana*) no cambiará, que se mantendrá en el tiempo, de modo que se descarta la posibilidad de que pueda modificarse tras una hipotética negociación. Este efecto se logra gracias a la combinación del operador con el adverbio de fase *ya* que, como indica García Fernández (2000: 133), indica ‘posterioridad a un cambio esperado’. Así, en contextos como el de (18b), el adverbio coloca la decisión que introduce en un espacio posterior a cualquier posible cambio en el horizonte de expectativas, esto es, introduce una decisión definitiva. La aparición del adverbio *ya* ante *de entrada* cancela la implicatura de que el estado de cosas descrito pueda cambiar, tal como se representa en la figura 3:

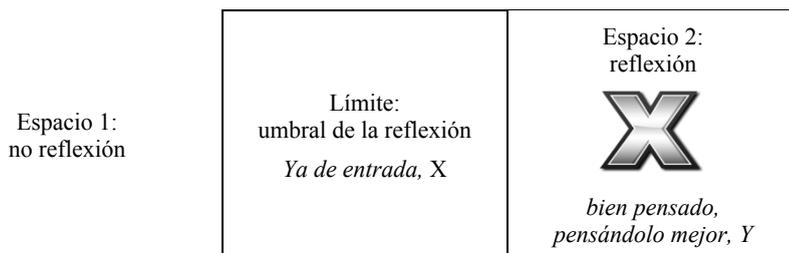


Figura 3. El valor de la combinación *ya* de entrada

5. Conclusiones

A modo de recapitulación, a lo largo de este trabajo hemos abordado la complejidad del valor epistémico de *de entrada*, un valor que, en ocasiones, se añade a su valor temporal, pero que a menudo presenta también el funcionamiento discursivo propio de un operador epistémico de debilitamiento argumentativo. En concreto, este operador introduce una opinión o juicio intuitivo del emisor, previo a la reflexión y que, por tanto, puede modificarse en el transcurrir del razonamiento o por contacto con la experiencia. Este significado modal puede derivarse, tal como se ha mostrado, del significado de sus formantes léxicos originales, y permite que *de entrada* pueda emplearse para mitigar el compromiso del hablante con la validez de un juicio.

Con este valor epistémico, *de entrada* puede conmutarse en determinados contextos por otros operadores epistémicos de debilitamiento de origen temporal. Así, cuando limita la validez de un juicio a un período que incluye el momento de habla, puede alternar con *de momento*, *por ahora*, *por el momento*; mientras que, cuando pone en duda la validez de la información que presenta, puede intercambiarse por *en principio*. De acuerdo con el corpus analizado, el proceso de gramaticalización del operador *de entrada* parece estar más avanzado que el de *por ahora*, *de momento* y *por el momento*, ya que, a diferencia de estos, *de entrada* puede modificar también la predicación, y no solo el predicado, y puede emplearse en un mayor número de contextos. Sin embargo, el proceso de gramaticalización del operador *de entrada* no parece estar tan avanzado como el de *en principio*, ya que el significado temporal todavía está muy presente en su función epistémica y no siempre alterna fácilmente con este segundo operador. Por último, hay algunos contextos en los que *de entrada* parece emplearse en un sentido propio, destacando el carácter improvisado y, por tanto, poco fiable de un juicio, casos en los que la alternancia con otros operadores de debilitamiento no

funciona o varía ligeramente el sentido. En la Tabla 3 se resumen las instrucciones de procesamiento que puede transmitir *de entrada*, en relación con el resto de los operadores de debilitamiento argumentativo analizados por Montolio (2011):

INSTRUCCIÓN DE PROCESAMIENTO	OPERADORES EPISTÉMICOS DE DEBILITAMIENTO ARGUMENTATIVO	
‘La validez de la información es provisional’	<i>Por ahora, de momento, por el momento</i>	<i>De entrada</i>
‘La validez de este juicio es provisional’	[<i>Por ahora, de momento, por el momento</i>]	DE ENTRADA
‘La validez de esta información es dudosa’	<i>En principio</i>	[<i>De entrada</i>]

Tabla 3. Las instrucciones de procesamiento que transmite el operador de entrada

Además, las múltiples funciones oracionales y discursivas que puede presentar *de entrada*, con valor temporal, modal y organizador del discurso, suelen comportar a menudo interpretaciones ambiguas, que pueden evitarse con el empleo del resto de los operadores de debilitamiento. Por último, *de entrada* presenta también la posibilidad de cancelar y, de hecho, invertir su significado de debilitamiento al combinarse con el adverbio *ya*, aunque esta combinación requiere ser objeto de investigaciones futuras.

Bibliografía

- Anscombe, Jean Claude. 1995a. «Semántica y léxico: Topoi, estereotipos y frases genéricas». *Revista Española de Lingüística* 25:2, 297-310.
- Bermúdez, Fernando. 2003. «Llegando a la conclusión: la escena del camino en los conectores consecutivos». *Revue Romane* 38:2, 239-271.
- Briz, Antonio; Grupo Val.Es.Co. 2002. *Corpus de conversaciones coloquiales (Anejo de Oralía)*. Madrid: Arco Libros.
- Cifuentes, José Luis. 1996. *Usos prepositivos en español*. Murcia: Universidad de Murcia.
- Cornillie, Bert. 2009. «Evidentiality and epistemic modality. On the close relationship between two different categories». *Functions of language* 16:1, 44-62.
- Cuenca, M^a Josep; Hilferty, Joseph. 1999. *Introducción a la lingüística cognitiva*. Barcelona: Ariel.
- Fant, Lars. 2007. «La modalización del acierto formulativo en español». *Revista internacional de lingüística iberoamericana* 9, 39-58.
- Fleishman, Suzanne. 1991. «Discourse as space / Discourse as time: Reflections on the metalanguage of spoken and written discourse». *Journal of Pragmatics* 16:4, 291-306.
- Fuentes, Catalina. 1996. *La sintaxis de los relacionantes supraoracionales*. Madrid: Arco Libros.
- Fuentes, Catalina. 2005. «Operadores de preferencia». *Estudios de Lingüística de la Universidad de Alicante* 19, 107-136.

- Fuentes, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- Galton, Antony. 2011. «Time flies but space does not: Limits to the spatialisation of time». *Journal of Pragmatics* 43:3, 695-703.
- García Fernández, Luis. 2000. *La gramática de los complementos temporales*. Madrid: Visor.
- Giammateo, Mabel. 1995. «El campo temporal en la semántica conceptual». *Revista Española de Lingüística* 25:1, 125-142.
- Grice, H. Paul. 1975. «Logic and conversation». P. Cole, J. Morgan (eds.), *Syntax and Semantics. Speech Acts*. New York: Academic Press, 41-58.
- Ibarretxe-Antuñano, Iraide. 2003. «Entering in Spanish. Conceptual and semantic properties of *entrar en/a*». *Annual Review of Cognitive Linguistics* 1, 29-58.
- López Samaniego, Anna. 2008. «De entrada, debo decir que esta es una investigación en curso. Una partícula organizadora del discurso con valor focal». I. Olza, M. Casado, R. González (eds.), *Actas del XXXVII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística*. Pamplona: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra, 455-467. Publicación electrónica
- Moliner, María. 1998[1966]. *Diccionario de Uso del Español*. Madrid: Gredos, 2ª ed.
- Montolío, Estrella. 2001. *Conectores de la lengua escrita*. Barcelona: Ariel.
- Montolío, Estrella. 2003. «Es una buena periodista, en principio. Sobre el operador discursivo *en principio* y su función modalizadora en el discurso periodístico». *Español Actual* 79, 45-58.
- Montolío, Estrella. 2006. «Por ahora / de momento / por el momento, es un tipo encantador. Operadores de debilitamiento argumentativo de origen temporal». J. Falk, J. Gille, F. Wachtmeister (eds.), *Discurso, interacción e identidad. Homenaje a Lars Fant*. Estocolmo: Stockholms Universitet, 81-107.
- Montolío, Estrella. 2011. «Mitigación del compromiso asertivo y mecanismos argumentativos en la oralidad: los operadores de debilitamiento». L. Fant, A. Mª Harvey (eds.), *Acerca de la oralidad: estudios y reflexiones*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 95-118.
- Murillo, Silvia. 2010. «Los marcadores del discurso y su semántica». Ó. Loureda, E. Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 241-280.
- Nuyts, Jan. 2001. «Subjectivity as an evidential dimension in epistemic modal expressions». *Journal of Pragmatics* 33:3, 383-400.
- Palmer, Frank R. 2001[1986]. *Mood and modality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Portolés, José. 2001[1998]. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel.
- Portolés, José. 1999. «Los ordenadores del discurso y el lenguaje periodístico». J. Garrido (ed.), *La lengua y los medios de comunicación*. Madrid: Universidad Complutense de Madrid, vol. I, 161-169.
- Portolés, José. 2004. *Pragmática para hispanistas*. Madrid: Síntesis.
- Real Academia Española. 2001. *Diccionario de la lengua española*, Madrid: Espasa, 21ª ed.
- Santos Domínguez, Luis A.; Espinosa Elorza, Rosa Mª. 1996. *Manual de semántica histórica*, Madrid: Síntesis.
- Santos Río, Luis. 2003. *Diccionario de partículas*. Salamanca: Luso-Española de ediciones.

- Seco, Manuel; Andrés, Olimpia; Ramos, Gabino. 2004. *Diccionario fraseológico documentado del español actual*. Madrid: Aguilar.
- Sweetser, Eve. 1990. *From etymology to pragmatics*. Cambridge: CUP.
- Traugott, Elisabeth C. 1978. «On the expression of Spatio-Temporal Relations in Language». J. H. Greenberg (ed.), *Universals of human language. Word structure*. California: Stanford University Press, vol. 3, 369-400.
- Traugott, Elisabeth C. 1989. «On the rise of epistemic meanings in English: an example of subjectification in semantic change». *Language* 65(1): 31-55.
- Traugott, Elisabeth C. 1995. «The role of the development of discourse markers in a theory of grammaticalization». *Paper presented at ICHL XII*, Manchester.
- VV. AA. 2006. *Diccionario Clave*. Madrid: Ediciones SM.

Sobre el uso de *que* con los marcadores de reformulación explicativa en español escrito¹

Silvia MURILLO ORNAT

1. Introducción

Los marcadores de reformulación explicativa del español *o sea* y *es decir* a menudo se combinan con *que* («*que* soldador», Pons 1998: 137), en especial cuando se usan para introducir una conclusión o una consecuencia (Casado Velarde 1991, Pons 1998, Fernández Bernárdez 2000). En las líneas que siguen se pretende profundizar en este tema y para ello se presentan los resultados de un estudio cualitativo y cuantitativo de los casos de *que* soldador encontrados con los diferentes marcadores de reformulación explicativa en un corpus de lengua periodística escrita en español peninsular (1991-1996), de alrededor de 15 millones de palabras² extraído del corpus CREA. En primer lugar, se lleva a cabo un análisis cualitativo para delimitar los casos de *que* soldador, diferenciándolos de aquellos en los que la forma *que* que aparece tras un marcador de reformulación es una conjunción completiva (Casado Velarde 1991), un *que* de tipo modal (cf. Pons 1998, 2003; Porroche 2000) o un pronombre relativo. En segundo lugar, se contrasta la frecuencia de uso del *que* soldador con *o sea* y *es decir* y se comprueba que aparece también con otros marcadores de reformulación explicativa. Finalmente, la incidencia del *que* soldador con *es decir* y *o sea* se asocia a otros aspectos como las funciones de los marcadores (conclusión, consecuencia y otras funciones, como la definición) y sus usos polifónicos. Estos resultados son también objeto de un análisis contrastivo.

2. Análisis

En algunos casos, la forma *que*, por decirlo de alguna manera, no va asociada al marcador de reformulación, ya que puede tratarse de un *que* completivo o incluso presentar otros usos. Casado (1991: 106-108) nos proporciona algunas claves para el análisis; según este autor, existen dos tipos de usos de *que* con los marcadores de reformulación:

- *que* no forma parte del marcador de reformulación anterior sino que es la repetición de un *que* completivo del primer segmento de la reformulación.
- *que* forma parte del marcador de reformulación.

En el segundo caso no hay una ruptura en la entonación entre las unidades *o sea* / *es decir* y *que*, aunque casi nadie hace esta distinción, ni siquiera en el

1. Este trabajo es una contribución al proyecto FFI2009-09792 (Ministerio de Ciencia e Innovación). Agradezco encarecidamente al profesor José Portolés sus comentarios a una primera versión de este capítulo.

2. Para ser exactos, 14.925.946 palabras. Los periódicos incluidos en la selección fueron *La Voz de Galicia*, *La Voz*, *La Vanguardia*, *El País Digital*, *El Mundo*, *El Diario Vasco*, *Canarias 7*, *ABC Cultural* y *ABC*; las revistas, *El Mundo – Salud* (Suplemento), *Tiempo*, *Integral*, *Geo*, *Dunia* y *Cambio 16*.

discurso escrito mediante la puntuación. Así, para Casado se pueden delimitar dos tipos de estructuras:

- (a) *que + V, es decir, que + V*
que + V, o sea, que + V
que + V, esto es, que + V
- (b) *V, es decir que + V*
V, o sea que + V
 [V = verbo]

En el primero de estos grupos, *que* no se puede omitir, por ser un complementivo; sin embargo, en el segundo grupo de estructuras sí que puede eliminarse. Casado (1991: 107) comenta el siguiente ejemplo, en el que la ausencia de *que* daría como resultado o bien una secuencia inaceptable o bien una rectificación del estilo indirecto y, por tanto, un cambio de referencia de la tercera persona a la segunda.

- (1) Pues dile que entre, o sea, *que* pase. (C. Arniches, *El casto don José*, 1933/1948, p. 315)

Según Schwenter (1996: 863), en la conversación la secuencia *o sea que* se pronuncia sin pausa, mientras que en *o sea* seguido por un *que* complementivo ambos elementos están claramente separados. Para Pons (1998: 138), en el primero de estos casos, la partícula *que* está unida entonativa, léxica y gramaticalmente al marcador discursivo *o sea*. Por su parte, Briz et al. (*Diccionario de Partículas Discursivas del Español*, en línea, s.v.) destaca que en los usos conclusivos de *o sea* que hay una pausa, aunque a veces es imperceptible y puede llegar a desaparecer, lo que explica la ausencia de puntuación en los textos escritos.

En cualquier caso, la presencia o ausencia de puntuación no sirvió de ayuda al analizar los ejemplos del corpus, pues el uso de las comas en los casos en los que la partícula *que* forma parte de los marcadores de reformulación – *que soldador* – no es sistemático y no difiere de su uso en los demás casos. Debido a esto, en lugar de considerar a la partícula *que* parte integrante del marcador discursivo, es quizás mejor atribuirle una función independiente: introducir el miembro discursivo siguiente (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4070; Fernández Bernárdez 2000: 273).

Los casos de *que soldador* son bastante frecuentes en el corpus³:

- (2) Muchos de esos niños procedían de centros asistenciales o sufren problemas de minusvalía, *o sea [que]* no están acostumbrados al trato con la realeza ni a la parte sonriente de la vida. (*La Vanguardia*, 7/1/1994)

En el corpus se dan bastantes casos de heteroreformulación (Gülich & Kotschi 1983) en entrevistas en los que la secuencia compuesta por *o sea/es decir* y *que soldador* se utiliza para introducir una conclusión o consecuencia del enunciado que el otro interlocutor acaba de proferir. De hecho, en la mayor parte de estos ejemplos dialógicos, el miembro reformulador está introducido por *que*:

- (3) P.– La verdad, ¿qué prefiere: Corín Tellado o Martín Gaité?
 R.– Martín Gaité, sin descalificar a Corín Tellado. Pero es que tuve una época muy de morralla, y agoté lo kitsch, y ahora estoy cercano a la sobriedad.
 P.– *O sea [que]* ahora frecuente menos el quiosco.

2. He incluido entre corchetes los usos de *que* que pueden omitirse sin causar problemas de significado.

R.– El momento de ir a comprar el periódico es de los más importantes del día. (*El Mundo*, 15/8/1996)

En los ejemplos (2) y (3), la secuencia reformulativa es válida tanto con la partícula *que* después de *o sea* como sin ella. De esta manera, como se ha indicado anteriormente, la principal herramienta de análisis para diferenciar estos dos tipos de usos es la omisión de *que*, ya que esta omisión da lugar a un enunciado problemático en los casos en los que dicha partícula es una conjunción completiva.

Por otra parte, como señala Pons (1998: 138), la coordinación de los miembros reformuladores no puede llevarse a cabo en los casos de *que* soldador. Por ejemplo, una respuesta como «*O sea, que* ahora frecuente menos el quiosco y *que* se centra en otras cosas» es gramaticalmente incorrecta en el contexto del ejemplo anterior. Esto no ocurre con otros tipos de *que*, como se verá en los ejemplos que siguen.

Si pretendemos explicar todos los casos de marcadores de reformulación seguidos de *que* documentados en el corpus, es necesario ampliar la lista de estructuras de Casado. En primer lugar, podemos encontrarnos con casos intermedios entre la repetición de un *que* completivo previo y una secuencia conclusiva:

- (4) En cambio, el informe sobre la situación de la lengua catalana, de la que el señor Gasòliba fue ponente, afirmaba *que* el catalán es hablado por más de nueve millones de hablantes, *es decir*, [*que*] los catalanes, valencianos y baleares compartimos una misma lengua. (*La Vanguardia*, 22/3/1994)

En este ejemplo aparece un *que* completivo previo, en «*que* el catalán es hablado por más de nueve millones de hablantes», pero *es decir* introduce una conclusión y, si omitiéramos el segundo *que*, la secuencia resultante sería equivalente y aceptable, aunque cambiaría la procedencia de la enunciación. La coordinación con otra oración introducida por *que* sería cuestionable, o al menos revelaría la ambigüedad de la estructura (? «*es decir/o sea, que* los catalanes, valencianos y baleares compartimos una misma lengua y *que* tenemos las mismas raíces culturales»). Por tanto, el uso de *que* en este tipo de ejemplos parece compartir suficientes características con el *que* soldador.

Según Pons, «el *que* soldador es un procedimiento rentable para introducir en el enunciado elementos en principio ajenos al mismo» (1998: 138). Desde este presupuesto, la distancia parece ser una característica inherente de los casos de *que* soldador. Ejemplos como el (3) y el (4) muestran un marcado carácter polifónico, puesto que en ambos casos se trata de un enunciado proferido por otro hablante. Se percibe así una distancia entre los dos miembros discursivos, en cuanto al significado y en cuanto al punto de vista. Esta distancia puede manifestarse o incrementarse también mediante la introducción de una consecuencia, lo cual supone un avance en el tópico (Portolés 2010) (5), o por el uso de puntuación fuerte (6).

- (5) Uno de los detalles más importantes es *que* no hay órdenes de equipo, *es decir*, [*que*] no tendrá que supeditarse a las necesidades de sus compañeros... salvo que la evolución de la carrera aconseje lo contrario al director del equipo Guy Fréquelin. (*La Vanguardia*, 30/12/1995)
- (6) ¿Qué revela ese pacto? El «Pacto de Toledo» – también llamado «Parto de Toledo», porque es una parida– revela *que* a los partidos les parece feo que sus

líderes, para desprestigiarse mutuamente, frivolicen a costa de las pensiones. *O sea, [que] no tienen nada en contra de que frivolicen con el resto de los asuntos.* (*El Mundo*, 10/5/1995)

No obstante, en ejemplos como el que sigue, el *que* que acompaña al marcador no puede omitirse, ya que no hay una distancia formal, incluso si el marcador introduce una conclusión. Esto se debe a que en la secuencia reformuladora el verbo aparece en modo subjuntivo, indicando así que se trata de la repetición de una construcción completiva, como en el ejemplo propuesto por Casado (ejemplo 1).

- (7) Pongamos *que* uno pudiera abrir este libro sin haberse aventurado antes ni por las páginas de *Tres tristes tigres* ni por las de *La Habana para un infante difunto*, es decir *que* uno pudiese ser por unas horas al menos un lector de Cabrera Infante por completo inocente. (*ABC Cultural*, 14/6/1996)

De hecho, en ejemplos de este tipo el proceso discursivo introducido por el reformulador es con frecuencia una explicación, a diferencia de las secuencias de *que* soldador, que suelen introducir conclusiones (cf. Briz *et al.*, en línea, s.v.):

- (8) La clave para batir al Milan es *que* el Barça sea fiel a sí mismo. Es decir, *que* juegue al fútbol con la confianza del campeón, *que* salga a ganar desde el primer minuto de juego, *que* no tema la fuerza italiana. (*El Mundo*, 18/5/1994)

Hasta aquí se han comentado casos en los que la forma *que* es un *que* soldador o es la repetición de un *que* completivo previo. Sin embargo, en algunos ejemplos nos encontramos con un *que* completivo que no es la repetición de otro *que* anterior del mismo tipo, sino que introduce una especificación de un miembro discursivo anterior (Casado 1991: 106-107).

- (9) También se mantendrá la enmienda dirigida a incluir la cláusula absolutoria, es decir, *que* permanezcan exentas de responsabilidad penal las personas que hayan regularizado a tiempo su situación fiscal antes de que se les haya notificado la inspección. (*La Vanguardia*, 3/4/1995)

Además de casos de *que* completivo siguiendo a marcadores de reformulación, nos encontramos también casos con pronombres relativos. Esto es relativamente frecuente en definiciones de adjetivos⁴:

- (10) En 1996 se identificó la secuencia completa del genoma de la levadura (*Saccharomyces cerevisiae*). Es la primera vez que se obtiene la secuencia completa de un organismo eucariota, es decir, *que*, como el ser humano, tiene células con un núcleo envuelto en una membrana. (*El Mundo - Salud* (Suplemento), 19/12/1996)

Las oraciones de relativo se relacionan asimismo con los procesos discursivos de explicación:

- (11) El día 28 de junio, el Papa nombrará nuevos cardenales con derecho a voto, es decir, *que* no hayan cumplido los 80 años de edad, hasta completar el número de 120 electores fijado por Pablo VI. (*El Mundo*, 13/6/1994)

Y también encontramos casos intermedios con pronombres relativos. En el ejemplo siguiente, el miembro reformulador es una consecuencia y el *que* podría ser fácilmente omitido. Se percibe una distancia considerable entre los dos

3. De hecho, los diccionarios definen los adjetivos que acaban en *-ante* como sigue: «*Delirante*. Adj. Dicho de una persona: Que delira.» (*Diccionario de la lengua española*, Real Academia Española, vigésimo segunda edición, 2001).

miembros de la reformulación, tanto en sentido como en forma, así que puede ser considerado un caso de *que* soldador:

- (12) Para los concesionarios, estas ventas son un mal menor puesto que por tratarse de flotas y, normalmente, de vehículos pertenecientes al segmento más bajo del mercado, dejan un beneficio mínimo. Además, son coches *que* jamás vuelven a aparecer por la concesión, *es decir*, [*que*] no colaboran a mantener la rentabilidad del taller. (*El Mundo*, 30/9/1995)

En otros ejemplos de *que* siguiendo a los marcadores de reformulación no se trata de un *que* completivo ni de un pronombre relativo, sino de un *que* modal que introduce oraciones independientes (cf. Pons 1998, 2003; Porroche 2000). En algunas ocasiones, este *que* va seguido de un verbo en subjuntivo, introduciendo una conclusión con un significado enfático de necesidad o deseo. En estos casos, no se trata de un *que* soldador porque no puede omitirse. En los dos siguientes ejemplos se observa cómo estas reformulaciones siguen a otras secuencias de carácter modal:

- (13) Para el Fondo Monetario, la reforma debe encaminarse a acentuar el carácter contributivo del sistema, *es decir que* se cobre en función de lo cotizado, dejando las subvenciones del Estado para los colectivos que por diversas razones no hayan podido cotizar a la Seguridad Social. (*El Mundo*, 3/10/1994)
- (14) «Hay que seguir un proceso de rigor en el planteamiento y de claridad en los objetivos, con un método muy democrático y transparente, *es decir, que* no se haga con nocturnidad», agregó. (*El Mundo*, 3/12/1995)

En otro grupo se incluyen los casos de *que* seguido por «hay que + infinitivo». En estos casos *que* podría omitirse, aunque se perdería parte del significado modal. Además, la oración introducida por *que* se puede coordinar con una oración similar (16); por tanto, ejemplos como los que siguen no son casos de *que* soldador.

- (15) Y luego tenemos lo de Rocío Jurado, cuyo reencuentro con el público de Madrid va a tener lugar el próximo día 1 de julio en los jardines del hipódromo de la Zarzuela y en una cena de gala patrocinada por Su Alteza Real la Infanta Doña Elena de Borbón [...]. Tiempo hace que no oímos cantar en Madrid a la Jurado, que está casi siempre por América... Las invitaciones se pueden retirar en el domicilio social de la citada Fundación (calle Españolito, número 2). Antes de la actuación de Rocío habrá subasta de obras de arte. Y después de la actuación de Rocío se sorteará un caballo perteneciente a la cuadra Picasso.
O sea, que hay que ir, sobre todo por Rocío, ay, mi Rocío... (*ABC*, 16/6/1996)
- (16) Entonces se averiguó quiénes eran esos franceses y qué pintaban en un concierto de un grupo como Le Mans. Spring es como Le Mans, pero en otro idioma.
Es decir, que no hay por qué identificar sábado con sabadete y *que* se puede escoger una noche muy, pero que muy tranquila si uno se decide a ir a escuchar a Spring. (*El Mundo*, 13/4/1996)

Por último, las secuencias de marcador de reformulación con *que* soldador pueden utilizarse para introducir un cambio en la planificación discursiva, en usos conversacionales (Briz 2001[1998], Portolés 2001[1998], Fernández Bernárdez 2000). El sentido es cercano a la corrección o a la rectificación, pero no parece que haya suficientes indicios para diferenciarlos de los casos de *que*

soldador. Como indica Portolés (2001[1998]: 105), el hecho de que estos marcadores discursivos se utilicen para transmitir la intención comunicativa del hablante de forma satisfactoria les permite tener una independencia mayor del discurso precedente, lo cual facilita su uso para modificar la planificación discursiva. En estos casos, los marcadores discursivos no llevan a cabo una operación de reformulación *per se* (conclusión, explicación, etc.), al igual que sucede con alguno de sus usos modales⁵.

- (17) JOSEP M. CULLELL.– ¡Ah!, yo no lo sé, no lo sé, no lo sé. Siguen peleándose los unos contra los otros. Tremendo. Los roquistas habían pasado al ataque, lanzando rumores, telefónicamente y haciendo correr aquello...

JOSEP GISPERT.– ¿Qué?

JMC.– Bueno, lo de siempre...

JG.– ¿El sector negocios? [Se llamó «sector negocios» esencialmente a Maciá Alavedra y a Lluís Prenafeta, quien fuera jefe del Gabinete de Pujol].

JMC.– No, eso no. *Es decir*, [que] el sector negocios está muy centrado en el entorno del presidente.

JG.– (Inaudible).

JMC.– ¡No lo sé, no lo sé!, pero empiezo a sospechar que están por todas partes. (*El Mundo*, 3/10/1994)

- (18) Las starlettes hablan siempre de sí mismas en segunda persona y se repiten unas a otras: «A cierta edad quieres realizarte ¿no? *O sea* [que] lo necesitas y es como muy excitante y conflictivo». Hasta los ciclistas y banderilleros saben ya hablar en titular, que es como habla hoy la gente. (*El Mundo*, 15/12/1996)

3. Resultados

Teniendo en cuenta todas estas observaciones, el análisis del corpus dio como resultado las siguientes frecuencias de las secuencias de marcadores de reformulación y *que* soldador (Tabla 1):

	Total	<i>Que</i> soldador	
<i>Es decir</i>	1859	149	8,0%
<i>O sea</i>	485	123	25,4%
Resultados de la prueba de la chi-cuadrado: p-valor < 0,001 ($\chi^2=111,141$; g.l.=1)			

Tabla 1. Casos de *que* soldador

Como se indica en la tabla, *o sea* con *que* soldador presenta una mayor frecuencia relativa (25,4% de los casos) que *es decir* (8,0%); sin embargo, dado que la frecuencia general de *es decir* es mucho más alta, nos encontramos con una frecuencia absoluta de este marcador también más alta (149 casos frente a 123 de *o sea*). Los resultados de la comparación de las frecuencias de *es decir* y *o sea* son estadísticamente significativos (p-valor < 0,001)⁶.

5. En ejemplos como el siguiente, en el que el periodista muestra su ironía de forma enfática (cf. Briz 2002: 187): «La que guía los pasos del alcalde es su segunda, Esperanza Aguirre, concejala de Medio Ambiente, que en uno de los descansos le entrega a Manzano una nota en la que se lee: “Habla de lo que a ti te interesa. Chuleta”. *O sea*». (*El Mundo*, 10-V-1995).

6. Los tests de la chi-cuadrado se realizaron con la calculadora estadística en línea de Preacher (<<http://www.quantpsy.org>>, 7-III-2010). Para las tablas de 2x2, se aplicó la corrección de Yates. Si

También se documentaron en el corpus casos de *que* soldador con otros marcadores de reformulación⁷ (Tabla 2), principalmente con *esto es*, aunque con una frecuencia relativa bastante más baja (4,7%):

(19) Y, si esto ocurre en lo jurídico, con mayor razón sucede aún en el ámbito de lo político, donde se acentúa hasta el máximo este mismo fenómeno. *Esto es*, [que] el juego de las distintas fuerzas políticas no puede sujetarse en absoluto a una mecanicista aplicación de las normas constitucionales. (*La Vanguardia*, 17/6/1994)

Otros marcadores menos gramaticalizados como *con otras palabras* (20), *en otras palabras* (21) y *o lo que es lo mismo* (22) se encontraron asimismo en este tipo de construcciones:

(20) Otros creen que los problemas, más técnicos, son morales. A este sector se apunta Juan Antonio Martínez Camino, director del secretariado de la Comisión Episcopal para la Doctrina de la Fe. «La Iglesia no se opone a algunas técnicas como la estimulación ovárica siempre que no se rompa el principio de la unidad familiar y no se quiebre la paternidad», asegura. *Con otras palabras*: [que] no está mal recurrir a la estimulación de los ovarios propios si es necesaria para la procreación pero sí servirse de las estimulaciones de otros. (*El Mundo*, 15/12/1996)

(21) Pensemos que para Adam Smith, David Ricardo o John Stuart Mill, el sistema capitalista no tenía más salida que el estancamiento. *En otras palabras*, [que] la burguesía dinámica desaparecería al poco tiempo. (*La Vanguardia*, 21/7/1994)

(22) Basta haber aprobado el primer curso de matemáticas financieras para definir la equivalencia financiera: el valor actual de la renta que produciría la participación estatal en Telefónica durante los próximos cinco años equivale a los ingresos que el Estado recaudaría con la venta directa, *o lo que es lo mismo*, [que] los 180.000 millones que se embolsará el Estado los podría conseguir en tan sólo cinco años, con los beneficios que le hubiera reportado Telefónica, aunque de esta forma, sin privatizar una sola acción. (*El Mundo*, 10/5/1995)

	Total	<i>Que</i> soldador	
<i>Esto es</i>	213	10	4,7%
<i>Con otras palabras</i>	3	2	66,7%
<i>En otras palabras</i>	71	4	5,6%
<i>O lo que es lo mismo</i>	62	3	4,8%

Tabla 2: *Que* soldador con otros marcadores de reformulación

Por otra parte, los trabajos previos sobre el *que* soldador con marcadores de reformulación (Casado 1991, Cortés 1991, Briz *et al.*, en línea, s.v.) se han centrado en las funciones de conclusión y consecuencia. Aunque estos procesos discursivos son los más frecuentes, en el corpus analizado se documentaron

el p-valor es inferior a 0,05 –el valor que se fija normalmente en lingüística– se puede concluir que los resultados son estadísticamente significativos.

7. Se llevaron a cabo búsquedas para (*dicho*) *en/con otras palabras*, (*dicho*) *en otros términos*, (*dicho*) *de otra manera*, (*dicho*) *de otro modo*, (*dicho*) *de otra forma* y *o lo que es lo mismo* (Portolés 2001[1998]; Santos Río 2003).

casos de otros procesos como definiciones y operaciones matemáticas⁸. En la Tabla 3 se muestran las frecuencias absolutas de cada marcador en las diversas funciones, así como los porcentajes respecto a sus usos seguidos de *que* soldador.

	Conclusión		Consecuencia		Otros procesos	
<i>Es decir</i>	104	69,8%	26	17,5%	18	12,1%
<i>O sea</i>	90	73,2%	29	23,6%	2	1,6%
Resultados de la prueba de la chi-cuadrado: p-valor: 0,003 ($\chi^2=11,379$; g.l.=2)						

Tabla 3. Funciones de *o sea* y *es decir* seguidos de *que* soldador

Las operaciones matemáticas pueden considerarse un tipo especial de conclusiones, por lo que la aparición de *que* soldador sería esperable:

- (23) Según los datos de Eurostat, la renta per capita por habitante pasó en nuestro país de 11.354 ecus en 1992 a 10.418 ecus el año pasado; *es decir*, [*que*] cayó casi 900 ecus, una cifra sólo superada por Italia. (*El Mundo*, 20/8/1994)

Ejemplos como el siguiente, que en el corpus se documentaron con *es decir* o con *o sea*, ponen asimismo de manifiesto el hecho de que las definiciones están cercanas a las conclusiones, ya que ambos procesos se relacionan con la introducción de contenido no explícito (contenido que el hablante conoce o puede deducir):

- (24) Dentro de esta comisión se aplica el voto ponderado, *es decir*, [*que*] cada voto se contabiliza en función del número de diputados del grupo parlamentario que representa. (*La Vanguardia*, 2/11/1995)

Respecto a los datos cuantitativos, *es decir* seguido de *que* soldador tiene una frecuencia relativa algo más baja que *o sea* seguido de *que* en procesos de conclusión y consecuencia, mostrando más versatilidad en otros procesos. Las diferencias entre los dos marcadores son también estadísticamente significativas (con un p-valor de 0,003).

Por último, para el análisis de la incidencia de las secuencias de marcadores discursivos y *que* soldador en casos con alto grado de polifonía, se parte de la base de que todas las reformulaciones son intrínsecamente polifónicas, pues presentan un punto de vista en el primer miembro y otro en el segundo (Ducrot 1984, Anscombe 1990). Siguiendo a Ducrot (1984), los marcadores de reformulación revelan al menos la existencia de dos voces, la de un primer *enunciador* –fuente del punto de vista– y la de un segundo *enunciador*, con el que se identifica el *locutor*, esto es, el responsable del enunciado. Sin embargo, nos encontramos con casos en los que el grado de polifonía es mayor, ya que se identifica la voz del primer miembro de la reformulación, principalmente mediante el uso del estilo indirecto (25) –con un locutor– o directo (26) –con dos locutores–. Como se puede apreciar en la Tabla 4, *es decir* seguido de *que* presenta una incidencia mayor en casos con alto grado de polifonía y es mucho más frecuente que *o sea* en casos de un locutor, mientras que la frecuencia relativa de *o sea* es

8. En Murillo (2004, 2009) propongo una clasificación de los procesos discursivos introducidos por los marcadores de reformulación. Esta clasificación se basa en estudios previos (Gülich & Kotschi 1983, Murat & Cartier-Bresson 1987 y Flottum 1994, *inter alia*) y tiene en cuenta los procesos inferenciales en la comprensión de los enunciados (cf. Sperber & Wilson 1995[1986]).

ligeramente más alta en casos de dos locutores (p-valor: 0,001).

- (25) Pero el documento de debate especifica que se deben suprimir todas las barreras que impidan la movilidad de los estudiantes, *es decir*, [que] el distrito compartido afectará al 100% de las plazas. (*El Mundo*, 21/12/1994)
- (26) «El problema es que a veces te crees que puedes hacer todo lo que te gusta y luego te das cuenta de que no, de que sólo puedes hacer lo que haces, lo que sabes», añade Diego Vasallo.
O sea [que] [el disco] «Piedras» es, no podría ser de otra forma, puro Duncan Dhu, por mucho que tenga sus diferencias con el resto de la discografía del dúo. (*La Vanguardia*, 13/2/1994)

	Polifonía no marcada		Pol. marcada (1 Loc)		Pol. marcada (2 Loc)	
<i>Es decir</i>	65	43,6%	51	34,2%	33	22,2%
<i>O sea</i>	73	59,4%	18	14,6%	31	25,2%
Resultados de la prueba de la chi-cuadrado: p-valor < 0,001 ($\chi^2=13,755$; g.l.=2)						

Tabla 4. *Que soldador y polifonía*

4. Consideraciones finales

En resumen, la presencia de *que* tras un marcador de reformulación no significa necesariamente que se trate de un uso de *que* soldador; este *que* puede ser una conjunción completiva, un pronombre relativo, o incluso un *que* modal, a lo que habría que añadir algunos casos ambiguos o intermedios.

Los casos de *que* soldador aparecen con frecuencia en secuencias con un alto grado de polifonía, con avances en el tópico discursivo o precedidas de puntuación fuerte. Esto confirmaría el hecho de que existe una distancia sintáctica y pragmática entre los dos miembros de una reformulación introducida por un *que* soldador. Además de en procesos discursivos de conclusión o consecuencia, el *que* soldador puede aparecer en procesos de definición o de operaciones matemáticas, lo que indicaría que el uso de estas secuencias se relaciona de un modo más amplio con la introducción de contenido implícito.

Por otra parte, aunque las formas *o sea* y *es decir* son las más frecuentes en este tipo de secuencias, *esto es* también puede documentarse seguido de *que* soldador; del mismo modo, otros marcadores menos gramaticalizados (*con otras palabras*, *en otras palabras* y *o lo que es lo mismo* en el corpus analizado) pueden aparecer con este tipo de construcciones.

Por último, *o sea* y *es decir* presentan diferencias estadísticamente significativas en sus usos con *que* soldador. Estas discrepancias se manifiestan en su frecuencia general, en sus funciones y en sus usos en reformulaciones con alto grado de polifonía.

Bibliografía

- Anscombe, Jean-Claude. 1990. « Thème, espaces discursifs et représentation événementielle ». Jean-Claude Anscombe, Gino Zaccaria (eds.), *Fonctionnalisme et pragmatique. A propos de la notion de thème*. Milán: Unicopli, 43-150.
- Briz, Antonio; Pons, Salvador; Portolés, José (coords.). *Diccionario de partículas discursivas del español*. <<http://www.dpde.es>> (7/3/2010).

- Briz, Antonio. 2001[1998]. *El español coloquial en la conversación*. Barcelona: Ariel, 2ª ed.
- Briz, Antonio. 2002. «Otra vez sobre *o sea*». Carmen Saralegui Platero, Manuel Casado Velarde, (eds.), *Pulchre, bene, recte. Estudios en Homenaje al Prof. Fernando González Ollé*. Pamplona: EUNSA, 169-190.
- Casado Velarde, Manuel. 1991. «Los operadores discursivos *es decir, esto es, o sea y a saber* en español actual: Valores de lengua y funciones textuales». *LEA* XIII, 87-116.
- Cortés Rodríguez, Luis. 1991. *Sobre conectores, expletivos y muletillas en el español hablado*. Málaga: Ágora.
- Ducrot, Oswald. 1984. *Le Dire et le Dit*. Paris: Minuit.
- Fernández Bernárdez, Cristina. 2002. *Expresiones metalingüísticas con el verbo decir*. A Coruña: Universidade da Coruña, Servicio de Publicacións.
- Fløttum, Kjersti. 1994. «À propos de *c'est-à-dire* et ses correspondants norvégiens». *Cahiers de Linguistique Française* 15, 109-130.
- Gülich, Elisabeth; Kotschi, Thomas. 1983. «Les marqueurs de la reformulation paraphrastique». *Cahiers de Linguistique Française* 5, 305-351.
- Martín Zorraquino, Mª Antonia; Portolés Lázaro, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (eds.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe, vol. 3, 4051-4213.
- Murat, Michel; Cartier-Bresson, Bernard. 1987. «*C'est-à-dire* ou la reprise interprétative». *La Reformulation du sens dans le discours. Langue Française* 73, 5-15.
- Murillo Ornat, Silvia. 2004. «A Relevance reassessment of reformulation markers». *Journal of Pragmatics* 36, 2059-2068.
- Murillo Ornat, Silvia. 2009. «Los marcadores de reformulación explicativa en español y en inglés: estudio contrastivo de *o sea* y sus traducciones *that is (to say)* e *in other words*». Mª Pilar Garcés Gómez (ed.), *La reformulación del discurso en español en comparación con otras lenguas (catalán, francés italiano, inglés, alemán e islandés)*. Madrid: BOE/Universidad Carlos III de Madrid, 137-161.
- Pons Bordería, Salvador. 1998. *Conexión y conectores. Estudio de su relación en el registro informal de la lengua*. Valencia: Cuadernos de Filología.
- Pons Bordería, Salvador. 2003. «*Que* inicial átono como marca de modalidad». *ELUA* 17, 531-545.
- Porroche Ballesteros, Margarita. 2000. «Algunos aspectos del uso de *que* en el español conversacional (*que* como introductor de oraciones «independientes»)». *CLAC* 3.
- Portolés Lázaro, José. 2001[1998]. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel, 2ª ed.
- Portolés Lázaro, José. 2010. «Los marcadores y la estructura informativa». Óscar Loureda, Esperanza Acín (eds.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 281-325.
- Santos Río, Luis. 2003. *Diccionario de Partículas*. Salamanca: Luso-Española de Ediciones.
- Sperber, Dan; Wilson, Deirdre. 1995[1986]. *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford: Basil Blackwell, 2ª ed.
- Schwenter, Scott A. 1996. «Some reflections on *o sea*: A discourse marker in Spanish». *Journal of Pragmatics* 25, 855-874.

La notion de particules énonciatives en français. Analyse comparative de *tout de même* et de *quand même*

Denis PAILLARD

1. État des lieux

Cet article propose une description des marqueurs *tout de même* et *quand même*. Ces deux marqueurs – surtout *quand même* – ont déjà fait l'objet de plusieurs études. Comme l'écrivent Léard & Lagacé (1985 : 11-12) « Pour parler d'un cas que nous étudions ici (celui de *quand même* face à *pareil*) on peut trouver autant d'organisations du contenu sémantique de *quand même* que d'études ». De fait, ces travaux (y compris les travaux postérieurs à l'article de Léard & Lagacé) se caractérisent par une très grande hétérogénéité :

- Pour certains auteurs (notamment Blumenthal 1980, Gettrup & Nølke 1984, Jayez 1981, 1982, Morel 1996, Veland 1998) *tout de même* et *quand même* sont des « adverbes », d'autres parlent de « marqueurs interactifs » (Moeschler & Spengler 1981) ou encore de « connecteurs » (Léard & Lagacé 1985).
- Certains auteurs considèrent que *tout de même* et *quand même* relèvent d'une sémantique de la concession, d'autres les associent à celle d'adversativité ou encore d'opposition. Moeschler & Spengler défendent l'idée que *quand même* a des emplois concessifs et d'autres réfutatifs. On notera que ce sont Gettrup & Nølke (1984) qui se montrent les plus critiques sur la pertinence de la notion de concession pour caractériser *tout de même* et *quand même* (v. en particulier p. 27).
- *Tout de même* et *quand même* sont généralement considérés comme des synonymes ou des quasi-synonymes ; certains auteurs s'efforcent de questionner cette synonymie (Veland 1998, Gettrup & Nølke 1984), mais sans aller jusqu'à défendre qu'il s'agit de deux sémantiques distinctes (de ce point de vue Morel (1996), qui caractérise leur sémantique sur la base des constituants en jeu – *tout de même*, *quand*, *même* – constitue une exception).
- La majorité des auteurs, à l'exception de Gettrup & Nølke (1984), ne s'intéressent pas à la variation syntaxique de ces deux marqueurs, qu'il s'agisse de la portée, de la position dans la séquence, des emplois dits « absolus » ou encore de leur détachement ou non sur le plan prosodique. Quant aux remarques de Gettrup & Nølke (1984) elles restent le plus souvent ponctuelles. Cette non-prise en compte de la variation syntaxique tend souvent à exclure de l'analyse une partie significative des données. On notera que dans aucun des travaux cités on ne trouve mentionné un des emplois les plus fréquents de *quand même* : *merci quand même* !

La description que nous proposons de *tout de même* et de *quand même* se situe en rupture avec les différentes approches antérieures sur les quatre points ci-dessous :

- nous caractérisons *tout de même* et *quand même* comme des « marqueurs discursifs ». Plus précisément, comme faisant partie de la sous-classe des « particules énonciatives » ;
- nous ne cherchons pas à associer *tout de même* et *quand même* à des notions comme la restriction, l’adversativité ou encore la réfutation : notre objectif est d’arriver à décrire la sémantique propre à ces deux marqueurs dans la diversité de leurs emplois ;
- sémantiquement *tout de même* et *quand même* ne sont pas des synonymes – même partiels¹, ce que confirment les recherches sur corpus : un même auteur emploie en général et *tout de même* et *quand même*. Un cas exemplaire est offert par l’auteur de romans policiers, Jean-Patrick Manchette : les quatre romans de cet auteur qui figurent dans la base Frantext contiennent quasiment le même nombre d’occurrences de *tout de même* et de *quand même* ;
- nous prenons en compte systématiquement la variation syntaxique de ces deux marqueurs : portée, position, détachement ou non sur le plan prosodique.

Cette étude de *tout de même* et de *quand même* a été réalisée dans le format élaboré dans le cadre du projet franco-vietnamien *Inventaire raisonné des marqueurs discursifs du français* qui propose une analyse dans un même format de vingt marqueurs discursifs du français – chiffre provisoire ! (Vu Thi & Paillard 2011).

2. Les MD et la notion de sémantique discursive

Dans son introduction à l’ouvrage *Approaches to discourse particles*, K. Fisher écrit que les études consacrées aux MD ressemblent fort à une « jungle » et cela tant pour les phénomènes pris en compte que pour les cadres théoriques et méthodologiques adoptés. Pour une langue comme le français, il est d’ordre *empirique* – les inventaires proposés varient considérablement car les MD ne constituent pas un objet empirique identifiable sur la base de critères qui pourraient, de façon (plus ou moins) consensuelle, être définis de façon opératoire –, et d’ordre *théorique*. La majorité des descriptions proposées sont d’ordre pragmatico-fonctionnel. Les notions et les concepts mis en jeu n’ont le plus souvent qu’une pertinence locale, limitée à un marqueur (ou à une série de marqueurs proches). Par ailleurs, l’immense majorité des marqueurs étant « polyfonctionnels », un même marqueur se retrouve « morcelé » entre différentes fonctions².

Tout se passe comme si les MD imposaient aux chercheurs leur hétérogénéité et leur morcellement, rendant particulièrement périlleuse toute tentative de généralisation. De fait, la « jungle » dont parle K. Fisher s’explique en partie (mais en partie seulement) par des raisons « empiriques », c.-à-d. indépendantes des choix méthodologiques et théoriques de tel ou tel chercheur. L’hétérogénéité des unités en jeu est un fait incontestable. En français³, l’immense majorité des

1. On notera qu’en russe il existe deux marqueurs discursifs, l’un proche de *tout de même* (*vse že*), l’autre de *quand même* (*vse taki*).

2. On trouvera dans le chapitre introductif de l’ouvrage *Approaches to discourse particles* de nombreuses illustrations des points que nous soulevons. Et les vingt-trois contributions réunies, malgré la volonté d’adopter un format qui permette la comparaison des approches, sont le témoignage de ce morcellement tant empirique que théorique.

3. En fait, une telle situation se retrouve dans un très grand nombre de langues, même si certaines

MD sont des mots qui ont un autre statut, c.-à-d. une autre appartenance catégorielle : *vraiment, heureusement, bien, bon, disons, tiens*, etc. Il existe également un grand nombre de locutions discursives formées de deux ou plusieurs mots d'une manière souvent inattendue : *d'ailleurs, par ailleurs, quand même, tout de même*, etc. Ce « redéploiement discursif » de mots qui par ailleurs sont des formes verbales, des noms, des adjectifs ou des adverbes est largement contingent : rien ne permet de prédire que telle forme va donner un MD, alors que ce n'est pas le cas pour telle autre forme pourtant proche : *justement, vraiment* sont non seulement des adverbes, mais aussi des MD, alors que *injustement* et *faususement* ne sont que des adverbes.

À ces facteurs « empiriques » qui confèrent aux MD un statut particulier s'ajoutent des considérations qui ressortissent aux choix théoriques et méthodologiques de chaque auteur. Un grand nombre d'auteurs considèrent que la description des MD relève en premier lieu de la pragmatique. Qu'il s'agisse de la théorie de la pertinence ou d'autres approches, les MD sont pris en compte comme ce qui permet au locuteur d'atteindre une visée communicative. Cela renvoie à une conception « instrumentale » des MD, outils par définition fiables mis au service d'une communication postulée transparente et efficace, où le locuteur déploie en toute liberté sa stratégie en direction de l'interlocuteur.

Dans le cadre de l'*Inventaire raisonné* nous défendons la thèse que les MD peuvent être décrits comme formant une *classe d'unités* identifiables dans une langue comme le français. Cela revient à poser qu'au même titre que les unités des autres classes (N, V, Adj, Adv), les MD se définissent par une *sémantique* et par une *syntaxe* (autrement dit des propriétés distributionnelles et une combinatoire).

Dans le cas des MD, la notion de « sémantique » n'a pas le même statut que pour les Noms ou les Verbes. Elle renvoie à la production même d'un énoncé par un sujet, qui vise, par des mots, à exprimer quelque chose à propos d'un état de choses du monde⁴. En d'autres termes, un MD consiste à donner un *statut discursif* (c.-à-d. énonciatif) particulier à la séquence sur laquelle le MD porte. La sémantique des MD suppose donc que l'on dépasse la distinction entre le *dire* comme activité et le *dit* comme produit de cette activité. C'est la raison pour laquelle nous proposons d'introduire à côté du terme « énoncé » le substantif « dire », qui associe par le biais de son « vouloir dire », le locuteur à l'énoncé produit, cet énoncé réalisant avec un succès variable ce vouloir dire (v. *tu vois ce que je veux dire par là / je ne vois pas ce que tu veux dire ?*⁵). Un « dire » est défini comme une façon *partiale* (elle traduit la perception / représentation / savoir d'un sujet) et *partielle* (rien ne permet de décider que l'énoncé arrive à dire le « à dire » jusqu'au bout) d'exprimer par un énoncé un état de choses du monde⁶.

Concernant l'entreprise consistant à exprimer un état de choses du monde à travers des mots, il est nécessaire d'introduire encore une autre distinction qui

possèdent des unités qui ont uniquement le statut de MD: *Abtönungspartikeln* de l'allemand, *česticy* du russe. Dans une langue comme le khmer, la situation est comparable, v. Paillard (2011).

4. Le « monde » ne désigne pas ici la réalité objective mais « ce dont je parle en disant ce que je dis » (cf. le terme anglais *aboutness* qui, malheureusement n'a pas de correspondant en français). Ci-dessous nous désignerons par Z l'état de choses du monde qu'un dire s'attache à exprimer.

5. Ces deux expressions mettent en évidence le *gap* qui existe entre le « vouloir dire » et l'énoncé produit.

6 Pour une présentation plus détaillée, v. Paillard (2009).

renvoie à ce que traditionnellement on appelle la typologie des discours. D'un dire à l'autre le rapport entre le monde (en tant que tel in formulable) et les mots qui lui donnent forme varie :

- dans certains cas, à travers son dire, le sujet vise à *catégoriser* le monde en lui attribuant une / des propriétés : ainsi dans *Paul est un enfant*, l'individu nommé *Paul* est identifié par la propriété *être un enfant* (prépondérance des mots) ;
- dans d'autres cas, à travers son dire, le sujet vise à exprimer sa *perception* d'un état de choses actualisé (expertise, témoignage, etc.) : ainsi dans *Paul est fatigué* la propriété *être fatigué* vise à rendre compte de l'état où, à un moment donné, se trouve *Paul* ; dans ce cas on parlera de « point de vue » (prépondérance du monde) ;
- dans d'autres cas encore, les mots et le monde sont indissociables : c'est le domaine de la *fiction* au sens où les mots créent un univers imaginaire.

Dans notre approche des MD, la notion de sémantique discursive recouvre donc les différents facteurs qui interviennent dans la constitution d'un dire. Comme on le voit cette notion n'est pas spécifique aux MD ; elle renvoie à l'activité de langage dans sa généralité. La fonction des MD est d'introduire des *déterminations supplémentaires* concernant le statut du dire en tant qu'exprimant un état de choses *Z*. En fonction de la nature de ces déterminations, il est possible de distinguer quatre grandes classes de MD. Chaque classe correspond à des déterminations particulières définies indépendamment de la sémantique propre à tel ou tel MD.

3. Quatre classes de MD ⁷

3.1 Les mots du discours

Les mots du discours ont pour fonction de spécifier à *quel titre* la séquence *p*, correspondant à leur portée ⁸, est une façon partielle et partielle d'exprimer un état de choses *Z*. Selon qu'il y a prépondérance du dire ou du monde, on pourra distinguer deux sous-classes : les *MD catégorisants* et les *MD points de vue* (perception d'un état de choses).

Nous illustrerons cette distinction entre MD catégorisants et MD points de vue à l'aide de deux exemples :

- (1) Mon mari avait promis de venir à cette réunion. *Malheureusement* il a eu un empêchement de dernière minute

Dans l'énoncé *Malheureusement il a eu un empêchement de dernière minute* le MD *malheureusement* présente l'empêchement de dernière minute comme un événement malheureux, c'est-à-dire relevant d'une évaluation négative (la venue du mari était souhaitée / attendue). Ce qu'exprime le MD catégorise l'événement qu'exprime l'énoncé comme ce qui pour le locuteur constitue un événement « malheureux ». Cette fonction spécifique du MD est confirmée par la possibilité de remplacer *malheureusement* par d'autres MD : *heureusement* (la non venue était souhaitée), *naturellement* (l'empêchement de dernière minute est dans

7. Les termes utilisés pour désigner ces quatre classes sont très provisoires. Il s'agit simplement d'étiquettes.

8. Le terme de *séquence* est utilisé pour signifier que la portée d'un MD est profondément variable : la séquence peut être un mot, un syntagme, une proposition, un énoncé ; par ailleurs, la distinction « thème / rhème » est pertinente pour la définition de la portée d'un MD.

l'ordre des choses : il y a comme une fatalité), etc.

(2) Paul a l'air très gentil. *En réalité* c'est un vrai salaud.

Les deux énoncés qui composent l'exemple (2), opposent deux perceptions de l'individu Paul (deux points de vue sur l'individu Paul). Le point de vue qu'introduit le MD *en réalité* disqualifie un premier point de vue (*Paul a l'air très gentil*). Et c'est le mot *réalité* qui spécifie à quel titre le second point de vue remet en cause le premier : le locuteur invoque la « réalité » (de l'individu Paul) pour caractériser le premier point de vue comme se limitant aux « apparences ». Dans la notion de point de vue, l'élément central est sa dimension plurielle : un point de vue est toujours un point de vue *parmi d'autres* (v. l'expression *examiner une situation de différents points de vue*). Sur un état de choses *Z* (situation, individu) il peut y avoir multiplication des points de vue, aucun ne pouvant prétendre exprimer *Z* jusqu'au bout. À ce titre la sémantique du point de vue actualise la propriété qu'a le « à dire » de ne pouvoir jamais être dit jusqu'au bout, de façon exhaustive : d'où la multiplication des points de vue qui, chacun, sont des explicitations / reformulations du point de vue précédent.

En français, une même notion lexicale peut entrer dans un MD catégorisant et un MD point de vue. Voir les paires *effectivement / en effet, réellement / en réalité, vraiment / en vérité, finalement / au final*⁹.

3.2 Les particules énonciatives

Une particule énonciative signifie que la séquence *p* correspondant à sa portée est introduite compte tenu de l'actualisation dans le contexte gauche d'un pôle d'altérité *p'* (« non *p* / autre que *p* »), qui est, à des degrés divers, en concurrence avec *p*¹⁰. L'altérité *p / p'* est souvent un enjeu sur le plan intersubjectif. *p'* peut avoir des modes de présence différents :

– *p'* correspond à une séquence *q* présente dans le contexte gauche : *pourtant, cependant, par contre, d'ailleurs, par ailleurs* (particules de type 1).

(3) Paul est assez bête ; *par contre* il est très dévoué

Dans (3), *par contre* signifie que *il est très dévoué* (= *p*) a (sur le plan argumentatif) une orientation inverse de *Paul est assez bête* (*q = p'*).

– De par sa sémantique même, le mot correspondant au MD particule convoque *p'* comme alternative à *p* : *bien, bon, déjà, tiens, enfin* (particules de type 2) :

(4) Tu es *déjà* là?

Dans (4) la présence de *déjà* signifie que, pour celui qui pose la question, c'est « ne pas (encore) être là » (= *p'*) qui est actualisée et non pas « être là » (= *p*) qui correspond à ce qu'il constate.

3.3. Les modalisateurs

Les MD modalisateurs sont des MD qui marquent un effet de « brouillage » concernant la sélection de *p* pour exprimer « ce qui est le cas » (*Z*). Cet effet de brouillage peut être lié aux mots constituant l'énoncé : d'une certaine façon les mots utilisés ne sont qu'indirectement pertinents pour exprimer ce qui est le cas. Il peut aussi marquer le fait que le sujet n'a pas une perception nette de ce qui est

9. V. Franckel & Paillard (2008).

10. Comme on le voit, à la différence des mots du discours, les particules ne concernent pas le rapport de *p* à *Z*.

le cas, ou, enfin, marquer que le rapport de p à Z comporte une part d'indétermination.

L'inventaire des MD modalisateurs pour le français reste à faire. Nous mentionnerons simplement trois MD en les associant chacun à un exemple. Il s'agit de *en quelque sorte*, *genre* et *quoi*.

- (5) C'en est au point que certains matins, j'ai l'impression qu'il a, *en quelque sorte*, neigé des livres.
- (6) Dans son dos vient d'apparaître une sorte d'énorme monstre, *genre* saint-bernard. La chose bave en avançant lentement dans le corridor.
- (7) – Je n'aime pas ce genre de gens. – Quel genre ? – Euh... les touristes, *quoi*.

3.4 Les mots du dire

Les mots du dire signifient que les mots utilisés par le sujet ressortissent à un « vouloir dire » qui n'est pas le sien (v. les trois vouloir dire introduits ci-dessus) : vouloir dire d'un sujet autre que le locuteur, vouloir dire des mots, vouloir dire du monde. Ils correspondent à une forme de désengagement du sujet et actualisent une distance entre un « vouloir dire » (d'un sujet, des mots, du monde) et l'énoncé. En général, ces MD contiennent, sous une forme ou une autre, le verbe *dire*. Font partie de mots du dire des MD comme *disons*, *pour ainsi dire*, *soi-disant*, *à vrai dire*, *c'est-à-dire*, etc.

- (8) Nous sommes *pour ainsi dire* arrivés. (*pour ainsi dire* signifie que le verbe « arriver » n'est pas pleinement adéquat pour exprimer ce qui est le cas)
- (9) Nous pouvons nous voir demain matin, *disons* à 11 heures. (« 11 heures » comme heure du rendez-vous est en suspens, en attente d'une sanction par l'interlocuteur)
- (10) Il est *soi-disant* chargé de mission auprès du ministre de l'Intérieur.

La mise en évidence de ces quatre classes de MD, ayant chacune une sémantique particulière, signifie que la description d'un MD se fait sur deux plans. D'une part, chaque MD possède la sémantique discursive de la classe à laquelle il appartient. D'autre part, il possède une sémantique propre que l'on peut définir à partir de la sémantique des formes qui le constituent. Cette description sur deux plans distincts permet de mettre en évidence des régularités (propres à tous les MD de la classe), tout en indiquant l'apport sémantique du MD. Ces deux plans (propriétés générales et contenu lexical) sont régulièrement mis en jeu dans la description des autres classes d'unités de la langue : Noms, Verbes, Adjectifs.

La description d'un nombre significatif de MD du français fait apparaître le fait que la nature des mots entrant dans la formation d'un MD fournit une indication précieuse concernant la classe à laquelle il appartient. Ci-dessous nous reprenons les différents types de MD sous cet angle.

- *Mots du discours points de vue* : présence d'un nom. Nous avons vu ci-dessus que la fonction d'un MD point de vue est de *nommer* ce que p focalise dans l'état de choses Z : *en réalité*, *en fait*, *au contraire*, *en effet*, etc.
- *Mots du discours catégorisants* : formes en *-ment* dérivées d'un adjectif : *réellement*, *vraiment*, *forcément*, *carrément*, *décidément*, *effectivement*¹¹. Rappelons que toute forme en *-ment* n'est pas un MD – v. ci-dessus la

11. Ces formes en *-ment* sont traditionnellement définis comme des adverbes de manière.

remarque sur *vraiment* (MD) vs *faussetment* (Adverbe).

- *Particules* : les MD particules généralement sont formés à l'aide de prépositions et d'adverbes : *par contre, pourtant, cependant, d'ailleurs, par ailleurs, etc.*¹²
- *Modalisateurs* : les MD modalisateurs présentent un terme dont la sémantique entretient des rapports étroits avec la notion d'indétermination : v. *quelque* dans *en quelque sorte* ou encore *quoi* (interrogatif / indéfini).
- *Mots du dire* : comme indiqué ci-dessus ces MD présentent, sous une forme ou une autre, le verbe *dire*.

4. *Tout de même* et *quand même* comme particules énonciatives

Conformément à la définition donnée ci-dessus, la caractérisation de *tout de même* et *quand même* comme des particules énonciatives signifie qu'ils présentent la séquence *p* correspondant à leur portée comme en concurrence (à des degrés divers) avec une séquence *q* qui constitue un pôle d'altérité *p'*¹³ : *p* n'est pas introduit en tant que tel, mais compte tenu de l'actualisation de *p'* (via *q*). *Tout de même* et *quand même* spécifient la nature de l'altérité *p/p'* qui peut être explicitée sur la base des constituants qui entrent dans la formation de ces deux marqueurs.

4.1 Sémantique de *tout de même*

Tout de même est formé de *tout* et de l'expression *de même*. Concernant *tout* nous reprenons ce qu'écrit Morel (1996) : « *tout* implique une opération de parcours sur la totalité des éléments d'une classe, qui est, de ce fait, totalement circonscrite. La limitation ainsi introduite stabilise le parcours et globalise l'ensemble des éléments comme s'il s'agissait d'une seule entité ». Cette valeur globalisante de *tout* est présente dans l'expression *c'est tout* :

- (12) – Et d'abord qu'est-ce que vous alliez faire en Chine ?
 – Un peu de vélo à Shanghai.
 – *C'est tout ?*
 – *C'est tout.*

Ce *tout* de clôture marque qu'il n'y a rien à ajouter à ce qui précède et que ce qui éventuellement pourrait suivre est étranger à ce que désigne *tout*.

Quant à *de même* il signifie que la séquence qu'il introduit est sur le même plan que celle qui précède (*a priori* les deux séquences sont sans rapport) :

- (13) La vertu doit accepter de perdre pour ne pas se perdre. *De même* la démocratie...

Sémantique de tout de même : *tout de même* signifie qu'étant donné une séquence *q* présentée comme un dire stabilisé excluant tout ajout (*q* forme un « tout ») la séquence *p* est sur le même plan que *q* et à ce titre constitue une extension – modulation de *q*¹⁴.

12. Concernant le second groupe de particules décrit ci-dessus (*tiens, déjà, bien, bon, etc.*) nous ne pouvons pas (pour l'instant) proposer de critères même minimaux en dehors du fait que ces MD, de par leur sémantique, mettent en jeu une forme d'altérité que l'on retrouve dans leurs emplois comme MD.

13. La double notation *q/p'* permet de prendre en compte les cas où *p'* n'est pas réalisé par une séquence. Voir l'exemple (16).

14 Dans le même sens, Mary-Annick Morel (1996 : 56) parle de l'effet relativisant de *tout de même*.

- (14) J'ai publié mes premières histoires. Sous un pseudonyme naturellement parce que j'étais taxi et qu'il ne fallait pas que les gens se méfient de moi. *Tout de même* ça s'est su !

4.2 Sémantique de *quand même*

Quand même est formé de *quand* et de *même*. *Quand même* doit être mis en relation avec la séquence *quand (bien) même q, p* :

- (15) *Quand bien même* il viendrait (*q*), cela ne changerait rien (*p*)

Quand (bien) même signifie que la prise en compte d'une situation présentée comme extrêmement peu probable (en fait fictive : v. l'emploi du conditionnel) ne remet pas en cause la validité de *p*.

NB. *Même* n'a pas le même statut dans *tout de même* (identification) et dans *quand même* (*même* introduit un terme comme *a priori* ne faisant pas partie des termes instanciant telle ou telle place de la relation prédicative : *même Jacques est venu*).

Sémantique de *quand même* : *quand même p* signifie que *p* est introduit dans un contexte / une situation (soit *q*) qui *a priori* tend à bloquer *p*, mais qui n'est pas l'obstacle qu'il aurait pu être pour ce qui est de *p*.

- (16) Merci *quand même* (« je vous remercie alors même que vous n'avez rien fait qui mérite que je vous dise merci »)

Ci-dessous nous analysons les différents facteurs de variation des deux marqueurs et leur impact sur leur interprétation : portée, position par rapport à la séquence correspondant à la portée, non-détachement ou détachement prosodique.

5. Portée

Par *portée* nous entendons la séquence à laquelle le MD confère sa sémantique discursive. On distinguera trois grands cas : nous parlons de portée globale quand le MD porte sur une proposition, de portée locale quand il porte sur une séquence qui est une partie d'une proposition : mot, syntagme... Enfin nous envisagerons les cas dits d'emplois absolus. Cette variation de la portée a des conséquences sur l'interprétation des deux marqueurs.

5.1 Portée globale

Tout de même et *quand même* peuvent être en position initiale, médiane ou finale.

- (17) Ils ont pris tous nos défauts et aucune de nos qualités... Enfin, je dis « nos » qualités devant vous, mais les Belges et les Français sont pareils. *Tout de même* vous serez mieux traitée ici qu'une Française.
- (18) « Il me donne plus de travail qu'il "en effectue", pensait tristement Robinson avec le sentiment vague qu'il exagérait *tout de même* un peu.
- (19) Quelquefois il y a un gros bourdon doré sur une touffe de ciguë, et Lalla le poursuit en courant. Mais elle n'approche pas trop près, parce qu'elle a un peu peur *tout de même*.
- (20) Sa bouche, sa gorge sont en sang. Il ne peut plus parler. *Quand même* il voudrait dire ce qui va lui arriver. Il murmure : « je vais mourir ».
- (21) Je suis arrivé derrière deux flics en tenue qui se sont retournés vers moi d'un air

furibond. J'ai *quand même* pu voir, par-dessus leurs grosses épaules, une petite cave éclairée par une grosse ampoule électrique...

- (22) – On a une réunion ce soir. Chez un nommé Treuffais. Je vais te laisser l'adresse.
 – Je t'assure que c'est inutile.
 – Je te la laisse *quand même*.

NB. Après *et* et *mais* la portée de *tout de même* et de *quand même* semble être limitée au seul syntagme introduit par *mais* :

- (23) La tentative de meurtre sur la personne de Gerfaut n'eut pas lieu tout de suite, mais *tout de même* très vite : trois jours plus tard...
 (24) Gilles est assez fort aux osselets, presque autant que moi, mais *quand même* pas.

5.2 Portée locale

Nous distinguerons deux cas :

1. Incise : le MD est placé entre virgules à l'intérieur d'un syntagme correspondant à sa portée :
- (25) Deux rastas s'étaient assis à la terrasse et regardaient José finir de laver sa voiture. Comme si cela avait été un martien, mais avec, *tout de même*, une pointe d'admiration.
- (26) Elle se baissait le plus possible pour éviter de se prendre, au hasard, un projectile et pour, *quand même*, continuer de conduire.

Dans la mesure où la séquence correspondant à la portée du MD a par ailleurs un statut dans la proposition, la présence du MD tend à ajouter un autre statut énonciatif au syntagme, à la fois intégré dans la proposition et détaché du fait du MD. La présence du MD se présente comme une forme de scansion discursive.

2. Parenthèse : la séquence compte tenu du statut discursif que lui confère le MD se présente comme une digression apportant une précision, une correction ou encore une modulation de ce qu'exprime la proposition :
- (27) À sept heures il faisait soleil encore, ils ne regardaient pas la télé, *tout de même* pas le jour de l'enterrement, ils remettaient de l'ordre.
- (28) Il baissa la tête. Nièvès exultait, Jenny, *quand même* un peu dépitée, grogna :
 – Merci, ça fait toujours plaisir à entendre.

5.3 Emplois absolus ¹⁵

Nous faisons l'hypothèse que dans ses emplois dit absolus le MD a pour portée la séquence du co-texte gauche immédiat, qui de ce fait a un double statut : comme séquence introduite indépendamment du MD, d'une part, comme portée du MD, d'autre part. Ce dédoublement rend possible le fait que le MD puisse s'interpréter comme portant sur le contenu propositionnel de la séquence, mais aussi sur l'énonciation de cette séquence ¹⁶.

- (29) – Je peux te dire que tu te trompes. Ce n'est pas un avenir ce que tu leur

15. La possibilité d'avoir des emplois absolus ne se retrouve pas avec la majorité des autres particules énonciatives du type 1: *par contre*, *cependant*, *pourtant*, *d'ailleurs*, *par ailleurs*.

16. Nous reviendrons sur ce problème en § 7 à propos de la distinction « non détachement / détachement » du MD.

proposes ; le travail les écœure, tu peux m'en croire.
 – *Tout de même. Tout de même.* Ce n'est pas terrible, ce que je demande.

(30) A – C'est pas trop loin de Grenoble quoi, finalement.

B – Non

A – Non ?

B – Non, c'est à ... (montrant sur un plan) C'est *tout de même* là quoi !

A – Ah, oui ! *Quand même* ! (Metral 1982)

Dans (29) *tout de même* s'interprète comme signifiant « tu exagères en disant ce que tu dis », conformément à sa sémantique de modulation / relativisation.

6. Position¹⁷

Nous distinguons trois positions : initiale, médiane (rhématique) et finale, qui chacune confèrent à la proposition *p* sur lequel porte le MD un statut particulier dans l'enchaînement discursif. En d'autres termes, le rapport de *p* au contexte gauche, c.-à-d. à la séquence *q* qui constitue un pôle d'altérité *p'* pour *p* varie en fonction de la position du MD.

6.1 Position initiale

Lorsque le MD est en position initiale, *p* s'inscrit dans une continuité discursive avec le contexte gauche. Gettrup & Nølke (1984) considèrent (à tort) que *quand même* n'est pas possible en position initiale, même s'il est vrai que les exemples avec *quand même* en position initiale sont relativement rares (de plus, cela ne vaut que pour *quand même* non détaché, v. § 7). En revanche, on ne constate pas une telle limitation avec *tout de même*.

(31) Pas de lettres, mais ça ne m'inquiète pas, personne n'en a eu et je n'en ai eu de personne : un arrêt de courrier quelque part. *Tout de même* ça fait une journée sans sa petite joie.

L'introduction de *p* dans l'espace discursif se présente comme une extension-modulation de ce qui est dit dans le contexte gauche.

(32) Je ne suis qu'une andouille de m'en faire pour tous ces gars-là, pour cette Barbara qui se fout de moi. *Quand même* elle est bien jolie, Barbara, bien belle.

Dans (32), on a un revirement concernant le jugement porté sur un personnage : le premier jugement négatif n'est pas un obstacle à un second jugement positif. On notera aussi que la présence de *mais* facilite l'apparition de *quand même* à l'initiale :

(33) Chopin considéra l'arme extra-plate avec une gêne. Certes on peut tuer du monde même avec du 2,7, *mais quand même* celle-ci ne faisait pas sérieux.

6.2 Position médiane

Lorsque le MD est en position médiane nous parlons de discontinuité discursive au sens où les prédicats dans *p* et dans *q* portent sur un même terme *X* (ou sur un terme *Y* comparable à *X*) et où *p* est dans un rapport contrastif avec *q*¹⁸ : *p* prédié de *X* (de *Y*) est présenté comme inattendu / non souhaité compte tenu de ce que *q* dit de *X* (de *Y*).

(34) Le mur était crépi de blanc et du sang avait giclé dessus, d'en dessous, assez

17. Nous discutons ici de la position du MD uniquement lorsqu'il porte sur une proposition. Une variation de position (mais plus limitée) est également possible dans les cas de parenthèse.

18. C'est la raison pour laquelle nous assimilons la position médiane à une position rhématique.

haut. Il était sec et brunâtre à présent, mais ça m'a *tout de même* levé le cœur.

- (35) Je lui ai dit que ça ne le regardait pas. Puis, je lui ai *quand même* expliqué que...

6.3. Position finale

En position finale le MD intervient de façon *rétroactive* sur *p*, en modifiant son statut discursif dans l'énoncé. *p* n'est pas la suite de *q*, mais est mis en parallèle avec *q* assimilé à un pôle d'altérité (*p'*) – c'est dans ce cas que la concurrence *p'* / *p* est la plus directement observable.

- (36) – Ce n'est pas exactement ce que vous imaginez ou ce qu'on a pu vous raconter, expliqua-t-il. C'est une armée... Clandestine, mais une armée *tout de même*.

On notera que dans (36) *p* introduit par *mais* réaffirme la pertinence positive d'un terme déjà présent dans *q*, mais avec une qualification négative.

- (37) Je parviens à sourire. Pas un sourire éclatant, mais un sourire *quand même*.

7. Non détachement / détachement

Tout de même et *quand même* sont prosodiquement non détachés ou détachés de la séquence correspondant à leur portée (à l'écrit, en français le détachement se traduit par des signes de ponctuation qui isolent le MD du reste de l'énoncé).

Dans le prolongement des travaux de Bonnot (2002) et Kodzassov (2003), nous caractériserons le non-détachement comme correspondant aux cas où c'est le MD qui confère son statut énonciatif à la séquence correspondant à sa portée. Quant au détachement il correspond aux cas où la séquence a un statut énonciatif indépendamment de la présence du MD : dans ce cas le MD confère à la séquence un « second » statut énonciatif conformément à sa sémantique.

Dans les exemples discutés jusqu'ici, lorsque *tout de même* et *quand même* ont une portée globale, ils sont non détachés : ce sont eux qui confèrent à la proposition le statut d'énoncé c.-à-d. un statut discursif particulier compte tenu des déterminations dont le MD est le support. En revanche, lorsqu'ils ont une portée locale, ils sont non détachés dans les cas dit de *parenthèse*, et détachés dans les cas *d'incise* (ci-dessus nous avons parlé à propos des cas d'incise de « dédoublement » énonciatif). Avec les *emplois absolus* on retrouve ce dédoublement du statut énonciatif, avec la possibilité que le MD spécifie non pas la séquence elle-même, mais son énonciation – v. la notion de « commentaire » utilisée par Gettrup & Nølke (1984) ; rappelons qu'un MD non détaché ne peut pas porter sur l'énonciation de *p*).

Lorsque la séquence *p* a un double statut (comme énoncé d'une part, comme portée du MD d'autre part), il est intéressant de noter que dans de nombreux cas il est possible de supprimer le MD :

- (37) Ça sonnait mais ça ne répondait pas. – Tu vas voir qu'il est reparti rejoindre sa bonne femme, tiens, hé, Ducon ! avait affirmé Carlo avec force. (*Tout de même*), il n'avait pas envie de se retaper six ou sept cents bornes pour aller vérifier.
- (38) Elle continuait de grossir. D'impuissance, d'amertume. Et les quarante ans qui allaient lui tomber dessus. Mais elle souriait toujours pour Marlon. (*Quand même*), elle n'aurait jamais cru que le destin suspendrait sa vie si tôt. Et dans cette pauvreté.

Dans les exemples où *tout de même* ou *quand même* sont supprimés, l'énoncé *p* conserve son statut dans l'enchaînement discursif, mais sans que l'altérité entre *p* et l'énoncé précédent *q* (= *p'*) ne soit actualisée.

Dans les cas où le MD détaché porte sur un énoncé, les trois positions du MD (initiale, médiane et finale) sont réalisées.

7.1 Position initiale

Le rapport entre la séquence *p* et le contexte gauche relèvent de deux plans distincts, mais articulés. D'un côté, *p* est la suite de *q* dans l'enchaînement discursif, de l'autre *p* a un statut discursif en accord avec la sémantique du MD qui présente *q* comme un pôle d'altérité (*p'*). Selon les exemples, l'un des statuts est dominant.

- (39) – C'est peu dire, fit Dalloway. Qui a parlé mieux que Céline de la Seconde Guerre ?
 – Personne, c'est bien mon avis aussi. *Tout de même*, n'est-il pas surprenant d'entendre cela de la bouche d'un Professor of Government [...]
- (40) – Venez, allons par là. Docile, elle rebroussa chemin comme lui. *Quand même*, son silence l'intriguait de plus en plus.

7.2 Position médiane

Le rapport entre la séquence *p* et le contexte gauche relèvent de deux plans distincts, mais articulés. D'un côté, *p* en tant que prédiqué d'un terme *X* (ou d'un terme *Y* comparable à *X*) est en concurrence avec ce que *q* prédique de ce même *X* (de *Y*), de l'autre *q* constitue un pôle d'altérité *p'* pour *p*. Selon les exemples, l'un des statuts est dominant.

- (41) Enfin, malgré qu'on ait longtemps éludé le problème, la Banque internationale s'est, finalement, *tout de même*, imposée ! Elle était inévitable.
- (42) Ces courants touristiques généraux sont à première vue anarchiques. On peut, *quand même*, essayer de leur trouver une orientation dominante.

7.3 Position finale

Le rapport entre la séquence *p* et le contexte gauche relèvent de deux plans distincts, mais articulés. D'un côté, *p* est la suite de *q*, de l'autre, *p* est mis en parallèle avec *q* assimilé à un pôle d'altérité (*p'*) déclenchant la concurrence *p' / p* un phénomène déjà mis en avant avec le MD non détaché en position finale.

- (43) Il ne restait sur le littoral que des femmes et des enfants. Quelques rares hommes, aussi, *tout de même*, mais il ne s'agissait plus que de pêcheurs, ou de poètes...
- (44) Ça ne peut plus durer. Je fais ça pour toi, moi, tu comprends ! Je suis ta mère, *quand même*.

Conclusion

Dans cette étude nous avons proposé une description de *quand même* et de *tout de même* sur deux plans distincts, mais articulés :

- *sémantique* : lorsque l'on décrit des MD comme *tout de même* et *quand même* il est nécessaire de prendre en compte ce qui ressortit à leur appartenance à une classe de MD, d'une part, ce qui est de l'ordre de leur sémantique propre compte tenu des unités qui entrent dans leur formation, d'autre part ;

- *syntaxique* : l'interprétation de ces deux marqueurs suppose une prise en compte de leur distribution : portée, position, (non-)détachement prosodique, tout un ensemble des facteurs trop souvent négligés.

Une telle approche nous paraît être une condition pour donner pleinement aux MD le statut de mots de la langue.

Références

- Anscombre, Jean Claude ; Ducrot, Oswald. 1980. « Lois logiques et lois argumentatives ». *Le Français Moderne* 47, 35-52.
- Blumenthal, Peter. 1980. *La Syntaxe du message. Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie* 180.
- Bonnot, Christine. 2002. « La portée des mots du discours : essai de définition sur l'exemple du russe moderne ». *Cahiers de linguistique de l'INALCO* 4, 9-30.
- Culioli, Antoine. 2001. « *Heureusement !* ». *Saberes no tempo. Homenagem a Maria Henriquez Costa Campos*, Lisboa, Edições Colibri, 279-284.
- Danjou-Flaux, Nelly ; Gary-Prieur, Marie-Noëlle. 1981. « *Forcément* ou le recours à la force dans le discours ». *Modèles linguistiques* III :1, 54-111.
- Fisher, Kerstin (ed.). 2006. *Approaches to discourse particles*. Amsterdam : Elsevier (Studies in Pragmatics 1).
- Flaux, Nelly ; Stosic, Dejan. (éds). 2007. *Les Constructions détachées : entre langue et discours*. Arras : Artois Presses Université (Études linguistiques).
- Franckel, Jean-Jacques ; Paillard, Denis. 2008. « Mots du discours : adéquation et point de vue. L'exemple de *réellement, en réalité, en effet, effectivement* ». *Estudos linguisticos / Linguistic Studies* 2, 255-274.
- Gettrup, Harald ; Nølle, Henning. 1984. « Stratégies concessives : une étude de six adverbess français ». *Revue Romane* 19 : 1 <<http://www.tidskrift.dk>>
- Jayez, Jacques. 1981. *Étude des rapports entre l'argumentation et certains adverbess du français*. Thèse de 3^e cycle de l'Université Aix-Marseille 1.
- Jayez, Jacques. 1982. « *Quand bien même pourtant, pourtant quand même* ». *Cahiers de linguistique française* 4, 189-217.
- Metral, Janine. 1982. « À partir d'*Agora*. Quelques réflexions ». *Cahiers de linguistique française* 4, 219-227.
- Kodzassov, Sandro. 2003. "Varieties of focalisation in Russian: semantics and prosody". *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle série, Tome XIII, 99-113.
- Léard, Jean-Marcel ; Lagacé Michel Francis. 1985. « Concession, restriction et opposition : l'apport du québécois à la description des connecteurs français ». *Revue Québécoise de linguistique* 15 : 1, 11-49.
- Moeschler, Jacques ; Spengler, Nina. 1981. « *Quand même* : de la concession à la réfutation ». *Cahiers de linguistique française* 2, 93-112.
- Morel, Mary-Annick. 1998. *La Concession en français*. Paris : Ophrys.
- Paillard, Denis (éd.). 1986-1987. *Particules énonciatives en russe contemporain* I, II et III. Paris : Institut des Études Slaves.
- Paillard, Denis. 1998. « *Vsě že-vsě taki* ». K. Kisseleva et D. Paillard (éds), *Diskursivnye slova. Opyt kontekstno-semantičeskogo analiza*. Moskva : Metatekst, 208-235.
- Paillard, Denis. 2009. « Prise en charge, *commitment* ou scène énonciative ». *Langue française* 162, 109-128.

- Paillard, Denis. À paraître. “A study of three particles in Khmer: *tiw*, *məək*, *coh*”. S. Hancil (ed.), *Final Particles*. Amsterdam : John Benjamins.
- Veland, Reidar. 1998. « *Quand même et tout de même : concessivité, synonymie, évolution* ». *Revue Romane* 33 : 2, 217-247.
- Vu Thi, Ngan ; Paillard, Denis (éds). À paraître. *Inventaire raisonné des marqueurs discursifs du français*. Université nationale de Hanoï.

Los marcadores discursivos interrogativos en español: semejanzas y diferencias¹

Margarita PORROCHE BALLESTEROS y José LAGUNA CAMPOS

Partimos de la idea de que los marcadores discursivos codifican instrucciones de procesamiento que tienen que ver con la actitud del hablante:

- (1) L1 –¿Vamos al cine?²
L2 – *Bueno / Claro.*

con la relación con el interlocutor:

- (2) *Mira*, no me parece bien lo que has hecho.
(3) *Oye*, no me parece bien lo que has hecho.

y con la organización del discurso:

- (4) La comida era mala, las bebidas, peores y la música casi no se oía. *Total* que la fiesta fue un desastre.

En otras palabras, desempeñan una función de modalización, una función interaccional y una función textual o discursiva (los significados interpersonal y textual de Halliday 1985)³.

En el caso de los marcadores interrogativos de los que nos ocupamos en el presente trabajo, junto a los exclamativos (*mira, oye, figúrate, imagínate, fijate...*), desempeñan, básicamente, una función interaccional, con diversas subfunciones, aunque está claro que, como veremos a continuación, y han puesto de manifiesto distintos estudios sobre las palabras discursivas, no hay una correspondencia unívoca entre un grupo de palabras y una determinada función. Las palabras discursivas son multifuncionales. Es posible categorizarlas en relación con las funciones que desempeñan, pero siempre teniendo en cuenta que es necesario adoptar una visión de las categorías no discreta, sino difusa. Establecemos categorías de palabras discursivas atendiendo a la función que desempeñan en lo que podemos denominar la marcación del discurso, pero un determinado elemento, aunque sea prototípico en cuanto a una categoría, no deja de funcionar en relación con otras⁴. En la presente contribución nos ocupamos de los marcadores interrogativos como *¿caes?, ¿(me) comprendes?, ¿comprendido?, ¿de veras?, ¿de verdad?, ¿estamos?, ¿de acuerdo?, ¿eh?, ¿en serio?, ¿entiendes?, ¿está claro?, ¿lo oyes?, ¿me explico?, ¿me sigues?, ¿miento?, ¿no*

1. Este trabajo se enmarca en el proyecto de investigación “Diccionario de partículas modales del español actual” financiado por el Ministerio de Educación y Ciencia de España y por el Gobierno de Aragón.

2. Los ejemplos proceden de nuestro propio corpus sobre partículas discursivas y de los materiales presentados en Gómez Molina (coord.) (2007).

3. Las funciones de modalización e interaccional tienen que ver con el significado interpersonal de Halliday (1985) y la función textual con lo que el mencionado autor denomina significado textual.

4. Pueden verse los trabajos de Pons (1998a, 1998b, 2000).

cree(-s)?, ¿no creen (-éis)?, ¿no es así?, ¿no es eso?, ¿no es esto?, ¿no es verdad?, ¿no?, ¿o no?, ¿o qué?, ¿qué me dices?, ¿sabes?, ¿sí?, ¿te aclaras?, ¿te das cuenta?, ¿te enteras?, ¿vale?, ¿verdad?, ¿ves?, ¿y?, ¿y a mí qué?, ¿y eso?, ¿ya?

Aunque no hemos pretendido ser exhaustivos, puede observarse cómo los marcadores discursivos interrogativos son muchos, algunos no totalmente gramaticalizados. El inventario de este tipo de marcadores está todavía por hacer; sin embargo, disponemos de estudios que se han ocupado de algunos de estos elementos. Para Ortega Olivares (1985, 1986) son apéndices modalizadores, para Haverkate (1998: 201), interrogaciones metadiscursivas, para Kerbrat-Orecchioni (1996: 4-5), procedimientos de validación interlocutiva, para Fuentes (1990) y Alcaide (1993), apéndices con valor apelativo, para Gallardo (1996: 82), postcierres o preguntas añadidas...

Fundamentalmente sirven para involucrar al interlocutor en la conversación buscando su cooperación, su comprensión, su complicidad, etc. (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4188).

Entre las subfunciones de los elementos que estudiamos destacamos las siguientes:

1. Captar la atención focalizando. Los marcadores de los que nos ocupamos llaman la atención del hablante catafóricamente sobre algo que va a venir o, anafóricamente, sobre algo que se ha dicho:
 - (5) *¿Ves?* Se ha teñido de rojo.
 - (6) Me voy *¿eh?*
2. Contribuir a mantener la conversación desarrollando la función fática que permite establecer, prolongar o interrumpir la comunicación e intenta verificar que la comunicación funciona atrayendo la atención del interlocutor para asegurarse de que este no se distrae:
 - (7) yo noo- (chasquido) yo no tengo nada en CONtra de los extranjeros// ¡por Dios! ¡son personas!// es que l- lo que no veo bien es que dejan entrar a- DEJAN ENTRAR/ o se CUElan/ o tenemos un sistema de seguridaa(d)// ¡buf! ¡yo que sé!// chungo *¿no?*/ y se están apoderando/ se están apoderando/ de- de-bueno/ CHINOS/ PERUANOS/ MOROS/// y no hay un control/ no hay un control yy- yy yo qué sé dónde va a llegar esto/ no lo sé (Gómez Molina 2007 – Preseaa-Valencia B12Bajo–)
3. Buscar la reacción del oyente y marcar la cesión de turno:
 - (8) *¿Tu sabes arreglarlo? ¿verdad?*
4. Orientar su respuesta:
 - (9) Porque hoy salimos a cenar *¿no?*
5. Estructurar el discurso:
 - (10) Es lo que te digo, *¿no?*, no se puede confiar en nadie *¿no?* Todo el mundo va a lo suyo *¿no?*
6. Expresar la actitud del hablante:
 - (11) *¿Ves?* Yo siempre tengo razón.
7. Marcar el acuerdo y el desacuerdo e indicar cortesía mitigando actos no corteses, comprobando el acuerdo o dejando opción al hablante para rechazar el contenido de la proposición:

- (12) Tienes que dejar de comer bombones ¿eh?
- (13) L1 –Trabajas en la Universidad ¿verdad?
L2 –No. Soy químico en una empresa farmacéutica.
- (14) L1 –Trabajas en la Universidad ¿verdad?
L2 –Sí, soy profesor de lengua.

A continuación, vamos a ocuparnos del análisis de los marcadores ¿eh?, ¿no?, ¿sí?, ¿verdad?, ¿sabes?, ¿comprendes?, ¿entiendes?, ¿ves?, en su función como apéndices apelativos, es decir, cuando aparecen en la parte final de un enunciado.

1. ¿Eh?

Consideramos que ¿eh? es un marcador discursivo que tiene su origen en la interjección *eh*, que presenta un significado básico de llamada o apelación al interlocutor, significado que, a nuestro juicio, conserva de un modo más o menos débil en todos sus usos (v. Edeso 2009: 394).

Al final de la oración y con entonación interrogativa, es caracterizada por Beinhauer (1978: 96) como «elemento popular de cortesía». Supone un contacto con el oyente, contacto que aparece, por ejemplo, en las despedidas y, también, cuando «el hablante teme que el interlocutor pueda no estar de acuerdo con lo dicho». En este sentido, la realización interrogativa de la interjección es un medio apropiado para transmitir cortesía positiva (Haverkate 1994: 199):

- (15) Ahora volvemos ¿eh?

Con la partícula ¿eh?, el hablante hace partícipe al oyente de su decisión de marcharse y le da la posibilidad, explícitamente marcada por ¿eh?, de decir algo al respecto.

Con despedidas, como la que acabamos de ejemplificar, saludos, agradecimientos y disculpas funciona como algo semejante a un guiño con el interlocutor (Porroche 2009):

- (16) Bueno, pues hasta luego, ¿eh?
- (17) ¿Qué tal vamos?, ¿eh?
- (18) Muchas gracias por todo, ¿eh?
- (19) Lo siento mucho ¿eh?

Por otra parte, atenúa un enunciado que puede ser molesto para el oyente – puede resultar amenazante para su imagen– o manifiesta un acercamiento hacia él (Luna 1996).

Con mandatos funciona como un elemento atenuante que transforma una orden en una petición o un consejo (Edeso 2009: 219):

- (20) Traeme el dinero ¿eh?
- (21) Estudiad mucho ¿eh?

También puede atenuar un reproche (Briz 1998: 84):

- (22) Hay que comer menos ¿eh?

Con enunciados asertivos, ¿eh? funciona como un apéndice comprobativo mediante el que el hablante busca una respuesta del interlocutor, generalmente una confirmación de lo que ha dicho previamente, es decir, espera «ratificar algo sobre lo que ya ha establecido ciertas previsiones» (Ortega 1985: 244). En estos casos, ¿eh? equivale a ¿verdad? o ¿no?:

(23) Mañana la clase es a las ocho ¿eh?

(24) Te has matriculado en periodismo ¿eh?

En otros casos ¿eh? constituye una pregunta retórica. Es un uso que podemos denominar implicativo (v. Edeso 2009: 233). Se persigue la adhesión del hablante y enfatizar lo que se dice:

(25) Siempre se acaba sabiendo todo ¿eh? y si no mira lo que le ha pasado a María.

Este uso suele darse en las discusiones, en las que el hablante intenta implicar al oyente en su punto de vista. En el ejemplo que presentamos a continuación, se intenta convencer al interlocutor de que los ancianos deben permanecer en sus casas el mayor tiempo posible:

(26) No estoy de acuerdo contigo. Donde mejor están las personas mayores es en su casa ¿eh? Y las residencias solo son para cuando ya no pueden valerse.

Este uso de ¿eh? es el que también aparece en construcciones en las que el elemento que estudiamos aparece entre dos estructuras equivalentes:

(27) Eso no es verdad, ¿eh?, no es verdad.

En estos casos se ve claramente el carácter enfático que también tiene en ocasiones ¿eh?:

(28) Yo no quiero obligarte a nada ¿eh?

En los ejemplos que acabamos de presentar, ¿eh? equivaldría, fundamentalmente, a ¿sabes? y, a veces, a ¿entiendes? Se trata del ¿eh? sugestivo de Beinhauer (1958: 96).

En estos usos, la interjección ¿eh? es una clara pregunta retórica, ya que el emisor no espera en absoluto una respuesta.

Además, la interjección ¿eh? con valor implicativo hace partícipe a la persona que escucha cuando la intervención es demasiado larga evitando, de este modo, que decaiga su atención o que se aburra:

(29) Estoy harta de que se me considere como una loca, ¿eh? Yo lo único que me pasa es que siempre voy corriendo porque tengo muchas cosas que hacer ¿eh? Y eso es todo.

(30) [sí/] allí- allí ess- la verda(d) es que es un mundo ¿eh?// yo la primera vez que entré allí// digo ¡no me lo creo!!!. (Gómez Molina 2007 –Preseaa-Valencia B12Bajo–)

(31) B: no no/ de verdad que no ¿eh?/ yo sólo le digo a mi hija/ como sólo tengo una/ el u- lo único que pienso es que yo/ mm le digo a mi hija que yo no me voy a ir porque ¡claro!/ yo me voy a hacer mayor ¿eh?/ pero bien mayor. (Gómez Molina 2007 –Preseaa-Valencia B11Bajo–)

(32) aquí hay quee darse prisa quee mañana me muero y no m(e) he comido na(da)/ y van aa- y van a muerte ¿eh?/ van aa destajo. (Gómez Molina 2007 –Preseaa-Valencia B12Bajo–)

En estos últimos ejemplos puede verse cómo estamos ante un ¿eh? continuativo, fático y metadiscursivo.

Como veremos, en casi todos los casos que estudiamos, pueden diferenciarse usos “más apelativos”, caracterizados por la posición final en el enunciado de los marcadores y un marcado ascenso final de la entonación, frente a otros usos, más fáticos, continuativos y metadiscursivos en los que el marcador aparece en posición interior y el tonema final es «escasamente ascendente» (Briz 1998: 325).

2. ¿No?

Busca la confirmación de una aserción. Por eso no se usa en ruegos ni en disculpas, ni con amenazas ni en sugerencias. Su uso exige la presencia de una información susceptible de ser verdadera o falsa y de ser confirmada por el interlocutor:

(33) L1 –Mañana vamos al cine ¿no?

L2 –No, mañana tengo una reunión.

En el caso de los enunciados exhortativos, es posible usarlo, pero expresa algo semejante a ‘tú sabes que debes hacer lo que te digo’. Por ejemplo:

(34) Deja en paz a tu hermano ¿no?

significa ‘sabes que tienes que dejar en paz a tu hermano porque te lo he dicho muchas veces’. En este sentido, ¿no? presenta el mandato como una información conocida.

Estamos de acuerdo con Ortega (1985: 245) cuando señala que el marcador del que nos ocupamos intenta «justificar el mandato con la alusión, tácita o no, a una razón de peso existente en el contexto locutivo» y con Fuentes (1990: 185) cuando dice que ¿no? «hace que el enunciado-base, de modalidad x, pase a tomar una modalidad asertiva dominante sobre la primera».

Lo mismo sucede en enunciados desiderativos:

(35) Ojalá se case pronto ¿no?

En los que ¿no? alude a aserciones ya conocidas que justifican el deseo. Por ejemplo: ‘con la situación que tiene en casa, con su padre maltratándola, es bueno que se case pronto’.

Obsérvese que ¿no?, por las razones que hemos expuesto, no es posible en los siguientes enunciados:

(36) *Estabas durmiendo. Siento haberte despertado ¿no?

(37) *¿Qué haces? ¿no?

(38) *Ya verás cuando se lo diga a tu padre ¿no?

Además de este ¿no?, que busca la confirmación o el asentimiento a una aserción, existe un ¿no? que, de modo muy semejante al ¿eh? implicativo, «pide colaboración para mantener el canal abierto, para obtener seguridad y continuar hablando, unir el discurso y enfatizar un segmento» (Fuentes 2009: 232). Es un ¿no? que admite la sustitución por ¿eh? y que es también continuativo, fático y metadiscursivo:

(39) / porque ellos también ¡claro!/ evolucionan ¿no?/// entonces yo creo que los hijos hoy tienen más confianza con los padres// yo pienso que también depende de los padres ¿no?// porque entre mi hija y yo no hay secreto/// yo pienso que ella me lo cuenta todo/// (chasquido) bueno/ siempre tendremos un algo ¿no?// pero que ella tiene confianza para contarme ABSOLUTAMENTE todo// y al igual que yo se lo cuento a ella// entonces soy su madre/ pero quiero ser ante todo su mejor amiga. (Gómez Molina 2007 –Presea-Valencia B11Bajo–)

3. ¿Sí?

Es un elemento de un uso mucho más restringido que ¿no?, con usos muy semejantes, pero que manifiesta por parte del emisor un fuerte deseo de confirmación por parte del interlocutor. En los ejemplos que presentamos a continuación, el hablante desea que un niño coma y espera ir al cine:

(40) Te vas a comer la comidita ¿sí?

(41) Entonces, vamos al cine ¿sí?

Se utiliza también para enfatizar:

(42) Estás tirando las cositas ¿sí?

4. ¿Verdad?

Su comportamiento es similar al de *¿no?* Busca la confirmación de una aserción. Por eso no se usa en ruegos ni en disculpas, ni con amenazas, ni en sugerencias. Su uso exige la presencia de una información susceptible de ser verdadera o falsa y de ser confirmada por el interlocutor.

(43) L1 –Tú no eres de Zaragoza ¿verdad?

L2 –No, soy de Vigo.

Puede usarse con enunciados desiderativos en los que, al igual que *¿no?*, alude a aserciones ya conocidas que justifican el deseo. Por ejemplo, *Ojalá salga pronto el juicio ¿verdad?* puede relacionarse con ‘con lo nerviosa que está por la custodia, es bueno que el juicio salga pronto’.

Obsérvese que *¿verdad?*, al igual que *¿no?*, por las razones que hemos expuesto no es posible en los siguientes enunciados:

(44) *Estabas durmiendo. Siento haberte despertado ¿verdad?

(45) *¿Qué haces? ¿verdad?

(46) *Ya verás cuando se lo diga a tu padre ¿verdad?

¿Verdad? está menos gramaticalizado que *¿no?* En este sentido, cuando la aserción se refiere a algo sobre lo que el locutor no está seguro y quiere confirmar o escuchar realmente la opinión de la persona a la que se dirige, empleará *¿verdad?* Con los enunciados que aparecen a continuación, el emisor se muestra interesado en cómo se siente la persona a la que le han pegado una paliza y en si su interlocutor es amigo de Pedro o no:

(47) Uno debe sentirse muy mal cuando le pegan una paliza, ¿verdad?

(48) En Teruel tú eras amigo de Pedro, ¿verdad?

Con *¿no?*, se expresa una expectativa previa por parte del hablante que solo busca confirmación. Cuando el locutor busca una confirmación sobre la que no tiene dudas, empleará *¿no?*, por lo que este marcador se carga de matices subjetivos. Por ejemplo, cuando llega la hora de cenar y el marido se retrasa porque está entretenido con la consola, la mujer no dirá *¿Cenamos?*, *¿verdad?*, sino *¿Cenamos? ¿no?*, dando a entender que ya es hora de cenar. Por la misma razón, *¿verdad?* tampoco se usa con imperativos:

(49) *Deja en paz a tu hermano ¿verdad?

dado que *¿verdad?* no es capaz de aludir a aserciones conocidas por el interlocutor que justifican el mandato. Recordemos, sin embargo, que esto si es posible con enunciados desiderativos:

(50) Ojalá salga pronto el juicio ¿verdad? (v. *supra*)

Al igual que hemos señalado en el caso de los otros marcadores que estudiamos, *¿verdad?* puede aparecer funcionando como muletilla. En estos casos sirve para enfatizar distintas partes del discurso:

- (51) Yo nunca he querido salir del pueblo, ¿verdad?, y aquí no hay mucho donde distraerse, ¿verdad?, así que cojo la radio y me voy para el campo...

5. ¿Sabes?

Busca la atención, participación y complicidad del interlocutor. Llama la atención sobre el enunciado presentándolo como algo que el interlocutor no sabe y debe conocer integrándolo en sus conocimientos:

- (52) Haz el favor de dejar de fumar, ¿sabes?
 (53) Tienes que prestar más atención, ¿sabes?
 (54) El otro día me encontré con Francisco, ¿sabes?

Puede responder a la necesidad de proporcionar una información o no. En los ejemplos siguientes,

- (55) Es lo que le digo a María. María es mi hija, ¿sabes?
 (56) Que te he abrochado mal el vestidito, ¿sabes?, mi niña

realmente se proporciona una información desconocida por el interlocutor.

Por otra parte, la entonación con una elevación de tono favorece una interpretación en la que la intención de crear contacto con el interlocutor es sustituida por una actitud apelativa: se pretende, con el uso del signo que comentamos, que el interlocutor haga algo. El enunciado que presentamos a continuación, con ¿sabes? pronunciado con la entonación que acabamos de describir, puede ser, por ejemplo, una manera indirecta de decirle a nuestro interlocutor que nos tenemos que ir del lugar en el que estamos o, si se trata de un niño, que tiene que dejar de jugar para irse a la cama. Sin una entonación marcada, ¿sabes? solo indicaría que buscamos la atención, la participación y la complicidad del interlocutor. El ejemplo propuesto podría significar una manera indirecta, por parte del locutor, de decir que hay que marcharse:

- (57) Es tarde ¿SABES?

En otros casos, también con una entonación marcada, ¿sabes? puede tener un carácter irónico y crítico. En el ejemplo que presentamos a continuación, se indica al interlocutor que está equivocado si pensaba que no se iban a descubrir sus mentiras:

- (58) Sabemos que mientes. No somos tontos, ¿sabes?

En estos casos funciona como una especie de desencadenante presuposicional que hace que el oyente recupere presuposiciones consabidas que justifican la enunciación de lo que precede a ¿sabes? Por ejemplo, en *Sabemos que mientes. No somos tontos, ¿sabes?*, el marcador haría pensar al oyente en la mentira que ha sido descubierta por el hablante. Y, en *Es tarde ¿SABES?*, emitido por la esposa en una situación en la que la pareja ha quedado en ir al cine y, cuando se dirigen a ver la película, se encuentran con un compañero del marido con el que este no parece que vaya a acabar de hablar, ¿SABES?, le recuerda al marido que la sesión de cine va a empezar y van a llegar tarde.

En estos casos, se manifiesta el desacuerdo. Como indica Briz (1998: 25), estos marcadores «representan un contenido modal como refuerzos del acto ilocutivo implícito (protesta, orden, recriminación, advertencia, etc.)». Obsérvese en estos casos la importancia de la entonación y del énfasis en la pronunciación de *sabes*. Se exige que el interlocutor cambie su actuación y marcan la cesión del turno.

En resumen, dependiendo de la situación –el contexto compartido por hablante y oyente– y de la entonación con la que *¿sabes?* se pronuncia, este marcador supone una llamada de atención sobre lo que precede, que se presenta como una información nueva que se enfatiza o como una información nueva que hace que el oyente recupere presuposiciones consabidas que justifican la enunciación de lo que antecede a *¿sabes?* En ocasiones, estas presuposiciones, aparecen explícitas:

(59) Hoy no voy a poder atenderte, *¿sabes?* Tengo una reunión.

En el ejemplo que acabamos de presentar, *¿sabes?*, además de mitigar la negativa a hacer algo que se le pide al hablante abriendo un marco para recuperar presuposiciones, hace explícita una de las posibles (*Tengo una reunión*) que justifica la negativa.

Cuando *¿sabes?* aparece precediendo al enunciado con el que se relaciona, consideramos que solo indica que introduce una información nueva enfatizada que el interlocutor no sabe y debe conocer integrándola en sus conocimientos.

Algunas personas utilizan *¿sabes?* como muletilla repitiéndola muchas veces en su discurso:

(60) El otro día estuve en Madrid, *¿sabes?* Hacía que no iba cuatro años y, *¿sabes?*, todo estaba muy cambiado, casi no me aclaro con las nuevas líneas de metro, *¿sabes?*...

A diferencia de marcadores como *¿eh?* y *¿no?*, que, con los valores de los que aquí nos ocupamos, solo siguen al segmento con el que se relacionan, *¿sabes?* puede aparecer al final o al principio:

(61) *¿Sabes?*, mañana he quedado con Mario.

(61') Mañana he quedado con Mario, *¿sabes?*

6. *¿Entiendes? ¿Comprendes?*

Mediante estos marcadores, el hablante supone que no se explica bien y que el oyente va a tener dificultades para entenderlo por lo que busca su ayuda para que complete las posibles lagunas en la comunicación. Como señala Fuentes (1990: 192), «se intenta aclarar un pensamiento complicado» con la contribución del interlocutor, que debe presuponer lo que ayuda a la comprensión del mensaje:

(62) Es que es mi amiga, se acaba de divorciar y está sola, yo... *¿entiendes?*

El interlocutor –que puede ser el novio de la persona que habla– debe añadir, por ejemplo, ‘debo comprender que quiera estar con ella y que pase menos tiempo conmigo’.

Como señala Boretti (1999: 147), en este caso, «el marcador actúa como contención de temas espinosos. El hablante compromete al oyente en una situación que no es conveniente explicitar en complicidad cooperativa». El locutor evita o intenta evitar la posible crítica y obtiene o intenta obtener el acuerdo por «sobreentendimiento».

¿Entiendes?, *¿comprendes?* se centran en lo que no se dice y ayudan a comprender el mensaje, mientras que *¿sabes?* focaliza el enunciado que lo acompaña como información nueva.

Puesto que *¿entiendes?* y *¿comprendes?* buscan completar lo que se comunica, aparecen siempre postpuestos, mientras que *¿ves?* o *¿sabes?* pueden aparecer, también, antepuestos en cuanto que pueden servir para introducir información nueva:

(63) *¿Sabes?* María se casa mañana.

(64) *¿Ves?* Nunca te enteras de lo que te digo.

Aparecen las variantes *¿entiendes?*, *¿me entiendes?*, *¿comprendes?*, *¿comprendes?*, *¿me comprendes?* y *¿lo comprendes?*

Al igual que *¿sabes?*, *¿entiendes?* y *¿comprendes?*, con la entonación adecuada, pueden manifestar el desacuerdo y cargarse de un contenido modal como refuerzos del acto ilocutivo implícito (protesta, orden, recriminación, advertencia, etc.):

(65) No quiero que nunca más me pongas en ridículo *¿entiendes?*

7. *¿Ves?*

Mediante este marcador, «el hablante, ante un hecho pertinente, muestra, a veces con reproche, lo acertado de una aserción suya anterior» (Santos 2003: 649). Por ejemplo, después de ver un programa en la televisión sobre la incidencia del tabaco en el cáncer de pulmón, la esposa, que está intentando que su marido deje de fumar, puede decirle:

(66) Debes dejar de fumar, *¿ves?* (Porroche 2009)

O, cuando, al intentar coger una cosa de la mesa a la que un niño no llega bien, tira un jarrón, su madre puede decirle:

(67) *¿Ves?*, te he dicho que no cojas cosas de la mesa.

¿Ves? no se combina con enunciados de base exhortativa, dado que, como señala Ortega (1986: 287), la orientación hacia el futuro de este tipo de actos no es compatible con el valor de *¿ves?*, que justifica la producción de un enunciado gracias a la relación que este tiene con uno anterior:

(68) *Haz el favor de dejar de fumar, *¿ves?*

No aparece, por ejemplo, con advertencias o con órdenes, sino con contenidos que se presentan como evidencias (Briz 1998: 226).

8. Conclusiones

En resumen, los marcadores que estudiamos, en su uso como apéndices, son unidades apelativas que buscan la cooperación del interlocutor, pero que presentan, también, un contenido añadido que tiene que ver con la actitud del hablante y con la estructura informativa del texto.

¿Eh?, *¿no?*, *¿sí?* y *¿verdad?* constituyen una llamada de atención al interlocutor, mediante la que el locutor quiere confirmar lo dicho. Con *¿eh?*, la respuesta es más abierta, mientras que con *¿no?* se expresa una expectativa previa por parte del hablante que solo busca confirmación. *¿No?*, al igual que *¿verdad?*, pide explícitamente una confirmación de lo que se pregunta. *Te has matriculado en Físicas ¿eh?* admite una explicación de los motivos por los que se ha tomado esa decisión. *Te has matriculado en Físicas ¿no?* busca la confirmación de lo dicho. Sin embargo, *¿verdad?* está menos gramaticalizado que *¿no?* En este sentido, cuando la aserción se refiere a algo sobre lo que el locutor no está seguro y quiere confirmar o escuchar realmente la opinión de la persona a la que se dirige, empleará *¿verdad?* y no *¿no?* *Este bote de conservas lo abrimos el martes ¿verdad?* supone que “de verdad” el hablante no sabe cuándo se ha abierto el bote, *¿no?* supone una mayor seguridad por parte del hablante de que el bote se abrió el martes y solo se busca la confirmación.

Dependiendo de la situación —el contexto compartido por hablante y oyente— y de la entonación con la que *¿sabes?* se pronuncia, este marcador supone una llamada de atención sobre lo que precede, que se presenta como una información nueva que se enfatiza o como una información nueva que hace que el oyente recupere presuposiciones consabidas que justifican la enunciación de lo que antecede a *¿sabes?* *Te has matriculado en ingenieros ¿sabes?* puede significar ‘ya sabes que ingenieros es una carrera muy dura, tienes que estudiar’.

¿Entiendes? y *¿comprendes?* indican que el interlocutor debe presuponer lo que ayuda a la comprensión del mensaje y, al igual que *¿sabes?*, con la entonación adecuada, pueden manifestar el desacuerdo y cargarse de un contenido modal como refuerzos del acto ilocutivo implícito (protesta, orden, recriminación, advertencia, etc.):

(69) *Te has matriculado en ingenieros ¿entiendes?*

¿Ves? sirve para expresar, ante un hecho pertinente, lo acertado de una aserción anterior:

(70) *¿Ves?* Esa lavadora es la más cara.

En casi todos los marcadores que estudiamos, excepto en el caso de *¿ves?*, pueden diferenciarse usos “más apelativos”, caracterizados por la posición final en el enunciado de los marcadores y un marcado ascenso final de la entonación, frente a otros usos, más fáticos, continuativos y metadiscursivos en los que el marcador aparece en posición interior y el tonema final es semiascendente.

En la presente comunicación, hemos intentado, básicamente, dar cuenta del valor fundamental de los marcadores de los que nos ocupamos y de las diferencias existentes entre unos y otros. No hemos podido insistir en su relación con la teoría de la cortesía (puede verse al respecto Boretti 1999 y Chadorowska 1997 sobre *¿entiendes?*). Está claro, sin embargo, que los marcadores que presentamos protegen la imagen negativa del oyente, por ejemplo cuando mitigan actos impositivos, y favorecen la cortesía positiva al involucrar al oyente. E incluso, en ocasiones, en relación con actitudes críticas, de desplantes y confrontaciones (*Estoy harta, ¿sabes?*), se relacionan con la descortesía, puesto que el marcador actúa como endurecedor de actos ya descortesos por sí mismos (v. Boretti 1999: 147, nota 7 y Chadorowska 1997: 356, nota 4). En términos de Cortés & Camacho (2005: 175), se convierten en “antipáticos”.

Tampoco nos hemos ocupado aquí de los usos en los que los marcadores que estudiamos aparecen en una intervención reactiva:

(71) L1 –Mañana iremos a comprar la lavadora.

L2 –*¿Eh?*

L1 –Que mañana iremos a comprar la lavadora.

(72) L1 –No voy a seguir estudiando.

L2 –*¿No?*

(73) L1 –Me han dado una beca.

L2 –*¿Sí?* / *¿De verdad?*

Seguiremos preguntándonos por el funcionamiento de los marcadores interrogativos esperando poder escribir más sobre ellos en otras ocasiones.

Bibliografía

- Alcaide Lara, Esperanza. 1993. «Anotaciones sobre algunos usos de la interjección en el habla urbana de Sevilla». *Estudios sobre el enunciado oral. Sociolingüística andaluza* 8, 215-235.
- Beinhauer, Werner. 1978[1958]. *El español coloquial*. Madrid: Gredos, 3ª ed.
- Boretti, Susana. 1999. «A propósito de ¿me entendés? en el español de Argentina». *Oralia* 2, 139-154.
- Briz, Antonio. 1998. *El español coloquial en la conversación*. Barcelona: Ariel.
- Cortés, Luis; Camacho, María Matilde. 2005. *Unidades de segmentación y marcadores del discurso*. Madrid: Arco Libros.
- Chodorowska, Mariana. 1997. «On the polite function of ¿me entiendes? in Spanish». *Journal of Pragmatics* 28, 355-371.
- Edeso, Verónica. 2009. *Contribución al estudio de la interjección en español*. Bern: Peter Lang.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 1990. «Apéndices con valor apelativo». *Sociolingüística andaluza* 5, 171-196.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- Gallardo, Beatriz. 1996. *Análisis conversacional y pragmática del receptor*. Valencia: Episteme.
- Gómez Molina, José Ramón (coord.). 2007. *El español hablado de Valencia. Materiales para su estudio. III Nivel sociocultural bajo. Quaderns de filologia* 61 (anejo). Valencia: Universidad de Valencia.
- Haverkate, Henk. 1994. *La cortesía verbal. Estudio pragmalingüístico*. Madrid: Gredos.
- Haverkate, Henk. 1998. «La contextualización discursiva como factor determinante de la realización del acto de habla interrogativo». *La pragmática lingüística del español. Recientes desarrollos. Diálogos hispánicos de Amsterdam* 22: 173-210.
- Halliday, Michael. 1985. *Introduction to functional grammar*. London: Edward Arnold.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1996. *La conversation*. Paris: Éditions du Seuil.
- Luna, Carmen de. 1996. «Cualidades gramaticales y funcionales de las interjecciones españolas». Th. Kotschi, W. Oesterreicher, K. Zimmermann (eds.), *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 95-116.
- Martín Zorraquino, María Antonia; Portolés Lázaro, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (eds.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, vol. 3, 4051-40215.
- Ortega Olivares, Jenaro. 1985. «Apéndices modalizadores del español: los *comprobativos*». *Estudios románicos dedicados al profesor Andrés Soria Ortega*. Granada: Universidad de Granada, 239-255.
- Ortega Olivares, Jenaro. 1986. «Aproximación al mecanismo de la conversación: apéndices *justificativos*». *Verba* 1, 269-290.
- Pons, Salvador. 1998a. *Conexión y conectores. Estudio de su relación en el registro informal de la lengua*. Valencia: Universidad de Valencia.
- Pons, Salvador. 1998b. «Oye y mira o los límites de la conexión». M^a A. Martín Zorraquino, E. Montolio (coords.), *Marcadores del discurso en español. Teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros, 213-228.

- Pons, Salvador. 2000. «Los conectores». A. Briz, Grupo Val.Es.Co., *¿Cómo se comenta un texto coloquial?* Barcelona: Ariel, 193-220.
- Porroche Ballesteros, Margarita. 2009. *Aspectos de la gramática del español coloquial para profesores de español como L2*. Madrid: Arco Libros.
- Santos Río, Luis. 2003. *Diccionario de partículas*. Salamanca: Luso-Española de Ediciones.

Así que y así pues: la función de la conjunción que, los rasgos de manera y la referencia anafórica¹

Teresa María RODRÍGUEZ RAMALLE

1. Introducción

La modalidad evidencial en los últimos años se ha estudiado como un rasgo modal diferente del valor epistémico, pues no solo implica una opinión afirmativa del hablante ante lo que comunica, sino que se centra en la identificación de las fuentes de la información. Las lenguas poseen sistemas evidenciales que pueden realizarse de diferentes maneras: con mucha frecuencia son morfemas verbales, pero también encontramos unidades léxicas gramaticalizadas u oraciones subordinadas adverbiales. En español no disponemos de un sistema morfológico de marcas propiamente evidenciales, pero sí encontramos rasgos evidenciales en el uso del imperfecto, en las perífrasis, en los clíticos o en ciertos marcadores. En concreto, Bermúdez (2005) ha estudiado los marcadores consecutivos y causales en relación con la modalidad evidencial, pues estos marcadores hacen referencia a un discurso previo: el origen de la información está en el contexto lingüístico, aunque tratado, según el tipo de marcador, de manera diferente.

En este trabajo pretendo ampliar la relación entre modalidad evidencial y conexión consecutiva, centrándome en el estudio de las fuentes de la información sobre las que el hablante construye su consecuencia. Demostraré que la existencia de causas procedentes de orígenes distintos al propio discurso está en la base de los empleos documentados con el marcador *así que*, frente a *así pues*.

2. Caracterización general

Así pues y *así que* son marcadores de carácter consecutivo junto con *de manera que*, *de modo que*, *de ahí (que)*, *por ello / eso*, *por este motivo*, *por lo tanto*, etc. que expresan la consecuencia o efecto a partir de una serie de causas previas. Habitualmente se han diferenciado a partir de las siguientes características: (a) movilidad posicional, (b) uso, (c) requisitos en el discurso previo y (d) interpretación.

En cuanto a las posiciones que ocupan, *así pues* puede insertarse tanto al comienzo de su oración como en posición de inciso –comparemos (1b y a) –, lo que no ocurre con *así que*, pues debido a la conjunción tiene que situarse el comienzo de la oración que introduce. Nótese además que *así pues* aparece en los ejemplos seguidos de coma, mientras que *así que* introduce directamente su oración. Esta diferencia se puede explicar partiendo del hecho de que *así que* es una locución conjuntiva, mientras que *así pues* es una locución adverbial (RAE 2009), que comparte con los adverbios su movilidad posicional y la posibilidad de insertarse como inciso.

1. La investigación que aquí se presenta se sitúa dentro de los trabajos realizados para el proyecto investigador *Gramática y discurso (GRAMDIS)* FF12010-20862.

En cuanto a sus condiciones de uso, *así pues* se ha considerado un marcador formal, mientras que *así que* es el más usado en el uso coloquial e informal. Si vemos los textos, encontramos ejemplos de *así pues* en obras de carácter científico, aunque tampoco es extraño en obras de divulgación en las que se puede utilizar un léxico menos formal, como vemos en el ejemplo de (1c), en donde *así pues* aparece junto a la palabra *chucho*. *Así que* también se puede encontrar, por su parte, en textos formales, al igual que en textos literarios y periodísticos.

- (1)
 - a. Pero desde hace dos décadas, con la prosperidad agraria y turística de la zona como señuelo, la presencia de mano de obra de procedencia africana ha abierto un nuevo frente de multiculturalidad no exenta de matices conflictivos. La diversidad cultural, *así pues*, lleva reflejándose de tiempo en los medios locales. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, *Hispania Nova. Revista de Historia Contemporánea* 3, 2003]
 - b. El *chucho* apenas podía moverse, pero no se apreciaban en él roturas de huesos ni heridas; *así pues*, lo pusimos en una habitación que hay junto a la taquilla y, dos días más tarde, bien que mal, andaba. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, José Ignacio Pardo de Santayana, *El beso del chimpancé. Divertidas e insólitas historias de la vida cotidiana en un zoo*, 2001]
 - c. El autocuidado y la atención domiciliaria por profesionales de la salud, representan hoy día la mayor parte de la atención sanitaria que se proporciona en Cuba. El tiempo que pasa una persona en el hospital por afecciones graves resulta menor que el 10 % del total de años de vida; *así pues*, es evidente la necesidad de preparar a las personas para que puedan cuidar de sí mismas mediante la comprensión de su organismo, el significado de la salud y lo que pueden y verdaderamente tienen que hacer en su propio beneficio. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, *Revista Cubana de Enfermería*, v. 18, nº 1, 01-04/2002]
- (2)
 - a. Papanicolau era hijo de un médico y, como manda la tradición, estudió medicina en la Universidad de Atenas. Como le atraía más la investigación que la práctica médica, marchó a Alemania para realizar su doctorado, que obtuvo en 1910. Durante la guerra, que interrumpió su carrera científica, conoció a griegos emigrados a los Estados Unidos que le hablaron maravillas de las oportunidades que ofrecía esa nueva tierra de promisión. *Así que* hizo las maletas y se marchó con su mujer para hacer realidad el sueño americano. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Miguel Ángel Sabadell, *El hombre que calumnió a los monos*, 2003].
 - b. Cuentan que en los tiempos en los que James Cameron saboreaba las mieles del éxito por *Titanic* llamó a *Los Angeles Times* para intentar que echaran a la calle a un crítico que se había atrevido a ningunear su película. ¡El mundo a sus pies y él andaba en esas menudencias! *Así que* mi humilde alegría, a pesar de tan soporífera noche, fue ver a la Bigelow aferrada a su estatuilla. (Elvira Lindo, *Una sorprendente falta de gracia*, *El País*, marzo de 2010).
 - c. A todos nos llegará el momento en que tengamos que ir al otro lado; *así que* hay dos formas de afrontar el paso del tiempo: o luchas contra él o trabajas con él. (*El Mundo*, enero 2010)

Finalmente, en lo que respecta a la relación consecutiva de *así pues* y *así que*, ambos marcadores introducen una consecuencia que se apoya en el discurso previo; sin embargo, según recogen Montolío (2001) y Bermúdez (2005), *así pues* introduce consecuencias generales y objetivas, derivadas de deducciones apoyadas en hechos constatables, reales: ‘a la vista de los hechos, se concluye que...’, mientras que *así que* introduce consecuencias que se apoyan en un “proceso deductivo personal y subjetivo”: ‘de lo anterior deduzco que...’. Fijémonos en el ejemplo (1c) con *así pues*: vemos que de la causa previa, que contiene un hecho basado en datos fiables, *el autocuidado y la atención domiciliaria representan la mayor parte de la atención sanitaria*, se puede deducir de manera lógica *la necesidad de preparar a las personas para que puedan cuidar de sí mismas*.

En cuanto a la interpretación de *así que*, vemos que en (2b) la consecuencia que introduce este marcador se nos presenta como una opinión personal de la autora justificada en una explicación previa, pero que desde luego puede no ser compartida por el lector: ‘parece un tipo desagradable y creído, de ahí mi alegría al ver a la Bigelow aferrada a su estatuilla’. En algunos casos, sin embargo, el límite entre objetividad / subjetividad no parece tan claro, pues las causas pueden proceder de opiniones tal vez más personales, o basadas en valoraciones más subjetivas de la realidad, como podría ser el caso de (1b): *no se apreciaban en él roturas de huesos ni heridas; así pues, lo pusimos en una habitación que hay junto a la taquilla*.

En cualquier caso, según los usos vistos hasta ahora, es cierto que parece existir una tendencia hacia consecuencias subjetivas con *así que*, marcador que además suele tener un carácter más coloquial. Pero, con independencia de estos datos, en todos los ejemplos es el contexto lingüístico inmediato el que nos permite deducir la consecuencia introducida bien por *así pues* bien por *así que*, pues es posible encontrar una causa expresada en el discurso precedente sobre la que se construye y apoya la consecuencia. Aquí no voy a dedicarme a estos usos. Mi objetivo serán los ejemplos en los que el contexto lingüístico no nos permite deducir la existencia de ninguna causa ni siquiera un argumento para construir a partir de él la consecuencia. Esto es lo que hemos documentado que ocurre con el marcador *así que*.

3. Características particulares: sobre *así que*

Fijémonos en los siguientes datos, todos ellos con el marcador *así que*:

(3) a. Durante una reunión familiar en la casa de los Yoma, se sentaron en un sofá de tres cuerpos de color celeste, cada uno en un extremo. «*¿Así que pintas?*», le preguntó Carlos Menem, mirando los cuadros que colgaban de la pared. Paisajes coloridos de pueblitos de la costa y retratos de la familia. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Olga Wornat, *Menem-Bolocco*, 2001].

b. – Ya, como casi todo el mundo. Nueva York es magnífica pero debería venir al Sur. Aquello es distinto, ¿sabe?, es... –y entonces cerró el puño de la mano derecha, y envió a su brazo detrás para dibujar en el aire una especie de curva enfática y grotesca, una muestra de entusiasmo teatral, tan emparentada con la jubilosa histeria de los anuncios de Coca-Cola que Sara contuvo la risa con dificultad–. Es auténtico.

– The real thing.

– Justo. *Así que* habla usted inglés...

– Sí, pero no tan bien como usted español. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual < www.rae.es>, Almudena Grandes, *Los aires difíciles*, 2002]

En los ejemplos de (3) hay un discurso previo a la aparición del marcador. Sin embargo, este no contiene las causas o argumentos directos que justifican la consecuencia introducida por *así que*. En (3a), la oración con *así que* no expresa la consecuencia de lo anterior: *durante una reunión familiar, se sentaron en un sofá cada uno en un extremo*. Lo interesante es que la razón por la que se pregunta *¿Así que pintas?* la vemos detrás: '(estoy) mirando los cuadros'. En (3b) no deducimos la consecuencia del contenido, sino del hecho de hablar en inglés. A partir de lo que he oído deduzco que habla inglés.

En Bermúdez (2005) o en la descripción que ofrece la RAE en su gramática de (2009) se nos dice que, en ocasiones, con los marcadores consecutivos que incorporan una conjunción *–así que, de manera que, con que–* no existe una relación evidente entre causa y consecuencia; dicho de otro modo, la afirmación que introducen estos marcadores parte de prerequisites, pero no de causas lógicas, pues no es imprescindible que se establezca una relación entre una causa previa y su consecuencia. Si volvemos a los datos de (3), podemos ver que esta descripción se podría ajustar a lo que encontramos aquí, pues la causa o argumentos sobre los que se construye *así que* no aparecen en el discurso previo, pero esto no significa que no exista una razón establecida para la pregunta o afirmación introducida por *así que*. En (3a), la razón por la que pregunto si pintas es que veo unos cuadros; en (3b) el motivo por el que afirmo que hablas inglés es porque te oigo decir en inglés unas palabras: digo que hablas inglés porque te oigo hablar en esta lengua. Esto es, la procedencia o 'fuente de la evidencia', sobre la que se basa la pregunta o afirmación: lo que veo, lo que oigo, lo que percibo, contiene la causa de mi afirmación. Creo que esta es una idea clave para entender los valores de *así que*.

Existen ejemplos con *así que* en los que este marcador parece actuar como introductor del discurso o iniciador del turno discursivo en oraciones tanto afirmativas como interrogativas (Álvarez 1999):

(4) a. Mientras hablaba, había conducido de forma circular, por lo que se encontraban casi en el punto de partida. Daba vueltas con la conversación y con el coche. Se había nublado y sobre el parabrisas caían gotas de un agua espesa que la varilla limpiadora apartaba con un gemido hacia los lados. Esa noche había nevado sin generosidad, como nieve en Madrid. Todavía quedaban restos de una materia blancuzca en algunas esquinas.

– *¿Así que* Álvaro Abril es famoso? –preguntó volviéndose a la tuerta.

– Conocido, sobre todo en los ambientes literarios. Tiene cierta fama de maldito y todo el mundo espera su segunda novela. Pero ya no podrá ser mi profesor. Peor para él. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Juan José Millás, *Dos mujeres en Praga*, 2002]

b. Me hizo preguntas simples, que requerían respuestas obvias, puras fórmulas para que el recién llegado entrara en calor. ¿Había disfrutado de un vuelo agradable? ¿Problemas con la conexión en París? ¿Algún contratiempo en la aduana? ¿Era aquél todo mi equipaje, una maleta pequeña y un ordenador? Habib, el chófer, ¿me había puesto al corriente de la súbita marcha de Gastón

Nicolau, el hombre para quien me disponía a trabajar en Beirut?

– *Así que* te llamas Malcolm –añadió, después de examinarme–. Como el hijo de Duncan. El hijo de un rey. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Maruja Torres, *Hombres de lluvia*, 2004].

c. Al concluir el verano, fui a casa de los Nagy a despedirme. El propio Nagy –ya de vuelta en el granero– se lo tomó con gran entusiasmo («¡Será un gran paso para ti, muchacho...!») y me deseó la mejor de las suertes, sin gastarse en inútiles consejos.

– Al cabo de un año estarás de vuelta –pronosticó–. Yo habré concluido, para entonces, el Fénix IV y lo probaremos juntos.

No dijo más, quizás para no evidenciar el nudo que acababa de formarse en su garganta, y me conminó a abandonar de inmediato el granero. De allí pasé a la cocina. Olga estaba de pie junto al mesón, con un café humeante entre las manos.

– ¿*Así que* te vas? –dijo sin mirarme, sorbiendo cautelosamente de su taza–. ¿Por un año entero?

– Hasta el próximo verano –corroboré.

Hizo una pausa, acariciando el borde de la taza con el dedo.

– Te echaremos de menos –insistió, aún sin mirarme–. Eres parte ya de nosotros, Marcos. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Jaime Collyer, *El habitante del cielo*, 2002].

d. Hacemos memoria y no hay memoria: Alarcos está ahí desde siempre, casi casi desde la escuela, desde luego desde el bachillerato superior, hasta nuestra vida de amigos, con su generosidad afectuosa. «¿*Así que* usted es el autor del Alarcos?», le preguntó un día una muchacha sevillana. El Alarcos, tantos alarcos, tanto para todos y para España. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>> *El País*, 28/01/1998]

Nótese que en la oración de (4a), el tema de la conversación que se introduce es Álvaro Abril y se interroga sobre una característica ‘ser famoso’, que se supone o se retoma de los conocimientos existentes, pues no está contenida en el discurso previo inmediato. En estos nuevos ejemplos con *así que*, este marcador no introduce una consecuencia personal nueva (Bermúdez, 2005), sino que retoma un tema previamente existente. En (4b), por su parte, se realiza una afirmación sobre algo que se sabe y que se da por sentado. Pero hay algo más: la fórmula con *así que* puede ser una manera de comenzar o retomar un diálogo interrumpido, repitiendo algo que ya conocen los interlocutores. No se busca solo confirmar la afirmación introducida por *así que*, sino presentar la excusa para comenzar a hablar de nuevo, para retomar una conversación a partir de un tema conocido porque sobre él ya se ha hablado antes o porque forma parte de los saberes de los interlocutores. Por otra parte, el motivo que justifica mi afirmación no está en el discurso anterior sino en lo visto, oído, sabido. Al afirmar: *Así que te llamas Malcolm* lo que estamos diciendo es que ‘digo que te llamas Malcolm, porque lo sé, me lo han dicho, lo he oído, etc.’ Por tanto, como en (3), la causa de mi afirmación está en la fuente de la evidencia. En el ejemplo de (4c) vemos que la interrogación implica de nuevo una confirmación de la oración introducida por *así que*, puesto que el contenido de dicha oración se apoya en los conocimientos previos que el hablante ya posee. Vayamos más allá

e imaginemos las situaciones en las que alguien puede preguntar: *¿Así que te vas?* Nótese que esta pregunta busca confirmar lo que se sabe, y puede tomar como base argumentos de origen diverso: ‘veo que estás haciendo las maletas, por lo que deduzco que te vas’, ‘me has dicho antes que te vas y yo repito lo que me has dicho para confirmarlo o simplemente para empezar a dialogar’, ‘he oído en algún sitio que te vas y busco tu confirmación’. Cuando alguien dice *Así que te vas*, es normal que la otra persona pregunte *¿Y tú cómo lo sabes?* Evidentemente, con el adverbio de manera se está preguntando por la fuente de la información. Por último, en (4d) se tiene conocimiento de quién es el autor y la pregunta busca confirmar el conocimiento previo.

Prestemos atención a este nuevo ejemplo:

- (5) a. Ryan, no nos habías hablado nunca de ella. *¿Así que estáis saliendo juntos?* Y *¿desde hace mucho?*
 b. #Como no nos habías hablado nunca de ella, supongo que estáis saliendo juntos.
 c. Como os veo juntos, supongo que estáis saliendo.

(Ejemplo tomado de la traducción al español de la película *Up in the air*, 2010)

Existe un contexto previo: Ryan y su amiga han aparecido juntos en la boda de la hermana del primero, y a partir de esta circunstancia se produce la interrogación, que busca simplemente confirmar lo que se ha visto, al igual que en el ejemplo anterior. El uso de *así que* no se basa en la afirmación previa, puesto que esta no constituye ninguna causa lógica para deducir la consecuencia siguiente: *Como no nos habías hablado nunca de ella, supongo que estáis saliendo juntos*, sino en lo que se ha visto. La pregunta busca lo que se intuye porque se ha visto: ‘como veo que estáis juntos, lo pregunto para confirmarlo’. El origen o base para la pregunta no es, por tanto, el contexto lingüístico inmediato sino el conocimiento de la realidad que parte directamente de lo que se ha podido ver, tal y como aparece en la paráfrasis de (5c).

En las lenguas que poseen marcadores evidenciales específicos, estos se suelen agrupar en cuatro clases principales, según expresen evidencia visual, no visual, inferida o transmitida (Aikhenvald 2004 y Bermúdez 2005). El cuadro 1 recoge esquemáticamente estos cuatro orígenes de información. Las evidencias visual y sensorial o no auditiva forman parte de un sistema evidencial basado en los conocimientos adquiridos por los sentidos. La evidencia indirecta *inferida* se refiere a casos en los que el hablante conoce algo que le permite deducir que es probable que la situación se dé o se haya dado; por su parte, la evidencia *transmitida* hace mención a los casos en los que la información le ha sido transmitida al hablante por otra u otras personas. Dentro de la transmitida están los conocimientos culturales, históricos compartidos por toda una comunidad.

De los datos vistos hasta ahora, podemos deducir que *así que* señala un tipo de evidencia directa sensorial visual: *¿Así que pintas?* –(3a)–, *¿Así que estáis saliendo juntos?* –(5a)– auditiva: *Así que habla usted inglés* (he oído que hablas inglés) –(3c)–; también expresa evidencia inferida: por lo que sé, por lo que conozco, pregunto que *¿Así que Álvaro Abril es famoso?* –(4a)–, y también puede indicar evidencia transmitida cuando repite lo dicho por otros, o se basa en lo dicho por otros para confirmar nuestro conocimiento: aquí podríamos incluir *¿Así que te vas?*, aunque más adelante veremos casos más claros de esta fuente. Por lo que llevamos visto, podemos afirmar que *así que* es un marcador

evidencial, pues utiliza las mismas fuentes básicas de la información que las categorías evidenciales en lenguas que poseen un sistema morfológico gramaticalizado de dichas marcas.

Evidencia visual	Información adquirida a través de la vista.	<i>Yo he visto. Según he visto...</i>
Evidencia no visual (sensorial)	Información adquirida a través de los sentidos: sobre todo lo que se oye.	<i>Yo he oído. Según he oído...</i>
Evidencia inferida	Razonamiento lógico y conocimientos generales.	<i>Por lo que sé..., por lo que conozco, deduzco que...</i>
Evidencia transmitida (<i>reported information</i>)	Información adquirida a través de citas (con conocimiento o no de la fuente).	<i>Según me dices, según me han dicho ...</i>

Cuadro 1

Llaman la atención los ejemplos de (3), (4) y (5) en los que *así que* aparece encabezando una interrogación, pues son bastante frecuentes con esta locución – también con *conque* y *de manera que* (Escandell Vidal 1999) –, pero no con *así pues*.

Las marcas evidenciales se pueden situar dentro de una interrogación, si bien no todas las lenguas que presentan un sistema morfológico evidencial lo permiten en interrogaciones. Cuando se documentan marcas evidenciales en estructuras interrogativas, estas suelen ser de número más reducido o desarrollar matices especiales; en muchos casos no piden información sino que buscan confirmar lo que ya se sabe: *¿No crees que es estupendo?*, sobre todo cuando se trata de evidencia inferida o transmitida, como ocurre en quechua. Pues bien, las interrogaciones con *así que* también presentan características especiales: no solicitan información, pues se pueden utilizar para confirmar la información que ya tenemos: *¿Así que hablas inglés?* ('Oigo que hablas inglés'), *¿Así que tú eres Fulanito?* (Me han dicho, sé que eres F., ¿no es verdad?)

Recuérdese que Montolio (2001) propone que con *así que* la consecuencia es subjetiva y personal. Las marcas evidenciales, al utilizarse para expresar el origen sobre el que se apoya la información que estamos comunicando, implican siempre una postura subjetiva del hablante ante lo que dice (Aikhenvald 2004). Imaginemos que alguien cuenta una noticia añadiendo 'según me han dicho', aunque en realidad, ha sido testigo directo. En este caso, está utilizando una marca de evidencia distinta a la correcta, seguramente para distanciarse de lo que cuenta. Por esta razón, las marcas evidenciales se pueden utilizar de manera provechosa para crear confusión, introducir la ironía en el texto, mentir... Esto también ocurre con *así que*. En ocasiones es posible dar un sentido especial, a veces irónico a la consecuencia introducida por *así que*. ¿De qué depende este sentido? De la base que se tome como apoyo para la afirmación:

- (6) El jefe sabe que su empleado no ha ido a trabajar porque se ha excusado diciendo que estaba enfermo. Sin embargo, esa misma tarde el jefe lo ve paseando y comenta:

- a. Así que enfermo ('Me dijiste que estabas enfermo': evidencia auditiva).
(Dato oral)
- b. Así que ya estás bien. ('Veo que estás paseando, así que deduzco que ya estás mejor': evidencia visual)

Nótese que en (6a) lo que hace *así que* es servir de introductor a una palabra tomada de una conversación previa. El efecto que produce es distinto de si tomamos como apoyo de nuestra afirmación lo que vemos en ese momento, según (6b).

4. Unas notas sobre *así pues*

Hemos dejado de lado, por el momento, a *así pues*. Volvamos con este marcador: ¿no puede introducir un discurso?, ¿no se documenta en estos contextos? Fijémonos en los ejemplos de (7) con *así pues*, de los pocos en los que se podría pensar que este marcador introduce el discurso, pues aparece en posición inicial:

- (7) a. – Imagino un mundo lleno de personas como tú –Crántor hizo una pausa y sonrió, como si en verdad estuviera imaginándolo–. Qué triste sería.
– Sería eficiente y silencioso –repuso Heracles–. Lo triste sería un mundo de personas platónicas: caminarían por las calles como si volaran, con los ojos cerrados y el pensamiento puesto en lo invisible.
Ambos rieron, pero Crántor se detuvo antes para decir, con extraño tono de voz:
– *Así pues*, la mejor solución es un mundo de personas como yo. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, José Carlos Somoza, *La caverna de las ideas*, 2000].
- b. – ¿Su familia estaba de acuerdo con vuestra relación?
– No había ninguna relación: él me visitaba de vez en cuando, me pagaba y se iba.
– Pero puede que a su familia no le gustara que su noble hijo se desahogara contigo de vez en cuando.
– No lo sé. No era a su familia a quien yo tenía que complacer.
– *Así pues*, ¿ningún familiar te prohibió que siguieras viéndolo? [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, José Carlos Somoza, *La caverna de las ideas*, 2000].
- c. – ¡Basta ya! –gritó Seshat–. Conozco perfectamente la doctrina. Y aun sabiendo tus virtudes, te pregunto, ¿qué sería de ti sin mi ayuda? Tú bendices las bibliotecas, pero ¿quién las organiza? Servidora lo hace. Tú bendices el árbol del faraón, pero ¿quién se ocupa de ir escribiendo los años de su reinado? Servidora y sólo ella/yo.
– ¿Ella/yo qué significa? –preguntó Tot.
– Servidora soy yo. Ella es menda. Eso significa.
– *Así pues*, te gusta jugar con el lenguaje, que es mi atribución principal. Por tu descaro exijo que te arrodilles ante mí y me prestes obediencia. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Terenci Moix, *El arpista ciego*, 2002].

Si nos fijamos atentamente comprobaremos que *así pues* introduce una consecuencia derivada del contexto lingüístico. En (7a), la intervención previa a la aparición de *así pues* sí que contiene argumentos que nos llevan a deducir la

conclusión final: ‘un mundo de personas como tú sería triste, así pues, lo mejor sería un mundo de personas como yo’.

Fijémonos en que *así pues* puede partir de un discurso anterior emitido por un interlocutor diferente del que produce la consecuencia. En (7b), vemos que *así pues* puede utilizarse también en diálogos, aunque en menor medida que *así que*. La diferencia radica en que nunca comienza el diálogo, como puede ocurrir con *así que* –ejemplos de (4)–, sino que introduce una consecuencia o conclusión derivada de lo dicho con anterioridad, de manera similar a *en conclusión* o *por tanto*: “no había ninguna relación con su familia, no era a ellos a los que tenía que complacer”, de esto yo deduzco que “ningún familiar te prohibió que siguieras viéndolo”. Es interesante observar a este respecto que *así pues* no lo hemos documentado dentro de una interrogación, frente a *así que*; en cambio, sí puede tener alcance sobre la interrogación.

En el ejemplo de (7c), del contenido lingüístico previo se deduce la afirmación ‘te gusta jugar con el lenguaje’. *Así pues* parte directamente del contenido expreso para a partir de él realizar una deducción. Con el marcador *así que* no solo toma como base el contenido, sino también la forma u otras fuentes (recordemos el ejemplo de (3a): *¿Así que pintas?*)

En todas las oraciones de (7), *así pues* puede alternar, como es de esperar, con *así que*.

Como primera conclusión, podríamos decir que *así pues* utiliza como origen de su consecuencia una causa expresada en el contexto lingüístico previo, mientras que *así que* se apoya en procedencias diversas, pues es una locución conjuntiva de tipo evidencial.

5. Explicaciones

¿Por qué *así que* puede introducir el discurso basándose en causas no presentes necesariamente en el contexto lingüístico previo?, ¿por qué se puede decir que actúa como un marcador de modalidad evidencial? La respuesta hay que buscarla en la presencia de la conjunción *que*.

El *que* marca general de subordinación aparece cuando el marcador introduce una oración y no un sintagma: es lo que ocurre en el contraste *de ahí* y *de ahí que*.

- (8) a. La reunión fue un rotundo fracaso, *de ahí* la cara de todos los asistentes.
 b. La reunión fue un rotundo fracaso, *de ahí que* todos los asistentes salieran con una cara que revelaba su estado de frustración.

En cambio, la diferencia entre *así que* y *así pues* no reside en introducir o no una oración, pues este hecho se da en ambos casos. El hecho de que *así que* alterne con el marcador *así pues*, sustituyendo la conjunción *que* por *pues* nos lleva a pensar que tal vez estemos ante una locución conjuntiva en la que sus integrantes siguen manteniendo algunas propiedades semánticas propias.

De los tres usos en los que Pons (1998) clasifica la conjunción *que*: el completivo, el *que* utilizado para introducir directamente el discurso, sin depender de ningún tipo de categoría previa y el *que* ‘soldador’, que une una oración con una categoría gramatical –*claro que*, *o sea que*, *sí que*, *naturalmente que* y *bien que*–, vamos a relacionar el uso del *que* de *así que* con el *que* introductor de oraciones independientes y con el *que* ‘soldador’, capaz de unir una categoría y una oración.

La conjunción *que* también se documenta como introductora de oraciones independientes, capaz de encabezar el discurso por sí sola y sin necesidad de aparecer subordinada a ningún predicado del tipo que sea; en este caso también encontramos las dos posibilidades: o bien se refiere a un discurso previo y lo repite, añadiendo matices diversos, o bien introduce algo que forma parte de los conocimientos del hablante, que ha visto u oído:

- (9) a. ¡Que tengas ahora mismo!
 b. Que tengas suerte.
 c. ¿Que qué quieres hacer hoy?
 d. ¡Que sí, pesado, que voy contigo!

De manera resumida, este *que* puede servir para introducir órdenes –*Que tengas*– o deseos –*Que tengas suerte*–. También se utiliza para repetir una pregunta previa –*¿Que qué quieres hacer hoy?* –, una contestación ya dicha, dándole en este caso un carácter enfático: *¡Que sí, pesado, que voy contigo!* Lo interesante es que además la conjunción se emplea para citar el discurso dicho por otra persona o para repetir lo oído (Porroche 2000, Pons 2003, Etxepare 2010):

- (10) a. Oye, que han cortado la M-50 por la nieve.
 b. Que la hija de la vecina se ha mudado.

En (10a) estamos ante un tipo de evidencia transmitida, pues la oración introducida por la conjunción *que* implica la existencia de un discurso previo, dicho por alguien diferente del hablante actual.

Fijémonos en que, dentro de un diálogo, es posible oír, como en (11):

- (11) a. ¿Así que han cortado la M-50 por la nieve?
 b. Así que la hija de la vecina se ha mudado.
 c. La serpiente era el más astuto de todos los animales que Dios había hecho, y dijo a la mujer: «*¿Así que* les ordenó que no comieran de ningún árbol del jardín?». La mujer respondió: «Podemos comer los frutos de todos los árboles. Pero respecto del árbol que está en medio del jardín, Dios nos ha dicho: ‘No coman de él ni lo toquen, porque de lo contrario quedarán sujetos a la muerte’» [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual <<http://www.rae.es>>, Enrique Mariscal, *El arte de sufrir inútilmente*, 2000]

En el ejemplo de (11a), *así que* repite con sorpresa lo dicho anteriormente: *¿Así que han cortado la M-50?*, *¿Así que la hija de la vecina se ha mudado!* En estos casos, *así que* repite lo dicho anteriormente para buscar confirmación (la conjunción se limita a reproducirlo): estamos ante ejemplos de evidencia transmitida, el cuarto tipo básico de modalidad evidencial en las lenguas que reproducíamos en el cuadro 1. Fijémonos en que en (11c), la interrogación con *así que* repite una información previamente conocida. De nuevo, la fuente u origen de la información se sitúa en los conocimientos previos, lo oído por otros medios. Si aceptamos que la consecuencia introducida por *así que* puede tener como fuente la evidencia visual, recogida en el cuadro 1, entre otras fuentes diversas, ello explica los motivos por los que *así que* puede llegar a repetir lo dicho por otro interlocutor, lo que hemos oído en boca de otra persona. El efecto que produce esta repetición puede ser de sorpresa, confirmación o introducción del diálogo.

El ‘*que soldador*’ resulta aparentemente opcional, dado que podemos utilizar los adverbios *naturalmente*, *sí*, *bien*, *así* o *así pues* sin la presencia de la conjunción. Esto no significa, sin embargo, que la realización del *que* no conlleve ningún valor especial, pues el *que soldador* también puede hacer referencia a unos conocimientos previos que son retomados mediante la conjunción. Fijémosnos en los datos de (12):

- (12) a. *Sí* ha venido.
 b. *Sí que* ha venido.
- (13) a. *Evidentemente* Julia está muy enfadada.
 b. *Evidentemente que* Julia está muy enfadada. (Datos tomados de Etxepare 1997).
- (14) – ¿Se ha enfadado Julia?
 a. – **Evidentemente* sí / no
 b. – *Evidentemente que* sí / no (Dato tomado de Hernanz 2007: 45)

Según Etxepare (1997), solo el ejemplo de (13b) implica que existe un contexto previo donde aparece negada la llegada de una persona concreta. (13b), por tanto, parte de una afirmación previa para negarla realizando una afirmación enfática.

Los adverbios evidenciales *naturalmente*, *evidentemente*, *lógicamente*, *obviamente* y algunos epistémicos que expresan también la opinión afirmativa –*ciertamente que*, *verdaderamente que*– se documentan productivamente con la conjunción *que*. Pensemos, siguiendo el razonamiento de Etxepare (1997), en los contextos en los que alguien puede decir *Evidentemente Julia está muy enfadada*; esta oración se puede emitir sin necesidad de un contexto previo, pero su correspondiente con *que* –*Evidentemente que Julia está muy enfadada*– requiere que alguien previamente haya emitido una secuencia como *Parece que Julia está muy enfadada*. El adverbio evidencial con la conjunción requiere de un contexto previo que retoma para afirmarlo enfáticamente o para responder enfáticamente, como vemos en (13b).

Pero los adverbios evidenciales más *que* no solo remiten al discurso previo, también, de manera similar a lo que hemos visto que ocurre con la secuencia *así que*, podemos encontrar que la situación retomada mediante estos adverbios seguidos de *que* puede tener orígenes diversos:

- (15) a. – ¿Qué ha pasado con los proyectos de construcción de nuevas líneas?
 – Nosotros hemos mantenido los proyectos al día para cuando se tome la decisión de emprenderlos y hayan [sic] los recursos. Pero *evidentemente que* existe un retraso. Ya deberíamos estar concluyendo el tramo El Valle-La Rinconada, y deberíamos haber iniciado el tramo paralelo a la Línea 1, entre Capuchinos y Parque del Este. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual. <<http://www.rae.es>>, *El Nacional*, 01/09/1997].
- b. Para nosotros, *ciertamente que* la democracia es el mejor sistema político. Lo que lamentamos con mucha frecuencia es que es en medio de él cuando se han dado las mayores crisis y los mayores actos de corrupción en la historia de nuestra Venezuela. Ello exige un examen de conciencia ahora mismo cuando parece comenzar la carrera por las candidaturas a la Presidencia de la República. [REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) Corpus de referencia del español actual. <<http://www.rae.es>> *El Universal*, 27/10/1996]. (Datos tomados de Rodríguez Ramalle 2007)

En (15a), la respuesta que aparece introducida mediante el adverbio y la conjunción, *Pero evidentemente que existe un retraso*, sirve para contestar a la pregunta previa y al mismo tiempo introduce una información que no estaba contenida en la cuestión anterior –no se pregunta por los retrasos– aunque sí se puede suponer que procede de los conocimientos previos que los interlocutores poseen de la situación. En (15b), si prestamos atención, no hay discurso previo, pues el adverbio y la conjunción aparecen directamente encabezando el discurso. Debemos pensar que el autor, al usar el adverbio evidencial, remite a una idea o creencia anterior, presente en el contexto extralingüístico, en la colectividad que está leyendo y a la que está destinada el artículo. Aquí la “fuente de evidencia” reside en los conocimientos colectivos, culturales, sociales: estamos ante un tipo de evidencia transmitida.

Nuestra propuesta reside en que el marcador *así que* y los adverbios *sí*, *naturalmente* seguidos de la conjunción *que* se utilizan para introducir afirmaciones que se presentan como consecuencia de unos argumentos que pueden derivar de los distintos orígenes de la evidencia que tienen los interlocutores sobre las situaciones de las que se habla. No obstante, *así que*, frente a los adverbios, no aparece en respuestas, ni implica ninguna afirmación enfática. Esto determina que en el ejemplo de (15b), la sustitución de la secuencia *ciertamente que* por el marcador *así que* –*Así que la democracia es el mejor sistema político*– implique que el hablante puede no compartir la opinión introducida por este marcador; simplemente retoma unas ideas presentes en la colectividad, pero puede no participar de ellas. Con el adverbio, en cambio, se retoman esas mismas ideas, pero el hablante suele compartir ese mismo punto de vista, pues el adverbio añade un matiz de afirmación de tipo enfático. Este contraste se debe a que la secuencia <adverbio + conjunción> implica una valoración o juicio por parte del hablante, quien participa de la afirmación: estamos ante una marca modal. Con el marcador, en cambio, el hablante solo retoma lo dicho sin valorarlo: es un ejemplo de marca de carácter evidencial. Siguiendo a Cornillie (2009) y partiendo de la idea de que el contenido modal epistémico es diferente de la expresión evidencial, podemos decir que, en la secuencia <adverbio + *que*>, predomina el valor modal epistémico, mientras que en el marcador *así que* encontramos la expresión del contenido evidencial.

6. Implicaciones finales

La modalidad evidencial hace referencia en las lenguas al origen del que procede la opinión que expresa el hablante: se puede indicar si esa fuente u origen informativo está en la propia visión del hablante, en lo que le han dicho terceros, en lo que parece pero no se tiene seguridad, etc.

Mi propuesta consiste en que una de las manifestaciones de la conjunción *que*, aquella que sirve para citar un discurso previo, la que acompaña a adverbios evidenciales y a ciertas conjunciones, como *así que*, puede ser considerada una marca de modalidad evidencial; dicho de otro modo, como vemos en el cuadro 2, con el marcador *así que*, al igual que con otras manifestaciones del *que* soldador y de la conjunción *que*, hacemos referencia a las formas de acceder a las fuentes de la información. Si esto es cierto, *así que* es una locución conjuntiva de tipo evidencial que nos lleva a buscar la fuente de la afirmación, donde reside la causa que justifica nuestra afirmación o pregunta; según esta idea, entonces, el contraste entre *así pues* y *así que* se establece entre una locución adverbial que

remite al discurso lingüístico y una locución conjuntiva evidencial; entre una causa expresa en el discurso lingüístico previo y una causa procedente de fuentes diversas.

Evidencia visual	<i>¿Así que pintas?</i> (3a) <i>Así que ya estás bien</i> (5b)
Evidencia no visual	<i>Así que hablas inglés.</i> (3c)
Evidencia inferida	<i>¿Así que Álvaro Abril es famoso?</i> (4a) <i>Así que tú eres Malcolm.</i>
Evidencia transmitida	<i>Así que enfermo.</i> (5a) <i>¿Así que han cortado la M-50?</i> (9a) <i>Oye, que han cortado la M-50 por la nieve.</i> (8a) <i>Ciertamente que la democracia es el mejor sistema político.</i> (13b)

Cuadro 2

Puede llamar la atención el hecho de tratar a una de las manifestaciones posibles del *que* como marca evidencial, pero esto también se está haciendo con *como* (Brucart 2009), y se podría extender a *¿Cómo que no vas a venir?* Creo que bien merece la pena estudiar este tema y ampliar esta idea a *conque* y *de manera que* marcadores ilativos que también pueden utilizarse en una interrogación para confirmar lo dicho o para introducir el diálogo y que también parecen ser locuciones conjuntivas evidenciales. También queda pendiente analizar las implicaciones estructurales de esta propuesta.

Bibliografía

- Aikhenvald, Alexandra. 2004. *Evidentiality*. Oxford: Oxford University Press.
- Alvárez, Alfredo. I. 1999. «Las construcciones consecutivas». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: RAE/Espasa Calpe (Colección Nebrija y Bello), capítulo 58, 3739-3804.
- Bermúdez, Fernando. W. 2005. *Evidencialidad: la codificación lingüística del punto de vista*. Tesis doctoral, Universidad de Estocolmo.
- Brucart, Josep. M. 2009. «Sobre el valor evidencial de *como* en español». M. Veyrat *et al.* (eds.), *La lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al profesor Ángel López García*. Madrid: Arco Libros, 583-593.
- Cornillie, Bert. 2009. «Evidentiality and epistemic modality: on the close relationship of two different categories». *Functions of Language* 16:1, 44-32.
- Escandell Vidal, M^a. Victoria. 1999. «Los enunciados interrogativos. Aspectos sintácticos y pragmáticos». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: RAE/Espasa Calpe (Colección Nebrija y Bello), capítulo 61, 3929-3992.
- Etxepare, Ricardo. 1997. *The Grammatical Representation of Speech Events*. Tesis doctoral, Universidad de Maryland.
- Etxepare, Ricardo. 2001. «On Quotative Constructions in Spanish». Comunicación presentada en el XI Coloquium on Generative Grammar, Zaragoza.

- Fuentes Rodríguez, Catalina. 1987. *Enlaces extraoracionales*. Sevilla: Alfar.
- Hernanz, M^a. Lluïsa. 2007. «Emphatic Polarity and C in Spanish». Manuscrito UAB.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: RAE/Espasa Calpe (Colección Nebrija y Bello), capítulo 63, 4051-4207.
- Montolío, Estrella. 1991. «'Así pues entonces, lo mejor será que pienses bien lo de casarte'. Acerca de los procondicionantes en español». *Foro Hispánico. Exploraciones semánticas y pragmáticas del español* 2, 43-53.
- Montolío, Estrella. 2001. *Conectores de la lengua escrita*. Barcelona: Ariel.
- Pons Bordería, Salvador. 1988. *Conexión y conectores*. Valencia: Universidad de Valencia.
- Pons Bordería, Salvador. 2003. «*Que* inicial átono como marca de modalidad». *ELUA* 17: 531-545.
- Porroche Ballesteros, Margarita. 2000. «Algunos aspectos del uso de *que* en el español conversacional (*que* como introductor de oraciones 'independientes')». *Círculo de Lingüística Aplicada a la Comunicación* 3, 100-116 <www.ucm.es/info/circulo>.
- RAE. 2009. *Nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa.
- Rodríguez Ramalle, M^a Teresa. 2007. «El complementante *que* como marca enfática en el texto periodístico». *RAEL (Revista Electrónica de Lingüística Aplicada)* 6: 41-53.

De la connexion à la modalisation : le cas de *et pourtant*, *et alors*, *et encore*, *quoique*...¹

Laurence ROUANNE

À l'origine de cette étude, une observation : dans l'ample et diffuse (confuse ?) famille des connecteurs s'en trouvent certains d'un genre curieux, car susceptibles d'un emploi non canonique, concrètement parce que le segment de discours *q* qu'ils sont censés connecter avec un autre segment de discours *p* est apparemment absent de l'énoncé. Cela n'est certes pas, *a priori*, quelque chose de bien nouveau. Tout d'abord, il a été observé que les deux segments *p* et *q* reliés par un connecteur n'occupaient pas une place immuable sur l'axe syntagmatique, encore que chaque connecteur puisse déterminer – d'une façon plus ou moins rigide – l'organisation des segments qu'il coordonne (*Puisque* se situe le plus souvent en tête d'énoncé, *parce que* en position médiane, *quand même* en fin de segment...). Mais il arrive qu'une partie manque, du moins en surface² :

- (1) *Mais* qu'est-ce que tu fabriques ?
- (2) Il a intérêt de venir, *parce que*...
- (3) Je sais bien que c'est difficile, *et alors* ! Il faut faire ce qu'on peut...
- (4) Mon fils de 15 ans ne se lave qu'une fois par semaine, *et encore* !
- (5) Cette montre me plaît assez. *Quoique*.
- (6) Il m'avait promis de venir. *Et pourtant* !

Il y a donc des cas curieux, des énoncés dans lesquels le segment de discours *q* est absent de l'énoncé : ils seront l'objet de cette étude. Plusieurs questions se posent, auxquelles nous tenterons de répondre : Quels sont les connecteurs concernés ? Quelles sont leurs caractéristiques communes ? *q* est-il absent de la surface de l'énoncé, ou a-t-il également disparu de la structure profonde ? Quel est le rôle de la conjonction *et* ? Est-il légitime de continuer à considérer les items concernés comme des connecteurs ?

1. Repérage

S'intéresser à de soi-disant « connecteurs en emploi absolu » requiert d'être en mesure de donner, et de défendre, une définition de la classe des connecteurs et de leurs propriétés. Ce que nous ne ferons pas, cette question débordant très amplement le cadre de l'étude présente. Si nous avons choisi d'utiliser ce terme, c'est tout d'abord parce qu'il s'agit d'une désignation dominante³ pour un

1. Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI2013-41355-P du *Ministerio de Economía y Competitividad*, Espagne, (*Plan Estatal I+D+i* 2013-16).

2. Nous appellerons structure de surface ou superficielle la transcription directe des énoncés ou textes produits. Leur représentation dans le cadre d'une théorie donnée serait la structure profonde.

3. Dominante quant au seul terme de *connecteur*, les mêmes items pouvant être qualifiés, selon les auteurs, de connecteurs pragmatiques, sémantiques, argumentatifs, discursifs, interactifs...

certain type de marqueurs du discours, et ensuite parce qu'il semble exister un consensus approximatif sur les items devant entrer dans cette catégorie. Néanmoins, le flou des limites de la classe et les problèmes soulevés par l'absence d'une définition opérante sont patents (v. Touratier : 2006), et nous concernent directement. Le flou de ces limites ne sera nullement éliminé par la définition de ce que nous entendrons comme « connecteur » – tout item sémantiquement vide marquant une relation cotextuelle entre deux segments du discours qu'il relie – mais si par la présentation de ces items que nous avons soumis à examen, suivant une distribution des plus traditionnelles dépourvue de prétentions d'exhaustivité :

- addition : *et, de plus, puis, en outre, de surcroît, ainsi que, également* ;
- alternative : *ou, soit, tantôt* ;
- but : *afin que, pour que, en vue que, de façon à ce que* ;
- cause : *car, comme, parce que, puisque, attendu que, vu que, étant donné que, grâce à, à cause de, par suite de, eu égard à, en raison de, du fait que, dans la mesure où, sous prétexte que* ;
- comparaison : *comme, de même que, ainsi que, autant que, de la même façon que, plus que, moins que, non moins que, selon que, suivant que, comme si* ;
- concession : *en dépit de, quoique, bien que, alors que, toutefois, encore que, et encore, certes, en effet, effectivement* ;
- conclusion : *finalement, enfin, à la fin, en définitive* ;
- conséquence : *donc, aussi, partant, alors, ainsi, ainsi donc, par conséquent, si bien que, d'où, en conséquence, conséquemment, par suite, c'est pourquo, de sorte que, en sorte que, de façon que, de manière que, si bien que, tant et si bien que* ;
- liaison : *et, alors, ainsi, aussi, d'ailleurs, en fait, de surcroît, de même, également, puis, ensuite, de plus, en outre* ;
- opposition : *mais, cependant, toutefois, néanmoins, pourtant, or, en revanche, alors que, pourtant, par contre, tandis que, néanmoins, en dépit de* ;
- reformulation : *c'est-à-dire, savoir, à savoir*.

Nous avons dû prendre certaines décisions quant aux termes à examiner. Dans le but de ne pas compliquer excessivement l'analyse par la nécessaire multiplication des exemples à donner (déjà conséquents), nous avons laissé de côté certains termes pour lesquels l'étiquette de « connecteur » ne fait pas l'unanimité, ou est problématique. Il s'agit de :

- temps : *quand, lorsque, comme* ;
- condition, supposition : *si, au cas où, à condition que* ;
- classification, énumération : *d'abord, après, ensuite, enfin*.

Parmi ceux-là, ainsi que dans les premiers, on trouverait quelques candidats au titre de « connecteur en emploi absolu » (désormais CONN_{ca}) : ce sont *certes, en effet, effectivement, (et) après*. Le fait que nous ne les ayons pas pris en considération ne signifie nullement qu'ils ne puissent pas entrer dans la sous-classe des éléments considérés ici, mais que ce n'est pas l'enjeu de cette étude que d'entrer dans l'analyse approfondie de ces termes dans le but d'envisager leur adscription à une classe dont la définition est, d'ailleurs, parfois donnée comme allant de soi dans les travaux qui leur sont consacrés.

Par ailleurs, tous les connecteurs ne sont pas aptes à entrer dans ce jeu de la troncature de *q*. Dans le tableau suivant, on peut voir lesquels sont susceptibles d'être employés seuls, avec ou sans *et*, et avec quelles marques prosodiques. Pour des motifs évidents de clarté, ne sont représentés que quelques-uns des connecteurs appartenant aux traditionnelles sous-classes sémantiques de la concession / opposition, de la cause et de la conséquence, puisque ce sont dans ces sous-classes que les CONN_{ca} ont été repérés. La majuscule indique que la recevabilité des termes considérés est examinée en tête d'énoncé, après un point.

	Conn.	Et conn.	Conn !	Et conn !
CONCESSION / OPPOSITION				
<i>Mais</i>	*	*	*	*
<i>Cependant</i>	*	*	*	*
<i>Pourtant</i>	*	Et pourtant.	*	Et pourtant !
<i>Quand bien même</i>	*	*	*	Et quand bien même !
<i>Encore</i> ⁴	*	Et encore.	Encore ! (autre valeur)	Et encore !
<i>Encore que</i>	Encore que.	*	Encore que !	*
<i>Bien que</i>	*	*	*	*
<i>Quoique</i>	Quoique.	*	Quoique !	*
CONSÉQUENCE				
Donc	*	*	*	*
Alors	*	Et alors.	Alors !	Et alors !
CAUSE				
Parce que	Parce que.	*	Parce que !	*
En effet	En effet.	*	En effet !	*
Car	*	*	*	*
Puisque	*	*	*	*

4. *Encore* n'est pas un connecteur, sauf s'il est suivi d'une inversion sujet-verbe dans un emploi concessif, cas ici considéré. L'adverbe ne figure seul qu'à titre de comparaison, afin de le soumettre aux mêmes tests que les autres termes.

	Conn ?	Et conn ?	Conn...	Et conn...
CONCESSION / OPPOSITION				
<i>Mais</i>	Mais ?	*	Mais...	*
<i>Cependant</i>	*	*	Cependant...	Et cependant...
<i>Pourtant</i>	*	*	Pourtant...	Et pourtant...
<i>Quand bien même</i>	*	*	*	Et quand bien même...
<i>Encore</i> ⁵	Encore ? (autre valeur)	Et encore ? (autre valeur)	Encore... (autre valeur)	Et encore...
<i>Encore que</i>	*	*	Encore que...	*
<i>Bien que</i>	*	*	Bien que...	*
<i>Quoique</i>	*	*	Quoique...	*
CONSÉQUENCE				
<i>Donc</i>	Donc ?	Et donc ?	Donc...	Et donc...
<i>Alors</i>	Alors ?	Et alors ?	Alors...	Et alors...
CAUSE				
<i>Parce que</i>	Parce que ?	*	Parce que...	*
<i>En effet</i>	*	*	En effet...	Et en effet...
<i>Car</i>	??	*	*	*
<i>Puisque</i>	??	*	*	*

Au vu de ce tableau, les connecteurs retenus comme formant une sous-classe spécifique sont les suivants :

- *Et pourtant*
- *Et quand bien même*
- *Et alors*
- *Et encore*
- *Quoique*
- *Encore que*
- *Parce que*

Remarquons que la présence ou l'absence de la conjonction est péremptoire : pas de possibilité d'emploi absolu pour *pourtant*, *quand bien même*, *alors*, ni pour *et quoique*, *et encore que*, *et parce que* (d'autre part, un abîme sémantique sépare *encore* de *et encore*). Certains sont presque obligatoirement suivis d'un

5. Voir note 4.

point d'exclamation (et non d'un point final) – *et quand bien même, et alors* –, les autres admettent les deux types de ponctuation.

- (7) 10 juillet. Je viens de faire des épreuves surprenantes. Décidément, je suis fou ! *Et pourtant*. Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des fraises. (G. de Maupassant, *Contes et nouvelles, Le Horla*, 1886, p. 1105)
- (8) Peut-on mettre du cynisme dans ses relations avec un chien ? L'idée ne m'en était pas venue. *Et pourtant !* J'aurais dû être alerté par l'étymologie du mot cynisme qui est justement le grec *Kunos*, de chien. (M. Tournier, *Les Météores*, 1975, p. 223-224)
- (9) [...] ainsi les hirondelles de mer, les Pierre Garin en maraude sur le fleuve ne sauront point les découvrir. *Et quand bien même !* S'ils m'en chipent quelques-uns, il n'y paraîtra seulement pas. (M. Genevoix, *La Boîte à pêche*, 1926, p. 44)
- (10) On me chasse, on m'expulse. Je dis à B. : « C'est trop injuste à la fin ». Ce sont des mots d'enfant, je le sais. *Et alors !* B. me répond tranquillement : « Cela devait arriver un jour ou l'autre ». (J.-B. Pontalis, *Un homme disparaît*, 1996, p. 125-126)
- (11) Le désespoir, c'est presque la destitution de l'âme. Les très grands esprits seuls résistent. *Et encore*. Mess Lethierry méditait continuellement, si l'absorption peut s'appeler méditation, au fond d'une sorte de précipice trouble. (V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, 1866, p. 398-399)
- (12) Parce qu'à aucun moment je n'avais songé à la voiture de Serge. Comment serait-il venu à la Bigotte sinon ? Il fallait être immigré pour y aller en bus. *Et encore !* Je ne me souvenais même plus, à cet instant, si un bus montait jusque là-haut ou s'il fallait se taper la côte à pied ! (J.-C. Izzo, *Chourmo*, 1996, p. 162-163)
- (13) Le problème avec des types comme vous, il y a deux solutions, n'est-ce pas. On les retourne ou on les abat. Personnellement, j'aime mieux quand on les retourne. *Quoique*. (Un souvenir amusé traversa son front.) Et vous ? Ça ne vous dirait pas de travailler pour nous ? (J. Echenoz, *Lac*, 1989, p. 169)
- (14) Parfaitement, un défaut. Ne vous indignez pas : j'ai de bons yeux, Monsieur Carazoff... et celle-là est jaune. Mais cette autre me plaît assez. *Quoique !* Enfin... le prix, Monsieur Carazoff ? (C. Farrère, *L'Homme qui assassina*, 1907, p. 168)
- (15) Un vrai travail, rémunéré, au lieu de la corvée gratuite, oui, je comprends. L'évasion hors des quatre murs, oui, je comprends. *Encore que*. La boutique, n'est-ce pas aussi un confinement, dans l'espace étroit de la patente et dans le temps dû à la clientèle ? (H. Bazin, *L'École des pères*, 1991, p. 36)
- (16) Elle est la chère Tantine, la Tata des jours pluvieux, la cinquième roue du carrosse familial. *Encore que !* Champenois a posé sa louche dans la soupière vide. (C. Paysan, *Les Feux de la Chandeleur*, 1966, p. 152)
- (17) N'empêche ! On peut dire aussi : baptême et intronisation à la fois, malgré tout. Allez, confirmé ! *Parce que !* J'ai un cousin de mon âge, blond comme les blés, né Pascal, du ventre de Ginette, la sœur d'Andrée. (L. Lang, *Les Indiens*, 2001, p. 191)
- (18) C'est délicat, on ne sait pas comment lui parler. Je vais annuler. *Parce que*. On ne se voit jamais, on dirait qu'elle a quelque chose à me reprocher. (V. Mréjen, *Eau sauvage*, 2004, p. 86)

Pour repérer en corpus les occurrences d'adverbiaux qui nous intéressent, c'est bien la ponctuation qui a été décisive. Ce sont donc les séquences « *Et + conn. + .* » ou « *Et + conn. + !* » que nous avons retenues comme nécessaires au CONN_{ca}. On pourrait objecter que la présence de telle ou telle marque de ponctuation ne suffit pas bien souvent à déterminer la présence d'une modalité donnée dans l'énoncé : un point d'exclamation ne suffit pas à faire d'un énoncé un exclamatif (Anscombe 2009) ; le point d'interrogation se retrouve aussi bien dans une question rhétorique que dans une demande d'information ; un énoncé apparemment assertif, clos par un point, peut parfaitement être une insulte et masquer une exclamation. Si la ponctuation est néanmoins le signe distinctif que nous avons retenu, c'est d'abord parce c'est bien cela qui est immédiatement remarquable, et qui a motivé notre attention envers ces connecteurs. Ensuite, il est démontré que le point, le point d'exclamation ou les points de suspension relèvent chacun d'une ligne mélodique particulière, caractéristique de chacune de ces marques prosodiques.

Nous appellerons donc CONN_{ca} les marqueurs du discours *pourtant, quand bien même, encore, alors, encore, quoique, encore que et parce que* (liste non exhaustive) lorsque seront réunies les conditions suivantes :

- (a) *pourtant, quand bien même, encore, alors, encore que et parce que* sont précédés de *et* ;
- (b) ils sont séparés d'un segment X à leur gauche par une pause prosodique marquée dans la graphie par une virgule ou un point ;
- (c) ils sont immédiatement suivis d'un point final ou d'un point d'exclamation (tous sont compatibles avec le point d'exclamation, certains n'admettent pas le point). On déduit de (c) que les CONN_{ca} sont incompatibles avec la position en tête d'énoncé ;
- (d) le segment de discours Y (et le contenu propositionnel *q* par lui représenté) est absent de la structure de surface de l'énoncé.

Nous essaierons de démontrer que *q* est également absent de la structure profonde.

Revenons sur la double possibilité décrite en (b) : le CONN_{ca} est séparé de *p* par une virgule ou par un point, sans que pour autant son statut varie. Comparons (7) et (11) avec (19) et (20).

- (19) Il n'y avait pas de modèle à sa taille et l'histoire fera sourire la famille, longtemps, surtout ceux qui ne la croiront pas, *et pourtant*. En effet, ils reprirent le 43 jusqu'à la place Saint-Augustin [...] (Y. Navarre, *Biographie*, 1981, p. 193)
- (20) Je mouille la vaisselle, je me mouille sous la douche, je mouille mes chaussettes tout au plus, *et encore*. (A.-M. Garat, *Dans la pente du toit*, 1998, p. 66)

Cela ne modifie pas l'interprétation. On peut rapprocher de ce fait une observation de M. Grevisse (1993 : § 118, p. 148), qui remarque que les écrivains contemporains emploient parfois le point (au lieu de la virgule) pour détacher de la phrase un membre auquel ils veulent donner un relief particulier. Ainsi dans :

- (21) On avait donné dans le Nord un grand coup de pied dans la fourmière, et les fourmis s'en allaient. Laborieusement. Sans panique. Sans espoir. Sans désespoir. Comme par devoir. (Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, p. 111)

Ces syntagmes ont une fonction dans la phrase qui précède, ce qui les distingue d'une phrase averbale telle (22) :

(22) Angers. Cinq minutes d'arrêt. (H. Bazin, *Vipère au poing*, XIV)

Revenons-en aux caractéristiques définitives : il découle de (c) que ne seront pas considérées comme CONN_{ca} les occurrences du connecteur suivi de points de suspension, ni d'un point d'interrogation. En effet, les points de suspension relèveraient alors d'un mécanisme elliptique qui, laissant la fin de l'énoncé en sous-entendu, chargerait le destinataire de rétablir ce sous-entendu :

(23) Boris, peut-être n'épousent-ils pas jusqu'au bout ma sensibilité. Ai-je jamais récité du Rimbaud ? *Et pourtant...* Les ongles de Boris tout seul sur les moellons du mur, s'y déchirant. Il n'osait demander : « Et pourtant quoi ? » (B. Schreiber, *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996, p. 892)

Les points de suspension indiquent alors « une sorte de prolongement inexprimé de la pensée » (Grevisse 1993 : § 122, p. 156). Ce qui suppose un *q* implicite, mais explicitable. *Q* alors ne serait absent que de la structure superficielle de l'énoncé. Or, nous pensons démontrer que les occurrences de connecteurs qui font l'objet de cette étude ne relèvent pas d'une ellipse de *q*. Les points de suspension sont la trace d'une hésitation dans la formulation du discours, d'une pause dans l'élocution, qui reprend peu après ou non. Ce ne serait donc évidemment pas là un cas de CONN_{ca}, puisque *q* serait présent, quoique non représenté dans un segment matériel de l'énoncé. De même, lorsque le connecteur est suivi d'un point d'interrogation, *q* est certes absent de la structure superficielle, mais forcément présent potentiellement puisque objet, justement, du questionnement. L'emploi du connecteur dans l'interrogative relève de la recevabilité du questionnement, de la demande d'information, pas d'une reprise. N'entreront donc pas dans le cadre étudié des connecteurs tels qu'ils apparaissent comme (24), (25) ou (26).

(24) C'est un des points qui différencient les êtres humains des fauteuils Voltaire ! *Encore que...* l'imagination joue aussi son rôle dans nos sentiments – bons ou mauvais. (F. Dorin, *Les Vendanges tardives*, 1997, p. 236-237)

(25) Non pas que nous trouvions notre vie plus valable qu'une autre, notre moi plus précieux – *quoique...* – mais parce que nous ne pouvons pas nous penser mort. Ça, c'est rigoureusement hors de notre portée. (J.-B. Pontalis, *L'enfant des limbes*, 1998, p. 39)

(26) – Elle a appelé le dimanche soir ?
– Non le lundi matin.
– *Et alors ?*
– Alors ça va, je crois. Je te dirai. Je te raconterai. (Ch. Angot, *Rendez-vous*, 2006, p. 230)

Il faut cependant admettre que, dans certains cas, il semble difficile de ne pas « sentir » un emploi de CONN_{ca}, même en présence de points de suspension.

(27) Pousser devant soi un petit chariot à roulettes et serpenter ainsi entre les rayons du Grand Magasin, ça n'avait rien de bien sorcier. *Et pourtant...*
– Vous êtes idiot, ou quoi ? a gueulé le Chef, après m'avoir convoqué dans la petite pièce, derrière les caisses. (J.-L. Benoziglio, *Cabinet portrait*, 1980, p. 179)

Il est probable que ces connecteurs se trouvent engagés dans un processus de figement, dont chacun a parcouru actuellement un tronçon plus ou moins important : nous placerions – intuitivement, certes – *quoique* ou *encore que* dans les

premiers mètres de ce cheminement, *et pourtant* en milieu de parcours, *et encore* représentant l'aboutissement du processus. Plus le CONN_{ca} est installé, récurrent, figé, plus sa nouvelle valeur lui est automatiquement attribuée, même hors contexte. Ce qui ouvrirait la porte à une interprétation du connecteur de type CONN_{ca}, même avec des points de suspension. Mais l'ambiguïté serait alors de règle. Nous assumerons donc le coût théorique de laisser l'usage suspensif hors des figures des CONN_{ca}.

2. Description

2.1 Emploi en incise et/ou dialogal

La première des caractéristiques distinctives des CONN_{ca} est celle présentée ci-dessus dans les exemples (7) à (18) : ils peuvent être employés seuls, isolés graphiquement, dans le discours d'un même locuteur. Mais ils sont également employables en incise (à l'exception de *parce que !*), ou comme réplique :

- (28) On me dirait : « Voilà, tu n'écris plus une ligne de ta vie et ton père ressuscite » que je laisserai sans hésiter – *et pourtant !* – le pauvre vieux que j'aimais tant où il est. (R. Fallet, *Carnets de jeunesse 2*, 1992, p. 9)
- (29) Comment notre mère le saurait-elle ? À part l'heure de la sieste – *et encore !* – notre père était toujours là. (B. Schreiber, *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996, p. 332)
- (30) Quel point commun entre le viticole – *quoique !* – plateau du Quatorze et l'hyper dense quartier de la Charité, derrière l'hôpital ? (Ch. Vincent, *midilibre.com*, 24 avril 2010)
- (31) Il me semble que les juifs partagent la disposition d'une certaine forme d'intelligence que j'appelle « l'intelligence sémite » et que je juge différente des autres. Pas forcément supérieure – *encore que !* – mais une intelligence qui ne cesse d'aller de l'abstrait au concret et qui a des facultés d'adaptation. (Propos de Ph. Bouvard, recueillis par C. Binder pour *Actualité Juive*, avril 2010, *jssnews.com*)
- (32) – J'ai terminé mon année brillamment au lycée, sinon là je ne sais que faire. C'est fou ce que les vacances sont ennuyantes dans cette maison.
– Avec toute la place qu'il y a, tu ne vas pas me dire qu'il n'y a rien à faire ! s'exclama Samuel.
– *Et pourtant !* répondit Lucie en trinquant. (Maitre-Chuchundra, *3 morts plus tard...*, 2009, *steres.forumactif.net*)
- (33) – La liste des méfaits commis par les malfrats depuis quelques semaines est très longue.
– *Et encore !* Beaucoup n'ont pas eu d'échos dans la presse. (N. Ch. Bowa, 16 avril 2010, *lemessenger.net*)
- (34) Les gosses, c'était sa vie.
– Peut-être qu'il les aimait un peu trop, non ?
– *Et alors !* Même si c'était vrai. Ce n'est pas avec lui qu'ils étaient les plus malheureux, non ? (J.-C. Izzo, *Chourmo*, 1996, p. 255)
- (35) – Oui, mais cela se passait pendant que Michelangelo Buonarroti peignait les fresques de la délivrance d'Israël. [...] Et c'est la messe de minuit que cet épicurien a écoutée !
– *Et quand bien même !* dit Joseph d'une voix douce pleine de rêves [...] (I. Zangwill et M.-B. Spire, *Les Rêveurs du Ghetto*, 1994, p. 37)

Il est curieux de constater que certains CONN_{ea}, sont parfois en littérature, explicitement considérés comme des « mots » ou comme des « phrases » à part entière (on se rappellera le *Et pourtant* de Charles Aznavour). C'est là sans doute un autre indice de cette voie du figement que nous mentionnions précédemment :

- (36) Je n'avais plus envie de recueillir chacune de ses phrases comme une pierre précieuse à expertiser, comme une pépite sortie de la mine. Une phrase comme « *et alors !* » avant je l'aurais roulée dans ma tête [...] (Ch. Angot, *Rendez-vous*, 2006, p. 328)
- (37) Mme de La Baudraye avait fait graver sur une véritable cornaline orientale : *parce que !* Un grand mot, le mot des femmes, le mot qui peut expliquer tout, même la création. (H. de Balzac, *La Muse du département*, 1843, p. 787)
- (38) Ursus, médecin, guérissait, *parce que ou quoique*. Il pratiquait les aromates. (V. Hugo, *L'Homme qui rit*, 1869, p. 352)
- (39) Il était là parce qu'il le voulait bien. Vouloir, un mot. Il était là *parce que*. Bref, une histoire triste à la source. (R. Queneau, *Loin de Rueil*, 1944, p. 190)

Cette caractéristique leur est exclusive, même en allant chercher à l'intérieur de la même sous-classe sémantique. Aucun des autres connecteurs pragmatiques canoniques ne peut être employé seul, en incise ou comme réplique :

- (28') On me dirait : « Voilà, tu n'écris plus une ligne de ta vie et ton père ressuscite » que je laisserai sans hésiter –*(*cependant !* + mais !) – le pauvre vieux...
- (34') – Peut-être qu'il les aimait un peu trop, non ?
– **Donc !* Même si c'était vrai. Ce n'est pas avec lui qu'ils étaient les plus malheureux...
- (38') Ursus, médecin, guérissait, **car ou bien que*.

2.2 Glose

Ce qui caractérise cet emploi particulier des connecteurs, c'est que leur portée, leur rayon d'action, est restreint à *p*. Ils sont pour le locuteur un moyen de revenir sur *p*, de le commenter, de le rectifier. Pour tout énoncé suivi de CONN_{ea}, CONN_{ea} peut être reformulé sous la forme similaire à « CONN_{ea} + ça pourrait (ne pas) être le cas / ça (ne) devrait (pas) être le cas / ce (ne) serait (pas) le cas / ce (n') est (pas) le cas... ».

- (7') Décidément, je suis fou ! *Et pourtant*. [Et pourtant je pourrais ne pas être fou / ça pourrait ne pas être le cas] Le 6 juillet, avant de me coucher [...]
- (8') L'idée ne m'en était pas venue. *Et pourtant !* [Et pourtant elle aurait dû me venir / et pourtant ça aurait dû être le cas] J'aurais dû être alerté par l'étymologie du mot cynisme...
- (9') [...] ainsi les hirondelles de mer, les Pierre Garin en maraude sur le fleuve ne sauront point les découvrir. *Et quand bien même !* [et quand bien même ils sauraient les découvrir (ça n'aurait pas d'importance) / et quand bien même ce serait le cas]. S'ils m'en chipent quelques-uns...
- (11') Le désespoir, c'est presque la destitution de l'âme. Les très grands esprits seuls résistent. *Et encore*. [Et encore les très grands esprits ne résistent-ils pas forcément / et encore cela n'est-il pas forcément le cas]. Mess Lethierry méditait continuellement...
- (12') Il fallait être immigré pour y aller en bus. *Et encore !* [Et encore même les immigrés n'y vont pas forcément en bus / et encore cela n'était-il pas forcément le cas]. Je ne me souvenais même plus, à cet instant...

- (13') On les retourne ou on les abat. Personnellement, j'aime mieux quand on les retourne. *Quoique*. [Quoique je n'en sois pas sûr / Quoique ce ne soit pas forcément le cas] Et vous?...
- (14') Ne vous indignez pas : j'ai de bons yeux, Monsieur Carazoff... et celle-là est jaune. Mais cette autre me plaît assez. *Quoique !* [Quoique je n'en suis pas sûr / Quoique ce ne soit pas forcément le cas] Enfin ! ...
- (15') L'évasion hors des quatre murs, oui, je comprends. *Encore que* [Encore que je ne sois pas sûr de comprendre / Encore que cela ne soit pas forcément le cas]. La boutique, n'est-ce pas aussi un confinement...
- (16') Elle est la chère Tantine, la Tata des jours pluvieux, la cinquième roue du carrosse familial. *Encore que !* [Encore qu'elle ne le soit pas forcément / Encore que cela ne soit pas forcément le cas]. Champenois a posé sa louche...

Ces gloses sont certes limitées. Nous pouvons cependant affirmer que, dans toutes les occurrences que nous avons étudiées, on interprète le $CONN_{ca}$ comme « $CONN_{ca}$ + ça pourrait (ne pas) être le cas / ça (ne) devrait (pas) être le cas / ce (ne) serait (pas) le cas / ce (n') est (pas) le cas... ». On observe donc que le q de « p conn. q » dans l'emploi canonique du connecteur a disparu, n'est pas formulé, parce qu'il serait senti comme relevant d'une tautologie. Ceci est d'ailleurs un argument qui nous permet de considérer que q est absent de la structure profonde de l'énoncé.

Ce type de reconstruction est bien différent avec *et alors* et *parce que*. Il pourrait sembler qu'une étape de plus ait été franchie et que ces deux $CONN_{ca}$ se soient, en quelque sorte, sémantisés. Toute occurrence de *et alors !* peut être paraphrasée par « et qu'est-ce que ça peut faire ?, quelle importance ! » ; toute occurrence de *parce que !* peut être paraphrasée par « il n'existe pas d'explication, c'est comme ça ».

- (10') Ce sont des mots d'enfant, je le sais. *Et alors !* [Cela n'a pas d'importance] B. me répond tranquillement [...]
- (18') C'est délicat, on ne sait pas comment lui parler. Je vais annuler. *Parce que*. [Il n'existe pas d'explication à ça / C'est comme ça]. On ne se voit jamais, on dirait qu'elle a quelque chose à me reprocher. (V. Mréjen, *Eau sauvage*, 2004, p. 86)

La sémantisation ne leur permet pas, toutefois, d'accéder au statut de « mots pleins » : ils restent dépendants d'un p possédant certaines caractéristiques, qu'ils commentent.

2.3 Le rôle de *et*

Selon la grammaire traditionnelle, *et*, conjonction de coordination, unit deux éléments ayant la même fonction ou le même rôle. En sémantique, c'est un élément polysémique, quelque peu dédaigné par les linguistes, dont il conviendrait sans doute d'envisager certaines acceptions sous l'angle de la connexion : il peut, grosso modo, avoir un sens d'addition, de liaison ou de rapprochement – *et aussi*, *et en plus* –, ou temporel – *et ensuite* –, ou encore conclusif – *et donc* –, voire adversatif – *et pourtant*.

Quoi qu'il en soit, on se souviendra que *et* n'est pas de rigueur pour tous les $CONN_{ca}$. Il est, bien au contraire, incompatible avec l'emploi absolu de *quoique*, *encore que* et *parce que*. Il semble en effet que la marque de subordination de ces trois locutions conjonctives de subordination (parfois appelées « subjonc-

tions »), qu'elle soit agglutinée ou non, se révèle inconciliable avec le marqueur de coordination *et*. Resterait à savoir si, dans les cas de *et CONN_{ea}*, le connecteur a changé de rôle seul, ou s'il l'a fait accompagné de *et*. Autrement dit, et a-t-il été une étape ou une conséquence de l'évolution ? Ni *et pourtant*, ni *et encore*, ni *et quand bien même*, ni *et alors* ne font l'objet d'une entrée dans aucun dictionnaire ancien ou contemporain. Il est parfois mentionné, de façon anecdotique, que les connecteurs correspondants peuvent être précédés de *et* comme introduction, ou emphase, de la phrase qui les suit. L'analyse d'énoncés attestés nous fournit les indications suivantes :

1. Très tôt, et dans la plupart des cas, il apparaît que ces connecteurs tendent à être utilisés en dislocation, dans une séquence du type « *p* + marque de pause prosodique + *et* connecteur *q* », *et alors* avec une valeur temporelle, *et encore* avec une valeur concessive. La présence de *q* permet bien sûr d'avoir *et quoique q*, *et parce que q*, mais aussi, ce qui serait impossible dans l'état actuel de la langue, *et encore que*.
2. Il existe donc, dans tous les cas, une étape intermédiaire en « *et* connecteur que *q* ». Seul *et alors que*, *et quoique*, *et parce que* se conservent encore :
 - (40) [...] car il est aux aguets pour attendre et surprendre la beste pour la faire tomber en ses retz, *et encore que* son corps ne soit gueres plus gros qu'un pois, elle a toutesfois tant de vivacité et industrie, qu'il prend quelquefois de grosses mouches [...] (P. Boaistuau, *Le Théâtre du monde*, 1558, p. 83)
 - (41) [...] il déclare et montre qu'il ne parle point exclusivement au regard du Fils, en disant qu'il n'est point autre Dieu que le Père, *et pourtant que* le seul empire ou monarchie de Dieu n'est point violée par la distinction des personnes. (J. Calvin, *Institution de la religion chrestienne*, livre premier, 1560, p. 181)
 - (42) Et puis, voilà qu'en pensant et rêvassant toujours il se dit encore :
– *Et quand bien même que* mon amitié se serait tournée en amour, quel mal le bon Dieu y trouverait-il [...] (G. Sand, *François le Champi*, 1850, p. 380)
3. La disparition de *q* et la formation des *CONN_{ea}* s'échelonnent du début du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle (première moitié du XIX^e : *parce que*, *et pourtant*, *et encore* ; première moitié du XX^e : *quoique*, *et quand bien même*, *et alors*, *encore que*). Il n'y a aucune trace ni de *et quoique*, ni de *et bien que*, ni de *et parce que* en emploi absolu. En revanche, seul *quand bien même* n'apparaît jamais sans *et* en emploi absolu ; *encore* si, évidemment (mais pas comme connecteur), dans le sens de de nouveau ; on détecte quelques – rares, et bizarres – occurrences de *pourtant et alors*.

En somme, la présence de *et* à un moment donné de la langue se retrouve dans tous les cas. Cependant, on a vu que la conjonction était inconciliable avec la formation d'un *CONN_{ea}* en *que*.

Finalement, rappelons que nous avons laissé pour une analyse postérieure certains termes dont l'étiquetage comme « connecteurs » n'est pas exempt de polémique. De même pour nos *CONN_{ea}*, il s'en trouve certains dont l'emploi absolu se produit avec *et*, mais d'autres, sans. D'autre part, il est intéressant de remarquer que *et* exerce sur d'autres items une fonction nécessaire (mais non suffisante) à la genèse d'un glissement sémantique et/ou catégoriel. Les items ci-dessous s'ajustent aux caractéristiques définitives des *CONN_{ea}* : ils sont

susceptibles d'être employés seuls, d'être isolés graphiquement, dans un contexte ou cotexte d'où *q* est absent (dans les exemples qui suivent, à chaque fois sont indiqués deux emplois différents de l'item considéré) :

– un adverbe d'organisation temporelle (un connecteur ?) :

(43) Il s'est levé. Après, il a déjeuné.

(44) Je sais bien que j'ai eu tort. Et après !⁶

On remarquera le parallélisme avec *et alors* : *et après* sera glosé en *Ça n'a pas d'importance / Qu'est-ce que ça peut faire !*⁷

– un présentatif (qui peut être connecteur ?) :

(45) Voilà le menu !

(46) Et voilà, on est dans la mouise...

– avec une onomatopée (v. Ancombre 2009 : 16, à qui sont empruntés certains des exemples ci-dessous) :

(47) Crac, la branche cassa.

(48) Et crac, il était pris !

(49) Toc toc, on peut entrer?

(50) Et toc, mon pote !

(51) La porte claqua, vlan !

(52) Pan, un coup de feu !

(53) (Et vlan + Et pan), dans les dents

– avec une interjection :

(54) Merde ! Je me suis soupé !

(55) Et merde ! Je n'aurais pas dû jouer le 7.

On comparera :

(56) Quand je me suis vu sapé tout neuf, j'ai perdu un peu ma confiance ! Merde ! Ça me faisait un drôle d'effet ! (L.-F. Céline, *Mort à crédit*, 1936, p. 791)

(56') *Quand je me suis vu sapé tout neuf, j'ai perdu un peu ma confiance ! Et merde ! Ça me faisait un drôle d'effet !

– un adverbe interrogatif :

(57) Comment vas-tu ?

(58) – On peut vous accompagner ?

– Et comment !

– avec une locution prépositionnelle :

(59) Le magasin est fermé pour cause de décès.

(60) – Le magasin est fermé.

– Et pour cause ! La patronne a pris la poudre d'escampette...

– avec une expression idiomatique, ici indissociable de la conjonction :

(61) Et qu'ça saute !

Comparons finalement :

6. On pourrait éventuellement considérer *et ensuite* ! avec un sens similaire.

7. De même, en espagnol, la présence de *y* est nécessaire à la formation et à l'interprétation de *¡Y qué!* dans le même sens : *¡Y qué importa!*

- (62) Max est parfait : intelligent, tendre, attentif. Quoi encore ?
 (63) – Tu m’apportes un petit café ?
 – Et (puis) quoi encore !

3. De la connexion à la modalisation

Nous sommes donc en présence d’un petit nombre de termes de la langue, qu’on accepte généralement de classer parmi les connecteurs, qui :

- s’emploient absolument (accompagnés ou non de *et*), isolés graphiquement par des points ;
- apparaissent ainsi soit dans le discours d’un même locuteur, soit comme réplique ;
- ne dépendent ni n’enchaînent sur un segment de discours *q* ;
- portent sur *p*.
- occasionnellement, se sémantisent (*et alors* et *parce que*). Ce serait le contraire de la grammaticalisation.

Ces caractéristiques leur sont propres. Les connecteurs prototypiques ne servent pas de réponse à une question, ils ne s’emploient jamais seuls, ils sont vides sémantiquement. La question qui se pose est évidente : dans ces conditions, reste-t-il adéquat de les considérer comme des connecteurs ? Si non, que sont-ils ? Faudrait-il envisager, par exemple, un *quoique1* et un *quoique2* ? Cela dit, nous ne prétendons aucunement, dans ce qui va suivre, résoudre les problèmes soulevés par la description des mécanismes logico-pragmatiques inhérents à l’emploi de tel ou tel marqueur du discours, mais mettre à jour ce qui leur est commun, dans leur emploi de CONN_{ea}.

On a vu précédemment que dans tout énoncé suivi de CONN_{ea}, CONN_{ea} peut être reformulé sous la forme similaire à « CONN_{ea} + ça pourrait (ne pas) être le cas / ça (ne) devrait (pas) être le cas / ce (ne) serait (pas) le cas / ce (n’) est (pas) le cas... ». Il apparaît donc que le CONN_{ea}, commentant ou modifiant le contenu du segment gauche, le modalise, si l’on comprend la modalisation comme l’activité, l’opération réalisée par le locuteur qui adopte une attitude déterminée vis-à-vis du contenu de son énoncé. Les CONN_{ea} informent donc sur une attitude du locuteur par rapport à son propre discours. Par ailleurs, c’est normalement le locuteur lui-même qui met en scène le contenu modalisé. Ici, dans les emplois dialogaux des CONN_{ea}, il sera donc possible que le locuteur soit le responsable de l’assertion d’un contenu que l’allocutaire modalisera (probablement en reprenant de façon implicite le contenu du *p* du locuteur) : l’allocutaire reprend le contenu qu’un autre a mis en scène, et adopte une attitude vis-à-vis de ce contenu. Ce type de modalisation, où l’attitude adoptée par un locuteur concerne le contenu d’un énoncé dont est responsable un allocutaire, rejoint d’une certaine façon certaines interjections dans certains emplois, interjections qui sont une réaction à un contenu qu’on n’a pas soi-même évoqué.

Bien évidemment, n’étant pas entré ici dans l’analyse approfondie de chacun des connecteurs, nous ne sommes pas en mesure de décrire en détails le type de modalisation que précisément ils exercent, ni les différences entre chacun d’eux. Mais il semble que les CONN_{ea} aient bien des points communs avec les adverbiaux modalisateurs :

- ce sont des marqueurs d’attitude énonciative, des unités subjectives exprimant le point de vue du locuteur ;
- ils ont une portée propositionnelle, ils évaluent le contenu représenté par le segment gauche sur lequel ils portent ;
- ils modalisent le « dit » du locuteur.

Cependant, ils n’ont pas la même mobilité distributionnelle que d’autres adverbes de phrase modalisateurs, qui s’emploient aussi fréquemment seuls, et souvent comme réplique : *peut-être, certes, sans doute, à coup sûr, bien entendu...*

Lors du traitement de la glose des CONN_{ea}, on avait montré qu’une étape supplémentaire dans la voie du figement avait été franchie avec *parce que ! et alors que !*, dont la portée sur *p* était moins évidente. Toutefois, *parce que !* est bien un CONN_{ea}, un marqueur d’attitude énonciative. Le locuteur de « *p. Parce que !* » ne présente pas *p* comme asserté, mais comme déduit. *P* est inféré. Or, l’inférence est un type de médiativité. Le locuteur a donc une certaine position par rapport à *p*.

Cette prise de position par rapport à *p* se conserve avec *et alors !* Si avec *et alors ?* (le connecteur est ici employé avec une de ses valeurs « régulières ») le locuteur questionne sur la conséquence, avec *et alors !*, toutes les conséquences intrinsèques à *p* sont nulles et non venues, les conclusions *r* éventuellement convoquées par *p* sont rejetées. *Et alors* est, en quelque sorte, l’antithèse de la conséquence.

Si l’on accepte que le fait de relier deux segments du discours *p* et *q* est un trait définitoire des connecteurs, il sera problématique de considérer que les items étudiés restent des connecteurs lorsqu’ils sont utilisés en emploi absolu. Toutefois, il s’avèrerait peu économique, d’autant que contraire à l’intuition, de considérer un *quoique1* et un *quoique2*, un *pourtant1* et un *pourtant2*... Nous postulerons plutôt (faute de pouvoir le démontrer ici par l’examen individualisé de chaque morphème) que la valeur modalisatrice des CONN_{ea} est intrinsèque aux connecteurs correspondants. Et que l’absence de *q* la rend plus perceptible, plus saillante.

Nous n’avons pas traité ici les cas de *certes, en effet, effectivement*, dont le statut de connecteur est discuté. Un double statut de connecteur et de marqueur de fonction illocutoire est reconnu par certains pour *en effet* (Danjou-Flaux 1980, Moeschler 1985, Rossari 1994) ; pour d’autres, il s’agit uniquement d’un connecteur (Schmit Jensen 1971, Martin 1994, Lunqvist 1980, Hagège 1982, Roulet *et al.* 1985). Seule García Romero (2003) y voit fondamentalement une unité modale. Anscombe (1981) qualifie prudemment *certes* de « morphème », dont la valeur concessive dériverait de l’emploi comme renforcement de l’assertion. Adam (1990), ainsi que Rodríguez Somolinos (1992), se penchent sur les valeurs assertive et concessive du « connecteur » *certes*.

Références

- Adam, Jean-Michel. 1990. *Éléments de linguistique textuelle*. Liège : Mardaga.
- Anscombe, Jean-Claude. 1981. « Marqueurs et hypermarqueurs de dérivation illocutoire : notions et problèmes ». *Cahiers de linguistique française* 3, 75-123.
- Anscombe, Jean-Claude. 1985. « Grammaire traditionnelle et argumentative ». *Revue internationale de philosophie* 155, 333-344.

- Anscombre, Jean-Claude. 2009. « Notes pour un théorie sémantique des jurons, insultes et autres exclamatives ». D. Lagorgette (éd.), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses implications (linguistique, littérature, histoire, droit)*. Chambéry : Presses de l'Université de Savoie, 9-30.
- Antoine, Gérald. 1962. *La Coordination en français*. Paris : D'Artrey.
- Borrillo, Andrée. 2002. « Les connecteurs temporels et la structuration du discours : l'exemple de *aussitôt* ». H. Leth Andersen, H. Nølke (éds), *Macro-syntaxe et macro-sémantique*. Berne : Peter Lang, 233-248.
- Creissels, Denis. 1995. *Eléments de syntaxe générale*. Paris : PUF.
- Danjou-Flaux, Nelly. 1980. « À propos de de fait, en fait, en effet et effectivement ». *Le Français moderne* 48:2, 110-139.
- Danjou-Flaux, Nelly. 1983. « *Au contraire*, connecteur adversatif ». *Cahiers de linguistique française* 5, 275-303.
- Danlos, Laurence. 1988. « Connecteurs et relations causales ». *Langue française* 7, 92-127.
- Donaire, M^a Luisa. 2002. « Estrategias concesivas y estructuras modales ». C. Figuerole et al., *La lingüística francesa en el nuevo milenio*. Lleida : Milenio, 203-213.
- Guimier, Claude. 1993. *1001 circonstances*. Caen : PU de Caen.
- Hagège, Claude. 1982. *La Structure des langues*. Paris : PUF.
- Hybertie, Charlotte. 1996. *La Conséquence en français*. Paris : Ophrys.
- Lambert, Frédéric. 2005. « Un cas de gradation : la dislocation coordinative ». F. Lambert, H. Nølke (éds.), *La Syntaxe au cœur de la grammaire*. Rennes : PUR, 179-187.
- Le Draoulec, Anne ; Bras Myriam. 2006. « Quelques candidats au statut de connecteur temporel ». *Cahiers de Grammaire* (Spécial Anniversaire) 30, 219-237.
- Lundqvist, Lita. 1980. *La cohérence textuelle : syntaxe, sémantique, pragmatique*. Copenhague : Nyt Nordisk.
- Martin, Robert. 1974. « La notion d'adverbe de phrase : essai d'interprétation en grammaire générative ». Ch. Rohrer, N. Ruwet (eds.), *Actes du Colloque Franco-allemand de grammaire transformationnelle*. Tübingen : Niemeyer, 66-75.
- Melis, Ludo. 1998. « La grammaticalisation : réflexions sur la spécificité de la notion ». *Travaux de linguistique* 36, 13-26.
- Moeschler, Jacques. 1985. *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*. Paris : Hatier-Crédif.
- Moline, Estelle. 2009. « *Et comment !*, entre exclamation et assertion ». *Travaux de Linguistique* 58:1, 149-168.
- Morel, Mary-Annick. 1996. *La Concession en français*. Paris, Ophrys.
- Muñoz Romero, María. 2003. « À propos de la locution en effet : modalisateur ou connecteur ? ». *Thélème : revista complutense de estudios franceses*, número extraordinario, 55-69.
- Nølke, Henning. 1990. « Les adverbiaux contextuels : problèmes de classification ». *Langue française* 88, 12-27.
- Piot, Mireille. 1993. « Les connecteurs du français ». *Linguisticae investigationes* 17:1, 141-160.
- Rodríguez Somolinos, Amalia. 1992. « *Certes* : ¿un conector asertivo o concesivo? ». *Revista de Filología Hispánica* 9, 125-142.
- Rossari, Corinne. 1994. *Les Opérations de reformulation*. Berne : Peter Lang.

- Roulet, Eddy *et al.* 1985. *L'Articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.
- Rubbatel, Christian. 1987. « Actes de langage, semi-actes et typologie des connecteurs pragmatiques ». *Linguisticae investigationes* 11:2, 379-404.
- Schmitt-Jensen, Jorgen. 1971. « Quelques zones adverbiales dans la phrase française contemporaine ». *Actes du Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* 8:1, 513-523.
- Soutet, Olivier. 1992. *La Concession en français : des origines au XVI^e siècle*. Genève : Droz.
- Tabouret-Keller, Andrée. 2007. « La conjonction de coordination et comme indicateur de complexité et d'hétérogénéité ». *Langage et Société* 121-122, 19-28.
- Touratier, Christian. 2006. « Que faut-il entendre par "connecteur" ? ». *Travaux du cercle linguistique d'Aix-en-provence* 19, 19-40.
- Vogüé, Sarah de. 1992. « Aux frontières des domaines notionnels : bien que, quoique et encore que ». *L'Information grammaticale* 5, 23-27.

 Charlotte SCHAPIRA

Introduction : petite incursion étymologique

Les trajets linguistiques des vocables *or*, *alors* et *maintenant* s'entrelacent, comme on sait, au cours de l'histoire de la langue française aussi bien du point de vue formel que du point de vue sémantique. Initialement adjectif (*or*, *ore*, *ores*), *or*, dérivé du latin populaire *hora*, altération de HAC HORA, signifiait « maintenant » en ancienne langue. *Maintenant*, attesté dès le XII^e siècle, signifiant d'abord « aussitôt », a pris son sens moderne vers le XVI^e siècle et s'est graduellement substitué à *or* avec le sens « dans le temps actuel, au moment présent ». *Alors*, rare avant le XV^e siècle, a remplacé *lors* (*lor* et *lores* en anc. fr., dérivés de ILLA HORA) qui, depuis le XVII^e siècle n'est plus employé que dans la conjonction *lorsque* et les locutions *lors de* et *dès lors*. Initialement, les trois termes étaient, par conséquent, des adverbes de temps.

Or survit sous sa forme actuelle en tant que conjonction de coordination et figure comme telle dans les dictionnaires et les grammaires. *Alors* apparaît dans les dictionnaires français uniquement comme adjectif ; tel est aussi le cas pour *maintenant*. Dans d'autres langues romanes, cependant, les dictionnaires signalent aussi les emplois conjonctifs des équivalents de ce dernier – *ora* (it.), *ahora* (esp.), *acum* (roum.) – en donnant même, parfois, comme synonyme, *or*.

À la fois connecteurs syntaxiques et, sémantiquement, dans certains de leurs emplois, indices de rupture en français moderne, ces éléments servent aussi, souvent, d'articulation entre des séquences plus larges de texte, y compris des textes littéraires, qui en exploitent avec des effets remarquables le potentiel stylistique.

Le but du présent travail est d'examiner le fonctionnement de *or*, *alors*, *maintenant* en français, en tant qu'outils de transition entre deux segments linguistiques X et Y, où ces vocables assument le rôle de marqueurs de discours et d'organiseurs textuels. L'examen des éléments ayant favorisé leur passage du sens temporel, adverbial, à la fonction de connecteurs, sera suivi d'une analyse de leurs emplois « conjonctionnels » en synchronie ; enfin, leur fonctionnement sera illustré par une « étude de cas » : l'exploitation systématique, dans les *Contes* de Maupassant, de ces marqueurs de discours dont l'emploi fréquent et constant constitue même un des traits caractéristiques du style de cet auteur, réputé pourtant « sans style »¹.

1. Du sens temporel à la valeur « logique »

À partir de la valeur temporelle initiale, par un processus de grammaticalisation ou par des glissements de sens successifs, ces termes ont évolué et ont accédé à de nouvelles acceptions sémantiques.

1. V. en effet, Charles Bruneau dans Artinian (1955, *Pour et contre Maupassant*, p. 47) : « [...] le style de Maupassant consiste [...] à n'en pas avoir ».

Or est un marqueur de discours (nous justifierons par la suite son rattachement à cette catégorie) qui, dans les langues romanes, n'a d'équivalent formel qu'en roumain (*or*²). Des équivalents sémantiques partiels, renforcés par le lien étymologique, sont *ora* en italien et *ahora* en espagnol, ceux-ci fonctionnant cependant davantage comme *alors* en français. À ce jour il n'existe, à notre connaissance, aucun travail qui puisse rendre compte de façon unitaire des divers sens de *or* en français³.

Par un prolongement logique de son sens temporel, *alors*, employé entre deux propositions ou deux phrases, en est venu à indiquer un rapport de cause à effet. Tout en mentionnant cette acception, les dictionnaires n'accordent le statut grammatical de connecteur ni à *alors* ni à *maintenant*, alors qu'ils signalent le sens particulier que ce dernier est susceptible d'accuser entre deux segments phrastiques ; v. le *Petit Robert*, entrée *maintenant*, 2° :

(En tête de phrase, marque une pause où l'esprit, dépassant ce qui vient d'être dit, considère une possibilité nouvelle) Ex. :

(1) Voici ce que je vous conseille ; maintenant, vous ferez ce que vous voudrez [...]

Cette omission est d'autant plus surprenante que les deux adverbes, *alors* et *maintenant*, fonctionnant comme connecteurs entre deux propositions, deux phrases ou deux paragraphes, voire deux segments quantitativement plus importants de texte, perdent totalement, dans certains cas, leur valeur temporelle, comme on pouvait déjà le voir dans (1) et comme on le constate aussi dans l'exemple suivant :

(2) Prendre soin de soi pour prendre soin des autres. *Alors*, que voulez-vous vraiment ? (relevé sur Internet⁴)

Le passage des trois termes d'une catégorie morphologique à une autre, passage achevé dans le cas de *or*, occasionnel pour *alors* et *maintenant*, s'est fait, au cours du temps, par des glissements sémantiques successifs. Si le phénomène est parallèle pour tous ces vocables, le trajet particulier de chacun d'entre eux se révèle différent.

1.1 *Or*

Citant W. Zeitlin, qui avait consacré un article à « L'adverbe de temps *or* en ancien français », Antoine (1959-1962 : 1194 et suiv.) distingue, en ancien français, un emploi sporadique de *or* comme outil de transition entre deux phrases, la première au passé de la narration, la seconde au présent du narrateur. C'est à ce niveau de passage « du temps objectif » à « un temps subjectif » que G. Antoine place le début du glissement de *or* de la valeur temporelle à une valeur abstraite. De plus, Antoine remarque aussi, à cette même étape de l'histoire de la langue, la capacité de l'adverbe à reprendre le fil d'une narration interrompue. La fonction transitive de *or* remonte donc à l'ancien français. Dès le XIII^e siècle, l'adverbe se transforme en « un outil de transition pure et simple » (Antoine 1959-1962 : 1199), devenant même, selon Brunot⁵, « la cheville ordinaire des vieux poètes

2. V. le DEX, entrée *or* 1.

3. Mon étude de *or* (Schapira 1987), sans visée théorique, rend compte de l'emploi de cette conjonction dans les contes de Maupassant. L'article de Fernández (1998) reprend la question dans une optique argumentative, sans toutefois la résoudre.

4. <http://lescentmots.com/exemple-prendre.soin.de soi.apres.pdf>

5. F. Brunot cité par Antoine (1959-1962 : 1199).

français ; surtout (de) Du Bellay [...] ». La conjonction tombe plus tard en disgrâce et ne s'emploie plus pendant une longue période de temps. Antoine affirmait, dans *La Coordination*, parue en 1962, que *or* ne survivait plus à cette date que dans la langue écrite. Le locuteur du français contemporain sait cependant que la langue des médias, écrite et parlée, fait aujourd'hui une consommation considérable de *or*.

Une source d'une importance primordiale pour la compréhension du fonctionnement de *or* en synchronie est sa valeur logique de charnière introduisant la prémisse mineure d'un syllogisme. Il est par conséquent à la fois intéressant et étonnant que la conjonction *donc*, traduction de *ergo*, indicatif de la conclusion du syllogisme, se soit d'une part, soudée à *or* dans un groupe (*or donc*, considéré désormais comme désuet) et que, d'autre part, elle puisse commuter en synchronie avec *or* dans certains des emplois discursifs de ce dernier.

1.2 Alors

Alors a suivi un parcours différent du point de vue sémantique. Son sens temporel d'adverbe marquant un moment précis entre des actions chronologiquement successives a conduit, logiquement,

– à un sens reliant la cause à l'effet, glosé par « dans ce cas » dans le *Petit Robert* mais qui peut acquérir aussi la valeur d'une interjection (« eh bien ! » par exemple) :

(3) *Alors*, j'abandonne. (Dans ce cas / eh bien, j'abandonne)

(3') Oh! *Alors* je ne dis plus rien. (Dans ce cas, eh bien, je ne dis plus rien)

– à un sens reliant une action ou état à ses conséquences (*Dictionnaire du français contemporain*), glosé par « c'est pourquoi » ou « par conséquent » :

(4) Il restait indécis ; *alors* j'avais d'autres arguments.

(4') Sa mère ne pouvait pas l'élever. *Alors* on chercha une famille qui puisse l'adopter.

C'est aussi dans ce mouvement que s'inscrit la valeur de connecteur que *alors* a acquise par la suite, lui permettant, en synchronie, d'introduire une conclusion ou un paragraphe destiné à résumer le texte qui le précède. Les valeurs conjonctives de l'adverbe gardent toujours un résidu de sa charge sémantique temporelle initiale. Cependant, la grande versatilité du connecteur permet aussi, surtout en langue orale et populaire, un emploi purement transitif, où il fonctionne comme un succédané de copule.

(5) *Alors* il est entré. *Alors* je l'ai reconnu. *Alors* je lui ai dit bonjour.

1.3 Maintenant

C'est *maintenant* qui, des trois adverbes, est celui dont les emplois conjonctifs sont les plus limités. Cependant, les dictionnaires reconnaissent implicitement sa valeur de marqueur de discours, avec la mention « Introduit une considération nouvelle et conclusive après une affirmation » :

(6) C'est mon idée ; *maintenant*, vous pourrez agir comme vous l'entendez. (Larousse : *Dictionnaire du français contemporain*)

Des exemples de transition de la valeur temporelle à la valeur conjonctionnelle adversative peuvent être relevés déjà au XVII^e siècle⁶. Au XX^e siècle, le passage est complet :

6. Antoine (1959-1962: 687) en signale chez Bossuet.

- (7) [...] il a choisi l'enseignement sans aucun regret. *Maintenant* aime-t-il l'enseignement ? ... je ne crois pas qu'il l'aime. (cité par Antoine 1959-1962 : 687)

Dans la langue moderne, l'usage conjonctionnel de *maintenant* a généralement un effet adversatif mais il peut présenter aussi une valeur purement transitive : c'est l'outil de transition didactique par excellence, surtout propre, toujours selon Antoine (1959-1962 : 687) à « la langue parlée *ex cathedra* ». Cependant, son usage dans la langue orale ajoute à la valeur de transition un effet de rupture de la logique discursive, comme on peut le constater en essayant de substituer *mais* ou *cependant* à *maintenant* dans les exemples (7) et (8) :

- (8) (On dit qu'il a un cancer). En tout cas, il n'a jamais voulu revoir son ex-femme. Maintenant, croyez-vous qu'il soit vraiment malade ?

2. Vers une circonscription du corpus : les marqueurs de discours

Notre corpus inclut les emplois des trois termes en tant que marqueurs de discours. Il est cependant nécessaire, tout d'abord, d'opter pour une définition claire de la classe à laquelle ils se rattachent ; or, les diverses études qui y sont consacrées montrent des variations considérables dans la façon dont est envisagée, du point de vue théorique, la notion de marqueur de discours et les items lexicaux qu'elle couvre en langue. La difficulté est due au fait que ces éléments linguistiques, de nature largement hétérogène, sont perçus comme une catégorie essentiellement « fonctionnelle-pragmatique plutôt que formelle ou morphosyntaxique » (Mosegaard Hansen 1997 : 155). Une impressionnante bibliographie a été consacrée aux marqueurs de discours⁷, à leurs propriétés et leur fonctionnement, une grande partie de ces études portant précisément sur des essais de définition. Sans reprendre les éléments de la discussion, nous énumérerons ici les traits définitoires jugés pertinents pour le fonctionnement de nos vocables comme marqueurs de discours ; ils nous permettront non seulement d'éliminer les emplois non discursifs mais aussi d'écarter, parmi les emplois pragmatiques, ceux qui n'indiquent pas la rupture :

- ils relient deux segments plus ou moins grands de texte, X et Y ;
- ils apparaissent invariablement en tête de Y, après une pause forte :
X. Or / Alors / Maintenant, Y
- ils restent en dehors de la structure interne de la phrase ou du paragraphe qu'ils introduisent au discours ;
- ils ne contribuent pas au contenu propositionnel de Y ;
- leur position extérieure à la phrase est étayée par la prosodie ;
- ils se laissent substituer par d'autres marqueurs de discours, voire l'un par l'autre, ou par des interjections ;
- ils peuvent être effacés sans perte de sens.

Cette dernière condition, conséquence logique de tous les critères précédents sauf le premier, est décisive pour l'identification des emplois des trois vocables comme marqueurs de discours. À la lumière des propriétés mentionnées ci-dessus, on peut à présent limiter les emplois pertinents pour notre discussion, de la façon suivante : *alors*, le plus versatile des trois (v. Mosegaard Hansen 1997) et *or* seront considérés uniquement en début de paragraphe, où ils se trouvent

7. Pour une présentation critique de la bibliographie, voir Mosegaard Hansen (1998) et Dostie (2004).

dénués du sens de conséquence/conclusion pour l'un, d'adversativité pour l'autre.

Seront éliminés aussi les emplois de *alors* figurant dans les exemples de la section précédente et ceux de *or* entre deux propositions à l'intérieur d'une phrase ou d'un paragraphe. Nous retenons les emplois de *maintenant* entre deux propositions, introduisant la seconde après une pause syntaxique et prosodique indiquée par une ponctuation forte ; et surtout, il est particulièrement important de noter ici que les trois vocables relient des énoncés d'un même locuteur, ce qui exclut, par exemple, l'emploi dialogique de *alors* introduisant une réaction à une affirmation préalable de l'interlocuteur – ex. (1) et (2).

3. Transition et discontinuité

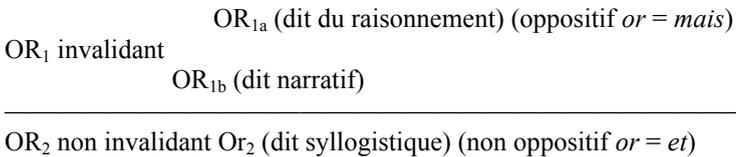
3.1 Des indices de rupture

Alors, or, maintenant, dans les emplois qui nous intéressent, sont incontestablement des connecteurs : des « chevilles », des « charnières », des « maillons », des « joncteurs », selon les diverses terminologies que l'on peut trouver dans la littérature sur la question. Ils articulent des séquences textuelles X et Y plus ou moins grandes, les reliant de manières diverses, qui seront discutées dans ce qui suit. Ils permettent toujours de reprendre le fil du discours et c'est cette aptitude qui en fait, avant tout, des éléments de relation.

Du point de vue pragmatique cependant – et de façon paradoxale – ces mêmes emplois ont en commun la particularité de marquer une rupture, due à un revirement du discours. Ce revirement peut concerner le sujet lui-même, une modification de l'angle sous lequel est considérée la question ou un changement de l'attitude du locuteur quant à l'objet du discours.

3.2 *Or*. Le modèle syllogistique : entre le principe général et le cas individuel

Considérant *or* dans une perspective argumentative, Fernández (1998 : 190) illustre le fonctionnement de la conjonction par le schéma suivant :



Dans les cas de rupture, cependant, *or* semble apparaître pour indiquer, de manière très lâche, soit la concordance⁸, soit la discordance entre X et Y :

– concordance :

- (9) Il avait proposé un bon parti à Geneviève [...] il avait débuté par lui offrir une bourse pleine d'or, et c'est la forme la plus dangereuse que puisse prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette et par-dessus le marché, intéressée.

Or, Geneviève était encline à ces deux vices-là. (Marivaux cité par Fernández 1998 : 195-196, à un autre propos)

– discordance :

- (10) [...] la notion d'« intensification » n'est pas adéquate pour cerner le phénomène de la reduplication pragmatique des marqueurs de discours. De fait, seuls les

8. Wagner & Pinchon (1993 : 424) parlent d'une « relation de concordance fortuite ou constante ».

adjectifs qui présentent un caractère graduable peuvent être spontanément redupliqués. Or il est clair que les marqueurs de discours ne présentent pas un caractère graduable. (Dostie 2007 : 9)

À l'examen, ces exemples se révèlent en réalité des énoncés « de type syllogistique », où, à la suite de l'énonciation d'une règle générale, *or* introduit un cas individuel ; cependant, à la différence de son rôle canonique dans le syllogisme, en tant que marqueur de discours, la conjonction est susceptible d'introduire non seulement *la prémisse mineure mais aussi son inverse*, d'où la concordance ou la discordance entre X et Y. L'emploi de *or* entre les deux prémisses d'un syllogisme ou entre deux séquences présentant une relation syllogistique est particulièrement fréquent dans la narration. Comme dans le syllogisme, où le vocable n'est que l'indicatif du statut de la phrase à l'intérieur de la figure logique, *or* peut être enlevé sans aucune perte de sens, dans le cas de la concordance ; dans le cas de la discordance, il peut être remplacé par un adversatif plus faible que *mais* (*cependant, toutefois*, etc.).

Riegel *et al.* (2009 : 883) associent au deuxième terme d'un syllogisme un autre cas de rupture : ils remarquent que *or* « introduit une nouvelle donnée qui va se révéler décisive pour la suite des événements (dans un récit) ». Les deux fonctions ne tiennent cependant pas nécessairement du même phénomène. À preuve l'exemple suivant :

(11) J'ai dit que c'était mon frère aîné qui conduisait chez nos maîtres le vin de la terre dont mon père avait soin.

Or son mariage le fixant à Paris, je lui succédai dans son emploi de conducteur de vin.

La phrase, tirée du *Paysan parvenu* de Marivaux, est citée et interprétée par Fernández (1998 : 193) dans une optique qui se veut argumentative, de la manière suivante :

or (non invalidant, narratif)

À (X) : l'aîné livrait le vin

B (Y) : je lui succédai

C : (non explicite)

Cet exemple, particulièrement intéressant, mérite cependant une analyse plus poussée : dans le *Paysan parvenu*, le fait que le narrateur ait eu la possibilité de porter le vin à Paris, où il a trouvé l'occasion de faire fortune, représente un des temps forts du récit. De ce point de vue, on serait en effet tenté d'interpréter *or* simplement comme un élément focalisant, destiné à attirer l'attention du lecteur sur l'importance de Y. On aurait cependant tort de négliger plusieurs points non moins significatifs : d'abord, comme on peut le constater en le supprimant, *or* est totalement superflu ; ensuite, est-ce qu'il a été appelé dans Y par le verbe principal, comme l'indique Fernández, ou par l'incise indiquant la cause ? Et surtout, on remarquera que, cette incise une fois effacée, le récit garde sa cohérence, avec ou sans *or*. Si la conjonction sert, en effet, par la rupture même qu'elle inflige au fil de la narration, à marquer Y comme un moment qui mérite une attention accrue de la part du lecteur, elle assume aussi d'autres fonctions, différentes selon qu'on la rattache à la principale ou à l'incise :

(*Or*) son mariage le fixant à Paris...

semble mettre en évidence le hasard qui a permis au narrateur de succéder à son frère ; il ajoute ainsi à la valeur focalisante, une fonction explicative.

(*Or*) je lui succédai dans son emploi de conducteur de vin...

renforce, au contraire, l'effet de discontinuité dû au changement des agents dans le récit. Interprétée comme indice d'une explication entre parenthèses, la conjonction dirige l'attention du lecteur vers X ; rattachée par l'esprit à la proposition qui suit, elle annonce, au contraire, les conséquences décisives qu'aura Y dans l'intrigue du roman.

3.3 *Alors*. Un événement d'une importance capitale dans l'intrigue du texte narratif

Des effets très semblables peuvent être constatés à propos de *alors* :

- (12) [Maître Chicot, l'aubergiste du village lui ayant proposé une vente de sa ferme avec usufruit à vie] La mère Magloire demeura songeuse. Elle ne dort pas la nuit suivante. [...] Elle flairait bien quelque chose de mauvais pour elle là-dedans, mais la pensée des trente écus par mois, de ce bel argent sonnante qui s'en viendrait couler dans son tablier, qui lui tomberait comme du ciel, sans rien faire, la ravageait de désir.

Alors elle alla trouver le notaire et lui raconta son cas. (Maupassant, *Le Petit fût*)

Il n'y a pas de relation de cause à effet entre X et Y ; il ne s'agit pas non plus de l'introduction d'une conclusion au paragraphe précédent, en quel cas il serait plus naturel d'employer *donc* plutôt que *alors* ; *alors* ne s'y laisse pas, non plus, substituer par « à ce moment-là », « à ce moment précis ». Les deux séquences concernent la mère Magloire : la première son état d'esprit, la seconde sa démarche, la première à l'imparfait, la seconde au passé simple. C'est ce passage du duratif au ponctuel, de l'état à l'action, du statique au dynamique qu'explique *alors*, dénué ici de toute pertinence temporelle. Effacé, comme dans l'exemple de Marivaux, il n'affecterait en rien la cohérence du texte. Pourrait-on le remplacer par *or* ?

? *Or* elle alla trouver le notaire et lui raconta son cas.

Considérons la suite du paragraphe introduit par *alors* :

Il [le notaire] lui conseilla d'accepter la proposition de Chicot. Mais en lui demandant cinquante écus [...] au lieu de trente [...]

Or semble plus acceptable si on le met en rapport avec le *mais* dans Y, accentuant ainsi la discordance entre la proposition de Chicot et le conseil du notaire.

Le français oral permet une fracture encore plus brusque du récit, par l'adjonction de *voilà* : *alors voilà*, qui transforme d'ailleurs l'adverbe en interjection :

- (13) Je viens encore une fois d'être témoin de l'exactitude de leurs prévisions. *Alors voilà*, j'en fais un compte-rendu pour le journal.
- (13') J'ai lu votre article sur l'hôtellerie en Espagne. *Alors voilà*, je pars à Port Aventura et je voudrais savoir... [relevés sur Internet]

3.4 *Maintenant*. La rupture consommée

Substitué à *alors* dans ces mêmes exemples, *maintenant* recouvrerait pleinement son sens temporel adverbial. Le *TLF* (entrée *maintenant*, adv., II. A. et B., ex. 14-16) présente les emplois conjonctionnels de *maintenant*, sans toutefois les

classer comme tels. Réputés caractéristiques du français oral, on les trouve pourtant, cités dans le *TLF*, sous la plume de Hugo et des Goncourt :

- (14) Tel mot ressemble à une griffe [...] Telle phrase semble remuer comme une pince de crabe [...] Tout cela vit de cette vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation. *Maintenant*, depuis quand l'horreur exclut-elle l'étude ? Depuis quand la maladie chasse-t-elle le médecin ? (Hugo, *Les Misérables*)
- (14') Toute la reconstruction de la société autour de la reine, il me l'a empruntée et dans son volume entier, il n'y a de neuf que la description de son appartement (de la reine), dont il est à la fois le conservateur et le concierge. *Maintenant*, est-il pour ou contre elle ? On n'en sait rien. (Goncourt, *Journal*)

Adam (1990 : 163) relie l'emploi conjonctionnel à un texte de type descriptif : « Apparaissant dans une séquence descriptive, le déictique temporel *maintenant* joue le même rôle que les marqueurs de clôture de type *voilà* et *bref* ». Son exemple, toujours littéraire, constitue effectivement une description :

- (15) Le garçon aux cheveux noirs, au nez qui regarde toujours en l'air, au tricot rouge de pirate s'appelle Rudo Brisou. Ce qui le distingue c'est qu'il ne va jamais comme tout le monde.
[Suit une description du comportement du petit garçon.]
Maintenant, vous connaissez Rudo Brisou.
Et il ressemble bien à ce qu'il est : ses genoux s'ornent de deux belles écorchures au front, il a une bosse [...] [italiques dans l'original]

Il n'est pas sûr, toutefois, que l'emploi de *maintenant* (qui ici n'est pas un déictique temporel) soit nécessairement lié à la description ; il représente, au contraire, un cas de « transition pure », dans laquelle *maintenant* interrompt un sujet (la description du comportement du petit garçon) afin de reprendre le fil de la séquence ayant précédé la rupture (la description physique).

Un exemple tout à fait éclairant du rôle de *maintenant*, cumulant à la fois les valeurs pragmatiques de *or* en position syllogistique et de *donc* ou *alors* reprenant le fil du discours après une digression, est fourni par l'exemple (17), tiré d'un entretien radiophonique avec Roland Barthes (1981 : 339-340). Barthes y affirme qu'il n'aime pas les interviews et qu'il avait même pensé à y renoncer complètement mais qu'il avait plus tard changé d'idée, pour la raison suivante :

- (16) [...] j'ai compris qu'il s'agissait d'une attitude excessive : l'interview fait partie [...] d'un jeu social auquel on ne peut se dérober. [...] à partir du moment où l'on écrit, c'est finalement pour être publié et, à partir du moment où l'on publie, il faut accepter ce que la société demande [...].
Maintenant, pourquoi les interviews me sont-ils pénibles ? La raison fondamentale tient aux idées que j'ai sur le rapport de la parole et de l'écriture.

On remarquera que dans les exemples (14) à (16), *maintenant* peut commuter avec *or* et aussi avec *alors* qui, cependant, paraît renforcer la rupture par un effet polémique ; en revanche, dans les exemples (17) et (17'), tenant du français parlé, *maintenant* se laisse facilement substituer par *mais* et ce poids adversatif bloque l'emploi des marqueurs *or* et *alors* :

- (17) C'est mon idée ; *maintenant* vous pouvez agir comme vous l'entendez. (Larousse : *Dictionnaire du français contemporain*)

(17') Rendez-vous ce soir à huit heures à la maison ; *maintenant*, si ça t'ennuie, ne viens pas. (Antoine 1959-62 : 553)⁹

4. Une étude de cas : les marqueurs dans les contes de Maupassant

4.1 La structuration du récit : *or / donc*

Fernández a étudié l'emploi de *or* dans *Le Paysan parvenu* de Marivaux. J'ai tenté, pour ma part (Schapira 1987), de décrire l'emploi très fréquent et très particulier de *or* dans les contes de Maupassant. En effet, une des choses qui, du point de vue stylistique, frappent le plus le lecteur dans un nombre très important de ces œuvres, est l'emploi très fréquent de cette conjonction par ailleurs plutôt rare en discours : *or* peut y être relevé une, deux et même trois fois, en tête de séquences de texte de dimensions considérables – fait doublement surprenant si l'on prend en considération la très grande brièveté de ces récits. A peine l'attention du lecteur est-elle attirée par ce phénomène, qu'une autre observation, d'égale importance, s'impose : cet usage présente une étonnante uniformité. *Primo*, dans aucune de ses occurrences, *or* n'est indispensable du point de vue linguistique ; *secundo*, il est invariablement accompagné d'un complément circonstanciel de temps ; enfin, la conjonction intervient à trois niveaux précis du récit, et uniquement à ces niveaux-là :

– *Or* opère la transition entre l'introduction et le récit proprement dit. Si la conjonction n'apparaît qu'une seule fois dans le conte, ce sera très probablement dans cette position ; un cas typique : *Madame Hermet* où, après une introduction où l'auteur confesse son intérêt obsessionnel pour la folie et les fous, *or* introduit le cas spécifique de Mme Hermet et la relation des faits qui ont précipité celle-ci dans la démence :

(18) Pourtant, les fous m'attirent toujours et toujours je reviens vers eux, appelé malgré moi par ce mystère banal de la démence.

Or, un jour, comme je visitais un de leurs asiles, le médecin qui me conduisait me dit : « Tenez, je vais vous montrer un cas intéressant ».

– À l'intérieur du récit, *or* est susceptible d'introduire une scène décisive, qui constitue le plus souvent le noyau même du conte (ex. : la dispute violente des parents qui, dans *Garçon, un bock!* est à l'origine de la déchéance du fils) :

(19) *Or*, vers la fin de septembre, quelques jours avant ma rentrée au collège, comme je jouais à faire le loup dans les massifs du parc [...] j'aperçus, en traversant une avenue, papa et maman qui se promenaient.

– Enfin, *or* annonce parfois le dénouement (ex. : *Le Lit 29*, où *or* introduit le passage annonçant la mort du personnage principal) :

(20) *Or*, un matin comme il [le capitaine Epivent] entra au mess [...] un commissionnaire [...] lui remit une enveloppe. Il l'ouvrit et lut :

Mon chéri,

Je suis à l'hôpital, bien malade, bien malade [...]

Comme il a déjà été dit, il n'est pas rare que la conjonction soit employée deux ou même trois fois au cours d'un récit ; mais il serait impensable qu'elle le

9. « Il est clair [...] que *cependant* et plus encore *toutefois* ont vieilli et sont désormais relégués à la langue écrite; d'où la multiplication récente de leurs équivalents » constate Antoine (1979-1962: 553).

soit davantage. Et pourtant, il faut croire que pour Maupassant, le fait de mettre un « clignotant » devant un temps fort de la narration correspond à une réelle nécessité. Il semblerait que *or* soit ressenti par Maupassant comme un élément indispensable à l'organisation du récit – un marqueur focalisant, qui puise, dans sa fonction logique d'indice de la prémisse mineure d'un syllogisme, la capacité de rétrécir le champ du récit et d'en structurer la progression¹⁰. Aussi, afin d'éviter l'abus, l'écrivain a parfois recours à un substitut : *donc*. Cette conjonction – nous apprend le dictionnaire – peut occasionnellement servir à reprendre le discours après une digression. Elle semble donc toute désignée pour prendre la relève de *or* même si la situation narrative n'est pas celle de la digression. Il est particulièrement intéressant de noter que, dans cette position, *donc* présente toutes les caractéristiques de *or* : il apparaît en début de paragraphe ; il est vidé de son contenu sémantique et logique ; il se laisse effacer sans aucune difficulté et se laisse aussi substituer par *or*.

(21) Ce temple existe encore. On m'a affirmé du moins que ce fut un temple.

Donc, j'y grimpai un matin de mars [...]

4.2 Suspense et émotivité : *alors*

Dans des récits menés à un rythme plus rapide et plus cadencé, les épisodes dramatiques sont parfois introduits par *alors*. Ainsi, dans *La Ficelle*, Maître Hauchecorne, accusé d'avoir ramassé par terre et gardé pour lui un portefeuille plein d'argent, est indigné par ces soupçons infondés :

(22) Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentit frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit [...]

On voit bien que *alors* ne signifie pas ici un moment précis dans une série d'actions successives (on remarquera qu'il relie un X à l'imparfait avec un Y au passé simple ; par ailleurs, il se distingue par le fait que, dans cet emploi, il ne se laisse pas substituer par « à ce moment-là », « à ce moment précis ») ; il annonce seulement le début de la démence de Hauchecorne et il confère un statut dramatique à cet état d'esprit du personnage, qui finira par le conduire à sa mort.

Un autre exemple significatif est fourni par le conte *Rosalie Prudent*, où Rosalie, jugée pour infanticide, se décide enfin à raconter son histoire :

(23) Le président [le juge] les fit taire [les employeurs de Rosalie, qui l'insultaient] et reprit : « Continuez, je vous prie, et dites-nous comment cela est arrivé. »

Alors elle se mit brusquement à parler avec abondance, soulageant son cœur fermé, son pauvre cœur solitaire et broyé, vidant son chagrin, tout son chagrin maintenant devant ces hommes sévères [...]

L'exemple est saisissant pour plusieurs raisons : d'abord, la séquence contient une intrusion de l'auteur presque unique dans les contes de Maupassant, champion, comme on sait, du style impersonnel préconisé par Flaubert, son maître ; sur le plan littéraire, elle traduit une émotion particulièrement forte ; mais c'est surtout du point de vue linguistique que l'occurrence est particulièrement révélatrice : *alors* est repris à l'intérieur du paragraphe par *maintenant*, variation qui montre bien que son emploi n'est pas chronologique mais discursif.

Alors ne présente pas les contraintes qui limitent l'emploi de *or* et de *donc*. Il

10. C'est le *or* "non invalidant, narratif" de Fernández (1998).

semble vouloir arrêter le récit dans le seul but de créer un crescendo émotif – tension ou suspense – dans lequel s’insérera la prochaine action ou la prochaine étape de l’intrigue.

Ces termes servent donc à structurer le texte ; chevilles narratives, ils opèrent une rupture dans le fil du discours, afin d’annoncer le passage du général au particulier, de l’introduction à l’intrigue, d’une phase statique à une phase dynamique du récit. Ils sollicitent l’attention du lecteur et tiennent celui-ci en haleine, en lui offrant, avec une habileté caractéristique, de nouvelles données au moyen de *or* et en intensifiant le suspense par l’emploi de *alors*.

Conclusion

Les exemples littéraires font ressortir avec une plus grande clarté le rôle de *or* et de *alors* comme organisateurs textuels et marqueurs de discours ; mais, dans un style peu formel, dans la langue des journaux ou dans la langue parlée (plus soutenue pour *or*, plus familière pour *alors* et *maintenant*), et même entre des séquences linguistiques moins larges, leur rôle est souvent le même. C’est pourquoi il serait difficile de voir dans ces éléments de simples connecteurs narratifs : ils se manifestent aux niveaux les plus variés, afin d’ajouter au dire une plus-value indiquant l’importance que le locuteur/énonciateur accorde à Y et la place qu’il lui assigne dans son discours. Cet effet s’obtient par la pratique d’une pause dans le cours linéaire du message. Paradoxalement, *or*, *alors*, *maintenant*, avec des nuances sémantiques diverses redevables à leur étymologie ou acquises au cours de l’évolution de la langue, rompent le fil de la relation et le renouent à la fois. Ils tirent leur valeur de marqueurs de discours de cette double fonction, dont le but et l’effet est de signaler un revirement dans le discours et de focaliser l’attention de l’interlocuteur sur le segment de texte qui les suit. (Y).

Références

- Adam, Jean-Michel. 1990. *Éléments de linguistique textuelle : Théorie et pratique de l’analyse textuelle*. Liège : Mardaga.
- Antoine, Gérald. 1959-1962. *La Coordination en français*. Paris : Éd. d’Arthey.
- Barthes, Roland. 1981. *Le Grain de la voix. Entretiens 1962-1980*. Paris : Seuil.
- Bloch, Oscar ; von Wartburg, Walter. 1964. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris : PUF.
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles : De Boeck et Duculot (« Champs linguistiques »).
- Dostie, Gaétane et Pusch, Claus D. 2007. « Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation ». *Langue française* 154, 3-12.
- Fernández, Mercedes. 1998. « Le connecteur “or” : enjeux discursifs et argumentatifs ». *Le Français moderne* 66 : 2, 183-203.
- Fox Tree, Jean E. 2010. “Discourse Markers across Speakers and Settings”. *Language and Linguistics Compass* 4, 269-281.
- Fraser, Bruce. 1999. “What are discourse markers?”. *Journal of Pragmatics* 31, 931-952.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt. 1997. “‘Alors’ and ‘donc’ in spoken French: A reanalysis”. *Journal of Pragmatics* 28 : 2, 153-187.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt. 1998. “The semantic status of discourse markers”. *Lingua* 104, 235-260.

- Riegel, Martin ; Pellat Jean-Christophe ; Rioul, René. 2009. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF, 4^e éd. revue.
- Schapira, Charlotte. 1987. « L'emploi de "or" dans les contes de Maupassant ». *Romance Notes* 27 : 3, 231-237.
- Wagner, Robert-Léon ; Pinchon, Jacqueline. 1993. *Grammaire du français classique et moderne*. Paris : Hachette.

La noción de *patrón discursivo* y su utilidad en la descripción de los marcadores del verbo *parecer*

Raquel TARANILLA

1. Introducción ¹

El marcador del discurso *al parecer*, al igual que sus variantes *según parece* y *a lo que parece* (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4161), ha sido descrito como una partícula con la que el hablante se distancia de la información que trasmite, lo que le lleva a no comprometerse con la verdad del enunciado (Albelda 2008; Cornillie 2007: 35-37; González Ramos 2005a, 2005b). Así ocurre, por ejemplo, en los tres fragmentos siguientes, en los que los respectivos hablantes no pueden asumir por completo que sean ajustadas a la realidad las afirmaciones acerca de la ascensión meteórica de Bardem (1), de que Dalí se prestase a falsificaciones (2) y de que el gobierno francés no haya podido reunir cierta cantidad de dinero (3):

- (1) Si cada vez tienen más repercusión los Globos de Oro, que ya no son sólo la socorrida antesala de los Oscar, este año tenía desde aquí especial morbo la selección de premios, con la ascensión meteórica que, al parecer, está teniendo Javier Bardem en Estados Unidos. (*El Diario Vasco*, 23/01/2001; CREA)
- (2) Pocos artistas contemporáneos gozan de mayor reconocimiento del público en general que Dalí. Su enorme producción (si es que todos los cuadros, o dibujos, o grabados... son suyos, pues según parece él mismo se prestó a falsificaciones) se distribuye por muchos museos en todo el mundo. (Miguel Ángel Zalama, *La pintura en España*, 2002; CREA).
- (3) Ayer leía en estas páginas la crónica [...] en la que se relataba cómo Aube-Eléouët Breton, su hija [de André Breton], estaba subastando la que fuera su colección personal, inicialmente valorada en treinta millones de euros y dispersa ahora en 4.100 lotes de todo orden. A lo que parece, el Gobierno francés o los responsables de la cultura del país vecino no han logrado reunir esta cantidad. (*La Razón*, 09/04/2003; CREA)

La instrucción de distanciamiento que contienen las partículas que cuentan, entre sus formantes, con el verbo *parecer* responde a que presentan la información como obtenida por medio de una fuente distinta a la observación directa del hablante y, por lo tanto, menos fidedigna que esta. Dado que el contenido del enunciado que trasmite el hablante no es algo conocido de primera mano por él, presenta cautela y alberga la posibilidad de que, por poner un ejemplo, el ascenso de Bardem, en el primer fragmento, en realidad, no sea meteórico.

A ese núcleo de significado de los marcadores de *parecer*, que puede ser resumido en los términos *<conocimiento indirecto → distancia>*, se le agregan,

1. Quiero dar las gracias a Jean-Claude Anscombe, con quien tuve la oportunidad de discutir algunos aspectos de este trabajo y que me hizo llegar algunos artículos que me han sido de gran ayuda. Asimismo, mi agradecimiento se extiende a Estrella Montolio, a Anna López Samaniego y a Pedro Gras, por sus certeras observaciones sobre el contenido de estas páginas.

bajo determinadas circunstancias, valores añadidos que precisan la fuente del conocimiento. Por este motivo, estas partículas han sido con frecuencia consideradas marcadores de tipo evidencial. En concreto, los marcadores de *parecer* pueden contener la instrucción de que el origen de la información es (i) una inferencia del propio hablante realizada a partir de ciertos indicios o (ii) una tercera persona (Albelda 2008, González Ramos 2005a, 2005b).

En algunos casos, el contexto permite que el receptor de la información sepa con certeza qué tipo de fuente ha manejado el hablante. En otros casos, el hablante explicita la fuente por la cual ha accedido al conocimiento que trasmite, como ilustra (4), donde se manifiesta que la conclusión de que «los extras de *Red Dead Revolver* no son originarios de Almería» se ha alcanzado a la vista de que «hablan perfectamente el inglés»; igualmente ocurre en (5), donde la información de que «fue el guardaespaldas quien telefoneó» al servicio de emergencias se presenta como adquirida por el hablante a través de la policía:

- (4) *Al parecer*, los extras de *Red Dead Revolver* no son originarios de Almería, como los que aparecen en las decenas de spaghetti western que allí se rodaron, ya que hablan perfectamente el inglés^{FUENTE-INDICIO}, lo que dificulta la comprensión del guión, algo que se hubiese resuelto con un doblaje al castellano. (*El País*, 02/09/2004; CREA)
- (5) Lo que se sabe de momento es lo que ha publicado la revista *People*, que afirma que los servicios de emergencia recibieron de madrugada una llamada telefónica desde la residencia de la cantante. *Al parecer*, según la policía^{FUENTE-TERCERA PERSONA}, fue el guardaespaldas quien telefoneó, nervioso porque la actriz, de 58 años, no se podía levantar. (*La Voz de Galicia*, 29/12/2004; CREA)

Además de ese efecto de sentido ligado a la evidencialidad, los marcadores de *parecer* pueden expresar, en determinados usos, un distanciamiento mayor del hablante, respecto de la información que trasmite, que el que existe en los ejemplos que se han propuesto previamente. Así, frente a ejemplos como el de (1), en el que el hablante acepta el contenido del enunciado con ciertas precauciones, dejando un espacio a la posibilidad de que sus palabras no se ajusten exactamente a la realidad (y que, como se ha apuntado, en verdad, Bardem no esté ascendiendo meteóricamente), existen casos en los que el hablante se distancia de la información por entero, incluso oponiéndose a ella de forma manifiesta, tal y como se ejemplifica en (6):

- (6) Así que “la caja tonta” queda como sinónimo de televisión (de la televisión de hoy, porque *al parecer*, aunque yo no lo creo, hubo una televisión que no era tonta y que era fascinante), como “caballero” lo es de hombre, aunque ya nadie monte a caballo por las calles. (*Letras Libres*, octubre de 2010)

En suma, en línea con lo que ya se ha apuntado en la bibliografía sobre estas partículas, los marcadores de *parecer* tienen un núcleo de significado que indica que la vía de conocimiento no es directa y, en consecuencia, que el hablante se distancia del enunciado. Además, estos marcadores pueden desarrollar bajo determinadas circunstancias valores derivados² relacionados, como se ha visto,

2. Según establecen Martín Zorraquino & Portolés (1999: 4077-4080), por *efectos de sentido* hay que entender las diferentes actualizaciones de significado que, en cada contexto, sufren los marcadores del discurso. Es decir, además de un significado esencial, los marcadores del discurso incorporan otros significados que «nacen de la relación entre su significado propio y el aporte pragmático del contexto» (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4078). Para recoger este doble nivel de significación, en este trabajo se manejan los conceptos de *significado básico* o *nuclear*, por una parte, y, por la otra, *efecto de sentido* o *significado secundario*.

(i) con el tipo de fuente de la que proviene el conocimiento (inferencial/discurso referido) y (ii) con la distancia radical del hablante respecto de la información, es decir, con la oposición a la verdad del enunciado.

El origen de este trabajo es la pregunta de si es posible sistematizar los contextos en los que las partículas del verbo *parecer* adquieren instrucciones de procesamiento añadidas a su significado procedimental básico. Dicho de otro modo, se pretende proponer un modo de identificar regularidades en el enriquecimiento semántico de estas partículas que permitan predecir en qué contextos *al parecer*, *según parece* y *a lo que parece* desarrollan la instrucción de precisar el tipo de fuente de conocimiento o la de aumentar el grado de distancia entre el hablante y el contenido de su enunciado.

Con ese objetivo, se propone la noción de *patrón discursivo*, que parece, de entrada, capaz de incorporar al análisis de marcadores el nivel de reflexión del contexto discursivo en el que aparece una partícula. Para comenzar, el apartado § 2 plantea un acercamiento a la idea de patrón discursivo. A continuación, en el apartado § 3 se describen tres patrones en los que se pueden insertar los marcadores de *parecer* y que propician la actualización de efectos de sentido distintos, a saber: el apartado § 3.1 versa sobre el patrón <CAUSA + CONCLUSIÓN>, en el seno del cual las partículas de *parecer* indican conocimiento de tipo inferencial; el apartado § 3.2 se ocupa del patrón de encadenamiento de citas, en el que esas partículas señalan que el conocimiento es referido; en tercer lugar, el apartado § 3.3 trata del patrón <APARIENCIA + REALIDAD>, en el cual tales piezas expresan el distanciamiento completo entre el hablante y la información. Finalmente, el apartado § 4 consiste en una discusión que intenta resolver estas dos cuestiones, una específica y otra más abarcadora: (i) ¿qué aporta incorporar la noción de patrón discursivo a la descripción de los marcadores de *parecer*? y (ii) ¿resulta productivo incorporar el concepto de patrón discursivo en las caracterizaciones semánticas de los marcadores del discurso?

2. La noción de patrón discursivo

La pertinencia de incluir en la descripción de marcadores el estudio del patrón en el que se inserta un marcador determinado se encuentra apuntada ya, en relación con los marcadores conversacionales, en Portolés (1998: 130-131). Este autor sostiene que es posible distinguir entre los valores de apertura y cierre de secuencia del marcador *bueno* en función de su ubicación en el discurso. Así, *bueno* es interpretado como marca del inicio de una secuencia en el ejemplo de (8), mientras que en el ejemplo siguiente adquiere un valor de cierre:

- (8) S: ¡Hola, muy buenas tardes!
 M: Buenas tardes.
 S: Dígame usted, señora.
 M: *Bueno*, vamos a ver si:: por mediación de su programa alguien me puede aclarar una duda que tengo. (M. T. Llorente, *Organizadores de la conversación*, extraído de Portolés 1998: 130)
- (9) S: muy bien/ de acuerdo
 A: *bueno*/ pues nada/ Santiago
 S: *bueno*/ pues nada/ muchas gracias
 A: saludos a su señora/ y su hija ¿bien también?
 S: sí/ todos bien por aquí

A: vale / me alegro

S: *bueno*

A: hala / hasta otro rato

S: adiós

A: adiós (B. Gallardo, *Análisis conversacional y pragmática del receptor*; extraído de Portolés 1998: 130)

En desarrollo de la línea apuntada por Portolés, existe, en general, la idea de que la consideración del contexto discursivo puede aportar datos valiosos a la hora de caracterizar adecuadamente el significado de los marcadores del discurso. En este trabajo, como se ha apuntado, se propone la noción de patrón discursivo para tratar de sistematizar los contextos en los que las partículas de *parecer* actualizan significados secundarios y, de forma más general, se pretende valorar en qué medida la noción de patrón constituye una herramienta adecuada para el estudio de la polifuncionalidad de los marcadores.

Con el término *patrón discursivo* se hace referencia a aquella práctica recurrente en la configuración del discurso que, sin llegar a sedimentarse en una forma fija, constituye una rutina habitual a la hora de disponer los materiales informativos que configuran una producción textual, así como las relaciones entre estos³. Así, por poner un ejemplo, una digresión (véase, entre otros, Acín 2000 y Pons & Estellés 2009), esto es, la operación textual que consiste en apartarse momentáneamente del tópico central del texto, tiene cabida en el seno del patrón trimembre siguiente: <SEGMENTO 1 (desarrollo del tópico principal del texto) + SEGMENTO 2 (desarrollo de un tópico secundario) + SEGMENTO 3 (desarrollo del tópico principal del texto)>.

En la materialización de un patrón lingüístico en un texto concreto, el paso de un segmento a otro –esto es, un movimiento textual– puede ser señalado explícitamente mediante una partícula discursiva. Así, por seguir con el ejemplo de la digresión, en el movimiento digresor entre el segmento 1 y el segmento 2 puede aparecer un marcador de digresión como *por cierto* o *a propósito* (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4091; cf. Pons & Estellés 2009). Igualmente, el movimiento de regresión al tópico principal del texto, que se produce entre el segmento 2 y el segmento 3, puede ser señalado explícitamente mediante otro marcador, de tipo regresor, como *a lo que iba* (Taranilla 2008).

En ese sentido, parece que los marcadores del discurso pueden mostrar preferencia por aparecer en determinadas posiciones de patrones discursivos específicos. Así, por ejemplo, Montolío (2011), en un trabajo sobre los operadores argumentativos de debilitamiento *en principio, por ahora, por el momento, de momento y en teoría*⁴, señala que estas partículas suelen aparecer en el seno de un patrón bimembre compuesto por un segmento argumentativamente debilitado (en el que se ubican las partículas mencionadas) y un segmento argumentativamente reforzado. Igualmente, Masini & Pietrandrea (2010), desde un enfoque construccionista, han abordado los patrones en los que suele engarzarse la partícula italiana *magari* ‘quizá/ojalá’ para tratar de dar cuenta de su polifuncionalidad.

Este artículo parte de la hipótesis de que el patrón discursivo contiene significado procedimental que puede sumarse al significado básico de una partícula,

3. Esta definición está inspirada en la manejada por Couper-Kuhlen & Thompson (2000, 2008: 446).

4. Sobre estos operadores, pueden verse también los trabajos de la misma autora (Montolío 2003, 2006).

de modo que su semántica nuclear se vea enriquecida con valores secundarios. Dicho de otro modo, el patrón discursivo puede producir efectos de sentido en un marcador. Ante esa premisa, se impone explorar los patrones discursivos en los que se imbrica de forma habitual una partícula para tratar de sistematizar la actualización de su semántica secundaria.

3. Los valores secundarios de los marcadores de *parecer*

Tal como se ha visto con detalle en la introducción de este trabajo, el significado procedimental básico de las partículas de *parecer* puede parafrasearse por “la fuente de conocimiento por la que el hablante ha adquirido la información es indirecta y, por tanto, no es absolutamente fiable”. Además, estas partículas pueden incorporar valores secundarios relacionados con (i) la determinación de la fuente del conocimiento (esto es, si la información se ha obtenido por medio de una inferencia o por medio de discurso referido) y (ii) la distancia total entre el hablante y la información. Esos valores secundarios están motivados por la ubicación de los marcadores en el seno de un patrón discursivo determinado. A continuación se describen los tres patrones que generan en las partículas de *parecer* los efectos de sentido referidos.

3.1 El patrón de inferencia a partir de datos

Entre las instrucciones secundarias que los marcadores de *parecer* pueden incorporar a su significado fundamental está la indicación de que el enunciado al que acompañan contiene la conclusión a la que ha llegado el hablante a la vista de datos concretos ⁵. Tal enriquecimiento semántico viene determinado por la inscripción de las partículas de *parecer* en el patrón bimembre <DATOS + CONCLUSIÓN>. Se trata de un patrón discursivo compuesto por dos segmentos: uno contiene los hechos manejados por el hablante y otro contiene la conclusión inferida a partir de esos hechos. La figura siguiente representa cómo el significado básico de la partícula se ve incrementado por el significado que aporta el patrón discursivo, tal y como ilustran, a continuación, los fragmentos de (10) y (11):

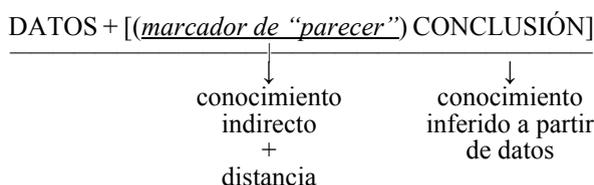


Figura 1. Enriquecimiento semántico por el patrón <DATOS + CONCLUSIÓN>

5. Los razonamientos a partir de datos que pueden introducir las partículas de *parecer* pueden dividirse en dos. Por un lado, pueden introducir razonamientos de tipo inductivo, que son aquellos que llegan a conclusiones de tipo general a partir de datos concretos; así, por ejemplo, ocurre en el fragmento de (10) de este trabajo o en el caso de la persona que, recién llegada a Finlandia, ve a varias personas, todas ellas rubias, y afirma «Según parece, aquí en Finlandia todos son rubios». Por otro lado, los marcadores de “parecer” pueden introducir también la conclusión de razonamientos abductivos, que son aquellos en los que, a partir de un hecho que se observa y una regla de la que el hablante dispone, se formula una hipótesis explicativa del hecho observado; ese es el caso del ejemplo (11) de este trabajo o el del hablante que, al ver que el suelo está mojado, afirma: «Al parecer, ha estado lloviendo» (Brewka, Dix & Konolige 1997: 65). Dadas las limitaciones de este trabajo, no le dedicaremos más espacio a esta diferencia, que no afecta al patrón discursivo, pero que parece relevante, en cambio, en relación con la especialización funcional de las partículas de *parecer*: así, a la vista del corpus manejado, parece que la partícula *a lo que parece* está especializada, precisamente, en la marcación de razonamiento abductivo.

- (10) [...] basta echar un vistazo a muchas de sus colegas [de cierta modelo] para llegar a la conclusión de que estas chicas no ingieren la dieta mínima diaria recomendada por la Organización Mundial de la Salud. La misma Esther Cañadas, una de nuestras modelos más internacionales, presenta un fenómeno curioso: {DATOS: mientras más delgado aparece su cuerpo, más engrosan sus labios}. {CONCLUSIÓN: Hay que prescindir —según parece— de panículo adiposo natural y elemental, pero los morros deben inyectarse mensualmente de colágeno}. (*Telva*, 03/1998; CREA)
- (11) {DATOS: El diputado conservador británico Stephen Milligan es hallado muerto en la cocina de su casa: liguero, medias de seda, un cable eléctrico al cuello y una bolsa de plástico en la cabeza} [...]. En mi *Libro de las perversiones* contaba algo yo de una práctica poco frecuente: la asfioxifilia. El ritual de hombres y mujeres que hallan el orgasmo poniéndose (bolsas, correas, manos) al borde de la muerte por ahogo. [...] / Stephen Milligan pudo ser homosexual o heterosexual, masoquista y a lo que parece {CONCLUSIÓN: asfioxiófilo} (*El Mundo*, 11/02/1994; CREA).

A partir de los ejemplos anteriores se puede comprobar cómo la presencia del patrón discursivo <DATOS + CONCLUSIÓN> añade una instrucción que se suma a la que el marcador aporta por sí solo. Esa adición de significados se puede glosar en estos términos: “el hablante ha inferido la información a partir de datos; ese modo de adquirir conocimiento no es directo y, por ello, no asume por completo el contenido del enunciado”. En efecto, si se considerase únicamente las instrucciones de procesamiento básicas que tiene el marcador de *parecer* y que desarrolla en relación únicamente con el miembro del discurso sobre el que opera, la interpretación del discurso sería deficiente:

- (10') Hay que prescindir —según parece— de panículo adiposo natural y elemental, pero los morros deben inyectarse mensualmente de colágeno. [= el hablante ha adquirido la información de forma indirecta y, por ello, no la asume por completo]

Por ese motivo, resulta adecuado ascender en el análisis hasta el nivel del patrón discursivo. Solo así se puede precisar cuál es el significado completo de esta partícula.

Respecto a cómo se materializa textualmente el patrón <DATOS + CONCLUSIÓN>, cabe señalar que el orden de las dos secuencias que lo conforman puede verse alterada, como sucede en los ejemplos de (12) y (13). En estos casos, es posible introducir la secuencia que contiene los datos mediante un conector causal, como *ya que*:

- (12) Haines, junto a Margaret Pericak-Vance [...] han estado estudiando durante cuatro años a los miembros de 52 familias en los que la enfermedad de Alzheimer era un problema frecuente.
{CONCLUSIÓN: El esfuerzo les ha merecido, *al parecer*, la pena}. {DATOS: Haines, Pericak Vance y Allen Roses el jefe del Departamento de Genética Humana de la Universidad de Duke junto a otro puñado de investigadores están a punto de crear su propia compañía de biotecnología para estudiar los genes relacionados con el Alzheimer y otras enfermedades y explotar los resultados que se pudieran derivar de su trabajo}. (*El Mundo*, 06/02/1997; CREA)
- (13) El célebre novelista Ian Fleming, creador del aún más célebre agente secreto James Bond, obsequia cada tanto a su personaje con un desayuno especial. Se trata de hervir ligeramente al vapor 2 tallos de brócoli, y cortarlos en tiras finas.

[...] *Según parece*, {^{CONCLUSIÓN:} este desayuno de origen irlandés es un notable reconstituyente}, {^{DATOS:} *ya que* el popular 007 suele tomarlo después de alguna de sus increíbles hazañas, y antes de la siguiente}. (S. Suñer, *La botica natural del padre Santiago*, 2000; CREA)

Por otra parte, es preciso añadir que la instrucción que aporta el patrón <DATOS + CONCLUSIÓN> a los marcadores de *parecer* facilita la estrategia retórica del reproche, que es un acto ilocutivo que ha sido identificado en las descripciones sobre *al parecer* (González Ramos 2005b). Si bien, como se ha podido constatar en los ejemplos anteriores, no todos los casos en los que los marcadores de *parecer* aparecen integrados en ese patrón funcionan introduciendo una crítica, lo cierto es que no es infrecuente que sean empleados para introducir una información que el hablante censura:

- (14) {^{DATOS:} Al lado de la parada de los autobuses, existe un hueco que en el futuro será la salida por escalera del aparcamiento subterráneo. Este hueco está totalmente desprotegido, es más, tiene en su entrada una red aplastada, que en vez de proteger lo que hace es crear más peligro} [...]. ¿Tanto cuesta poner una puerta que impida caer por ese hueco o poner las tapas en los registros de las luminarias? *Al parecer*, {^{CONCLUSIÓN+REPROCHE:} poco le importa al Gobierno Tripartito del Ayuntamiento la integridad física de sus ciudadanos. Quizá está más entretenido en hacerse campañas publicitarias y autoalabarse, que en resolver problemas}. (*Diario de Navarra*, 29/04/1999; CREA)
- (15) El espacio de la Segunda Cadena de TVE “Jazz entre amigos” cumple hoy un año de existencia, y ofrecerá con tal motivo un programa especial [...]. Realmente, es de conmemorar que un programa de jazz en televisión alcance una existencia tan dilatada. {^{CONCLUSIÓN+REPROCHE:} El jazz es algo de lo que, *según parece*, se puede prescindir en la cultura individual sin que ésta resulte dañada}: {^{DATOS:} personas hay que, teniéndose por cultas, presumen a un tiempo de no entender de jazz}. (*El País*, 02/10/1985; CREA)

La capacidad de los marcadores de *parecer* para introducir críticas, cuando aparecen engarzados en el patrón de la inferencia a partir de datos, radica, precisamente, en que ponen de manifiesto que la información está fundamentada en datos externos y observables. Así, a diferencia de lo que ocurre en el fragmento (14), en un hipotético fragmento (14’), en el que se ha eliminado el marcador, el reproche puede llegar a ser tildado de gratuito e injustificado o, meramente, el punto de vista del hablante. En (14), en cambio, la presencia de la partícula de *parecer* explicita la relación entre los hechos y la crítica, que se vuelve justificada al estar fundamentada en datos fehacientes.

- (14’) Al lado de la parada de los autobuses, existe un hueco que en el futuro será la salida por escalera del aparcamiento subterráneo. Este hueco está totalmente desprotegido, es más, tiene en su entrada una red aplastada, que en vez de proteger lo que hace es crear más peligro [...]. ¿Tanto cuesta poner una puerta que impida caer por ese hueco o poner las tapas en los registros de las luminarias? Poco le importa al Gobierno Tripartito del Ayuntamiento la integridad física de sus ciudadanos.

3.2 El patrón de discurso referido encadenado

Además de funcionar como marcas de inferencia, ha sido apuntada ya la capacidad de los marcadores de *parecer* para señalar que la información transmitida es la reproducción del discurso ajeno (Albelda 2008, González Ramos 2005a,

2005b)⁶; así, no es difícil encontrar ejemplos como el siguiente, en el que el marcador *según parece* sirve para introducir una cita:

- (16) La noticia del día saltaba cuando el propio presidente confirmaba que la cláusula rescisión de Figo es de 3.680 millones, y no de 1.200 como se creía. *Según parece*, «el Barça ha usado una cláusula que Figo —asesorado por su representante— olvidó. Los italianos se pensaban que podían venir aquí de rebajas, y están muy equivocados». Figo especificó que el aumento de las cifras corresponde a derechos de formación, al tener el portugués menos de 25 años. (ABC Electrónico, 09/05/1997; CREA)

Resulta habitual que la aparición de estos marcadores con valor de marca de discurso referido se produzca en un patrón en el que se encadenan segmentos de cita. Se trata de un patrón en el que el hablante se convierte en reproductor de diversas palabras ajenas, que se van sucediendo. Hay marcadores especializados en diferentes movimientos que tienen lugar en este contexto. Así, por ejemplo, el marcador *por su parte*, que tiene como significado básico el de presentar un miembro del discurso «como la continuación de una información anterior con la que contrasta» (Garcés 2008), parece funcionar en el contexto de una sucesión de citas señalando un cambio de enunciador⁷:

- (17) [E]l ministro recordó que cuando hay alguna inclemencia meteorológica, especialmente nieve, «los ciudadanos tienen que saber que necesitan más tiempo para sus desplazamientos».

Por su parte, la vicepresidenta primera del Gobierno, María Teresa Fernández de la Vega, destacó que se han adoptado las medidas procedentes para hacer frente al temporal, al tiempo que subrayó la coordinación de las distintas administraciones. (www.europapress.es, 11/1/2010)

En ese mismo patrón, en cambio, los marcadores de *parecer* están especializados en marcar el mantenimiento del enunciador. En su seno, estas partículas señalan, además de que el discurso es ajeno, que se mantiene la voz de la cita anterior. Así, la primera secuencia cita el discurso de un enunciador a quien se identifica inequívocamente; tras ella, la segunda secuencia, que también consiste en una cita, mantiene la voz previa:

- (18) La noticia del día saltaba cuando ^{ENUNCIADOR:} el propio presidente ^{VERBO DE COMUNICACIÓN:} confirmaba que {^{CITA:} la cláusula rescisión de Figo es de 3.680 millones, y no de 1.200 como se creía}. *Según parece*, ^{ENUNCIADOR=el propio presidente} {^{CITA:} «el Barça ha usado una cláusula que Figo —asesorado por su representante— olvidó. Los italianos se pensaban que podían venir aquí de rebajas, y están muy equivocados»}. Figo especificó que el aumento de las cifras corresponde a derechos de formación, al tener el portugués menos de 25 años. (ABC Electrónico, 09/05/1997; CREA)

En la figura 2 se representa el modo en que el significado nuclear de la partícula de *parecer* se ve suplementario por el significado que aporta el patrón discursivo.

6. Aún no disponemos de descripciones precisas del marcador *a lo que parece*; sin embargo, a la luz de los ejemplos reales empleados en la realización de este trabajo, parece que este marcador no se emplea para introducir discurso referido.

7. Entiéndase aquí *enunciador* en el sentido de Ducrot (1986, 1988), es decir, como el responsable de un enunciado.

DISCURSO REFERIDO + [(marcador de “parecer”) DISCURSO REFERIDO]

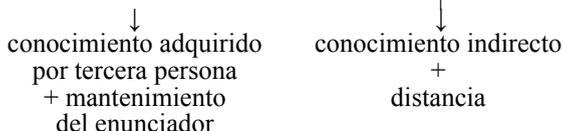


Figura 2. Enriquecimiento semántico por el patrón de encadenamiento de citas

Por su parte, el ejemplo de (19) es un encadenamiento de tres secuencias de discurso referido. Tras una primera cita en la que se identifica explícitamente al enunciador, D. Jacques, se introduce un nuevo segmento informativo. De este segundo fragmento de información, dada la presencia del marcador *según parece* inserto en un patrón de citas encadenadas, se puede afirmar no solo que el contenido ha sido adquirido de modo indirecto, sino, más precisamente, que ha sido transmitido al hablante por la persona responsable de la cita anterior. De forma muy semejante es posible interpretar el ejemplo contenido en (20):

- (19) ^{ENUNCIADOR:} Diego Jacques, ginecólogo y homeópata belga con más de 20 años de experiencia en la atención de partos naturales [...], ^{VERBO DE COMUNICACIÓN:} explica {^{CITA1:} la importancia de evitar la sobrecarga de estrés que supone el alumbramiento para la mujer}. *Según parece*, ^{ENUNCIADOR=Diego Jacques} {^{CITA2:} el miedo que a veces provoca el exceso de intervención y la parafernalia hospitalaria pueden repercutir en que la madre segregue un exceso de adrenalina y catecolamina; sustancias que bloquean las contracciones}. {^{CITA3:} «Esto frena el trabajo del parto y se acaba recurriendo a la cesárea»}, ^{VERBO DE COMUNICACIÓN:} apunta ^{ENUNCIADOR:} Jacques. (*El Mundo - Salud*, 18/10/2003; CREA)

- (20) Al acabar la lección me quedé un rato hablando con Mark sobre este tema tan interesante [...]. Le comenté a Mark que para cuando él fuera tan viejo como yo, ya existirían los ordenadores a 6000 Mhz. Pero él pareció no estar muy conforme con esa afirmación.

Al parecer en el mundo de los ordenadores nuestros “corredores” tienen unos límites. Lo mismo que en nuestra casa, si encendemos y apagamos las luces muy rápido durante un rato, lo que acaba ocurriendo es que se funden las bombillas. [...] Según Mark un componente electrónico de los de hoy en día no podría soportar una frecuencia de 6000 Mhz ni 5 minutos seguidos sin acabar literalmente “frito”. (D. Rodríguez Calafat, *Informática avanzada al alcance de todos*, 2004; CREA)

Para finalizar, cabría añadir que el uso de las partículas de *parecer* en tanto que marcas de discurso ajeno, como mantiene González Ramos (2005b) y como se ha podido constatar en los ejemplos manejados para el presente análisis, resulta particularmente rentable en el discurso periodístico, en el que son habituales los grandes segmentos textuales en los que se reproducen informaciones obtenidas a través de terceras personas. La ventaja del empleo de estas partículas radica, de un lado, en que permiten atribuir el discurso a su responsable, sin tener, además, que identificarlo permanentemente, y, de otro lado, en que son estrategias de objetivación del discurso (Albelda 2008), que permiten al periodista distanciarse de la información que transmiten.

3.3 El patrón de la dicotomía apariencia-realidad

Además de instrucciones de procesamiento secundarias de tipo evidencial, las partículas de *parecer* también pueden adquirir, en determinado contexto, el significado de distancia total entre el hablante y la información que trasmite. Como ilustración de ese valor se proponía, en la introducción de este trabajo, el ejemplo que se reproduce seguidamente:

(6bis) Así que “la caja tonta” queda como sinónimo de televisión (de la televisión de hoy, porque *al parecer*, aunque yo no lo creo, hubo una televisión que no era tonta y que era fascinante), como “caballero” lo es de hombre, aunque ya nadie monte a caballo por las calles. (*Letras Libres*, octubre de 2010)

Los casos como este, en los que el hablante rechaza por completo el contenido de la información que trasmite (es decir, que «hubo una televisión que no era tonta y que era fascinante»), suelen producirse en secuencias textuales en las que se genera una dicotomía entre lo aparente y lo real (Taranilla 2011). Se trata de patrones bimembres en los que hay un primer segmento que contiene información a la que se le asigna el valor de lo aparente —o sea, lo que puede ser falso y que no resulta, por ello, completamente fiable— y, a continuación, un segundo segmento que alberga la información de la que se responsabiliza el hablante⁸. Dicho en otros términos, ese patrón genera una operación de rechazo a una información, que se relega al ámbito de lo aparente, y de compromiso con otra. La figura 3 representa la inscripción de los marcadores de *parecer* en este patrón, así como las instrucciones de procesamiento que se generan:

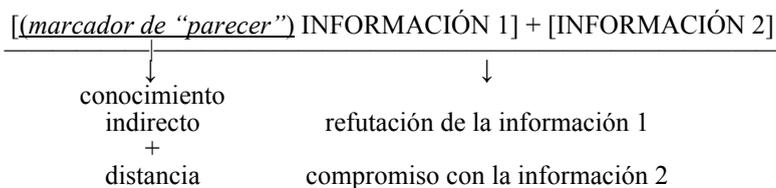


Figura 3. Enriquecimiento semántico por el patrón de dicotomía apariencia-realidad

El fragmento de (21) es una muestra de uso de marcador de *parecer* inserto en un patrón de dicotomía apariencia-realidad. Ese contexto obliga a interpretar el texto en este sentido: en primer lugar, el hablante se distancia del enunciado acompañado de *a lo que parece* («se ha pensado que la igualdad de oportunidades iba asociad[a] indefectiblemente a la coeducación»), que contiene una información a la que accede el hablante por medio de fuente indirecta—es lo que se dice o lo que parecen decir los hechos—; en segundo lugar, el hablante refuta la primera información mediante otra información, con la que se compromete enteramente («sólo se puede hablar de igualdad de oportunidades cuando se tienen en cuenta las diferencias específicas»):

(21) No puede ser que se siga educando a las chicas como si fueran chicos. Nunca so pretexto de igualitarismo se pueden atropellar el derecho a la diversidad, sobre todo si este tiene su origen en la propia naturaleza. *A lo que parece* _{{INFORMACIÓN1(= la apariencia):} se ha pensado que la igualdad de oportunidades iba

8. Para una aplicación de este patrón en la descripción de operadores de debilitamiento, véase Montolio (2011).

asociado indefectiblemente a la coeducación} y este ha sido el error. *La realidad es que* {INFORMACIÓN2(= la realidad): sólo se puede hablar de igualdad de oportunidades cuando se tienen en cuenta las diferencias específicas}. (<http://www.autorescatolicos.org>)

Este patrón discursivo de la dicotomía está basado en la relación par-alternativa (Portolés 2010: 294-308) en la que se focaliza una información –que en el caso que nos ocupa es la información 2–, que contrasta con una alternativa –la información 1–, que se rechaza. Los marcadores de *parecer*, en ese contexto, actúan como partículas que señalan la alternativa deseada.

El patrón de la dicotomía apariencia-realidad, que es muy productivo para explicar algunos comportamientos de diversos marcadores del discurso (véase, como muestra, Montolio 2011 y Taranilla 2011), a menudo adquiere la forma de oración adversativa en la que se emplea una partícula del discurso para señalar explícitamente o bien el foco (como hacen los operadores *en realidad* y *en el fondo*) o bien la alternativa (como hacen *en principio*, *en teoría* y los marcadores de *parecer*). Los ejemplos de (22) y (23) dan una muestra de esta realización textual, en la que la primera información, introducida por *al parecer*, constituye el primer polo sintáctico de la oración, mientras que la segunda información, que es el foco informativo, se ubica en el segundo polo:

- (22) *Les herbes folles* describe la enloquecida relación entre un jubilado en crisis matrimonial y una solitaria mujer que utiliza su tiempo libre para conducir avionetas [...]. Los espectadores franceses parecían alborozados con la gracia y la ternura que *al parecer* desprenden los encuentros y los desencuentros de esta pareja de neuróticos, *pero* yo sigo sin pillarle el punto a Resnais. (*El País*, 21/05/2009)
- (23) Resulta que me tocaba ayer presidir (uno ya va teniendo su antigüedad, no crean) un tribunal de tesis doctoral. *Al parecer* es uno de los actos más relevantes de la vida universitaria. *Pero* si vemos la importancia que se la [sic] da hoy en día y que nadie hace caso del acto ni la ocasión, pensamos de inmediato que no será para tanto. (blog, <http://garciamado.blogspot.com>)

La instrucción de rechazo total que llevan a cabo, en determinados contextos, los marcadores de *parecer* implica un movimiento polifónico equivalente al que Anscombe *et al.* (2009: 44-47) han identificado para uno de los valores de la partícula francesa *apparemment*. Siguiendo lo establecido en ese trabajo, se puede afirmar que los marcadores de *parecer* en español, cuando se ubican en el patrón dicotómico apariencia-realidad, convocan diferentes voces en el discurso. Así, en el ejemplo de (23), frente a la idea común –ajena, de la que el hablante se hace eco– de que la defensa de la tesis doctoral «es uno de los actos más relevantes de la vida universitaria», el hablante propone una información nueva con la que se compromete (esto es, que la tesis doctoral, en realidad, «no será para tanto»). Este patrón, como se ve, proporciona un esquema argumentativo de primer orden, capaz de refutar una información y reforzar otra en un solo movimiento, de ahí que aparezca, fundamentalmente, en textos de carácter argumentativo.

4. Discusión

Para finalizar, en este apartado se intenta dar respuesta a las dos cuestiones planteadas al comienzo de este trabajo, a saber: (i) ¿en qué contribuye la noción de patrón discursivo a la descripción de los marcadores de *parecer*? y (ii) ¿resulta

rentable incorporar el concepto de patrón discursivo en las caracterizaciones semánticas de los marcadores del discurso?

4.1 Caracterización semántica de los marcadores de *parecer*

Esta investigación ha partido de la idea de que el significado procedimental básico de las partículas de *parecer* es que el modo por el cual el hablante ha adquirido el conocimiento no es directo y, por ello, este se desmarca de la información que trasmite. Además de ese significado nuclear, estas partículas, en determinados contextos, experimentan enriquecimientos semánticos. En concreto, ven actualizado su significado cuando se insertan en uno de estos tres patrones discursivos: (a) patrón <CAUSA + CONCLUSIÓN>, (b) patrón de citas sucesivas y (c) patrón de <APARIENCIA + REALIDAD>. Cada uno de estos patrones añade al significado procedimental de las partículas instrucciones propias, que perfilan alguna de las facetas del significado básico, y que se resumen en esta tabla:

partículas de <i>parecer</i> : Significado básico	patrones en los que se insertan las partículas de <i>parecer</i> : Significado secundario
<i>al parecer,</i> <i>según parece,</i> <i>a lo que parece:</i> conocimiento indirecto + distancia	<causa + conclusión>: conocimiento inferido a partir de datos
	patrón de citas sucesivas: conocimiento referido + mantenimiento del enunciador
	<apariciencia + realidad>: refutación del miembro 1 + compromiso con el miembro 2

Tabla 1: Significado básico y secundario de las partículas de *parecer*

De forma similar, en algunos puntos, a lo que ha señalado Kotschi (2006: 101) para el marcador francés *apparemment*, las partículas de *parecer* adquieren, por defecto, la significación básica (es decir, “conocimiento indirecto + distancia”). Ahora bien, en el momento en que se engarzan en uno de los patrones analizados, las instrucciones de procedimiento que expresan se ven suplementadas. Dichos patrones permiten predecir en qué contextos los marcadores de *parecer* desarrollan efectos de sentido. Se puede afirmar, por tanto, que es rentable incorporar la noción de patrón discursivo en el análisis de la semántica de los marcadores de *parecer*. En efecto, el estudio del nivel del discurso permite establecer regularidades en el comportamiento de estas partículas que serían inalcanzables desde un análisis centrado en el miembro del discurso sobre el que operan tales partículas.

4.2 Utilidad de la noción de patrón discursivo en la descripción de marcadores

Defendida la oportunidad de integrar la noción de patrón discursivo en la descripción semántica de las partículas de *parecer*, esta discusión debe plantearse ahora si ese nivel de análisis también sería productivo en el estudio general sobre marcadores del discurso. La postura que se va a defender aquí es, obviamente, que sí resulta oportuno integrar la idea de patrón, debido a dos motivos. El primero de ellos es muy evidente: puesto que el patrón discursivo ha resultado un concepto útil para la caracterización semántica de los marcadores de *parecer*, es

esperable que sea igualmente de ayuda en la descripción de otras piezas similares. En ese sentido, se han mencionado ya algunos trabajos que comparten la idea de que el patrón discursivo desempeña un papel relevante en la configuración de instrucciones de procesamiento.

El segundo motivo, probablemente de mayor calado, tiene que ver con la sensación de que el estudio exhaustivo de las partículas del discurso está poniendo de relieve que las fronteras entre los conectores y los operadores no son nítidas. Así, por ejemplo, resulta cada vez más evidente que la acción de los operadores no se reduce al miembro que introducen. Tómese como muestra el trabajo de Kotschi (2006) sobre el marcador francés *apparemment*, en el que se cuestionan los límites de la clase de los conectores; concretamente, el autor identifica entre los valores de *apparemment* la capacidad de expresar relaciones de tipo conectivo. Así, en estructuras como <X *apparemment* Y> —como en el caso de *Pierre a les yeux rouges. Apparemment, il a encore pleuré*—, la partícula indica que el hablante infiere la información contenida en Y a partir de la observación de X. Se trata, como se puede ver, de un uso similar al que se ha identificado en el presente trabajo para los marcadores de *parecer* insertos en un patrón de <DATOS + CONCLUSIÓN>. En palabras del propio Kotschi (2006: 94):

Je pars de l'hypothèse que les fonctions de *apparemment* ne peuvent être décrites de manière adéquate que si l'on prend en considération des propriétés sémantiques et discursives jusqu'à présent négligées. Ces propriétés permettraient d'admettre que l'adverbe appartient, au moins dans une de ses acceptions, au groupe des connecteurs, c'est-à-dire qu'il ne fonctionne pas seulement comme modalisateur quelconque.

En realidad, equiparar, como hace Kotschi (2006), el funcionamiento de las partículas de *parecer* con el de los conectores de tipo consecutivo, aun limitando la comparación al uso de los marcadores de *parecer* en el seno del patrón <DATOS + CONCLUSIÓN>, omite diferencias fundamentales que existen entre ellos. Pese a que se puedan encontrar valores de uso muy cercanos, como en el par de ejemplos de (24), no se pueden obviar sus puntos divergentes. Por dar solo un ejemplo, frente a los marcadores de *parecer*, los conectores requieren dos miembros discursivos entre los que establecer una conexión, como se prueba en (25):

(24a) Está aquí el maletín de Mario; *por tanto*, ha venido a trabajar.

(24b) Está aquí el maletín de Mario; *al parecer*, ha venido a trabajar.

[A la vista de que el maletín de Mario está sobre su mesa de la oficina]

(25a) — **Por tanto*, ha venido a trabajar.

(25b) — *Al parecer*, ha venido a trabajar.

Para tratar de resolver este problema teórico, se puede afirmar que los puntos en común que tienen los conectores consecutivos y los operadores de *parecer* radica en que, en ocasiones, se integran en el mismo patrón discursivo. Es el caso del par visto en (24), donde los dos marcadores, *por tanto* y *al parecer*, se insertan en un patrón <DATOS + CONCLUSIÓN> que contiene la instrucción de procesamiento “el hablante ha inferido su conclusión a partir de ciertos hechos”:

Patrón	<Datos de los que se infiere la conclusión	(Partícula)	Conclusión >
	<i>Está aquí el maletín de Mario</i>	<i>por tanto</i>	<i>ha venido a trabajar</i>
	<i>Está aquí el maletín de Mario</i>	<i>al parecer</i>	<i>ha venido a trabajar</i>

Tabla 2. Conectores y operadores insertos en el patrón <DATOS + CONCLUSIÓN>

Frente a sus semejanzas cuando comparten el mismo patrón, la diferencia de significado entre (24a) y (24b) reside en la instrucción básica de las partículas: mientras que *por tanto* expresa una relación de necesidad entre la presencia del maletín y la afirmación de que Mario haya ido a trabajar, *al parecer* lo plantea como la mejor explicación posible al hecho, sin que el hablante asuma por completo que sea verdad.

Por todo ello, es posible afirmar que la noción de patrón discursivo incorpora un nivel de estudio relevante en las instrucciones que llevan a cabo los marcadores del discurso. Además de que, como se ha demostrado, permite sistematizar la actualización del significado de las partículas, sirve para poner de manifiesto relaciones entre partículas discursivas, como las de los conectores consecutivos y los operadores de *parecer*, que, hasta el momento, habían pasado desapercibidas.

5. Conclusiones

Este trabajo partía de la voluntad de dar cuenta precisa de la creación de los significados de procesamiento de las partículas de *parecer*. A partir de la identificación del núcleo semántico de estos marcadores, se pretendía establecer un modo de predecir regularidades en la incorporación de efectos de sentido. Dado que los significados secundarios vienen propiciados por el contexto, se ha propuesto la noción de patrón discursivo como un medio para sistematizar los valores de las partículas de *parecer* en su contexto de uso.

De ese modo, se han identificado tres patrones discursivos donde recurrentemente se insertan las partículas analizadas. Esos tres patrones añaden al significado básico de estos marcadores valores suplementarios, relacionados con el tipo de fuente de conocimiento y la distancia entre el hablante y la información que transmite.

Ha quedado demostrado que la noción de patrón discursivo integra en el estudio de las partículas un nivel de análisis que permite caracterizar de forma precisa los efectos de sentido. Además, este plano analítico puede ayudar a descubrir puntos en común entre marcadores que, hasta el momento, han permanecido alejados en la teoría.

Bibliografía

- Acín, Esperanza. 2000. «*Por cierto, a propósito* y otros digresivos». Pedro Carbonero, Manuel Casado Velarde, Pilar Gómez Manzano (eds.), *Lengua y discurso. Estudios dedicados al profesor Vidal Lamíquiz*. Madrid: Arco Libros, 59-72.
- Albelda, Marta. 2008. «Al parecer». Antonio Briz, Salvador Pons, José Portolés (coords.) *Diccionario de partículas discursivas del español* <www.dpde.es>.
- Anscombe, Jean-Claude; Rodríguez Somolinos, Amalia; Arroyo, Álvaro; Rouanne, Laurence; Foullieux, Caroline; Saló, M^a Jesús; Gómez-Jordana, Sonia. 2009.

- «Apparences, indices et attitude énonciative: le cas de *apparemmet*». *Langue Française* 161, 39-58.
- Brewka, Gerhard; Dix, Jürgen; Konolige, Kurt. 1997. *Nonmonotonic reasoning. An overview*. Stanford: CSLI.
- Cornillie, Bert. 2007. *Evidentiality and epistemic modality in Spanish (semi-)auxiliaries. A cognitive-functional account*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton.
- Couper-Kuhlen, Elisabeth; Thompson, Sandra. 2000. «Concessive patterns in conversation». Elisabeth Couper-Kuhlen, Bernd Kortmann (eds.), *Cause, condition, concession, contrast: cognitive and discourse perspectives*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton, 381-410.
- Couper-Kuhlen, Elisabeth; Thompson, Sandra. 2008. «On assessing situations and events in conversation: 'extraposition' and its relatives». *Discourse Studies* 10, 443-467.
- Ducrot, Oswald. 1986[1984]. *El decir y lo dicho*. Barcelona: Paidós.
- Ducrot, Oswald. 1988. *Polifonía y argumentación*. Cali: Universidad del Valle.
- Garcés, María Pilar. 2008. «Por su parte». Antonio Briz, Salvador Pons, José Portolés (coords.) *Diccionario de partículas discursivas del español* <www.dpde.es>.
- González Ramos, Elisa. 2005a. «Cómo eludir responsabilidades sobre lo dicho: Los signos *por lo visto* y *al parecer* (analogías y diferencias en su empleo actual)». *Español actual* 84, 153-158.
- González Ramos, Elisa. 2005b. «*Por lo visto* y *al parecer*: comparación de dos locuciones modales epistémicas de evidencialidad en español actual». *Interlingüística* 15, 665-673.
- Kotschi, Thomas. 2006. «Marqueurs de discours, connecteurs et adverbes. Le cas de *apparemmet*». Martina Drescher, Barbara Frank-Job (éds), *Les Marqueurs discursifs dans les langues romanes. Approches théoriques et méthodologiques*. Berne : Peter Lang, 93-106.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe, vol. 3, 4051-4213.
- Masini, Francesca; Pietrandrea, Paola. 2010. «Magari». *Cognitive Linguistics* 21:1, 75-121.
- Montolío, Estrella. 2003. «Es una buena periodista, *en principio*. Sobre el operador discursivo *en principio* y su función modalizadora en el discurso periodístico». *Español Actual* 79, 45-58.
- Montolío, Estrella. 2006. «*Por ahora / de momento / por el momento*, es un tipo encantador. Operadores de debilitamiento argumentativo de origen temporal». J. Falk, J. Gille, F. Wachtmeister (eds.), *Discurso, interacción e identidad. Homenaje a Lars Fant*. Stockholm: Stockholms Universitet, 81-107.
- Montolío, Estrella. 2011. «Mitigación del compromiso asertivo y mecanismos argumentativos en la oralidad: los operadores de debilitamiento». Ana María Harvey, Lars Fant (eds.), *El diálogo oral en el mundo hispanohablante: estudios teóricos y aplicados*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Pons, Salvador; Estellés, María. 2009. «Expressing digression linguistically: Do digressive markers exist?». *Journal of Pragmatics* 41:5, 921-936.
- Portolés, José. 1998. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel.
- Portolés, José. 2010. «Los marcadores del discurso y la estructura informativa». Óscar Loureda, Esperanza Acín (eds.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 281-327.

- Taranilla, Raquel. 2008. «*A lo que iba*: evolución y uso de un marcador de regresión». Inés Olza, Manuel Casado Velarde, Ramón González Ruiz (eds.), *Actas del XXXVII Congreso de la Sociedad Española de Lingüística*. Pamplona: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra, 825-836.
- Taranilla, Raquel. 2011. «*En realidad, realmente, tú ya no me quieres*. Partículas discursivas basadas en el valor argumentativo de lo real». Ramón González Ruiz, Carmen Llamas (eds.), *Gramática y discurso. Nuevas aportaciones sobre partículas discursivas del español*. Pamplona: EUNSA, 147-166.

Troisième partie

Les marqueurs du discours dans l'histoire des langues romanes

Silvia IGLESIAS RECUERO

1. Introducción ¹

Abordar el estudio de los marcadores del discurso desde una perspectiva diacrónica, perspectiva que, como mostró el Coloquio origen de este libro y recoge Pons Rodríguez (2010), se ha convertido hoy en un centro de interés, es una tarea necesaria para comprender su funcionamiento en nuestra sincronía, pero plagada de dificultades específicas. En efecto, a las que entraña el análisis del uso actual de estas unidades (Bazzanella en este volumen; véase igualmente Loureda y Acín 2010), se suman una serie de precauciones propias de la lingüística histórica, que describimos muy brevemente a continuación (véanse también Pons Rodríguez 2010 y en este volumen).

En primer lugar, nos topamos con los problemas de *constitución del corpus* histórico:

1. Como es evidente, para la reconstrucción de la historia de los marcadores, solo contamos con textos escritos, pertenecientes, por su propia naturaleza, al dominio de la distancia comunicativa ², que incluso en el mejor de los casos (teatro menor, fragmentos de discurso directo, etc.), no permiten sino una reconstrucción parcial del dominio de la oralidad en general, y de la inmediatez conversacional en particular (Bustos 1996, 1998, 2001; Cano 1996b, 1998, 2003, 2007a; Leal 2008). Así pues, una parte fundamental de la interacción comunicativa se nos hurta al análisis.
2. Incluso en el dominio de los textos escritos, la documentación a nuestro alcance es muy desigual tanto cuantitativamente (hay épocas con menor cantidad de textos en el corpus: los siglos XIV y XVIII son ejemplos claros), como cualitativamente: las tradiciones discursivas están muy desigualmente representadas en las distintas épocas.
3. La fiabilidad del corpus es también muy variable: no todos los textos de épocas pretéritas (en especial, de la época más antigua) alcanzan el mismo grado de fiabilidad, debido a los problemas de su transmisión textual ³.

Pero no son menores los problemas a que nos enfrentamos en la *interpretación del corpus*:

1. La concepción de la textualidad y de los procesos de producción e interpre-

1. Este trabajo se inscribe en el marco del Proyecto HUM2006-05546 (*Gramática, pragmática y discurso en los textos españoles de los siglos XV al XVII*), financiado por el MEC y dirigido por J. J. de Bustos Tovar.

2. Aunque sería muy interesante analizar los dominios de la inmediatez y la distancia comunicativas (tal y como los definen Koch & Oesterreicher 2007) en cada época histórica.

3. En nuestro caso, baste como muestra la alternancia de *certas/por cierto* en los dos manuscritos de *El caballero Cifar*.

tación de los textos varía de época a época (o entre movimientos histórico-culturales) y tales cambios llevan aparejadas transformaciones –profundas– en el uso –y, por tanto, en la creación o modificación– de los mecanismos lingüísticos y discursivos de expresión de las relaciones textuales⁴.

2. A ello hay que sumar los cambios en los modelos retóricos de cada época. Las tradiciones discursivas se modifican según normas literarias y culturales, y, no lo olvidemos, ideológicas, variables, y con ellas las preferencias por distintas formas de expresión y organización de los contenidos, que pueden ir desde el léxico y la sintaxis oracional a los modos de estructuración y desarrollo de los temas discursivos.
3. En un nivel inferior, el investigador afronta dificultades de interpretación de los enunciados y de la función de los marcadores discursivos en ellos: dada la polifuncionalidad de estas unidades y su relación con los contextos locales y textuales de uso, ¿cómo describir su(s) significado(s) en una determinada época, si además dicha característica es una condición para el cambio?

Sin embargo, y a pesar de estos escollos, la investigación de la evolución diacrónica de los marcadores discursivos es ineludible si pretendemos arrojar luz sobre tal polifuncionalidad en el uso actual, tanto en forma de diferentes significados o instrucciones como en la posibilidad de incidir en distintos niveles o componentes de la interacción (desde el nivel interaccional al metadiscursivo o cognitivo, López Serena & Borreguero 2010), cuyo origen a menudo reside en la superposición de significados y funciones que se van desarrollando y acumulando a lo largo del tiempo, y que puede subsistir en épocas posteriores plenamente o en forma de restricciones de comportamiento. Por otra parte, y desde un punto de vista más general de la descripción y la explicación del cambio lingüístico, la evolución de los marcadores del discurso puede servir para explicitar la relación entre los mecanismos y los contextos del cambio, entendidos estos como las formas de construcción del discurso, cuya historia está estrechamente unida a la vida de aquellos.

La historia de *por cierto*, como intentaremos mostrar, es un excelente ejemplo de la imbricación de todas estas cuestiones.

No es extraño que *por cierto* haya despertado tanta fascinación entre los investigadores de los marcadores del discurso, tanto en sincronía – Fuentes Rodríguez (1992, 1995, 2009), Mateo Rodríguez (1996), Acín (1999), Santos Río (2003: *s.v. cierto*), Reig Alamillo (2006), Pons & Estellés (2009)– como en diacronía, Estellés (2006, 2009), Sánchez (en este volumen).

En diacronía es necesario explicar el sorprendente salto de la expresión de actitudes epistémicas, que constituye su significado original, a la organización textual: pasar de indicar el grado máximo de certeza y, por tanto, de compromiso del hablante con la verdad del contenido proposicional de una aseveración a anunciar un cambio o ruptura en el nivel del contenido textual parece un salto sin red; es, decididamente, idiosincrásico o peculiar; otros digresores, en español y en otras lenguas, o bien son más transparentes en su significado (como ocurre con *a propósito* –Porcar Miralles (en prensa)– fr. *à propos*), o bien proceden de traslaciones metafóricas fácilmente reconstruibles: *by the way* inglés –metáfora reconocible en nuestro *dicho sea de paso*–. Esta historia singular se manifiesta

4. Relacionado directamente con este cambio, que podríamos llamar *cognitivo*, está el cambio *pragmático* en la concepción de las identidades sociales respectivas de autores y receptores.

todavía hoy en la ambigüedad que se mantiene en algunos de sus usos (¿digresivo o intensificativo?) y provoca dificultades para delimitar el concepto mismo de digresión.

La evolución y el funcionamiento de *por cierto* se muestra extraño y esquivo; de ahí que sea fácilmente comprensible que se puedan construir diferentes hipótesis sobre su evolución. En la que defendemos, resultan fundamentales dos tipos de contexto:

1. Un contexto local, constituido por las propiedades sintácticas, semánticas y pragmáticas de los enunciados en los que interviene *por cierto*, que provocan que los hablantes modifiquen la información atribuida a este sintagma.
2. Un contexto más amplio relativo a la progresión del discurso y que tiene que ver con las modalidades de elaboración del tema discursivo y la ruptura de la linealidad en su desarrollo que aquellas producen. En este punto, creemos que también interviene de manera decisiva la evolución de la conciencia textual de hablantes y escritores y de las formas en que estos intervienen para facilitar a sus potenciales receptores el procesamiento y representación de sus producciones discursivas.

2. La cuestión del origen

Desde sus primeras documentaciones (en el primer tercio del siglo XIII) la secuencia *por cierto* (con la variante *de cierto* en la *Fazienda de Ultramar*) desempeña dos funciones sintácticas diferentes, pero, como intentaremos mostrar, relacionadas genéticamente:

1. En su uso mayoritario *por cierto* es un Sintagma Preposicional que funciona como predicativo del objeto directo de verbos de conocimiento, creencia y aserción: fundamentalmente *saber*, *decir* y *creer*, objeto directo que muy frecuentemente consiste en una oración subordinada completiva que expresa la proposición conocida, creída o afirmada. De ahí que el adjetivo *cierto* aparezca en masculino singular (forma que, seguramente, hereda una neutra del latín, v. *infra*) (ejs. 1-4).
- (1) Non abían cura d'estamenyas / ni yazién en lechos ni en camenyas. / Por alimpiarse de sus pecados, / non calçaban çapatos. / Noche e día a Dios servién, / *sabet por çierto que non durmién*. (c.1230, *Sta María Egipciaca*, 80)⁵
 - (2) E Nuestro Señor Dios metrá tamaño espanto e tan grand miedo de vós por toda aquella tierra por ó avedes a andar que todos se esparzerán e foirán ante vós, assí como vos lo prometió él. *E oy vos digo yo por cierto que la vuestra bendición e la maldición en el vuestro alvedrío es e en vuestra mano yaze, e será qual quisiéredes*. (1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 326v)
 - (3) E por quanta quier que oviesse de sospecha, luego se torvava todo. E desde *entendio por cierto que era uerdadera la sospecha* & se llegava el tiempo en que avie mester de se guardar, fizo en los portales por o solie andar folgando departimientos en las paredes d'una piedra que a nombre phingites. (c. 1275, Alfonso X, *EE*, I, 86v)
 - (4) Mas los de Gabaon que morauan çerca Jherusalem, segund /2/ diz Josepho, *pues que oyeron & sopieron por çierto como destruyeran los de Jsrahel a aquellas dos Çibdades tan cruel mientre & tan de rayz [...]*, non quisieron tener

5. Todos los ejemplos procedentes de textos escritos están extraídos del CORDE de la RAE (Real Academia Española).

con los otros que se leuantauan contra los de Jsrahel. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte II, 33v)

Es necesario destacar que estas construcciones poseen significado epistémico, que procede tanto del significado léxico de los verbos empleados –y las implicaciones o presupuestos de su uso para formular aserciones– como de la combinación de estos con el significado composicional del sintagma *por cierto*, ‘como verdadero’, ‘en tanto que verdadero’; en el caso en que acompañen a verbos ligeros o de apoyo (*tener* o *dar*) el significado del SP es el único responsable de la predicación epistémica.

2. Aparece asimismo en esta temprana fecha como modificador epistémico con alcance oracional⁶ (Chafe 1986, Nuyts 2001), cualificando epistémicamente enunciados de preferencia, aunque no solo, asertivos. En este uso no parece desempeñar una función en la predicación oracional (es decir, no puede considerarse argumento ni adjunto del verbo o de otro núcleo léxico), sino que afecta a todo el enunciado indicando que el hablante se compromete con la verdad de lo asertado (o con la necesidad de lo aconsejado o pedido), pues posee el máximo grado de certeza o de seguridad al respecto (ej. 5-8).
- (5) En pobredat s'en mantenién, / por amor de Dios lo fazién. / Comién pan de ordio, que non d'al, / *por cierto non echaban sal*. (c.1230, *Sta Maria Egipciaca*, 81)
- (6) El pregonera clamava con grant fuerça e dizia: «A vos digo pueblo e yentes plieves * e lenguajes, al ora que oyerdes tocar las bozinas e las cedras, los salterynos e las estivas e simphonias e todas maneras de cantar, echarvos edes e humillarvos edes a la ymajen del oro que levanto Nabucodonosor el rey. *De cierto, qui non se echare e non se humillare, en essa ora sera metudo * en el camino del fuego encendido*». (c. 1230, *Fazienda de Ultramar*, 176)
- (7) & uisitare sobre Bel en Babilonna. & echarle de la boca lo que auie soruudo. & non correran dalli adelant a el las yentes. & *derribarse a por cierto el muro de Babilonna*. (c. 1285, Alfonso X, *GE*, Parte IV)
- (8) E quando esto sopieron los xristianos algunos dellos dixieron que dexassen toda su ganancia en aquel logar. & que se fuessen en saluo, *ca por cierto los moros uernien a la presa*. (c.1293, *Gran Conquista de Ultramar*, ms. BNM 1187, 99v)

Nuestra hipótesis es que esta segunda función, aunque coétanea en la documentación con la primera, procede de esta, cuyo origen, a su vez, es latino⁷.

En efecto, el latín clásico empleaba el sintagma PRO CERTO⁸ como predicativo preposicional sobre todo con los verbos HABERE y SCIRE, pero también con AFFIRMARE, ‘afirmare’, CREDERE ‘creer’, POLLICERI ‘prometer’, DICERE o VIDETUR. Este repertorio de verbos se amplía progresivamente con otros como CERNERE, COGITARE, ARBITRARI, CONFIRMARE, NEGARE, SUSPICIARI, APPARERE, CONCEDERE, AGNOSCERE, etc. La construcción con predicativo preposicional era sinónima de otra en la que el predicativo era directo: CERTUM HABERE; así en

6. En este sentido funciona como los adverbios de modalidad *ciertamente*, *verdaderamente* o *realmente* (Kovacci 1999: 761). *Ciertamente* (tb. med. *ciertamientre*), que se documenta un poco después que *por cierto*, acompañaba también a verbos epistémicos como *saber* y *creer*, en construcciones similares a las del sintagma preposicional. Lo mismo ocurre con el adverbio med. *cierto*.

7. En esta cuestión del origen diferimos radicalmente de Estellés (2006, 2009).

8. En época tardía se documentan incluso AD CERTO y DE CERTO, con sustitución de la preposición, alternancias que están atestigüados en las lenguas románicas medievales: *saber de cierto*, fr. med. *de certain*, à *certain* (cf. Godefroy 1971: s.v. *certain*), it. med. *a certo*, *di certo* (TLIO, s.v. *certo*)

latín alternaron HABERE, SCIO, AFFIRMARE {PRO CERTO /CERTUM}⁹.

Las lenguas románicas medievales recogen la construcción predicativa, sobre todo con los verbos *saber*, *tener*¹⁰, *dezir*, y *creer*, en orden de preferencia, aunque también con otros herederos o cercanos semánticamente a los latinos, todos ellos pertenecientes al campo del conocimiento o de la aserción¹¹: *cuidar*, *ver*, *oír*, *fallar*, *probar*, *finçar* y *semeiar*¹².

La construcción predicativa cumple todas las propiedades de la productividad de este nivel lingüístico.

1. El adjetivo conservaba sus capacidades flexivas, y puede, por tanto, variar en género y número para concordar con el OD. Esta variación, no obstante, no se documenta con frecuencia: debido al significado epistémico de la construcción, es imprescindible que los OD designen entidades proposicionales, eventivas o enunciativas, léxico de escaso uso en el español medieval (ej. 9):
 - (9) Era obispo de Eliopoleos, que es la cibdad del sol o seyé ell ídolo en que dava el sol *sus respuestas* a los pueblos de los gentiles que *tenién ellos por ciertas*. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 100v).
2. Tenía un significado composicional, lo que se muestra en su capacidad para coordinarse con otro SP con idéntica función y semánticamente sinónimos o muy cercanos¹³ (v. ejs. 10-11):
 - (10) La rectórica otrossi es art pora afermosar la razón e mostrarla en tal manera que la faga *tener por verdadera e por cierta* a los que la oyeren, de guisa que sea creída. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 88r)
 - (11) Estonçes enbio sus menssaieros al Rey a demandar le posturas muy graues, las que nunca fueran fabladas entrellos, mas segund auedes oydo el traydor lo aponie & dizie que assi lo auie prometido en las treguas & *quel embiaua dezir por firme & por cierto* que si non querien tener bien firme mientras aquellas posturas que dizie quel prometiera de tener que el tomarié todos los nauios de los pelegrinos & quanto y fallasse & que les darie guerra commo a aquellos que non querien tener las treguas con el. (c. 1293, *Gran Conquista de Ultramar*, ms. BNM 1187, 182r)
3. Mayoritariamente el SP predicativo aparece siguiendo al verbo como corresponde a un modificador o a un argumento coaligado¹⁴.

9. Igualmente, el sintagma PRO CERTO podía aparecer también en construcción copulativa como predicado nominal (*nihil est pro certo futurum*, Tito Livio, apud TLL s.v. *certus-a-um*), construcción que encontramos también en textos medievales: *Estonz, el rey Nabucodonosor echos sobre sus fazes e humillos a Daniel e mandol fer sacrificio much ondrado. E dixo a Daniel: «Es * de cierto que vuestro Dios es el Dios de los cielos, Rey de los Reys, e escubre las cosas cerradas»* (c. 1230, *Fazienda de Ultramar*, 175); *Et si yo so Reyna & hermana & mugier del grant Rey Juppiter. & al menos so yo hermana & esto es por cierto: cumplire lo que digo* (c. 1275, Alfonso X, *GE*, II Parte).

10. También *haber*, aunque en menor proporción, quizá porque el significado de *tener* ‘sostener, mantener’ era más propicio para la traslación metafórica al campo de las creencias y saberes; por otra parte, *tener* poseyó en la Edad Media una acepción epistémica.

11. La única innovación con respecto al latín parece ser su combinación con el verbo de apoyo *dar*, explicable por la existencia de predicados complejos que alternan *aver/tener-dar* para el valor estativo e incoativo.

12. Con estos dos últimos el predicativo lo es del sujeto, que es la oración subordinada: *Pues finca por cierto por las pruevas & por las razones que dichas son ende que fallo el Rey Cadmo ell abc. de los griegos* (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte II, 49v).

13. No obstante, en español medieval el sinónimo *por verdadero/a/os/as* se predica preferentemente de personas.

14. Normalmente, inmediatamente tras él, lo que se debe, tanto a la “pesadez” habitual del CD oracional,

4. Dada su función intraoracional, el SP está intergrado prosódicamente en la estructura oracional.

Nos encontramos, por tanto, ante una construcción sintáctica que perdurará durante largo tiempo; de hecho pervive en nuestros días, aunque con una progresiva restricción en el repertorio de verbos con los que se puede combinar: actualmente parece limitada a las frases verbales complejas *tener / dar por cierto*; pero esto no era así, al menos hasta el XVIII¹⁵.

3. Significado y valor de la construcción predicativa y su relación con el modalizador epistémico

Hemos dicho que la combinación de *verbo + por cierto* constituye un predicado de actitud epistémica que indica el grado máximo de certeza con que se afirma, se sabe o se cree el contenido proposicional de la oración subordinada que funciona como OD. Y en este sentido se opone a las conjeturas o inferencias como se puede ver en el ejemplo (12):

- (12) Preguntó a los moros que seyen y con él si sabien por qué se quiere yr don Alfonso a su tierra. *Et dixieron le los moros que non sabien por cierto. Mas por ventura que avuie mandado de su tierra que su hermano era muerto.* (c. 1285, Alfonso X, *EE*, Parte II, 157v)

Nuyts (2001) distingue entre *usos descriptivos* y *usos performativos* de los predicados epistémicos según a quien se atribuya el compromiso epistémico. En los usos descriptivos, el sujeto del enunciado no tiene por qué coincidir con el de la enunciación (el hablante). El hablante transmite las creencias o afirmaciones de otro, con las que no tiene por qué estar de acuerdo, de ahí que pueda describir creencias que él considera falsas o, al menos, infundadas¹⁶ (v. ejs. 13 y 14):

- (13) Era obispo de Eliopoleos, que es la cibdad del sol *o seyé ell ídolo en que dava el sol sus respuestas a los pueblos de los gentiles que tenién ellos por ciertas.* (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 100v)
- (14) A estos mandamientos descomulgados llaman oy en día los moros por su arávido zoharas, que quiere dezir leys de Dios *e dizen e creen ellos por cierto que fue Mahomat mandadero de Dios.* (c. 1280, Alfonso X, *EE*, Parte I, 165v).

La única excepción ocurre cuando el verbo empleado es *saber*, pues, en tanto que verbo factivo que implica la verdad del contenido proposicional de la oración subordinada, ese compromiso epistémico recae implícitamente en el sujeto de la enunciación, es decir, el hablante¹⁷.

Se produce, pues, en este caso una confluencia entre las certezas respectivas del sujeto de la oración –quienquiera que este sea– y el sujeto de la enunciación, que más bien debemos interpretar como *sanción de este último* de las creencias (o saberes) del primero.

Estamos, pues, muy cerca de los *usos performativos* de los verbos epistémicos, en los que, al coincidir sujeto del enunciado y sujeto de la enunciación, la como a la estrecha relación semántica entre verbo y predicativo.

15. En el XVII las combinaciones parecen restringirse a *saber* y *creer*, pero el XVIII, con su imitación de los autores clásicos, conoce un renacimiento de la combinatoria anterior, aunque creemos que podría ser exclusiva de los textos escritos, dada su drástica desaparición en el XIX.

16. De ahí que un enunciado como *Juan {creyó/afirmó} que Ana estaba enferma, pero no era verdad* no sea contradictorio.

17. Ello es lo que hace que oraciones como **Juan (no) sabía que Ana estaba enferma, pero no era verdad* sean anómalas –contradictorias– en español.

cualificación epistémica, esto es, el grado de compromiso con la verdad, es responsabilidad única del sujeto de la enunciación¹⁸ (ejs. 15 y 16):

- (15) Et estas figuras conosco yo muy bien. ca so del so linnage & *sé por cierto que los fijos & los nietos destos ouieron uerdadera mientras el saber dellos.* (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte II, 26v)
- (16) Respondieron ellos & dixieronle otra uez: «Rey sennor. di tu a nos tos sieruos el suenno que sonneste & nos mostrarte emos lo que quiere seer». Dixoles el Rey: «*Por cierto sé yo* que uos allongades uuestro tiempo con palabras de dubda. & de escusança sabiendo que uos e dicho como se me oluido el suenno. & que me lo digades uos». (c 1280, Alfonso X, *GE*, Parte IV, 61r)

Ocurre lo mismo con los verbos de aserción (med. *dezir*), solo que en este caso el compromiso de verdad surge de los presupuestos pragmáticos asociados a las aseveraciones (en concreto de condición de sinceridad de Searle o de la máxima de calidad de Grice)¹⁹, como se puede observar en los ejemplos (17) y (18):

- (17) E Nuestro Señor Dios metrá tamaño espanto e tan grand miedo de vós por toda aquella tierra por ó avedes a andar que todos se esparzerán e foirán ante vós, assí como vos lo prometió él. *E oy vos digo yo por cierto* que la vuestra bendición e la maldición en el vuestro alvedrío es e en vuestra mano yaze, e será cual quisiéredes. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 326v)
- (18) Dixoles el Rey por cierto se yo. que uos allongades uuestro tiempo con palabras de dubda. & de escusança sabiendo que uos e dicho como se me oluido el suenno. & que me lo digades uos. *Ende uos lo digo aun otra uez por cierto* que si me le non mostrades por una sententia. & una pena passaredes todos. & castigouos que non assaquedes falssidad. nin compongades engannos. (c 1280, Alfonso X, *GE*, Parte IV, 61r)

Esos mismos presupuestos pragmáticos de compromiso del hablante con la verdad de la subordinada están presentes en otra construcción muy frecuente en la lengua medieval, hoy desaparecida excepto con *tener*: es el uso del predicativo *por cierto* con *creer*, *saber* y *tener* en oraciones yusivas afirmativas en imperativo o subjuntivo (ejs. 19 a 21):

- (19) Mas cuand' verná aquell tiempo, enfermo serás, *tenlo por cierto*. (c. 1215, *Vida de Sta. María Egipcíaca*, 96)
- (20) e vino luego a Faraón, e dixol: – Rey Faraón, señor, agora en tus días nascrá un niño en este pueblo de Israel que será sabio, e de tamana ventura que quebrantarà a todo tu regno e a ti e a toda Egipto. E aún dígotte más, *que sepas por cierto que este quebranto que en agua será, e allil tomará el tu faraón que a essa sazón regnare en Egipto e sus egipcianos con él*. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 132r)
- (21) – Si fiziéredes lo que prometedes e los que sodes pora armas fuéredes armados ant'el Señor con el pueblo a la batalla e los ayudáredes fasta que toda aquella tierra ganen estonces non yazredes en culpa contra Dios nin contra'l pueblo e avredes estas tierras que queredes. Otrossí vos digo que si falleciéredes de lo que dezides pecaredes contra Dios, e sabed por cierto que vuestro pecado vos comprehendrá. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 316v)

Tenemos, por tanto, que en la mayoría de los usos medievales de la construc-

18. Por lo que también es anómala: {*Sé/creo*} que María está enferma, pero no es verdad.

19. Por ello es anómala: #*Afirmo que Juan está enfermo, pero {sé/creo} que no es verdad*.

ción predicativa, la responsabilidad de la cualificación epistémica recae mayoritariamente sobre el hablante.

A ello hay que añadir que en tales construcciones se produce una especie de *redundancia epistémica*: en el propio significado léxico de los verbos epistémicos y de aserción se inscribe el compromiso del hablante con la verdad de la subordinada, por lo que el predicativo funciona más bien como *reforzador* –retórico– de la aserción, y, consecuentemente, del grado sumo de convicción del hablante en la verdad de sus palabras, destinado a asegurar el efecto perlocutivo de convencer al destinatario²⁰.

Estas dos propiedades de la construcción predicativa –la atribución del compromiso de verdad mayoritariamente al hablante y la redundancia en la expresión de tal compromiso– son, en nuestra opinión, las que provocan la salida de *por cierto* del ámbito intraoracional y su conversión en modificador oracional epistémico, con todas las propiedades anejas²¹ a esta nueva condición. De ellas, solo señalaré una: el cambio de posición. En efecto de ocupar posiciones internas en el predicado de la oración, pasa a las posiciones iniciales del enunciado –lo que se suele conocer como el margen o la periferia izquierda (ejs. 22 y 23)²²–:

- (22) Quando esto oyeron los omnes buenos dezir al Rey. marauillaron se ende mucho todos & començaron de llorar. & respondieron le que fuerte cosa serie de fincar el Reyno sin Rey. & non acordaron a ello Mas el dixo assi. Nuestro sennor guarde so Reyno de quien yo sieruo. *ca por çierto yo quiero fazer este mandado de tod en todo si dios quisiere*. E non fincara por cosa que me digan. (c. 1293, *Gran Conquista de Ultramar*, ms. BNM 1187, 147v)
- (23) E si los apremiava fasta allí, apremiáolos d'allí adelant más que él mismo lo solió fazer nin aun, como diximos, que todos los otros faraones que ante d'él regnaran. *E dizen maestre Pedro e ell obispo Lucas e maestre Godofré e Jerónimo e Eusebio que por cierto que este faraón fue el que diximos que avié nombre Amenofe*, e fue ochavo del rey Nicrao, que fuera de los reis pastores, e el postrimero d'ellos, en cuyo tiempo fue Josep vendido en Egipto. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte I, 132r)

Puesto que los modificadores oracionales de modalidad son siempre performativos (Nuyts 2001) –siempre hay que atribuir al hablante la cualificación epistémica del enunciado–, la equivalencia de funciones entre las construcciones predicativa y adverbial es patente.

A esta similitud de funciones y de atribución del compromiso en el plano de la modalidad epistémica, se unen otros hechos que avalan la relación genética entre predicativo y modalizador:

1. La semejanza de los contextos de uso, tanto a nivel del enunciado –contexto local– como a nivel textual; así, los enunciados en los que se emplean ambas construcciones expresan actos ilocutivos “problemáticos” o “comprometedores” (suelen ser advertencias, amenazas, predicciones), donde la seguridad del hablante está retóricamente destinada a lograr la convicción del destinatario, y, en consecuencia, los efectos perlocutivos pretendidos; y, por otra

20. Quizá sea este el motivo de que la construcción predicativa solo se conserve con verbos “ligeros” o de apoyo como *dar* o *tener*, donde el predicativo es necesario para construir el significado epistémico.

21. Entre ellas, no desempeñar ninguna función oracional, no poder ser coordinado con otros elementos similares, no ser foco en perífrasis de relativo, y estar fuera del alcance de la negación.

22. Esta posición inicial aparece también con verbos epistémicos y de aserción, en lo que podrían ser construcciones intermedias (v. ej. 16 *supra*).

parte, estos enunciados son propios de secuencias textuales argumentativas de naturaleza dialogal o dialógica.

Que el discurso argumentativo sea el preferido para la aparición de *por cierto* no es fruto de la casualidad: es este tipo de discurso, orientado a la convicción o persuasión del destinatario, el lugar más apropiado para la aparición de elementos que enfatizan el compromiso del hablante con la verdad de sus aserciones; pero, además, el hecho de que *por cierto* aparezca en una cadena argumentativa, permite que su valor epistémico se deslice hacia la intersubjetividad de la certeza (y, por tanto, hacia su “objetivización”, Nuyts 2001); los hablantes argumentan su certeza mediante saberes compartidos, observaciones factuales, etc., lo que favorece una interpretación cercana a la necesidad epistémica.

Sirvan de ejemplo los textos de (24) y (25), que muestran la equivalencia pragmática de las dos construcciones:

(24a) El Rey Minos quando aquello uio; enerizos todo & non quiso tomar tal don. Et el turuiado por la uista daquel fecho tan estranno respondio a la Infannt & dixol assi. o donzella denosto del nuestro tienpo: los dioses te aluenguen del mio Reyno: & negada te sea la tierra & la mar. & *por cierto te lo digo que yo non sufrire desta uez que tamanna nemiga como esta entre en Creta.* que son las çimas o Juppiter se crio que es tan santa cosa. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte II, 313v)

(24b) O mesquinna vay de mi o so leuada. Hermanos perdonat me segunt que so madre. ca me fallestes las manos pora lo que e començado. Et yo so otor & lo manifesto que mereçe nuestro fijo por que muera. Et pesa me con la otor de la muert. & so yo. Mas como que la llograra ell assi. & fincara uencedor & uiuo & onrrado fiasco por aquella bien andança. & aura el reyno de Calidon. & uos los mios hermanos yazredes fechos poquilla ceniza. & almas frias. *Mas por cierto esto non sufrire yo.* muera como lleno de nemiga. & lieue consigo la esperança de su padre. & el regno. & el derribamiento de la tierra. De si torna althea contra si. & diz. o es agora la mient de madre. (c. 1275, Alfonso X, *GE*, Parte II, 339v)

(25a) E mandale que torne las espaldas a oriente, que finque los inojos en tierra; e ay ten la tu mano derecha sobre su cabeça e reza sobre el estos versos, el primero dia nueve vezes, e el segundo dia ocho vezes; e asi iras cada dia menguando una vez, ase que al noveno dia [fol. 165v] non jelos leas de una vez asi. *E sepas por cierto que sanaras.* (a 1500, Fernando de Córdoba, *Suma de la flor de cirugia*, 138)

(25b) Toma lançuela, e pie de culunbina, e romero, e pinpinella, e lengua de buey, e salvia, e escaviosa, e torongina, de cada una un manajo. E majalas en un mortero de piedra e ponlas a cozer en buen vino blanco; e desi qüelalas e añade ençima su miel aquella que entendieres que cunple. E quando ovieres tomado este brevaçe, e clarificalo e dale aquel que toviere la fistola a beber dello dos vezes al dia, tanto cada vez al dia tanto como un casco de güevo. *E por cierto sanaras.* (a 1500, Fernando de Córdoba, *Suma de la flor de cirugia*, 160)

2. Otras lenguas románicas, como el francés, también conocieron los dos usos del sintagma: *pour/par certain* en francés se usaba como predicativo con los verbos *créer*, *dire* o *savoir*, y como modificador oracional, alternando con un menos usado *de certain*, así como con un antiguo *par cert*. (Godefroy 1971 y

DFM 2010: s.v. *certain*), lo que podría apuntar a un origen y desarrollo extenso en la Romania; en italiano medieval existían igualmente *avere, tener y sapere per certo* (TLIO, *Dizionario storico della lingua italiana* s.v. *certo*). En latín tardío aparece también, aunque no se documenta abundantemente: Tertuliano: *si non sunt dei pro certo, nec religio pro certo est.*, anim. 56 / Pomponio: *Servius cum in causis orandis primum locum aut pro certo post M. Tullium optineret* (apud *Thesaurus Linguae Latinae*, vol. III, s.v. *certus-am*).

3. Desde un punto de vista más general e interlingüístico, la evolución de *por cierto* obedecería al proceso característico de la formación de marcadores discursivos, que señala Traugott (1995) para *indeed* o *in fact*, y al que responden marcadores como *sin embargo, no obstante* (Garachana 1998), *desde luego* (Martín Zorraquino 2000), *de todas maneras* (Pons & Ruiz Gurillo 2001), *al fin, en fin*, (Iglesias Recuero 2007), *a propósito* (Porcar 2012), entre otros²³: modificador adverbial > modificador oracional > marcador del discurso, tanto más cuanto las dos primeras etapas están tan cercanas semántica y pragmáticamente, aunque difieran sintácticamente.

Así pues, nuestra propuesta es que el empleo de *por cierto* como modificador oracional surgió, en época latino-tardía o protorromance, de sus usos intraoracionales como predicativo, y que, por tanto, la coetaneidad de las documentaciones no debe ser considerada indicio de evoluciones independientes, sino del bien documentado fenómeno de la *estratificación (layering)* (Hopper 1991) propio de los procesos de gramaticalización, en los que pueden convivir durante largos periodos varios de los usos (y significados o funciones) de la misma unidad: los originarios y los descendientes de aquellos. La carencia de documentación del origen de un nuevo valor de los conectores es un fenómeno habitual –aunque frustrante– en la mayor parte de las evoluciones que tienen su origen en el latín tardío o el romance temprano, especialmente de aquellas panrománicas. Así pues, la aparición del modificador oracional *por cierto* no sería resultado de un cambio abrupto (de una construcción *ad hoc* para traducir elementos similares latinos, como defiende Estellés 2006, 2009), sino el paso intermedio de un proceso de cambio, bien atestiguado intra e interlingüísticamente, y que refleja el desarrollo de la gramaticalización típico de la formación de los modificadores oracionales y los marcadores del discurso.

Tampoco creo que sea un cambio originado exclusivamente en los dominios de la escrituralidad (vinculado a la traducción, Estellés 2006, 2009). El que los usos performativos sean con mucho mayoritarios –en su uso como predicativo y como modificador oracional– y que aparezcan preferentemente en fragmentos de naturaleza dialogal o dialógica²⁴ parecen vincularlo con las interacciones orales, más que con enunciados propios de la distancia comunicativa²⁵.

23. Para un listado exhaustivo, v. Pons Rodríguez (2010).

24. Aparece en ficciones narrativas, traducciones bíblicas e historiografía, pero hay que considerar la abundantísima presencia en estas obras medievales de representaciones de interacciones orales muy variadas: diálogos, arengas, etc.

25. Al mismo tiempo, hay que tener en cuenta la abundante presencia explícita del yo enunciador y del tú destinatario en los textos medievales que hoy, por la consideración abstracta de su ámbito discursivo (historia, filosofía, etc.), clasificaríamos en la distancia comunicativa, clasificación que, sin embargo, es mucho más difusa y compleja en la época medieval, al menos por lo que a la relación entre género y características lingüísticas y textuales se refiere.

4. Su vida como modalizador epistémico

Convertido en modalizador oracional de actitud epistémica, *por cierto* diversificará los contextos discursivos y textuales de aparición. Por mor de la brevedad, no es posible trazar en detalle su vida como modificador oracional, aunque sí es importante indicar algunos de tales contextos.

En el ámbito de la interacción conversacional, a partir del XV se documenta en las respuestas a preguntas acompañando a los adverbios de polaridad *sí/no* (o a la repetición del verbo de la pregunta, v. Porcar Miralles & Velando Casanova 2007). Este uso se registra con regularidad hasta finales del XIX²⁶ para sufrir luego un brusco descenso, quizá debido a la preferencia de los hablantes por otros marcadores conversacionales más modernos (*por supuesto, en efecto, etc.*)²⁷.

Aumenta su uso en secuencias argumentativas pertenecientes a textos monologales ligados a la escrituralidad: primero en los tratados del XV, y a lo largo de los siglos XVI y XVII, acompañando tanto a conclusiones como a la justificación de las conclusiones²⁸. Destaca en estas secuencias argumentativas, por estar vinculado a los usos dialogales descritos antes, su aparición como respuesta a preguntas retóricas, por la naturaleza polifónica y/o dialógica de tales enunciados interrogativos.

5. El camino al digresor

5.1 *Por cierto* en secuencias evaluativas

Hacia la segunda mitad del siglo XIV, en textos de naturaleza narrativa, *por cierto* comienza a acompañar, bien que tímidamente, a enunciados que constituyen un desvío con respecto al hilo de la narración de los eventos porque introducen una secuencia evaluativa del narrador (Giora 1990), un comentario (*comment*, en términos de Redeke 2005), uso que consideramos origen de su peculiar desarrollo posterior como digresor (ejs. 26 a 30):

- (26) E esta dueña era bien entendida; e desque llego a la merçed del rrey, trabajose muy mucho de lo servir en todas las cosas que ella entendie /A, f. 159 que le podrie fazer seruiçio, en tal manera quel rrey la amo /P, f. 97 e la presçio mucho en su coraçon. * *E por çì*
- (27) E non viene ella commo catiua mas la cara descubierta & el cuello muy alto commo la lynda muger mostrandose muy gloriosa alos pueblos. *E por çierto non syn rrazon*, ca trae preso & catyuo al loco Hercoles. (c. 1350, *Sumas de la Historia Troyana de Leomarte*, 44r)
- (28) Elihù en su dezir a ançianos acusó, / *e por çierto en esto, èl mucho lo erró; /ca*

26. El DRAE (1884) registra *Sí por cierto* por vez primera como locución adverbial cuando ya su uso comienza a declinar al menos en el español peninsular. En el español de América su uso parece seguir seguir vivo (*¿Tenía amigas de barrio? Sí, por cierto por cierto, sí.* Perú, LI-14, mujer de 60 años, *apud* CREA; *¿Y tú has sabido de algún caso? Sí, por cierto, una amiga mía tuvo un caso así,* Venezuela, CSHC87, entrevista 79, *apud* CREA).

27. Hay que señalar, no obstante, diferencias sintácticas notables con los marcadores epistémicos más modernos que se convierten en reforzadores de aserción: nunca pudo servir él solo como respuesta, a diferencia de *ciertamente, claro, por supuesto, evidentemente, en efecto* (y del también medieval, de origen oriental *certas*, cf. fr *certes*); siempre aparece pospuesto a los adverbios de polaridad *sí/no*, cuya presencia es obligatoria; y no se desarrolló como predicado de una oración "subordinada" **por cierto que {sí/no}* (como hacen han hecho *claro, indudablemente o por supuesto*) (cf. Kovacci 1999: 763).

28. En estas secuencias argumentativas, sí que se documenta, aunque muy escasamente, la construcción subordinada: *¡Aquélla es, aquélla, amada e byen amada, que non yo, triste, cuytada! Todo ge lo dió Fulano: por çierto que es amada.* (1438, Arcipreste de Talavera, *Corbacho*, 171)

si en muchos años el seso non se dio; / enpero la esperiencia mucho aprouechó. (c. 1378-1406, López de Ayala, *Rimado del Palacio*, 377)

- (29) E salió el cónsul de su casa, apostado de reales paños, en la plaça por veer la conpañia de su gente armada e aparejada; e tomáronlo en medio, e él mandó luego traer las banderas e las señas entr'ellos e yr mostrarse por la cibdat. *E por cierto, nunca jamás fue por la cibdat de Roma así poca hueste de conpañia así de clara fama e de quien cada uno más se maravillasse.* [4] Trezientos cavalleros y avía, todos de un linaje, de los quales non avía ninguno que el senado todo non pudiesse bien establecer duque o capitán [[de una hueste o de una guerra]]; e fuéronse por la villa, menazando e prometiendo al pueblo de Veye pestilencia e mala ganancia por las virtudes de una sola familia. (1400, López de Ayala, *Trad. de las décadas de Titio Livio*; 499)
- (30) & asy esta Atalia estaua en muy gran onrra commo muger de Rey & hermana de Rey & aquellos que las mugeres espeçial mente a señoras & Reynas paresçe ser la buena ventura conplida esta atalia lo ovo ca del Rey su marido ovo fijos legitimos herederos el Reyno *por çierto grandes cosas son estas alcançar ser Reyna dotada de fijos de Rey.* (1402, López de Ayala, *Caida de príncipes*, 45v)²⁹

En siglos posteriores, a lo largo del XV y durante el XVI, XVII y XVIII, se hace abundantísima la presencia de *por cierto* en este tipo de segmentos evaluativos, que se multiplican en tratados y narraciones, por lo que poco a poco se van configurando ciertas construcciones sintácticas típicas para ellos (ejs. 31 a 37):

- (31) Letra XXV. Para fernán áluarez, secretario de la reyna.

Señor: acá nos dizen que se concluye paz con él rey de portogal, & *por cierto cosa es muy santa y conueniente a ambas partes. A la reyna, nuestra señora, por que*, quitado el empacho de la guerra en reyno ageno, pueda administrar libremente la justicia que deue en el suyo, e también porque cosa es digna de loor vencer con fortaleza & pacificar con humanidad. (c. 1470-1485, Hernando del Pulgar, *Letras*, 44r)

- (32) Tal vestidura, dice Sant Isidoro, que se llama mastruga, que quiere decir vestidura muy deforme é mostruosa. E contra las personas que traen tal vestidura mostruosa y peregrina, dice Sofonías, profeta, que se ensaña mucho Nuestro Señor, y que las visitará é castigará ásperamente con el azote de su furor.

Es finalmente hábito de gran ficción é muy mintroso. *Gran ficción es por cierto que la que es flaca y descaderada, seca é mucho delgada, haga caderas é cuerpo de trapos y de lana, y aun si se hiciese templadamente, allá podría pasar*, y, cuando más, sería pecado venial. Mas hecho por tal manera, tan sin mesura é tan demasiado, sin dubda es ficción y mentira de grand culpa é grand pecado, ca toda ficción y simulación que no es hecha para significar algún misterio, es mentira, é por consiguiente pecado; porque toda mentira es pecado, agora sea de palabra, agora sea de obra. (1477-1496, Fray Hernando de Talavera, *Del vestir e el calçar*)

- (33) Por el contrario, reprehenden mucho los historiadores al emperador Aureliano, el cual delante de sus propios ojos hacía açotar y castigar a sus siervos, *lo cual*

29. Con la misma función, se puede documentar una construcción ¿cómo predicativo? –obsérvese el orden de palabras– con apelación a los destinatarios lo que da idea de la importancia que concede el autor a la evaluación del personaje: *E como quier que lo non conocian dezian por el rrey que era brauo; * e por çierto sepan todos los que este libro oyeren que en el mundo nunca fue señor mas sufrido e de mayor piedad ni mas mesurado contra el vencido.* (c1348-79, *Gran crónica de Alfonso XI*)

él por cierto no debiera hacer, porque tanta ha de ser la clemencia de los príncipes, que no sólo no han de ver justicia, mas aún ni al que justifican. (1521-1543, Antonio de Guevara, *Epístolas familiares*, I, 197)

- (34) Que una persona en tanta dignidad subida, como era visorrey e gobernador perpetuo de todo este orbe y, por muy remunerado renombre, Almirante del mar Océano, [...] tan * inhumana y descomedidamente y con tanto deshonor haya sido tractado [sic], *cosa, por cierto, indigna de razón recta fue y más que monstruosa*. (1527-1561, Bartolomé de las Casas, *Historia de las Indias*, 1260)
- (35) Puesto que esta ni otra muger alguna no son capaces de resebir carácter alguno de orden, ni de hecho ordenar a nadie ni absolver (y los que así fueron ordenados devrían tornarse a ordenar), pero, como es dicho, la gracia de los sacramentos alcançava a los que con buena fe los resebían, por invencible ygnorancia.

Grande, por cierto, fue la osadía y habilidad desta muger; saberse regir y encubrir tan bien, que llegó al mayor estado que se pudo subir; por lo qual, su memoria no se perderá en tanto que el mundo durare. Pero, en verdad, que no es de menor admiración lo de Teodora, emperatriz de Constantinopla. (1540-1559, Pedro de Mejía, *Silva de varia lección*, I, 241)

- (36) Sucedió esta gloriosa jornada por los años de mil y quinientos y treinta y vno, sin que de las memorias antiguas aya podido aueriguar los otros pueblos, y Prouincias, a quienes sin duda alcançarian los resplandores de tan ardiente zelo, como el de este Cauallero; *digno por cierto de eternizarse en bronce tan alentada resolucion, en tiempos tan oscuros, y peligrosos, sin mas guia, que la de su espíritu; ni mas seguridad, que la de la causa que seguia, que tan ciertos le podia prometer los socorros del cielo*.

La tercera embestida dio por Témate el Apostol de las Indias, y Padre nuestro San Francisco Xauier, que no sufrió su ardiente zelo. (1667, Francisco Combés, *Historia de Mindanao y Jolao*, 83)

- (37) Día 15. Instaron algunos Ingleses al Arzobispo que visitase á Cornisk, y se convinieron en dar libranza contra S. M. C. de dos millones de pesos, y en que se computaría después lo entregado, y saqueado, para reducir el resto de los otros dos millones de la contribución, que se debería pagar con la plata del Filipino; ó en su defecto, con otra libranza contra S. M. C., *rara cosa por cierto, que después de tanto tiempo, no se haya verificado el valor del saqueo, y el dinero de particulares, de Iglesias, Obras pías, etc., entregado á los Ingleses, con otros muchos puntos en que ha enmudecido el Arzobispo, habiendo hablado y ejecutado tanto en perjuicio del Rey y de la república*. (1764, Francisco Leandro de Viana, *Apéndice, Diario del sitio de Manila, por los ingleses*, I, 477)

¿Qué tienen en común todas estas secuencias?

1. Contienen predicaciones evaluativas (Kerbrat-Orecchioni 1980), comentarios en los que se hace explícita la presencia del autor mediante la manifestación abierta de su posición hacia los eventos previamente descritos.
2. Desde el punto de vista discursivo interrumpen la narración o la descripción por la introducción de la perspectiva personal del autor. Son cambios en lo que Chafe (1986) llama la "clave" (*key*) del discurso y que también se ha llamado el modo o modalidad. Esta interrupción se puede prolongar a lo largo de varios enunciados, por lo que no sería apropiado hablar, en este caso, de *incisos*.

Es relevante destacar que en todas ellas, *por cierto* puede –y seguramente debe– seguir interpretándose como adverbio epistémico oracional, equivalente a *ciertamente* o *sin duda*. Creemos que, al menos en su primera época (siglos XIV, XV, XVI), los enunciados evaluativos que contienen *por cierto* no son digresiones en sentido estricto³⁰: solo si partiéramos de un concepto muy restringido de tema discursivo (estrictamente vinculado al tema o tópico oracional) y de un concepto de coherencia lineal, ambos superados hace ya tiempo (v. entre otros Dascal & Katriel 1981, De Beaugrande & Dressler 1981, Brown & Yule 1993, Giora 1983, 1985, 1997, Gernbacher & Givón 1995, Lenk 1998, Bublitz *et al.* 1999, etc.), podríamos considerarlos así. La mayoría de estos enunciados no solo están relacionados con el tema global de la secuencia (es decir, «hablan acerca del tema», Brown y Yule 1993), sino que, pragmáticamente, apuntan al objetivo fundamental de los géneros discursivos en los que aparecen. En efecto, las crónicas medievales –y más aún en épocas políticamente turbulentas como el XIV y el XV, e incluso en el XVI con figuras controvertidas desde el punto de vista religioso como Carlos V– no son discursos meramente narrativos, sino primordialmente ideológicos, que tienden a justificar o condenar las conductas de sus protagonistas y, en consecuencia, de los demás personajes y de los eventos en que se ven implicados (v. Rico 1984, Martin 2000, Gómez Redondo 1998-1999, 2000).

Por su parte, los tratados humanistas son textos argumentativos que se proponen como objetivos la defensa de determinadas posturas ideológicas y la recusación de las sentidas como contrarias. Por ello, los enunciados que son explícitamente evaluativos no constituyen desviaciones o rupturas con el tema principal del fragmento en que se insertan, ni mucho menos comentarios laterales o de importancia menor, sino en numerosas ocasiones el enunciado más relevante para los propósitos del autor.

Por otro lado, al expresar comentarios o conclusiones morales, ideológicas o estéticas, es esperable que los enunciados vayan acompañados de modificadores oracionales epistémicos o evidentes, que funcionan como tales y que dotan de autoridad a la palabra del hablante (a veces, por la intersubjetividad alcanzada mediante el discurso mismo, a veces a través de supuestos compartidos).

Pero, al mismo tiempo, constituyen una ruptura del tipo de discurso, una elaboración o modulación diferente del tema, un cambio de “clave” o “tono” (Chafe 1986): de la “aparente” objetividad de la narración o la descripción al dominio de la interpretación y evaluación explícitas; pertenecerían al ámbito de lo que Dascal & Katriel (1981) denominan “expansiones del tema”, propias no solo del discurso escrito, sino también del discurso oral y se ajustan a lo que Brown & Yule (1993) llaman “tema del hablante”: aquello de lo que el hablante cree que se está tratando.

Y seguramente por este motivo, se van configurando *construcciones sintácticas propias* de tales enunciados, conforme avanza la retorización y la escrituralización de los textos en el pre-renacimiento y los Siglos de Oro (Oesterreicher 2004).

En efecto, en su inicio, estos enunciados se unen mediante la conjunción coordinada copulativa a las secuencias anteriores en una construcción discursiva propia de la configuración lineal, acumulativa de la prosa narrativa y descriptiva

30. Aunque sí lo sean desde el punto de vista de los tratados retóricos, cuya concepción de la *digressio* es mucho más amplia y recubre más casos de los que actualmente admite *por cierto* (Lausberg 1983).

medieval (ejs. 27 a 29 y 31 *supra*), en la que la conjunción es a la vez marca de segmentación de secuencias y elemento conector continuativo entre ellas (Cano 1996a, 2001); a medida que se van introduciendo modelos latinos en el Humanismo temprano, se ponen de moda las oraciones de relativo explicativas introducidas por las distintas formas flexivas de *el cual* (tan típicas del XV, y que, como ha mostrado Pons 2007, no se emplean en este siglo solo para comentarios laterales, sino para organizar de manera más explícita –y más elaborada en contraste con el discurso medieval– la progresión discursiva) (ej. 33 *supra*).

Pero las más características de los siglos XVI, XVII y XVIII son otras tres construcciones:

1. Oraciones copulativas atributivas invertidas, constituidas por un Predicado Nominal (PN) que contiene un sustantivo que funciona como anáfora difusa de algún elemento del discurso previo (*cosa, caso*, y otros más específicos) y un adjetivo evaluativo. Este PN (o parte de él) aparece en una posición claramente focal, en un orden de palabras que permite, de un lado, establecer la conexión anafórica con el antecedente y, de otro, enfatizar el contenido evaluativo; en este mecanismo, por otra parte, desempeña un papel nada despreciable la posición de *por cierto*, así como la del verbo, que habitualmente separan los elementos del PN (ejs. 31, 32 y 35 *supra*);
2. Derivada de la anterior, también es posible la aposición comentario (Lapesa 1974 y Suñer 1999), con los mismos elementos que la anterior, pero sin presencia de verbo copulativo (ejs. 34 y 37 *supra*);
3. Por último, las construcciones de adjetivo incidental (Lapesa 1975: 259 y ss.), o incisos adjetivales (Suñer 1999: 544 y ss.), en especial con las formas del adjetivo *digno* (ej. 36 *supra*).

Todas estas construcciones poseen dos propiedades gramaticales que las hacen especialmente aptas para la función que desempeñan: contienen *elementos conectores* (sintácticos –conjunciones– y/o semánticos –elementos anafóricos–) que las vinculan a los enunciados anteriores, pero mediante una relación *sintáctica laxa*: coordinación, construcciones adjetivas explicativas, aposiciones, yuxtaposición³¹; la conjunción de estas dos propiedades permite la reproducción icónica de las propiedades discursivas de los enunciados: la relación temática con el segmento textual anterior, y, al mismo tiempo, la ruptura discursiva hacia una nueva perspectiva –la posición personal del autor– sobre el tema.

Por la altísima frecuencia de uso creemos que la relación del modalizador *por cierto* con las secuencias evaluativas, sobre todo en las construcciones copulativas, apositivas y adjetivas, se vuelve estrecha hasta quedar *rutinizada* (Haiman 1994). Lo muestra el hecho de que *por cierto* se convierte en un acompañante habitual de los enunciados evaluativos en el diálogo (ejs. 38 a 43):

(38) Discípulo: Cosa excelentísima y al hombre muy fácil de cumplir y agora ya me esfuerzo y alegre, pues qué tengo. *Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi?* Amar le he, servir le he y así pagaré mi obligación.

Maestro: *Cosa justa es, por cierto, que el amor sea pagado con amor*, porque éste es el que en sí y por sí agrada a Dios, el cual aunque riquísimo

31. En el esquema de De Vries (2007: 204) son todas ellas ejemplos de parataxis (no subordinación) y estructuras propias de las construcciones parentéticas. Igualmente señalan su relación con las construcciones parentéticas Blakemore (2005a) y los trabajos reunidos en Dehé & Kavalova (eds.) (2007).

poseedor de todos los bienes, y no tenga necesidad de nuestras cosas, quiere y demanda a nos este amor y con sólo él podemos a su magestad satisfacer. (1528-1542, Juan de Cazalla, *Lumbre del alma*, 128)

- (39) Dor. En tres cosas se conoce el hombre cuerdo, o la mujer cuerda: la primera en saber refrenar la ira, para no hacer repentina venganza; la segunda en saberse casar, y no pienses que llamo saberse casar saber buscar marido, sino buscarlo tal y tan virtuoso como debe; la tercera cosa es en saber regir su casa, el varón en lo que es obligado y la mujer en aquello que al oficio de mujer toca.

Eul. *Grande por cierto es tu saber*, no sé dónde deprendiste, pues jamás no fueste a estudio ni a escuelas. (1550, Pedro de Luján, *Coloquios matrimoniales*)

- (40) Había un epitafio [e]scrito en latín en una pared, y, parándose unos letrados a leerle, leíanlo tan bajo, que nadie lo oía. A la sazón paróse un soldado detrás de ellos, y, con no saber leer ni entender lo que decía, estaba diciendo:

– ¡Oh, qué bueno! ¡Lindo está, por cierto! (1562, Juan de Timoneda, *El sobremesa y alivio de caminantes*, 270)

- (41) Niña. ¿Qué hace la gente honrada? / Señores, ¿qué hay por acá?

Góm. Ya vuesa merced verá: / bien poquito más que nada.

Niña. ¡Qué buena junta, por cierto! / Pues bien, ¿qué se hace, señores? (1603, Agustín de Rojas, *Viaje entretenido I*, 57)

- (42) –Estos son –dijo el Cojuelo– potentados, príncipes y grandes señores del mundo, que van acompañando a la Fortuna, de quien han recibido los estados y las riquezas que tienen, y con ser tan poderosos y ricos, son los más necios y miserables de la tierra.

–¡Buen gusto ha tenido la Fortuna, por cierto! –dijo don Cleofás–. ¡Bien se le parece que tiene nombre de mujer, que escoge lo peor! (1641, Luis Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo*, 171)

- (43) D. Diego. –¿No han venido todavía?

Simón. –No, señor.

D. Diego. –*Despacio la han tomado, por cierto*. (1803, Moratín, *El sí de las niñas*)

Prueba también de esta estrechísima relación es el hecho de que otros adverbios de modalidad existentes en la época (algunos de origen tan antiguo como *por cierto*) como son *cierto*, *ciertamente*, *sin duda*, *en verdad*, *verdaderamente*, etc., no acompañan, extrañamente, durante el siglo XVI y XVII a este tipo de enunciados evaluativos³². Hasta tal punto se percibe esta asociación que el *Diccionario de Autoridades* (1729: s.v. *cierto*) ofrece como única definición de *por cierto* la siguiente: «adverbio que se suele usar cuando se alaba o se vitupera una acción».

Existió, por tanto, una conexión estrecha entre las construcciones evaluativas y el uso de *por cierto*. Es esta conexión unida a la función discursiva de tales secuencias lo que propició la evolución de *por cierto* a un marcador de digresión.

Ese desarrollo, por otra parte, se produjo en dos construcciones y contextos discursivos diferentes, que confluyeron en el XIX, y que pertenecen a los dos ámbitos de la variación medial (Koch & Oesterreicher 2007): el primero que estudiaremos es más propio de la escrituralidad, el otro de la oralidad.

32. Apenas se documentan 8 ejemplos en total en este contexto en el CORDE, a pesar de que *sin duda* y *ciertamente* son tan o más frecuentes que *por cierto* como adverbios epistémicos.

5.2 *Por cierto* en construcciones parentéticas

Es en los siglos XVI y XVII cuando, debido a la mayor retorización del discurso (cf. Oesterreicher 2004), comienzan a aparecer enunciados parentéticos breves incrustados en otros enunciados. En efecto, en los Siglos de Oro, y en paralelo a otros fenómenos que muestran una mayor conciencia de las restricciones que pesan sobre la construcción del discurso³³, los autores comienzan a utilizar y a multiplicar los llamados *incisos* o *construcciones parentéticas* (los *paréntesis* de la retórica clásica, Lausberg 1984: 209).

Estas construcciones coinciden con las secuencias evaluativas analizadas en el apartado anterior en la forma sintáctica: están formadas por construcciones de predicación en forma de relativas explicativas, copulativas invertidas, aposiciones-comentario y adjetivos incidentales (que, recordemos, son las construcciones señaladas por De Vries (2007) y Dehé & Kavalova (2007) como propias de las construcciones parentéticas); y desempeñan dos funciones discursivas relevantes: son aserciones que sirven para equilibrar los conocimientos de autores y destinatarios o para señalar la posición subjetiva del autor ante los eventos narrados o sus participantes. Es en estos últimos –los incisos evaluativos– donde se prodiga *por cierto*³⁴. La similitud sintáctica y funcional de estos incisos los conectan con las secuencias evaluativas vistas anteriormente, pero su brevedad y su naturaleza de predicación insertada o incrustada en otra los convierte en *digresiones clásicas*: el discurso se interrumpe –linealmente– para dar paso a un comentario al hilo de lo dicho, que indica al lector cuál es la posición del hablante con respecto a ello (ejs. 44 a 51).

- (44) Reprehende Christo a los que procuran los primeros assie[n]tos y lugares en las congregaciones, * y ellos con tanta ambición los buscan que aun aquellos que se alaban de seguir la perfección christiana están en continua discordia sobre sus precedencias, y aun muchas vezes se quiebran a esta causa las cabeças, *cosa por cierto digna que de vnos sea reída y de otros muy llorada*. Quiso Iesuchristo que estuuiesen tan apartados de tener pleitos, que si alguno por justicia les pidiesse la capa, le diessen también el sayo antes que pleytear con él. (1529, Alfonso Valdés, *Diálogo de Mercurio y Carón*, 84)
- (45) Apión, griego (según refiere Aulo Gelio en el catorzeno libro de sus Noches áticas), como testigo de vista escribe (y también lo afirma Eliano en el Libro de los animales) que, en unas fiestas que se hizieron en Roma muy solemnes, donde en la plaça o circo, que llamavan el Máximo, se echavan muchas bestias fieras (leones y onças y otras bestias bravas), y allí [se] echavan esclavos y otros hombres condenados a muerte para pelear con ellos, que muriessen o se deffendiessen varonilmente (*espectáculo y fiesta, por cierto, de mucha crueldad*), acaesció, pues, [que], entre los otros hombres que allí fueron echados, fue uno llamado Androclo esclavo de un cónsul. (1540-1559, Pedro Mexía, *Silva de varia lección*, I, 543)
- (46) Y una de las cosas en que más este caballero [Amadís] mostró su prudencia,

33. Sobre todo relacionadas con la necesidad, por una parte, de equilibrar conocimientos de fondo entre autor y lectores, y, por otra, de explicitar las relaciones entre enunciados, lo que conduce a una mayor sintactización de la organización textual –revelada en la formalización de relaciones de anáfora y la multiplicación del uso de conectores, que está impulsada por el aprendizaje de la retórica clásica y la imitación de modelos clásicos e italianos (v. Bustos Tovar 2002, Cano 2007b, Pons Rodríguez 2007).

34. En las primeras no aparecen modalizadores epistémicos.

- valor, valentía, sufrimiento, firmeza y amor, fue cuando se retiró, desdeñado de la señora Oriana, a hacer penitencia en la Peña Pobre, mudado su nombre en el de Beltenebros, *nombre por cierto significativo y propio para la vida que él de su voluntad había escogido*. Así que me es a mí más fácil imitarle en esto que no en hender gigantes, descabezar serpientes, matar endriagos, desbaratar ejércitos, fracasar armadas y deshacer encantamientos. (1605, Cervantes, *Quijote*, 1ª Parte, 275)
- (47) Bien creo yo –respondió don Quijote– que si Sacripante o Roldán fueran poetas, que ya me hubieran jабonado a la doncella, porque es propio y natural de los poetas desdeñados y no admitidos de sus damas (fingidas, o fingidas en efeto de aquellos), a quien ellos escogieron por señoras de sus pensamientos, vengarse con sátiras y libelos, *venganza por cierto indigna de pechos generosos*; pero hasta agora no ha llegado a mi noticia ningún verso infamatorio contra la señora Angélica, que trujo revuelto el mundo. (1615, Cervantes, *Quijote*, 2ª Parte, 639)
- (48) Sábado 24, en la audiencia que dió el Rey, le habló un soldado de Flandes de partes, puestos y servicios, representándoselos todos brevemente. Díjole el Rey: «Yo tendré cuidado». Y esto fué al irle á dar el memorial que retiró de presto, diciendo: «No, señor: no es razon que cosas mías, ni heridas que tengo recibidas en servicio de V. M., le pongan en cuidado, que me basta por premio el que se le haya dicho á boca». *Bizarría española, por cierto grande*. Mandóle le dejase el memorial y papeles, y al día siguiente le dió todo cuanto pedía y más. (1654-1658, J. de Barrionuevo, *Avisos*, 393)
- (49) En cierto estudio nos hallamos un día, donde se descogió un hermosissimo lienço de aquella mano. Era de la fuga, y desastre de Absalon, *celebre por cierto con razon por la viveza de las colores, y por la valentia de su primor*. Corriose el velo, y era esta la pintura. (1662, Espinosa Medrano, *Apologético a favor de D. Luis de Góngora*, 491)
- (50) Cicerón habló mucho de su hija Tulia después que falleció esta señora. Amábala con extrema ternura, y dexó en varias epístolas suyas grandes testimonios del desconsuelo y aflicción que su muerte le ocasionó. Su amor y su dolor llegaron al punto de enloquecer en cierto modo a aquel grande hombre [...]. Pero, nunca hizo memoria de sepulcro erigido a su hija; antes bien en algunas epístolas a Atico, protesta que le desagrada todo lo que huele a sepulcro. De modo que, bien lexos de hallar en las obras de Cicerón vestigio de la llama sepulcral inextinguible (*digna por cierto de que hiciesse alguna memoria de ella, si la huviesse encendido, o quisiesse encenderla*) al honor de su hija, le vemos desviado de toda construcción de sepulcro, porque su pasión amorosa solo le inclinaba a ara y templo. (1730, Feijoo, *Teatro crítico*, 56)
- (51) Censor conozco yo a quien le presentaron en un mismo día la cuenta de su lavandera y el contrato matrimonial de su hija, y en la primera puso: «Imprimase»; y en el segundo: «No puede correr, por ser contra las prerrogativas del altar y del trono, y encerrar alusiones inmorales». Y tenía razón, porque al matrimonio se sigue lo que tú sabes, *cosa por cierto inmoral y hasta fea en cuanto a ornato*.
Chanzas aparte; no es el mío, que es hombre en verdad racional si los hay [...]. (1836, Larra, *Dios nos asista*)

Es en estos contextos parentéticos evaluativos, y como resultado de la elevada frecuencia de aparición en ellos de *por cierto*, donde se produjo la reinterpretación de esta unidad como señalador de digresión. Creemos que, como

señala Haiman, la vinculación de *por cierto* a estas secuencias produjo progresivamente dos de los efectos que Haiman (1994) señala para la ritualización de un uso lingüístico: (a) *la habituación* o vaciado del significado original de un elemento por su repetición en una estructura; y (b) *la emancipación*: el significado original da paso a una interpretación más simbólica del elemento ligado a la construcción; en este caso, el valor de paréntesis o inciso que posee la construcción se vincula, *metonímicamente* (Hopper & Traugott 1993), al uso de *por cierto*. Este cambio está motivado por las propiedades sintácticas y semánticas-discursivas de la construcción parentética: con respecto a la primeras, la interrupción de la linealidad sintáctica, para insertar una predicación independiente³⁵; de las segundas, la ruptura del hilo discursivo para introducir una predicación, que aunque conectada anafórica y temáticamente con entidades discursivas, supone una ruptura en la progresión de la narración o descripción.

Creemos, además, que en este proceso de reinterpretación intervino de manera decisiva otro factor sintáctico: la posición interior de *por cierto* en estos enunciados. Esta posición pudo coadyuvar a la pérdida del valor epistémico, puesto que no era –ni es– la habitual de los adverbios de modalidad³⁶.

Una vez asumido ese nuevo significado o instrucción de ruptura discursiva y conforme se debilitara su valor epistémico, los hablantes pasarían a emplear *por cierto* con mayor libertad, en el sentido temático y pragmático, bien para acompañar a información relevante para la comprensión del enunciado huésped –información adicional sobre su contenido o sobre la actitud del hablante–, bien para introducir “relevancias marginales” (conocimientos y creencias asociadas enciclopédicamente o individualmente a algún elemento del enunciado –las entidades participantes en el evento o el evento mismo; v. Dascal & Katriel 1981).

De aquí se desprenden varias propiedades de *por cierto* que se han señalado:

1. La ambigüedad que durante mucho tiempo soporta *por cierto*: en efecto, en muchos ejemplos de los siglos XVI, XVII, XVIII y XIX *por cierto* puede interpretarse a la vez como digresor y como epistémico-evidentivo o intensificativo (de ahí su conmutabilidad en algunos casos por *ciertamente*, como señalan Fuentes 1992, Mateos Rodríguez 1996 o Reig Alamillo 2007).
2. La naturaleza necesariamente gradual de la desviación temática que introducen los comentarios digresivos señalados con *por cierto* (Acín Villa 1999, Reig Alamillo 2007).

Todas estas propiedades son residuos de su evolución, puesto que la pérdida de las características originales ocurrió lentamente y las funciones nuevas y antiguas pueden convivir durante largo tiempo.

¿Cuándo podemos hablar de una interpretación prevalente como digresor? La respuesta es compleja, y nos obliga a examinar otras dos características del uso de *por cierto* como modalizador epistémico:

35. Las estructuras parentéticas, en este sentido, podrían considerarse como la *gramatización* de los desvíos discursivos, en los que, como ha señalado Blakemore (2005a) y confirma Kavalova (2007), se ofrece información necesaria para la comprensión cabal de las inferencias extraíbles del anfitrión. V. también Look (2007) para las funciones discursivas de las relativas explicativas.

36. La posición interior –o final– explica, por otra parte, la deriva que tomó *por cierto* como cuantificador-intensificador de adjetivos y adverbios. Sin embargo, no se terminó de fijar su colocación ante el elemento modificado, lo que seguramente frustró su evolución completa en este sentido. A ello hay que añadir su opacidad morfológica –carece de la morfología de los adverbios y conserva la apariencia de sintagma preposicional– frente a los epistémicos en *-mente*: *ciertamente*, *claramente*, *evidentemente*.

1. su valor intensificador, cuasi cuantificador de la cualidad atribuida³⁷ (Mateo Rodríguez 1996, Reig Alamillo 2007, Estellés 2009);
2. el carácter intersubjetivo (Nuyts 2001), consabido (Fuentes 1992, 1995) o de validez general (Martín Zorraquino & Portolés 1999) que se puede atribuir a la cualificación epistémica de *por cierto*.

Con respecto a la primera, creemos que el significado cuantitativo-intensificativo que adquiere *por cierto* en ciertos contextos se originó en la cualificación epistémica que tenía este elemento en los enunciados evaluativos: si se asevera con la máxima certeza y seguridad que una entidad posee una cualidad determinada, se puede dar por sentado que la posee en grado prototípico, que es un posible representante prototípico de esa cualidad, por lo que se está implicando que la presenta en grado considerable.

Con respecto a la segunda, el uso de *por cierto* como epistémico a partir del XVII parece servir para mostrar acuerdo con lo dicho anteriormente (bien explícito, bien como conclusión) o con presupuestos compartidos por los interlocutores³⁸.

Por tanto, solo en los casos en que (a) no exista una evaluación explícita o (b) no se pueda suponer un acuerdo general sobre la validez de la aserción (el hablante introduce información que no forma parte del trasfondo común a los posibles destinatarios), podrá asegurarse que se emplea únicamente para indicar digresión y que de modalizador epistémico ha pasado a convertirse en un estructurador de información (Martín Zorraquino & Portolés 2009, Portolés 2010) de demarcación discursiva (López Serena & Borreguero 2010)³⁹. En los demás casos, su inserción en una construcción parentética siempre arrojará dudas sobre su interpretación (mientras coexista el *por cierto* epistémico en otros contextos). Tal ambigüedad, no obstante, es una condición necesaria para el cambio, pues solo si el destinatario puede asignar ambos valores a la unidad (como epistémico y como posible digresor) podrá terminar atribuyendo más fuerza a uno o a otro, y provocar dicho cambio.

Por otra parte, la progresiva inserción de *por cierto* en paréntesis no evaluativos, unida a la progresiva desretorización del discurso que se opera, sobre todo, desde finales del siglo XVIII provoca también cambios en la sintaxis de las construcciones parentéticas: van desapareciendo las copulativas invertidas –más retORIZANTES–⁴⁰, y aumentan su frecuencia las construcciones explicativas: aposiciones y adjetivos incidentales, pero, sobre todo, las oraciones de relativo explicativas, donde *por cierto* puede ocupar una posición más propia de los marcadores discursivos: inmediatamente tras el sintagma relativo, esto es, externa a la aserción⁴¹ (ejs. 52 a 60).

37. Y que existe ahora en *ciertamente*: *Es ciertamente precioso*. V. nota 23 *supra*.

38. Recuérdese, además, que su uso en conclusiones de secuencias argumentativas potenciaba ese valor intersubjetivo u objetivador de la cualificación epistémica.

39. Es también en ese caso cuando podemos hablar de una pérdida de significado composicional que lleva aparejada la decoloración semántica (*bleaching*), puesto que el significado epistémico se difumina y su contenido pasa a ser una instrucción sobre la función del enunciado que lo contiene en relación con la estructuración temática de la secuencia. Estamos, pues, ante un proceso de lexicalización que acompaña habitualmente a la formación de los marcadores discursivos procedentes de sintagmas (Traugott 1995; Girón 2007).

40. Recuérdese que además de la inversión del orden de constituyentes, el marcador ocupaba una posición interior rompiendo no solamente la estructura oracional, sino con frecuencia la sintagmática.

41. Las oraciones de relativo permiten además explicitar la relación anafórica del inciso con (algún elemento) del enunciado en que se inserta este.

- (52) Metieron con D. Martín de Lanuza á un criado antiguo; pero con advertencia que no había de salir de allí jamás, conformándose, por servirle, con esta prision voluntaria, *por cierto poco usada en estos tiempos*. Dícenme que aún no ha perdido lo encrespado que estaba y acedo de condicion, y que chancea del mismo modo que cuando estaba por acá fuera. Cuando le llevan la comida, vivir quiere, y hace bien, que el tiempo acaba muchas cosas. (1654-1658, J. de Barrionuevo, *Avisos*, 285)
- (53) En fin, la mañana del día último que estuvo en mi casa (*era, por cierto, martes; que martes había de ser un día tan aciago para mí*), después de habernos desayunado juntos, me dijo que era preciso encerrarnos. (1758, Padre Isla, *Fray Gerundio*, 930)
- (54) El público hizo repetir una scena, que por cierto era una traducción libre de la Égloga de Virgilio: «Dic mihi Dameeta cuyum pecus?» (1793-1797, Moratín, *Viaje a Italia*, 415)
- (55) El cabriolé (*que por cierto era alquilado*) produjo un hombre chiquitillo y lenguaraz. (1842-1851, Mesonero Romanos, «Una noche de vela», *Escenas y tipos matritenses*, 357)
- (56) Yo buscaba el número 4 de la calle de para tomar puerto en casa de un amigo, y no bien le hube hallado cuando, sin reparar apenas en lo inmundo del portal, infestado por los vapores que exhalaban los dos depósitos que hasta la presente parecen indispensables en la mayor parte de los portales de esta corte, y sin mirar tampoco lo empinado, estrecho y oscuro de la escalera, subí a tientas, y llamé en el cuarto que me figuré ser el del amigo; pero se me dijo que no era allí, y que tal vez sería otro número 4 que había enfrente. Atravesé corriendo la calle, subí a la otra casa (*cuyo número por cierto estaba cubierto con una enorme muestra que decía: Halmacén de acey-te-vinagre, velas de sevo y demás comestibles*), pero tampoco era allí, y sólo pude sacar en limpio que aun había otros dos números 4 en la tal calle. (1833, Mesonero Romanos, *Escenas de 1833 Panorama matritense*, Primera serie)
- (57) Pues ¿y mi sobrina? —exclamó uno de los canónigos, *que por cierto era penitenciario*—. Mi sobrina dice que los sacerdotes no deben visitar comadres... (1874, Alarcón, *El sombrero de tres picos*)
- (58) No es ése, el de la conmemoración, como les decía, el único propósito de este congreso [el Congreso de Intelectuales y Artistas], hay un propósito más amplio, pero mejor que yo lo explica una parte del manifiesto con el cual se ha convocado a los participantes, *un manifiesto que, por cierto, han firmado cuatro de los asistentes a este debate*. Les leo solamente un párrafo, dice así: Lo que interesa cincuenta años después después de la celebración, como les decía, del otro Congreso de Escritores Antifascistas, lo que interesa cincuenta años. (1987, *Debate TVE sobre el compromiso de los intelectuales*, apud CREA)
- (59) Primer intento de Rous, primeros tres puntos para Inglaterra. Ahí está la repetición de la patada del zaguero inglés, desde unos treinta y ocho metros a la izquierda de los palos franceses. Es un jugador veterano ya de treinta años que, como decíamos, hace tres semanas sufrió un ka-o técnico, y hubo de ser retirado en Dublín. Este es un aspecto de Twickenham, de la catedral del rugby, del auténtico santuario, *cuya hierba, por cierto, no puede ser pisada por nadie excepto por los jugadores en los partidos internacionales o bien en las finales de los campeonatos británicos*. Y este es el zaguero francés, Serge Blanco, un veterano ya del Torneo de las cinco Naciones, (1987, *Estadio 2*, TVE2, apud CREA)

- (60) Descubrió Kus-Kus, asombrado una vez más, aunque amargamente esta vez, que es imposible enumerar lo olvidado en cuanto tal; lo que Kus-Kús enumeraba eran, sencillamente, los recuerdos de las cosas que volvían. Sólo que ahora resultaban mucho más precisos, fulgurantes e inevitables que antes de olvidarlos, como si aquella pasajera sombra del olvido los hubiese nutrido, recrudescido, agigantado. De la sensación de felicidad ahora, al volverse un recuerdo, sólo quedó el olvido, el último olvido de la lista de Kus-Kús, *que Kus-Kús, por cierto, no acabó nunca de atreverse a enlistar*. (1983, A. Pombo, *El héroe de las mansardas de Mansard*, 167)

5.3 *Y por cierto que*: cambio de tema e interacción conversacional

Nos hemos centrado en las secuencias evaluativas y las construcciones parentéticas, pero hemos dejado a un lado los enunciados unidos, en el nivel discursivo, por oraciones copulativas. Procedente de la organización textual típicamente medieval, más acumulativa que explícitamente jerarquizada, esta construcción, que también se empleó para introducir secuencias evaluativas, se documenta bastante menos en los Siglos de Oro y siempre en las secuencias dialogadas. En ella, *por cierto* aparece antepuesto a la oración, inmediatamente tras la conjunción, en la posición canónica para los adverbios epistémicos, e incluso puede desarrollar un *que* señalador de predicación: *e/y por cierto que*⁴².

Nuestra hipótesis es que *y por cierto que* desarrolló en la oralidad conversacional posibilidades que el *por cierto* interior no poseía y que convergen con la de este para favorecer su cambio a marcador de digresión. Así, a la ruptura de la modalidad o tono discursivo (con la intromisión de la subjetividad que ya analizamos), *y por cierto que* añade la posibilidad de convertir el enunciado evaluativo en un elemento para la progresión temática, primero, en la conversación, es decir, para realizar un movimiento o intervención que permite al hablante elaborar el tema del turno anterior en una perspectiva nueva propia (cf. los conceptos de “hablar acerca del tema” y “temas de los hablantes” de Brown & Yule 1993) y, después, en textos escritos, con la misma función (ejs. 61 a 66):

- (61) La infanta Olimba, que así se llamava aquella donzella, llegóse a él y dixo: – Mi buen señor, quexoso despertáis. *Sabed que a los buenos cavalleros les vienen las estrañas aventuras* y ansimesmo las cosas que Dios tiene ordenadas no pueden dexar de passar.
– Vós, señora, dezís gran verdad –dixo don Duardos–. *Y por cierto, yo tengo por estraña cosa de fallaros en este lugar. Ruégovos, mi buena señora, que vós me digáis toda vuestra fazienda y d'estos donzeles que aquí veo con vos*.
– Eso faré yo de grado –dixo Olimba–[...] (1512, *Primaleón*, 172)
- (62) Preguntava yo los días passados a un cavallero cuántos hijos tenía, y dezíame: «Tengo tres y los dos son en extremo torpes y para ninguna cosa son hábiles, y el otro es el mejor jugador de todos juegos que avéys visto *y, por cierto, que me huelgo mucho d'ello*». E yo le dixé: «En verdad señor que de buena virtud alabáys a vuestro hijo, y de gran cosa os holgáys que sepa». (1553, Cristóbal Méndez, *Libro del ejercicio corporal y de sus provechos*, f. xxxvv)
- (63) Amadeo. ¡Pluguiera a Dios / que no hubiera hablado tanto!
Marcela. Amor le saca de tino; / mas no sé quién le avasalla. / Si se lo pregunto,

42. La aparición del subordinante *que* unido a *por cierto* es muy escasa en todas las épocas hasta el XX. Dado el valor epistémico que posee en esos raros ejemplos, es más que probable que en un origen sea importado de las construcciones predicativas con tener con valor performativo (*tengo por cierto que, ten por cierto que*) que sí son muy frecuentes en el Siglo de Oro.

calla; / solloza si lo adivino. / *Y, por cierto que hace mal / y procede como necio: / que de sensible_me precio, / si no de sentimental. / Siento los males ajenos, / soy su amiga verdadera; / y satisfacer debiera / mi curiosidad al menos.* (1831, Bretón de los Herreros, *Marcela o ¿cuál de los tres?*, 84)

- (64) Me pides novedades, y *por cierto que aquí es poco menos que Mallorca para ellas, pues el país no las produce y los de Madrid no escriben sino las de gaceta, y para sacar una carta es menester tres o quatro, excepto Távora que es puntual, pero no es su fuerte el dar noticias.* (1768, Conde de Fernán Núñez, *Carta*)
- (65) Nadie mejor que Guevara puede asegurar la verdad de estos hechos, y ninguno como él merece el asenso, por testigo ocular, por lo internado que estuvo en el negocio; *cujus pars magna fuit*, por el interés que ambos partidos tuvieron en ganarlo, por el desinterés e imparcialidad que en todo mostró, por los peligros á que se expuso, por la libertad que siempre manifestó, por la pureza de sus intenciones sobre que ninguno ha dudado, y últimamente por la mucha sabiduría y vastísima instrucción que nadie puede negarle, y todos debemos envidiarle, tanto en las ciencias eclesiásticas, como en la erudición y literatura profana. *Y por cierto que las de Guevara no eran puras conjeturas y sospechas. A él le dió en la nariz que el Obispo de Zamora quería ser Arzobispo de Toledo; pues Arzobispo de Toledo se hizo él mismo por su propia autoridad, sirviéndole de bulas las espadas y escopetas de sus secuaces. No me acuerdo de los otros conjurados si lograron lo que pretendían.* (1811, Fray Francisco Alvarado, *El filósofo rancio*, 149)
- (66) Yo asistí el otro día al juramento que prestó una corporación de esta corte, y *por cierto que tuve un rato muy divertido, porque fue tal la jarana y la gresca que se armó que era cosa de reír uno las tripas.* Verdad es que estaba abierto el libro de los Santos Evangelios; que había delante la imagen de nuestro Redentor Jesucristo (y por cierto que era de plata); que se les puso a cada individuo la señal de la cruz y se interpeló el augustísimo nombre de Dios. (1820-23, Sebastián de Miñano, *Sátiras y panfletos del Trienio Constitucional*, 119).

Esta construcción coordinada copulativa –y *por cierto que*– se documenta, sobre todo, a partir del XIX en dos ámbitos diferentes:

1. En la interacción conversacional, donde el predominio del valor de progresión temática sobre lo evaluativo permite que, paulatinamente, y *por cierto que* se pueda convertir en un elemento de vinculación de intervenciones –dentro del mismo turno, primero, y en turnos sucesivos⁴³, después, según la documentación– con mayor o menor relación temática⁴⁴; cuanto más difícil sea para el destinatario reconstruir tal relación o menor sea la pertinencia que asigne a la información contenida (compárese ejs. 67, 72 y 73 con los restantes *infra*), mayor será la probabilidad de interpretar *por cierto* como *señalador de cambio de tema* (Acín Villa 1999, Reig Alamillo 2007)⁴⁵:

43. Distinguimos, siguiendo a la Escuela de Ginebra, entre intervención o movimiento y turno (cf. Kerbrat-Orecchioni 1999).

44. De nuevo, hay que tener en cuenta que en los textos literarios la ruptura temática siempre está determinada por la finalidad que tiene en la obra la secuencia que la contiene (caracterizar un personaje, hacer progresar la trama, etc.), por lo que la “desviación” de las intervenciones introducidas con *por cierto* ha de evaluarse en relación con la progresión del diálogo hasta ese momento y no en relación con los temas o cuestiones globales planteadas en el texto en conjunto (cf. Bustos Tovar 1996, 1998, 2001).

45. Teniendo en cuenta, claro está, que la definición del tema del que se trata en un determinado momento no es un concepto estático y fijado, sino sometido a negociación y manipulación por parte de

- (67) Un hombre de carácter tuvo la bondad de venir a buscarme a mi casa de campaña y, *por cierto que, a la hora, me hallaba yo en uno de los apartamentos que están a nivel con el parterre*; porque como el pavís es de bello mármol y el depósito de la gran fuente cae debajo de él, sobre lograrse el más bello golpe de vista, hace una estancia muy cómoda contra los ardores de la estación. Este hombre de calidad estaba penetrado de dolor por cuanto habían arrestado a un hijo suyo, haciéndole criminal de no sé qué pretendidos delitos, que, todo bien considerado, se reducían a unas puras bagatelas, y venía a suplicarme tuviese con él la complacencia de interponer mi crédito con el ministro para que se le levantase el arresto.

Iba a proseguir y, no teniendo ya paciencia para sufrir [...] (1758, Padre Isla, *Fray Gerundio*, 695)

- (68) – [...] No es eso, digo que te equivocas en creer que no ha parecido por acá don Eduardo. Sí señor, nos ha hecho una visita; y *por cierto que ha estado muy fino, muy galante y cortés... menos al hablarnos de su novia, y a la despedida.*

– Lo comprendo, se habrá incomodado por mi tardanza –exclamó con disgusto el artista–. Habrá sentido mucho que se retarde un día más el retrato. (1850, Ayguals de Izco, *La bruja de Madrid*, 438)

- (69) Y los dos viajeros, después de haber reconocido sus cabalgaduras, que sea por cansancio, sea por una completa indiferencia, se habían quedado quietas después de haber derribado a sus jinetes, se acercaron a la casa, a cuya puerta llamó el desconocido de una manera particular, como si fuese seña de antemano convenida entre él y los habitantes de ella.

– ¿Es decir, que usted se dirigía a esta casa? –preguntó Gil Gómez.

– Sí, y *por cierto que me ha hecho usted perder un cuarto de hora de un tiempo precioso en que he contado hasta los minutos.* (1858, Juan Díaz Covarubias, *Gil Gómez el insurgente*, 175)

- (70) Al concluir su relación, y después de contar cómo había pasado del Bahama al Santa Ana, mi compañero dio un fuerte suspiro y calló por mucho tiempo. Pero como el camino se hacía largo y pesado, yo intenté trabar de nuevo la conversación, y principié contándole lo que había visto, y, por último, mi traslado a bordo del Rayo con el joven Malespina.

– ¡Ah! –dijo–. ¿Es un joven oficial de artillería que fue transportado a la balandra y de la balandra a tierra en la noche del 23?

– El mismo –contesté–, y *por cierto que nadie me ha dado razón de su paradero.*

– Pues ése fue de los que perecieron en la segunda lancha, que no pudo tocar tierra. De los sanos se salvaron algunos, entre ellos el padre de ese señor oficial de artillería; pero los heridos se ahogaron todos, como es fácil comprender, no pudiendo los infelices ganar a nado la costa. (1873, Pérez Galdós, *Trafalgar*, 143)

- (71) Bueno aparte de que yo el artículo de de Antonio Muñoz Molina lo he leído a lágrima suelta, encantada de la vida, y decir además que me parece un poco... por ir al fondo de lo que de lo que él mantiene en su artículo ¿no?, que cada uno va... está en sus cosas ¿no?, muy ocupado ¿no?, estamos cada uno en nuestras patrias particulares de todo tipo ¿no?, y no hemos tenido tiempo, «entre todos la mataron y ella sola se murió», de defender, de recibir y homenajear a esos hombres como se merecen, esos hombres que olvidaron sus patrias para ir en

los participantes y que, por tanto, cualquier intento de cambio o elaboración personal de un tema por parte de uno de ellos puede o no ser admitido por los demás dependiendo, entre otras cosas, también de las restricciones del evento de habla en que estén inmersos.

busca solamente de una, a luchar solamente por una verdadera y maravillosa patria que es la única que vale la pena defender, la de la libertad, ¿no? *Y, por cierto, que fíjate, Antonio, estaba yo esta tarde leyendo el libro de Fernando Savater, «Contra las patrias», y me encontraba con este párrafo... (Hora veinticinco, Cadena SER, 6/11/96, apud CREA)*

- (72) Es que esta maldita venda –dijo Bringas dando un suspiro– me agobia, me pesa como si fuera el bastión de una muralla... Es verdad que padezco mucho cuando me hiere la luz; pero también la impaciencia, y sobre todo la oscuridad me mortifican horriblemente... Es un consuelo ver de rato en rato alguna cosilla, aunque sólo sea la cavidad de la habitación, con los objetos confusos y como borrados; es consuelo verte, *y por cierto que si no me engaña esta pícaro retina enferma, tienes puesta una bata de seda...* La que te dio Agustín, ¿no la habías deshecho para cortar un vestido a la niña? Aínda mais, * la que llevas ahora es de un color así como grosella... (1884, Pérez Galdós, *La de Bringas*, 160)
- (73) – Buenas tardes, Antonia, dijo, vengo a hacerte un regalo, porque sé que tal consideras el que te proporcionen un medio de hacer bien. ¡Velay, una joven huérfana que va a Madrid sin un cuarto! No sabe a dónde pasar la noche y es preciso que le des hospedaje.
– Partiremos con mucho gusto cama y cena, dijo Antonia, levantándose y abrazando a Clotilde con singular cariño. ¿Y tu mujer y tus hijos?, añadió dirigiéndose a Juan.
– Todos buenos, gracias a Dios, respondió éste, *y por cierto que me voy corriendo, que mi casa está lejos, y aquellos angelitos me estarán esperando para cenar [...]* (1876, Ángela Gras, *El copo de nieve*)
- (74) – Pues yo he hecho muchas preguntas orales de oposición, y las preguntas orales pues son es un intercambio rápido.
– Sí.
– Dos minutos y medio, no está la cosa para perder el tiempo en florituras.
– *Y por cierto que a usted creo que se divertía bastante cuando estaba en la oposición como parlamentario.* Quiero decir porque tenía un protagonismo bastante.
– Bueno (*Los desayunos de Radio Nacional*, 08/05/97, RNE 1, Entrevista, apud CREA)
- (75) – ¿Y has ganado mucho dinero?... Dímelo aquí, en confianza.
– No he hecho nunca el balance; pero he ganado lo bastante para poder vivir a mi gusto y llegar a ser lo que constituía la suprema aspiración de mi vida: labrador con cortijo propio.
– Sí; *y, por cierto, que a todos he oído decir que La Coronela es una finca magnífica.* (1947, El Caballero Audaz, *El Libro de los toreros. De Joselito a Manolete*, 75)
2. En los discursos monologales (pero con cierta cercanía a la variedades orales), sobre todo a partir del XIX, cuando se hace muy abundante, donde confluyen con las construcciones no coordinadas vistas en el apartado 4.1: siguen apareciendo preferentemente de forma independiente (ejs. 76 y 77), pero también pasan a insertarse como construcciones parentéticas que introducen incisos o comentarios del hablante con valor evaluativo (78-83), unas veces explícito y otras implícito, cuya pertinencia en relación con la información transmitida por el enunciado en el que se insertan es variable⁴⁶:

46. Hay que tener en cuenta que en los textos pertenecientes al dominio de la distancia comunicativa

- (76) La madera de la nangca es amarilla, sólida, durable y sobre todo excelente para labrar instrumentos como arpas, rabeles, etc., porque es de suyo muy sonora y tan fina, que no se conoce en élla la hebra. Los naturales labran de esta madera estos mismos instrumentos músicos, pero no de tablitas unidas como en Europa, sino de caja entera cavada en la misma madera; *y por cierto que estos instrumentos, así fabricados, no son de menor sonoridad que aquellos*. De la misma suerte hacen las guitarras, violines, violones y rabeles. (c. 1754, Juan José Delgado, *Historia general sacro-profana, política y natural de las islas del Poniente llamadas Filipinas*, 512)
- (77) Mas ¿cómo se hace esto? Señor, un Gobierno que tiene todos los millones que quiere para hacer los acopios, no puede dudarse de que ningún particular puede entrar a competir con él, ni por consiguiente, que puede darlo a un precio mucho más bajo, aun cuando su ganancia sea más moderada, pues esta ganancia, aunque en cantidades pequeñas, forma una masa considerable que no pueden conseguir los demás particulares. ¿Se busca utilidad? Pues adóptese este medio. Yo he comprado el tabaco Brasil a 2 1/2 reales en Alicante, *y por cierto que no lo entré por miedo; pero era tabaco hermoso*. Pues si esto sucedía entonces, cuando se había bajado algo, quedando a 10 reales, ¿cuánto ganaría la Hacienda? Lo que va de 2 1/2 a 10, que es a lo que se vende: y así tenemos que la Hacienda se absorbe toda la utilidad que resulte de la venta del tabaco que se consume en España, dándolo más barato que nadie (1821, Juan Romero Alpuente, *Intervenciones en las Cortes Ordinarias*, 439)
- (78) Las señoras ya jamonas y curtidas se suelen conservar también maravillosamente con estos fríos. Lo único visible que con facilidad se les echa á perder, *y por cierto que es muy grande lástima*, son los dientes; lo cual proviene, sin duda, de tanto confite y tanta chuchería como engullen (1847-1857, Valera, *Correspondencia*, II, 117)
- (79) Me he lastimado profundamente de que el Sr. Senador haya acogido y dado como reglas generales las que sólo corresponden a poblaciones muy excepcionales, como Madrid, única tal vez en ese género, fuera de alguna capital de provincia en que sucede lo mismo. De suerte que S.S., bastante exagerado en eso, habría visto que su exageración era mucho mayor si se hubiera tomado el trabajo de consultar la tarifa de cualquiera nación extranjera, la tarifa, por ejemplo, de Napoleón, relativa al clero de París, *y por cierto que no cito un nombre muy ultramontano que digamos, ni muy clerical*. Pues bien; los derechos de los entierros en esa tarifa se diferencian por cruz de madera, por cruz de plata y por cruz de oro, llevándose hasta 30.000 francos por Reales ordenanzas, y en virtud de decretos cuya abolición hasta ahora no han podido conseguir los arzobispos. (1863, Nicomedes Partor Díaz, *Discurso*)
- (80) Pero ¿qué diablos de pruebas se necesitan contra El Censor, cuando le he oído yo a uno de sus editores (*y por cierto que es uno muy flacucho, muy descolorido y muy feo*) decir, delante de más de veinte personas, que no tendría más gusto que el de saber que un ministro había hecho alguna gran picardía para tener la satisfacción de publicarla con todas sus letras? (1820-23, Sebastián de Miñano, *Sátiras y panfletos del Trienio Constitucional*, 292)

como son los aquí presentados, no podemos pensar en una interrupción de la linealidad discursiva debida a un olvido o a una ocurrencia (Blakemore 2005a), puesto que son textos planificados. Por ello, la “interrupción” es siempre intencional –un recurso del autor para introducir información que le interesa transmitir– y, en este sentido, su nivel de pertinencia puede ser más fácilmente perceptible para los receptores.

- (81) Los dos costeños, que eran los sostenedores de la fiesta, mantenían el buen nombre de su habilidad con soltura y gracia, haciendo subidas y variantes muy extremadas, y poco oídas hasta entonces, y entonando la voz por lo nuevo y bueno, ya con sentido, ya con desenfado. El más mancebo de los dos Gerineldos * (*y por cierto que tenía muy buen corte*) no quitaba ojo de la Polvorilla, quien, por su parte, le pagaba, unas veces a hurto y otras bien a las claras, con miradas muy expresivas aquella preferencia y afición. (1847, Estebanez Calderón, *Escenas andaluzas*, 211)
- (82) así, es preciso que el canon se aplique con toda integridad de su texto; y que se dé razón entera, señor, a los principios que nos rigen, y de los que nunca jamás me he separado. Tanto es así, que no es este un caso nuevo para mí, no, señor; allá por los años de 42 ya dije yo (*y por cierto que se convirtió en práctica inconcusa del tribunal de Valencia*) ya dije yo [...] (1854, Vicente Fidel López, *La novia del hereje*, I, 307)
- (83) – Napoleón no viene acá sino con la espada en la mano –continuó doña Ambrosia–. El padre Salmón de la orden de la Merced, que estuvo esta mañana en casa (*y por cierto que se llevó media docena de huevos como puños*), me dijo que a él no se le escapa nada, y que tendremos guerra con los franceses. (1873, Pérez Galdós, *El 19 de marzo y el 2 de mayo*, 196)

Insertada dentro de otro enunciado como construcción parentética, por la documentación manejada, parece más propia de los textos escritos, pues se documenta más difícilmente en los textos pertenecientes al ámbito de la oralidad, lo cual no es extraño, ya que interrumpe la linealidad discursiva.

6. Confluencia y multiplicidad de valores

Dada la identidad formal de la secuencia *por cierto* y de la igualdad de funciones alcanzada en las construcciones parentéticas, era esperable que sus formas de aparición terminaran resultando intercambiables, de modo que hoy *por cierto*, *por cierto que*, y *por cierto y* y *por cierto* que resulten indistinguibles en sus valores⁴⁷ y que la selección de una u otra responda, primero, a restricciones sintácticas relativas a las posibilidades de conexión de la construcción implicada (si se trata de un enunciado parentético constituido por una oración de relativo explicativa, una aposición o un adjetivo debe utilizarse *por cierto*; *que* no puede introducir oraciones distintas de las declarativas), y, en segundo lugar, cuando aquellas no tengan efectos, como ocurre en los enunciados independientes, a efectos de estilo o registro no bien estudiados aún (v. Mateos Rodríguez 1996), a lo que habría que sumar los efectos interpretativos que la presencia de *y* provoca en las construcciones parentéticas (Blakemore 2005a y b)⁴⁸.

Es por ello por lo que resulta tan complejo determinar un único valor para este marcador, puesto que en él han convergido la señalación tanto de la digresión entendida como inciso o comentario lateral o al hilo de algo dicho como del cambio de tema, y la desviación que *por cierto* señala con respecto al contenido informativo así como la importancia del contenido de la secuencia que

47. Creemos que esta es la causa principal de la variabilidad que existe en la pronunciación de *por cierto* (con pausas más o menos marcadas y entonación descendente o ascendente) y su correlato gráfico: la presencia o ausencia de comas (v. Mateos Rodríguez 1996, Santos Río 2003).

48. Por otra parte, hay que tener en cuenta que la conjunción copulativa sigue siendo el recurso general de conectividad en los textos narrativos y descriptivos típicos de la inmediatez comunicativa, por lo que su presencia puede ser completamente autónoma de la de *por cierto (que)*.

introduce o lo contiene para la finalidad del discurso son conceptos de naturaleza necesariamente gradual y sometibles a negociación por parte de los participantes (y de los analistas) de las interacciones⁴⁹.

7. Conclusión: *por cierto* y el concepto de digresión

El origen del valor digresor de *por cierto* parece resultado de dos procesos diferentes de evolución de esta secuencia, desde su valor original como predicado de modalidad epistémica, en construcciones típicas de dos variedades discursivas y mediales diferentes: por un lado, de su inserción en construcciones parentéticas, típicas de la escritura narrativa y descriptiva de los Siglos de Oro, y por otro, en secuencias ilativas que introducen intervenciones o movimientos conversacionales que elaboran o hacen progresar el tema discursivo. Ambos usos debieron confluír puesto que, además del reconocimiento de la unidad *por cierto* como epistémica, en su primera época compartían la naturaleza evaluativa de los enunciados en que se insertaba y una cierta naturaleza de ruptura o desviación con respecto al desarrollo del discursivo (bien en el nivel del tema, bien en el del tono o modalidad). Esta –la de marcador de desviación discursiva– fue la interpretación que terminó por imponerse en un proceso bien conocido de atribución metonímica del significado de toda una secuencia a uno de sus elementos asociado estrechamente a ella.

Su doble origen, creemos, es también la causa de la diversidad de valores y funciones que se atribuye sincrónicamente a *por cierto* y de la discusión sobre la naturaleza del concepto de digresión asociado al marcador.

Las estructuras parentéticas o incisos suponen una ruptura de la linealidad formal –y del proceso de interpretación– del enunciado, pero la inserción en ellas de tal construcción debe estar motivada –*anclada*– por la relación semántica o pragmática del paréntesis con el enunciado en su totalidad o con alguno de sus elementos; la ruptura aquí es formal (y se opone a continuidad); la relación semántica o pragmática con el enunciado huésped –o la relevancia, en otras palabras, para su interpretación– es, en cambio, de naturaleza gradual y de interpretación variable para hablante y destinatario (y no digamos para el analista).

En las intervenciones conversacionales, en cambio, *por cierto* se desarrolla –originalmente en la secuencia *y por cierto que*– vinculado a enunciados independientes y linealmente posteriores; estos, que en un principio están ligados evaluativamente a los enunciados anteriores, pronto se desarrollan como elaboraciones por parte del hablante del tema del discurso, cuya vinculación puede hacerse de manera menos explícita tanto a nivel gramatical como semántico (como es propio por otra parte de la organización textual de la oralidad conversacional). En este caso, la ruptura se produce, sobre todo, a nivel temático y es de naturaleza intrínsecamente variable: digresión ya no se

49. En este sentido estamos de acuerdo con Pons & Estellés (2009) en que solo *a posteriori* –y a veces tras una considerable cantidad de enunciados– puede el destinatario determinar si se encuentra ante un cambio de tema o una digresión –por lo que el marcador no lo indicaría de manera inequívoca–, pero diferimos en su interpretación de la instrucción contenida en *por cierto*, porque el concepto de “Nueva Información Relevante” nos parece un poco vago; parece por el comportamiento de los propios hablantes (uso frecuente de reasuntivos como *bueno, pues bien*, y de otras expresiones lingüísticas de vuelta al tema, etc.) que son conscientes de un cierto desvío conversacional (que se puede producir en varios niveles). Por otra parte, “Información Nueva” en este caso solo puede significar ‘con respecto al tema o contenido o desarrollo enunciativo que se venía produciendo’, por lo que es equivalente a ‘potencialmente distinta’ (y no al sentido que habitualmente tiene dicho concepto en los estudios sobre la estructura y organización discursiva).

entendería en este caso como la ruptura de la linealidad sintáctica, sino de las expectativas de evolución o desarrollo del tema discursivo en el turno de un mismo hablante o en turnos sucesivos de dos participantes.

De ahí que hoy, como se ha señalado, *por cierto* pueda utilizarse con enunciados que contienen informaciones muy relevantes para la comprensión del contenido del discurso (o de la posición del hablante con respecto a él, sobre todo en enunciados evaluativos) o con enunciados cuya vinculación con el tema sea hasta cierto punto solo reconstruible *a posteriori* y siguiendo un complicado laberinto mental del hablante. Ambos extremos, no obstante, y todas las posibles posiciones intermedias, pese a sus profundas diferencias, poseen en común el hecho de que el hablante puede emplear *por cierto* para señalar al destinatario la ruptura con la progresión discursiva mantenida hasta el momento y que es este, el destinatario, el que, en el momento de la interpretación, deberá determinar en qué nivel se sitúa esta y qué grado alcanza⁵⁰.

8. Conclusiones generales: la evolución de los marcadores discursivos

La evolución de *por cierto* muestra, una vez más, la necesidad de tener en cuenta todas las propiedades de las construcciones en que interviene la secuencia que dará a origen a un marcador discursivo. De manera muy especial, pone de relieve la interacción de propiedades sintácticas, semánticas y discursivas en el desarrollo de las interpretaciones que terminan vinculándose convencionalmente al uso de un elemento y provocando de esta manera su cambio de significado y de función. Revela, asimismo, que los cambios históricos en la concepción de la construcción de los discursos (tanto en el nivel pragmático de la finalidad de los géneros y de la configuración de las posiciones cognitivas y sociales respectivas del enunciadore y destinatario como en el nivel lingüístico de las preferencias por determinadas construcciones) puede incidir de manera decisiva en tales cambios.

Bibliografía

- Acín Villa, Esperanza. 1999. «*Por cierto, a propósito* y otros digresivos». Pedro Carbonero Cano *et al.* (eds.), *Lenguaje y discurso. Estudios dedicados al profesor Vidal Lamiquiz*. Madrid: Arco Libros, 59-72.
- ATIF-CNRS. 2010. *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, on line, Université de Nancy 2. < www.atif.fr >
- Blakemore, Diane. 2005a. «*And-parentheticals*». *Journal of Pragmatics* 37, 1165-1181.
- Blakemore, Diane. 2005b. «The pragmatics of sentential coordination with *and*». *Lingua* 115, 569-589.

50. No ha sido estudiada aún de forma sistemática la forma sintáctica de relación interoracional de los enunciados con *por cierto* (aunque v. las indicaciones de Mateos Rodríguez 1996), pero parece plausible, a partir de la evolución propuesta, que aquellos que se unen mediante anáforas (sintácticas –relativos– o léxicas) o con conectores (copulativos) y/o aparecen insertados parentéticamente estén anclados (*anchored*), mantengan una relación semántica más estrecha con su huésped y transmitan preferentemente informaciones que sean relevantes para la interpretación (Acín 1999; de ahí las restricciones informativas reveladas por Reig Alamillo 2007); mientras que los que aparecen en enunciados yuxtapuestos –o coordinados– no insertados y posteriores se empleen con preferencia cuando la relación temática es más laxa e incluso inexistente (Mateo 1996, Acín 1999, Santos Río 2003, Pons Bordería & Estellés Arguedas 2006, Fuentes Rodríguez 2009). Pero también hay que recordar, siempre, que si adoptamos una perspectiva dinámica del uso del lenguaje, siempre hay que esperar, al lado de los usos canónicos o convencionalizados, usos estratégicos o manipulativos para la generación de significados (Verschueren 2002: 253 y ss.).

- Brown, Gillian; Yule George. 1993. *Análisis del discurso*. Trad. esp. de Silvia Iglesias Recuero. Madrid: Visor.
- Bublitz, Wolfram; Lenk, Uta; Ventola, Eija. (eds.). 1999. *Coherence in spoken and written discourse*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- Bustos Tovar, José Jesús. 1996. «La construcción del diálogo en los entremeses cervantinos». José Berbel *et al.* (eds.), *En torno al teatro del Siglo de Oro*. Almería: Instituto de Estudios Almerienses, 275-290.
- Bustos Tovar, José Jesús. 1998. «Lengua viva y lenguaje teatral en el siglo XVI: de los pasos de Lope de Rueda a los entremeses de Cervantes». Wulf Oesterreicher *et al.* (eds.), *Competencia escrita, tradiciones discursivas y variedades lingüísticas. Aspectos del español europeo y americano en los siglos XVI y XVII*. Tübingen: Gunter Narr, 421-444.
- Bustos Tovar, José Jesús. 2001. «De la oralidad a la escritura en la transición de la Edad Media al Renacimiento: la textualización del diálogo conversacional». *Criticón* 81-82, 191-206.
- Bustos Tovar, José Jesús. 2002. «Mecanismos de cohesión discursiva en castellano a fines de la Edad Media». M^a Teresa Echenique *et al.* (eds.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Madrid: Gredos, vol. I, 53-84.
- Bybee, Joan. 2003. «Mechanisms of change in grammaticization: The role of frequency». Brian D. Joseph, Richard D. Janda (eds.), *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford: Blackwell, 603-623.
- Cano Aguilar, Rafael. 1996a. «La ilación sintáctica en el discurso alfonsí». *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale* 21, 295-324.
- Cano Aguilar, Rafael. 1996b. «Lenguaje espontáneo y retórica epistolar en cartas de emigrantes españoles a Indias». Thomas Kotschi *et al.* (eds.), *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 375-404.
- Cano Aguilar, Rafael. 1998. «Presencia de lo oral en lo escrito: la transcripción de las declaraciones en documentos indianos del siglo XVI». Wulf Oesterreicher *et al.* (eds.), *Competencia escrita, tradiciones discursivas y variedades lingüísticas. Aspectos del español europeo y americano en los siglos XVI y XVII*. Tübingen: Gunter Narr, 219-242.
- Cano Aguilar, Rafael. 2001. «La construcción del discurso en el siglo XIII». *Cahiers de Linguistique et Civilisation Hispaniques Médiévales* 24, 123-141.
- Cano Aguilar, Rafael. 2003. «Sintaxis histórica: discurso oral y discurso escrito». José Jesús Bustos Tovar *et al.* (eds.), *Textualización y oralidad*. Madrid: Visor/IUMP, 27-48.
- Cano Aguilar, Rafael. 2007a. «La sintaxis del diálogo en el Quijote». Marta Fernández Alcaide, Araceli López Serena (eds.), *Cuatrocientos años de la lengua del Quijote. Actas del V Congreso Internacional de la AIHLE*. Sevilla: Universidad de Sevilla, 5-22.
- Cano Aguilar, Rafael. 2007b. «Conectores del discurso en el español del siglo XVI». *Lexis* xxxi: 1-2, 5-45.
- Chafe, Wallace. 1986. «Evidentiality in English conversation and academic writing». Wallace Chafe (ed.), *Evidentiality. The linguistic coding of epistemology*. Norwood (NJ): Ablex, 261-71.
- Dascal, Marcel; Katriel, Tamar. 1981. «Digressions: A study in conversational coherence». János S. Petöfi (ed.), *Text vs. Sentence Continued*. Hamburg: Buske, 76-95. (Papers in Textlinguistics 29).

- De Vries, Mark. 2007. «Invisible constituents? Parentheses as B-merged adverbial phrases». Nicole Dehé, Yordanka Kavalova (eds.), *Parentheticals*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 203-234.
- Dehé, Nicole; Kavalova, Yordanka. 2007. «Parentheticals: An introduction». Nicole Dehé, Yordanka Kavalova (eds.), *Parentheticals*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 1-23.
- Estellés Arguedas, María. 2006. «En torno a la evolución del marcador *por cierto*: una aproximación pragmática». Milka Vylandre (ed.), *Actas del XXXV Simposio de la SEL*. León: Universidad de León, 486-503.
- Estellés Arguedas, María. 2009. *Gramaticalización y gramaticalizaciones. El caso de los marcadores del discurso de digresión en español*. Tesis doctoral, Universidad de Valencia.
- Fraser, Bruce. 2009. «Topic orientation markers». *Journal of Pragmatics* 41: 892-898.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 1992. «Las coordenadas del discurso: *cierto* y sus derivados». Asociación Española de Semiótica (ed.), *Investigaciones Semióticas, IV. Describir, inventar, transcribir el mundo*. Madrid: Visor Libros, vol. II, 897-907.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 1995. «Polifonía y agumentación: los adverbios de verdad, certeza, seguridad y evidencia en español». *Lexis* XIX, 59-83.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- Garachana, Mar. 1998. «La evolución de los conectores contrargumentativos: la gramaticalización de *no obstante* y *sin embargo*». M^a Antonia Martín Zorraquino, Estrella Montolio (eds.), *Los marcadores del discurso: teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros, 192-212.
- Gernbacher, Morton A.; Givón, Talmy (eds.). 1995. *Coherence in spontaneous text*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- Giora, Rachel. 1983. «Segmentation and segment cohesion: On the thematic organisation of the text». *Text* 3:2, 155-181.
- Giora, Rachel. 1985. «Notes towards a theory of text coherence». *Poetics Today* 6:4, 699-715.
- Giora, Rachel. 1990. «On the so-called evaluative material in informative text». *Text* 10:4, 299-319.
- Giora, Rachel. 1997. «Discourse coherence and theory of relevance: Stumbling blocks in search of a unified theory». *Journal of Pragmatics* 27:1, 17-34.
- Girón Alconchel, José Luis. 2007. «Lexicalización y gramaticalización en la creación de marcadores del discurso... y de otras palabras». Elisabeth Stark *et al.* (eds.), *Romanische Syntax im Wandel*. Tübingen: Gunter Narr, 363-385.
- Godefroy, Frédéric. 1971. *Léxique de l'ancien français, publié par les soins de J. Bonnard et Am. Salmon*. Paris: Honoré Champion.
- Gómez Redondo, Fernando. 1998-1999. *Historia de la prosa medieval castellana* I-II. Madrid: Taurus.
- Gómez Redondo, Fernando. 2000. «La construcción del modelo de crónica real». Inés Fernández Ordóñez (ed.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*. Valladolid: Universidad de Valladolid, Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 133-158.
- Haiman, John. 1994. «Ritualization and the development of language». William Pagliuca (ed.), *Perspectives on Grammaticalization*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 3-28.

- Heine, Bernd. 2003. «Grammaticalization». Brian D. Joseph, Richard D. Janda (eds.), *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford: Blackwell, 575-601.
- Hopper, Paul J. 1991. «On some principles of grammaticization». Elisabeht C. Traugott, Bernd Heine (eds.), *Approaches to Grammaticalization*. Amsterdam: John Benjamins, vol. I, 17-35.
- Hopper, Paul J.; Traugott, Elisabeth C. 1993. *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Iglesias Recuero, Silvia. 2007. «Marcadores del discurso e historia del español: *al fin, en fin y finalmente*». Inmaculada Delgado, Alicia Puigvert (eds.), *Ex admiratione et amicitia. Homenaje a Ramón Santiago*. Madrid: Ediciones del Orto, 623-645.
- Kaltenböck, Gunther. 2007. «Spoken parentheticals clauses in English. A taxonomy». Nicole Dehé, Yordanka Kavalova (eds.), *Parentheticals*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 25-52.
- Kavalova, Yordanka. 2007. «And-parenthetical clauses». Nicole Dehé, Yordanka Kavalova (eds.), *Parentheticals*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 145-172.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1980. *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1999. *Les Interactions verbales I*. Paris: Armand Colin.
- Koch, Peter; Oesterreicher, Wulf. 2007. *Lengua hablada en la Romania: español, francés e italiano*. Trad. esp. de Araceli López Serena. Madrid: Gredos.
- Kovacci, Ofelia. 1999. «El adverbio». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, 705-785.
- Lapesa, Rafael. 1974. «El sustantivo sin actualizador en español». *Estudios Filológicos y Lingüísticos. Homenaje a Ángel Rosenblat en sus 70 años*. Caracas: Instituto Pedagógico, 289-304. (Reeditado en Rafael Cano, M^a Teresa Echenique (eds.), *Estudios de morfosintaxis histórica del español*. Madrid: Gredos, vol. I, 436-454).
- Lapesa, Rafael. 1975. «Sintaxis histórica del adjetivo calificativo no atributivo». *Homenaje al Instituto de Filología y Literatura Hispánicas "Dr. Amado Alonso"*. Buenos Aires: Universidad de Buenos Aires, 171-199. (Reeditado en Rafael Cano, M^a Teresa Echenique (eds.), *Estudios de morfosintaxis histórica del español*. Madrid: Gredos, vol. I, 235-271).
- Lausberg, Heinrich. 1963[1983]. *Elemente der Literarischen Rhetorik*. München: Max Hueber. (Trad. esp. de Mariano Marín Casero, *Elementos de retórica literaria*. Madrid: Gredos).
- Leal Abad, Elena. 2008. *Configuraciones sintácticas y tradiciones textuales. Los diálogos medievales*. Sevilla: Universidad de Sevilla.
- Lenk, Uta. 1998. «Discourse markers and global coherence in conversation». *Journal of Pragmatics* 30, 245-57.
- Loock, Rudy. 2007. «Appositive relative clauses and their functions in discourse». *Journal of Pragmatics* 39, 336-362.
- López Serena, Araceli; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2010. «Los marcadores del discurso y la variación lengua hablada vs. lengua escrita». Óscar Loureda Lamas, Esperanza Acín Villa (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 415-495.
- Martin, Georges. 2000. «El modelo historiográfico alfonsí y sus antecedentes». Inés Fernández Ordóñez (ed.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*. Valladolid: Universidad de Valladolid, Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 37-59.

- Martín Zorraquino, M^a Antonia. 2000. «Sobre la gramaticalización de *desde luego*». Annick Englebert *et al.* (eds.), *Actes del XXII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*. Tübingen: Max Niemeyer, vol. 3, 307-317.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, 4051-4213.
- Mateo Rodríguez, José E. 1996. «Los marcadores digresivos en español. Estudio especial de *por cierto*». Manuel Casado Velarde *et al.* (eds.), *Scripta Philologica in memoriam Manuel Taboada*. A Coruña: Universidade da Coruña, vol. I, 531-551.
- Nuyts, Jan. 2001. *Epistemic modality, Language and Conceptualization*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- Oesterreicher, Wulf. 2004. «Textos entre inmediatez y distancia comunicativas. El problema de lo hablado escrito en el Siglo de Oro». Rafael Cano (coord.), *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 729-769.
- Pons Bordería, Salvador; Ruiz Gurillo, Leonor. 2001. «Los orígenes del conector *de todas maneras*: fijación formal y pragmática». *Revista de Filología Española* 81, 317-351.
- Pons Bordería, Salvador; Estellés Arguedas, María. 2009. «Expressing digression linguistically: Do digressive markers exist?». *Journal of Pragmatics* 41, 921-936.
- Pons Rodríguez, Lola. 2007. «*La qual çibdad*: las relativas con antecedente adjunto del siglo XIII a hoy. Evolución de un procedimiento cohesivo». *Romanistisches Jahrbuch* 58, 275-305.
- Pons Rodríguez, Lola. 2010. «Los marcadores del discurso en la historia del español». Óscar Loureda Lamas, Esperanza Acín Villa (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 523-615.
- Porcar Miralles, Margarita. «La construcción del discurso científico: “a propósito” de las operaciones discursivas». Emilio Montero, Carmen Manzano (eds.), *Actas del VIII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española. Santiago de Compostela, 14-18 de septiembre de 2009*, vol. I, 247-261.
- Porcar Miralles, Margarita; Velando Casanova, Mónica. 2007. «La marcación conversacional en el Quijote: expresiones de evidencia». Concepción Company, José Moreno de Alba (eds.), *Actas del VII CIHLE*. Madrid: Arco Libros, vol. III, 2097-2117.
- Portolés, José. 2009. «Alternativas convocadas por partículas discursivas». *Español Actual* 92, 47-68.
- Portolés, José. 2010. «Los marcadores del discurso y la estructura informativa». Óscar Loureda Lamas, Esperanza Acín Villa (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 281-325.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. Banco de datos (CORDE) [en línea]. *Corpus diacrónico del español*. <<http://www.rae.es>>
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <<http://www.rae.es>>
- Redeker, Gisela. 2005. «Discourse markers as attentional cues at discourse transitions». Kerstin Fischer (ed.), *Approaches to discourse particles*. Oxford/Amsterdam: Elsevier, 339-358.
- Reig Alamillo, Assela. 2007. «El digresor *por cierto* y la digresión». *Oralia* 10, 233-253.
- Rico, Francisco. 1984. *Alfonso el Sabio y la General Estoria. Tres lecciones*. Barcelona: Ariel.

- Santos Río, Luis. 2003. *Diccionario de partículas*. Salamanca: Luso-Española de Ediciones.
- Schiffirin, Deborah. 1987. *Discourse markers*, Cambridge University Press.
- Schiffirin, Deborah. 2006. «Discourse marker research and theory: revisiting *and*». Kerstin Fischer (ed.), *Approaches to Discourse Particles*. Oxford and Amsterdam: Elsevier, 315-338.
- Suñer Gratacós, Avel·lina. 1999. «La aposición y otras relaciones de predicación en el sintagma nominal». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, vol. I, 523-563.
- Tesoro della lingua italiana degli origini*, <http://tlio.ovl.cnr.it/TLIO/>. Última actualización 3/01/2011.
- Thesaurus Linguae Latinae*. 1909. Leipzig: Teubner, vol. 3, fasc. 4.
- Traugott, Elisabeth C. 1982. «From propositional to textual to expressive meanings: some semantic-pragmatic aspects of grammaticalization». Winfried P. Lehmann, Yakov Malkiel (eds.), *Perspectives on Historical Linguistics*. Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins, 245-271.
- Traugott, Elisabeth C. 1989. «On the rise of epistemic meanings in English: an example of subjectification in semantic change». *Language* 65:1, 31-55.
- Traugott, Elisabeth C. 1995. «The role of the development of discourse markers in grammaticalization». Paper at the 12th International Conference on Historical Linguistics, Manchester.
- Traugott, Elisabeth C. 2003. «Constructions in grammaticalization». Brian D. Joseph, Richard D. Janda (eds.), *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford: Blackwell, 624-647.
- Verschuereen, Jeff. 1998[2002]. *Understanding Pragmatics*. Oxford: Oxford University Press. (Trad. esp. de Elisa Baena y Marta Lacorte, *Para entender la pragmática*. Madrid: Gredos).

Prejuicios y apriorismos en la investigación histórica sobre marcadores discursivos (con algunas notas sobre *así las cosas*)¹

Lola PONS RODRÍGUEZ

Hace años que la Lingüística Histórica viene manejando los modelos teóricos y las herramientas explicativas de la llamada perspectiva discursiva o pragmática. No son escasos, pues, los trabajos de sesgo comunicativista que emplean como base de análisis los textos históricos, pese a que aún, de manera tópica, se repite que estamos ante una disciplina naciente o necesitada todavía de un programa. El estudio de los marcadores discursivos en diacronía ha sido una de las direcciones de investigación privilegiada dentro de esta tendencia, reproduciendo el antagonismo que estos elementos han tenido en los estudios sincrónicos pragmático-discursivos de los últimos veinte años. No se puede hablar ya, pues, de tímida aproximación entre Análisis del discurso y Lingüística histórica. Ahora bien, creo que es oportuno revisar algunas bases teóricas y metodológicas que parecen estar latentes en la investigación histórica sobre marcadores del discurso en español o en las aseveraciones que desde la lingüística descriptiva y sincrónica se hacen de la historia de los marcadores en nuestro idioma. Tales apriorismos son de alguna forma específicos de la investigación en diacronía, no compartidos forzosamente con los trabajos de orden sincrónico, que muestran por su parte otros sesgos de limitación en sus investigaciones².

Mi objetivo en estas páginas es esgrimir algunos de esos prejuicios, observar hasta qué punto pueden limitar nuestras investigaciones y si es posible o necesario vencerlos. Así, me ocuparé (en §3) de lo que he llamado *prejuicio de corpus*, apriorismo de naturaleza metodológica que nos hace limitar de entrada la base de datos sobre la que construimos nuestras pesquisas y que está fuertemente relacionado con un *prejuicio de periodización* (tratado en §5), que nos hace mirar a la Edad Media y los Siglos de Oro como momentos de alta relevancia para la investigación de marcadores en diacronía, olvidándonos de que es en el transcurso de los siglos XVIII y XIX —época que las historias de la lengua califican ya de español moderno y fijado— cuando verdaderamente se enriquece, consolida y constituye el elenco de marcadores que estudiamos hoy. Existe también una

1. El presente trabajo se ha realizado como parte del proyecto de investigación «La escritura historiográfica en español de la Baja Edad Media al siglo XVI: procesos históricos de elaboración lingüística» (FFI2010-14984) del que soy Investigadora Principal. Debo manifestar, una vez más, mi agradecimiento a los buenos compañeros que han leído este texto y lo han mejorado con sus sugerencias: Álvaro S. Octavio de Toledo y Huerta supo ver el eco legal de los hechos lingüísticos que se describen aquí; la profesora Mar Garachana Camarero, por su parte, hizo interesantes sugerencias sobre una primera versión de la ponencia. Margarita Borreguero Zuloaga me invitó generosamente a disertar sobre marcadores en la historia del español y así propició que estas páginas fueran escritas. La sagacidad de Santiago del Rey eliminó algunas erratas e imprecisiones de última hora.

2. V. al respecto, por ejemplo, Pons Bordería (2006) o López Serena (2011) sobre el enfoque semasiológico tradicionalmente adoptado al explicar los marcadores discursivos y la necesidad de contar con una perspectiva funcionalista global.

propensión reduccionista en el tratamiento de la *variación* (§4), debido a un prejuicio que iguala la historia de los textos como si se tratase de una línea continua, relegando pautas de variación (distribución por tradiciones discursivas, por áreas geográficas, por entornos sociales...) que son fundamentales no solo por sí mismas sino por la información que contienen sobre la difusión de marcadores. Fuertemente unido a este prejuicio de variación está lo que he llamado *prejuicio de surgimiento*, por el que se tiende a ponderar como vía exclusiva de emanación de marcadores en la lengua la de las cadenas de gramaticalización que hacen que se generen nuevos elementos a partir de inferencias surgidas en la interacción. A esta última cuestión me dedicaré con más detalle (en §1-2).

Cada uno de estos cuatro *prejuicios* será ilustrado con ejemplos ya conocidos de la historia de los marcadores en nuestro idioma, a los que se añadirá de manera particular el estudio del estructurador de la información *así las cosas*.

— I —

La investigación sobre los marcadores del discurso en la historia del español se ha centrado en dos tareas principales: por una parte, la de hacer retratos del elenco de marcadores usados en una determinada época, obra o autor y, por otra parte, la de buscar en textos antiguos el origen y la evolución de determinados marcadores discursivos, sobre todo de aquellos que se siguen empleando hoy³.

Esta segunda línea de trabajo ha encontrado especial estímulo con la difusión de la teoría de la gramaticalización, dedicada típicamente a estudiar cadenas de cambio (*clines*) por las que un elemento léxico cobraba una función más gramatical o un elemento ya gramatical adquiría una función gramatical nueva (Traugott 2001: 1) y que ha encontrado en los marcadores discursivos su particular piedra de toque, ya que en ellos ni la génesis de la cadena ni su resultado final encajaban con los criterios tenidos como típicos de la teoría, que sí resultaban aplicables a procesos de cambio característicamente calificados como gramaticalizaciones, tales como la evolución de una forma dependiente (auxiliar, clítico o formante adverbial). En efecto, si en los procesos de surgimiento y fijación de marcadores se cumplen algunos de los cambios de tipo estructural que se vinculan a los procesos de gramaticalización (descategorización, fijación sintagmática, generalización de significados...) otros en cambio no se dan, como la reducción de libertad sintáctica o la pérdida de ámbito. En la génesis de un marcador discursivo desde elementos preexistentes en el idioma hay un crecimiento de alcance estructural que no casa bien con la idea tradicional de que la gramaticalización implica la conversión, bajo condiciones pragmáticas particulares, de un elemento en palabra gramatical que pierde su carga semántica e incluso reduce su cuerpo fónico. El debate en torno a este asunto ha provocado la reorganización de los índices formales de gramaticalización de un elemento, la propuesta de elevación de un nuevo modelo de *cline* (Traugott 1997) que prevé el paso de una oración adverbial, de naturaleza ligada, a una partícula discursiva y la acuñación de etiquetas alternativas o complementarias con que designar esta clase de procesos: *pragmaticalización*, *desgramaticalización*... No me ocuparé aquí con detalle de este debate que sintetice en Pons (2010), y para el que pueden verse, además del trabajo de Traugott citado, Aijmer (1997), Dostie (2004) o

3. Esta línea convive actualmente con la primera, aunque, para el caso de la investigación en historia del español, fue posterior cronológicamente a ella.

Mosegaard Hansen & Rossari (2005) y, con ejemplos del español, Company (2004a y 2004b), Octavio de Toledo (2001-2002 [2006]) y Girón Alconchel (2007).

Ahora bien, si muchos de los elementos que hoy forman parte del repertorio de marcadores en nuestro idioma han tenido su punto de partida en cambios semánticos nacidos de la actualización de inferencias asociadas a una construcción (que aquí llamaremos *gramaticalización*), conviene recordar que esta teoría, en su descripción de los pasos por los que atraviesa la unidad en transición y los índices de cambio que manifiesta, no sirve para dar cuenta de los mecanismos de difusión del elemento dentro del idioma ni tampoco de los porqués de la difusión. La teoría de la gramaticalización ha aludido a principios que alimentan los procesos de gramaticalización (eficiencia comunicativa vs. deseo de explicitud...) pero no explica por qué los hablantes deciden hacer mudanza en sus costumbres y recurrir a un determinado elemento. Si la gramaticalización ha sido motor del impulso vivido por la lingüística histórica en los últimos años y se ha convertido en el cuerpo teórico al que se acude de forma recurrente para dar cuenta de los deslizamientos significativos que parecen estar en el origen de los marcadores discursivos, hemos de prevenir sobre la necesidad de que la difusión social –plasmada obviamente en la propagación textual y eco a su vez de su extensión por el propio sistema lingüístico– se incorpore a los trabajos sobre gramaticalización.

Al respecto del surgimiento de los marcadores discursivos, este asunto me parece especialmente relevante por la fundamental relación que creo que se da entre el surgimiento de algunos marcadores discursivos y determinados macroprocesos no dirigidos de elaboración que atraviesan las lenguas. Por la acción de dichos procesos veremos la aparición en el idioma de marcadores que no han surgido por gramaticalización. Sin rechazar la enorme importancia de esta teoría y sus herramientas en la explicación de cómo se fraguan determinados marcadores, debemos superar el prejuicio de que todos los marcadores han surgido de procesos de gramaticalización. La heterogeneidad categorial, significativa, variacional y en cuanto a autonomía de estos elementos también se observa en su génesis y proceso de incorporación al idioma. Si no todos los marcadores funcionan de la misma forma, ni se reparten de igual manera en los textos, ¿por qué cabría esperar que aparecieran del mismo modo?

Los procesos de elaboración lingüística (Kloss 1952 [1978], 1987; Muljacic 1986; Deumert & Vandebussche 2003a y 2003b) se concentran en épocas determinadas de la historia lingüística y suponen una ampliación de las posibilidades de uso de la lengua, tanto en un nivel funcional (lo que se conoce como *elaboración extensiva* o «proceso mediante el que una lengua se apropia paulatinamente de tradiciones discursivas de la distancia comunicativa», según Oesterreicher 2007: 117) como en un nivel formal (la llamada *elaboración intensiva* que provoca el «desarrollo de todos los elementos y técnicas lingüísticas que son necesarios en una lengua para una expresión elaborada y formal, característica de la producción discursiva y textual en el campo de la distancia comunicativa», Oesterreicher 2007: 117). El enriquecimiento léxico, el fortalecimiento y ampliación de los recursos de integración sintáctica (entre ellos, los marcadores), la consolidación de un sistema homogéneo para la escritura o para la producción documental son algunas de las consecuencias de los procesos de elaboración por los que pueden atravesar las lenguas, sea en

épocas lejanas (para la elaboración provocada por la difusión del derecho boloñés en la Edad Media, v. Kabatek 2005, Pons Rodríguez 2006b para el castellano del siglo XV) o actuales (Kabatek 2003, Smitherman 2004, Sussex 2004, entre otros). En general, los procesos de elaboración provocan un cierto descenso en el nivel de variación lingüística y el logro de una mayor distancia comunicativa a través del refuerzo de las cotas de escrituralidad de los textos. Estos procesos de elaboración los tenemos que poner en relación por supuesto con la aparición de nuevos tipos de discurso, emergidos de cambios sociales⁴.

En las lenguas occidentales, tales procesos de elaboración han tenido el precedente de las lenguas clásicas, particularmente el latín, como modelo de producción escritural, fuente de recursos lingüísticos e ideal estilístico y cultural al que aspirar. Esta convivencia secular entre el latín y lenguas vernáculas ha redundado en trasvases lingüísticos bidireccionales de distinta naturaleza. Si el latín medieval y posterior (el llamado *neolatín*, cf. Ijsewijn & Sacré 1998) incorporó léxico vernáculo y tendió a filtrar algunas características de las lenguas con que coexistía, han sido sin duda estas más receptivas al léxico, la estructura y la terminología venidas desde el latín (pueden verse al respecto Barra 2007, Barra 2008, Pons Rodríguez 2007 o los trabajos de tema lingüístico publicados en Castillo & López Izquierdo 2010, así como Kabatek 2001, Pons 2008 o Pountain 2006, entre otros, para la vinculación entre *elaboración* y *préstamo*).

La relación entre el latín y el romance castellano ha dado lugar a la aparición de nuevos marcadores que se incorporan desde la lengua madre directamente a la lengua hija; se insertan en los textos sin que se observe una transición desde sentidos más léxicos a sentidos más discursivos, o sea, se transfieren ya gramaticalizados⁵ (aunque, por supuesto, una vez allegados al idioma pueden iniciar su particular historia de cambio, evolución o nueva gramaticalización). Son préstamos auspiciados por procesos de elaboración del idioma, causados por la puesta en romance de textos que se escribían antes en latín y que contaban con su terminología, recursos de ilación y organización textual propios y bien fijados. Tales son los casos de marcadores como *a la fin* (según Iglesias 2007, un calco semántico de TANDEM) o *esto es* (trasvase al castellano del ID EST reformulativo, según Pons Bordería 2008). Esa línea de transferencia de marcadores desde el latín no resulta insólita si observamos las consecuencias lingüísticas que se han descrito para los casos de contacto de lenguas, que han señalado como elementos más típicamente transferibles entre idiomas en contacto los nexos al servicio de la estructuración discursiva (Matras 2007).

4. No podemos estudiar los marcadores de manera inmanente, lineal y sin anclarlos en hechos pragmáticos como el desarrollo o la reconfiguración de direcciones discursivas, el espacio comunicativo de los hablantes etc. Además, la perspectiva lexicista que solemos aplicar para construir la investigación de los marcadores en diacronía (relacionada con el sesgo semasiológico al que hemos aludido en la nota 2) no nos puede hacer olvidar el estudio de los textos en que se emplea una forma y los elementos que rodean contextualmente a tales textos.

5. Ciertamente es que hay una línea de trabajos que se han ocupado de las relaciones mutuas entre gramaticalización y contacto lingüístico. La obra básica en este sentido es Heine & Kuteva (2005), donde se separa una *gramaticalización-réplica* y una *gramaticalización inducida por contacto*, donde la connivencia de una estructura en la lengua receptora llevaba en una situación de contacto lingüístico a la duplicación del modelo de la lengua copiada; se pueden encontrar matices a esta propuesta en Pietsch (2009) y en Gast & van der Auwera (2012), sobre todo a propósito del conocimiento metalingüístico que el modelo de Heine & Kuteva parece suponer a los hablantes. Para Heine & Kuteva también se pueden señalar regularidades en las maneras de transferirse material lingüístico entre lenguas, no sería un proceso irregular, por lo que tratan de ligar ese tipo de cambio, tradicionalmente considerado como «de naturaleza externa», con explicaciones internas en términos de tipo de evolución lingüística.

Como es esperable, los marcadores surgidos por esta vía tienen un perfil variacional propio, ya que nacen ligados a una tradición discursiva concreta propia del ámbito de lo escrito concepcional y se difunden textualmente hasta llegar a textos menos elaborados. Toma en este caso oportuno sentido la insistencia en los conceptos de *elaboración* y *tradición discursiva* como soportes del cambio que dominan tanto su causalidad como su documentación (en este caso, al menos en lo que se refiere a los lugares textuales en que está presente la unidad en sus primeros momentos de vigencia). Por eso creo legítimo reclamar que se tenga siempre en cuenta el *locus*⁶ concepcional de surgimiento de un marcador: si se trata de elementos nacidos en la interacción dialógica de los que dimanen usos discursivos a partir de sus inferencias se los ubicará en la inmediatez comunicativa, si se trata de elementos que no han nacido en la interacción ni se han difundido de abajo hacia arriba, sino que han llegado a los textos desde arriba, se pueden adscribir al *locus* concepcional de la distancia comunicativa⁷.

Este tipo de traspaso ha sido observado para la historia de diversos idiomas, no solo para los romances, como muestran los recientes trabajos sobre estructuras de cohesión discursiva latinas prestadas al inglés⁸. Ello definiría un área lingüística por encima de la familia a la que pertenece cada lengua, separando familia genealógica y familia cultural e incluyendo en este último concepto los patrones de elaboración. La influencia de la Biblia, auténtica guía de referencia estilística para los clérigos europeos, así como las lecturas y traducciones de textos religiosos, filosóficos, históricos o legislativos desde el latín, hermanaron, pues, a lenguas no filiadas genéticamente.

— II —

Pondremos un ejemplo con que ilustrar la necesidad de vencer lo que he llamado *prejuicio de surgimiento*: la aparición y extensión en español del marcador *así las cosas*. Esta estructura es calificada en el conocido capítulo de Martín Zorraquino & Portolés⁹ (1999) como un *estructurador de la información* del subtipo *comentador*, más común en «el escribir» que en «el hablar»¹⁰, y hallamos

6. Entendiendo *locus* de manera básica como ‘el lugar donde ocurre el cambio’, y la concepción como ‘configuración o perspectiva desde la que se construye el discurso’. Cf. Oesterreicher (2007[1990]).

7. Y no podemos pensar que todos los marcadores emanados de la distancia comunicativa hayan surgido por préstamo; también hay gramaticalizaciones de elementos propios de variedades elaboradas, restringidas o altamente técnicas (cfr. el caso de *de results* en Pons Rodríguez 2010). Sí parece mostrarse que generalmente los procesos de elaboración idiomática suelen redundar en el enriquecimiento, la depuración y consolidación de los procedimientos de construcción discursiva. Por ello, se acude a recursos de la propia lengua que traspasan los textos en que se usaban y adquieren al tiempo funciones discursivas (elaboración vernácula) o bien se crea un marcador a la medida de lo existente en otras lenguas con que se está en contacto (elaboración por contacto).

8. Cf. Rissanen (2006) o Weber (2009), quien ha estudiado el corpus de inglés parlamentario (1279-1504) que progresa desde el uso del latín y el francés anglonormando al inglés que incorporó desde el siglo XV la secuencia latina NON OBSTANTE copiado como *non obstant* en francés y como *notwithstanding*. Pensemos en formas como *videlicet* o *id est* en inglés (Del Saz & Pennock 2005).

9. No figura, en cambio, en el reciente diccionario de Fuentes (2009), ¿tal vez por la alta preservación de su significado conceptual? No podemos dedicar espacio a respaldar argumentalmente la calificación de esta estructura como marcador, baste señalar su significado de procesamiento. Tampoco aparece en el *Diccionario de partículas discursivas del español* coordinado por Briz, Portolés y Pons [<http://dpde.es/>].

10. Es descrita por Santos Río (2003) como elemento que «[i]ntroduce principalmente causas explicativas de decisiones y actos que implican decisión, sean estos constatativos o realizativos (...). Es construcción absoluta, aunque sin verbo expreso». *Así las cosas* introduce el miembro discursivo que

ejemplos de ella en el español desde el siglo XV, ligada entonces y hasta el XIX a un verbo en gerundio (*estando así las cosas, corriendo así las cosas...*) o en participio (*dispuestas así las cosas, puestas así las cosas...*) y con el efecto discursivo de hacer aparecer los hechos precedentes como trasfondo (*background*) de los subsiguientes¹¹:

- (1) CAPÍTULO TRECE de cómo sanct Isidoro no quiso salir de la celda donde estaba ençerrado. *Estando así las cosas* y toda España muy informada de la fee catholica, llevó Dios desta vida a sanct Leandro (c. 1444, Alfonso Martínez de Toledo, *Vida de San Isidoro*).
- (2) Pero el rrey los más días se yva allí a oyr misa por vello y hablar con él. *Estando así las cosas* en calma, la princesa doña Ysabel (...) la tomó [la villa de Aranda] (c. 1481-1502, Diego Enríquez del Castillo, *Crónica de Enrique IV*).
- (3) *Estando así las cosas en este estado*, tuve nueva de lo sucedido (1518-1526, Hernán Cortés, *Cartas de relación*).
- (4) *Estando así las cosas* y el rey muy enfermo y en peligro de la vida y los de la villa en extrema necesidad y falta de bastimentos, el rey de Francia mandó recoger toda su gente (1579, Jerónimo Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*).

Se trata de una construcción periférica que responde a una pauta estilística típicamente cuatrocentista: el gusto por las frases absolutas de participio o de gerundio. El castellano de la época tomó prestados del latín los participios de presente concordados (5) e incrementó en frecuencia usos de formas no finitas (como los participios y gerundios absolutos o periféricos) que figuraban ya como parte de sus estrategias vernáculas si bien con menor frecuencia de la que muestran en el XV.

- (5) Antes de los avidos, *sobreveniente el amor desordenado*, perdieron, pierden e perderán con grant diffamación (1438, Alfonso Martínez de Toledo, *Corbacho*) || Ca, *rregnante Foroneo* a la gente Arginos apareçio çerca de vna laguna de Africa llamada Tritonja (1446, Álvaro de Luna, *Virtuosas e claras mugeres*).

En esa línea de preferencia por estructuras de predicación no seleccionadas por el enunciado principal se puede ubicar la multiplicación de ejemplos de *estando así las cosas* que encontramos desde el siglo XV en castellano y que pueden emparentarse con la fórmula latina *rebus sic stantibus*, común en derecho para expresar que un contrato habría de cumplirse (como dictamina otro latinismo jurídico, *pacta sunt servanda*) siempre que se mantuvieran las circunstancias existentes en el momento del pacto contractual (para sus implicaciones jurídicas, v. García Delgado 2002: 57). Posiblemente emergida del propio derecho romano, la frase *sic rebus stantibus* está presente en el derecho canónico y mercantil medievales, y «se encuentra ínsita en todo contrato por voluntad

sigue presentándolo como un nuevo comentario, en una función similar a *pues* o *pues bien*, aunque «a diferencia de lo que sucede con *pues bien*, con este nuevo marcador, el estado de cosas reflejado en el miembro que le precede no constituye expresamente una preparación para el estado posterior» (Martín Zorraquino & Portolés 1999: 4084).

11. Elvira (1996: 263) ha destacado también los efectos del gerundio en la prosa histórica alfonsí para la «creación de un trasfondo narrativo en el que se incorpora cualquier indicación accesoria respecto al acontecimiento principal». La función *comentadora* que se le atribuye al marcador en la clasificación de Martín Zorraquino / Portolés es solidaria de la función de presentar el trasfondo del discurso, ya que la forma «does not immediately and crucially contribute to the speaker's goal, but [...] merely assists, amplifies, or comments on it» (Brinton 1996: 45). En ese sentido, coincide con algunos de los rasgos lingüísticos propios de las estructuras de *background* como el uso de verbos estativos empleados en forma no finita o la referencia a un tópico no humano (por tanto, no agentivo).

presunta de las partes» (Lasarte 2005: 240). Es uno de los muchos casos donde el latín presta la lengua pero la difusión, o incluso la acuñación y propagación del término, corresponden a época post-latina. Así, historiadores del derecho (Carranza 2008: 839) han atribuido la rentabilidad de la fórmula a los «post-glosadores» del derecho romano, a quienes se debería la explicación de la fórmula como «*contractus qui habent tractum succesivum et dependentiam de futurum, rebus sic stantibus intelliguntur*» luego extendida por «los canonistas medievales, cuyos tribunales consideraban contrario a la moral cristiana y la equidad el enriquecimiento de un contratante a expensas del otro, cuando las circunstancias bajo las cuales se pactó el negocio hubiesen sido alteradas por acontecimientos imprevisibles».

La fórmula traspasó en el latín medieval la escritura de doctrina legal y llegó a la narración historiográfica, como muestra el ejemplo historiográfico siguiente (del siglo XIV), rescatado de los *Monumenta Germaniae Historia*:

- (6) *Rebus sic stantibus*, obiit Margareta Flandrie et Hannonie comitissa, ac eciam Balduinus, maritus eius predictus; quibus successit filius eorum Balduinus, qui terras quas rex occupaverat recuperare intendens, villam Sancti Audomari per aliquod tempus obsedit et quoddam eius suburbium seu fortalitium quod Colof dicitur Cepit (Iohannes Longus de Ypra (Iperius), *Chronica monasterii Sancti Bertini* – eMGH, SS 25, Cap. 46, pars 5, pag.: 819, lin.: 48, ap. *Cross Database Searchtool for Latin Databases*, Brepols Publishers).

La expresión latina no se perdió y sigue siendo hasta hoy una referencia común que da nombre a la citada cláusula no expresa de los contratos particulares (y esto es relevante, pues si figurase explícita su documentación medieval en castellano habría de ser aún más frecuente) o expresa en tratados internacionales. En los Siglos de Oro sería todavía una estructura fraseológica conocida entre cultos y no solo entre teóricos del derecho, lo que explicaría su difusión como fórmula que se podía alterar un tanto formalmente (7) o usar fuera de discursos jurídicos con un sentido de parodia intertextual (8):

- (7) Mas porque la operacion de las dichas maneras parece y es dificil, será necesario que de todas se aprovechen, poniéndolas todas en ejecucion, pues lo uno no trae impedimento á lo otro, y aun con ellas se debe conformar la de la cingladora, eligiendo pilotos de mucha experiencia y juicio; y asi se podria esperar que se haria particion en que no hobiese notable daño ni agravio contra alguna de las partes, porque de otra forma, *rebus stantibus ut nunc*, tengo por imposible que la una parte pueda convencer á la otra para demostralle que los dichos Malucos caben en su término (1524, Hernando Colón, *Parecer que dio Don Hernando Colón en la Junta de Badajoz sobre la pertenencia de los Malucos*).
- (8) Ah vellacon, y qué vida te llevas entre laues y relaues. Pardiola! quando no tubierades mas que estafetas que proceden en forma de aniversario, es una fortuna muy loable y digna de ser codiciada desde Unçqueta hasta el licenciado Porras, que es lo mismo, *gustos sic estantibus*, que desde el Artico al Antártico (no direys que voy sin ortographia), porque ha dado en santo este medico de acá, y por el mismo proprio motu esta hecho un pecador, y ni tiene animo para mormurar ni para alegrarse (1619, Abraham de Valdelomar (Conde de Lemos), *Carta del Conde de Lemos al Príncipe de Esquilache*).

El origen de *así las cosas* está, pues, en una construcción absoluta¹², uno de los tres tipos de colocación que separaba Girón (2007) en la génesis de marcadores, junto con los sintagmas preposicionales y los enunciados con un verbo. Ahora bien, a diferencia de otras estructuras de participio de presente (como *no obstante* o *por consiguiente*) aquí no se estanca la forma verbal hasta perder su capacidad de concordancia y fosilizarse como marcador. Con *estando así las cosas* se transfiere una rutina discursiva (entendidas estas como «conventionalized uses of form-meaning pairings», Gast & van der Auwera 2012)¹³ de una lengua a otra y formalmente el único cambio por el que va a atravesar la estructura será la pérdida (en el XIX) del verbo que la acompañaba; entonces, la cláusula predicativa quedará reducida al adverbio *así* y al antiguo sujeto *las cosas*, fijados en tal posición. Al perder su soporte verbal, se puede hablar de cancelación de sintaxis y de una modificación en la superficie de la estructura, lo que ya no permite considerar el proceso como un reanálisis –aunque, como sabemos, no todas las gramaticalizaciones implican tal proceso (cf. Heine, Claudi & Hünnemeyer 1991a: 169 o 1991b: 219)–. Vemos que una cláusula reducida, con su particular contenido gramatical, aumenta su frecuencia y pasa a funcionar como marcador, elemento con su contenido gramatical también, pero con mayor grado de integración que la construcción de partida, en la que vemos que se han fijado parte de las «piezas» originales y se ha perdido un elemento.

Desde el punto de vista teórico, tal indicio de cambio formal sería calificable como gramaticalización en el sentido de cancelación o prescindibilidad de sintaxis, esto es, una pérdida de las posibilidades de combinación sintáctica del elemento, que además viene acompañada de indicios típicos de paso a marcador como la fijación de posiciones iniciales del constructo, la retención del sintagma *las cosas* en plural (no es posible **así la cosa* como marcador), la imposibilidad de sumar al sujeto *las cosas* otro sintagma nominal (como sí ocurría en época anterior, v. ejemplo 4) o de reemplazar el reforzador de la modalidad *así* por otro tipo de adverbios o sintagmas adverbiales (v. ejemplo 3).

Estos ejemplos del castellano mencionados hasta aquí proceden de CORDE¹⁴; a continuación nos ocuparemos, precisamente, de las limitaciones en el uso de bases de datos como fundamento empírico.

12. V. Pérez Jiménez (2007) para una propuesta de caracterización teórica sincrónica sobre esta clase de elementos, que en Fuentes (2009) aparecen descritos como un tipo de *complemento periférico*. En Narbona (1996) se revisa su presencia en la historia del español, para lo que siguen siendo imprescindibles las notas de Lapesa (2000[1964]) y su fundamental división entre la herencia castellana del ablativo absoluto y la del ablativo de circunstancia concomitante, no siempre tenida en cuenta a la hora de caracterizar variacionalmente estas formas. El primero ha sido cambiante en frecuencia y en tipo de construcción a lo largo de la historia del español, pero no ha perdido su carácter fuertemente elaborado. Nótese, al respecto de variaciones constructivas, este peculiar uso de un sustantivo como elemento soporte de un pronombre en *La Regenta* (1884, cap.13): «Los pareceres se dividían. El Marqués de Vegallana y Ripamilán, que estaban en medio del grupo, volviéndose a todos lados, opinaban que, *ellos gobierno*, darían el estanco a la viuda».

13. La *rutinización*, en el sentido de *ritualización* expuesto, entre otros, por Haiman (1994), supone una automatización de estructuras, con su consecuente fijación (y, a menudo, reducción) formal y automatización en repetición y aprendizaje (*chunking*). V. también el ya clásico trabajo de Brinton (1996: 16) que habla de la función discursiva de las frases formulaicas o fijadas.

14. Real Academia Española: Banco de Datos (CORDE) [en línea], *Corpus diacrónico del español*. <<http://www.rae.es>> [Fecha de consulta: diciembre 2009].

— III —

La lingüística de corpus es una disciplina relativamente joven que se ha convertido en «a major methodological paradigm in applied and theoretical linguistics» (Gries 2006: 191), pero ese paradigma metodológico, con su innegable rentabilidad, alberga alguna contrapartida. Con la historia de *así las cosas* podemos también ilustrar otro de los prejuicios a los que me he referido en la introducción del trabajo: el *prejuicio de corpus*, una limitación metodológica común en nuestras investigaciones acerca del pasado de los marcadores discursivos y por la que convertimos herramientas como los bancos de datos y los corpus informatizados en la cota empírica máxima y única de nuestros trabajos, limitando nuestras fuentes a ellos.

Cierto es que, según afirma Company (2006: xxv), «toda elección de corpus y de ediciones críticas puede ser conflictiva y cuestionable» (v. también Pons 2006b), pero debemos hacer autocrítica y revisar las rutinas que parecen estar consolidándose en los últimos años al utilizar como fuente exclusiva de ejemplos los resultados que nos da un corpus concreto (CORDE o el Corpus del Español de M. Davies, por citar dos de los más utilizados). Tengamos en cuenta que ya partimos con limitaciones metodológicas de entrada en la investigación histórica sobre marcadores discursivos (la fundamental es que no podemos recurrir a técnicas de investigación posibles para la descripción sincrónica ni tampoco acudir a la introspección o a las reflexiones metalingüísticas de los usuarios): cerrar la fuente de datos a lo que nos ofrece el corpus elegido como base de nuestro trabajo supone imponer una limitación adicional a las ya existentes.

La investigación histórica sobre marcadores del discurso ha emergido en una época en la que los corpus en línea han puesto a disposición del interesado un volumen de textos imposible de recorrer de manera individual y de leer linealmente¹⁵, pero cabe recordar que no todo se vuelca en los corpus. En efecto, los datos empíricos de presencias y ausencias de un elemento en un corpus nos dan evidencias e indicaciones, pero, por ejemplo, en el CORDE no hallamos volcada la prolífica prensa del XIX o el ensayismo segundón del XVIII. En la investigación de la estructura *así las cosas* el recurso a otras fuentes complementarias enriquecería la investigación con muestras muy valiosas para entender el funcionamiento en uso y la carga variacional de esta estructura. Así, los dos ejemplos siguientes no figuran en la mencionada base de datos. El primero pertenece a una novela costumbrista y el segundo a un tratado paródico:

- (9) Entre las mejoras que Soldevilla planteó, fue una y no pequeña la de hacer á su coste un puente de madera sobre el Manzanares, y desde la ribera de su huerta, hasta la pradera de la orilla opuesta; ya con el objeto de proporcionar ventajas á sus dependientes y ya tambien y principalmente con el de ofrecérselas á los ciudadanos, que aburridos de ver á Mendizábal y á Pita, quisieran solazarse y pasar un día de campo en la posesion de Soldevilla de la que vale mas un solo arbol en flor, que todo el ministerio Pita, aun con el Excelentísimo ayuntamiento por añadidura.

15. El aumento de la base empírica de apoyo parece haber sido la principal consecuencia metodológica de la aproximación entre lingüística de corpus y lingüística histórica, en tanto que a la lingüística descriptiva sincrónica aquella le ha aportado objetividad en la evaluación sobre la aceptabilidad de los enunciados.

Así las cosas, como dicen los relatores, iban días y venían días, y el río pasaba por debajo del puente, sin decir esta boca es mía, y las gentes iban y venían y pasaban el puente (Abenámar [Santos López Pelegrín] y El Estudiante [Antonio M^a Segovia], *Capricho periodístico. Desde 1^o de diciembre de 1838 hasta 10 de marzo de 1839*. Madrid: Imprenta de la Compañía Tipográfica, 1839).

- (10) que me digan con toda libertad si les parece bien que haya despedido á los anteriores. *Así las cosas, como dicen los novelistas*, una mañana se vistió (Constantino Gil y Luengo, 1885, *Derecho cómico-conyugal: libro indispensable antes de la boda, en la boda, y sobre todo después de la boda*).

Sendos apéndices modales¹⁶ (con *como*) nos informan de la restricción variacional que tuvo en principio esta forma: hubo una época en que era novedosa en determinados sectores textuales¹⁷ y todavía parecía ser integrante típica de discursos jurídicos, como el del *relator*, figura que, según el diccionario académico coetáneo a la fecha de escritura, es el ‘Letrado que hace de oficio relación de los autos y expedientes en los tribunales superiores’ (DRAE 1837)¹⁸ y que, volviendo a la idea de *rutina discursiva* que manejábamos en el epígrafe anterior, parece ser que contaba con esta estructura como fórmula común en su producción textual.

Otra virtualidad que potencialmente nos permiten los corpus informatizados, la de conseguir levantar estadísticas de frecuencia, debe ser considerada, todo lo más, una mera representación orientadora, en tanto no evaluemos en tales estadísticas componentes variacionales básicos de la difusión de un cambio como el aspecto de la dispersión genérica de los ejemplos o la coocurrencia por zonas geográficas. La mera estadística numérica no es un resultado en sí mismo. Los textos insertos en grandes corpus no nos pueden apartar, pues, del análisis *filológico* de los datos, necesario para enriquecer y completar la perspectiva lexicocéntrica y fundamentalmente semasiológica con que se ha encarado la investigación de estos elementos.

— IV —

Dentro de ese análisis filológico de datos, un aspecto que no se transparenta en las estadísticas descarnadas ni en las frecuencias crudas es el de la variación. Por un *prejuicio de variación* tendemos a homogeneizar la representatividad e

16. Quiero insistir en la necesidad de que en la Historia de la Lengua se busque siempre la presencia de marcas de esta clase que nos participan de la existencia en el pasado de ciertos *efectos de registro*, término con el que aludo a los juicios de adscripción metalingüística con que los hablantes pueden reaccionar ante hechos lingüísticos que perciben como propios de un tecnolecto, sociolecto, geolecto o variedad determinados. La recuperación de tales efectos de registro nos permitiría recobrar parte del *sentido* significativo tan difícil de rescatar en la investigación sobre hechos del pasado y recolocar a los usuarios del idioma como actores fundamentales en el uso o desuso de formas. En ese sentido, los trabajos sobre *lingüística perceptual* o *perceptiva* (Preston 1989 entre otros) ponen de manifiesto que las impresiones o clasificaciones que tienen los hablantes de las lenguas que los rodean son fundamentales para entender los usos sociales de los idiomas.

17. Lo que puede ser completado con alguna otra cita adicional, como la extraída de la novela de Jorge Cela Trulock *Unos guantes viejos* (Huerga & Fierro 2004): «Ahorra no pida usted un poco más que una limosna, si no pertenece a la capilla, a la logia, a la sociedad, a tantas y tantas camarillas, es que está fuera de la cosa, de la picosa. Un reparto miserable, engañoso, contra el que no cabe más lucha que la revolucionaria. Aquella a la que la gente nunca queremos llegar. *Así, así las cosas como dicen los de la televisión, radio y otras [sic] medios de la bazofia*, el caracol mete los cuernos en su concha aun cuando sale el sol».

18. Considero más pertinente aplicar esta acepción (segunda en la definición académica) por encima de la que, desde *Autoridades*, aparece en primer lugar: «El que refiere o relata alguna cosa».

informatividad de nuestros datos difuminando en ellos las posibles adscripciones geolectales y sociolectales de los elementos estudiados. Esto esconde una consideración de la historia de la lengua como una línea ininterrumpida de producciones lingüísticas al mismo nivel, en las que resultan comparables y equiparables textos de tradiciones discursivas diferentes, alimentados en entornos distintos y con trasfondos de elaboración disímiles: una historia de la lengua autónoma que no encaja con la representación más adecuada y acorde con el marco discursivo-pragmático en el que se sitúa la atención a los marcadores: la de la lengua como un edificio variacional (Koch & Oesterreicher 1990 [2007]) cuyos diferentes estratos condicionan la difusión de los cambios y los aceptan o rechazan de forma no paralela¹⁹.

La investigación sobre marcadores discursivos en textos no contemporáneos debe ser, pues, también sensible a la variación, aunque estudiarla en diacronía no es fácil, dada la imposibilidad para recuperar ese contexto extraviado de las enunciaciones que alimenta la información variacional. La variación sociolectal es especialmente resbaladiza en su estudio histórico, pero podemos parcialmente revelarla a través del recurso a la teoría de las tradiciones discursivas (Oesterreicher 1997 y 2001, Aschenberg 2003 o Kabatek 2007, entre otros). Esta perspectiva resulta irrenunciable cuando el marcador estudiado pertenece o ha pertenecido durante un tiempo a un ámbito escritural prestigioso, lo que es común en los casos de marcadores cuyo surgimiento está anclado en procesos de elaboración.

En el caso de *así las cosas*, es la historiografía cuatrocentista la que da vía de entrada masiva a esta expresión en la prosa, sea desde la escritura vernácula (11) o desde la proveniente de traducciones (12), que contaba con algunos antecedentes latinos de participio absoluto en inicio de frase ligado al plural *rebus* (13); desde la historiografía, dio acogida a la forma la narración novelesca de las caballerías (14), que se nutría de recursos procedentes de la cronística a cuya verosimilitud y credibilidad se quería acercarse en la narración de hechos de un pasado tan lejano como fantasioso. Posiblemente sirvió de aliento la fórmula jurídica contractual mencionada anteriormente, que estimulaba la aparición de un gerundio para traducir el participio de presente latino²⁰:

- (11) Item, promete que consumido el matrimonio, si algunas guerras o roturas se mouieren contra ellos en estos Reynos, de traer a su costa quatro mill lanças, y pagarlas fasta tanto que las roturas çesen, y si non traxiere las dichas lanças, sea obligado de las pagar a su costa fasta que los Reynos sean llanos y paçíficos. *Asi las cosas asentadas*, segund avés oydo, que la prinçesa pidio, y otorgadas por el prinçipe, demandó [a] aquel cauallero Gutierre de Cárdenas cómo sería mejor su entrada en Castilla, si muy acompañado de gentes o si desacompañado y paçíficamente (1469-1476, *Crónica incompleta de los Reyes Católicos*).
- (12) Cómo los volsques desbarataron e vencieron al cónsul Apius e a toda su hueste romana. *Las cosas assí conpuestas e ordenadas en casa* (que quier dezir, en Roma), los enemigos –que durando la discordia avyan gastado e robado los

19. Sincrónicamente, la insistencia por definir e inventariar los marcadores del español obvió su caracterización variacional durante años; pero basta ver los últimos repertorios lexicográficos sobre este grupo de elementos, con incorporación de marcas como el nivel de uso o el tipo de texto, para observar que esa relegación de la variación ha sido superada.

20. La forma *estantes* con sujeto concertado aparece en la historia románica peninsular muy raramente; se registran ejemplos en el prehumanista aragonés Juan Fernández de Heredia, así como en la fórmula «aguas estantes y corrientes».

canpos e términos de Roma a fin que si el pueblo romano se departiese de la cibdat (por despecho, como otra vez avía fecho), ellos non fallasen viandas nin otra cosa en los canpos, ante fuessen constreñidos a los rescibir en villas e en cibdades de los dichos enemigos— tornaron atrás e pusieron sus tiendas. (c 1400, Pero López de Ayala, *Traducción de las décadas de Tito Livio*).

- (13) *Sic rebus omnibus confectis et collocatis* ipse [itinere terrestri] profectus est in Syriam (César, *Bellum Alexandrinum*, 33).
- (14) Pues *estando así la cosa como oís*, a cabo de tres días que los reales se assentaron, el emperador Patín se aquexava mucho porque la batalla se diesse, que, vencido o vencedor, no veía la hora de ser tornado a su tierra; porque así aconteçe muchas vezes a los hombres accidentales que apresuradamente hazen sus cosas, que tan presto las aborreçen, como éste con su liviandad fazía (Garcí Rodríguez de Montalvo, *Amadís de Gaula*, libros I y II).

Desde el XVI *así las cosas* se usa en textos historiográficos (15); esa vinculación con la oficialidad, con el discurso de autoridad, llega hasta el XIX (16), y en el XVIII parece haber traspasado ya al ensayismo (17), que continúa ligándola a un participio, y a la literatura de ficción (18):

- (15) abrazólo y díxole que él diría a Hernando Cortés la obligación en que le era. Desta manera, juntando su gente, sin parar de noche ni de día, doblando jornadas, caminaron la vuelta de México, hasta que bien cansados llegaron a Cholula, de donde dieron aviso a Hernando Cortés, el cual les escribió se estuviesen quedos, porque él iría allá dentro de ocho días y les diría lo que se había de hacer. *Estando las cosas así*, al cabo de los ocho días llegó Cortés con obra de ciento y diez hombres, de manera que por todos vinieron a ser docientos y diez (1560, Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España*) || También entró en ella Francia, si bien es verdad que no fué expresamente, sinoque el Papa prometió por aquella república la ayuda, y lo demás de dineros que habían de dar; y en el mesmo capítulo donde hace esta promesa, dice que no entran expresados los florentines en aquel contrato, mas que se obliga por ellos y que lo aprobarán y ratificarán, porque no corran peligro los comercios y mercaderes que estaban en España y otros Estados del Emperador. Y *corriendo las cosas así*, y haciéndose todo lo de Florencia a voluntad de Clemente, como se hizo a la de sus pasados, sucedió que después de las guerras que he contado, y se saben, monsieur de Borbón determinó la jornada de la Toscana (1604-1618, Fray Prudencio de Sandoval, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*).
- (16) Esta relación es tomada, casi palabra por palabra, de lo comunicación citada en la nota 9. Pero el tiempo pasaba, y el señor Plenipotenciario no recibía respuesta alguna. *Así las cosas*, llegó el 8 de mayo, y con esta fecha escribió el señor Arosemena al señor Guardia lo siguiente: (1863, Gil Colunje, *El plenipotenciario del Estado de Panamá*).
- (17) Está tan lexos de ser así que antes la indisposición es causa de el exceso. Nótese, que hablo de el caso en que la sed no fue ocasionada de causa manifiesta, como de haver hecho algún exercicio violento, o haver padecido algún gran calor, u de el sol u de el fuego, u de haver estado mucho tiempo sin beber. *Puestas así las cosas*, es claro que la sed nació de causa interna. (1733, Benito Jeronimo Feijoo, *Theatro critico universal*) || En este estado, en que para extraherle se aplica el último esfuerzo, después de la última extracción se tiene fuertísimamente assido el manubrio, para continuar los experimentos que se pretenden hacer en el recipiente de donde se ha sacado el aire. *Puestas así las*

cosas, si los que tienen assido el manubrio le sueltan, el émbolo al momento, contra la natural inclinación de su gravedad, sube arriba con un ímpetu terrible (1733, Benito Jeronimo Feijoo, *Theatro critico universal*).

- (18) *Dispuestas así las cosas*, empezamos nuestros trabajos domésticos con fervor y recreación (*La mujer feliz*, I, 1785 [3^a, 1789], IV, 31)²¹.

En el XIX *así las cosas* es elemento común en la prosa memorialística (que podemos considerar un subtipo de narración autobiográfica) pero da un salto definitivo para su expansión al llegar masivamente a la novela de ficción (20) y a otras tradiciones discursivas que contienen en sí secuencias narrativas, como el sermón (21); ya en todos estos casos, la expansión de la forma parece implicar un cambio estructural: la pérdida del verbo al que se asociaba y que aludía al *dictum* previo como fundamento cognitivo del tópico siguiente; ese vínculo se establecerá ya solo a partir del adverbio deíctico *así*. Si se elimina el participio –que, sea a través de la evocación de un estado con el propio verbo *estar*, sea a través de la mención a un resultado, con *disponer*, *poner*²², no sitúa al locutor como responsable o agente del estado–, perdemos la estructura argumental del predicado y queda abierta la posibilidad de identificar a enunciador y locutor; este se responsabiliza en mayor grado de la vinculación entre los hechos que se concatenan. Aún en el siglo XX puede localizarse alguna muestra de *así las cosas* con gerundio (22), que puede ser interpretada como pervivencia del viejo uso o nueva integración de la estructura²³:

- (19) [...] que se formasen y publicasen listas de todos los oficiales y paisanos de alguna suposicion que nos hallábamos empeñados en la empresa pendiente, como por vía de reto al Gobierno de nuestra resolucion de vencer ó morir, de señal de la confianza que nos animaban y de ejemplo á nuestros compañeros de conjuracion aún no venidos á nuestras filas, en quienes debía infundir por un lado vergüenza y por otro ánimo nuestro atrevimiento. *Así las cosas*, resolvióse no demorar la expedicion proyectada (1847-1849, Antonio Alcalá Galiano, *Memorias*).

- (20) Airado estaba el intrépido duelista; pero no quiso tomar inmediatamente venganza del agravio, por no dar publicidad a la derrota que acababa de sufrir en sus amores. Reservóse para más adelante el placer de dejar viuda a la engañadora Elisa. *Así las cosas*, habíase llegado a la víspera del día feliz, en apariencia, porque en él habían de solemnizarse los dos casamientos en el oratorio o capilla del duque de la Azucena. (1850, Wenceslao Ayguals de Izco, *La bruja de Madrid*)

Tanto, que habló a su padre del asunto; y como daba la feliz casualidad de que Zancajos no miraba sin cierta envidia el sitial de preferencia en la iglesia y los blasones del palacio, por más que muchas veces se hubiese reído de las hinchadas presunciones de su noble convecino, lejos de combatir las inclinaciones de Antón, le prometió apoyárselas con la mejor voluntad. *Así las cosas*, un domingo volvía Verónica de misa, sola, porque don Robustiano se había quedado en la sacristía a saludar al señor cura. (1871, J. M. Pereda, *Tipos y paisajes*).

21. Debo este ejemplo a Álvaro S. Octavio de Toledo.

22. El verbo *poner* es usado en otras estructuras de español para evocar estados de cosas, por ejemplo de naturaleza hipotética (*pongamos que, un poner...*). Cf. al respecto Leal Abad (2006).

23. Se trata de una divergencia en el sentido de Hopper (1991), ya que la estructura es transparente en su significado conceptual.

- (21) Por bien o por mal, todos se ocupaban de él. Pero sobre todo los fariseos: ¡cuántas veces en sus convites y reuniones habían disputado sobre sus milagros, doctrinas, conducta, discípulos, y todo lo que afectaba a Jesús! Desde afirmar que era el Hijo de Dios, hasta decir que era un endemoniado, todo lo habían dicho de él. *Así las cosas*, un fariseo distinguido, cuyo nombre no sabemos, que dió un banquete a sus contertulios, debió de pensar... (1917, Juan Albizu y Sainz de Murieta, *Homilias parroquiales varias y distintas sobre cada uno de los evangelios de todos los domingos*).
- (22) *Estando así las cosas* recibió mi hermana carta del duque nuestro protector (1978, J. Fernández Santos, *Extramuros*).

La circulación de este marcador entre tradiciones discursivas distintas del idioma y su propagación, a lo que parece, condicionada por ellas, nos muestra la rentabilidad y la necesidad de construir una historia de la lengua dinámica, que no rompa, por otra parte, con la tradición anti-inmanentista de muchos de los venerables estudios de la llamada *Escuela filológica española*.

— V —

Vemos, pues, cómo es el siglo XIX el momento fundamental para la historia de *así las cosas* como marcador, tanto desde un punto de vista formal —en dicha centuria se produce el afianzamiento de la estructura desligada de un verbo como marcador discursivo— como desde un punto de vista textual —la estructura sale de la historia y el derecho para llegar a la narración novelística—. No es el único marcador que fija su uso en esa época que tradicionalmente llamamos «español moderno» (siglos XVIII y XIX): también *de resultas*, *mejor dicho*, *naturalmente*, *por lo visto*, *en síntesis* o *desde luego* en su uso como marcador epistémico, entre otros elementos (v. al respecto Pons 2010), se integraron al repertorio de marcadores del español en esa época.

En la investigación sobre historia de los marcadores, encontramos trabajos dedicados a explorar el pasado de un marcador o grupo de marcadores a lo largo de la historia del español (el marcador X de ayer a hoy) y otros que se dedican a estudiar todos los marcadores que encontramos en los textos de una determinada etapa. En estos dominan los trabajos concentrados en la época medieval, y en menor medida áurea, pero por aquéllos sabemos que buena parte de los marcadores que usamos hoy se consolidaron después del XVII. Como, por un *prejuicio de periodización*, los trabajos dedicados a estudiar la construcción discursiva en la historia del español eligen de manera dilecta acotar una centuria medieval o, en menor medida, áurea, paradójicamente, en el momento actual de la investigación histórica sobre marcadores discursivos del español resulta más fácil reconstruir la situación de los siglos XIV y XV que la de los siglos XVIII y XIX. A ello se suma que en corpus como CORDE se han volcado más textos medievales y áureos que de época posterior.

Este prejuicio de periodización, que otorga un gran protagonismo a la Edad Media y los Siglos de Oro, no es propio exclusivamente de la investigación de marcadores, pues reproduce la relegación que en los estudios de historia de la lengua ha sufrido el español post-áureo, una etapa que ha sido muy estudiada por la historiografía lingüística dada la prolífica producción metalingüística oficial-académica y particular que se dio en esa época, pero que desde el punto de vista de la historia de la lengua ha sido atendida parcialmente en el plano léxico (Álvarez de Miranda 2006, entre otros) y prácticamente marginada en las

cuestiones de morfosintaxis, a excepción de trabajos como el de Melis, Flores & Bogard (2003) dedicado a español de América o el de Octavio de Toledo (2007), quien afirma que el español posterior a 1650

continúa siendo (...) un periodo prácticamente inexplorado desde el punto de vista de la evolución de las construcciones. Sobre este abandono incide, posiblemente, la idea de que el español, como sistema lingüístico, alcanzó ya hacia el fin del periodo clásico un alto grado de fijeza perdurable en su morfosintaxis, idea que parece reflejarse también tácitamente en las historias del idioma (Octavio de Toledo 2007: 421).

En lo que se refiere a los marcadores, parece que los siglos XVIII y XIX fueron particularmente vigorosos en la puesta en circulación de nuevas estructuras al servicio de la conexión, no todas asentadas ni con igual éxito en el decurso posterior del idioma. Este proceso parece ser solidario de otros ocurridos simultáneamente, tales como la transición desde modelos de cohesión sostenidos en la subordinación floja (Girón 2003) a otros más volcados hacia la hipotaxis y con un mayor recurso a la conexión supraoracional causal y contraargumentativa que hacia la aditiva. Esto es, parece darse desde el final del XVII un conjunto de cambios que repercuten en los índices de integración del discurso y en el juego de elementos usado para ello.

De nuevo, volviendo a cuestiones que hemos tratado en las páginas anteriores, hay que preguntarse por lo que rodea a esta novedosa alteración en la nómina de marcadores del español. Justamente de 1675 a 1875 nuevas tradiciones discursivas se van poniendo en circulación y configurando de manera gradual. A partir de memoriales, tratados, epístolas y relaciones, se abren camino nuevos géneros como el ensayo, el periodismo o el proyectismo, obras apenas consideradas desde el punto de vista literario, inéditas, aún enterradas mayoritariamente en sus testimonios originales y, por tanto, ayunas de estudios lingüísticos intensivos. La magnitud de esta época para el cabal entendimiento de la historia del español no ha sido aún suficientemente ponderada ni percibida.

— VI —

He pretendido en las páginas precedentes llamar la atención sobre la necesidad de romper con algunas posturas tradicionales que, pese a la novedad de la investigación histórica sobre marcadores del discurso, parecen estar muy fuertemente asentadas, y que corren el riesgo de privarnos de una visión verdaderamente completa de cómo funcionan los marcadores en diacronía, en qué sentido revelan procesos lingüístico-sociales de amplio alcance y de qué forma los seleccionan los usuarios. Apriorismos como los que afectan al corpus seleccionado, el arco temporal acotado, el proceso de surgimiento esperable o el nivel de variación trabajado en la investigación estrechan la lente de una forma que la tradicional escuela filológica española no ha tendido a practicar. Estas páginas han querido servir como una llamada de atención a que la individualidad del dato no nos aparte de la interpretación de su uso histórico colectivo y a que no consideremos las teorías como algo completo que nos viene dado.

Bibliografía

Aijmer, Karin. 1997. «*I think* –an English modal particle». Toril Swan, Olaf J. Westvick (eds.), *Modality in Germanic Languages: Historical and Comparative Perspectives*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton, 1-47.

- Álvarez de Miranda, Pedro. 2006. «Problemas y estado actual de los estudios sobre historia del léxico español». José Jesús Bustos Tovar, José Luis Girón Alconchel (eds.), *Actas del VI Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Madrid: Arco Libros, 1229-1239.
- Aschenberg, Heidi. 2003. «Diskurstraditionen-Orientierungen und Fragestellungen». Heidi Aschenberg, Raymund Wilhelm (eds.), *Romanische Sprachgeschichte und Diskurstraditionen*. Tübingen: Gunter Narr, 1-18.
- Barra Jover, Mario. 2007. «Cambios en la arquitectura de la prosa española y romance: sintaxis y cohesión discursiva por correferencia nominal». *Revista de Filología Española* LXXXVII:1, 7-43.
- Barra Jover, Mario. 2008. «Tradición discursiva, creación y difusión de innovaciones sintácticas: la cohesión de los argumentos nominales a partir del siglo XIII». Johannes Kabatek (ed.), *Sintaxis histórica del español. Nuevas perspectivas desde las tradiciones discursivas*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 127-149.
- Brinton, Laurel J. 1996. *Pragmatic Markers in English. Grammaticalization and Discourse Functions*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton.
- Carranza Álvarez, César. 2008. «La Justicia contractual en el contrato de hoy». *Boletín de información del Ministerio de Justicia* 2057, 835-852.
- Castillo Lluch, Mónica; López Izquierdo Marta (eds.). 2010. *Modelos latinos en la Castilla medieval*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Company Company, Concepción (dir.). 2006. *Sintaxis histórica de la lengua española. Primera parte: la frase verbal*. México: UNAM/Fondo de Cultura Económica.
- Del Saz Rubio, M^a Milagros; Pennock Speck, Barry. 2005. «Discourse markers of reformulation from the perspective of grammaticalization». M^a Luisa Carrió (coord.), *Perspectivas interdisciplinarias de la lingüística aplicada*, vol. 2, 89-100.
- Deumert, Ana; Vandenbussche, Win. 2003a. «Standard Languages: Taxonomies and Histories». Ana Deumert, Win Vandenbussche (eds.), *Germanic Standardizations. Past to Present*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 1-14.
- Deumert, Ana; Vandenbussche, Win. 2003b. «Research directions in the study of language Standardization». Ana Deumert, Win Vandenbussche (eds.), *Germanic Standardizations. Past to Present*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 455-469.
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles: De Boeck et Larcier/Duculot.
- Elvira, Javier. 1996. «Construcciones de gerundio con sujeto en la prosa histórica alfonsí». Alegría Alonso González et al. (eds.), *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Madrid: Arco Libros, 257-268.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2007. *Sintaxis del enunciado: los complementos periféricos*. Madrid: Arco Libros (Cuadernos de Lengua Española 97).
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- García Delgadillo, Fausto O. 2002. *Rebus sic Stantibus vs. Pacta sunt Servanda en el Derecho de los Negocios Internacionales*. Guatemala: UFM.
- Gast, Volker; van der Auwera, Johan. 2012. «What is contact-induced grammaticalization? Evidence from Mayan and Mixe-Zoquean languages». Björn Wiemer, Bernhard Wälchli, Björn Hansen (eds.): *Grammatical replication and borrowability in language contact*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton, 381-426.

- Girón Alconchel, José Luis. 2003. «Evolución de la cohesión en el discurso ensayístico entre 1648 y 1726». José Luis Girón Alconchel *et al.* (ed.), *Estudios ofrecidos al profesor José Jesús de Bustos Tovar*. Madrid: Universidad Complutense, vol. I, 331-360.
- Girón Alconchel, José Luis. 2007. «Lexicalización y gramaticalización en la creación de marcadores del discurso y de otras palabras». Elisabeth Stark *et al.* (eds.), *Romanische Syntax im Wandel*. Tübingen: Gunter Narr, 363-385.
- Gries, Stefan Th. 2006. «Some Proposals towards a More Rigorous Corpus Linguistics». *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik* 54:2, 191-202.
- Haiman, John. 1994. «Ritualization and the development of language». William Pagliuca (ed.), *Perspectives on Grammaticalisation*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 3-28.
- Heine, Bernd; Claudi, Ulrike; Hünemeyer, Friederike. 1991a. «From cognition to grammar – evidence from African languages». Elisabeth C. Traugott, Bernd Heine (eds.), *Approaches to grammaticalization. Vol. I: Focus on theoretical and methodological issues*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 149-187 (Typological Studies in Language).
- Heine, Bernd; Claudi, Ulrike; Hünemeyer, Friederike. 1991b. *Grammaticalization: A conceptual framework*. Chicago and London: University of Chicago Press.
- Heine, Bernd; Kuteva, Tania. 2005. *Language Contact and Grammatical Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hopper, Paul. 1991. «On some principles of grammaticization». Elisabeht Traugott, Bernd Heine (eds.), *Approaches to Grammaticalization*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, vol. 1, 17-35.
- Ijsewijn, Jozsef; Sacré, Dirk. 1998. *Companion to neo-latin Studies. Part II: Literary, linguistic, philological and editorial questions*. Leuven: Leuven University Press (Supplementa Humanistica Lovaniensia XIV), 2ª edición.
- Kabatek, Johannes. 2003. «¿En que consiste o *ausbau* dunha lingua?». María Álvarez de la Granja, Ernesto González Seoane (eds.), *A planificación do lexico galego*. Santiago de Compostela: Consello da Cultura Galega, Instituto da Lingua Galega, 37-51.
- Kabatek, Johannes. 2005. *Die Bolognesische Renaissance und der Ausbau romanischer Sprachen*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, Beihefte zur ZRP.
- Kabatek, Johannes (ed.). 2008. *Sintaxis histórica del español. Nuevas perspectivas desde las tradiciones discursivas*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Kloss, Heinz. 1978[1952]. *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen von 1800 bis 1950*. München: Pohl.
- Kloss, Heinz. 1987. «Abstandsprache und Ausbausprache». Ulrich Ammon *et al.* (eds.), *Sociolinguistics*. Berlin: De Gruyter, vol. 1, 302-308.
- Koch, Peter; Oesterreicher, Wulf. 2007[1990]. *Lengua hablada en la Rumania: español, francés, italiano*. Trad. esp. de A. López Serena. Madrid: Gredos (Biblioteca Románica Hispánica).
- Lapesa, Rafael. 2000[1964]. «Los casos latinos: restos sintácticos y sustitutos en español». *Boletín de la Real Academia Española* 44, 63-73. Recogido en Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, edición de Rafael Cano y Mª Teresa Echenique. Madrid: Gredos, 73-122.
- Lasarte, Carlos. 2005. *Compendio de derecho civil: trabajo social y relaciones laborales*. Madrid: Dykinson, 2ª edición revisada y actualizada.

- Leal Abad, Elena. 2006. «Usos del subjuntivo independiente en diálogos medievales». Javier Rodríguez Molina, Daniel Sáez Rivera (coords.), *Diacronía, lengua española y lingüística*. Madrid: Síntesis, 533-540.
- López Serena, Araceli. 2011. «Más allá de los marcadores del discurso». José Jesús Bustos Tovar *et al.* (eds.), *Homenaje a Antonio Narbona*. Sevilla: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 275-294.
- Matras, Yaron. 2007. «The borrowability of structural categories». Yaron Matras, Jeanette Sakel (eds.), *Grammatical Borrowing in Cross-Linguistic Perspective*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton, 31-73.
- Melis, Chantal; Flores, Marcela; Bogard, Sergio. 2003. «La historia del español: inicio de un tercer periodo evolutivo». *Nueva Revista de Filología Hispánica* LI: 1-56.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt; Rossari, Corinne. 2005. «The evolution of pragmatic markers». *Journal of Historical Pragmatics* 6:2, 177-187.
- Muljagic, Zarko. 1986. «L'enseignement de Heinz Kloss (modifications, implications, perspectives)». *Langages* 83, 53-63.
- Narbona Jiménez, Antonio. 1996. «Construcciones absolutas». Alegria Alonso González *et al.* (eds.), *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Madrid: Arco Libros, 457-470.
- Octavio de Toledo y Huerta, Álvaro S. 2001-2002 [2006]. «¿Un viaje de ida y vuelta?: la gramaticalización de *vaya* como marcador y cuantificador». *Anuari de Filologia* 11-12, 47-71.
- Octavio de Toledo y Huerta, Álvaro S. 2007. «Un rasgo sintáctico del primer español moderno (ca. 1675-1825): las relaciones interoracionales con *interin* (*que*)». Marta Fernández Alcaide, Araceli López Serena (coords.), *Cuatrocientos años de la lengua del Quijote: estudios de historiografía e historia de la lengua española*. *Actas del V Congreso Nacional de la Asociación de Jóvenes Investigadores de Historiografía e Historia de la Lengua Española*. Sevilla: Universidad de Sevilla, 421-442.
- Oesterreicher, Wulf. 1997. «Zur Fundierung von Diskurstraditionen». Barbara Frank, Thomas Haye, Doris Tophinke (eds.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*. Tübingen: Gunter Narr, 19-41.
- Oesterreicher, Wulf. 2011. «Conquistas metodológicas en la lingüística diacrónica actual. La historicidad del lenguaje: lenguas, variedades y tradiciones discursivas en el marco de una semiótica social». Mónica Castillo, Lola Pons Rodríguez (eds.), *Así se van las lenguas variando. Nuevas tendencias en la investigación del cambio lingüístico en español*. Berne: Peter Lang, 307-336.
- Pérez Jiménez, Isabel. 2007. *Las cláusulas absolutas*. Madrid: Visor Libros.
- Pietsch, Lukas. 2009. «Hiberno-English medial-object perfects reconsidered: A case of contact-induced grammaticalisation». *Studies in Language* 33:3, 528-568.
- Pons Bordería, Salvador. 2006. «A functional approach to discourse markers». Kerstin Fischer (ed.), *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam: Elsevier, 77-99.
- Pons Bordería, Salvador. 2008. «Gramaticalización por tradiciones discursivas: el caso de *esto es*». Johannes Kabatek (ed.), *Sintaxis histórica del español. Nuevas perspectivas desde las tradiciones discursivas*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 249-274.
- Pons Rodríguez, Lola. 2006a. «Una reflexión sobre el cambio lingüístico en el siglo XV». Juan de Dios Luque Durán (ed.), *Actas del V Congreso Andaluz de Lingüística General. Homenaje a José Andrés de Molina Redondo*. Granada: Granada Lingüística, Serie Collectae, vol. III, 1563-1577.

- Pons Rodríguez, Lola. 2006b. «Canon, edición de textos e historia de la lengua cuatrocéntrica». Lola Pons Rodríguez (ed.), *Historia de la lengua y crítica textual*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 69-115.
- Pons Rodríguez, Lola. 2007. «*La qual çibdad*: las relativas con antecedente adjunto del siglo XIII a hoy. Evolución de un procedimiento cohesivo». *Romanistisches Jahrbuch* 58, 275-305.
- Pons Rodríguez, Lola. 2008. «Las construcciones imitativas del *Accusativus cum infinitivo*: modelos latinos y consecuencias romances». *Revista de Historia de la Lengua Española* 3, 117-148.
- Pons Rodríguez, Lola. 2010. «Los marcadores del discurso en la historia del español». Óscar Loureda Lamas, Esperanza Acín (eds.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 433-525.
- Pountain, Christopher. 2006. «Syntactic borrowing as a function of register». Anna Laura Lepschy, Arturo Tosi (eds), *Rethinking Languages in Contact. The Case of Italian*. Oxford: Legenda, 99-111.
- Preston, Dennis Richard. 1989. *Perceptual Dialectology: nonlinguists' views of areal linguistic*. Dordrecht: Foris Publication Holland.
- Rissanen, Mati. 2006. «Latin Influence on an Old English Idiom: To Wit». John Walmsley (ed.), *Inside Old English: essays in honour of Bruce Mitchell*. Oxford: Blackwell, 222-241.
- Smitherman, Geneva. 2004. «Language and African Americans». *Journal of English Linguistics* 32:3, 186-196.
- Sussex, Roland. 2004. «*Abstand, Ausbau*, Creativity and Lucidity in Australian English». *Australian Journal of Linguistics* 24:1, 3-19.
- Weber, Beatrix. 2009. «Evidence of language contact in the Parliament Rolls of Medieval England». *Workshop "Multilingual Discourse Production" (6-7 November 2009, University of Hamburg. Research Centre on Multilingualism)*. <<http://www.uni-hamburg.de/sfb538/mdpprogram.pdf>>

M^a Elena AZOFRA SIERRA

Hace ya una década, la profesora Martín Zorraquino reflexionaba sobre la necesidad de estudiar los marcadores discursivos (MD) desde una perspectiva diacrónica, insistiendo en la luz que la evolución de estas unidades podía arrojar sobre su comportamiento actual y sobre los mecanismos de actuación del cambio lingüístico (Martín Zorraquino 2002). Desde entonces han sido muchos los trabajos realizados con este enfoque, e incluso contamos ya con un excelente análisis historiográfico muy reciente sobre los MD en la historia del español (Pons Rodríguez 2010), en el que la autora recoge los estudios que se han realizado sobre estas unidades, evalúa los logros y pone de relieve algunas lagunas que quedan por cubrir, además de ofrecer una propuesta de periodización en los procesos de constitución y estabilización de los MD. Si algún reparo cabe hacer a estos acercamientos, según señala Pons Rodríguez (2010: 578), es que continúan la perspectiva lexicista predominante en el análisis interoracional, centrado en los nexos.

Por lo que se refiere a la conexión que va a ocuparnos aquí, el grupo de los conectores aditivos (CA) ha sido uno de los que ha centrado mayoritariamente el interés de los investigadores, desde que comenzaron a estudiarse los MD en diacronía². En efecto, algunos de los primeros trabajos giran en torno a estas unidades: Chevalier (1970) sobre *otrossí* y *asimesmo*, Eberenz (1994) sobre «enlaces conjuntivos y adjuntos de sentido aditivo» o Espinosa (1995) sobre «adverbios aditivos». Ahora bien, la mayor parte de los estudios se han realizado tomando como objeto uno o varios conectores aisladamente y analizando su proceso de formación, su constitución como MD, las tradiciones discursivas en las que se forjan, su extensión posterior a otros tipos de textos, etc. A pesar del indudable interés de estas aproximaciones, el enfoque semasiológico nos ha privado de una necesaria visión de conjunto sobre las diferentes formas de conexión aditiva en diacronía, que nos proponemos abordar aquí. Creemos que puede ser interesante recuperar los estudios que hemos realizado sobre distintos CA (Azofra 2011, 2012a, 2012b), para proyectar una mirada sobre el conjunto e intentar explicar el desarrollo de los diferentes tipos de conexión aditiva que existen hoy en español. Nuestra hipótesis es que entre los siglos XV y XVIII se produce una progresiva especialización en diferentes tipos de conexión aditiva

1. Este trabajo se enmarca en la investigación desarrollada dentro del proyecto FFI 2010-15154, financiado por el Ministerio de Ciencia e Innovación.

2. Aceptamos la terminología, ampliamente extendida, de Martín Zorraquino & Portolés (1999), según la cual *marcador discursivo* sería un hiperónimo abarcador de otros como *conector*, *organizador del discurso*, etc. También seguimos el uso convencional al denominar *conectores* a los elementos que vinculan una parte del discurso con algo anterior, implícito o explícito.

(la que se realiza por superposición vs. la que se realiza por adlación, la valorativa vs. la más neutra), a la vez que se distancian los sistemas de conexión aditiva y organización del discurso. El corpus sobre el que hemos trabajado es el CORDE, seleccionando tres géneros diferentes: textos legales, narrativos e historiográficos; no se han analizado obras en verso porque este puede condicionar mucho algunos factores sintácticos relevantes como la posición o la complementación de los marcadores³.

Comenzaremos este capítulo con una introducción sobre los tipos de conexión aditiva y sus peculiaridades, en la que repasaremos cómo han ido apareciendo en la lengua y cuáles han sido sus nexos específicos en cada época (§ 1); en § 2, nos centraremos en la historia de la especialización en el terreno de la conexión *sumativa* (conexión *valorativa* vs. conexión *neutra*⁴, conexión *de igualdad* vs. conexión *acumulativa*); en § 3 presentaremos las fronteras, difusas en época medieval y más nítidas desde el siglo XVI, entre la conexión *aditiva continuativa / conclusiva* y la *organización discursiva*; y por último (§ 4), analizaremos la conexión *adlativa* como tipo específico de adición⁵. Cerraremos el estudio con las conclusiones (§ 5).

1. Los tipos de conexión aditiva y los organizadores del discurso

El uso de CA sirve para unir piezas (argumentos o simples informaciones) dentro de una serie con una unidad temática; en palabras de la *Nueva gramática de la lengua española (NGRAE)*, «introducen información añadida a la ya presentada, a menudo como colofón o apostilla de alguna progresión argumentativa» (2009: § 30.13c). En este sentido, podemos apreciar que en los contextos más «neutros» informativamente, es decir, en aquellos casos en que no es relevante proporcionar otra instrucción que no sea la puramente sumativa, los CA tienen mucho en común con los organizadores del discurso. Así, Montolío (2001: 142-143) diferencia los «aditivos argumentativos» de los «aditivos organizadores de la información», basándose en que los primeros «conllevan una operación argumentativa» (la nueva información se presenta como más relevante, tiene más fuerza), mientras que los segundos «se limitan a introducir información nueva sin valorarla desde el punto de vista argumentativo»). Otros autores reconocen puntualmente valores ordenadores de algunos CA; por ejemplo, Martín Zorraquino y Portolés (1999: 4089) señalan que *asimismo* tiene entre sus usos el de marcador de continuidad y precisan que «Añade un nuevo miembro del discurso a un miembro anterior para formar una secuencia». Todo ello puede ser interesante desde el punto de vista histórico, por cuanto estos marcadores no presentan una distribución clara, en los textos medievales, respecto a otros adverbios o locuciones que después se convirtieron en ordenadores discursivos, como veremos. Sin embargo, la *NGRAE* no estudia los organizadores del discurso junto a los conectores discursivos adverbiales; estos últimos se

3. Hemos presentado en otro lugar (Azofra 2012a) las tablas de datos numéricos, distribuidos por siglos y por géneros, que ofrecen la posibilidad de analizar la evolución semántica de *demás*, *además* y *encima* y asociar determinados cambios a su pertenencia a una tradición discursiva determinada; nos basamos en aquel estudio para las hipótesis y afirmaciones que aquí se contienen. Lo mismo cabe decir sobre la historia de la partícula *aparte*, que hemos analizado en Azofra (2011).

4. Empleamos el adjetivo «neutro» para indicar que se utiliza para la simple adición, sin ningún otro valor específico.

5. Faltaría en esta relación la conexión aditiva *de refuerzo* o *inclusiva* (con los CA *incluso*, *es más...*), de la que no nos hemos ocupado hasta el momento.

presentan, en la clasificación semántica (2009: §30.13), dentro de un grupo que comprende «aditivos y de precisión o particularización», donde encontramos *además*, *aparte*, *asimismo*, *encima* o *por otro lado* junto a *en el fondo*, *en realidad* o *sobre todo*.

Desde el punto de vista diacrónico también se ha hecho notar esta cercanía entre los aditivos y los organizadores de tipo continuativo o los de cierre (Cano 2002). Santiago (2004: 539 y ss.) habla de los «aditivo-continuativos» y Eberenz (1994: 9) destaca el papel de *ítem* como «estructurador discursivo», marcando el comienzo de cada disposición o párrafo. También Bustos (2002: 70) afirma que *demás* debe interpretarse como conector continuativo más que aditivo: se trataría de una función asociada a un «proceso acumulativo que indica la prosecución del discurso». En muchos ejemplos del s. XV, en efecto, es difícil delimitar las difusas fronteras entre la continuidad, la adición de secuencias y la adición argumentativa. Creemos, después de haber estudiado algunos CA, que en español medieval muchos elementos se encuentran en pleno proceso de formación o de asentamiento en sus funciones definitivas, y por eso no queda clara su pertenencia a un subsistema dentro de los MD. Esto ocurre, por ejemplo, con las locuciones *en suma*, *a la / en cima*, *al fin*, *al / en cabo*, etc.: todas ellas pueden funcionar como elementos de cierre dentro del discurso, mientras que hoy tienen un grado mayor de especificidad (*en suma*, reformulador conclusivo⁶; *encima*, aditivo culminativo; *al fin*, operador discursivo), o directamente han desaparecido (*al / en cabo*). Nos parece imprescindible el análisis que realiza Espinosa (2010: 155-161) sobre los CA, en el que observamos por primera vez una intención de diferenciar tipos específicos dentro del grupo de los aditivos, más allá de sus funciones de adjuntos o enlaces conjuntivos⁷.

Es sabido que en el s. XV se produce una evolución importante en los procedimientos de construcción textual y se amplía considerablemente el número de marcadores. Antes de este siglo, sin embargo, ya existía un buen número de CA; siguiendo la nómina de Espinosa (1995 y 2010), que tomaremos como referencia, tenemos en época medieval *otrosí*, *(a)demás*, *aun*, *todavía*, *así mismo*, *asimismo*, *esso mesmo*, *también*, *juntamente*, *sobre esto*, *fuera de esto*, *allende desto* y *encima desto*. Curiosamente, en esta lista no encontramos el conector *encima*, sino *encima desto*, probablemente porque es la expresión más frecuente en la época medieval; en ella, el elemento deíctico expreso, que aparece también en otras de las locuciones citadas, es una prueba de que el proceso de gramaticalización está todavía incompleto (Cuenca & Massip 2005: 274, Cano 2003: 306). Creemos que los textos obligan a añadir, para completar esta nómina, el adverbio *encima*, sin complemento prepositivo, y el culto *ítem*, que sí aparece entre los que estudia Eberenz (1994)⁸. Después del s. XV, la lista de elementos que expresan relaciones textuales de suma o adición cambiará: se perderán o se limitará enormemente el uso de algunos, como *demás* y *otrosí*, y se añadirán otros como *incluso*, *aparte* o *es más*.

6. Fuentes (1993) considera que *en suma* tiene todos los usos de los reformuladores de recapitulación, que ella clasifica en «recapitulación», «conclusión» y «etiqueta».

7. Es muy ilustrativa a este respecto la figura 1 de la página 158, con la adición “en la dimensión vertical” (lo que estamos llamando aquí *sumativa*) y la adición “en la dimensión horizontal” (que aquí vamos a llamar *adlativa*).

8. Otros conectores, como *desí*, pueden adoptar valores contextuales de adición; no los incluimos porque se trata de casos esporádicos, cuya interpretación aditiva está muy vinculada al contexto.

2. El desarrollo de diferentes tipos de conexión sumativa

El adverbio aditivo más frecuente en la época medieval es, con diferencia, OTROSÍ (con sus múltiples variantes: *otrossí*, *otros(s)y*, *otro sí / sy*, *otroquesí*). Espinosa (2010: 124-126) defiende que procede de lat. UTROQUE ‘a ambos lados, de ambos modos’ y de ahí ‘igualmente’, combinado con el adverbio modal SIC ‘así’⁹. Además de emplearse como focalizador (con el sentido de ‘también’), desde los primeros textos lo encontramos como conector aditivo (1):

- (1) Toda panadera que pan crudo uendiere, quebrantado, o qual ge lo tornare el qui lo conpro, tal lo tome. Et si lo non quisier tomar, fagal testigos et pectet I. moraueti, medios al quereloso, medios a los alcaldes. *Otrosi* la panadera que el pan de trigo non quisier uender sinas somas, ni las somas sin el trigo, pectet I. moraueti a los alcaldes. (1242-1275, *Fuero de Usagre*).

Otros CA se han formado por procesos de gramaticalización, evolucionando desde construcciones que cumplían una función en la oración a locuciones adverbiales que señalan la relación entre distintas partes del discurso. Así sucede con otro de los aditivos frecuentes en época medieval, ESSO MISMO, que vemos en (2) dentro del predicado, en función de CD, y en (3) ya como conector, fuera del marco oracional:

- (2) Et *esso mismo* ffazien a los ninnos que criauan (c. 1252-1270, Alfonso X, *Setenario*).
- (3) E *eso mesmo* cuenta allí que socrates el filosofo... (1293, *Castigos*).

Quizá algunos contextos en los que aparece asociado a otro elemento aditivo, como el de (4), favorecieron el cambio semántico por contigüidad, contribuyendo así a su habilitación como conector, aunque en los estudios de carácter histórico (Chevalier 1970, Eberenz 1994 y Espinosa 1995) se ha señalado que, en español medieval, *asimismo* y *eso mismo* son más frecuentes en la función focalizadora (en el valor que tendrá *también* a partir del s. XIV y sobre todo del XV, como señala Espinosa)¹⁰.

- (4) *Otroquesi*, *esso mismo* si dixiere que es ydo en hueste o en requa (1218 - c. 1250, *Fuero de Zorita de los Canes*).

El conector A(N)SÍ MISMO / ASIMISMO sustituirá a *esso mismo* a partir del s. XVI, pero se desplazará a la posición inicial del enunciado y pasará a utilizarse exclusivamente como conector aditivo, no ya como focalizador. Según Espinosa (2010: 160), dos son las razones que pudieron contribuir a esta especialización: la extensión de *también* en la función focalizadora y el intento de evitar, en el interior del enunciado, la homonimia con el sintagma *a sí mismo*. Como aditivo, su étimo favorece el significado específico de conexión de igualdad; Eberenz (1994: 11) señala que ya en el siglo XV se utiliza cuando existe «algún tipo de identidad entre dos enunciados» y confirma la función predominantemente focalizadora que había destacado Chevalier (1970).

En cuanto a los adverbios DEMÁS y ADEMÁS, están formados sobre el latín MAGIS (DE MAGIS > *demás* ‘en exceso, de sobra, de más’)¹¹ y su significado

9. La forma original, según esta hipótesis de Espinosa, sería *otroquesí*, del que se elimina *que* al asociar la palabra, por etimología popular, con *otro*.

10. Son interesantes las observaciones sobre la resistencia de Nebrija al uso de *asimismo*, quizá un elemento innovador de la época que todavía no había penetrado en el registro escrito más formal (Espinosa 2010: 160).

11. En época medieval podemos encontrarlos todavía sin univervación: *de más*, *a demás*.

originario es de cuantificación. Ambos adverbios pueden actuar como focalizadores, incidiendo sobre algún elemento de la oración, con el valor de ‘especialmente, en gran medida’ o ‘con demasía, en exceso’, propio de su étimo. *Además* es muy frecuente también como cuantificador de refuerzo de una expresión superlativa, normalmente pospuesto (esta es su función predominante desde el siglo XIII hasta el siglo XV incluido, como hemos comprobado en Azofra 2012a); se añade en este caso a un adjetivo, un adverbio cuantificador o un pronombre indefinido (*los omnes ademas gruesos* ‘muy gruesos’, *muchos además* ‘muchísimos’). Junto a estos valores, desarrollan pronto, desde el s. XIII, un significado aditivo: siguiendo una tendencia cognitiva general, *demás* y *además* sufren un cambio semántico que lleva de lo más concreto (exceso material) a lo abstracto (interpretado subjetivamente, el exceso se convierte en adición: algo sobra > algo se añade)¹².

A medida que avanza este cambio semántico-pragmático, nuestros adverbios van modificando también su comportamiento sintáctico, fundamentalmente en dos aspectos: dejan de seleccionar los complementos propios de su significado originario (objetos contables, en el caso de *demás*), modifican su incidencia sobre otros términos (*además* deja de funcionar como refuerzo de un superlativo) y protagonizan un salto a la izquierda, a la posición inicial del enunciado, donde pueden llegar a encerrarse entre dos pausas (todo ello es propio del «aislamiento sintáctico» de que habla Company 2004). Estos cambios son consecuencia del proceso de gramaticalización-pragmaticalización que los lleva a traspasar los límites oracionales para adquirir una nueva función en el discurso¹³.

En las primeras documentaciones como CA, *demás* no se encuentra fijado en la posición inicial (5), aunque ésta será la que más tarde ocupe preferentemente, solo o precedido de la conjunción copulativa (6).

- (5) que sean tenudos á ese mesmo fuero. Defendemos *demas* por esa misma pena, que ninguno non ose comprar (c. 1188, *Ordenamiento de unas cortes de León*).
- (6) 2. Otrosi [...] Aesto rrespondemos e ordenamos e mandamos [...] que sean tenudos a pagar por las dichas personas eclesiasticas todo lo que ellos deuieren delas dichas rentas. E *demas* rrogamos e mandamos atodos los perlados delos nuestros rregnos que defiendan por çiertas penas alos sus clerigos e personas eclesiasticas que non arrienden las nuestras rentas. // 3. Otrosi alo que nos pedieron por merçet... (1385, *Cuaderno de leyes de las cortes de Valladolid*)¹⁴.

Más tardío como CA es *además*, que se encuentra con baja frecuencia en el s. XIV y no se generalizará hasta el español clásico. Aunque no está vinculado exclusivamente a la posición inicial, sí es la que ocupa en la mayoría de los casos documentados en textos legales del s. XV, solo o acompañado de la conjunción copulativa (7); se asimila así al patrón estructural de *demás* y con este desplazamiento a la izquierda hace evidente su gramaticalización como marcador

12. Ya lo interpretaba así Cuervo (1994[1872]: s.v. *demás*).

13. La tendencia a la subjetivización de MD ha sido destacada por varios autores (Traugott 1995, Hopper & Traugott 2003[1993], Langacker 2000 o Company 2004, entre otros). Creemos que este proceso, caracterizado por una fuerte pragmaticalización, es común en el desarrollo de muchos MD y puede considerarse un patrón propio en el proceso de gramaticalización experimentado por estas unidades, como propone Dostie (2004).

14. En este texto, se estructuran las peticiones con *otrosí* y a continuación se disponen las respuestas con la fórmula *Aesto rrespondemos*. Obsérvese el paralelismo en la estructura sintáctica de las dos respuestas vinculadas por *E demas: rrespondemos e ordenamos e mandamos* en la primera, *rrogamos e mandamos* en la segunda.

discursivo. Al igual que *demás*, puede presentarse seguido de un complemento prepositivo con *de* o con la conjunción *que*.

- (7) los quales se obligaron a sus personas e bienes de servir e guardar el dicho monte en el dicho tiempo, e *ademas* juraron en forma de servir [...] // *E ademas* dieron por sus fiadores los dichos Pedro Royz de Llano e Juan de Rada (1489-1522, *Libro del Concejo de Castro Urdiales*).

A partir del s. XVI, se producirá una sustitución progresiva de *demás* por *además* como CA. Cano (2003: 307) confirma que *demás* comienza a decaer después del s. XV. Como hemos destacado en otro lugar (Azofra 2012a), cabe relacionar este hecho con la disminución de la frecuencia de *además* como cuantificador de una expresión superlativa en el s. XV en el género historiográfico, precisamente aquel en que este uso era más característico. El avance de *además* a partir de entonces hará que se pierdan por completo los aditivos *demás* y *demás desto*, según los datos que para el español clásico ofrece Espinosa (1995). Creemos que este cambio que se producirá después del siglo XV está sin duda relacionado con la amplia extensión del uso de *demás* como indefinido a partir del siglo XVI.

Pasamos a estudiar el adverbio ENCIMA, que procede de la gramaticalización del sintagma preposicional *en (la) cima* ‘en la parte más alta’. También puede tener valor temporal (‘finalmente’, sentido en el que coincide con la expresión más frecuente *a la cima*), y aditivo (‘además’). Con este valor, *encima* convive en la Edad Media con otras expresiones que presentan elementos espaciales (*sobre esto*, que también refleja la suma en su dimensión vertical, y *allende desto* o *fuera desto*, que reflejan la adición en su dimensión horizontal). El cambio semántico-pragmático es, pues, común al de otras expresiones paralelas y está motivado por un proceso de subjetivización: a partir de la deixis espacial, se desarrolla la temporal (en lo más alto > en el final del proceso); un paso más es el desarrollo del significado procedimental de conexión aditiva, entendiendo la adición en su dimensión vertical (‘poner encima’ es ‘poner más, añadir’).

Como CA, *encima* se documenta ya en el siglo XIII (con las variantes *encima* y *encima desto*)¹⁵, aunque es muy poco frecuente (8). Al estudiar los contextos de *encima* aditivo puede constatarse un elevado porcentaje de complementos con un neutro anafórico, aproximadamente el 80% de los casos (9), frente a lo que habíamos observado para *demás* y *demás desto*. Al mismo tiempo, aparece cada vez con más frecuencia en posición inicial absoluta en el género narrativo, lo cual puede estar relacionado con su conversión en marcador discursivo:

- (8) Ca asy como caen por los sus males cuydados en enfermedades del alma de que nunca guaresçen Bien asy desanparandose alos viçios por conplir sus uoluntades caen en enfermedades delos cuerpos en que bien muy lazrada mente / E *ençima* viene les la muerte muy fuerte & muy penada (1293, *Castigos de Sancho IV*).
- (9) E como qujer que muchas vezes con grand gente avia venjdo contra los enemjgos estonçes afloxado dio logar E *ençima de todo esto* estando asi estos males esa parte que tenja del Rey de iherusalem fuele ocupada por los de egipto (1402, Pero López de Ayala, *Caída de príncipes*).

15. Los textos prueban que *encima* en valor de CA ya se encuentra a partir del siglo XIII (Garachana 2008 y Azofra 2012b). Su escasa frecuencia puede ser el motivo por el que otros autores fechen más tardíamente este empleo: Cuervo (1872 / 1994) lo situaba en el siglo XIV, y no aparece en el elenco de conectores del español bajomedieval de Eberenz (1994). Espinosa (1995) distingue entre el uso absoluto, posterior al XV, y el empleo acompañado de deíctico anafórico *encima desto*, ya en época medieval.

Por otro lado, ya en los ejemplos medievales puede apreciarse el valor aditivo culminativo, la carga de emotividad que caracteriza en español moderno a *encima* frente a otros CA como *además* (10). Por otro lado, hay que advertir que la actitud admirativa o valorativa del hablante que caracteriza al CA *encima* no siempre es negativa, sino que puede ser positiva e indicar admiración o sorpresa, como señala Santos (2003: s. v. *encima*); históricamente, sin embargo, no se documenta la valoración positiva antes del siglo XVI¹⁶. También en algunos casos destaca el carácter innecesario del argumento introducido por *encima*, dada la suficiencia argumentativa del primero (11):

- (10) «¡Maldicha sea tu meleçina que non veo nin punto! *Ençima* desto me as comido mis fijos» (c. 1400, *Libro de los gatos*).
- (11) Et demas quiso sofrir muchas penas en su cuerpo et esparzer su sangre et *encima* tomar muerte por redimir los nuestros pecados. (1326, Don Juan Manuel, *Libro del caballero y del escudero*).

Este carácter específico que imprime *encima* al utilizarse como conector puede haber motivado su escasa presencia en los textos escritos: en el siglo XV, su uso como conector aditivo representa apenas un 1% de todos los casos documentados (Azofra 2012a). Por otro lado, si analizamos la frecuencia en los distintos géneros textuales, cabe hacer una precisión importante con respecto a los usos de *encima*: es mucho más frecuente en textos narrativos (especialmente los de carácter moralizante y los historiográficos), pero no aparece en los textos legales. La razón podría estar en esa carga de emotividad, de valoración, que se presupone para el argumento introducido por *encima*; en estos casos, la formalidad de los textos legales hace que se inclinen preferentemente por otros marcadores de significado más general (*demás, otrosí...*). En la actualidad, como señala Montolío (2001: 160), el uso de *encima* también está limitado a los textos subjetivos.

Tras este repaso a los CA «sumativos» en español medieval, hemos podido apreciar que el significado conceptual etimológico se ha ido desdibujando a medida que se especializaban en un significado de procesamiento, es decir, a medida que se habilitaban como MD; sin embargo, puede apreciarse la persistencia del significado etimológico en la idea de ‘acumulación’ o ‘exceso’ que los adverbios medievales *encima, demás y además* poseen en los usos conectivos. Esto es lo que hace que hablemos de ellos como aditivos «acumulativos» y creemos que guarda relación con su significado aditivo peculiar, especialmente en el caso de *encima*. En la actualidad, *encima* y *además* siguen siendo CA, pero el conector *demás* se perdió después del siglo XV, coincidiendo con la extensión de su uso como indefinido. Por otro lado, *además* ha perdido la connotación de ‘exceso’ y se utiliza como conector aditivo prototípico, de significado más neutro, frente a *encima*, que sigue teniendo una fuerte carga valorativa y es más empleado en la oralidad. También se perdió *esso mismo*, sustituido por *asimismo* a partir del siglo XVI (Espinosa 2010: 160); este conector se ha especializado para la conexión aditiva de igualdad, es decir, sirve para introducir un argumento de la misma importancia y que guarda relación de semejanza o similitud con el anterior; frente a él, *además* y *encima* introducen argumentos que se consideran más relevantes, de mayor fuerza argumentativa que los anteriores.

16. Quizá la razón por la que la valoración primitiva sea únicamente negativa se deba a la persistencia del significado del sustantivo originario *cima* como ‘castigo’ en textos moralizantes.

3. La especialización en la conexión continuativa y conclusiva: los organizadores discursivos

Como señalábamos en § 1, los mecanismos de conexión aditiva y de ordenación discursiva están muy relacionados, especialmente en aquellos casos en que la suma no tiene ningún valor añadido, pero también cuando se trata de la progresión de un razonamiento argumentativo. Así, en época medieval, cuando estos dos subsistemas de MD todavía no estaban bien definidos, podemos encontrar CA con valor aditivo-continuativo o, si el que se añade es el elemento final de una serie, con valor conclusivo.

En los siguientes ejemplos, *demás* y *otrosí* aparecen vinculando argumentos coorientados y que contribuyen a la continuidad temática (sin cambio de tópico, a pesar de la pausa, en 13):

(12) cuando las formigas sacan la primera vez el pan fuera de sus formigueros, que estonce es la primera agua et comiença el invierno, et pues si ellas cada que lloviesse oviessen de sacar el pan para lo enxugar, luenga lavor ternían. Et *demás*, que non podrían aver sol para lo enxugar, ca en el invierno non faze tantas vegadas sol que lo pudiessen enxugar. (1325-1335, Don Juan Manuel, *El conde Lucanor*).

(13) por que ellos pechen sus derechos despues que el rey don Alfonso gela diera por so privilegio. Et *demas* dizien que tenien cartas del rey don Ferrando, nuestro padre, en que les mandara por juizio al maestre et a la orden de Calatrava entrar las heredades que conpraran los cavalleros de Toledo. Et *otrossi* dizien que avien carta en que el rey don Ferrando, nuestro padre, defendiera... (1259, *Privilegio de Alfonso X a Castilla la Nueva*).

Así pues, vemos que en algunos contextos la conexión con *demás* y *otrosí* es equivalente, pero en otros casos, sin embargo, la distribución es significativa, pues sirve para marcar la continuidad temática con *demás* (ejemplos 14 y 15), frente al cambio de asunto que presenta *otrosí* (15). El valor de *demás* en estos casos se acercaría al de un marcador continuativo, del mismo tipo que en la lengua actual *asimismo*, mientras que el de *otrosí* podría corresponder al actual *por otra parte*:

(14) Ca asi commo el vaso de vidrio que cae & se quejebra en aquello que fiere otro si el omne sañudo cuydando fazer mal a otri faze peor a si E *demas* la yra non ha morada njn folgura sinon en el coraçon del loco (1293, Pedro Gómez Barroso, *Libro de consejo y del consejero*).

(15) por ende nos queriendo poner enello rremedio convenible, e *otrosy* auiedo voluntad quelos dichos judios sean guardados e defendidos enel nuestro tienpo, [...] fazemos este nuestro ordenamiento enestas cortes que mandamos fazer aqui enla çibdad de Soria, el qual es este quese ssigue. // 1. *Primera mente* [...], e sy non touiere de quelos pechar, queles den çient açotes, e *demas* sepan que pasaremos contra ellos cruel mente commo contra aquellos que mal dizen la ley delos christianos. // 2. *Otrosy* por rrazon quelos judios delos nuestros rregnos usauan [...]e por que desto se siguen muchos males [...]; por esta rrazon ordenamos e mandamos que de aqui adelante [...] non sea osado ningund judio de nuestros rregnos [...] de entremeterse de judgar ningund pleito que sea criminal (1380, *Cortes de Soria*).

Sin embargo, en otras ocasiones, estos mismos conectores invierten sus valores, mostrando que la distribución medieval es un tanto aleatoria y puede

estar motivada por preferencias estilísticas. Así, si en (15) se empleaba *otrossí* para el cambio de tópico, en (16) se utiliza *demás* para marcar esa ruptura, mientras que *otrossí* continúa la línea temática. Hay que destacar también que en ambos casos estos conectores están asociados a un ordenador discursivo: en la frontera, por tanto, entre la conexión de argumentos y su ordenación; en (16) se trata de la enumeración de las tres razones que se anuncian en el contexto inmediatamente anterior.

- (16) Cuenta Josefo sobr'esto en el quinto capítulo que quando catáremos la vida de los omnes de agora e la vida de los antigos que non tengamos que yerro ninguno á y en aver vevido tantos años los omnes del primero tiempo. Ca diz que los del primero tiempo muchas razones avién por que visquiesen tanto. *Lo uno* porque eran religiosos e fazién santa vida como fraires, e eran *otrossí* mas decerca de la fechura de Dios, e oyeran más palabras de las que Dios dixiera a sos padres e a sos parientes, e las aprendieran ellos e las tenién. *Demás* que non comién en aquel tiempo si non frutas e yervas, e pocas cosas otras (c. 1275, Alfonso X, *General Estoria. Primera parte*).

En el cuadro siguiente tratamos de reflejar gráficamente la conexión-ordenación de los argumentos de estos dos últimos ejemplos:

	Primer elemento	Segundo elemento (continuidad)	Tercer elemento (cambio de tópico)
Ej. 15	<i>primera mente</i>	<i>demás</i>	<i>otrosy</i>
Ej. 16	<i>lo uno</i>	<i>otrossí</i>	<i>demás</i>

También el aditivo *además* puede funcionar como marcador de continuidad, en esa frontera entre la adición continuativa y la ordenación discursiva. En los siglos XIII y XIV encontramos la locución *de otra parte* con el mismo valor, si bien de forma muy esporádica. A partir del siglo XV, empieza a extenderse una variante que se generalizará rápidamente: se trata de *por otra parte*, cuyo significado, cuando no forma serie con otro ordenador anterior, se acerca al aditivo *además* (Garcés 2006). En esta función, *por otra parte* puede servir tanto para añadir argumentos que presentan la misma orientación (especialmente si está precedido de *y*) como en los casos de cambio de tópico (es decir, en los que antiguamente aparecían *otrosí*, *demás* y *además*). Este nuevo conector que sirve así para estructurar bloques de información puede tener significado adversativo o aditivo, dependiendo del contexto (de hecho, puede aparecer combinado con conectores sumativos o contraargumentativos: *además / sin embargo, por otra parte...*).

Si para la conexión-ordenación continuativa hemos visto alternar los CA *otrosí*, *demás* y *además*, para la conexión aditivo-conclusiva será *encima* el que pueda ocupar el lugar propio de un ordenador del discurso, por la naturaleza culminativa que tiene su étimo, el sustantivo *cima*. Así, podemos encontrar esporádicamente *encima* y con más frecuencia *a la cima* con el valor de 'finalmente' en textos del siglo XIII (17); sin embargo, se reduce su empleo a lo largo del siglo XIV y sobre todo del XV, quizá debido a la coexistencia en la época de otras locuciones adverbiales como *en somo*, *en cabo*, *al fin* o *a la fin* (18). Señala Cano (2002: 493) que *a la cima*, así como *en cabo / al cabo* y algún

caso de *en cima*, son sintagmas que tienen valor de *conectores conclusivos*, es decir, que habrían evolucionado desde la referencia locativa y temporal a la discursiva.

- (17) *A la cima* quando el Emperador touo por bien. dixo les... (1293, *Gran Conquista de Ultramar*).
- (18) Et *a la fin*, por la discordia et desatempaça de sus caualleros, [...] fue vencido et encima perdió la victoria de sus enemigos que tenia ya poco menos en sus manos acabada (1376 – 1396, Fernández de Heredia, *Traducción de la Historia contra paganos de Orosio*)¹⁷.

En (19) presentamos el único ejemplo de *encima* que hemos documentado en un texto legal en época medieval. Teniendo en cuenta que el conector valorativo *encima* no se utiliza en este tipo de textos, que muestran preferencia por los conectores menos marcados como *demás* y *otrosí*, es posible que en este ejemplo concreto deba entenderse más bien con un valor cercano al de cierre discursivo ('finalmente').

- (19) E non fagan ende al por ninguna manera, que yo tengo por bien e mando que esta merçed que les yo fago que les sea guardada con la merçed que les el rey mio padre fiço,[...]. E *demas* quanto perda e daño e menoscabo el abadesa e el dicho convento o los omes que con este su ganado andudieren recibieren en qualquier manera de los vuestro gelo faria entregar todo con el doblo. E *ençima* avria de vos querella (1326, *Carta de donación de Alfonso XI*).

Los elementos formados a partir del sustantivo *cima* (*encima*, *a la cima*) no llegaron a gramaticalizarse como marcadores de cierre discursivo y terminaron cediendo el valor de 'finalmente' a otras construcciones con el sustantivo *fin* (*en fin*, *al fin*), que junto con el adverbio *finalmente* configurarán un sistema estable como marcadores de cierre discursivo a partir del siglo XVI; en la función de adjunto con significado temporal se impuso el adverbio *finalmente* (para la evolución de los ordenadores del discurso, manejamos los datos facilitados por Iglesias 2007 y Garcés 2006). Cabe preguntarse por qué ese sistema de ordenadores de cierre no se construyó a partir de *a la cima*, *en la cima* y el adverbio *encima*; pensamos que se debió probablemente a dos razones: en primer lugar, a la extensión de los usos de *demás* y *además* como marcadores aditivos y, en segundo lugar, a la limitación que suponía el carácter valorativo de *encima*, que excluye su uso en los textos más formales y objetivos, como hemos visto antes.

4. La conexión adlativa: un nuevo tipo específico

A partir del siglo XVII, el español incorpora un nuevo conector aditivo: el adverbio APARTE, al que apenas se presta atención en la bibliografía específica¹⁸. Al igual que sucede con los demás CA (excepto en algunos usos de *encima*), los

17. Nótese además que en (18) puede entenderse *encima* tanto en sentido aditivo-valorativo (*Y finalmente fue vencido y además para colmo...*) o bien aditivo-conclusivo (*Y finalmente fue vencido y en conclusión...*).

18. En Montolio (2001) ni siquiera aparece y Fuentes (1996: 26), al hablar de los relacionantes aditivos, le dedica apenas dos líneas y un solo ejemplo. Martín Zorraquino & Portolés (1999: 4096), así como Portolés (2001: 139-140) lo clasifican entre los CA que se ordenan en distinta escala argumentativa (es decir, escalares), como *además*, *encima* o *por añadidura*. Sin embargo, Martí (2008: 43) lo sitúa junto a los no escalares (*también*, *tampoco*, *incluso*). La razón para estas diferencias podría estar en el carácter peculiar de la conexión establecida con *aparte*.

miembros vinculados por *aparte* tienen la misma orientación argumentativa, es decir, sirven para llegar a una misma conclusión. Cuando añade un argumento, el marcador indica que este no es necesario para llegar a la conclusión, pero tampoco se trata de un elemento de mayor fuerza argumentativa que el primero; en realidad, lo que el hablante debe inferir es que el argumento introducido por *aparte* permite llegar por otra vía de razonamiento a la misma conclusión que apuntaba el primero¹⁹. Este carácter hace que se hable de «sobreañadido» en algunas descripciones (cf. *DPDE*, s.v. *aparte*). Incluso, en algunas ocasiones, el argumento introducido por *aparte* puede actuar como refuerzo del argumento principal siendo en realidad un argumento mucho más débil. Se diferencia de *encima* en que su argumento no tiene una carga excesiva, culminativa, ni un matiz subjetivo; simplemente, la argumentación sigue dos vías separadas, al presentarse dos tipos de razones (v. Fuentes (1996: 26): «Con *aparte* se añaden términos de series distintas»).

Así pues, *aparte* posee un significado procedimental de adición muy peculiar, que es fácil relacionar con su significado etimológico: mientras que otros marcadores aditivos escalares, como *además* o *encima*, parten de elementos con un sentido de «añadido en vertical» (*además* o *cima* reproducen la idea de un cúmulo de cosas a las que las nuevas van sumándose en vertical, formando un cúmulo), *aparte*, por el contrario, significa etimológicamente ‘a un lado’, es decir, introduce un «añadido en horizontal», como ocurre con *fuera de* (y med. *fuera desto*) o con el medieval *allende* (Espinosa 1995 y 2010). El texto (20) ilustra con claridad lo que acabamos de explicar: la conclusión sería aquí que *dirigir uno de esos organismos es la solución [a tus problemas]*; el argumento A, *resolverías tu vida*, y el argumento B, *harías el tipo de trabajo que te gusta*.

(20) Tal vez por ahí puedas tú encontrar la solución –le sugirió Julio García a Antonio Casal–. Dirigiendo uno de esos organismos. *Aparte de que* el tipo de labor, humanitaria, es de las que a ti te gustan, resolverías tu vida (1961, J. M.^a Gironella, *Un millón de muertos*).

Además del valor aditivo, algunos diccionarios distinguen dos significados de *aparte*: aditivo y exceptivo (así de forma explícita en Santos 2003)²⁰. Ambos valores están muy próximos, e incluso pueden coincidir en ocasiones, precisamente por la especial significación de *aparte* como aditivo que acabamos de explicar. Como se comprueba en los textos, en la evolución de *aparte* se produce un cambio semántico-pragmático por el que se convencionaliza el sentido de omisión, de relegación voluntaria fuera del punto central de atención, a partir del significado locativo originario del adverbio, y este proceso de subjetivización será el germen de su uso como conector aditivo. Una vez más, por tanto, será el significado conceptual el que determine la naturaleza concreta de su peculiar significado procedimental como aditivo.

19. Sobre el concepto de suficiencia argumentativa, v. Portolés (2001: 101-102). A partir de la noción de *fuerza argumentativa* se habla de *escalaridad* (ordenación de los argumentos en una escala argumentativa); todo ello, como es sabido, procede de la Teoría de la Argumentación de Ducrot y Anscombe.

20. En la lexicografía académica debemos entender que se considera variante contextual del adverbio de modo (cf. *DH*: «adv. m. Además de, separadamente» y *DRAE*: «adv. m. Separadamente, con distinción»). Es interesante destacar que Cuervo (1994 [1872]) no lo registra como adverbio aditivo ni lo relaciona con *además* o *encima*; tampoco alude expresamente a usos exceptivos, pues en ningún caso emplea paráfrasis como ‘fuera de’ para explicar el significado de *aparte*.

En origen, *aparte* procede de una expresión locativa (*a su / otra / una parte*), que se ha gramaticalizado como adverbio. Según los datos que proporcionan los textos, el adverbio locativo *aparte* tiene varios significados espaciales en su origen, con sentido direccional ('hacia un lado, a un lado') o estático ('en un lado', 'junto a un punto', 'en un lugar retirado respecto a un punto'); desde el s. XVII también 'lejos, a distancia'. Por otro lado, adquiere valor modal a partir de su uso en contextos donde no es posible pensar en una referencia deíctica espacial; en estos casos, tiene el sentido de 'en privado' (combinado con verbos de lengua: *hablar aparte, decir aparte, llamar aparte*) o de 'separadamente, con omisión' (*poner aparte, dejar aparte...*).

En el siglo XV empieza a hacerse frecuente una construcción absoluta, muy del gusto latinizante de la época, en la que *aparte* se combina con el gerundio o el participio de los verbos *dejar* o *poner*; cuando se trata de un participio, concuerda en género y número con el sintagma que realiza la función de sujeto. Así lo vemos en el siguiente ejemplo, donde la construcción adquiere el sentido de 'omitir' o 'ignorar':

- (21) *Dexada* la dificultad con que me lo as concedido *aparte*, pocas razones son necessarias, porque el tiempo no lo padescer (c. 1499-1502, F. de Rojas, *La Celestina*).

Estas construcciones crecen de forma muy rápida en el s. XVI y mantienen su frecuencia en el XVII. Resumiendo mucho el cambio (explicado con detalle en Azofra 2011)²¹, podemos decir que en el siglo XVI comienza un proceso de lexicalización a través del cual *aparte* adquiere, por desgaste semántico y posterior elipsis de los verbos a los que acompañaba en cláusulas absolutas, el significado unitario de la expresión *dejado / -ndo aparte* y empieza a funcionar de forma independiente como adverbio modal exceptivo con el significado de 'con omisión, sin ser considerado'. El significado global de la expresión ha pasado a recaer sobre el elemento que permanece tras la elipsis (en este caso el adverbio *aparte*), que en principio expresaba una circunstancia de la acción verbal, y pasa ahora a significar 'con omisión', 'sin ser considerado', como en (22)²². Más tarde, aunque aparezca ocasionalmente el verbo *dejar*, *aparte* irá adelantando su posición, desplazándose hacia la izquierda, a la posición en que figuran los elementos de conexión, como se refleja en (23):

- (22) Mas esto *aparte*, rescebiré merced que me digas tus desposorios (1536, G. Gómez de Toledo, *Tercera parte de la tragicomedia de Celestina*).
- (23) pudo llegar a tan alto grado de heroica virtud *-aparte* ahora dejando su crianza- y mantenerle (1742, Luzán, *La virtud coronada*).

Este uso exceptivo de *aparte*, en muchos casos, se acerca a la esfera de lo propiamente argumentativo: lo que se omite o no se considera (lo que se *deja aparte*, en sentido literal, 'a un lado') son razones, temores, dificultades, opiniones...; esto será cada vez más frecuente, de forma que este valor contextual favorece el cambio semántico-pragmático que lleva a *aparte* a convertirse en un

21. En principio, el sujeto del participio determina la concordancia de género y número con él; el adverbio *aparte* es un circunstancial que modifica al verbo y suele aparecer tras el sintagma nominal o la oración. En la evolución, se pierde la concordancia y se van aproximando los elementos constantes, verbo y adverbio, al sentirse como una unidad; finalmente, se elide el verbo y *aparte* queda en cabeza de la construcción con el valor que tenían conjuntamente y que ha pasado a hacerse convencional.

22. También en otros casos de gramaticalización se produce elipsis de uno de los elementos de la expresión originaria (v. Garachana 1998, a propósito del marcador *no obstante*).

elemento de conexión dentro del discurso argumentativo. Creemos, por tanto, que el origen de *aparte* como marcador aditivo está estrechamente relacionado con sus usos exceptivos, que a su vez proceden de elipsis del verbo *dejar* en las construcciones absolutas que acabamos de analizar. La relación entre el sentido exceptivo y el aditivo se ve respaldada por los valores de otras partículas: *allende (de)*, por ejemplo, que en época medieval significa ‘excepto’ o ‘además’ (Espinosa 1995), o *fuera de*, que puede utilizarse así también en español actual; lo mismo sucede en otras lenguas romances, como el francés, donde *outré* (< ULTRA) tiene ambos valores. El primer ejemplo de *aparte* como conector aditivo que hemos encontrado en los textos (24) apoya esta estrecha vinculación, al utilizar *aparte* y *sin esto* con el valor de ‘además’: ambas expresiones sirven aquí para añadir nuevas razones que hacen de la isla que se describe un lugar apropiado para las aventuras que desea encontrar el héroe:

(24) E sin esto, ay en la isla muchos gigantes e salvajes, e serpientes e animales de estraña e peligrosa manera. E sin esto, *aparte* es poblada de rica e virtuosa gente, e mucho oro e perlas e metales e cavallos e provisiones (1516, F. Bernal, *Floriseo*).

En los siglos XVII y XVIII, el valor aditivo de *aparte* va asentándose, pero no se generaliza y extiende hasta el s. XIX; además de su peculiar significado aditivo adlativo (25), conserva hasta hoy el exceptivo (26):

(25) al ordenarnos sacerdotes, se necesita, *aparte de* nuestros esfuerzos, que la gracia de Dios nos ayude (1886, E. Pardo Bazán, *Los pazos de Ulloa*).

(26) ¿Y lo demás? Nada. Allí no hay sexo. *Aparte* del orden, parece el cuarto de un estudiante (1884-1885, Clarín, *La Regenta*).

Por último, además de todos los valores descritos hasta aquí, encontramos también desde finales del siglo XIX un uso que se puede calificar como organizador discursivo, de carácter continuativo, que consideramos mera variación contextual de su valor aditivo. En algunos casos, su utilización puede estar condicionada por su naturaleza de adverbio espacial (por ejemplo, en las instrucciones de recetas de cocina) y en otros podría considerarse como un aditivo con escaso valor específico –así en (41)–, donde parece tener valor meramente continuativo, cercano a *por otra parte*; en estos contextos, *aparte* tiene siempre carácter parentético, que no es lo más frecuente cuando presenta valor aditivo en textos escritos²³:

(27) No obstante, su imagen más cotidiana de Praga no iba a ser la de aquel jardín invernal que se divisaba desde su ventana, sino la de los altos muros que circundaban el recinto donde se desarrolló el congreso [...]. *Aparte*, una visita a Pilsen y breves paseos por el centro de la ciudad y el casco antiguo (1984, L. Goytisolo, *Estela del fuego que se aleja*).

5. Conclusiones

En definitiva, podemos afirmar que, aunque en la actualidad los subsistemas de MD están bastante definidos, al menos en lo que se refiere a los conectores y los organizadores del discurso²⁴, la época medieval se caracteriza, por el contrario,

23 El empleo parentético como conector aditivo sí es frecuente en textos de carácter oral y de registro coloquial, como se puede apreciar en el corpus CREA.

24. Muy distinta es la situación de los marcadores pragmáticos o modalizadores, que por su propia naturaleza se resisten a las clasificaciones sistemáticas.

por la inespecificidad de los elementos, los continuos cruces y la polifuncionalidad de los elementos. Por otro lado, como hemos podido comprobar, el significado específico de cada conector está determinado por la naturaleza de su étimo, lo cual obliga a plantearse la verdadera naturaleza del proceso de cambio semántico-pragmático que opera en la gramaticalización de MD, pues quizá sea excesivo afirmar que al adquirir un significado de procesamiento pierden su significado conceptual.

El estudio de los usos de los CA muestra que en la época medieval es bastante difusa la frontera que separa los sistemas (o presistemas) específicos de la adición y la ordenación discursiva. Faltan aún estudios que precisen mejor las interferencias de estos elementos, pero los ejemplos manejados aquí prueban que la adición con distintos elementos podía ser en época medieval un procedimiento de ordenación de la materia discursiva: así, *demás*, *además* y *otrosí* podían funcionar como marcadores de continuidad (con referencia a un mismo tópico o con cambio de tópico, en los usos actuales de los conectores *asimismo* y *por otra parte*); por otro lado, *encima* / *a la cima* podría haber sido utilizado como marcador de cierre. Hemos tratado de reflejar en los cuadros siguientes la reestructuración de los elementos de conexión y ordenación discursiva que tiene lugar a partir del siglo XVI.

Adición continuativa		Adición sumativa		Adición adlativa
Marca final de serie	No marca final de serie	Valorativa	No valorativa	
<i>encima</i>	<i>otrosí</i>	<i>(a)demás</i>		<i>fuera desto</i>
<i>en / al / de cabo</i>	<i>esso mismo</i>	<i>encima</i>		<i>allende desto</i>
<i>al / a la / en fin</i>	<i>a(n)sí mismo</i>			

Cuadro 1. Conectores aditivos en español medieval

Adición continuativa		Adición sumativa		Adición adlativa
No marca final de serie		Valorativa	No valorativa	
<i>asimismo</i>		<i>encima</i>	<i>además</i>	<i>aparte</i>
<i>por otra parte</i>				

Cuadro 2a. Conectores aditivos en español moderno

Serie correlativa	Serie no correlativa
No marca final de serie	Marca final de serie
<i>por otra parte</i>	<i>finalmente</i>

Cuadro 2b. Organizadores del discurso en español moderno

Podemos ver, reflejados en estos cuadros, los cambios señalados a lo largo de este estudio: se pierden *encima*, *al / a la / en fin*, *en / al / de cabo* como CA para marcar el final de una serie (en el sentido de ‘finalmente’); los sustituye un nuevo conector, *finalmente*, nacido ya como organizador del discurso y heredero de TANDEM latino (Iglesias 2007). A partir del siglo XVI, prácticamente desaparece *otrosí* (excepto en los textos legales) y *esso mismo* es sustituido por *asimismo*; un nuevo elemento aparece para unirse a *asimismo* en la adición continuativa, *por otra parte*, que a pesar de su étimo no se especializará en la adición adlativa, porque ahí se situará *aparte* (quizá en esto pudo influir que también funcionara como organizador del discurso en la serie correlativa *por una parte... por otra*). Se produce una especialización en la adición sumativa: *encima* continuará utilizándose para la adición culminativa, valorativa, mientras que *además* perderá su nota característica de exceso (el término se vuelve opaco, al convertirse en el conector no marcado, y deja de percibirse la idea de suma excesiva que tenía en un principio; quizá aquí influye el hecho de que dejara de usarse como refuerzo en las expresiones superlativas). Por último, desde el siglo XVI, en que aparece tímidamente, y sobre todo a partir del siglo XVII, *aparte* se especializará en marcar la conexión adlativa, aquella en la que el razonamiento, la información, indica un cambio de “vía” en el razonamiento. Todo ello, como hemos señalado, en la línea de una mayor especificidad en los diferentes subsistemas de MD.

Bibliografía

- Azofra, M^a Elena. 2011. «Historia de la partícula *aparte* en español». *Revue Romane* 46:1, 42-68.
- Azofra, M^a Elena. 2012a. «Procesos de formación de conectores aditivos en español medieval». *Rilce* 28:2, 351-384.
- Azofra, M^a Elena. 2012b. «Elementos espaciales en la gramaticalización de marcadores discursivos». Emilio Montero Cartelle (ed.), *Actas del VIII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Santiago de Compostela: Meubook, 2017-2028.
- Briz, Antonio; Portolés, José; Pons, Salvador (dirs.). *Diccionario de partículas discursivas del español (DPDE)*. [En línea] <<http://www.dpde.es/>>.
- Bustos Tovar, José Jesús. 2002. «Mecanismos de cohesión discursiva en castellano a fines de la Edad Media». Teresa Echenique Elizondo, Juan Sánchez Méndez (eds.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Valencia, 31 de enero-4 de febrero de 2000. Madrid: Gredos, 53-84.
- Cano, Rafael. 2002. «Elementos de ilación textual en castellano medieval (época post-alfonsí)». Teresa Echenique Elizondo, Juan Sánchez Méndez (eds.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*. Valencia, 31 de enero-4 de febrero de 2000. Madrid: Gredos, 489-502.
- Cano, Rafael. 2003. «Función sintáctica, significación gramatical y valor léxico en la conexión supraoracional». José Luis Girón Alconchel et al. (eds.), *Estudios ofrecidos al profesor José Jesús de Bustos Tovar*, vol. I. Madrid: Editorial Complutense, 297-314.
- Chevalier, Jean-Claude. 1970. «*Otrosí* et *asimesmo*. Étude sémantique et syntaxique d’après la *Crónica de los Reyes Católicos por su secretario Fernández del Pulgar*». *Bulletin Hispanique* 72:3-4, 376-385.

- Company, Concepción. 2004. «Gramaticalización por subjetivización como prescindibilidad de la sintaxis». *Nueva Revista de Filología Española* 52:1, 1-27.
- Cuenca, M. Josep; Massip, Àngels. 2005. «Connectors i processos de gramaticalització». *Caplletra* 38, 259-277.
- Cuervo, Rufino José. 1994[1872]. *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana (DCRLC)*. Santafé de Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruselas: De Boeck & Larcier.
- Eberenz, Ralph. 1994. «Enlaces conjuntivos y adjuntos de sentido aditivo del español preclásico: *otrosí, eso mismo, asimismo, demás, también, aun*, etc.». *Ibero Romania* 39, 1-20.
- Espinosa, Rosa M^a. 1995. «Adverbios aditivos en la lengua medieval y clásica». *Verba* 22, 585-594.
- Espinosa, Rosa M^a. 2010. *Procesos de formación y cambio en las llamadas «palabras gramaticales»*. San Millán de la Cogolla: Cilengua.
- Fuentes, Catalina. 1993. «Conclusivos y reformulativos». *Verba* 20, 171-198.
- Fuentes, Catalina. 1996. *La sintaxis de los relacionantes supraoracionales*. Madrid: Arco Libros.
- Garachana, Mar. 1998. «La evolución de los conectores contraargumentativos: la gramaticalización de *no obstante* y *sin embargo*». M^a Antonia Martín Zorraquino, Estrella Montolio (eds.), *Los marcadores del discurso: teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros, 193-212.
- Garachana, Mar. 2008. «En los límites de la gramaticalización. La evolución de *encima (de que)* como marcador del discurso». *Revista de Filología Española* 88:1, 7-36.
- Garcés, M.^a Pilar. 2006. «La evolución de los marcadores de ordenación discursiva». *Romanistisches Jahrbuch* 57, 327-351.
- Hopper, Paul J., Traugott, Elizabeth C. 2003[1993]. *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Iglesias, Silvia. 2007. «Marcadores del discurso del discurso e historia del español: *al fin, en fin* y *finalmente*». Inmaculada Delgado, Alicia Puigvert (eds.), *Ex admiratione et amicitia. Homenaje a Ramón Santiago*. Madrid: Ediciones del Orto.
- Langacker, Ronald W. 2000. «Subjectification and Grammaticalization». *Grammar and conceptualization*. Berlin and New York: De Gruyter Mouton, 297-315.
- Martí Sánchez, Manuel. 2008. *Los marcadores en español L/E: conectores discursivos y operadores pragmáticos*, Madrid: Arco Libros.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia. 2002. «Reflexiones sobre el estudio de los marcadores del discurso desde la perspectiva diacrónica». Teresa Echenique Elizondo, Juan Sánchez Méndez (eds.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española. Valencia, 31 de enero-4 de febrero de 2000*. Madrid: Gredos, 285-292.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Vol. 3. Madrid: Espasa, 4051-4213.
- Montolio, Estrella. 2001. *Conectores de la lengua escrita*. Barcelona: Ariel.
- Pons Rodríguez, Lola. 2010. «Los marcadores del discurso en la historia del español». Óscar Loureda, Esperanza Acín (eds.), *El estudio de los marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 523-615.
- Portolés, José. 2001[1998]. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel, 2^a ed.

- Real Academia Española. 1960[1933]. *Diccionario histórico de la lengua española (DH)*. Madrid: Espasa.
- Real Academia Española. 2001. *Diccionario de la lengua española (DRAE)*. Madrid: Espasa, 22ª ed.
- Real Academia Española. *Corpus diacrónico de la lengua española (CORDE)*. [En línea] <<http://corpus.rae.es/cordenet.html>>
- Real Academia Española / Asociación de Academias de la lengua. 2009. *Nueva gramática de la lengua española (NGRAE)*. Madrid: Espasa Calpe.
- Santiago, Ramón. 2004. «La historia textual: textos literarios y no literarios». Rafael Cano (coord.), *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 533-554.
- Santos, Luis. 2003. *Diccionario de partículas (DP)*. Salamanca: Luso-española de ediciones.
- Traugott, Elisabeth C. 1995. «The role of the development of discourse markers in a theory of grammaticalization». *Paper presented at 12th International Conference on Historical Linguistics, Manchester*. <<http://www.stanford.edu/~traugott/papers/discourse.pdf>>.

Problemas en torno a la caracterización de un marcador del discurso en español medieval: el caso de *he*¹

Andrés ENRIQUE-ARIAS Y Laura CAMARGO FERNÁNDEZ

1. Introducción

El estudio histórico de los marcadores del discurso plantea desafíos metodológicos bien conocidos. El más evidente es el de establecer de forma precisa el significado y la función de estas unidades a partir de textos escritos, pues tales elementos están fuertemente condicionados por el contexto y en los documentos antiguos nuestro acceso al mismo es limitado. Otro problema al que nos enfrentamos es que el uso de corpus textuales limita nuestra perspectiva de análisis: si bien podemos localizar un amplio número de ocurrencias de un marcador determinado, no es posible acceder a las intuiciones de los hablantes y saber exactamente qué otros marcadores y con qué matices podían aparecer en el mismo lugar del discurso. Por último, tenemos que considerar la dificultad que entraña en cualquier investigación diacrónica de fenómenos lingüísticos variables el reconocer y controlar todos los factores que condicionan la variación a lo largo de un arco cronológico².

Estos problemas, que en realidad afectan al estudio de la variación morfosintáctica en general y no solo al de los marcadores discursivos, se pueden aliviar en cierta medida cuando se tiene acceso a un corpus paralelo de equivalentes de traducción. Los corpus paralelos de tipo histórico son traducciones de un mismo original compuestos en diferentes épocas, es decir, tienen el mismo contenido subyacente y están influidos por las mismas convenciones textuales. La gran ventaja metodológica de los corpus paralelos es que permiten comparar de manera inmediata todos los casos de ejemplos lingüísticos concretos que se insertan en un contexto con un alto grado de equivalencia semántica, sintáctica y pragmática; de este modo, es posible observar la evolución histórica de fenómenos estructurales con un mejor control de los factores que condicionan la variación. Otra ventaja de un corpus paralelo frente a los corpus convencionales es que nos permite observar con qué otras formas compete en el mismo contexto la estructura que estamos analizando. Por todo ello, el empleo de corpus paralelos en estudios de variación lingüística ha llegado a constituir en los tiempos recientes un paradigma completo y coherente dentro de la lingüística de corpus (véase, por ejemplo, McEnery & Xiao 2007).

Con el objetivo de poder aplicar la metodología de los corpus paralelos al estudio de la historia del español, el grupo de investigación al que pertenecemos en la Universidad de las Islas Baleares ha desarrollado el corpus *Biblia medieval*, una herramienta informática de libre acceso en la red que permite consultar en

1. Esta investigación se ha llevado a cabo en el marco de los proyectos HUM2007-62259 y FFI2010-18214, cofinanciados con fondos FEDER.

2. Para una discusión por extenso de los problemas metodológicos de la pragmática histórica aplicada a las lenguas románicas, véase Ridruejo (2006).

paralelo transcripciones paleográficas de prácticamente todos los romanceamientos bíblicos medievales en castellano que se han conservado junto a sus fuentes hebreas y latinas. La herramienta, de acceso libre en www.bibliamedieval.es, permite además consultar las imágenes digitalizadas de los originales.

El recurso a las traducciones bíblicas en un corpus que pretende reflejar la evolución histórica del español se justifica por el hecho de que la Biblia es el único texto para el que existen versiones producidas en todas las etapas de la lengua. Ante la cuestión de hasta qué punto la lengua de traducción bíblica es representativa de la lengua en general hay que tener en cuenta que la lengua escrita medieval, desde los textos literarios hasta los documentos jurídicos, está fuertemente sujeta a convenciones textuales; no parece, por tanto, que la lengua de la traducción bíblica fuera más artificiosa que la de textos de otros géneros. Al mismo tiempo, no cabe duda de que los traductores medievales hacían un esfuerzo por producir un texto entendible para sus contemporáneos evitando los hebraísmos más extremos. Las ventajas metodológicas del empleo de traducciones bíblicas en estudios de variación y cambio lingüístico compensa con creces los posibles inconvenientes (véase, al respecto, Enrique-Arias 2009)³.

Nuestra propuesta metodológica considera, en definitiva, que el estudio contrastivo de equivalentes de traducción conlleva ciertas ventajas a la hora de definir, caracterizar o describir los marcadores del discurso. Por ser unidades de la lengua que guían las inferencias, los marcadores del discurso constituyen en procesos de traslación un foco de atención singular para el traductor:

[...] translating DMs appears to be particularly difficult, much more so than in the case of other parts of speech, since words used in a DM function are ‘indeterminate’ *per se*, and one can determine DMs only with regard to the specific usage in context (Bazzanella *et al.* 2007: 11).

Por todo ello, es creciente la atención que suscitan los marcadores del discurso desde el enfoque contrastivo, en general, y desde el de la traductología, en particular (véanse, además de los trabajos de este volumen, el trabajo programático de Loureda 2010 o la bibliografía recogida en Fuentes 2010: § 2.4).

2. El estudio de los marcadores del discurso desde una perspectiva histórica

Si bien es cierto que el estudio de los marcadores discursivos se ha desarrollado paralela y conjuntamente a la eclosión de las investigaciones sobre fenómenos sintácticos propios de la lengua oral, en los últimos años la producción científica sobre estas partículas discursivas en textos del pasado ha experimentado un importante crecimiento⁴. Este hecho se debe, en gran parte, a la difusión de la Teoría de la Gramaticalización (Hopper & Traugott 2003), cuyos procesos (a grandes rasgos, descategorización, generalización semántico-pragmática y reducción fonológica) han servido de anclaje teórico para explicar la evolución y desarrollo de estas unidades del discurso. Dejando a un lado el debate sobre si los procesos que afectan a los marcadores obedecen a la *gramaticalización*, la *pragmaticalización*, la *lexicalización* o si, incluso, debe considerarse que lo que

3. Así opina Traugott (2007: 152) quien destaca que, por el amplio número de versiones existentes, la Biblia es un texto «ideal» para llevar a cabo análisis contrastivos de marcadores del discurso a partir de traducciones.

4. Para una revisión historiográfica completa y reciente sobre los estudios de los marcadores discursivos en la historia del español, véase el capítulo de Pons Rodríguez (2010: 523-615).

subyace es un proceso de *desgramaticalización*⁵, parece claro que el estudio de estas unidades desde una perspectiva histórica ha supuesto una importante contribución en el cambio del paradigma gramatical hacia otro más centrado en la pragmática y la interacción. Lo que más nos interesa para este trabajo es, precisamente, constatar que la conjugación de un corpus paralelo de español medieval con un marco teórico y metodológico propio de la investigación sincrónica permite arrojar luz sobre el comportamiento y desarrollo de una unidad discursiva del castellano medieval⁶.

3. Objetivos de este estudio

En este trabajo nos proponemos aprovechar las ventajas que proporciona la existencia del corpus *Biblia medieval* para conocer mejor los significados y las funciones del marcador del discurso *he* (y sus variantes *ahé* y *afé*). Este marcador, que suele aparecer junto a adverbios y pronombres (*he aquí*, *heme*, *helo*), ha sido documentado desde las primeras manifestaciones literarias en castellano (por ejemplo, hay decenas de apariciones en el *Cantar del Cid* y la *Fazienda de Ultramar*). Varias son las opiniones en lo que respecta a su etimología; la más aceptada hoy día es la de Menéndez Pidal (1911: 686), apoyada por Corominas & Pascual (1984-1991 s.v. *he*), quien lo deriva del adverbio árabe *hê*, con el mismo significado⁷. En lo que se refiere a la función de este marcador, los estudios existentes se limitan a caracterizarlo como un «adverbio demostrativo» que se usa «con un nombre del objeto señalado» (Menéndez Pidal 1911) o como «un adverbio que [...] sirve para mostrar una persona o cosa» (Corominas & Pascual 1984-1991). No obstante, el análisis somero de algunos ejemplos del *Cantar del Cid* pone de manifiesto que las definiciones propuestas son, cuando menos, incompletas:

- (a) Venit acá, Álbar Fáñez, ... *afé* amas mis fijas métolas en vuestra mano [2222];
- (b) assí como acaban esta razón, *afé* dos cavalleros entraron por la cort [3393];
- (c) ¡*Afé* Dios del cielo que lo ponga [nuestro pacto] en buen recabdo! [2155];
- (d) Dixo Álbar Fáñez: ¡Señor, *afé* que me plaz! [2140].

En (a) se podría entender que *afé* señala a «amas mis fijas», pero también se podría considerar que señala a la acción de ponerlas en mano de Alvar Fáñez. En (b) es evidente que *afé* no está señalando sin más a los dos *caballeros*, sino más bien al evento de su entrada en la corte. En (c) y (d) no se está señalando entidad alguna. Menéndez Pidal trata estos casos como los demás, limitándose a decir que «en vez del nombre se puede hallar una oración complementaria» (Menéndez Pidal 1911: 686).

El examen de los datos del corpus paralelo nos puede ayudar a completar el análisis de este marcador habida cuenta de que *he* y sus variantes se emplean con

5. Al respecto de este debate, pueden verse el breve resumen crítico de Traugott (2007: 150-152) y la explicación más extensa de Pons Rodríguez (2010: 538-548).

6. Si bien el elemento *he* de *he aquí* en español actual es descendiente del *he* medieval, en esta investigación nos centramos exclusivamente en los valores de *he* en textos antiguos.

7. Para un resumen crítico de otras propuestas de etimología (VIDE, FIDE, HABETE, etc.) alternativas a la hoy generalmente aceptada de Menéndez Pidal, véase Pietsch (1904). También son interesantes las observaciones de Ridruejo (2006) por ser prácticamente el único estudio que examina las funciones de *he* empleando nociones actuales de pragmática; no obstante, su análisis se centra en otro marcador, *a fe* (< AD FIDEM) y, en concreto, en cómo mediante la asunción de algunas funciones de *he* pasa a constituir un operador de modalidad que funciona como un refuerzo del compromiso del emisor con la verdad del enunciado.

frecuencia considerable para traducir la partícula hebrea הִנֵּה (*hinné*), que aparece nada menos que 1326 veces en la Biblia. Otro recurso valioso es que, frente al laconismo de los estudios sobre *he* en castellano medieval, existe una copiosa bibliografía sobre las funciones de este marcador en la Biblia Hebrea (para un resumen, véase van der Merwe 2007), muchas de cuyas observaciones son aplicables a la descripción de *he*.

En este trabajo analizaremos equivalentes de traducción de *hinné* en las traducciones disponibles de la Biblia Hebrea (o de la Vulgata, que emplea *ecce* de manera casi sistemática) al castellano medieval. Los textos utilizados proceden del corpus *Biblia medieval* (www.bibliamedieval.es). Para un repaso de las cuestiones más importantes en lo que se refiere a datación, descripción y contenido de los códices que han transmitido romanceamientos bíblicos y para las abreviaturas que empleamos para citarlos, remitimos a la página web del proyecto⁸.

La comparación en paralelo de los pasajes en que se traduce *hinné* (o *ecce* en las versiones del latín) permite apreciar de inmediato las posibilidades del corpus. Por ejemplo, presentamos a continuación las traducciones de De 31:16 en que Dios anuncia a Moisés que va a morir con la frase «he aquí [= *hinné*] que tú vas a yacer con tus padres».

Fazienda: e tú izrás con tos parientes; E8: evás que tú dormirás con tus padres; E3: cata que tú yacerás con tus parientes; E4: hete que dormirás con tus padres; E7: ya tú vas a yazer con tus parientes; E19: aquí tú yacerás con tus parientes; Alba: sepas que así como tú yoguieres con tus parientes...

La comparación de las diferentes versiones nos permite observar una rica variedad de equivalentes; además de los marcadores *he* en E4 y *evás* en E8, los traductores emplean verbos de percepción (*cata que* en E3) o conocimiento (*sepas que* en Alba), deícticos de tiempo (*ya* en E7) y lugar (*aquí* en E19), o también se deja la expresión sin traducir como en la *Fazienda*. Como ilustran los ejemplos precedentes, en un corpus paralelo, el rastrear una estructura lingüística y contrastarla con las estructuras que alternativamente pueden aparecer en el mismo contexto es algo relativamente sencillo e inmediato.

4. Funciones de *he*

Como es sabido, una de las características compartidas por la mayor parte de los marcadores del discurso es su *polifuncionalidad*, o «la capacidad de asumir más de una función de naturaleza pragmática en el discurso en que aparecen» (López Serena & Borreguero 2010: 444). El análisis de los ejemplos de *he* y sus equivalentes en el corpus, junto a una revisión de la clasificación de los usos de *hinné* en la bibliografía sobre hebreo bíblico, nos lleva a identificar tres funciones principales para este marcador: deíctica, de marcador conversacional y de refuerzo argumentativo⁹.

8. Los textos seleccionados son, para el siglo XIII E6-E8 (ca. 1250), *General Estoria* (ca. 1270-80), y para el XV, las biblias del Escorial E3, E4, E5-E7 y la *Biblia de Alba*, todos ellos de la primera mitad del siglo. Los pasajes concretos han sido escogidos con la intención de representar los principales géneros presentes en la Biblia: Narrativo (35 ejemplos): *Números* 17-25, *Jueces* 13-16, *Daniel* 8-12; Lírico (22 ejemplos): *Cantar de Salomón*, *Salmos* 1-59; Profético (27 ejemplos): *Isaías* 1-13, *Jeremías* 1-5; Sapiencial (26 ejemplos): *Proverbios*, *Eclesiastés*, *Job* 1-40.

9 La función *deíctica* se encuentra entre los primeros valores asociados a los marcadores del discurso en el que se considera el trabajo fundacional sobre estas unidades (véase Schiffrin 1987). Recientemente, Martín Zorraquino (2010: 121ss.) ha incluido un buen número de adverbios y locuciones adverbiales en

Explicamos a continuación estos usos y los ejemplificamos con pasajes de la Biblia E3.

4.1 Función deíctica

Dentro de la función deíctica, la más próxima de las tres al valor semántico original del adverbio árabe *hé*, distinguimos en primer lugar un uso *locativo*, que sirve para señalar una o más entidades que se encuentran en una proximidad espacial inmediata (Gén 18:9 *E dixéronle «¿dó es Çara tu muger?» E dixo: «hela en la tienda»*). Hay además un uso que hemos denominado *eventivo*, el cual señala acciones haciendo la narración más gráfica y vívida, a la par que posibilita que el lector comparta la sorpresa de los personajes implicados: Núm 17:23 *E fue a otro día, entró Muisén a tienda de plazo, e he que floresció la vara de Aharón*.

4.2 Función de marcador conversacional

Los marcadores conversacionales se caracterizan por su función interaccional orientada hacia el interlocutor y también hacia el contexto comunicativo en el que tiene lugar el acto de habla. Dentro de esta función distinguimos también dos usos diferenciados. Por un lado, está el *citativo*, que en el discurso directo o bien señala información relevante para el destinatario, como una noticia, una amenaza, un aviso, o bien sirve para introducir una orden, mandato, pregunta, etc.: Jue 13:3 *E aparecióse el ángel del Señor a la muger e dixole: «Ahé agora eres tú mañera e non pares, e enpreñar te has e parirás un fijo»*. Junto a este uso citativo, hay otro que llamamos *intensificador*, utilizado para expresar sentimientos o emociones fuertes que recogen el punto de vista del hablante: Cantar 1:15 *hête fermosa, mi compañera, hête fermosa, tus ojos de palominos*. En ambos casos, puede hablarse de una *función fática interna* (Pons Bordería 1998), dado que actúan como llamada de atención del hablante sobre la relevancia del procesamiento del enunciado en el que se insertan.

4.3 Función de refuerzo argumentativo

Distinguimos, por último, una tercera función de *refuerzo argumentativo*: *he* y sus variantes también refuerzan como argumento el miembro del discurso en el que se encuentran frente a otros posibles argumentos (explícitos o implícitos) que quedan limitados, de modo que el miembro afectado por la presencia del marcador se presenta como evidente. Cuando *he* funciona como refuerzo argumentativo ayuda a establecer relaciones entre dos enunciados contiguos en el discurso, dado que los operadores de refuerzo argumentativo «presentan una fuerza cohesiva de la que carecen otros operadores pragmáticos» (Martí Sánchez 2008: 83). Es importante destacar que no es la partícula *he* la que aporta el matiz concreto con el que se relacionan ambas proposiciones, sino el *cotexto* en el que se inserta¹⁰. Por ejemplo, en Éxod 7:27 *E si non quisieres tú enviar, ahé yo llagaré todo el tu término con ranas* el matiz realzado es consecutivo, y en Núm 24:10 *Para maldezir mis enemigos te llamé e he que los bendixiste bendición* es de oposición.

la nómina de los marcadores del discurso. Para la definición de *marcador conversacional*, seguimos a Martín Zorraquino y Portolés Lázaro (1999). En lo que a la función de *refuerzo argumentativo* se refiere, nos basamos en las aportaciones de Portolés (2007: 291) y Martí Sánchez (2008: 83ss).

10. Briz (2001: 181) reconoce cinco tipos básicos dentro de la función argumentativa: la justificación, la concesión, la oposición o restricción, la conclusión y la consecución.

4.4. Funciones de *he* y sus competidores

Una de las propiedades que ya hemos señalado como características del corpus paralelo es que nos permite, además de localizar y analizar un gran número de ocurrencias de *he*, observar qué otros elementos pueden ocupar el mismo lugar, o lo que es lo mismo, qué expresiones están en competencia con este marcador para expresar funciones semejantes. De los 630 equivalentes de traducción de *hinné* analizados, *he* con sus variantes (*ahé*, *afé*) y *evás* son la solución mayoritaria (359 casos o 57%), mientras que en 96 casos (15%) se deja sin traducir. Al mismo tiempo, en 175 ocasiones (28%) se emplea una variedad de expresiones alternativas que pasamos a comentar.

El primer hecho destacable es que el estudio de estas expresiones alternativas viene a apoyar la caracterización que hemos hecho de los usos de *he* a partir de criterios pragmático-discursivos. Por ejemplo, si excluimos los casos de *he*, *evás* y los que dejan la expresión sin traducir, tenemos que la alternativa mayoritaria a *he* cuando funciona como intensificador (96%) es precisamente una exclamación (*¡cuán!*, *¡qué!*, *¡oh!*). Para el citativo, la alternativa más corriente (33%) es el uso de estilo indirecto para introducir la cita; en el refuerzo argumentativo (71%), una conjunción (*ca*, *porque*, *pues que*, *por ende*, *mas*, *pero*, *que*) y en el eventivo (61%), verbos de percepción (*ver*, *fallar*, *mirar*, *entender*, *catar*).

La variedad de equivalentes de traducción de *he* demuestra, asimismo, que los traductores no actuaban de forma automática calcando el *hinné* del original, sino que hacían una traducción interpretativa en la que trataban de seleccionar entre los recursos de la lengua del momento las expresiones más apropiadas para acercarse al sentido del texto.

5. *He*: problemas de caracterización

Una vez vistos los diferentes valores de *he*, es oportuno tratar de encontrar un significado mínimo compartido por todos ellos. *A priori*, parece claro que todos los sentidos de *he* caen dentro del terreno de la *modalidad* (es decir, conllevan un proceso de subjetivización) y que todos tienen *carácter procedimental*, es decir, contribuyen al proceso de interpretación del mensaje actuando, de forma general, en las capas más externas del enunciado. Expondremos a continuación los significados subjetivizados de *he* para después plantear una propuesta sobre su caracterización.

5.1 Los significados subjetivizados de *he*

Existe una tendencia general en los marcadores del discurso a desarrollar procesos de subjetivización (Traugott & Dasher 2002), ya que se especializan en la expresión del *yo* y la representación de la perspectiva y el punto de vista del hablante en el discurso, lo que se ha denominado «the speaker's imprint» (Finegan 1995: 1). *He*, al igual que sus equivalentes en otras lenguas, combina el significado más concreto como deíctico especializado en señalar entidades que están próximas en el espacio o el tiempo, con otros significados más discursivos (marcador de argumentación) y modalizados (intensificador). Es decir, el significado en uso de *he* combina su valor como *señalador* de objetos o acciones con otros que señalan metadiscursivamente el propio texto o el modo de interpretarlo¹¹. Un aspecto interesante en lo que respecta a la distribución de *he*

11. Los marcadores que expresan las funciones de *hinné* en diferentes lenguas derivan de expresiones utilizadas para señalar entidades en el espacio físico inmediato. En origen, *hinné* se empleaba en

(y *evás* en las traducciones del XIII) frente a otras alternativas es que este marcador aparece de manera más frecuente cuando expresa significados más concretos o menos subjetivizados. En la tabla siguiente se recogen los porcentajes de uso de *he* frente a otras alternativas según la función que se expresa en cada caso:

	Locativo	Eventivo	Citativo	Argument.	Intensific.
∅	11,7% (2)	13,4% (31)	15% (15)	18,3% (46)	6,5% (2)
<i>he / evás</i>	76,5% (13)	61,9% (143)	61% (61)	54,2% (136)	19,3% (6)
Otros	11,7% (2)	24,6% (57)	24% (24)	27,5% (69)	74,2% (23)
TOTAL	17	231	100	251	31

He, frente a otras expresiones, es la forma claramente preponderante en su significado más concreto de señalar personas y objetos (76,5%); a medida que nos alejamos de ese significado hacia otros más subjetivizados su uso disminuye, de tal modo que en la función de refuerzo argumentativo, en el que se destacan unos argumentos frente a otros posibles, el empleo es menor (54,2%), y la función de intensificador, en la que ya no hay valor deíctico y solo queda el valor subjetivizado, el uso de *ahé* es del 19,3%.

5.2 *He*: ¿operador pragmático o marcador conversacional?

Como hemos adelantado, la dispersión funcional es uno de los rasgos más característicos de los marcadores del discurso. Este hecho conlleva que, en muchos casos, sea complicado establecer la diferencia entre conectores, marcadores conversacionales y operadores pragmáticos (Martí Sánchez 2008: 30-31). A esto debe añadirse el hecho ampliamente aceptado de que los marcadores del discurso no constituyen una clase natural de palabras, sino que conforman más bien una categoría funcional de naturaleza esencialmente semántico-pragmática (Martín Zorraquino 2010: 93). De los diferentes significados de *he* explicados más arriba, parece que el que mayor resistencia presenta a ser tratado como marcador del discurso es el deíctico, con sus dos valores locativo y eventivo. Desde el punto de vista de su significado, es sin duda el que más cerca se encuentra del valor del adverbio del árabe *hē* y el que más internamente actúa en el enunciado en el que se inserta, a la par que es el más lejano a los valores modales y procedimentales que en otros contextos presenta. No obstante, incluso en este caso, creemos que se puede hablar de un cierto valor procedimental de la unidad, pues pone de relieve la cercanía del elemento del discurso inmediatamente posterior (un lugar, una persona, o un hecho) orientando de este modo el procesamiento de la información (el objeto o persona señalado por *he* está cerca; el evento señalado por *he* se produce inmediatamente después de lo acaecido en el enunciado anterior).

oraciones de una sola palabra, seguramente acompañado del gesto de señalar, para llamar la atención sobre el objeto que se nombraba (van der Merwe 2007: 107-108). Del mismo modo, la partícula equivalente en griego clásico, *hidou*, es el imperativo del verbo *horao* ‘mirar’. Asimismo, el *ecce* latino deriva de una raíz *ek- presente en otros demostrativos (*hic*). Es decir, la evolución histórica de estos marcadores refleja un tránsito desde un significado concreto de señalar un objeto en el espacio físico inmediato a incorporar otros significados subjetivizados, como señalar acciones, elementos del discurso o sencillamente expresar énfasis.

Hechas estas aclaraciones, cabe plantearse si el marcador *he* podría ser clasificado o no como operador pragmático (OP). En primer lugar, *he* es un marcador del discurso con valor procedimental que, al mismo tiempo, representa la perspectiva y el punto de vista del hablante. Los OP comunican significados modales y subjetivos que muchas veces son difíciles de especificar y clasificar; informan sobre las intenciones y actitudes del hablante en la interacción y funcionan como guías para la interpretación (Martí Sánchez 2008: 67ss.). Tal como hemos visto para el caso de *he*, son opcionales, pero su ausencia conlleva ciertos reajustes de interpretación. Dado que el contenido de los OP es subjetivo, su valor semántico no es estable y depende fuertemente del contexto, hecho este también corroborado en el análisis de los distintos valores de nuestro marcador. Sin embargo, no podemos obviar que los marcadores conversacionales, grupo en el que hemos incluido los valores citativo e intensificador, aparecen en todas las taxonomías como categoría bien diferenciada de los operadores pragmáticos, más propios de textos monológicos que de textos de carácter dialogal. Pero, precisamente, nuestro corpus bíblico se caracteriza por ser un texto que combina instancias monologales con otras altamente polifónicas, de forma que podemos concluir que *he* es un marcador que, dependiendo del contexto (y quizá también del género textual), realiza la función de operador pragmático, en unos casos, y de marcador conversacional, en otros.

Conclusión

Nuestro análisis de *he* nos permite concluir, por un lado y de forma por supuesto provisional, que *he* cubre las funciones de dos tipos de marcadores del discurso clasificados como distintos. Por otra parte, la unidad *he* sirve como muestra de algo que continúa siendo caballo de batalla en los más recientes estudios sobre marcadores del discurso: las limitaciones y problemas que se producen cuando se intentan clasificar, tal vez con excesiva rigidez, unidades tan funcionalmente dispersas. Es oportuno señalar también que este análisis de *he* no se ha basado en una teoría *a priori* sobre una unidad nunca antes tratada como marcador del discurso, sino en las diferentes funciones de *he* en un amplio corpus de datos. Es cierto que basar las decisiones sobre el estatus de un marcador en un solo corpus, por extenso que este sea, tiene consecuencias inevitables: pueden existir diferencias importantes en el estatus y clasificación elegidos dependiendo de los datos manejados. Parece relevante, por tanto, destacar que las funciones aquí estudiadas son válidas para este corpus paralelo del español medieval y que queda, por tanto, pendiente para posteriores estudios la constatación de que nuestra clasificación puede aplicarse a otros textos.

Bibliografía

- Bazzanella, Carla. *et al.* 2007. «Italian *allora*, French *allors*: Functions, convergences and divergences». *Catalan Journal of Linguistics* 6, 9-30.
- Briz Gómez, Antonio. 2001. *El español coloquial en la conversación. Esbozo de pragmatística*. Barcelona: Ariel (2ª ed.).
- Corominas, Joan; Pascual José Antonio. 1984-1991. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*. Madrid: Gredos.
- Enrique-Arias, Andrés. 2009. «Ventajas e inconvenientes del uso de *Biblia medieval* (un corpus paralelo y alineado de textos bíblicos) para la investigación en lingüística histórica del español». Andrés Enrique-Arias (ed.), *Diacronía de las lenguas iberorrománicas: nuevas aportaciones desde la lingüística de corpus*. Madrid,

- Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 269-283.
- Finegan, Edward. 1995. «Subjectivity and subjectification: an introduction». Dieter Stein, Susan Wright (eds.), *Subjectivity and Subjectivisation in Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2010. «Los marcadores del discurso y la lingüística aplicada». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 689-746.
- Hopper, Paul J. y Elisabeth C. Traugott ([1993]2003): *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press (2ª ed.).
- López Serena, Araceli; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2010. «Los marcadores del discurso y la variación lengua hablada vs. lengua escrita». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 415-495.
- Loureda Lamas, Óscar. 2010. «Marcadores del discurso, pragmática experimental y traductología: horizontes para una nueva línea de investigación (I)». *Pragmalingüística* 18, 74-107.
- Martí Sánchez, Manuel. 2008. *Los marcadores en español L/E: conectores discursivos y operadores pragmáticos*. Madrid: Arco Libros.
- Martín Zorraquino, Mª Antonia. 2010. «Los marcadores del discurso y su morfología». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 93-181.
- Martín Zorraquino, Mª Antonia; Portolés Lázaro, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (dirs.), *Gramática descriptiva del español*, 3. Madrid, Espasa, 4057-4082.
- McEnery, Tony; Xiao, Zhonghua. 2007. «Parallel and comparable corpora: The state of play». Yuji Kawaguchi, Toshihiro Takagaki, Nobuo Tomimori, Yoichiro Tsuruga (eds.), *Corpus-Based Perspectives in Linguistics*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 131-145.
- Menéndez Pidal, Ramón (1911): *Cantar de Mio Cid. Texto, gramática y vocabulario*. Madrid: Bailly/Ballière, vol. 3.
- Pietsch, Karl. 1904. «The Spanish Particle *he*». *Modern Philology* 2:2, 197-224.
- Pons Bordería, Salvador. 1998. «Oye y mira o los límites de la conexión». Mª Antonia Martín Zorraquino, Estrella Montolio (coords.), *Los marcadores de discurso. Teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros.
- Pons Rodríguez, Lola. 2010. «Los marcadores del discurso en la historia del español». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 523-615.
- Portolés, José. 2007. *Pragmática para hispanistas*. Madrid: Síntesis.
- Riduejo, Emilio. 2006. «Problemas metodológicos en pragmática histórica». D. Trotter (ed.), *Actes du XXIV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*. Tübinga: Max Niemeyer.
- Schiffrin, Deborah. 1987. *Discourse Markers*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Traugott, Elisabeth. 2007. «Discourse markers, modal particles, and contrastive analysis, synchronic and diachronic». *Catalan Journal of Linguistics* 6, 139-157.
- Traugott, Elisabeth; Dasher, Richard. 2002. *Regularity in Semantic Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- van der Merwe, Christo. H. J. 2007. «A cognitive linguistic perspective on *hinneh* in the Pentateuch, Joshua, Judges and Ruth». *Hebrew Studies* 48, 237-277.

Reconsideración y argumentación en la evolución de los marcadores *al fin y al cabo* y *después de todo*¹

María Pilar GARCÉS GÓMEZ

1. Introducción

El proceso de creación de los marcadores del discurso implica una serie de cambios que supone la conversión de determinadas unidades léxicas o sintagmáticas en elementos gramaticales que adquieren distintas funciones discursivas.

Desde esta perspectiva, nuestro estudio se centra en la evolución de los marcadores de reconsideración discursiva *al fin y al cabo* y *después de todo*, que constituyen un conjunto de formas de orígenes variados, con procesos de gramaticalización desarrollados con ritmos diversos y resultados distintos y con características muy diferentes en su estructura, posibilidades de distribución y de combinación.

El trabajo se desarrolla del siguiente modo: realizaremos, en primer lugar, una caracterización de los marcadores de reconsideración; analizaremos, a continuación, el origen de estos elementos y los cambios sintácticos, semánticos y pragmáticos que han experimentado a lo largo del proceso evolutivo; finalmente, plantaremos la necesidad de revisar y ampliar el concepto tradicional de gramaticalización para dar cuenta adecuadamente de la evolución de estas unidades.

2. Los marcadores de reconsideración

Este grupo de marcadores se integra en la clase de los marcadores de reformulación (Martín Zorraquino & Portolés 1999, Portolés 2001), caracterizados por desarrollar un proceso retroactivo, de vuelta a un segmento previo, que puede estar expreso o permanecer implícito, para presentarlo desde una perspectiva distinta. Ello supone una reinterpretación de lo anterior, que queda explicado, corregido, recapitulado, reconsiderado o restringida su pertinencia en todo o en parte. Esta caracterización permite establecer una tipología de los marcadores de reformulación en cinco grupos fundamentales, según las funciones discursivas desempeñadas: explicación, rectificación, recapitulación, reconsideración o separación (Garcés 2008).

Los marcadores de reconsideración se caracterizan, en contraste con los otros subtipos, porque la vuelta a la primera formulación consiste en presentar una nueva perspectiva, que justifica o se opone a una propuesta anterior, parcial o totalmente. De este modo, la utilización de un marcador de este tipo supone que ha habido un proceso previo de consideración de otras perspectivas, explícitas o implícitas, y a partir de esa reinterpretación se llega a una nueva formulación, que puede convertirse en una justificación a favor o en contra de lo expresado en los segmentos precedentes o de las inferencias extraídas.

1. Este trabajo se enmarca en el proyecto de investigación FFI2010-15154, financiado por el Ministerio de Economía y Competitividad de España. La investigadora principal es María Pilar Garcés Gómez, investigadora perteneciente a la Universidad Carlos III de Madrid.

Dentro de este conjunto de marcadores, se establece una distinción entre *al fin* y *al cabo*, que indica, por su significado, que el punto de vista dado en la reformulación debe ser considerado como el último y definitivo, y *después de todo*, que señala que se instaura un nuevo punto de vista a partir de la consideración de la totalidad de lo expresado en los segmentos precedentes.

3. La evolución de *al fin* y *al cabo*

Este marcador indica que el segmento en el que se localiza supone una reconsideración de los miembros anteriores, que, en general, presentan perspectivas diferentes, y la formulación de un nuevo punto de vista, que se justifica con respecto a ciertas expectativas contrarias presentes en la mente de los interlocutores.

El origen de este marcador está en la unión de dos sintagmas preposicionales que evolucionaron de forma independiente, aunque con unos valores similares, hasta confluir en un único marcador que se consolida en esta estructura a mediados del siglo XVIII y ya definitivamente en el XIX, con los valores que le caracterizan en la época actual: (1) presenta un valor de reconsideración cuando introduce el último segmento de una serie discursiva que condensa lo que el hablante considera más relevante de lo enunciado en los segmentos anteriores; (2) muestra un valor de reconsideración de lo precedente y de justificación de lo afirmado en un segmento anterior en contraposición con otros posibles argumentos contrarios; (3) marca una relación de escala argumentativa entre los elementos presentados.

El origen de *al fin* remonta a las construcciones latinas *in/ad fine(m)* e *in fine* que aparecen en las Glosas y en documentos notariales de los siglos X y XI con valor local o temporal en función de complementos circunstanciales (Iglesias 2007). Los correspondientes sintagmas preposicionales castellanos *al/la fin* y *en fin* mantienen estos valores desde sus primeras documentaciones y se conservan con vitalidad en las construcciones con *a –al fin de–*, mientras que las construcciones con *en –en fin de–* se conservan hasta finales del XVII y posteriormente solo se encuentran de forma esporádica en documentos jurídicos.

A mediados del siglo XIII, ya se encuentran ejemplos que muestran el empleo de *al/la fin* para introducir el último hecho en una ordenación secuencial temporal de los acontecimientos o para presentar el último suceso que cierra o culmina una secuencia de ellos con un valor modal añadido de indicar que ese hecho ha tardado en producirse o que se ha realizado tras una serie de avatares. Durante este siglo y el posterior, su empleo con este valor es poco frecuente en relación con los más utilizados *en cabo* y *al cabo*, pero a finales del XIV y especialmente en el XV aumentará su uso como ordenador temporal y discursivo con diversos sentidos contextuales:

- (1) E salio Nachor, e punçado por coraçon e corriendo asy commo çierbo, fuese al yermo muy alto. E llego a una cueva de un monge de onra saçerdotal do estava ascondido por miedo del rey. Al qual, este echandose en tierra, lavo los pies con lagrimas semejando a la moger pecadriz del evangelio, e demandava el bautismo divinal. Pues asy es, commo el saçerdote fuese lleno de graçia divinal, entendio esto seer fecho divinalmente, e luego, commo era costumbre, benzeziendolo e enseñandolo, *a la fin* bautizolo en nonbre del Padre e del Fijo e del Spiritu Santo. (Anónimo, *Barlaam e Josafat* (manuscrito S), c. 1400, CORDE)

- (2) Pues no penséys que vuestros desastres todos son acabados, que sy non fuýs como yo fuý, sabed que auéys de pasar muy mayores persecuciones e sin galardón de Dios por ellos, que es lo peor; perder el cuerpo e la fazienda e honor, e *al fin* el ánima. (Fernando de la Torre, *Libro de las veynte cartas e quistiones*, c. 1449 CORDE)
- (3) Fueron tomados por parte de la Reyna algunos testigos, los quales depusieron que avían visto en otros tiempos vsar juridiçión real en las tierras del arçobispado quando los reyes estavan en ellas, los quales fueron contradichos por parte del cardenal. E *al fin* acordaron que se viesse el derecho por letrados. (Hernando del Pulgar, *Crónica de los Reyes Católicos*, p 1480-1484, CORDE)
- (4) Ciertamente, señor, fatiga me dio algunos días la fama de essa vuestra herida, porque todos dezían ser peligrosa, pero deuemos ser alegres, pues seruistes a dios con deuoción, al rey con lealtad & a la patria con amor; &, *al fin*, quedastes libre, loado sea dios por ello & la virgen gloriosa, su madre. (Hernando del Pulgar, *Letras*, c. 1470-1485)

El valor como ordenador de una secuencia temporal se muestra en el ejemplo (1), donde presenta el último hecho que se produce en una sucesión de acontecimientos. El paso a la ordenación de los segmentos discursivos responde a un proceso metonímico por el que de la sucesión temporal se pasa a la sucesión de los hechos en el discurso (2). Ese último suceso puede presentarse como la decisión final a la que se llega después de haber barajado varias alternativas (3). Cuando el emisor indica que ese suceso se ha producido después de una serie de impedimentos o avatares, surge el valor modal (4).

A finales del XV surge un nuevo valor que es el de presentar una reconsideración de lo anterior y una justificación que apoya una afirmación coorientada con algo dicho o supuesto y antiorientada con otros posibles argumentos contrarios. Este valor se explica por un proceso metafórico en el que se produce un cambio de dominio: de señalar el último acontecimiento y el que se considera más relevante, en contra de las posibles expectativas de que sucediera, se pasa al dominio conceptual en el que se presenta un argumento más relevante en apoyo de una afirmación anterior y contrario a otros posibles, expresos o implícitos:

- (5) AREÚSA. Ruin sea quien por ruin se tiene; las obras hacen linaje, que *al fin* somos todos hijos de Adam y Eva. (Fernando de Rojas, *La Celestina*, c. 1499-1502)
- (6) Más me precio yo de la sciencia que he deprendido que no de los fijos que he parido; porque *al fin* los hijos sustentan en honra la vida, mas los discípulos perpetúan la fama después de la muerte. (Fray Antonio de Guevara, *Reloj de príncipes*, 1529-1531, CORDE)
- (7) Aquella misma noche, el mismo rey fue a casa de algunos caballeros de los más principales del Albaicín a hacerles saber su venida y cómo venía a cobrar su reino. Todos los caballeros le prometieron su favor. Finalmente, aquella noche se supo en todo el Albaicín su venida, de que no holgaron poco todos, porque *al fin* era su legítimo rey. (Ginés Pérez de Hita, *Guerras civiles de Granada. 1ª parte*, 1595, CORDE)

En las primeras documentaciones con este valor se emplea en contextos en los que el miembro en el que se inserta apoya una afirmación expuesta previamente; esa justificación va precedida generalmente por un elemento causal y se basa en argumentos ya conocidos, bien porque se trata de conocimientos

compartidos –en el ejemplo (5), para justificar que las obras han de ser las que sirvan para valorar los méritos de las personas se alude a que todos los seres humanos proceden de un tronco común, según la tradición bíblica–, bien porque se trata de presuposiciones generales –en el ejemplo (6), la idea de que se valora más la ciencia aprendida que los hijos engendrados se justifica en la perduración de los conocimientos, frente a la limitación de la vida humana–, o bien porque alude a un hecho referido anteriormente en el propio texto –en el ejemplo (7), la justificación de la alegría se basa en el hecho conocido de tener entre ellos a su legítimo rey–.

Este valor se mantendrá en los siglos posteriores –ejemplo (8)– y llegará hasta la época actual, pero en retroceso respecto de las construcciones *al fin y al cabo*, *al fin y a la postre*, que desde mediados del XVIII y ya completamente en el XIX asumirán este valor de reconsideración y justificación.

- (8) En este tiempo gastaba yo el que tenía en regalar a mi miñona, sin reparar que eran obras hechas en pecado mortal y que sembraba en mala tierra. Queríala por lo que me costaba y estimábala por ser mujer y porque *al fin* habemos nacido de ellas. (Anónimo, *La vida y hechos de Estebanillo González*, 1646, CORDE)

Por su parte, el marcador *al fin* conservó su valor de introducir el último acontecimiento en una secuencia ordenada temporalmente durante los siglos XVI y XVII y, posteriormente, lo fue perdiendo, ya que quedó incorporado como valor exclusivo de *finalmente*; en cambio, mantuvo sus valores modales para indicar que el último acontecimiento referido se produce tras sucederse varias etapas o avatares.

El origen de *al/en cabo* remonta a las locuciones AD CAPUT / IN CAPUT que aparecen en los primeros documentos notariales y en los primeros códigos legales en función de complementos circunstanciales para indicar un límite temporal o espacial. Las formas romances derivadas mantienen los valores locales y temporales, con predominio de estos últimos especialmente en dos estructuras: *en cabo de / al cabo de* + cuantificador + expresión temporal, con un valor temporal de posterioridad para indicar lo que sucede después del tiempo al que se acaba de aludir: *E en cabo de los siete dias* (1275); *al cabo de los ochenta dias* (1270); *en cabo de / al cabo de* + sintagma nominal, para indicar la finalización de un hecho, de un proceso o de un acontecimiento: *en cabo de la ssu vida* (1252); *uenir al cabo de la estoria* (1275). Estas construcciones tendrán una trayectoria diferenciada: la locución preposicional *al cabo de* seguida de una expresión de transcurso de tiempo se mantiene con vitalidad hasta la época actual; mientras que *en cabo de* mantiene su empleo hasta el siglo XVIII y posteriormente irá desapareciendo.

En el siglo XIII *al cabo* y *en cabo* comienzan a desempeñar funciones como marcadores, con predominio en este periodo de las formas con la preposición *en* sobre las construcciones con *a*, tendencia que se invertirá en el siglo siguiente. En esta función pueden adquirir valores de ordenación temporal de los acontecimientos, en los que el marcador introduce el último hecho que se produce, después de una relación de sucesos anteriores (9); indicar el último elemento de una serie, en la que los segmentos precedentes aparecen introducidos por el marcador que indica el orden que les corresponde en la secuencia (10); establecer una ordenación de los actos de habla que se realizan, expresados a través del verbo performativo correspondiente y precedidos por otros ordenadores que indican el lugar que ocupa cada uno de esos actos en la

serie discursiva (11); señalar el resultado final tras haber contemplado diversas alternativas (12); o presentar un hecho que se ha producido tras haber superado una serie de obstáculos, donde adquiere un valor modal (13):

- (9) E vivién ellos antes de leche de sos ganados. Más de guisa los arrequexó él e los apremió porquel non quisieron recibir que les fizo comer non tan solamiente la leche de los ganados, mas vevir de sangre de omnes; e *en cabo* venciólos e domólos, de guisa que los tornó suyos por fuerça. (Alfonso X, *General Estoria. Primera parte*, c. 1275, CORDE)
- (10) E desto pone aún Orosio sus exiemplos, e dize que cual fue de su comienço primero el regno de Babiloña, e después d'aquel el de Macedonia, e empós éstos el de África, e *en cabo* e en la fin d'aquellos el de los romanos, que llegó después e dura fasta agora. (Alfonso X, *General Estoria, Primera parte*, c. 1275)
- (11) Nuestro Señor Dios pues que ovo mostrado a Moisés cómo fiziesse ell arca del testamento e las otras cosas que vos avemos contadas quel mandava poner en la tienda mandól empós aquello todo cómol fiziesse la tienda como cosa mayor e postrimera e que avié a encerrar a todo lo ál, e contól de qué cosas la fiziesse e en qué manera; e mandól fazer primeramiente que lo ál de ella el techo, en que ovo estas quatro maneras de coberturas [...]. Después d'esto mandól cómo fiziesse las paredes, e *en cabo* que fiziesse unos pies o asentamientos en que assentasse la madera de que la tienda avié a seer fecha. (Alfonso X, *General Estoria. Primera parte*, c. 1275, CORDE)
- (12) Et los moros andaluzes quando vieron el grand poder de los moros dallend mar & mesuraron las cosas que fazien en sus moros mismos de assi les toller sus villas & lo suyo pesoles mucho delo que auien fecho con ellos. Ca se temieron dellos ya non menos que de los xristianos. Et fablaron en uno. & ouieron su conseio. que qual serie mejor de seruir a moros o a xristianos. Et *al cabo* escogieron antes. que mejor era de seer so el sennorio de los moros que non de los xristianos. (Alfonso X, *Estoria de España, II*, 1270-1284, CORDE)
- (13) Et fue la mortandad dellos tan grande que los bjuos non podien dar consejo a pensar de los muertos tanto que vna muerte era a los bjuos en sacar a los muertos de las tiendas & echar los fuera. Pero *en cabo* acorriólos contra esta pestilencia la mar que tenjen de espaldas en que echauan los muertos & el viento agujlon que se leuanto & les alinpio el ayre & las riberas & las naues que les llegaron de otras tierras essos dias cargadas de pan & de otras viandas muchas. (Alfonso X, *General Estoria. Quinta parte*, a 1284, CORDE)

Es habitual que, cuando introduce el último acontecimiento en una sucesión de ellos, este marcador vaya precedido de *et*, *e*; mientras que cuando se trata del último suceso o acontecimiento que se ha producido en contra de las expectativas o muestra el resultado final en contra de lo esperado, con o sin sucesión anterior explícita, aparece precedido de los conectores *mas*, *pero*, que introducen un argumento contrario a la conclusión que se desprende de lo expresado en los segmentos anteriores.

Estos valores se mantendrán durante el siglo XIV, en contextos equivalentes, con una mayor frecuencia de uso de *al cabo* sobre *en cabo*:

- (14) En el CCLXXXV capitulo dize que el ynfante don Alfonso llego a Murçia e partio toda la vianda a essos castillos, e fue çercar a Mula e tovoló çercada muy grandes dias, pero *al cabo* tomola. (Juan Manuel, *Crónica abreviada*, c 1320-1322, CORDE)

- (15) En el LXXXIX capitulo dize que enbiaron los romanos a Espanna pedir los derechos de la tierra commo solien, e los d'España non les quisieron dar ninguna cosa. E los romanos enbiaron alla a Publio Craso que era cónsul e llego a Equitanea que llaman agora las Gascuennas. E los desa tierra sacaron sus huestes e duroles la guerra muy grant tiempo, pero *en cabo* venciolos. (Juan Manuel, *Crónica abreviada*, c 1320-1322, CORDE)

A partir del siglo XV, *en cabo* experimenta un retroceso en su empleo como marcador discursivo, quedando restringido a los contextos en los que introduce el último acontecimiento de una sucesión temporal o el último segmento de una serie discursiva establecida como tal y su aparición se limita a los textos narrativos, especialmente de tipo histórico:

- (16) Capitulo doze. Trata de quatro cosas: lo primero, que cosa es satisfación. Lo segundo, como puede el onbre satisfazer a Dios. Lo terçero, como la satisfación ha de ser hecha por obras de pena. Lo quarto, como se ha de hazer restitución de lo tomado & quien son obligados a restitución y, *en cabo*, pone que es lo que ha de considerar el penitente y quales son los dignos frutos de la penitencia. (Antonio de Villalpando, *Razonamiento de las Reales Armas de los Católicos Reyes don Fernando e doña Isabel*, c 1474-1500, CORDE)

Por su parte, *al cabo* en su valor de ordenador temporal y discursivo comienza a competir con otros marcadores que adquieren estos valores: *al fin*, *finalmente* y *en fin*; los dos primeros habían presentado ejemplos de estos usos en los siglos anteriores, pero es a partir del XV cuando aumentará considerablemente su empleo; *en fin* comienza a dar muestras de estos valores en este siglo.

De un modo equivalente a la evolución manifestada por *al fin*, esto es, a través de un proceso metafórico, se muestran en esta época ejemplos en los que *al cabo* introduce una reconsideración de lo expresado en los segmentos anteriores y la indicación de que ese es el argumento más importante en contra de otras posibles expectativas:

- (17) La razon ya despedida / fatigada & perseguida / mas *al cabo* vençedora / bolujendo como señora / el su gesto & continencia / La yra syn reuerencia / Le sobre sale adesora. (*Cancionero castellano de París*, 1430-1470, CORDE)
- (18) Y como hera niño hermoso y de gentil disposición, a todos hacía lástima de verlo así, desheredado de su reino. Principalmente al Rey y a la Reina; los quales se disculparon con no aver podido hacer otra cosa de lo que hicieron en tomar la mitad del reino, pues *al cabo* el rey de Francia avía de goçar dél enteramente. (Alonso de Santa Cruz, *Crónica de los Reyes Católicos*, 1491-1516, CORDE)

Estos valores se presentan en contextos en los que se establece una justificación de lo expresado previamente. En el ejemplo (17) se indica que, en oposición a la conclusión que se deriva de los argumentos precedentes, el que introduce el miembro en el que se incluye este marcador es el decisivo; esta consideración se justifica a través de lo expresado en el segmento reformulado y se sustenta a pesar de las expectativas contrarias que se pudieran haber generado. En el ejemplo siguiente (18), *al cabo*, precedido por una conjunción de tipo causal, actúa como marca introductora de una justificación que especifica el motivo o la causa de la afirmación o postura manifestada por el hablante ante los hechos. La aparición de este marcador señala que, tras un proceso previo de consideración de una serie de argumentos, implícitos o explícitos, se ha elegido el que representa al más relevante.

Estos usos aumentan en el siglo XVI junto con la aparición de locuciones en las que la combinación de *al cabo* con otros marcadores, que han experimentado una evolución similar, señalan un proceso de reconsideración de lo anterior y de indicación de que la información que viene a continuación es la más relevante: *al cabo y a la postre* y *al cabo y al fin*:

- (19) Por otra parte, decían algunos soldados mal intencionados que también se entremetían como gentes, que más querían no tener ni poseer nada y estarse pobres en tierra de cristianos que ir a conquistar nuevas tierras, pues *al cabo y a la postre* no habían de gozar los pueblos que les diesen, porque su Majestad les había luego de quitar lo que así ganasen, como lo hacían agora con los conquistadores. (Pedro Gutiérrez de Santa Clara, *Quinquenarios o Historia de las guerras civiles del Perú (1544-1548)*, 1549-1603, CORDE)
- (20) No le aprovecharon nada todas estas excusas y perentorias, porque fué muy importunado de Gonzalo Pizarro y Alonso de Toro y de los demás capitanes y hombres principales que allí estaban, para que lo aceptase, habiendo en ello muchas réplicas, pero *al cabo y al fin* lo vino aceptar, con demostración que le pesaba de tomar el cargo. (Pedro Gutiérrez de Santa Clara, *Quinquenarios o Historia de las guerras civiles del Perú (1544-1548)*, 1549-1603, CORDE)

¿Por qué surge en este momento la combinación de dos marcadores para indicar el proceso de reconsideración? Posiblemente sea debido a que en esta época es cuando los marcadores *al cabo* y *al fin*, que habían surgido en distintos periodos para señalar el cierre en una sucesión temporal de acontecimientos o el último segmento de una serie ordenada en partes, han confluído, a través de un proceso metafórico, en señalar que el segmento que introducen es el último, definitivo y más relevante, después de haber considerado los anteriores y de haber tenido en cuenta también ciertas expectativas contrarias. De este modo, marcadores que presentan un mismo valor en esta época, finales del XVI, y que han ido perdiendo otros valores comunes originarios asumidos por *finalmente*, cuando se trata de ordenación temporal y discursiva, y *por último*, cuando se trata de una sucesión de segmentos enunciativos, se combinan para expresar el valor de reconsideración y para reforzar los dos rasgos significativos que configuran a estos marcadores: último elemento y más importante (*al fin*), justificación final en oposición a otras expectativas contrarias (*al cabo*).

En los siglos posteriores, el valor reconsiderativo de *al cabo* se mantiene junto con el de las dobles locuciones que funcionan ya como un único marcador:

- (21) Es cossa averiguada (assi lo siente Metrodoro Chyo, y otros muchos) que no se saue nada y que todos son ynorantes; y aun esto no se saue de çierto, que a saberse ya se supiera algo: sospechase. Diçelo assi el doctissimo Françisco Sánchez, Médico y Philosopho, en su libro cuyo titulo es Nihil scitur: No se sabe nada. En el mundo ay algunos que no sauen nada y estudian para saber, y èstos tienen buen desseo y vana execuçión, porque *al cabo* sòlo les sirue el estudio de conoçer còmo toda la verdad la quedan ignorando. (Francisco de Quevedo y Villegas, *Sueño del Mundo por de dentro*, 1610, CORDE)
- (22) Todavía no sabemos nada de tu Cornelio, y aun debemos esperar que saldrá con bien, porque *al cabo* es inocente. (Luis Gutiérrez, *Cornelia Bororquia. Historia verídica de la Judith española*, 1799, CORDE)

Y es ya en el siglo XVIII cuando junto a la combinación *al cabo y al fin* encontramos la estructura actual *al fin y al cabo* con el valor de reconsideración:

- (23) DOÑA MARIQUITA Pues, en poniéndose a hablar probará que lo blanco es verde, y que dos y dos son veinte y cinco. Yo no entiendo tal modo de sacar cuentas... Pero, *al cabo y al fin*, las tres comedias que se han vendido hasta ahora, ¿serán más de tres? (Leandro Fernández de Moratín, *La comedia nueva*, 1792, CORDE)
- (24) Mal haya la moda / de marcialidad, / que ella *al fin y al cabo* / nos echa a rodar. (Anónimo, *La contienda. Tonadilla a tres*, 1779, CORDE)

Desde mediados del XIX es la forma que se impone sobre otras posibles combinaciones documentadas anteriormente, que van quedando eliminadas, y solo se registra algún ejemplo esporádico de *al cabo y al fin*. A finales de este siglo surge también un valor que se mantendrá hasta la época actual que es el de establecer escalas argumentativas entre los elementos enlazados, en estructuras del tipo «sustantivo + adjetivo restrictivo», seguidas por la conjunción *pero* y el marcador *al fin y al cabo* introduciendo un sustantivo que puede ser el mismo o uno con significado equivalente; en este caso, el marcador resalta un hecho evidente y conocido que deja sin operar la valoración argumentativa introducida por el modificador en el segmento previo:

- (25) Hígado de raya. Manjar poco generalizado, pero, *al fin y al cabo*, manjar excelente y de buena mesa. (Ángel Muro, *El Practicón. Tratado completo de cocina*, 1891-1894, CORDE)

4. La evolución del marcador *después de todo*

El origen de este sintagma está en las construcciones latinas con el adverbio temporal PŌST, seguido de un demostrativo neutro en referencia deíctica a lo precedente, que introduce un último hecho después de haber referido una serie de acontecimientos anteriores. Las primeras documentaciones de la forma romance muestran una estructura equivalente: la locución adverbial *después de todo* acompañada del pronombre neutro *esto* que establece la referencia al conjunto de acontecimientos relatados con anterioridad e introduce el último de ellos:

- (26) Yo Fernando y Sancha Reina que desta hora sea firme y valedera esta escritura todos los dias de nuestra vida, y despues de nuestra muerte, é vedamos el viejo, é vedamos el tercio de las Iglesias, é vedamos las mañerías de Santa Juliana, é si algun hombre hubiere de nuestro linage hijos, nietos y biznietos y parientes ó extraños, o sucesores nuestros que quisieren quebrantar ó romper esta carta de Confirmacion, sea malamente castigado del Señor y quede extraño de su cuerpo y sangre, y tenga parte y pena con Datan y Abiron, y con Judas aquel que vendió al Señor, é sea condenado para el Infierno y confundido, y allende esto pague la parte del Rey cien talentos de oro é restituya con el doblo á la misma madre Iglesia el mal que hubiere hecho. Y damos por otro fuero que no paguen portazgo en lugar alguno los vasallos de Santa Juliana, y *después de todo esto* quede este nuestro testamento firme. (Anónimo, *Copia romanceada del privilegio concedido al monasterio de Santa Juliana en 1045, 1255-1335*, CORDE).

El último segmento de una secuencia de hechos previa supone el cierre y, en ocasiones, implica, además, la conclusión lógica que se desprende de todo lo expresado anteriormente:

- (27) Et entonce los de cordoua mandaron a aquel moro que dexase el alcaçar luego & se fuese Et otrosi ysen el que fuera Rey suyo que se partiesen luego dela tierra & que se fuesen para donde qujsiesen Et *despues de todo esto* los de

cordoua acordaron se eneste consejo que njngund omen de ljnaje de aben humaya que non fincase en toda la çibdat. (Anónimo, *Crónica de 1344*, CORDE)

Desde finales del XV y ya plenamente en los siglos XVI y XVII, la locución adverbial *después de todo* introduce el último acontecimiento discursivo, tras una secuencia de sucesos previa, ordenada según las perspectivas del emisor; con este valor ya no precisa llevar un elemento deíctico, dado que la referencia a lo anterior queda asumida en el propio significado de la locución, que muestra ya un funcionamiento como marcador discursivo; ese último hecho puede estar coorientado con lo expresado en los enunciados anteriores, generalmente cuando va precedido de *y* (28) o puede referirse a un último segmento que se presenta contrario a la conclusión que pudiera desprenderse de los argumentos anteriores, cuando va precedido del conector *pero* (29):

- (28) Como el secretario Lope de Conchillos llegó a Flandes, procuró luego cómo dar la carta que llevaba del Rey Católico a la reina doña Juana. Y *después de todo* le procuró informar, no sólo del Estado en que estaban las cosas en España, pero aún de las novedades que avía hallado en Flandes, en su corte. (Alonso de Santa Cruz, *Crónica de los Reyes Católicos*, 1491-1516, CORDE)
- (29) Con este remitieron la oración al viejo Isleño, que entre ellos iba, y con aquel aspecto grave y gentil, vuelto al de la triforme Diana, primeramente alabó su excesiva belleza, y después con humildad le pidió perdón si algunas veces violaron los montes con la misma sangre de las fieras á ella consagradas, ó si acaso cansados de la propia caza, torpemente, el curso della maldixeron, y asimismo de otros errores y culpas, en que el frágil juicio suele caer; pero *después de todo* le rogó los librase de las venenosas redes de los solícitos lisonjeros y falsos halagüeños, con la fuerza de los carnales apetitos, destruidores de devoción y salud; antes prestándoles de su cumplido favor, les diesse resistencia contra todo mal, contra todo daño y contra toda malicia. (Luis Gálvez de Montalvo, *El Pastor de Filida*, 1582, CORDE)

El último segmento que introduce manifiesta un hecho más relevante en relación con lo expresado antes, lo que implica una reconsideración de lo precedente:

- (30) Vos [Criador mío] habéis de armarme de los pies a la cabeza, y ponerme el escudo de la fe en el brazo, la espada del celo en la mano, el arnés de vuestra ley en todo el cuerpo, y *después de todo* me habéis de dar la fuerza y la virtud para pelear. (Juan de Palafox y Mendoza, *Cartas pastorales*, 1640-1653, CORDE)

Esa vuelta a lo anterior puede ir sobre miembros explícitos, por lo que la nueva formulación supone una reconsideración de los miembros precedentes y la elección y justificación de una nueva perspectiva, pero también puede plantearse sobre informaciones implícitas, por lo que el nuevo punto de vista no es fácilmente accesible en un contexto inmediato y es necesario buscar todas las circunstancias relevantes en la memoria discursiva para llegar a una interpretación adecuada:

- (31) Compuso Ambrosio Calepino un diccionario latino, de mucha mayor amplitud que todos los que le habían precedido. Vino después Conrado Gesnero, que le añadió millares de voces. Aumentóle también Paulo Manucio y, en fin, Juan Passeracio, La-Zerda, Chiflet, y otros; y *después de todo*, aún faltan en él muchísimos vocablos, que se hallan en autores latinos muy clásicos. (Benito Jerónimo Feijoo, *Cartas eruditas y curiosas*, 1742, CORDE)

- (32) Pero *después de todo*, me queda la sospecha de que la cuestión de si son dos individuos o uno, cuando las cabezas son dos y uno el corazón, acaso cae sobre un supuesto falso. (Benito Jerónimo Feijoo, *Cartas eruditas y curiosas*, 1742, CORDE)

En el primer caso (31) *después de todo* introduce el último segmento de una secuencia discursiva, que presenta el hecho más relevante después de haber considerado los referidos anteriormente y otros no mencionados, para mostrar una conclusión contraria a lo que se desprende de los argumentos precedentes.

En el segundo ejemplo (32), las referencias a los hechos están implícitas, por lo que la reconsideración se realiza sobre ideas almacenadas en la memoria discursiva; *después de todo* señala que, tras haber tenido en cuenta diversas posibilidades, la conclusión a la que se llega es contraria, como implica el conector *pero* que antecede al marcador, a otras posibles consideraciones.

El valor de reconsideración de este marcador se muestra independiente del valor argumentativo que presenta el segmento en el que se incluye, lo que permite que pueda ser un reforzador tanto de argumentos (33) como de conclusiones (34):

- (33) La verdad era que Lozano objetaba por descargo de conciencia; porque *después de todo*, el plan de Ayala, no le parecía demasiado descabellado para ser obra de un cerebro ofuscado por los vapores de la manzanilla. (Antonio Barreras, *El espadachín: narración histórica del motín de Madrid en 1766*, 1880, CORDE)
- (34) El recuerdo de Eduardo era la principal idea de su mente. En vano se había herido, se había martirizado en vano; de los dolores de su alma, de las maceraciones de su cuerpo, salía más refulgente aún la gran pasión de su alma, la verdadera lumbre de su vida, el espíritu que animaba todo su ser y embellecía toda su existencia. Así es que aquella pasión, *después de todo*, era lo que más vivo había en su corazón. (Emilio Castelar, *La hermana de la caridad*, 1862, CORDE)

En la primera secuencia (33), el marcador se localiza en un segmento que muestra un argumento –introducido por el conector *porque*– que justifica una afirmación anterior en contra de posibles objeciones; de este modo, el marcador *después de todo* supone un refuerzo de ese argumento sobre otros contrarios.

En el segundo texto (34), el marcador se sitúa en un segmento que se presenta como una conclusión extraída de una serie de argumentos explicitados anteriormente y que se muestra como la más relevante en oposición a otras posibles.

La evolución formal del marcador *después de todo* responde a los esquemas habituales en el desarrollo de los marcadores discursivos (Hopper & Traugott 2003, Traugott 2003): se parte de un sintagma adverbial con referencia temporal que introduce un último hecho después de una sucesión anterior; cuando pasa al nivel del discurso, se convierte en el introductor del último segmento de una serie discursiva y el que se manifiesta como más relevante tras haber reconsiderado todas las circunstancias anteriores, tanto explícitas como implícitas. Es probable que el valor de reconsideración esté en el traslado metafórico del dominio de la ordenación temporal al dominio del valor argumentativo: el último acontecimiento de una secuencia se convierte en el argumento o la conclusión más relevante tras haber tenido en cuenta otros en contra.

5. Consideraciones finales

El análisis de la evolución de estos dos marcadores de reconsideración discursiva permite dar cuenta de cómo se constituye este sistema lingüístico en español. Su origen está en el proceso de desplazamiento semántico experimentado por elementos pertenecientes al dominio proposicional, con referencia espacial o temporal, que han pasado al dominio textual, donde marcan la sucesión de los miembros del discurso en una secuencia temporal o discursiva. Partimos de construcciones de significado muy general que han ido adquiriendo nuevos valores en relación con el contexto y con las inferencias que permiten establecer.

Para explicar el proceso de evolución de estas formas y de los marcadores discursivos, en general, se ha acudido al concepto de gramaticalización (Traugott 1995a, 1995b, 2003; Brinton & Traugott 2005); hay que considerar, sin embargo, que, para situar la evolución de estos elementos dentro de este fenómeno, es necesario ampliar la definición de este concepto con el objetivo de no limitarla a un proceso unidireccional que parte del léxico o del discurso y se dirige a la gramática, sino de caracterizarla como un proceso multidireccional en el que intervienen otros factores que pueden suponer que se dé una evolución en la dirección contraria (Company 2003, 2004).

Bibliografía

- Brinton, Laurel J.; Traugott, Elisabeth C. 2005. *Lexicalization and Language Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Company, Concepción. 2003. «La gramaticalización en la historia del español». *Gramaticalización y cambio sintáctico en la historia del español. Medievalia* 35, 1-63.
- Company, Concepción. 2004. «¿Gramaticalización o desgramaticalización? Reanálisis y subjetivización de verbos como marcadores discursivos en la historia del español». *Revista de Filología Española* 84, 29-66.
- Corominas, Joan; Pascual Rodríguez, José Antonio. 1980-1991. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*. Madrid: Gredos, 6 vols.
- Fuentes, Catalina; Alcaide, Esperanza. 2002. *Mecanismos lingüísticos de persuasión*. Madrid: Arco Libros.
- Garcés, M^a. Pilar. 2008. *La organización del discurso. Marcadores de ordenación y de reformulación*, Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Hopper, Paul. J.; Traugott, Elisabeth C. 2003. *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press, 2^a ed.
- Iglesias, Silvia. 2007. «Marcadores del discurso e historia del español: *al fin, en fin, finalmente*». I. Delgado Cobos, A. Puigvert Ocal (eds.), *Ex admiratione et amicitia. Homenaje a Ramón Santiago*. Madrid: Ediciones del Orto, vol. II, 623-645.
- Martín Zorraquino, M^a Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (eds.), *Nueva gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, vol. 3, 4051-4213.
- Portolés, José. 2001. *Marcadores del discurso*. Barcelona: Ariel, 2^a ed. ampliada y actualizada.
- Traugott, Elisabeth C. 1995a. «The role of the development of discourse markers in a theory of grammaticalization». Paper presented at ICHL XII, Manchester.

- Traugott, Elisabeth C. 1995b. «Subjectification in grammaticalization». Dieter Stein, Susan Wright (eds.), *Subjectivity and subjectivisation: linguistic perspectives*. Cambridge: Cambridge University Press, 31-54.
- Traugott, Elisabeth C. 2003. «Constructions in Grammaticalization». R. Janda, J. Brian (eds.), *A handbook of historical linguistics*. Oxford: Blackwell, 624-647.
- Traugott, Elisabeth C., Dasher, Richard B. 2002. *Regularity in semantic change*. Cambridge: Cambridge University Press.

Fuentes

- ADMYTE. Archivo Digital de Manuscritos y Textos Españoles.
- CORDE. Real Academia Española. Corpus Diacrónico del Español (en línea).
- CREA. Real Academia Española. Corpus del Español Actual (en línea).

Aliás : contribution à l'étude diachronique d'un marqueur du discours en portugais

Ana Cristina M. LOPES

Introduction

La recherche sur le développement de connecteurs et/ou marqueurs discursifs est déjà longue, dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation. Les travaux de Heine *et al.* (1991), Traugott & Heine (1991), Traugott & König (1991), Traugott (1995), Brinton (1996), Traugott & Dasher (2002), entre beaucoup d'autres, ont souligné l'existence de trajectoires régulières de changement sémantique, ce qui renforce une hypothèse clé de la théorie de la grammaticalisation, à savoir, l'unidirectionnalité du processus évolutif.

Focalisant notre attention sur des expressions adverbiales, nous constatons qu'elles subissent assez régulièrement des processus de grammaticalisation, qui impliquent typiquement une recatégorisation syntaxique (adverbe > connecteur) et un changement sémantique qui *grosso modo* suit la trajectoire sens référentiel > sens procédural, et est déterminé par des motivations cognitives et communicationnelles.

L'histoire d'*aliás*, cependant, problématise cette théorie standard, ne la validant pas en absolu. *Ipsa facto*, le cas hétérodoxe de l'item qui nous occupe devient théoriquement intéressant.

Dans cette étude, nous nous proposons de cerner le parcours diachronique de l'adverbe portugais *aliás* et de voir dans quelle mesure il est possible d'encadrer sa polyfonctionnalité synchronique à la lumière de son évolution, ce qui implique de questionner les hypothèses de base cognitive et fonctionnelle sur le processus de changement sémantique tel qu'il est envisagé dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation.

Les données empiriques qui constituent l'objet de notre étude ont été prélevées dans Davies et Ferreira (2006), Corpus do Português (www.corpusdoporlugues.org), et CETEMPúblico (www.linguateca.pt). Le premier corpus mentionné nous a fourni les données historiques et le deuxième est la source de nos données contemporaines.

La structure de cette étude est la suivante : dans un premier moment, nous présenterons brièvement le fonctionnement synchronique d'*aliás* ; ensuite, nous analyserons les données historiques disponibles ; enfin, nous discuterons, à partir de nos données, l'hypothèse de l'unidirectionnalité du processus de changement sémantique, défendue dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation.

1. Aliás en synchronie

Aliás est classifié comme adverbe dans le *Dictionnaire de l'Académie des Sciences de Lisbonne* (2001) et dans le *Dictionnaire Houaiss* (2003). Dans Cunha & Cintra (1984) et dans Bechara (1999), deux grammaires de référence du portugais, il est inclu dans le paradigme des « mots dénotatifs de rectifica-

tion», à côté de *ou melhor, isto é, ou antes* ('c'est-à-dire', 'ou plutôt'). La classification proposée démontre que ces linguistes ont bien vu que le comportement synchronique d'*aliás* n'est pas identique à celui des adverbes prototypiques. En effet, en synchronie, *aliás* ne vérifie pas les propriétés qui caractérisent un adjectif modificateur de prédicat : il ne peut pas être focalisé par des constructions de clivage, il rejette la focalisation soit par l'opérateur de négation soit par des adverbes focalisateurs comme *seulement*, il rejette le contraste à l'intérieur des phrases interrogatives et ne fonctionne jamais comme réponse à une interrogative-Q.

En synchronie, *aliás* articule paratactiquement deux segments discursifs / textuels. Il fonctionne donc en tant que connecteur, signalant un lien (sémantique ou pragmatique) entre deux segments qui peuvent avoir une nature propositionnelle ou sous-propositionnelle. Voyons les exemples (1) et (2) :

- (1) Embora faltem ainda três dias de prova, a verdade é que o seu momento de forma é excelente, *aliás* como o comprovam os resultados alcançados na presente temporada. (CETEMPúblico)
- (2) Sugere ainda que seja elaborada uma circular, *aliás* já determinada pelo director-geral dos Serviços Prisionais, que estabeleça as regras a que deverá estar sujeito o internamento em estabelecimento prisional [...] (CETEMPúblico)

Dans le premier cas, le segment introduit par *aliás* est un modificateur appositif de phrase ; dans le second, c'est un modificateur appositif de nom.

La position d'*aliás* n'est pas fixe, comme le prouve (1a) :

- (1a) Embora faltem ainda três dias de prova, a verdade é que o seu momento de forma é excelente, (aliás) como (aliás) o comprovam (aliás) os resultados alcançados na presente temporada.

Les deux exemples ci-dessus illustrent l'usage prototypique d'*aliás* en synchronie : les segments qu'il introduit fonctionnent comme un ajout, un commentaire parenthétique, un supplément d'information. *Aliás* introduit donc une digression ou un commentaire latéral, avec ou sans dimension évaluative, qui peut néanmoins être pertinent du point de vue de l'orientation argumentative du texte. Dans ces contextes, il est paraphrasable par *diga-se de passagem* ('soit dit en passant', 'd'ailleurs').

Accessoire ou subsidiaire par rapport au premier plan discursif, l'information contenue dans le commentaire introduit par *aliás* est typiquement présentée comme déjà connue. D'où la fréquence d'*aliás* dans des phrases relatives explicatives ou dans des gérondives illatives, dans notre corpus contemporain.

Le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un contenu qui semble un ajout non planifié, évoqué de façon spontanée à la suite de l'énonciation du segment précédent, mais pertinent tout de même du point de vue d'une stratégie discursive (par exemple, un renforcement de ce qui vient d'être dit).

Un second usage attesté en synchronie est illustré par l'exemple (3) :

- (3) Pode dizer-se que há na comédia duas comédias, que convergem para dois, *aliás*, três casamentos de três jovens da mesma família. (CETEMPúblico)

Dans des contextes de ce type, *aliás* signale une reformulation : le locuteur rectifie ce qu'il vient de dire, tout en proposant une formulation alternative. Il s'agit donc d'un marqueur de reformulation non paraphrastique, équivalent à *ou*

melhor / ou antes ('ou plutôt')¹.

Nous pouvons donc conclure qu'en synchronie *aliás* est un connecteur discursif qui signale soit un commentaire parenthétique, soit une rectification.

2. Analyse historique

2.1 Adverbe de manière

Aliás provient du latin *alias* (v. Machado 1967), signifiant *outra vez, outras vezes, noutro momento, noutra época* ('une autre fois', 'dans un autre moment', 'à une autre époque'). Toujours selon Machado, depuis Gaius Plinius Secundus *alias* est utilisé avec le sens de *de outro modo, por outro lado, sob outro ponto de vista, de outra maneira* ('autrement', 'd'un autre côté', 'sous un autre point de vue'). Toujours selon le même auteur, le mot entre dans la langue portugaise par voie érudite au XVI^e siècle². Machado donne l'exemple suivant :

- (4) Tomemos por valedores a Senhora e a Igreja, por cuja contemplação nos conceda o Senhor o que *alias* nos poderá negar. (Dom Frei Amador Arrais, *Diálogos*, I, 12, 1594)

L'exemple (4) nous semble illustrer un contexte où *aliás* est adjoint à SV, modifiant le prédicat, avec une fonction adverbiale de manière, paraphrasable par *de outro modo* ('autrement', 'd'une autre façon'). Soulignons qu'il s'agit d'un adverbe anaphorique : *de outro modo* doit être interprété par rapport à une circonstance mentionnée préalablement.

Il nous semble possible d'activer, dans ce contexte, une lecture plus restreinte de l'adverbe, à savoir *de modo contrário* ('dans le cas contraire'). Il s'agit très probablement d'une inférence basée sur une heuristique pragmatique, un Principe d'Informativité tel qu'il est formulé par Levinson : "minimal specifications get to maximally informative or stereotypical interpretations" (Levinson 2000 : 37). Soulignons encore que le contexte d'occurrence d'*aliás*, dans l'exemple (4), est un énoncé non factuel, où s'exprime une exhortation.

Dans le corpus de Davies & Ferreira (2006), nous avons trouvé plusieurs occurrences d'*aliás*, du XVI^e au XIX^e siècle, dans différents contextes d'usage et avec différentes fonctions. Mais aucune occurrence n'illustre le fonctionnement adverbial illustré en (4). Méthodologiquement, notre analyse s'organisera tenant en compte la distribution d'*aliás* : nous commencerons par des exemples où *aliás* fonctionne en tant que connecteur de segments sous-propositionnels et ensuite nous analyserons des exemples où l'item articule des segments propositionnels.

2.2 Connecteur de segments sous-propositionnels

Voyons les exemples (5) à (7) :

- (5) O pay de Samuel propheta.*Heli. Alias Eli. (Jerónimo Cardoso, *Pequeno Dicionário de Vozes Eclesiásticas*, 1569)
- (6) Alleluya alias halleluyah, louvai ao Senhor. (Duarte Nunes Leão, *Origem da língua portuguesa*, 1606)

1. Dans ce type d'emploi, *aliás* annule souvent des implicatures conversationnelles scalaires (v. Levinson 1983: 133), lorsque le segment rectifié est un prédicat qui fait partie d'une échelle linguistique. C'est le cas de (3).

2. Corominas & Pascual (1989) attribuent à *alias* le sens de « por otro nombre ». Ils ajoutent que le terme apparaît déjà au XIV^e siècle dans des inventaires aragonais où les citations latines sont abondantes.

- (7) *Escozer, alias, *magoar|| Facere dolorem. (Bento Pereira, *Tesouro da língua portuguesa*, 1679)

Les exemples illustrent des contextes d'occurrence où *aliás* articule deux mots en apposition. *Aliás* semble fonctionner en tant qu'outil métalinguistique ou métalexigraphique, signalant qu'il y a une autre forme d'écrire le même mot (5 et 6), ou bien qu'il existe un autre mot avec le même sens (7), éventuellement plus connu ou plus courant. Dans tous ces exemples, *aliás* est paraphrasable par *ou* (*de outro modo*) ('ou (d'une autre façon)').

Voyons maintenant l'exemple (8) :

- (8) Parece que não vistas os versos de Vicentino Carvalhal, Frei Agostinho de Jesus, e os modernos de D. Félix de Artiaga que era Frei Hortênsio, o mais insigne orador de Espanha; e os de Tirso de Molina, alias Frei Gabriel Telez. (D. Francisco Manuel de Melo, *O hospital das Letras*, 1657)

Dans (8), *aliás* précède le pseudonyme, très connu, de la personne dont on vient de donner le nom : Tirso de Molina est le pseudonyme de Frei Gabriel Telez. Dans ce contexte le segment introduit par *aliás* semble fonctionner comme une glose, une annotation parenthétique qui ajoute une information censée utile pour le lecteur, à savoir l'éclaircissement de l'identité de celui dont on parle. *Aliás* est ici paraphrasable par *ou seja* ('c'est-à-dire', 'autrement dit').

Les deux exemples suivants, quoique bien éloignés dans le temps, semblent illustrer un autre fonctionnement d'*aliás* : la signalisation d'une reformulation rectificative de ce qui vient d'être dit.

- (9) [...] Faça se ho foral per ho que estam em costume de pagar e que paguem os très rreaes cada hum peloo soldo que auiam de pagar Redericus Rodericus [...] Menutado montes em carta yra alias liuro ffontes terra de penagoyam [...] (Notários, *Inquirições Manuelinas*, 1496-1520)
- (10) [...] não me importa se não ver se se tiram algumas das nódoas encardidas nas deshonoradas faces do meu pobre paiz alias pátria detesto a palavra peralvilha de paiz. (Almeida Garrett, *Cartas*, 1835)

Dans ces deux derniers exemples, *aliás* introduit une reformulation ou rectification du dit, admettant la paraphrase *ou melhor* ('ou plutôt').

Il y a des affinités entre les différentes valeurs mentionnées jusqu'ici : *aliás* est utilisé pour signaler qu'il y a une autre façon (éventuellement préférentielle ou plus connue) de dire (ou d'écrire) ce qui vient d'être dit (ou écrit), ou de dénommer l'entité à laquelle on vient de faire référence. Donc, *aliás* introduit une alternative de formulation.

Il y a, cependant, des nuances ou des spécifications contextuellement conditionnées, selon la nature des segments articulés (et très probablement aussi selon le genre textuel en question) : instrument métalexigraphique (dans les dictionnaires), signalisation d'une sorte de glose parenthétique et marqueur de reformulation corrective.

2.3 Connecteur de segments propositionnels

Voyons à présent des exemples où *aliás* articule deux segments propositionnels :

- (11) Nenhum repouso, nenhuma seguridade pode durar em nossa alma, senão lançarmos de nos a diversidade dos affectos, & paixões, [...] & os não redusirmos a hũa vontade, & a querer hũa so cousa, alias nunca em nosso coração a vera saúde, e paz perpetua. (Amador Arrais, *Diálogos*, 1594)

- (12) [...] como aqueloutro mau pintor que, pintando mal ao galo, era preciso pôr-lhe por cima o sobrescrito que dissesse «Este é galo», aliás não seria conhecido por esse. (D. Francisco Manuel de Melo, *A visita das Fontes*, 1657).
- (13) E sendo certo, que da pouca, ou nenhũa utilidade do remédio se não pôde arguir a má applicação delle: segue-se que não vale este argumento cousa algũa; pois pretende provar erro na applicação, deduzido da pouca utilidade: porque ainda que as melhoras não fossem logo pregoyeiras do bom remédio; com tudo nem por isso deyxou de para ellas concorrer. E por consequinte ter também parte na vitoria, que contra a enfermidade se alcançou; aliás só os últimos remédios, que às enfermidades se fazem, seriaõ, os que levassem a palma, e o applauso da vitoria; o que está contrariando claramente à razaõ. (Joseph da Sylva Fernandes, *Discurso apologetico cirurgico-medico*, 1729)
- (14) E nem pio! Aliás é defunto. (Camilo, *Maria da Fonte*, 1885)

Dans tous ces exemples, nous avons une construction du type *p aliás q*. La paraphrase la plus fidèle n'est plus *de outro modo* ('d'une autre façon') mais *de (modo) contrário, senão* ('sans quoi', 'autrement' ou 'sinon'). Il y a sûrement un continuum entre la valeur d'*aliás* paraphrasable par 'd'une autre façon' – v. (4) – et celle-ci, car *de modo contrário* est bien une spécification de *de outro modo*.

Cette spécification nous semble impliquer des contraintes contextuelles d'ordre sémantique. En effet, le premier segment, *p*, ne décrit pas un fait, il exprime un raisonnement (11 et 13), une information présentée comme inférée à l'aide d'un modal, une injonction ou un désir, bref, une situation possible, mais non factuelle. Le contenu propositionnel du second fragment, *q*, dénote ce qui adviendrait (selon le locuteur) si *p* n'était pas le cas. En d'autres mots, *aliás* convoque une hypothèse négative (*si non p*), une proposition implicite dénotant une situation contraire à celle qui est évoquée en *p* et qui sert d'antécédent à la proposition exprimée en *q*. Celle-ci est alors interprétée comme l'apodose d'une construction conditionnelle, selon le schéma *p, aliás (si non p) q*. Ainsi, la mise en relation de *p* et *q* se fait par le biais de la convocation d'une proposition hypothétique (de polarité inverse à celle qui est évoquée en *p*), dont la vérification entraînerait la réalisation de la situation décrite en *q*³.

Du point de vue discursif, l'énoncé introduit par *aliás* dans les exemples (11) à (14) ajoute un commentaire à ce qui a été dit, typiquement dans un sens de renforcement ou validation d'une orientation argumentative.

Entre la valeur de l'adjectif adverbial (*de outro modo*) et la valeur connective de convocation d'une condition ou hypothèse négative (*de outro modo, senão*), il y a effectivement un continuum, comme nous l'avons déjà signalé. *Aliás* en tant qu'adjectif adverbial de manière est intrinsèquement anaphorique (*aliás* traduisible par « d'une autre façon », rappelons-le, signifie d'une façon différente de celle qui a été mentionnée auparavant); *aliás* connecteur, traduisible par « autrement », convoque anaphoriquement la proposition antérieure, tout en la transformant en hypothèse négative.

3. Suivant Rossari, à propos de la locution française *sans quoi*, nous dirons qu'*aliás* sélectionne un antécédent dont il « accomode » la négation. Adoptant, dans une acception étendue, le concept original de Lewis (1979), l'accommodation est définie dans les termes suivants : « Une proposition ϕ est accomodée par un agent a dans un contexte C si a assume que ϕ tient dans C pour interpréter le discours même si ϕ n'est pas explicitement introduite en C » (Rossari 2007 : 23).

Nous avons encore repéré quelques données historiques qui semblent attester une valeur identique à celle que nous considérons comme la valeur prototypique d'*aliás* dans le portugais européen contemporain, à savoir, la simple signalisation d'un commentaire que le locuteur ajoute à ce qu'il vient de dire, présenté comme non planifié et paraphrasable par (*e*) *além disso*, (*e*) *além do mais*, (*e*) *diga-se de passagem*. Cette valeur est illustrée par les exemples (15) à (17) :

- (15) [...] pedindo a Deos que dilate sua sancta fee catholica nesta gête como na demais, tirãdoa de sua ignorancia e cegueira em que vivê idolatrãdo, e que abra caminho a seus servos, pera que ho ponhã em effecto e que a estes como aos demais que temos dito metã polo bautismo no gremio de sua igreja. E sobre tudo, porque vëdo tanta gente e tam cega, sendo alias politicos, dem graças a seu redẽptor porque nam tẽdo chamado a estes, ou nã nos tẽdo trazido ao gremio de sua igreja (porque dõ de Deos he) os trouxe a elles, e lhe deu lume de fee [...] (*Enformação das cousas da China*, 1520)
- (16) [...] a confusão que [o amor desregrado] introduz nas almas é um suplicio horrível que eu me livraria bem de a descrever, depois das pinturas vivas que muitos homens insignes fizeram dela. Não teria alias mais trabalho que o de copiar de Virgilio o retrato de alma de Dido [...]! (Francisco Xavier de Oliveira, *Cartas familiares*, 1736)
- (17) Consideramos o juízo como cousa popular, ou somente como uma espécie de prudência, sendo aliás cousa mui rara; e olhamos para o entendimento como cousa mais altiva (...). (Matias Aires, *Reflexão sobre a vaidade*, 1743)
- (18) O testamento último não é obra de D. Fernando. Não o pode ser, porque nem mesmo por um egoísmo feroz (que aliás nunca manifestou em vida) poderia ser explicado. (Fialho de Almeida, *Gatos*, 1889-1893)

Dans les exemples (15) et (17), *aliás* est utilisé dans une phrase gérondivive illative⁴. Pragmatiquement, la phrase gérondivive exprime un commentaire personnel que le locuteur ajoute à son discours précédent. Dans (16), *aliás* apparaît dans un contexte de première personne, où le locuteur ajoute, à propos, une information supplémentaire qui élabore ce qu'il vient de dire. Dans l'exemple (18), la nature parenthétique du commentaire de la phrase qui contient *aliás*, une phrase relative explicative, est même graphiquement marquée.

Dans tous ces derniers exemples, *aliás* ne signale qu'une fonction discursive : le segment qu'il introduit doit être interprété en tant que commentaire parenthétique du locuteur. Le mot est vidé de son contenu lexical et acquiert une valeur connective exclusivement discursive-fonctionnelle.

3. Discussion des données et conclusions

Les données historiques disponibles nous montrent que la polyfonctionnalité d'*aliás* existe déjà dans des états de langue passés. Il suffit d'observer le tableau suivant :

4. Selon Fernández Lagunilla (1999 3478), ces phrases « no funcionan como modificadores de la oración principal, sino como oraciones que expresan un evento que acompaña, se suma o se añade al denotado en la principal ». Du point de vue syntactique, il s'agit donc de constructions qui sont proches de la coordination.

	XVI ^e	XVII ^e	XVIII ^e	XIX ^e	XX ^e
Adverbe de manière	x				
Connecteur reformulatif	x	x		x	x
Connecteur d'hypothèse négative	x	x	x	x	
Marqueur de commentaire	x		x	x	x

D'après nos données, nous pouvons également constater qu'il y a des usages passés d'*aliás* qui ont totalement disparu en synchronie. C'est le cas de l'adjectif adverbial de manière et du connecteur d'hypothèse négative⁵. D'autres usages attestés se maintiennent, à savoir, *aliás* connecteur de reformulation rectificative et *aliás* connecteur introduisant un commentaire additif parenthétique.

Toujours selon les données empiriques recueillies, nous pouvons conclure qu'il n'y a pas un sens de base d'où tous les autres seraient dérivés dans différentes périodes de l'histoire de la langue. Par conséquent, notre recherche ne nous offre pas un parcours graduel d'évolution sémantique.

Cette conclusion n'est pas conforme au modèle standard de la théorie de la grammaticalisation, basé sur l'hypothèse de l'unidirectionnalité. Cette hypothèse, largement majoritaire dans les études fonctionnalistes sur le changement linguistique (v., entre autres, Givón 1979, Hopper 1991, Hopper & Traugott 1993, Lehmann 1995, Traugott & Dasher 2005), défend que la grammaticalisation est un processus lent et graduel, selon lequel une unité ou une construction avec un statut lexical assume, dans des contextes syntactiques et sémantiques spécifiques, une fonction grammaticale, ou bien une unité déjà grammaticale assume, toujours dans des contextes spécifiques, une fonction encore plus grammaticale, avec un sens plus abstrait. À titre d'exemple, dans beaucoup de langues, des expressions adverbiales ont assumé les fonctions typiques des connecteurs⁶, certains verbes pleins ont développé des emplois d'auxiliaires⁷, des noms deviennent des suffixes typiquement utilisés dans la formation d'adverbes de manière⁸.

Sans entrer dans une discussion détaillée des concepts mêmes de grammaticalisation, d'unidirectionnalité, d'unité lexicale et d'unité grammaticale, qui sont loin d'être absolument consensuels⁹, nous dirons qu'*aliás* s'avère un cas récalcitrant par rapport à l'idée clé d'une trajectoire de sens ordonnés linéairement dans un continuum, avec des contextes de transition où deux interprétations se superposent. La polyfonctionnalité semble un trait inhérent de l'unité, tout au long de son histoire. En d'autres mots, différents sens sont activés par *aliás* dans

5. Les connecteurs qui actuellement codifient cette valeur d'hypothèse négative sont *de outro modo* ou *senão*.

6. Voir, pour le portugais, entre autres, Lima (1997), sur le développement de la conjonction *embora*, issue de la construction adverbiale *em boa hora*.

7. Voir, pour le portugais, Lima (2001), sur la grammaticalisation du verbe de mouvement *ir*, qui devient verbe auxiliaire de futur et Lehman (2008), sur la grammaticalisation du verbe *ficar*.

8. C'est le cas du développement d'adverbes en *-mente* dans les langues romanes ; v. Lehmann (1995).

9. Voir, entre autres, Lehmann (2002), sur le continuum entre lexicale et grammaire, et Heine (2006), sur les concepts de grammaticalisation et d'unidirectionnalité.

un même état de langue, en fonction du contexte linguistique de son occurrence (et, probablement, du genre textuel en question).

La synthèse présentée dans le tableau présenté ci-dessus nous offre donc une image de stratification paradigmatique d'usages (*layering*), et non une ligne horizontale de développement diachronique, avec des étapes bien définies de transition.

Une analyse plus fine des données nous offre néanmoins la possibilité de regrouper les différentes valeurs décrites, mettant en relief leurs « ressemblances de famille » et leurs zones d'intersection. Ce sera notre objectif dans les paragraphes suivants.

En tant qu'adverbe dénotant anaphoriquement des circonstances de manière, paraphrasable par *de outro modo*, *aliás* opère dans le domaine du contenu (v. Sweetser 1990), à l'intérieur de la proposition. Dans l'exemple (4), il semble inviter une inférence qui rétrécit son sens (*de outro modo* > *de modo contrário*), activée par une heuristique pragmatique basée sur un principe d'informativité¹⁰. Avec cette fonction, *aliás* opère dans le domaine épistémique (v. Sweetser 1990), mettant en scène le raisonnement du sujet de l'énonciation, et son fonctionnement est toujours anaphorique, puisque le connecteur convoque implicitement une proposition $\sim p$ (*p, aliás (si \sim p), q*). Remarquons le trait commun, la nature anaphorique de l'item, et la spécification (ou restriction) de sens qui relie *aliás* paraphrasable par *de outro modo* à *aliás* paraphrasable par *de modo contrário*.

En outre, la fonction discursive de signalisation de commentaire additionnel est déjà présente dans les exemples où *aliás* convoque une hypothèse négative. En effet, le segment introduit par *aliás* y fonctionne typiquement comme un commentaire du locuteur, dans le cadre d'une certaine stratégie discursive – v. exemples (11) à (14).

Il y a cependant d'autres exemples, échelonnés dans le temps jusqu'au présent, où le connecteur n'assume que cette valeur de marqueur de commentaire – v. exemples (15) à (18). Il s'agit de contextes où les contraintes sémantiques signalées lors de la description du connecteur d'hypothèse négative ne sont plus présentes. L'item y fonctionne comme un pur connecteur/marqueur discursif ou pragmatique, opérant au niveau de l'organisation textuelle de l'information. Le connecteur ne code plus un type de relation sémantique entre propositions, il se limite à signaler la fonction discursive de commentaire latéral ou parenthétique de l'énoncé qu'il introduit.

Notre premier regroupement de sens, qui englobe à la fois des zones de superposition et des extensions de sens, pourrait être représenté comme suit :

1. Adverbe de manière (*aliás = de outro modo*) > Connecteur d'hypothèse négative (*aliás = de modo contrário*) + Marqueur de commentaire > Marqueur de commentaire (*aliás = diga-se de passagem*)

Voyons maintenant le deuxième regroupement possible de sens. La signalisation d'une reformulation métalinguistique nous semble une extension possible de la valeur de l'adverbe de manière (*de outro modo* > *dito de outro*

10. Voir note 3. Cette inférence pourrait être à l'origine du sens du connecteur d'hypothèse négative, ce qui validerait l'hypothèse de Traugott & Dasher (2002) selon laquelle de nouveaux sens codifiés sont souvent le résultat de la conventionnalisation d'inférences (ou d'implicatures) généralisées. La seule observation que cette explication nous suscite relève du fait que nos données attestent une coexistence, dans le temps, et dès le début, des deux usages, ce qui n'est pas canonique dans les analyses proposées par les auteurs cités. En effet, la conventionnalisation d'inférences y est présentée comme un processus qui implique une extension de temps considérable.

modo) dans des contextes spécifiques (notamment le contexte lexicographique). Nous y décelons un glissement du plan du contenu au plan (méta)textuel. La rectification (*ou melhor*) peut être vue comme une nouvelle extension de la valeur de reformulation, basée sur un processus de spécialisation : en effet, rectifier c'est reformuler de façon non paraphrastique.

Ce deuxième regroupement de sens pourrait être représenté schématiquement comme suit :

2. Adverbe de manière (*aliás = de outro modo*) > Connecteur de reformulation (*aliás = dito de outro modo*) > Connecteur de rectification (*aliás = ou melhor*)

En conclusion : comparant les données historiques avec le fonctionnement actuel d'*aliás*, nous constatons (i) la survie des usages (méta)textuels et discursifs en synchronie, (ii) l'inhérente polyfonctionnalité de l'item tout au long de son histoire.

Nous ne retrouvons donc pas la trajectoire linéaire du processus de grammaticalisation, telle que la définissent Traugott & Dasher (2002 : 40) : "meanings become increasingly pragmatic and procedural since the operative constraints are saliency, subjectivity, etc., i.e. constraints that flow from the linking of communicative and cognitive functions that is language". En d'autres termes, on trouve déjà des valeurs procédurales et pragmatiques dans des attestations anciennes du mot.

L'histoire d'*aliás* peut être vue comme un cas marginal ou périphérique. Néanmoins, elle problématise l'hypothèse dominante sur le processus du changement sémantique qui postule une extension graduelle de sens dans une ligne étendue du temps.

Cette recherche est une première contribution à l'étude diachronique d'*aliás*. Une étude quantitative des différentes valeurs attestées, échelonnée dans le temps, nous permettrait de cerner d'éventuels centres prototypiques de la catégorie dans différentes périodes de la langue, et d'identifier les usages plus périphériques en termes de fréquence, dans chaque période. Une deuxième ligne d'approfondissement de l'étude impliquerait la recherche d'une corrélation entre les différents usages attestés et les différents genres textuels qui intègrent le corpus.

Références

- Bechara, Evanildo. 1999. *Moderna Gramática Portuguesa*. Rio de Janeiro : Lucerna. 37^a ed. revista e ampliada.
- Brinton, Laurel. 1996. *Pragmatic markers in English: grammaticalization and discourse function*. Berlin and New York : De Gruyter Mouton.
- Fernández Lagunilla, Marina. 1999. «Las construcciones de gerundio». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua Española*. Madrid : Espasa Calpe, vol. 2, 3443-3503.
- Corominas, Joan; Pascual, José Antonio. 1989. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*. Madrid : Gredos.
- Cunha, Celso; Cintra, Lindley. 1984. *Nova Gramática do Português Contemporâneo*. Lisboa : Sá da Costa.
- Heine, Bernd *et al.* 1991. *Grammaticalization. A Conceptual Framework*. Chicago : University of Chicago Press.
- Heine, Bernd. 2003. "Grammaticalization". Brian D. Joseph, Richard D. Janda (eds.), *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford : Blackwell.

- Lehman, Christian. 2008. «A auxiliarização de *ficar*. Linhas gerais». Maria Clotilde Almeida *et al.* (eds.), *Questions in language change*. Lisboa : Colibri.
- Levinson, Stephen. 1983. *Pragmatics*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press.
- Levinson, Stephen. 2000. *Presumptive Meanings*. Cambridge (MA) and London : The MIT Press.
- Machado, José Pedro. 1967. *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa*. 2ª ed. Lisboa: Confluência.
- Rossari, Corinne (éd.). 2007. *Les Moyens détournés d'assurer son dire*. Paris : PUPS.
- Sweetser, Eve. 1990. *From Etymology to Pragmatics : Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge : CUP.
- Traugott, Elisabeth. 1995. *The Role of Discourse Markers in a Theory of Grammaticalization*. Paper presented at the 12th International Conference of Historical Linguistics, Manchester (www.stanford.edu/~traugott/traugott.html).
- Traugott, Elisabeth. 2003. "Constructions in grammaticalization". Brian D. Joseph, Richard D. Janda (eds.), *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford : Blackwell.
- Traugott, Elisabeth; Dasher, Richard. 2002. *Regularity in Semantic Change*. Cambridge : CUP.
- Traugott, Elisabeth; Heine, Bernd (eds.). 1991. *Approaches to Grammaticalization*. Amsterdam : Benjamins, 2 vols.
- Traugott, Elisabeth; König, Ekkehard. 1991. "The semantics-pragmatics of grammaticalization revisited". Elisabeth Traugott, Bernd Heine (eds.), *Approaches to Grammaticalization*. Amsterdam and Philadelphia : John Benjamins, vol.1, 189-218.

Análisis diacrónico del marcador *por cierto*: del español clásico al español actual¹

Santiago U. SÁNCHEZ JIMÉNEZ

Son muchos los autores que acuden a la perspectiva diacrónica para explicar cómo ha ido conformándose el significado procedimental de un determinado marcador en el español actual², asumiendo –especialmente en los estudios más recientes– que no puede descuidarse la presión que diversas constantes genéricas o textuales ejercen sobre los usos lingüísticos, línea de investigación enmarcada en la denominada teoría de las tradiciones discursivas³.

Este trabajo metodológicamente atiende, en buena medida, a esos parámetros: en primer lugar, se ajusta a la perspectiva diacrónica (se analizan ejemplos localizados en un espacio cronológico que se extiende desde el siglo XVI hasta el último cuarto del siglo XX); además, se circunscribe el análisis al ámbito de los textos teatrales, fundamentalmente en prosa. En este sentido, ha de hacerse notar que la especificidad enunciativa del discurso dramático, frente a los otros dos géneros *naturales* (épico-narrativo y lírico), se caracteriza, según García Berrio & Hernández Fernández (2004: 253), por ser «una forma *mixta* de referencia: es decir, un discurso subjetivo del autor objetivado en personajes-actores».

A la hora de dar cuenta de la evolución del marcador *por cierto*, estos jalones cronológicos adquieren relevancia: en el siglo XVI *por cierto* se comporta, prototípicamente, como un operador epistémico; en el siglo XX *por cierto* funciona, prototípicamente, como un marcador digresivo. Según Estellés (2009b: 134-136), el marcador epistémico *por cierto* se crea en torno a 1450. En la segunda mitad del siglo XV son tres los marcadores epistémicos derivados del lexema *cert-*: *certas* (prácticamente en desuso), *por cierto* (la forma más frecuente) y *ciertamente* (menos habitual). A partir del siglo XVIII *ciertamente* se erige en el operador epistémico más común, mientras que el uso de *por cierto* como operador epistémico escasea y llega a ser meramente testimonial en el español europeo del siglo XX⁴; en suma, decrece el empleo de *por cierto* como operador epistémico al tiempo que se afianza su uso como digresor.

1. Este estudio ha sido financiado por medio de estos proyectos de investigación: FFI2009-12191 (subprograma FILO), dirigido por Elena de Miguel, y FFI2009-10817 (subprograma FILO), dirigido por Inés Fernández-Ordóñez.

2. Para un estado de la cuestión del estudio diacrónico de los marcadores del discurso en la historia del español, cfr. Pons Rodríguez (2010: 523-615).

3. «[...] la lengua varía también de acuerdo con las tradiciones de los textos, es decir, que estos no sólo añaden sus elementos formales, sus características de género o las marcas de un tipo determinado de estructuración a los productos de sistemas ya dados sino que condicionan o pueden condicionar, a su vez, la selección de elementos procedentes de diferentes sistemas (o de un sistema de sistemas)» (Kabatek (ed.) 2008: 8-9).

4. Ha de advertirse, no obstante, que el valor epistémico se mantiene con vigor en el español de América. En la *Nueva gramática de la lengua española* de la Real Academia Española (2009, vol. 2: 2357) se recogen usos de *por cierto* como adverbio de afirmación y como adverbio de énfasis tras una afirmación o negación en las áreas de Chile, el Río de la Plata, México y América Central.

La evolución que experimenta el marcador *por cierto* es reseñable: primeramente, es un operador epistémico que refuerza la verdad del enunciado; más tarde, se comporta como un digresor, un introductor de información nueva, que desempeña una función discursiva. Es razonable suponer que esta discursivización (acompañada de la dessemantización –o extensión– de la noción de verdad) se originara en la misma alternancia de los interlocutores, que dan relieve a su intervención con un reforzador de lo que se va a decir. Es la reiteración de este molde discursivo lo que explicaría que un operador de refuerzo epistémico se pragmaticalice. El marcador, en este caso, sufre un desgaste semántico al tiempo que varía el ámbito de aplicación de ese refuerzo: deja de ser un operador proposicional y se convierte en un marcador de alcance discursivo, una señal textual que facilita los cambios de turno y las variaciones temáticas que se suceden en el discurso⁵.

El diálogo que se establece entre los participantes ficticios de un intercambio comunicativo teatral es, en mi opinión, una manifestación ejemplar para el estudio de los fenómenos atinentes a la actividad discursiva en que intervienen de manera alternada distintos interlocutores, acomodándose a las estrategias de la dialogicidad⁶. Los personajes de ficción hablan como los interlocutores de verdad: comparten un conocimiento del mundo, colaboran en un discurso configurado desde la inmediatez e inscrito en el mismo yo/aquí/ahora situacional, cooperan cuando hablan; en definitiva, se comunican⁷.

El corpus del que parto lo conforman 314 casos extraídos del *Corpus diacrónico del español* (CORDE) de la Real Academia Española, incluidos en el nudo temático Teatro (13). Se recogen, en este corpus, ejemplos de 76 obras teatrales en prosa –salvo casos aislados de obras en verso– que reproducen estructuras conversacionales, fundamentalmente del español europeo, desde el siglo XVI hasta el último cuarto del siglo XX. Ha de incidirse en el hecho de que los usos lingüísticos que se manifiestan en cada obra están condicionados por factores sociales, históricos, culturales y estéticos (en definitiva, pertenecen a tradiciones discursivas diferentes) que explican la excepcionalidad de *La Celestina* o del teatro de Valle-Inclán. En todo caso, los ingredientes pragma-lingüísticos constantes en estas obras nos permiten hablar de una situación enunciativa común, propia del género (*natural*) dramático.

Al detenernos en el análisis de los ejemplos del corpus, advertimos que más de la tercera parte (109 casos) corresponden al siglo XVI, como se puede comprobar en la Tabla 1. Al margen de su empleo como construcción libre y de los casos en que la locución adverbial se inserta en la estructura oracional –ligada, sobre todo, al verbo *tener* y, ocasionalmente, a *saber* y a *decir*– *por cierto* es una pieza claramente habilitada para desempeñar la función de marcador. Como marcador del discurso, su comportamiento prototípico es el de

5. En Sánchez Jiménez (2008) se analiza un proceso semejante: desde la formación del adverbio *naturalmente* (integrado en el SV) se pasa a un empleo como adverbio oracional (externo a la estructura proposicional) y se llega a usos relacionados exclusivamente con la actividad discursiva.

6. La consideración de un *continuum conceptual* entre la modalidad oral (surgida desde la inmediatez comunicativa) y la modalidad escrita (elaborada desde la distancia comunicativa) hace posible el reconocimiento de diferentes grados de oralidad en el soporte escrito. Para una aproximación del estudio de lo hablado escrito en el español clásico, cfr. Oesterreicher (2005: 729-777). En López Serena & Borroguero Zuloaga (2010: 415-495) se da cuenta del estudio de los marcadores del discurso en el ámbito de la variación *conceptual* de lo oral frente a lo escrito.

7. Para un análisis de las estructuras conversacionales en el diálogo del Renacimiento, cfr. Iglesias Recuero (1998).

un operador epistémico que refuerza la verdad de un contenido de base proposicional (91 ejemplos).

Este contenido nuclear del operador, sin embargo, puede verse condicionado por dos factores contextuales: uno de base sintáctica o gramatical (en que el marcador opera sobre un segmento al que intensifica) y otro de carácter discursivo. En este último caso, la actividad del operador queda contextualizada: *por cierto* sirve de referencia para la transición de un bloque temático a otro (en una secuencia monologal), o de una a otra intervención (si nos referimos a una secuencia dialogada). El primero de los factores (de naturaleza sintáctica) se activa especialmente en enunciados de alto grado de expresividad. Se produce un desplazamiento del sentido del operador: el refuerzo de verdad, como se aprecia en (1), se reinterpreta como una intensificación.

- (1) ¡Ay, bendito sea Dios Todopoderoso! ¡Ay, escorias son y carbones son, por los santos de Dios! ¡Carbones y escorias me cuestan un escudo y una cadena y capa y gorra! ¡Gentil merchante soy *por cierto*! ¡Oh, saquillo de carbones! ¡Oh, pobre de ti, Gargullo, cómo te has dexado engañar de una gitana! ¿No sabía yo que era aquélla una ladrona? Verdaderamente yo he merecido hoy la principal cadena de los locos. (1545, Lope de Rueda, *Comedia llamada Medora*)

Configuracionalmente, la construcción consta de un predicado de estado (*gentil merchante*), que ocupa una posición claramente expresiva⁸ y que queda aún más reforzado con el uso de *por cierto* (re)interpretado como intensificador de grado. En estos contextos destaca la posposición del operador con respecto al segmento intensificado, que se da en cinco de los ocho ejemplos de este periodo en que se reconoce este valor elativo⁹. Nótese que, desde el punto de vista de la progresión del discurso, la inserción de *por cierto* no supone en realidad una desviación temática.

Por otro lado, el influjo de la actividad discursiva resulta determinante, en mi opinión, para entender el carácter digresivo que acaba asumiendo el marcador *por cierto*: la propia dinámica comunicativa hará que el operador adquiera significados contextuales susceptibles de estabilizarse como significado convencional, gracias a un proceso de *rutinización*¹⁰. Veamos los siguientes ejemplos.

- (2) CELESTINA: Hija Lucrecia, dejadas esas razones, querría que me dijese a qué fue agora tu buena venida.
LUCRECIA: *Por cierto* ya se me había olvidado mi principal demanda y mensaje con la memoria de ese tan alegre tiempo como has contado, y así me estuviera un año sin comer, escuchándote, y pensando en aquella vida buena que aquellas mozas gozarían, que me parece y semeja que está yo agora en ella. (c. 1499-1502, Fernando de Rojas, *La Celestina. Tragicomedia de Calisto y Melibea*)
- (3) MARTÍN: No, no, señor, que no son pollos de gelosía. Vuessa merced puede estar descuydado. ¿Sabe cómo los ha de comer?
LUCIO. No, *por cierto*.
MARTÍN: Mire, primeramente les ha de quitar la vida y plumallos, y echar la

8. Para la inversión del predicado nominal en oraciones atributivas, cfr. Fernández Ramírez (1986, vol. 4: 446).

9. Una traslación semejante (desde el contenido de verdad hasta la intensificación de la atribución) se da con *verdaderamente*, como se aprecia en este testimonio recogido en Fuentes (2009: s.v. *verdaderamente*): [...] *queremos que dentro de nuestros salones haya un aire verdaderamente puro* [...].»

10. Además de la expresividad, la *rutinización* de las construcciones favorece los procesos de gramaticalización, cfr. Elvira (2009: 195 y ss.).

pluma y los hígados, si los tuviera dañados. (1545-1565, Lope de Rueda, *Pasos*)

- (4) BACHILLER: ¿A comer pienso que verná vuestra merced?

CAMINANTE: No vengo, *por cierto*, señor. (1545-1565, Lope de Rueda, *Pasos*)

En el ejemplo (2) *por cierto* es un reforzador de la verdad del enunciado que a continuación se emite, dentro de una intervención que tiene un carácter reactivo¹¹. Sin embargo, hay dos circunstancias discursivas relevantes. La primera de ellas es que *por cierto* ocupa una posición estratégica que favorece el cambio de turno comunicativo; además, da paso a una información nueva que el interlocutor considera imprescindible para satisfacer las exigencias de la intervención iniciativa anterior. En definitiva, *por cierto* mantiene su valor como operador epistémico del enunciado al que afecta y, a su vez, precisamente por abrir la intervención, se comporta como un delimitador del turno comunicativo.

En (3) y (4) el refuerzo recae en el enunciado negativo, que satisface las expectativas de la pregunta total. Lo habitual es que la respuesta negativa, como en (3), consista en una negación reforzada por el operador pospuesto. En (4) se presenta una variante sintáctica de la respuesta negativa –que mantiene el verbo de la pregunta–, estructura propia de este tipo de intercambios comunicativos del español clásico¹². En estos dos ejemplos el operador participa en el refuerzo de un enunciado reactivo que responde a una intervención anterior (iniciativa) y, por tanto, en cierta medida conecta –o asocia– dos bloques informativos. En consecuencia, si el epistémico *por cierto* opera sobre un enunciado reactivo, refuerza la aceptación o el rechazo ante lo solicitado, el acuerdo o desacuerdo ante lo expuesto por el interlocutor anterior o, en fin, la respuesta afirmativa o negativa ante una pregunta.

En relación con el refuerzo del enunciado reactivo, pueden señalarse dos usos –recogidos en (5) y (6)– marginales en el corpus manejado y limitados al siglo XVI. En el primero de ellos el marcador se comporta como un elemento autónomo que aporta una respuesta confirmativa –de carácter expresivo– propia de un marcador epistémico de evidencia¹³. En el ejemplo (6) se intensifica el acuerdo con respecto a lo dicho en la intervención anterior por medio de *aun*. Se documentan otros casos, fuera de nuestro corpus, en que el refuerzo de *aun* se ejerce sobre otros operadores de naturaleza epistémica como *ciertamente* o *en verdad*.

- (5) DESPENSERO: Tengo un poco de olanda, y vengo a saber si me podrás vestir de tu mano de unas camisas al moderno.

MARCELIA: *Por cierto*, sí para otros, pero no faltará tiempo y voluntad para lo que tú quisieres. (1554, Juan Rodríguez Florián, *Comedia llamada Florinea*)

- (6) JUSTINA: Todo está puesto en cobro. Vamos donde mandares.

BELISEA: Pues dame la mano y vámonos por en torno de la cerca d' esta huerta de los monjes, porque me congoxo a la sombra d' esta ribera.

11. Para un estudio de las unidades dialógicas (*secuencia dialógica, intercambio, intervención, acto y subacto*), cfr. Briz y Pons Bordería (2010: 325-358).

12. Se alude a este tipo de intercambios comunicativos característicos del español clásico en Eberenz y de la Torre (2003: 64-65) y en Sánchez Jiménez (2006: 360).

13. Este comportamiento discursivo se asemeja al valor de los actuales *claro* o *por supuesto*, cfr. Fuentes (2009: s.v. *claro*). En el corpus solo hay tres casos, el ejemplo aducido es el más evidente. Este comportamiento de *por cierto* como adverbio autónomo se conserva en zonas del español de América, como se señala en la nota 4.

JUSTINA: Y *aun por cierto*, mi señora, que andas tan achacosa que no sé si lo haze tu venida.

BELISEA: Antes que acá viniese estava ya tal. (1554, Juan Rodríguez Florián, *Comedia llamada Florinea*)

Hasta ahora me he centrado en el contenido básico (o prototípico) de *por cierto* como reforzador de la verdad y en cómo ese contenido pragmático codificado en el siglo XVI se ajusta a determinadas exigencias discursivas. A continuación, me detengo en entornos lingüísticos en que se atisba la gestación, y posterior consolidación, del carácter digresivo del marcador: como introductor de información nueva. Sin embargo, he de precisar que hay contextos (13 ejemplos, de los 91 que hemos catalogado como casos de marcador epistémico) en que resulta difícil –e incluso poco operativo– determinar si nos encontramos ante un operador de refuerzo o un digresor¹⁴. Por otro lado, es fácil aceptar que en un marcador convivan varios significados procedimentales, especialmente, si se considera que epistemicidad y digresión son campos nocionales distintos: cognitivo y textual-discursivo¹⁵. Así sucede en (7): la ubicación del marcador, dentro de una intervención monológica, al comienzo del movimiento discursivo permite marcar la introducción de un tema nuevo y, a un tiempo, reforzar la verdad del enunciado al que precede. A pesar de tratarse de una intervención monológica, esta se acomoda a los modelos comunicativos de base dialógica (el personaje habla consigo mismo)¹⁶.

- (7) ¿Qué es esto que no puedo encontrar con mi esclavo Tronchón? *Por cierto*, que lo hize como mal considerado en darle la bolsa de los dineros, que por ventura se habrá metido a jugar en algún bodegón; mas no será para tanto, según es avariento. Mas yo, ¿en qué tengo de parar con esta saya callejera que parezco pregonero? Pero ¿quién son éstos que vienen medio riñiendo? (1559, Juan Timoneda, *La comedia de los Menemnos*)

No obstante, los ejemplos siguientes –de (8) a (14)– son casos en que *por cierto* destaca por su función textual (introduce un comentario lateral o marginal, que para el emisor es pertinente) como organizador de la continuidad discursiva

14. Diacrónicamente, se comprueba que *por cierto* experimenta una traslación de prototipidad: desde el refuerzo del contenido de verdad (en el siglo XVI) hasta su papel de digresor (en el siglo XX). Es lógico suponer, por tanto, que en ese desplazamiento del foco de prototipidad haya etapas en que estos significados coexistan.

15. El marcador *por cierto* es una pieza de contenido procedimental asociada a la inmediatez comunicativa (como sucede, por ejemplo, con los intercambios dialógicos teatrales que analizo). En este sentido, uno de los comportamientos más propios de este tipo marcadores (inmersos en el discurso *conceptualmente* oral) es la *polifuncionalidad*, esto es, «su capacidad de asumir más de una función de naturaleza pragmática», como advierten López Serena & Borreguero Zuloaga (2010: 444). En la misma línea señalan Cortés y Camacho (2005: 156): «Insistimos en la dificultad de cualquier delimitación, incrementada con la idea de que los dominios interactivo y textual no son perspectivas mutuamente excluyentes [...]».

16. El análisis de textos del pasado siempre arroja el peligro de la aplicación de la competencia del investigador a la interpretación de los ejemplos. En este sentido, el uso de la coma en la edición moderna –ausente en el texto impreso original– (*por cierto, que*) obedece a la competencia comunicativa del editor actual, familiarizado con el uso digresivo de *por cierto*. Así describe el comportamiento fónico de *por cierto* en el español actual Mateo Rodríguez (1996: 536): «En efecto, *por cierto* posee independencia fónica, subrayada por la presencia de pausas, siempre que se destaca su valor de ruptura textual, bien en posición inicial del discurso, caso más frecuente, bien en cualquier otro punto de la cadena. Por el contrario, tiende a incorporarse a la línea melódica de la unidad anterior, debilitando su independencia fónica, cuando, en posición interior o final, se carga de otros valores [...]». Véase también Santos Río (2003: s.v. *por cierto*). Para un estudio de la puntuación en la lengua clásica, véase Santiago Lacuesta (1998).

y, a su vez, como desarticulador temático¹⁷, ya que presenta una secuencia digresiva, más o menos apartada del tema discursivo principal¹⁸.

- (8) ¡Apártateme allá, desabrido, enojoso! ¡Mal provecho te haga lo que comes, tal comida me has dado! ¡Por mi alma, revesar quiero cuanto tengo en el cuerpo de asco de oírte llamar a aquélla «gentil»! ¡Mirad quién «gentil»! ¡Jesú, Jesú! ¡Y qué hastío y enojo es ver tu poca vergüenza! ¡A quién «gentil»? ¡Mal me haga Dios si ella lo es ni tiene parte dello, sino que hay ojos que de lagaña se agradan! Santiguarme quiero de tu necedad y poco conocimiento. ¡Oh quién estoviese de gana para disputar contigo su hermosura y gentileza! ¿Gentil, gentil es Melibea? ¡Entonces lo es, entonces acertarán, cuando andan a pares los diez mandamientos! Aquella hermosura por una moneda se compra de la tienda. *Por cierto que conozco yo, en la calle donde ella vive, cuatro doncellas en quien Dios más repartió su gracia que no en Melibea; que si algo tiene de hermosura es por buenos atavíos que trae: ponédlos a un palo, ¡también dirés que es «gentil»! Por mi vida, que no lo digo por alabarme, mas creo que soy tan hermosa como vuestra Melibea.* (c. 1499-1502, Fernando de Rojas, *La Celestina. Tragicomedia de Calisto y Melibea*)
- (9) LELIA: Bien tendréis en la memoria cómo, cuando por nuestros pecados Roma fue saqueada, allí, mi padre, juntamente con un hermano mío, la mayor parte de su hazienda dexó perdida; y aunque la pérdida no fue pequeña, la de mi hermanico es la que a mi padre más sin plazer le hace vivir.
MARCELO: *Por cierto* no parece sino que fue ayer, y, a buena fe, que son passados buenos diez años, diez, y que les podríamos bien echar onze.
LELIA: Que dexemos estar los años que corren como viento y aun con más presteza...
MARCELO: Prosigue. (1545-1565, Lope de Rueda, *Comedia llamada de Los engañados*)
- (10) BELISEA: A, Justina!, dame la mano y vamos de aquí, que ya se fue Marcelia y vase haziendo tarde.
JUSTINA: Sin duda, que ya me dormía. Pero huelgo que te alegraste con Marcelia.
BELISEA: *Por cierto, que* tengo de mirar de oy más por ella, porque creo que padescer necesidades y es buena muger y diligente. (1554, Juan Rodríguez Florián, *Comedia llamada Florinea*)
- (11) BELISEA: Señor, es una que fue casada con un criado de casa, que agora días ha que embiudó y es una buena muger *por cierto*, según lo que de ella me dizen. (1554, Juan Rodríguez Florián, *Comedia llamada Florinea*)
- (12) BELISEA: Agora que, señor Floriano, has concluydo tu largo razonamiento, y a tu propósito muy bien hablado *por cierto*, te quiero dezir, y digo, que [...] (1554, Juan Rodríguez Florián, *Comedia llamada Florinea*)
- (13) MARCELIA: Mas antes bastará que los lleve Polytes, o si no, quien tú mandares.
LYDORIO: Pues yo lo embiaré, aunque lo dexes en mi crédito. Y tú tracta de casar la hija, que yo haré lo que su señoría me mandó de muy libre voluntad, *por cierto*. (1554, Juan Rodríguez Florián, *Comedia llamada Florinea*)
- (14) SERAPHINA: [...] Señores, vuestras lindezas conozco en todo ser muy graciosas y acabadas *por cierto*, pero en satisfacion de mi desseo nada a mí me satisfaze,

17. Tomo esta etiqueta de Cortés & Camacho (2005: 211).

18. En Pons Bordería & Estellés (2008) se pone en cuestión la existencia de marcadores digresivos. En su opinión, el contenido procedimental de estos marcadores es, exclusivamente, señalar que la información que presentan es nueva y relevante.

que por dones, ni amenazas que me vengan del Amor, al Amor no he de dexar. (1566, Alonso de la Vega, *Tragedia llamada Seraphina*)

En primer lugar, se desarrollan en (8), (9) y (10) secuencias laterales que provocan un cambio de tema que se desliga, en mayor o menor medida, del discurso anterior¹⁹. Además, es *por cierto* o *por cierto que* el que destaca este giro temático, puesto que anuncia la incorporación inminente en el discurso de un bloque informativo nuevo y relevante para el emisor. Por último, la ubicación del marcador funciona como un delimitador discursivo: por un lado, sirve de frontera entre dos secuencias temáticas y, por otro, focaliza el fragmento discursivo posterior.

En (8) –el primer ejemplo en que se reconoce un uso próximo a la digresión o, si se quiere, a la inserción de información nueva– *por cierto* se inserta en un monólogo condicionado por la exasperación de Elicia tras ser testigo de las alabanzas dirigidas a Melibea. El marcador *por cierto que* introduce otra unidad informativa, otro momento en la enunciación del interlocutor que pretende añadir información nueva (y verdadera) que argumentativamente contribuya a desmontar la tesis *Melibea es gentil y hermosa*. Esta demarcación informativa del discurso se ajusta perfectamente a la sucesión polifónica de voces enunciativas dentro de una intervención monológica: estas voces enunciativas integradas en la intervención de un sujeto empírico son el reflejo del modelo discursivo dialógico, basado en la alternancia comunicativa²⁰.

El uso del marcador en (9) y (10) delimita, además, un cambio de turno: el segundo interlocutor comienza su alocución con *por cierto que* o *por cierto*, intervención que también supone una variación temática. El ejemplo (9) es muy revelador del carácter digresivo de la intervención introducida por el marcador *por cierto*. La digresión de Marcelo se aparta tanto del asunto que su interlocutora, Lelia, le hace ver la falta de oportunidad de su comentario. Marcelo responde con un enunciado que funciona como digresor de vuelta al tema central del discurso.

El resto de los ejemplos –(11), (12), (13) y (14)– son casos de comentarios breves de carácter incidental. Estas digresiones son segmentos, de carácter explicativo o aditivo, que no se apartan sustancialmente del tema discursivo central. Así, por ejemplo, en (11) *es una buena mujer* se aplica al referente discursivo previo *una que fue casada*. Otra propiedad de estas digresiones breves es que, al tratarse de construcciones incidentales, el marcador tiene una mayor libertad en su posición: en estos ejemplos *por cierto* cierra el segmento incidental. Además, la razón de esta superposición incidental responde al añadido de algo relevante, informativa o argumentativamente²¹. Esto explica la presencia en

19. Conforme a Lenk (1997): «The digression can be a very brief interruption from outside [...], or it can be a lengthy narration [...]». Para un estudio de la digresión desde un planteamiento informativo, véase Reig (2007).

20. La teoría polifónica supone una ruptura «con el axioma de la unicidad del sujeto hablante que postula que detrás de cada enunciado habría una y solamente una persona que habla [...], en un mismo enunciado están presentes varios personajes con estatutos lingüísticos y funciones diferentes» (García Negroni & Tordesillas 2001: 174).

21. Con respecto al carácter digresivo del segmento introducido por el marcador, resulta muy sugerente la apreciación de Reig (2007: 251): «[...] si el fragmento introducido en la digresión no se aparta bruscamente del discurso anterior, el valor de la importancia informativa ha de ser alto, mientras que si el fragmento está poco relacionado con el discurso previo, este rasgo es suficiente para que *por cierto* lo marque como digresión y no es preciso que resulte muy importante informativamente».

estos contextos de un elemento ponderativo en el seno del segmento incidental: un adjetivo valorativo en (11) (*y es una buena muger por cierto*); un adverbio modal intensificado en (12) (*y a tu propósito muy bien hablado por cierto*); un adjetivo intensificado en (13) (lo que su señoría me mandó de *muy libre* voluntad, *por cierto*); o una pieza léxica de contenido elativo en (14) (*muy* graciosas *y acabadas por cierto*). Por último, es de destacar que en tres casos aparece el conector aditivo *y* que da paso a la inserción de la secuencia incidental –como ocurre en (11) o en (12)– o cierra una enumeración argumentativamente coorientada en (14).

A partir del análisis de estos ejemplos, puede mantenerse que *por cierto* en el siglo XVI está asentado como marcador epistémico, orientado al refuerzo de la verdad del enunciado sobre el que actúa. Ahora bien, este contenido epistémico experimenta, fundamentalmente, dos traslaciones semánticas: por un lado, ese refuerzo se orienta hacia la discursivización (anuncia un cambio temático o, si se prefiere, presenta una información relevante) y, por otro, desarrolla valores próximos a la intensificación que, por su carácter, se acomodan a las digresiones breves e incidentales de (11), (12), (13) y (14). Además, la alternancia de intervenciones en el discurso favorece la presencia del marcador epistémico en enunciados reactivos de distinto signo donde *por cierto* destaca la verdad del contenido de la respuesta.

En los siglos XVII y XVIII –como se aprecia en Tabla 2– se registran 51 ejemplos de la secuencia *por cierto* desglosados del siguiente modo: 2 casos de *cierto* como determinante indefinido, 2 casos de *por cierto* en la construcción *tener por cierto que*, 7 casos de operador de refuerzo de verdad, 8 ejemplos de intensificador, 20 casos de operador de refuerzo de enunciados reactivos (afirmación, negación, acuerdo, aceptación...), 5 casos en que resulta difícil discernir si hay refuerzo epistémico o marca de digresión y, por último, 7 casos de *por cierto* como digresor. Durante este periodo se mantiene el empleo de *por cierto* como un reforzador del enunciado, como se aprecia claramente en (15), gracias a la coordinación de dos operadores epistémicos: *por cierto* y *por verdad*. Por otro lado, se incrementa su presencia en enunciados reactivos.

- (15) Y está con su habilidad
 tan vana la tal criada
 que hace esto y no hace más nada;
 pues *por cierto*, y *por verdad*,
 que veinte reales al mes,
 dos cuartos que almuerzo llama
 y los desechos del ama
 moco de pavo no es. (1762, Nicolás Fernández de Moratín, *La petimetra*)

Con respecto al empleo de *por cierto* como intensificador, ha de señalarse que se conserva la tendencia a la posposición del marcador con respecto al segmento focalizado: en cinco de los ocho ejemplos se produce la posposición del operador que se advierte en (16)²². La función del marcador en este caso más que servir como introductor de una información nueva consiste en intensificar el segmento discursivo al que afecta, que supone una evaluación de las intervenciones anteriores. En el ejemplo (17) *por cierto* ocupa una posición incidental dentro del enunciado: se pospone al predicado que intensifica (rema/foco) y

22. Ubicación que precisamente tiene el marcador cuando funciona como intensificador, como se apreciaba en el ejemplo (1).

precede al contenido temático²³.

- (16) AGUACIL 2º: ¿Y no tiene vuesa merced sospecha de nadie?
CORREGIDOR: Una mujercilla vino aquí con un pleito de unos güevos, y mujer ha sido o diablo, que no sé cómo se nos ha desaparecido de entre las manos.
AGUACIL 3º: ¡Bueno está eso, *por cierto!* (1602, Diego Alfonso Velásquez de Velasco, *El celoso*)
- (17) CUARTO MIRÓN: [...] Basta que te andas preciando de que me diste una matraca el otro día con que me quedé hecho una mona; pues, mico, ¿no te meto yo en un zapato todas las veces que quiero?
QUINTO MIRÓN: ¡Gran hazaña, *por cierto*, meterme en un zapato de los suyos! ¡si cabemos dentro otros catorce como yo! (1611-1617, Anónimo, *Entremés de los mirones*)

El comportamiento de *por cierto* como digresor (o introductor de un comentario nuevo) se reafirma en este periodo. En cinco –de los siete ejemplos en que se reconoce una digresión– aparece la variante *por cierto que*, como marcador de información nueva, ocupando la posición inicial de enunciado o de intervención, como ocurre en (18). En solo una ocasión *por cierto* ocupa la posición medial en el enunciado remático y en otro caso la digresión presenta un valor incidental: no se aparta del referente discursivo, pero aporta una información que el emisor considera relevante, como en (19), y que se inserta en el discurso por medio del conector aditivo *y*. Dentro de este segmento digresivo, *por cierto* presenta libertad de movimiento: puede ir delante o detrás del elemento remático.

Por otro lado, es muy llamativa la documentación de dos casos en que *por cierto que* ocupa una posición inicial absoluta: no hay discurso previo. Se trata del comienzo de una escena dramática, como se aprecia en (20); más que de una digresión tendríamos que hablar de un indicador del comienzo de la actividad discursiva, no desprovista aún de la noción de refuerzo epistémico.

- (18) CERVINO: ¿Oíslo, Inocencio? No os apartéis d'ellas, mirá no las pisen, que habrá mucha gente.
MARCIA: *Por cierto que* parecería tan bien el bachiller entre las mujeres como nosotras en el coro. (1602, Diego Alfonso Velásquez de Velasco, *El celoso*)
- (19) [...] Yo conozco á los franceses muy bien, he militado contra ellos, y son *por cierto* buenos ginetes; pero el galan de quien hablo era un prodigio en esto. Parecía haber nacido sobre la silla, y hacia egecutar al caballo tan admirables movimientos, como si él y su valiente bruto animaran un cuerpo solo (1798, Leandro Fernández de Moratín, *Traducción de Hamlet, de Shakespeare*)
- (20) Éntranse éstos y sale el corregidor.
CORREGIDOR: *Por cierto que* digo verdad, que es el mayor trabajo que hay en esta vida estar un hombre con mal servicio en casa. Dígolo por mí, que me sirve un viejo flemático del diablo que me hace perder la paciencia si le quiero mandar algo, y le hubiera ya despedido de casa si no fuera porque lo tengo por hombre muy fiel, y, así, por eso lo sufro. (1602, Diego Alfonso Velásquez de Velasco, *El celoso*)

Durante los siglos XIX y XX se asiste a la consolidación definitiva de *por cierto* como digresor (o marcador de información nueva). Es en este periodo, por

23. Para un estudio de la relación entre el uso de los marcadores del discurso y la organización informativa del enunciado, véase Portolés (2010).

tanto, cuando parece codificarse de manera definitiva este valor discursivo²⁴: asume una función orientada al discurso y se comporta como un mecanismo de organización temática²⁵. No obstante, en el siglo XIX aún se conserva el uso de *por cierto* como operador de refuerzo que, en el siglo XX, al menos en la documentación que tomamos como referencia, es prácticamente testimonial. Veamos cómo se distribuyen los ejemplos en cada uno de estos siglos.

En el siglo XIX se recogen 66 ocurrencias de *por cierto*, desglosadas del siguiente modo, como se advierte en la Tabla 3: en 2 casos aparece como un elemento integrado en el sintagma verbal (con el verbo *tener*); en 26 casos se reconoce un valor digresivo; en 4 casos se emplea como operador de refuerzo; en 1 caso se aprecia un valor próximo a la intensificación; 2 casos suscitan dudas ante la adscripción de *por cierto* como operador o marcador de digresión; y en 31 casos funciona como un reforzador de una intervención reactiva (afirmación, negación, acuerdo...).

Se advierte en la documentación recogida en los textos del siglo XX que prácticamente todos los ejemplos son usos de *por cierto* como digresor: 82 casos de los 88 ejemplos recabados. El resto son tres usos de *por cierto* como reforzador de enunciados reactivos (afirmación, negación y desacuerdo), un caso en que *por cierto* está integrado en el sintagma verbal ligado a *tener* (*tener por cierto que*) y, por último, dos son casos dudosos de *por cierto* como operador de refuerzo de lo dicho (localizados en una obra colombiana).

Al atender al valor de *por cierto* como operador de refuerzo epistémico (independientemente de su presencia en enunciados reactivos o no), se aprecia una variación relevante: se conserva en el siglo XIX una construcción que ya es marginal en el siglo XX, al menos en el español europeo. No obstante, han de tenerse en cuenta dos características de los textos del siglo XIX que integran el corpus: algunos de estos textos que son traducciones y, además, algunas obras remiten a épocas históricas anteriores; el uso del marcador *por cierto*, en algún caso, podría ajustarse a modelos lingüísticos del pasado.

Por otro lado, puede decirse, con respecto al empleo de *por cierto* como digresor, que ya en el siglo XIX aparecen claramente los contextos sintácticos y discursivos en que se desarrolla esta función discursiva en el siglo XX. Son dos las circunstancias contextuales que condicionan el uso de *por cierto* como marcador de información nueva y relevante: la extensión de la secuencia discursiva (breve o extensa) y la relación de la digresión con el tema precedente (continuación o desarticulación temática). Me limito a señalar algunos contextos en que se produce una digresión breve y marginal, como la del ejemplo (21), o

24. El marcador *por cierto* aparece en contextos digresivos desde el siglo XVI, pero el valor convencional más extendido del marcador es el de reforzador epistémico. Hasta el siglo XIX, el uso de *por cierto* como digresor (a tenor de los casos y de los porcentajes que se aportan en las tablas del anexo) no empieza a rutinizarse –esto es, a convencionalizarse y a hacerse prototípico–. El contenido procedimental prototípico más extendido, hasta ese momento, es el de reforzador epistémico. Un dato elocuente en ese sentido es que el valor de *por cierto* como digresor se recoge, por primera vez, en los Diccionarios de la Real Academia en la edición de 1992.

25. Esta evolución gradual de *por cierto*, que parte de su uso como locución adverbial (dentro del sintagma verbal), da lugar a su empleo prototípico como operador epistémico, cuyo refuerzo recae en la proposición en su conjunto, y desemboca en la creación de un marcador del discurso, como organizador textual, confirma la cadena de gramaticalización postulada por Traugott (1997). Estellés (2009a) y (2009b) es de otra opinión: considera que la unidireccionalidad no se cumple, ya que todos los valores de *por cierto*, a su juicio, están registrados entre 1200 y 1300. En Espinosa (2010) se defiende, con una gran cantidad de ejemplos, la teoría de la unidireccionalidad en el cambio lingüístico postulada por Traugott.

una digresión incidental o limitativa que afecta al referente discursivo anterior a la digresión, como en (22), (23) y (24).

- (21) DOÑA FRANCISCA: Ya, como tú no lo has oído... Y dice que D. Diego se queja de que yo no le digo nada... Harto le digo, y bien he procurado hasta ahora mostrarme contenta delante de él, que no lo estoy *por cierto*, y reírme y hablar niñerías... Y todo por dar gusto a mi madre, que si no... Pero bien sabe la Virgen que no me sale del corazón. (1805, Leandro Fernández de Moratín, *El sí de las niñas*)
- (22) CARLOS: Nada; el otro día, el hijo del conde de Díez-Torres, uno de los muchos cuya amistad frecuente, un amigo íntimo mío, gastador como yo, necesitaba doscientos duros, por tres días nada más... me los pide sin más rodeos, de amigo a amigo, delante de algunas personas de categoría..., ¿cómo había de negárselos... sobre todo, yo que me jacto de buen tono?... Le respondí, pues, en el acto con aire desembarazado, que hizo, *por cierto*, muy buen efecto en la sociedad: «esta noche los tendrá usted"» (1833, Mariano José de Larra, *Julia. Comedia en dos actos del célebre Scribe arreglada a nuestra escena*)
- (23) FELIPE II: Pero ¿habéisme abierto vuestra alma de par en par? Decidme, ¿el amor de la libertad es el único amor que os aleja del claustro? Os lo pregunto a fuer de amigo.
DON JUAN: Antes de responder a esa pregunta, muy amistosa *por cierto*, de buena gana os haría yo dos, no menos amistosas en verdad. (1835, Mariano José de Larra, *Traducción de Don Juan de Austria o la vocación, de Delavigne*)
- (24) GELER: ¿Es posible?
CAROLINA: Sí, señor; y a no haber sido por el valor y la generosidad de Eduardo Burkenstaf, que me ha protegido y escoltado hasta casa...
GELER: Eduardo... ¿y quién le manda meterse?... ¿desde cuándo se ha abrogado el derecho de protegeros? pretensión *por cierto* más ridícula que la de su padre. (1834, Francisco Martínez de la Rosa, *La conjuración de Venecia*)

En todos estos casos nos encontramos ante digresiones breves que, a diferencia de las extensas que suelen desarticular el tema del discurso, permiten que el marcador cierre el segmento discursivo o lo fragmente. Cuando se coloca como inciso en el fragmento digresivo, en (22) y (24), el marcador ocupa posiciones prerremáticas: delante de un núcleo de predicación *efecto*, en (22), o tras el encapsulador *pretensión*, que condensa la información temática, y delante de la atribución que aporta un contenido remático, en (24).

Los ejemplos del siglo XIX demuestran que el valor prototípico de *por cierto* como digresor empieza a afianzarse en este periodo. Tanto las digresiones que dan lugar a una desactivación del tema anterior, como las que suponen un inciso transitorio, o las que podemos llamar limitativas²⁶ –digresiones que añaden información sobre el tema del discurso– están ya habilitadas en este siglo. Su uso, claro está, se potencia en el siglo XX, de acuerdo con las distintas exigencias comunicativas e, incluso, estéticas.

- (25) JIMMY: Tesis o antítesis, búscale la debilidad, ponle allí el dedo y no te importe que grite. *Por cierto*, ahora que hemos estado hablando de cuentos, me acuerdo de uno... pero ¡qué formidable! (1949, Carlos Felipe (Carlos Fernández Santana), *El travieso Jimmy*. País: Cuba)
- (26) PAULA: Me gustan más los elefantes.

26. Tomo el término de Pons Rodríguez (2001-2002).

EL ODIOSO SEÑOR: Yo, en la India, tengo cuatrocientos... *Por cierto* que ahora les he puesto trompa y todo. Me he gastado un dineral... (De pronto.) Perdón, señorita; se me olvidaba ofrecerle un ramo de flores. (1932-1952, Miguel Mihura, *Tres sombreros de copa*)

En (25) la presencia de *por cierto* anuncia la incorporación inminente en el discurso de un nuevo tema, pero ese giro temático es tan abrupto que el interlocutor se ve obligado a justificar la deriva discursiva por medio de la adjunción de un tópico tematizador (*ahora que hemos estado hablando de cuentos*)²⁷. Por otro lado, en (26) se emplea la estructura formal propia de la digresión, pero se incumple la máxima de la progresión del contenido del discurso, ya que después del marcador digresivo se espera una información nueva. Y, sin embargo, el espacio reservado al rema (o aporte) lo ocupa una expresión lingüística poco informativa, ya que forma parte del conocimiento compartido por los interlocutores. Esta conculcación de las máximas conversacionales es un recurso útil para provocar un tipo de comicidad estéticamente asociado con las obras del teatro del absurdo.

Conclusiones

1. Los contextos conversacionales favorecen el surgimiento de implicaturas conversacionales, o efectos de sentido, que pueden llegar a convencionalizarse. El paso de la expresión del refuerzo epistémico a la marcación de la digresión, que diacrónicamente se reconoce en *por cierto*, se explica mejor si atendemos a la presión que la dinámica discursiva ejerce en los intercambios comunicativos y en el contraste de unidades temáticas.
2. La distribución secuencial de intervención A + *por cierto* + intervención B acabó por fijarse discursivamente: *por cierto*, por un lado, es una marca de toma de turno comunicativo y, por otro, separa dos fragmentos discursivos y, al mismo tiempo, focaliza como una catáfora discursiva la intervención que encabeza, que aporta información nueva. La rutinización de esa alternancia interlocutiva permitió la incorporación de este esquema discursivo en las intervenciones monológicas.
3. No todas las secuencias digresivas a las que afecta *por cierto* suponen una desarticulación del tema del discurso. Hay secuencias incidentales que, por su brevedad, aportan una información puntual, pero relevante para el enunciador. En estas secuencias *por cierto* presenta una mayor movilidad: generalmente pospuesto al segmento incidental o en mitad del segmento incidental, separando expresiones temáticas y remáticas. La génesis de esta estructura tal vez haya que buscarla en el comportamiento que, desde el siglo XVI, demuestra *por cierto* cuando funciona como intensificador.
4. El análisis diacrónico de *por cierto* a través de textos teatrales (que permiten el acceso directo a intercambios comunicativos del pasado) demuestra que la evolución que va desde el refuerzo de la verdad del contenido proposicional hasta la marcación de la digresión se produce de un modo gradual: se pasa de una prototipicidad epistémica que se extiende desde el siglo XVI hasta el siglo

27. Hemos de recordar que *por cierto*, a diferencia de lo que sucede con otros marcadores digresivos como *a propósito*, no es un tematizador: «*A propósito de*, y lo mismo podemos decir de *hablando de*, son, además de digresivos, tematizadores, ya que seleccionan un elemento, vuelven la atención sobre él [...]» (Acín 2000: 69). Cfr. también Santos Ríos (2003: s.v. *por cierto*).

XVIII a una prototipicidad discursiva que empieza a manifestarse en el siglo XIX y se afianza definitivamente en el siglo XX.

5. Esta evolución del contenido procedimental de *por cierto* se ajusta a la unidireccionalidad que se postula desde la teoría de la gramaticalización: de la expresión adverbial integrada en el sintagma verbal se pasa al adverbio disjunto que afecta al contenido proposicional en su conjunto y, por último, al marcador del discurso que desempeña una función textual. No obstante, han de tenerse en cuenta varias circunstancias: en primer lugar, *por cierto* puede aunar –en determinados contextos y especialmente en las etapas previas a la fijación del valor de introductor de información nueva como contenido básico o prototípico–, distintos contenidos procedimentales; además, en un periodo histórico conviven significados diferentes (más o menos próximos al significado prototípico) y, por último, los efectos de sentido generados en etapas anteriores anuncian significados procedimentales que pueden llegar a convencionalizarse en etapas posteriores.

Anexos

Operador de refuerzo	38 casos	34,86 %
Operador de refuerzo (intensificador)	9 casos	8,25%
Operador de refuerzo reactivo	27 casos	24,77%
¿Operador de refuerzo o digresor?	13 casos	11,92%
Intensificador de refuerzo (<i>y aun por cierto</i>)	1 caso	0,91%
Autónomo	3 casos	2,75%
Digresor	7 casos	6,42%
Dentro de la estructura oracional	10 casos	9,17%
Determinante indefinido	1 caso	0,91%

Tabla 1 (siglo XVI)

Operador de refuerzo	7 casos	13,72%
Operador de refuerzo (intensificador)	8 casos	15,68%
Operador de refuerzo reactivo	20 casos	39,21%
¿Operador de refuerzo o digresor?	5 casos	9,80%
Digresor	7 casos	13,72%
Dentro de la estructura oracional	2 casos	3,92%
Determinante indefinido	2 casos	3,92%

Tabla 2 (siglos XVII-XVIII)

Operador de refuerzo	4 casos	6,06%
Operador de refuerzo (intensificador)	1 caso	1,15%
Operador de refuerzo reactivo	31 casos	46,96%
¿Operador de refuerzo o digresor?	2 casos	3,03%
Digresor	26 casos	39,39%
Dentro de la estructura oracional	2 casos	3,03%

Tabla 3 (siglo XIX)

Operador de refuerzo	–	–
Operador de refuerzo reactivo	3 casos	3,40%
¿Operador de refuerzo o digresor?	2 casos	2,27%
Digresor	82 casos	93,1%
Dentro de la estructura oracional	1 caso	1,13%

Tabla 4 (siglo XX)

Bibliografía

- Acín Villa, Esperanza. 2000. «'Por cierto', 'a propósito' y otros digresivos». Pedro Carbonero, Manuel Casado y Pilar Gómez (eds.), *Lengua y discurso. Estudios dedicados al profesor Vidal Lamiquiz*. Madrid: Arco Libros, 59-72.
- Aijmer, Karin; Simon-Vandenberghe, Anne-Marie. 2009. «Pragmatics markers». *Handbook of Pragmatics*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- Briz, Antonio; Portoles, José; Pons, Salvador (eds.). 2008. *Diccionario de partículas discursivas del español* [en línea] <<http://www.dpde.es>>
- Briz, Antonio; Pons Bordería, Salvador. 2010. «Unidades, marcadores discursivos y posición». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 325-358.
- Cortés, Luis; Camacho, M^a Matilde. 2005. *Unidades de segmentación y marcadores del discurso*. Madrid: Arco Libros.
- Eberenz, Rolf; de la Torre, Mariela. 2003. *Conversaciones estrechamente vigiladas. Interacción coloquial y español oral en las actas inquisitoriales de los siglos XV a XVII*. Zaragoza: Libros Pórtico.
- Elvira, Javier. 2009. *Evolución lingüística y cambio lingüístico*. Bern: Peter Lang.
- Espinosa Elorza, Rosa M^a. 2010. *Procesos de formación y cambio en las llamadas palabras gramaticales*. San Millán de la Cogolla: Cilengua.
- Estellés, María. 2009a. «Un caso atípico de gramaticalización (II). El valor epistémico del marcador *por cierto*». *Rilce* 25:2, 256-318.
- Estellés, María. 2009b. «The Importance of Paradigms in Grammaticalisation: Spanish Digressive Makers *por cierto* and *a propósito*». Maj-Britt Mosegaard Hansen, Jacqueline Visconti (eds.), *Current Trends in Diachronic Semantics and Pragmatics, Studies in Pragmatics*. Bingley: Emerald, 123-145.

- Fernández Ramírez, Salvador. 1986. *Gramática española 4. El verbo y la oración*, volumen ordenado y completado por Ignacio Bosque. Madrid: Arco Libros.
- Fuentes Rodríguez, Catalina. 2009. *Diccionario de conectores y operadores del español*. Madrid: Arco Libros.
- García Berrio, Antonio; Hernández Fernández, Teresa. 2004. *Crítica literaria. Iniciación al estudio literario*. Madrid: Cátedra.
- García Negroni, M^a Marta; Tordesillas, Marta. 2001. *La enunciación en la lengua. De la deixis a la polifonía*. Madrid: Gredos.
- Iglesias Recuero, Silvia. 1998. «Elementos conversacionales en el diálogo renacentista». Wulf Oesterreicher *et al.* (eds.), *Competencia escrita, tradiciones discursivas y variedades lingüísticas. Aspectos del español europeo y americano de los siglos XVI y XVII*. Tübingen: Narr.
- Jucker, Andreas H. 2006. «Historical pragmatics». *Handbook of Pragmatics*. Amsterdam and Philadelphia: Benjamins <<http://www.benjamins.com/online/hop/>>.
- Lenk, Uta. 1997. «Discourse markers». *Handbook of Pragmatics*. Amsterdam and Philadelphia: Benjamins <<http://www.benjamins.com/online/hop/>>.
- López Serena, Araceli; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2010. «Los marcadores del discurso y la variación lengua hablada vs. lengua escrita». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 415-495.
- Kabatek, Johannes (ed.). 2008. *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico. Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert.
- Martín Zorraquino, María Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (dirs.), *Gramática descriptiva del español*. Madrid: Espasa-Calpe, 4051-4213.
- Mateo Rodríguez, José Eugenio. 1996. «Los marcadores digresivos. Estudio especial de 'por cierto' en español actual». Manuel Casado (ed.), *Scripta philologica in memoriam Manuel Taboada Cid*. La Coruña: Universidade da Coruña 2, 531-552.
- Oesterreicher, Wulf. 2005. «Textos entre inmediatez y distancia comunicativas. El problema de lo hablado escrito en el Siglo de Oro». Rafael Cano (coord.), *Historia de la lengua española* (2^a ed.). Barcelona: Ariel, 729-777.
- Pons Bordería, Salvador. 2008. «Gramaticalización por tradiciones discursivas: el caso de *esto es*». Johannes Kabatek (ed.), *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico: Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 249-274.
- Pons Bordería, Salvador; Estellés, María. 2009. «Expressing digression linguistically. Do digressive markers exist?». *Journal of Pragmatics* 41:5, 921-936.
- Pons Rodríguez, Lola. 2010. «Los marcadores del discurso en la historia del español». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 523-615.
- Pons Rodríguez, Lola. 2001-2002. «La historia de *en cuanto a* como tematizador». *Anuari de Filologia* XXIII-XXIV, 73-94.
- Portolés, José. 1998. *Marcadores del discurso*. Ariel: Barcelona.
- Portolés, José. 2004. *Pragmática para hispanistas*. Madrid: Síntesis.
- Portolés, José. 2010. «Los marcadores del discurso y la estructura informativa». Óscar Loureda, Esperanza Acín (coords.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 281-325.

- Real Academia Española: Banco de datos (CORDE) [en línea]. *Corpus diacrónico del español*. <<http://www.rae.es>>
- Real Academia Española. *Nuevo tesoro lexicográfico de la lengua española* [en línea] <<http://www.rae.es>>
- Real Academia Española y Asociación de Academias de la Lengua Española. 2009. *Nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, 2 vols.
- Reig Alamillo, Assela. 2007. «El digresor *por cierto* y la digresión». *Oralia* 19, 233-253.
- Sánchez Jiménez, Santiago U. 2006. «Intercambios comunicativos en el español clásico (tras los *Pasos* de Lope de Rueda)». *Romanistisches Jahrbuch* 57, 352-377.
- Sánchez Jiménez, Santiago U. 2008. «La creación de un marcador del discurso: *naturalmente*». Javier Elvira, Inés Fernández-Ordóñez, Javier García, Ana Serradilla (eds.), *Lenguas, reinos y dialectos en la Edad Media Ibérica. La construcción de la identidad: Homenaje a Juan Ramón Lodares*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 435-468.
- Santiago Lacuesta, Ramón. 1998. «Apuntes para la historia de la puntuación en los siglos XVI y XVII». José Manuel Bleca, Juan Gutiérrez, Lidia Sala (coords.), *Estudios de gramática en el dominio hispánico*. Salamanca: Diputación de Salamanca, 243-280.
- Santos Río, Luis. 2003. *Diccionario de partículas*. Salamanca: Luso-Española Ediciones.
- Traugott, Elizabeth C. 1995. *The Role of the Development of Discourse Markers in a Theory of Grammaticalization* <<http://www.stanford.edu/~traugott/papers/discourse.pdf>>.

Quatrième partie

L'acquisition des marqueurs du discours en français et italien langues étrangères

Pura GUIL

In memoriam Milena Bini

El proyecto de investigación *Marcadores discursivos y construcción interaccional del diálogo en italiano L2*, que estamos llevando a cabo en el ámbito del Departamento de Filología Italiana de la Universidad Complutense de Madrid¹, tiene como finalidad el análisis de los principales mecanismos de construcción interactiva del diálogo en la interlengua oral de los aprendices hispanófonos de italiano L2, con especial atención a los marcadores discursivos (en adelante MD). Para ello hemos elaborado un *corpus* de conversaciones orales² de 12 estudiantes españolas de italiano L2, en contexto institucional, matriculadas en las Escuelas Oficiales de Idiomas de Segovia y Valencia, pertenecientes a tres niveles educativos diversos: inicial, intermedio y superior³. El *corpus*, de unas 6 horas de duración, está integrado por 40 interacciones cara a cara, de las cuales 12 son interacciones simétricas entre alumnas del mismo nivel, 24 de tipo asimétrico, entre cada una de las alumnas y un profesor nativo y, por último, como grupo de control, 4 interacciones entre dos hablantes nativos (diversos de los docentes)⁴.

Parece inútil insistir en el carácter indispensable de los MD en la construcción compartida del discurso oral. Es precisamente su necesidad la que determina su presencia desde los estadios iniciales de aprendizaje, como hemos podido constatar en el *corpus* en trabajos anteriores. Ahora bien, se trata de formas de índole liviana, sea de origen interjectiva (*eh, ah*), o compatibles en muchos casos con las correspondientes de la L1 (*sì, no*), o relacionadas con otra L2 (*ok, d'accordo*), o bien pausas llenas, conteniendo material fónico (*eh, ehm, uhm*). Pero también hemos constatado que, a medida que los niveles de aprendizaje son más altos, se observa un incremento en la frecuencia de uso de estos elementos,

1. Proyecto I+D financiado por el Ministerio de Ciencia e Innovación (Ref. HUM2007-66134), que es la continuación del proyecto *Estudio de la adquisición de marcadores discursivos en italiano L2* (Ref. PR1/06-14427-A), financiado por la Universidad Complutense de Madrid.

2. Grabadas en vídeo y después transcritas mediante una adaptación del sistema de convenciones Val.Es.Co. (Briz *et al.* 2002). Se ha comenzado a analizar el componente prosódico y el gestual (sobre este último, v. Gillani 2010).

3. Se trata de mujeres entre los 20 y 45 años, con estudios medios o superiores, si bien ni el sexo ni el nivel de formación han constituido variables determinantes de la selección de los informantes.

4. Pueden ser consideradas interacciones semiguías ya que solo se ha indicado a los informantes el contexto ficticio en el que se debían desarrollar (entrevista de trabajo, conversación entre amigos o coinquilinos, etc.) y el objetivo que debían alcanzar (tomar una decisión respecto a un posible cambio de casa, elegir un regalo para un amigo, obtener un puesto de trabajo como *baby-sitter*), sin directriz alguna sobre contenido o tono de la conversación.

una más rica variedad de formas empleadas y un mayor peso léxico de las mismas. Por tanto, en nuestro *corpus* la correlación no se establece entre nivel de competencia y presencia de MD, sino entre nivel de competencia y tipo de MD (Guil *et al.* 2008, Guil 2009a).

Son muchas las dificultades que se han señalado en relación con la enseñanza y adquisición de los marcadores discursivos en el estudio de una L2: no tienen un significado denotativo o referencial, sino de procesamiento; su estudio es relativamente reciente y aún no disponemos de una descripción detallada y compartida, ni siquiera de un inventario de formas y funciones. Otra de las cuestiones que se han indicado es que resulta más fácil su adquisición en contextos de inmersión. Cuestión que hemos podido confirmar en nuestro *corpus*, ya que aquellas alumnas que han podido disfrutar, mediante una beca Erasmus, de una mayor exposición a la L2, de un contacto directo con la lengua viva, con un *input* constituido por variedades informales, coloquiales (más difícil de suministrar en el aprendizaje guiado) muestran una mayor competencia en el uso tanto de MD como de otros mecanismos adecuados a la construcción interactiva del discurso oral (Guil 2009a).

También hemos podido observar que los fenómenos de hetero-corrección, sean iniciados o realizados tanto por la interlocutora-alumna como por el interlocutor-docente, además de ser aceptados con toda naturalidad, sin que constituyan posibles amenazas para su imagen, son muy comunes en el *corpus*, pero afectan a aspectos morfológicos, sintácticos o más frecuentemente léxicos. Esta aceptación de *input* gramatical o léxico es de suponer que tendrá sus consecuencias positivas en el proceso de desarrollo de la interlengua del aprendiz (favorecerá el *intake*). Sin embargo, no encontramos hetero-correcciones que afecten a cuestiones de naturaleza pragmática, como puede ser el uso del marcador apropiado. Es como si no se reparase en la existencia y necesidad de estos elementos («transparentes») que, en cambio, parecen ser procesados por la alumna en la recepción, aunque no utilizados en la fase de producción. Por eso, no nos ha sorprendido que no se dé tampoco en el *corpus* un fenómeno que podríamos denominar «efecto espejo»: los marcadores utilizados por los docentes en las conversaciones grabadas no parecen reflejarse en las producciones de las alumnas. En apoyo de esta afirmación véase la Tabla 1, en la que ofrecemos el detalle de las ocurrencias registradas en el *corpus* de una selección representativa de marcadores. Nos servimos de las producciones de los docentes, ambos nativos, como punto de referencia para evaluar la frecuencia de los MD en las intervenciones de las alumnas. Con el fin de poder contrastar muestras equivalentes en cuanto a dimensión, se han recogido en esta Tabla los marcadores encontrados en las interacciones asimétricas (profesor-alumna)⁵, diferenciados por niveles, informantes y sedes.

Ahora bien, para una más ajustada interpretación de los datos, conviene tener en cuenta algunas variables incidentes. En primer lugar, las preferencias personales. Algunas informantes del nivel inicial usan preferentemente, cuando no siempre, un solo marcador de acuerdo. Así, 33 de los 37 *d'accordo* del nivel inicial de Segovia son de una única alumna, y lo mismo sucede con los 19 *ok* del

5. Con una duración aproximada cada fichero de 10'-12' (total: 240'-248'), las interacciones asimétricas comprenden la producción de 12 informantes-alumnas, cada una de las cuales ha intervenido en 2 ficheros (total: 24 ficheros) y de 2 informantes-docentes, habiendo corrido a cargo de cada uno de ellos 12 ficheros (total: 24 ficheros).

MD	Interacciones asimétricas													
	Inicial				Intermedio				Avanzado				Totales	
	Alumnas		Docentes		Alumnas		Docentes		Alumnas		Docentes		A	D
	SG	V	SG	V	SG	V	SG	V	SG	V	SG	V		
<i>allora</i>	1	4	5	11	1	7	6	11	35	16	4	16	64	53
<i>appunto</i>	0	0	5	1	2	0	10	1	0	1	10	4	3	31
<i>certo</i>	0	1	10	11	1	2	6	19	0	7	13	22	11	81
<i>cioè</i>	0	0	1	7	1	26	1	1	0	3	1	3	30	14
<i>comunque</i>	0	0	9	13	0	0	7	10	0	6	12	14	6	65
<i>dai</i>	0	0	1	5	0	4	0	5	0	2	2	6	6	19
<i>d'accordo</i>	37	0	16	4	0	1	8	3	24	0	6	8	62	45
<i>diciamo</i>	0	0	7	13	0	0	7	17	0	1	5	10	1	59
<i>mi dica /dimmi</i>	0	0	6	4	0	0	4	9	0	0	5	2	0	30
<i>ecco</i>	0	0	25	3	0	0	15	2	0	5	14	4	5	63
<i>guardi / guarda</i>	0	0	7	18	0	2	5	18	2	6	12	15	10	75
<i>ho capito</i>	0	0	11	8	0	0	3	7	0	0	7	9	0	45
<i>insomma</i>	0	0	20	0	0	0	20	0	0	0	33	0	0	73
<i>niente</i>	0	0	1	8	0	1	2	7	0	5	1	4	6	23
<i>non so</i>	0	6	8	19	9	17	7	13	16	7	7	16	55	70
<i>ok</i>	0	19	36	9	2	46	22	4	7	6	28	5	80	104
<i>penso</i>	0	3	0	0	0	1	0	0	2	0	1	1	6	2
<i>poi</i>	0	0	8	19	0	8	9	13	2	16	9	10	26	68
<i>praticamente</i>	0	0	1	0	0	0	1	0	0	5	1	0	5	3
<i>sai</i>	0	0	0	3	0	7	0	4	0	1	0	0	8	7
<i>senta / senti</i>	0	0	5	2	0	0	2	3	0	0	3	1	0	16
<i>voglio dire</i>	0	0	0	2	0	0	0	5	1	0	0	3	1	10
TOTALES	38	33	182	160	16	122	135	152	89	87	174	153	385	956

Tabla 1. Ocurrencias de algunos MD del corpus

inicial de Valencia⁶: parecen aferrarse a un elemento «todo terreno» que les vale tanto para manifestar acuerdo, asentimiento, afiliación, como simple recepción y diversos otros valores, no siempre, naturalmente, en modo similar al previsto en la variedad nativa:

(1)1 B: uhm / ti piacee↑ / ti piace iil→ // ehm / la cena?

2 A: ma / è molto buona / guarda / perché sono cose nuove / completamente nuove per me↑ / mi piace → tantissimo sì / questa insalata che hai fatto è ottima / direi / [sì sì]

3 B: [d'accordo] / la car- la carne tu- → / ti piace? (1 Segovia 6)

De los 9 *non so* del nivel intermedio de Segovia, 8 pertenecen a la misma alumna que, además, los realiza como «no so»⁷. Otra estudiante del intermedio de Valencia es la responsable de los 26 *cioè* registrados. La influencia proveniente de la primera lengua extranjera aprendida podría estar presente en los 33 *d'accordo* ya señalados del nivel inicial de Segovia, pero también en los 24 *d'accordo* y en 24 de los 35 *allora* del nivel superior, también de Segovia: en ambos casos se trata de dos alumnas que, además, son profesoras de francés. Pero los MD utilizados pueden variar también en razón de la zona geográfica de procedencia, de la edad, etc. Por ejemplo, tal vez a alguno de estos factores sean imputables los 73 *insomma* utilizados exclusivamente por la profesora de Segovia, o los 4 *dai*, del total de 6 usados por todas las alumnas, correspondientes a una joven del nivel intermedio de Valencia, antigua alumna Erasmus. En cualquier caso, y dejando aparte cuestiones más o menos aleatorias, la Tabla 1 creemos pone en evidencia que los MD empleados por los docentes no se reflejan en las producciones de las alumnas que conversan con ellos: es como si este tipo de *input* les pasase desapercibido. Y así, frente a un total de 956 MD emitidos por los dos docentes, solo se registran 385 utilizados por las doce alumnas. Pero igualmente puede apreciarse que a medida que avanza el nivel educativo las columnas de la Tabla se van poblando paulatinamente, lo que corrobora lo antes señalado: a mayor nivel de competencia, mayor es el número y la variedad de los MD utilizados.

La Tabla 1 nos da pie también para realizar diversas observaciones. Así, por ejemplo, llama la atención el escaso uso de ciertos marcadores metadiscursivos, como algunos de tipo demarcativo que, explicitando la estructura del discurso, podrían ser de gran ayuda en una construcción del texto que a veces se realiza, sobre todo en los niveles iniciales, a duras penas, advertible en el flujo lento, dudas, falsos arranques, alargamientos, pausas vacías, risas de complicidad, etc., todo ello indicio del esfuerzo que deben realizar los aprendices para planificar cognitivamente y producir un discurso en L2 en tiempo real. Nótese a este respecto que son escasísimas las ocurrencias de reformuladores como *cioè* (aparte las 26 ocurrencias pertenecientes a la alumna de intermedio de Valencia, antes señaladas) o tipo *voglio dire*, con tan solo 1 presencia y ya en el nivel superior. Los silencios, los alargamientos, las vacilaciones se producen sin que sus autoras sientan la necesidad de “repararlos”, por lo que la presencia de modalizadores atenuativos o de relleno es también mínima: solo 1 ocurrencia de *diciamo* (también en nivel superior) y media docena de *niente*. Desde el punto de vista interaccional, tampoco parecen advertir la conveniencia de confirmar la

6. Como veremos más adelante, otra alumna del inicial de Valencia prefiere el uso de *va bene*.

7. Ocurre también en otros casos, pero este es el numéricamente más notable.

propia recepción de lo dicho por el interlocutor, por lo que frente a los 43 *ho capito* empleados por los docentes, no registramos ninguno proferido por las alumnas. Y, aunque es cierto que en la Tabla no se recogen las ocurrencias de *no?* y *eh?* usados como *tag questions*, tampoco hemos encontrado en el *corpus* otros marcadores de comprobación de que el interlocutor recibe su mensaje apropiadamente, como pueden ser *capisci?* ni *capito?* Quizá la no implicación real en lo que están comunicando no estimula el uso de estos elementos de control. Importante cuestión que habría de ser tenida en cuenta a la hora de programar las actividades en el aula.

Muchos otros aspectos se podrían señalar, pero preferimos detenernos algo más en un grupo de unidades, ausentes de la Tabla 1, que tienen como elemento central *bene*: el propio *bene*, su forma apocopada *be'*, la polirremática *va bene* y su apócope *va be'*. En las Tablas 2 y 3 se recogen sus ocurrencias solo en las interacciones asimétricas de nuestro *corpus* –por las mismas razones antes apuntadas–, cuando estos elementos son empleados como MD o en su valor primario, y se establece su «Índice de uso» como marcador, resultado de dividir sus ocurrencias pragmáticas por su presencia total (Romero Trillo 2002). Este valor nos indica el grado de especialización pragmática de un cierto elemento así como el grado de probabilidad de que sea utilizado como MD, lo que no solo a efectos didácticos resulta de gran utilidad, sino que además apoya la oportunidad de nuestra investigación pues, dados los valores alcanzados, pone claramente de manifiesto que no se trata de elementos con un uso más o menos esporádico, sino con una notable incidencia en la construcción del discurso.

	MD	Usos primarios	Total ocurrencias	Índice uso MD
<i>bene</i>	11	44	55	20%
<i>be'</i>	31	0	31	100%
<i>va bene</i>	16	20	36	44%
<i>va be'</i>	50	0	50	100%
Totales	108	64	172	63%

Tabla 2. Distribución MD grupo *bene* en docentes

	MD	Usos primarios	Total ocurrencias	Índice uso MD
<i>bene</i>	16	42	58	28%
<i>be'</i>	10	0	10	100%
<i>va bene</i>	26	17	43	60%
<i>va be'</i>	12	7	19	63%
Totales	64	66	130	49%

Tabla 3. Distribución MD grupo *bene* en alumnas

Como puede apreciarse, el valor total del «Índice de uso MD» correspondiente a las informantes-alumnas (49%) es significativamente inferior al de los informantes-docentes (63%), con plena competencia comunicativa, y aun sería menor si tomásemos en consideración que 17 de los 26 *va bene* MD corresponden a una única alumna, para quien, como antes señalábamos (v. n. 6), constituye la forma prioritariamente utilizada para manifestar acuerdo. Sin embargo, en el caso de *bene* y *va bene*, elementos que ofrecen ambos tipos de uso –como MD o con su valor primario–, las ocurrencias como MD registradas en las producciones de las alumnas (16 y 26, respectivamente) son incluso algo mayores que las relativas a los profesores (11 y 16). Podría conjeturarse que a través de su empleo con valor primario, se facilita el acceso a su uso como MD, e incluso se potencia, tal vez por la escasa disponibilidad de otras formas concurrentes. Obsérvese que, en cambio, respecto a elementos con el único valor de MD, como *be'* y *va be'*, su presencia en las producciones de las alumnas (10 y 12, respectivamente) es notoriamente inferior a la registrada en las de sus profesores (31 y 50). Y además, sin una distinción claramente establecida, pues frente al empleo exclusivo de *va be'* como MD, encontramos 7 ocurrencias, todas de una misma alumna del nivel intermedio, con un valor primario que en los usos nativos sería atribuible a *va bene*⁸:

(2) 207 A: sì sì / è tutto [spesato=]

208 B: [eh! / ca-]

209 A: = vitto e alloggio poi il trasporto lo[gicamente=]

210 B: [quindi]

211 A: =an[che]

212 B: [sì]

213 A: = quello / non so se ti va bene [o se→]

214 B: [sì sì] / mi va mi va mi va *be'*

(3 Valencia 5)

En la Tabla 4, recogemos las ocurrencias, ciertamente no muy numerosas, encontradas en el *corpus* del MD de la L1 *bueno*⁹, que puede calificarse, en ciertas funciones, como correlato de algunas de las cumplidas por los MD del grupo *bene*¹⁰.

Si consideramos que el tipo de funciones que desempeñan los MD corresponden a competencias cognitivo-discursivas ya poseídas en la L1, pero que resultan difícilmente activables en L2 por la carencia de medios de expresión apropiados, no sorprenderá que, ante la necesidad de volver a formular o de reorientar temáticamente el discurso, introduciendo o cerrando un argumento, se produzca en algunas de nuestras informantes-alumnas un *code-switching* involuntario y emerja *bueno*, realizando fundamentalmente las funciones de reformulación o de

8. Si formulamos una hipótesis de segundo grado, es decir, una hipótesis sobre aquella que puede haber realizado la alumna, diríamos que ha sobrevalorado la afinidad entre *va bene* y *va be'* a favor de esta última expresión, haciéndole asumir también los valores de *va bene*, que no utiliza: la ha “eliminado” de su interlengua, al menos en este estadio.

9. Tanto en las interacciones simétricas como en las asimétricas, puesto que el MD *bueno* solo se da, como es lógico, en las producciones de las alumnas y, por tanto, no puede haber confrontación con el discurso de otros informantes.

10. Hemos registrado también en el *corpus* algunos otros marcadores discursivos de la L1 (*vale*, *pues*, *no sé...*), pero en muy reducido número.

demarcación, precisamente las más alejadas de su valor primario semántico en L1, esto es, adjetivo calificativo de valoración positiva¹¹:

- (3) 106 B: ii / [io ho vi- io ho visto =]
- 107 A: [in agenzia↓ / in agenzia↓]
- 108 B: = in agenzia↑ / unnn→ / appartamento↑ / in periferia↑ /// ee è unaa→ / *bueno* / sonoo→ / uhm / &eh due treee→ / [uhm=]
- 109 A: [stanze?]
- 110 B: = uhm / abitazio- &eh [abitazioni↑ =]
- 111 A: [abitazioni] (1 Segovia 2)

Elementos y funciones	Nivel inicial	Nivel intermedio	Nivel superior	Total
bueno				
demarcativo	4	3	0	7
reformulativo	4	6	0	10
buono				
demarcativo	2	0	0	2
reformulativo	1	0	1	2
bue-				
reformulativo	1	1	0	2
toma de turno	0	0	1	1
aceptación	1	0	0	1
Totales	13	10	2	25

Tabla 4. El MD de L1 bueno en la interlengua de aprendices de italiano L2

- (4) 131 A: ok↓ / perfetto↓ // allora↑ / io domani ti ti chia[mo e=]
- 132 B: [si↑]
- 133 A: cosi facciamo [unn- / una passeggiata insieme↓]
- 134 B: [*bueno!* / io→ / io ando a par]lare con i resti de- → / d'amici§
- 135 A: §AH!§
- 136 B: § che sono alla cena↓
- 137 A: d'accordo↓ §
- 138 B: § ciao!
- 139 A: ok / ti ringrazio↓ / ciao (1 Segovia 4)

Como puede comprobarse en la Tabla 4, aunque estas ocurrencias de *bueno* aparecen registradas fundamentalmente en el nivel inicial, no están ausentes del intermedio e incluso del superior.

11. Recuérdese que antes señalábamos, a propósito de la Tabla 1, la escasa presencia de MMDD de reformulación y de demarcación, recurriendo las informantes a alargamientos, vacilaciones, pausas llenas, etc.

Su «italianización» en *buono* supone una hipergeneralización de las reglas de correspondencia formal, independientemente de la función que asuma esa forma¹². Y así, una alumna de inicial comienza utilizando en la misma interacción *buono* en dos oportunidades (en ambas como demarcativo) y termina por utilizar *bueno* otras dos veces en la parte final de dicha interacción (una como reformulativo y otra como demarcativo). Es como si estuviese monitorizando al principio de su intervención y más adelante se confiase o bien se cansase o relajase.

En cuatro ocasiones parece producirse un fenómeno de evitación: la alumna se interrumpe en *bue-* y no termina de pronunciar el término completamente, utilizando a continuación aquel que estima adecuado:

- (5) 47 A: = possiamo cercare / di guardare qualcosa / più lontano maa mi piacerebbe piùu →
 48 B: rimanere qui §
 49 A: § rimanere qui
 50 B: *bue-* / *va be[ne]*
 51 A: [c'è] il metro / ci sono gli autobus
 52 B: ah / tutti i negozi → / sì sì
 53 A: arri[voo / aa →]
 54 B: [ah / mi pare bene] maa §
 55 A: § presto al lavoro ↑ (1 Valencia 2)

En (5) parece evidenciarse claramente la correspondencia creada entre *buono* y *va bene*, emergiendo el valor de aceptación, que ambos elementos cumplen en cada lengua.

En la Tabla 5, y también solo con referencia a las interacciones asimétricas, se especifican las funciones realizadas en el *corpus* por medio de los MD del grupo de *bene*, de acuerdo con la clasificación funcional propuesta por López Serena & Borreguero Zuloaga (2010)¹³. Dada la polifuncionalidad –tanto paradigmática como sintagmática– que caracteriza a los MD, al confeccionar las estadísticas del proyecto de investigación procuramos habitualmente tenerla en cuenta y anotarla, pero aquí, para facilitar la lectura de la Tabla, nos limitaremos a señalar solo la función principal que muestra cada ocurrencia.

Nuevamente se pone de manifiesto en esta Tabla la variedad de funciones y número de ocurrencias de los MD empleados por los docentes frente a la exigüidad en ambos sentidos de los utilizados por las alumnas. Recuérdese a este respecto no solo cuanto anteriormente señalábamos sobre la escasa utilización de MD asumiendo las funciones reformulativa y demarcativa, sino también a propósito de la predilección por *va bene* mostrada por una alumna de inicial y por *va be'* por otra de intermedio, que alteran en cierto modo la tendencia general que puede observarse en las producciones de las restantes informantes. Ambas alumnas llegan incluso a asignar a estos MD valores no presentes en la producción de los nativos: *va bene* es utilizado con función fática¹⁴, y *va be'* es empleado para expresar aceptación.

12. Como es sabido, en italiano *standard* la unidad lingüística *buono* no desempeña la función pragmática de marcador discursivo.

13. Aunque con ciertas diferencias, esta propuesta está inspirada principalmente, como señalan las autoras, en los trabajos de Bazzanella (1994, 1995, 2005, 2006).

14. Mediante la cual el oyente simplemente señala que mantiene la atención, indicando al propio tiempo su disponibilidad a seguir escuchando.

Elementos y funciones	Nivel inicial	Nivel intermedio	Nivel superior	Docentes
<i>bene</i>				
respuesta colaborativa	1	2	8	6
fático oyente	1	3	1	5
	2	5	9	11
<i>be'</i>				
reformulativo	–	2	1	6
demarcativo	–	–	1	8
toma de turno	–	–	4	10
respuesta reactiva	–	–	–	1
respuesta colaborativa	–	–	2	5
fático oyente	–	–	–	1
	–	2	8	31
<i>va bene</i>				
aceptación	7	3	–	1
respuesta colaborativa	7	5	1	5
demarcativo	–	–	–	6
fático oyente	3	–	–	–
petición de confirmación	–	–	–	4
	17	8	1	16
<i>va be'</i>				
reformulativo	–	4	–	32
demarcativo	–	1	4	13
respuesta colaborativa	–	–	2	5
aceptación	–	1	–	–
	–	6	6	50

Tabla 5. Funciones desempeñadas en el corpus por los MD del grupo bene

Dicho valor de aceptación lo encontramos en el análisis de *va bene*, pero frente a su abultada y previsible presencia en las intervenciones de las alumnas, solo hemos registrado una ocurrencia en las relativas a los docentes. Esta escasez podría ser imputable al tamaño reducido del *corpus* que manejamos, pero igualmente podría responder a otras razones, pues la pregunta que nos surgía era de cariz más teórico: si el objetivo de un MD es el de establecer relaciones entre secuencias textuales, entre actos lingüísticos, ¿cómo es que un MD como *va bene* puede cumplir el acto lingüístico de ‘aceptar’? Parece evidente que ‘aceptar’ no es una relación, es el propio acto, el acto en sí –casi una especie de performativo¹⁵–. Igualmente, atendiendo a la clasificación funcional de los MD que hemos aplicado en nuestro análisis, dentro de la función *reactiva* se encuadra la *respuesta colaborativa*, de cuyo valor central consistente en ‘manifestar acuerdo’ así mismo podría decirse que constituye otro acto lingüístico. Y lo mismo ocurre, también dentro de la función *reactiva*, con la *petición de confirmación* (o *explicación*) que, siempre con entonación interrogativa, realiza un acto de ‘pregunta’. ¿Es que *va bene* no es un MD o, al menos, no lo es en todos sus empleos –a excepción, naturalmente, de su uso primario como *verbo + adverbio*–?

Con el fin de poder dar una respuesta a estos interrogantes, optamos por analizar las ocurrencias de *va bene* en un *corpus* de lengua oral de mayores dimensiones que el elaborado en nuestro proyecto: la sección italiana del C-ORAL-ROM (Cresti & Moneglia 2005) que, además, ofrece la ventaja de su escansión en unidades informativas. El análisis realizado, con un enfoque informativo-textual, ha tenido presente la variable distribucional referida a la posición ocupada por *va bene* en el enunciado y en la intervención, así como a qué unidad informativa pertenece dentro del enunciado. Además, de acuerdo con el análisis conversacional de corte etnometodológico, se ha tenido también en cuenta la posición ocupada por la intervención que alberga *va bene* en la estructura secuencial de la conversación, es decir, su “relevancia condicional”.

Dado el carácter escurridizo que comúnmente se atribuye a estas partículas, de una gran ayuda nos ha sido la noción de «clase transversal» (RAE 2009: § 1.9z): los MD constituyen una clase discursiva en intersección con diversas clases sintácticas. Por tanto, no hay contradicción alguna en ser, por ejemplo, adverbio y simultáneamente, en algunos usos, cumplir la función de MD. O en ser, como *va bene*, locución interjectiva y en algunos usos tomar ciertos rasgos funcionales –procesuales–, perder otros rasgos semánticos –léxicos– y funcionar como MD.

Del análisis realizado ha surgido una clasificación de empleos de tipo escalar, de la que solo a grandes rasgos podemos dar cuenta aquí. En un extremo tenemos los usos de *va bene* con valor primario (verbo *andare* + adverbio *bene*), integrados sintácticamente. A continuación se sitúan todos aquellos usos ya desligados del contexto, es decir, con independencia sintáctica y entonativa, así como con libertad posicional.

En primer lugar, los casos en los que la locución interjectiva¹⁶ *va bene* constituye el *Núcleo* de su enunciado (Ferrari *et al.* 2008; Cresti 2000)¹⁷, cumpliendo un acto ilocutivo: de petición de información, de aceptación o de manifestación de acuerdo (total). La diferencia existente entre estos tres casos

15. «1. Recibir voluntariamente o sin oposición lo que se da, ofrece o encarga» (DRAE, *s.v.* *acceptar*).

16. Téngase en cuenta que las interjecciones constituyen actos de habla.

17. El *Núcleo* es la unidad informativa principal que define la fuerza ilocutiva del enunciado.

está basada en su distinta relevancia condicional. El acto directivo de petición de información constituye la primera parte de un par adyacente; el acto de aceptación es la segunda parte proyectada por la primera parte de un par adyacente; en cambio la manifestación de acuerdo (total) es un acto cumplido en una intervención reactiva pero libre, es decir, no prevista o proyectada por las intervenciones precedentes.

También siendo el *Núcleo* de su enunciado, aparecen a continuación en la escala tres variantes del acto de manifestación de acuerdo que, de algún modo, lo debilitan, bien sea mediante una expansión limitativa (acuerdo parcial), bien señalando, además, la ordenación del discurso (transición temática o precierre). Como puede apreciarse, se trata de funciones interaccionales –la primera– o metadiscursivas –las dos últimas– atribuidas habitualmente a los MD. Y es que, a nuestro juicio, estamos en una zona de transición en la que la locución interjectiva sigue constituyendo actos de habla pero, discursivamente, siendo su presencia facultativa, asume simultáneamente otras funciones propias de los MD.

Las posiciones siguientes en la escala son ocupadas por aquellos empleos de *va bene* que, no desempeñando el papel de *Núcleo* (o *Comment*), no cumplen actos lingüísticos: no se trataría ya de locuciones interjectivas sino de simples MD. El proceso de desemantización aparece mucho más avanzado y del significado originario no queda más que un leve sentido de actitud positiva. En cambio adoptan claramente valores procesuales de tipo metadiscursivo o interactivo¹⁸.

Esta propuesta de metodología de análisis es la que hemos aplicado aquí a los elementos del grupo de *bene*, cuyos resultados se han recogido en la Tabla 5. Pero, naturalmente, creemos que puede ser aplicable en muchos otros casos conflictivos de esta clase *transversal* de los MD, pues trata de, en la medida de lo posible, limitar la subjetividad del analista mediante la consideración de rasgos formales de identificación compartible.

Empezamos esta ponencia exponiendo la problemática que nos planteaba una investigación de carácter aplicado, pero ello nos ha conducido a introducirnos en terrenos bastante más teóricos. Pero, ¿la finalidad de la actividad investigadora no es tratar de llegar a resultados que puedan ser generalizables?

Bibliografía

- Bazzanella, Carla. 1994. *Le facce del parlare. Un approccio pragmatico all'italiano parlato*. Firenze: La Nuova Italia.
- Bazzanella, Carla. 1995. «I segnali discorsivi». Lorenzo Renzi, Giampaolo Salvi, Anna M. Cardinaletti (eds.), *Grande grammatica italiana di consultazione*. Bologna: Il Mulino, vol. III, 225-257.
- Bazzanella, Carla. 2005. «Segnali discorsivi e sviluppi conversazionali». Federico Albano Leoni, Rosa Giordano (eds.), *Italiano parlato. Analisi di un dialogo*. Napoli: Liguori, 137-158.
- Bazzanella, Carla. 2006. «Discourse Markers in Italian: Towards a 'Compositional' Meaning». Kerstin Fischer (ed.), *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam: Elsevier, 504-524.
- Bazzanella, Carla; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2011. «Allora e entonces: problemi teorici e dati empirici». *OSLa. Oslo Studies in Language* 3:1, 7-45.

18. Para una más detallada y justificada descripción de esta propuesta de análisis, v. Guil (2012).

- Bini, Milena; Pernas, Almudena. 2008. «Marcadores discursivos en los primeros estadios de adquisición del italiano L2». *25 años de Lingüística Aplicada en España: hitos y retos. Actas del XXV Congreso de la Asociación Española de Lingüística Aplicada (AESLA)*. Murcia: Editum, 25-32.
- Borreguero Zuloaga, Margarita. 2009. «L'espressione dell'avversatività nell'interazione degli apprendenti di italiano L2: una prospettiva acquisizionale». Angela Ferrari (ed.), *Sintassi storica e sincronica dell'italiano. Subordinazione, coordinazione e giustapposizione*. Firenze: Cesati, 1489-1504.
- Borreguero Zuloaga, Margarita; Pernas Izquierdo, Paloma. 2010. «Cortesía e scortesía in un contesto di apprendimento linguistico: la gestione dei turni». Massimo Pettorino, Antonella Giannini, Francesca Dovetto (eds.), *La comunicazione parlata 3. Atti del terzo congresso internazionale del Gruppo di Studio sulla Comunicazione Parlata (GSCP). Napoli, 23-25 febbraio 2009*. Napoli: Università Napoli L'Orientale, vol. I, 227-248.
- Borreguero Zuloaga, Margarita; López Serena, Araceli. 2011. «Marcadores discursivos, valores semánticos y articulación informativa del texto: el peligro del enfoque lexicocentrista». Óscar Loureda Lamas, Heidi Aschenberg (eds.), *Marcadores del discurso y lingüística contrastiva*. Madrid, Frankfurt: Iberoamericana, Vervuert, 160-210.
- Briz, Antonio et al. 2002. *Corpus de conversaciones coloquiales*. Madrid: Arco Libros.
- Cresti, Emanuela. 2000. *Corpus di italiano parlato*, 2 vols. Firenze: Accademia della Crusca.
- Cresti, Emanuela; Moneglia, Massimo. 2005. *C-Oral-Rom Integrated Reference Corpora for Spoken Languages*. Amsterdam: Benjamins.
- Ferrari, Angela et al. 2008. *L'interfaccia lingua-testo. Natura e funzioni dell'articolazione informative dell'enunciato*. Alessandria: Dell'Orso.
- Gillani, Eugenio. 2010. «Juegos de mano, juegos de villano: sobre la gestualidad en la enseñanza del italiano en contexto L2/LS». *Lingüística en la red (Linred)* 8 (en línea).
- Guil, Pura. 2009a. «Segnali discorsivi come meccanismi di intensità in italiano L2». Barbara Gili Fivela, Bazzanella, Carla (eds.), *Fenomeni d'intensità nell'italiano parlato*. Firenze: Cesati, 223-241.
- Guil, Pura. 2009b. «Interazione orale di apprendenti ispanofoni di italiano L2: usi e funzioni di e incipitaria». Angela Ferrari (ed.), *Sintassi storica e sincronica dell'italiano. Subordinazione, coordinazione e giustapposizione*. Firenze: Cesati, 1505-1520.
- Guil, Pura. 2012. «Varietà a confronto: il caso di *va bene*». Patricia Bianchi, Nicola De Blasi, Chiara De Caprio, Francesco Montuori (eds.), *La variazione nell'italiano e nella sua storia. Varietà e varianti linguistiche e testuali. Atti dell'XI Congresso SILFI (Napoli, 5-7 ottobre 2010)*. Firenze: Cesati, vol. II, 649-659.
- Guil, Pura et al. (Grupo A.Ma.Dis). 2008. «Marcadores discursivos y cortesía lingüística en la interacción de los aprendices de italiano L2». Antonio Briz, Antonio Hidalgo, Marta Albelda, Josefa Contreras, Nieves Hernández Flores (eds.), *Cortesía y conversación: de lo escrito a lo oral. Actas del III Congreso Internacional del Programa EDICE*. Valencia: Universidad de Valencia, Programa EDICE, 711-729 (en línea).
- Guil, Pura; Pernas, Paloma; Borreguero, Margarita (Grupo A.Ma.Dis). 2010. «Descortesía en la interacción dialógica de aprendices hispanófonos de italiano L2». Franca Orletti, Laura Mariottini (eds.), *Descortesía en español. Espacios teóricos y meto-*

dológicos para su estudio. Roma, Università Roma Tre / Programa EDICE, 679-704 (en línea).

- López Serena, Araceli; Borreguero Zuloaga, Margarita. 2010. «Marcadores del discurso y la variación lengua hablada vs. lengua escrita». Óscar Loureda, Esperanza Acín (eds.), *Los estudios sobre marcadores del discurso en español, hoy*. Madrid: Arco Libros, 415-495.
- Pernas Izquierdo, Paloma. 2009. «Il connettivo *perché* nell'interazione orale di apprendenti ispanofoni di italiano L2». Angela Ferrari (ed.), *Sintassi storica e sincronica dell'italiano. Subordinazione, coordinazione e giustapposizione*. Firenze: Cesati, 1521-1536.
- Real Academia Española y Asociación de Academias de la Lengua Española. 2009. «§1.9z: Problema de las clases transversales». *Nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe, vol. I, 52-53.
- Romero Trillo, Jesús. 2002. «The Pragmatic Fossilization of Discourse Markers in Non-Native Speakers of English». *Journal of Pragmatics* 34, 769-784.

L'acquisition L2 de langues proches : expression de la continuation et de l'itération en français et italien L2

Cecilia ANDORNO et Sandra BENAZZO

Introduction

Notre étude porte sur l'expression de certaines relations temporelles – notamment celle de la continuation, de l'itération et de la restitution – dans le discours narratif de locuteurs natifs et d'apprenants de deux langues proches: le français et l'italien.

L'étude a deux intérêts majeurs qui concernent l'acquisition des langues secondes. D'une part, nous nous intéressons à l'acquisition et à l'usage en L2 de structures linguistiques qui renforcent la cohésion discursive des énoncés. Les marques de cohésion comme celles considérées ici sont dans beaucoup de cas des structures non obligatoires, dont l'absence n'affecte pas la grammaire de la structure de base de l'énoncé. Leur apprentissage peut représenter des difficultés même aux niveaux avancés, où les structures morphosyntaxiques de la langue cible sont déjà en place et la production en L2 est formellement correcte. D'autre part, nous nous intéressons aux traits spécifiques que présente l'apprentissage d'une langue proche. Les locuteurs natifs du français et de l'italien, à cause de la forte ressemblance lexicale entre les deux langues, celle-ci étant due à leur origine commune, peuvent supposer que des correspondances formelles et fonctionnelles sont presque toujours possibles. Cette hypothèse facilite certes la tâche d'apprentissage, surtout en ce qui concerne la production en L2, mais peut aussi avoir des effets négatifs, puisque certaines ressemblances formelles sont trompeuses.

Nous avons donc vérifié l'effet de l'influence translinguistique dans l'usage en L2 d'un groupe d'expressions sémantiquement homogènes, et pour la plupart similaires entre l'italien et le français, qui marquent les relations temporelles mentionnées. Pour ce faire, nous avons comparé les récits produits à partir d'un même stimulus, de deux groupes de locuteurs natifs (italien et français) et deux groupes d'apprenants (français de l'italien et italiens du français). Le texte est organisé de la façon suivante. Après une introduction qui porte sur les facteurs impliqués dans le phénomène de l'influence translinguistique (§ 1), nous précisons l'objectif de la recherche, le corpus et la méthode suivie pour l'analyse (§ 2). Au § 3 les domaines conceptuels de la continuation, de l'itération et de la restitution sont décrits, ainsi que les moyens linguistiques à disposition pour les exprimer en italien et en français. Les résultats de notre analyse sont exposés au § 4, et au § 5, nous proposons une interprétation de ces résultats ainsi que quelques conclusions sur l'effet de transfert dans l'acquisition de langues proches.

1. L'effet de la langue maternelle dans l'apprentissage de langues secondes « proches »

Dans les recherches sur l'acquisition des langues secondes, l'influence translinguistique, c'est-à-dire à l'effet dû « aux similarités / différences entre la langue cible et toute autre langue qui ait été acquise auparavant » (Odlin 2003 : 436), a toujours joué un rôle important, mais l'attitude envers ce facteur a changé au fil du temps. Après une période où l'on attribuait essentiellement un rôle négatif à la langue maternelle, considérée a priori comme la source directe d'interférences en L2, un ensemble d'études comparatives sur l'acquisition de différentes langues a permis de définir ce processus en tant que parcours de « reconstruction » (plutôt que de « substitution ») de catégories linguistiques, qui montre des régularités communes à tout itinéraire acquisitionnel (pour une synthèse, voir Ellis 1994). Une interdépendance entre les systèmes linguistiques en contact chez l'apprenant est néanmoins indéniable, même si l'exacte nature cognitive de l'influence de l'un sur l'autre est loin d'être comprise, d'où le regain d'intérêt envers ce phénomène et les facteurs qui le déterminent.

Pour le formuler simplement, l'influence translinguistique correspond à la manifestation d'un principe cognitif général qui, dans toute expérience d'apprentissage, pousse l'apprenant à chercher des similitudes entre ce qui est déjà connu et ce qui est à apprendre (Ringbom & Jarvis 2009). Dans le cas de l'apprentissage de langues, cela se traduit par une recherche de similarités entre les structures des langues connues (« source » : la langue maternelle ou une autre langue connue) et celles de la langue à apprendre (« cible »). L'influence translinguistique serait donc liée à la perception et/ou à la supposition, consciente ou pas, de la part de l'apprenant, de proximité entre la langue cible (dorénavant LC) et la langue source (dorénavant LS).

Un premier facteur déterminant est donc la relative distance / proximité entre les langues en contact. On peut la décrire soit en termes d'existence de ressemblances formelles ou d'équivalences fonctionnelles entre des structures en LS/LC (au niveau de la langue), soit en termes d'usage des structures similaires dans le discours (au niveau de la parole). Les deux niveaux ne sont pas tout à fait équivalents : les études du Project d'Heidelberg (v. par exemple Lambert, Carroll & von Stutterheim 2008) ont montré que des langues peuvent partager les mêmes structures linguistiques (par exemple, l'organisation syntaxique de la phrase, la diathèse verbale, les formes de subordination) mais s'en servir de façon différente dans l'organisation du discours. De plus, il faut souligner la différence entre la proximité « objective » entre langues, mesurée à travers des méthodes comparatives, et la proximité « perçue » ou « supposée » de la part de l'apprenant (ce que Kellerman (1977) appelle *psychotypologie* de l'apprenant), les deux pouvant ne pas coïncider : la *transférabilité* des structures, c'est-à-dire l'effective réalisation d'un phénomène de transfert d'une langue à l'autre, serait plutôt liée à l'appréciation de la proximité linguistique telle que perçue par l'apprenant.

Le degré de *transférabilité* dépend également d'un ensemble d'autres facteurs. Les phénomènes de transfert affectent différemment les variétés d'apprentissages en fonction du *niveau linguistique* observé : par exemple, le niveau phonologique est considéré comme étant plus susceptible d'être influencé par rapport au niveau morphologique ; dans le lexique, il est plus probable que l'apprenant transfère le *sens prototypique* des mots par rapport à leurs sens *périphériques* ; par ailleurs, des expressions équivalentes en LS/LC peuvent être

rejetées parce qu'évaluées par l'apprenant comme trop idiomatiques dans sa LS (Kellerman 1978). En tout cas la ressemblance lexicale semble jouer un rôle important dans la perception de la distance linguistique : par conséquent, des langues apparentées qui conservent une certaine ressemblance au niveau du lexique devraient encourager les phénomènes de transfert. D'autres facteurs concernent les propriétés des structures en LS : les structures plus facilement transférables sont les plus *fréquentes* en LS et celles que l'apprenant évalue comme typologiquement *moins marquées* (Eckman 1996). Si l'apprenant connaît déjà plusieurs langues, la source de transfert favorisée semble correspondre à celle qui est la mieux connue ou celle dont l'usage est plus récent / fréquent¹. Finalement, l'influence translinguistique évolue également en fonction du *niveau de compétence* de l'apprenant dans la LC. À titre d'exemple, aux stades initiaux de l'acquisition les apprenants ont tendance à établir des équations interlinguistiques *item by item*, en associant la signification d'un mot en L2 à celle d'un mot équivalent en L1 : étant donné leur faible connaissance de la LC ils reposent ces identifications initiales sur la base d'indices formels (mais la ressemblance formelle peut être trompeuse : phénomène des *faux amis*). Les associations incorrectes sont rectifiées au fur et à mesure qu'ils progressent dans la LC et peuvent ainsi circonscrire le sémantisme de l'item en question (v. De Angelis 2007).

Les LS peuvent influencer l'apprentissage et l'usage d'une L2 de plusieurs manières, que l'on peut vérifier par des techniques différentes. L'effet de facilitation dans l'acquisition d'une langue typologiquement proche est probablement le plus répandu, mais aussi le plus difficile à observer : pour ce faire il est nécessaire de comparer des groupes d'apprenants différant en ce qui concerne leur langue maternelle, mais partageant les mêmes contextes d'apprentissage. Ringbom (1992), par exemple, montre ainsi une influence positive de la langue maternelle chez les apprenants suédophones de l'anglais, comparés aux apprenants suédois mais de langue maternelle finnoise.

Par contre, les effets de transfert négatif peuvent être décrits, dans une perspective comparative, en vérifiant si les structures non acceptables en LC produites par l'apprenant trouvent des correspondances avec les structures de sa LS (établissement de fausses correspondances, surgénéralisation). Cependant, la présence en L2 de structures similaires à celles de la LS, mais qui n'existent pas dans la LC (« erreurs ») n'est pas le seul effet de transfert négatif possible. Comme le montrent, entre autres, les études du Projet d'Heidelberg, une LS peut influencer une variété d'apprentissage – même à des niveaux très avancés – dans d'autres directions, par exemple par un sur-emploi / sous-emploi de structures de la part des apprenants par rapport à celles employées par les locuteurs natifs, c'est-à-dire un choix préférentiel, parmi les structures « correctes » en LC, de celles qui sont les plus fréquentes en LS.

1. En ce qui concerne le rôle de la langue maternelle par rapport à d'autres langues sources, la recherche n'en est qu'à ses débuts (voir De Angelis 2007 pour une synthèse). Le choix de transfert à partir d'une langue non native au lieu de la langue maternelle dépend, entre autres, comme on l'a dit, de facteurs tels que la proximité typologique, le degré de connaissance et l'usage récent de cette langue. Cependant il paraît que, surtout en cas de proximité entre langue maternelle et langue cible, l'effet des autres langues connues soit plus fort chez les tout débutants, alors qu'il diminue rapidement aux niveaux ultérieurs (voir par exemple Bono 2010).

2. Objectifs et méthode

Notre étude poursuit deux objectifs. Dans une perspective d'analyse contrastive, le premier est de vérifier si les locuteurs natifs de deux langues proches – le français et l'italien – utilisent les mêmes moyens linguistiques pour exprimer un domaine sémantique – l'addition d'intervalles temporels (v. Section 3) – pour lequel elles partagent potentiellement les mêmes structures linguistiques.

Le deuxième (qui est en réalité le plus important) développe la dimension acquisitionnelle : notre but est de vérifier si, dans ce même domaine sémantique, les variétés d'apprentissages des deux langues montrent l'emploi de structures différentes par rapport aux variétés natives, et, dans ce cas, si ces différences présentent des correspondances directes avec la langue maternelle des apprenants (italien pour le français L2, français pour l'italien L2). Étant donné que les deux LCs partagent la plupart des moyens expressifs, à côté d'un effet supposé de facilitation dans l'identification de ces moyens, l'influence translinguistique dans la production en L2 pourrait se montrer de la manière suivante :

- présence de structures peu ou pas acceptables en LC, mais acceptables en LS ;
- absence ou apparition tardive des structures de la LC qui n'ont pas d'équivalence formelle en LS ;
- sur-emploi de structures peu utilisées en LC mais fréquentes en LS ;
- sous-emploi de structures fréquentes en LC qui sont peu utilisées ou n'existent pas en LS.

Pour que la comparaison soit faisable, surtout en ce qui concerne le sur-emploi et le sous-emploi des structures, notre corpus d'analyse a été construit suivant une logique « de la fonction à la forme » qui s'éloigne de l'approche « de la forme à la fonction » suivie par la plupart des recherches comparatives dans ce volume, mais qui est en revanche très courante dans la recherche acquisitionnelle. Ainsi, au lieu de comparer les usages et les fonctions d'un ensemble d'items quasi synonymes entre les deux langues (par exemple les couples *sempre – toujours* ; *ancora – encore*, etc.) chez des locuteurs natifs et des apprenants, nous avons fixé un domaine fonctionnel (les relations sémantiques de continuité, itération et restitution temporelle) et ensuite confronté les différents moyens que natifs et apprenants utilisent pour l'exprimer.

Le corpus est constitué de textes narratifs oraux produits par des locuteurs natifs et apprenants en français et en italien, élicités à travers un support filmé (vidéo *The Finite Story*, v. Dimroth *et al.* 2010). La vidéo en question, qui met en scène les mésaventures de trois personnages (monsieur Rouge, monsieur Vert et monsieur Bleu) au cours d'un incendie, présente des séquences caractérisées par la continuation d'une même action, par sa répétition à l'identique ou bien par le retour à une situation précédente (ces domaines sémantiques seront mieux définis dans la section suivante).

Nous avons comparé la fréquence et la typologie des moyens utilisés pour exprimer ces contextes dans six différents groupes de locuteurs. Les groupes varient pour la langue maternelle, et, en ce qui concerne les apprenants, pour la LC, le niveau de compétence et la durée du séjour dans le pays où la langue cible est parlée. Il s'agit de :

- 20 locuteurs natifs de français + 20 locuteurs natifs d'italien ;
- pour le français L2 : 15 apprenants italiens de niveau intermédiaire + 15 apprenants italiens de niveau avancé ;
- pour l'italien L2 : 15 apprenants français de niveau intermédiaire + 15 apprenants français de niveau avancé.

Tous les locuteurs ont un degré de scolarisation comparable (universitaire) et un âge adulte, compris entre 20 et 50 ans. Les « natifs » ont été enregistrés dans leur pays d'origine où ils vivent depuis leur naissance ; les apprenants dans le pays de la LC. Au moment de l'enregistrement, les apprenants « intermédiaires » se trouvent dans le pays étranger, le plus souvent en milieu universitaire, depuis une période qui varie entre 2 et 8 mois et leur compétence en LC correspond au niveau B1/B2 du CECR (autonomie discursive, présence de structures syntaxiquement complexes mais persistance d'erreurs grammaticales) ; les « avancés », par contre, résident et travaillent dans le pays de la langue à acquérir depuis plusieurs années (entre 3,5 et 15 ans, voire plus) et leur compétence dans la LC est de niveau C1/C2 (absence d'erreurs grammaticales évidentes).

Malheureusement nous n'avons pas pu exclure la connaissance d'autres langues étrangères : tous les apprenants connaissent en effet d'autres langues (différentes d'un cas à l'autre) en plus du français et de l'italien. Néanmoins, puisque les données ont toujours été recueillies dans le pays où la langue cible est parlée (italien L2 en Italie ; français L2 en France), c'est-à-dire dans la situation où les apprenants utilisent la LC intensivement, cela devrait avoir un effet – quoique temporaire – de réduction de l'influence d'autres langues secondes (v. références dans Jarvis & Pavlenko 2007).

3. Objet d'étude

3.1 L'addition d'intervalles temporels (continuation, itération, restitution)

Notre étude est basée sur l'analyse de données narratives. L'attention va en particulier être centrée sur l'expression de notions temporelles étroitement liées, notamment le marquage de la continuation et de l'itération (ou restitution) d'une situation.

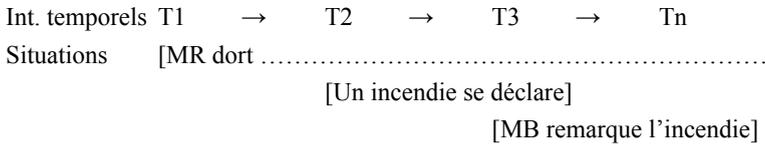
Il est bien connu que la structure principale d'un texte narratif est constituée d'énoncés qui présentent une série d'événements se succédant sur l'axe temporel (v. Klein & von Stutterheim 1991). Le flux informationnel prototypique des énoncés de la trame correspond à (1) : l'intervalle temporel de référence (T) est constamment décalé, puisque chaque événement mentionné fait avancer le temps de la narration, l'entité (E) peut rester constante ou changer, alors que la situation accomplie est en général différente d'un énoncé au suivant (x, y, z).

- | | | |
|-----------------------------|----------|--------------------|
| (1) Intervalle temporel -T1 | entité-E | situation/action-X |
| Intervalle temporel -T2 | entité-E | situation/action-Y |
| Intervalle temporel -Tn | entité-E | situation/action-Z |

Les contextes qui font l'objet de notre étude présentent par contre la particularité de faire référence à des situations où non seulement l'entité mais aussi l'action (ou l'état) désignée restent constantes d'un énoncé à l'autre : ce sont les cas où il s'agit de la continuation d'une même action, de son itération à l'identique ou bien de sa restitution.

Ainsi, dans la suite d'événements en (2), la même situation <M. Rouge dormir> s'étend ininterrompue sur plusieurs intervalles temporels adjacents. La valeur de continuité de la situation décrite en Tn par rapport à la situation décrite pour un intervalle temporel précédent (ici T1) peut être explicitement marquée par la périphrase *continuer à*.

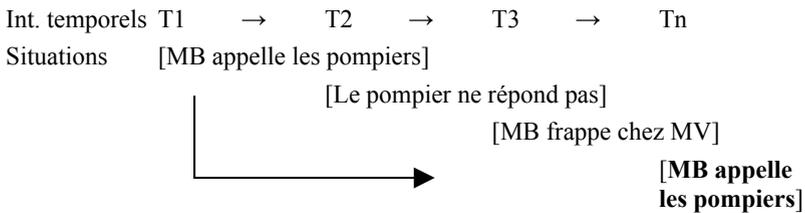
(2) Continuation



- [T1] - M. Rouge dort.
- [T2] - Un incendie se déclare dans l'immeuble.
- [T3] - M. Bleu remarque l'incendie.
- [Tn] - Mais M. Rouge *continue* de dormir.

L'itération, par contre, implique une deuxième occurrence d'une même situation. Ainsi en (3) c'est toute la situation <M. Bleu appeler les pompiers> qui a déjà eu lieu avant le moment Tn et qui se répète telle quelle (ce qui est signalé ici par *à nouveau*) :

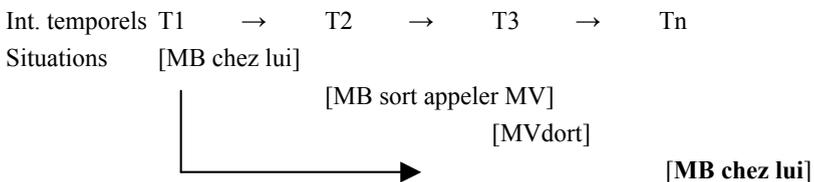
(3) Répétition



- [T1]- M. Bleu appelle les pompiers.
- [T2]- Le pompier ne répond pas.
- [T3]- Donc M. Bleu frappe chez M. Vert
- [Tn]- et ensuite appelle *de nouveau* les pompiers.

La restitution, illustrée en (4), est un cas spécial d'itération. En effet en (4) la situation initiale <M. Bleu être chez lui> est rétablie, après une interruption, à la fin de l'intervalle temporel Tn comme résultat de l'action de monter les escaliers. Dans ce cas en Tn il y a un effet de retour à l'état initial après un événement qui l'a interrompu (ce qui peut être marqué à travers la marque morphologique *re-* sur le verbe *monter*).

(4) Restitution



- [T1]- M. Bleu est chez lui.
- [T2]- Il sort de son appartement, descend les escaliers pour appeler M. Vert.

[T3]- Mais M. Vert ne se réveille pas, continue de dormir.

[Tn]- Alors M. Bleu remonte chez lui.

Dans les trois configurations temporelles listées, la valeur continuative, itérative ou restitutive de l'énoncé correspondant à Tn se vérifie en relation à une situation qui a déjà été mentionnée par rapport à un intervalle temporel précédent (ici, T1) : Tn est ainsi additionné à T1. L'explicitation en Tn de la valeur continuative, itérative ou restitutive de l'énoncé constitue donc un renvoi anaphorique au co-texte précédent qui contribue à renforcer la cohésion textuelle.

3.2 Moyens linguistiques pour exprimer continuation, itération, restitution

Les trois configurations temporelles que l'on vient de décrire peuvent être exprimées par des moyens linguistiques variés. Notons par exemple, pour la continuité, le choix possible entre trois expressions alternatives dans les exemples suivants :

- (5) [T1]- *M. Bleu dort*
 [Tn]- *M. Bleu continue de dormir / M. Bleu dort encore / M. Bleu dort toujours...*
- (6) [T1]- *M. Bleu est dans sa chambre*
 [Tn]- *M. Bleu reste / est toujours dans sa chambre / ne bouge pas de sa chambre...*

En principe le français et l'italien présentent une remarquable correspondance structurelle de moyens linguistiques pour marquer ces contextes, comme le montre le tableau suivant.

Type de moyens	Français	Italien
Lexique verbal	<i>Retourner, rester...</i>	<i>Tornare, restare, rimanere...</i>
Adverbes	<i>Encore Toujours De / à nouveau, encore une fois, une nouvelle fois...</i>	<i>Ancora (Sempre) Di nuovo, nuovamente, ancora una volta...</i>
Préfixation	<i>Re-V</i>	<i>Ri-V</i>
Périphrases verbales	<i>Continuer à V</i>	<i>Continuare a V</i>

Tableau 1. Moyens linguistiques pour marquer les trois configurations temporelles

Il est important de remarquer que la plupart des moyens à disposition dans les deux langues est polyfonctionnelle, c'est-à-dire peut avoir plus d'une des valeurs temporelles considérées (à côté d'éventuels autres emplois non temporels) ; cependant, on trouve également quelques différences subtiles entre l'italien et le français en ce qui concerne les contextes d'emplois spécifiques de chaque expression.

Le préfixe aspectuel *re-V* (*ri-V*) est un moyen grammaticalisé pour l'encodage aussi bien de l'itération que de la restitution. Il est considéré comme le préfixe aspectuel par excellence pour exprimer l'itération (v. Riegel *et al.* 1994) : il peut être ajouté à presque chaque verbe pour désigner une deuxième occurrence du procès qu'il désigne (*faire / refaire ; opérer / réopérer ; calculer /*

recalculer ; *partir / repartir*). Or, le même préfixe sert également à marquer la restitution (*entrer et ressortir* ; *monter et redescendre l'escalier* ; *partir et revenir*) et dans bien des cas le même verbe se prête aux deux lectures en question. Par exemple *redescendre* : *revenir en bas* ou bien *descendre de nouveau* ?

L'ambiguïté peut subsister au niveau d'un même énoncé. Comme le montre Amiot (2002), l'exemple (7) admet aussi bien la lecture itérative (répétition du même procès concernant toute la scène actancielle : Jean a déjà conduit Marie à l'école), que la lecture restitutive, où ce qui se répète c'est le résultat de l'action de reconduire, soit la relation *Marie / être à l'école* (alors que Jean peut y aller pour la première fois).

(7) Jean a reconduit Marie à l'école

En effet Amiot (2002) analyse re-V comme un foncteur qui marque toujours l'itération (*à nouveau x*) mais avec différentes portées sémantiques, impliquant la répétition soit du procès et de toute la scène actancielle, soit d'une partie de celle-ci².

Par ailleurs, malgré la correspondance structurelle entre le préfixe *re-* en français et le préfixe *ri-* en italien (une étude basée sur corpus de Baroni (2007) montre que le préfixe *ri-* est productif dans les deux valeurs), le premier semble présenter une palette d'emplois plus large que son homologue italien : d'une part, le préfixe italien semble être soumis à quelques restrictions pour l'application aux lexèmes verbaux ; d'autre part, dans beaucoup des exemples jusqu'ici mentionnés pour la valeur itérative et restitutive, d'autres moyens seraient plus naturels en italien. Nous reprenons à ce propos deux exemples mentionnés dans Amiot (2002) :

(8) a. Je reboirais bien un petit verre

(8) b. On m'a dit que Jean rebuvait

Or, le verbe correspondant *bere* en italien accepte difficilement la préfixation *ri-bere*. La traduction plus naturelle de ces exemples en italien donnerait respectivement (8a' et 8b'), qui sont par ailleurs également possibles en français :

(8) a'. Berrei volentieri un *altro* bicchiere / *ancora* un bicchiere

(8) b'. Mi hanno detto che Jean a *ricominciato* a bere / *beve di nuovo*

Dans les deux langues on retrouve également la polyfonctionnalité du couple d'adverbes *encore/ancora*, qui peuvent marquer aussi bien la continuation d'un procès que sa réitération (v. Borillo 1984, Franckel 1989, Vegnaduzzo 2000)³. Le choix entre les deux interprétations se fait en fonction de l'aspect du prédicat : l'interprétation continuative n'est possible qu'avec un procès présenté imperfectivement (10a), alors que l'aspect perfectif entraîne une lecture itérative (10b).

2. En reprenant ce principe, Apotheloz (2005) analyse « recalculer » de la manière suivante: (a) à nouveau (A calcule X), (b) à nouveau il y a calcul de X, (c) à nouveau (A calcule) quelque chose.

3. À côté des emplois aspectuels décrits, *encore* présente également des emplois quantifiants (*encore* + SN indéfini = *puis-je avoir encore une bière?*), énumératifs (*il nous faut de l'huile, du sel et quoi encore ?*), concessifs (*encore que*) (v. Mosegaard Hansen 2002). Le sens de base semble bien être l'ajout de quantité, cette dernière pouvant être de nature temporelle (addition d'intervalles temporels ou d'occurrences de procès) ou non temporelle (v. Borillo 1984).

- (9) a. Jean est encore à Paris (= continuation)
 b. Jean est encore tombé (= itération)

Cependant, si pour la fonction itérative *encore / ancora* entrent en compétition avec le préfixe *re- / ri-* ou d'autres expressions adverbiales plus précises (*de / à nouveau, encore une fois, di nuovo, un'altra volta*)⁴ de manière comparable, on constate une asymétrie entre les deux items en ce qui concerne la fonction continuative. En plus de la périphrase *continuer à/de*, sur laquelle nous reviendrons, *encore* partage la possibilité de marquer cette relation avec l'adverbe *toujours*⁵ (v. l'exemple suivant tiré de Mosegaard Hansen 2004) :

- (10) Cela fait cinq ans que Philippe a quitté Marie, mais elle l'aime *toujours*

Suivant les auteurs, on considère que dans cet emploi *toujours* est (a) soit une variante emphatique de *encore*, servant à souligner la longueur inattendue de la situation (van der Auwera 1993), soit (b) un adverbe qui s'oppose à *encore*, en ce que ce dernier implique une transition possible négative de la même situation (¬p), alors que *toujours* présuppose son étendue infinie, d'où l'effet nettement moins rassurant de *je t'aime encore* par rapport à *je t'aime toujours* (Hansen 2004).

Indépendamment de ces distinctions, il est utile de souligner que les emplois continuatifs de *sempre* ne sont pas impossibles en italien, mais semblent nettement moins répandus. Ainsi la version italienne plus idiomatique de (11) impliquerait plutôt l'adverbe *ancora* ou la périphrase *continuare a* :

- (11') È da cinque anni che Filippo ha lasciato Maria, ma lei lo ama ancora / continua ad amarlo

La périphrase *continuare a / continuer à/de*, a principalement une valeur continuative tant en italien qu'en français, mais une lecture itérative (éventuellement habituelle) est aussi possible (Bertinetto 1991)⁶ :

- (12) Il postino continua a bussare alla nostra porta
 a. Continuation : Il n'a pas cessé de frapper depuis une heure
 b. Itération : Il frappe chaque jour, habituellement (au lieu de frapper chez les voisins)

Sa valeur aspectuelle de « continuation de procès » le rapproche de la périphrase italienne *stare + Vgérondif*, ou française *être en train de + Vinfinitif*, à laquelle elle ajoute le renvoi à un intervalle temporel précédent où la situation était déjà en cours. Cependant, les deux périphrases peuvent apparaître ensemble

4. En ce qui concerne le marquage adverbial de l'itération, le français et l'italien disposent d'une série de locutions qui sont formellement et fonctionnellement très similaires : d'une part *de / à nouveau, encore une fois, une énième fois, une fois de plus*, et d'autre part *di nuovo, nuovamente, un'altra volta, ancora una volta. Di nuovo* a aussi une lecture restitutive, qui est moins courante mais pas exclue en français: *il proprietario ha sfrattato l'inquilino moroso, ma questi è entrato di nuovo in casa di nascosto*.

5. *Toujours* est à son tour un item hautement polysémique: à côté de l'emploi temporel, où il s'oppose à *jamais* (*Luc ne sort jamais : il est toujours chez lui*), et de l'emploi continuatif, il présente des emplois distributifs, habituels, modaux et de connecteur (v. Mosegaard Hansen 2004).

6. La lecture itérative est obligatoire avec des verbes d'action non-durative, pour lesquels une lecture continuative n'est pas possible: *il treno continua a partire in ritardo* [= il part en retard chaque jour ; *il est en train de partir en retard dès vingt minutes]. Marginalement, avec une référence explicite à un intervalle temporel achevé, la périphrase peut avoir une lecture continue, où la valeur progressive et de renvoi à un intervalle temporel précédent sont effacées. La situation a eu lieu sans interruption, mais dans un intervalle temporel conclu: *il vento ha continuato a fischiare tutta la notte* (= pendant toute la nuit, le vent a sifflé; aucun renvoi aux intervalles temporels qui précèdent).

en italien, alors que cela paraît plus difficile en français :

(13) a. Gianni sta continuando a parlare

b. ??Jean est en train de continuer à parler

Pour résumer, il est évident que, face à un répertoire structurel de moyens linguistiques (fonctionnellement et formellement) similaires pour marquer les contextes temporels analysés, il existe également quelques asymétries entre l'italien et le français, qui concernent principalement une plus forte productivité du préfixe *re-v* par rapport à *ri-v*, ainsi que l'emploi continuatif de *toujours*, qui n'a pas de correspondance avec son homologue italien *sempre*. En plus, le marquage aspectuel à travers des moyens syntaxiques semble plus courant en italien qu'en français. Il reste à voir les usages qu'en font les locuteurs natifs des deux langues dans les contextes temporels analysés.

4. Résultats

Dans cette section nous allons exposer les résultats de notre analyse d'après l'ordre des contextes qui encouragent le marquage de trois configurations temporelles. Pour chaque contexte, nous procédons de la manière suivante : observation des moyens linguistiques utilisés par les locuteurs natifs des deux LCs (italien et français), qui sont ensuite mis en regard avec les productions en L2 de chaque LC, au niveau intermédiaire et avancé (apprenants francophones en italien L2 et apprenants italophones en français L2).

4.1 Continuation

Contexte – Dans la *Finite Story*, il y a plusieurs contextes qui encouragent le marquage de la continuation : d'une part on voit une situation qui se déroule sur plusieurs scènes (Monsieur Vert et Monsieur Rouge, qui sont allés se coucher au début de l'histoire, continuent à dormir pendant qu'un incendie se déclare sur le toit : scènes 7, 8, 14, 15), et d'autre part une situation qui se prolonge entre deux scènes (malgré plusieurs invitations des pompiers et l'exemple de ses camarades, M. Rouge persiste dans son refus de sauter par la fenêtre pour être sauvé : scène 28)⁷.

Locuteurs Natifs – Puisque la situation de « dormir » continue sur plusieurs séquences, elle n'est pas mentionnée à chaque fois par tous les locuteurs ; le refus de Monsieur Rouge est par contre mentionné par tous les locuteurs. La fréquence de marquage de la continuation dans les deux types de contextes n'est pas très élevée : 40 % environ chez les locuteurs français et 30 % chez les italiens⁸. Pour marquer ces deux contextes d'une valeur continuative, les locuteurs natifs français et italiens utilisent :

7. Cette situation peut aussi être marquée comme réitération (*il refuse une deuxième fois*), comme le montre le cas de l'italien (*il signor Rossi si rifiuta nuovamente di saltare. Nuovamente n'a pas de valeur continuative en italien, donc on a exclu ce cas. On peut observer, de même, que le seul cas de encore en français L1 est dans ce contexte (mais Monsieur Rouge refuse encore) et peut donc être ambigu entre lecture continuative et itérative.*

8. En effet ces séquences se prêtent également à l'établissement de liens cohésifs d'autre nature. Plusieurs locuteurs produisent une description négative de la situation (*M. Vert ne se réveille pas ; M. Rouge ne saute pas*). Dans ces cas, la situation est sémantiquement chargée d'une valeur adverbative, explicite ou implicite, aux attentes produites par ce qui se déroule dans les scènes précédentes : un incendie se déclare, donc on s'attendrait à ce que MM. Vert et Rouge se réveillent, que M. Rouge saute ; (cependant) *ils ne le font pas*. D'autres établissent un lien de nature additive entre les deux entités : *Monsieur Vert dort... monsieur Rouge aussi*.

- des modificateurs adverbiaux de phrase (*toujours* ou *encore* en français, *ancora* en italien) :
 - (14) Monsieur Rouge dort toujours
 - (15) Mais Monsieur Rouge refuse encore
 - (16) Gli omini stanno ancora dormendo
- la périphrase aspectuelle (*continuer à* / *continuare a* + V) :
 - (17) Monsieur Rouge continue à dormir
 - (18) Il signor Verdi continua a dormire
- des verbes exprimant la permanence d'un état :
 - (19) Il reste couché
 - (20) Il signor Rossi rimane della sua idea
- des verbes et périphrases marquant à la fois la continuation et la volition (pour la scène 28)⁹ :
 - (21) Monsieur Rouge s'obstine
 - (22) Il signor Rossi insiste, non vuole saltare

Si on regarde la distribution des moyens de marquage, deux différences principales ressortent entre les locuteurs des deux langues :

- La valeur différente des adverbes de phrase. *Toujours* est central pour l'expression de la valeur continuative en français (62 % des contextes marqués), tandis que l'italien *sempre* n'apparaît jamais dans ce contexte ; la valeur continuative est marquée en italien par l'adverbe *ancora* (même s'il n'est utilisé que dans 30 % des contextes marqués) tandis qu'*encore* n'est attesté qu'une seule fois en français (v. note 8) ;
- Le différent recours à la périphrase aspectuelle *continuer à/de* / *continuare a*, qui est le marquage le plus fréquent en italien (63 % des contextes marqués), tandis qu'elle représente seulement 24 % des contextes marqués en français¹⁰.

Italien L2 – Chez les deux groupes d'apprenants, le marquage des contextes continuatifs atteint à peu près les pourcentages des italiens natifs (28 % intermédiaires, 30 % avancés).

Des différences ressortent cependant en ce qui concerne le choix des moyens de marquage. Les *intermédiaires* utilisent pour la plupart des moyens lexicaux : les adverbes de phrase, surtout *ancora* (7/18 = 39 %), conforme au modèle de la LC, mais aussi *sempre* (4/18 = 22 %), qui par contre n'est pas admis en LC dans la valeur continuative et reflète plutôt son emploi en LS ; ils recourent aussi au lexique verbal : *il signor rosso resta addormentato* (3/18 = 17 %). Par contre, la périphrase *continuare a*, quoique présente en LS et très utilisée en LC, n'est produite que 2 fois (11 %).

9. Ce contexte est aussi marqué par d'autres moyens, que nous n'avons pas calculés puisqu'ils n'expriment pas directement la « continuation », mais peuvent y renvoyer implicitement : en particulier, la condition de volition négative est souvent intensifiée (*décidément ne veut pas, non vuole minimamente*).

10. On peut remarquer, en passant, que les données italiennes des contextes continuatifs montrent très souvent une autre périphrase aspectuelle, de valeur progressive (*star facendo*), surtout en combinaison avec l'adverbe *ancora* : *il signor Rossi sta ancora dormendo*. Le marquage des valeurs temporo-aspectuelles à travers des moyens quasi morphologiques (*continuare a dormire* ; *star dormendo*) est donc plus courant en italien qu'en français.

Chez les apprenants *avancés*, la distribution des moyens de marquage se rapproche des emplois natifs de la LC : la périphrase *continuare a* devient le choix préféré (8/17 = 47 %) et la fréquence du marquage adverbial baisse ; cependant, parmi les adverbes, à côté de *ancora* (4/17 = 23 %), *sempre* est encore employé ponctuellement (2/17 = 12 %).

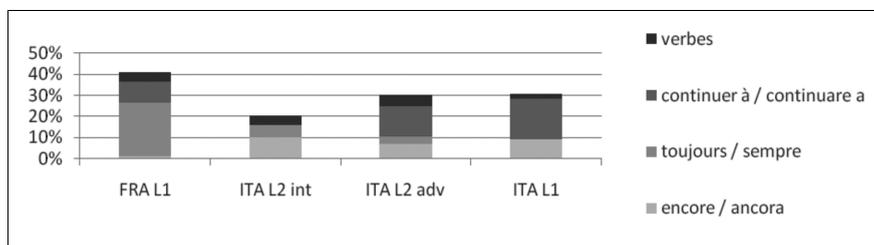


Tableau 2. Le marquage de la continuation en italien L2

Français L2 – Contrairement à ce qu'on a vu pour l'italien L2, en français L2 la fréquence de marquage des contextes continuatifs monte remarquablement d'un niveau à l'autre (de 25 % au niveau intermédiaire à 42 % au niveau avancé), les avancés dépassant légèrement la proportion de marquage attestée chez les locuteurs natifs (40 %).

Au niveau *intermédiaire*, la continuation est exprimée essentiellement avec *encore* (6/13 = 46 %) ou la périphrase *continuer à* (4/13 = 31 %), ou encore avec le sémantisme des verbes (*il reste endormi*), c'est-à-dire avec les mêmes moyens lexicaux de la LS. Par contre, l'adverbe *toujours* est absent à ce niveau, ce qui est conforme encore une fois à l'usage de la LS.

C'est seulement chez les *avancés* que *toujours* continuatif fait une apparition timide (3/23=13 %), mais les moyens les plus utilisés sont encore une fois *encore* (6/23=26 %) et surtout la périphrase *continuer de/à* (14/23 = 61 %), avec parfois des effets comiques de redondance (*il continue à s'obstiner à ne pas vouloir sauter*), en tout cas comparables à des tournures qu'on trouve dans la LS (*continua a rifiutarsi di saltare*). Le groupe des apprenants avancés montre donc globalement un choix de moyens qui est loin des préférences des locuteurs natifs, bien qu'ils ne soient pas erronés en LC.

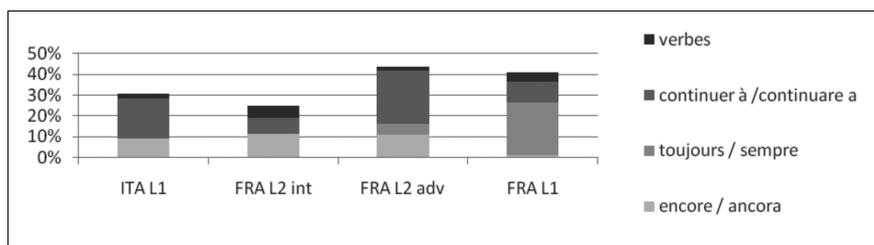


Tableau 3. Le marquage de la continuation en français L2.

Synthèse – Les apprenants des deux LC partagent quelques tendances : une préférence initiale pour le marquage de la continuation à travers des moyens de nature lexicale, notamment les adverbes (*encore / ancora* dominants au niveau

intermédiaire en français L2 et en italien L2), ou le sémantisme des verbes (*restare a letto / rester dans sa chambre*) ; l'emploi plus tardif des semi-auxiliaires *continuer à/de* et *continuare a*, qui ne sont productifs qu'au niveau avancé, malgré leur présence aussi bien en LS qu'en LC (même si dans des proportions différentes).

Par contre, la comparaison des deux groupes d'apprenants révèle l'asymétrie de parcours acquisitionnel entre *ancora/encore* et *sempre/toujours*. Il s'agit notamment d'une plus forte résistance à attribuer une valeur continuative à *toujours* en français L2 par rapport à *ancora* en italien L2, ce que l'on peut expliquer sans doute par le fait que le premier va davantage contre les attentes induites par la LS. Une remarque similaire semble s'appliquer à *continuer à / continuare a* : les deux sont attestés tardivement (emploi réduit chez les intermédiaires des deux LC), mais au niveau avancé on atteste un sur-emploi de *continuer à* en français L2, alors que la fréquence de *continuare a* en italien L2 est proportionnellement comparable à celle constatée dans la production native.

4.2 Itération

Contexte – Dans le support, le marquage de la répétition est favorisé par la suite de deux séquences : dans la scène 12 on voit que Monsieur Bleu, ayant aperçu l'incendie, essaie sans succès d'appeler les pompiers ; après avoir accompli une série d'autres actions, dans la scène 17 il essaie une nouvelle fois d'appeler les pompiers.

Locuteurs Natifs – Tous les locuteurs natifs des deux langues mentionnent ce deuxième coup de fil : son itération est explicitement marquée respectivement par 90 % des sujets en français et 85 % des sujets en italien. Les moyens utilisés pour ce faire sont essentiellement les mêmes dans les deux langues, mais ils diffèrent en ce qui concerne leur fréquence d'emploi.

En français, la répétition de la même action est exprimée principalement par le préfixe *re-* (12/18 = 66,6 %) : le verbe le plus fréquent est clairement *rappeler*, mais on constate aussi *redécrocher le téléphone*, *reprenre le combiné*, *recomposer un numéro*, *repasser un coup de fil*¹¹. En alternative, le marquage de la répétition est réalisé par des moyens de nature adverbiale : parmi ces derniers on retrouve surtout *à/de nouveau* (5/18) – dans un cas accompagné de *reV* et ponctuellement *pour une deuxième / nouvelle fois* (une occurrence de chaque).

En italien le rapport entre moyens morphologiques et adverbiaux est paritaire. Le préfixe *ri-* est produit par 8 locuteurs sur 17 (ce qui représente 47 % des marquages) avec des verbes différents (*richiamare*, *riprovare*, *rifare*, *ricomporre*), mais il est aussi souvent combiné avec l'adverbe *di nuovo*. Le marquage adverbial est pareillement attesté dans 8 cas (*di nuovo* et, ponctuellement, *nuovamente*), dont la moitié en combinaison soit avec un verbe préfixé (*ha richiamato di nuovo i pompieri*), soit avec *tornare* (*torna di nuovo al telefono*). Contrairement au français, donc, le préfixe *ri-* + V n'exprime à lui seul l'itération que dans 30 % des cas.

En revanche, en italien on constate également le marquage de l'itération à travers la construction *fare un altro* + N (*fa un'altra telefonata*, *ha composto un altro numero*, 3 cas / 17), où c'est l'adjectif *altro* qui, qualifiant l'objet, quantifie

11. Par ailleurs l'énoncé suivant – *il rappelle # qui? on ne sait pas trop* – montre bien que la répétition peut concerner uniquement une partie de la scène actancielle (dans ce cas le procès et l'entité agissante, indépendamment du destinataire de l'appel).

une occurrence de plus du procès décrit par le syntagme verbal.

Italien L2 – Dans la production des apprenants intermédiaires cette relation est nettement moins marquée que chez les natifs des deux langues (57 %) ; le pourcentage de marquage explicite augmente chez les avancés mais sans atteindre les proportions des natifs en LC.

Le groupe des *intermédiaires* présente un emploi des moyens partagés entre LS et LC (préfixation et adverbes). Cependant la composition avec le préfixe *ri-* n'est produite que par 3 sujets sur les 8 qui marquent l'itération (= 37 %) et uniquement avec deux verbes (*riprendere*, *riprovare*), alors que les modificateurs adverbiaux sont globalement majoritaires (5 / 8). Parmi ces derniers, *di nuovo/nuovamente* est l'expression la plus fréquente, suivie de *ancora* et *una volta di più*, qui n'est pas attesté en langue cible mais se rapproche de l'expression utilisée en langue source *une nouvelle fois*.

Le développement chez les avancés se voit, d'une part, dans l'augmentation des marquages à travers le préfixe *ri-* (7 / 8 = 87 %) et dans la diversification du répertoire verbal auquel ce préfixe s'applique (*riprovare*, *rifare*, *ritornare*, *riprendere*), et d'autre part, par l'apparition de la construction *fare un altro X* (qui n'est pas attestée chez les locuteurs natifs de la LS). Parallèlement, les modificateurs adverbiaux sont plus en accord avec les préférences de la LC, le seul adverbe constaté à ce niveau étant *di nuovo* (5 / 8). Il est à remarquer que la distribution des préférences de marquage se rapproche de celle des locuteurs natifs, mais montre également un léger sur-emploi de la préfixation qui reflète le modèle de la langue source.

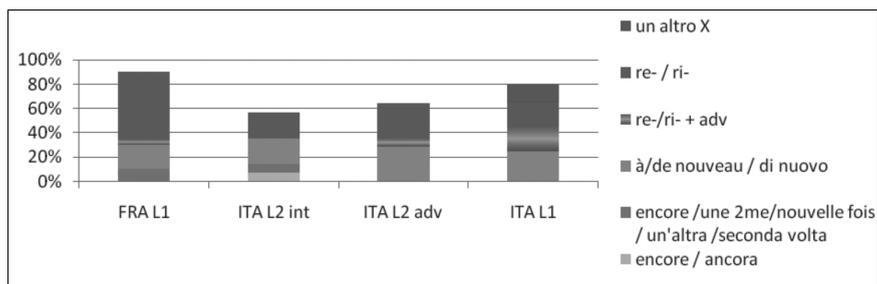


Tableau 4. Le marquage de l'itération en italien L2

Français L2 – L'itération est fortement marquée (80 % aussi bien chez les apprenants intermédiaires que chez les avancés), dans des proportions qui se rapprochent de celles des natifs. L'évolution entre les deux niveaux concerne essentiellement la nature des moyens utilisés pour l'exprimer. Ainsi, la production du niveau *intermédiaire* montre une préférence nette pour les modifications adverbiales : on constate en particulier l'emploi fréquent de *autre fois* (5 / 12) et *encore une fois* (4 / 12) dont l'emploi est illustré en (23-24), auxquels s'ajoute une occurrence de *encore*. En revanche, l'item adverbial *de nouveau* – équivalent français du moyen le plus utilisé en italien, *di nuovo* – n'est utilisé que de manière marginale (2 / 12).

(23) et il appelle une autre fois les pompiers

(24) il essaie de téléphoner encore une fois je ne sais pas qui

Le trait le plus remarquable est ici l'absence totale du préfixe *re-*, moyen partagé avec l'italien et présent, à parité de niveau, en italien L2. On ne peut exclure que l'hésitation à utiliser ce préfixe ne soit liée au type de verbe en cause : le verbe le plus utilisé est *appeler*, dont la forme préfixée *rappeler* est sûrement connue des apprenants pour l'action de « remettre en mémoire » et sans doute aussi pour d'autres valeurs. La confusion possible entre les différents sens du verbe *rappeler*¹² pourrait expliquer la réticence à l'employer dans ce contexte. C'est ce que semble indiquer l'énoncé suivant, où l'apprenant utilise d'abord *rappeler* (ce qui montre la connaissance du lexème) pour s'autocorriger ensuite avec *appeler de nouveau* :

(25) maintenant il essaie de rappeler [//] d'appeler de nouveau les pompiers

Toujours est-il qu'en plus de l'absence totale de *re-* (malgré la disponibilité du préfixe homologue *ri-* en italien), même les adverbes utilisés au niveau intermédiaire s'écartent de manière remarquable de ceux, pourtant équivalents, utilisés en LS.

Les moyens constatés au niveau *avancé* se rapprochent des usages natifs : on remarque notamment une présence croissante de l'adverbe *de nouveau* (6/12), mais surtout l'apparition du préfixe *re-* (6 cas). Les deux sont présents dans des proportions similaires, mais en réalité *re-* semble plutôt en cours d'acquisition, puisqu'il est souvent accompagné d'autres expressions (*encore une fois, de nouveau, encore*) qui signalent de nouveau l'itération, cette fois-ci de manière adverbiale (v. ex. 26-28). Il est également possible que ces doubles marquages reflètent les usages courants dans la LS.

(26) Monsieur Bleu reprend à nouveau le téléphone

(27) Monsieur Bleu reprend encore le téléphone

(28) Il re-essaie encore une fois d'appeler par téléphone

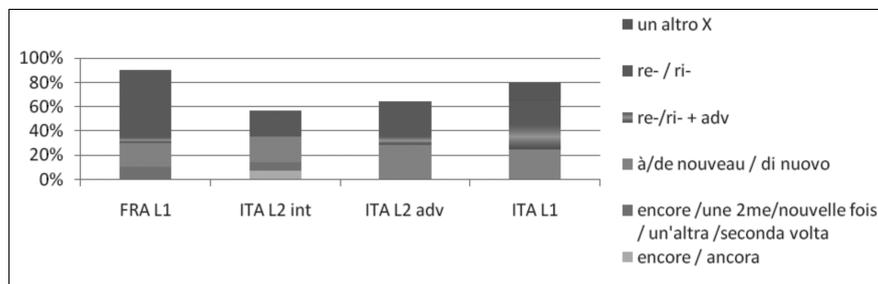


Tableau 5. Le marquage de l'itération en français L2

Synthèse – L'évolution d'un niveau à l'autre dans les deux LCs montre ainsi une claire préférence initiale (niveau intermédiaire) pour les marquages de nature adverbiale (ce qui va, surtout en français L2, à l'encontre des usages en LS), alors que la composition avec le préfixe *re-* / *ri-* apparaît (en français L2) ou augmente (en italien L2) au niveau avancé.

12. En effet *rappeler* présente plusieurs significations : à côté du sens « téléphoner de nouveau » – avec itération de toute la scène actancielle (*Appelez vers 7h. Si je ne suis pas là rappelez plus tard*), ou bien itération du procès mais avec inversion des entités agissantes (*Merci de votre message. Je vous rappelle dès que possible*) – ce verbe est également utilisé dans le sens d'« appeler pour faire revenir » (*rappeler son chien en le sifflant*).

En revanche, à ce même niveau les proportions d'emploi d'un moyen par rapport à l'autre (plus de *ri-* que d'adverbes en italien L2 et, à l'inverse, plus d'adverbes que de *re-* en français L2) semblent refléter les préférences natives de la LS respective.

4.3 Restitution

Contexte – Le contexte qui incite au marquage de la restitution est représenté par la séquence des scènes suivantes : après avoir constaté la présence d'un incendie, Monsieur Bleu sort de chez lui (en 14), descend les escaliers pour essayer de réveiller les deux autres messieurs mais sans succès, puis il remonte les escaliers et rentre chez lui (en 16). La restitution concerne donc l'action d'emprunter les escaliers en sens inverse (*descendre / remonter*) et le fait qu'à la fin de la séquence le protagoniste revient à l'état initial (*être chez lui*).

Locuteurs Natifs - Dans ce contexte, tous les locuteurs natifs des deux langues signalent explicitement la restitution au moins pour une action, parfois pour plusieurs actions (*il remonte l'escalier et retourne dans son appartement ; risale la scala e rientra in casa; salì di nuovo le scale e tornò nel suo appartamento*). En français, cette relation est systématiquement marquée à travers le préfixe *re-* (100 % des énoncés marqués), qui est présent dans des lexèmes variés : *remonter, repartir, revenir, repasser, rentrer*¹³, *retourner*. Il convient cependant de préciser que, malgré l'homogénéité formelle, dans le verbe *retourner* le préfixe est fossilisé, dans la mesure où l'on ne voit plus le rapport avec le verbe base *tourner*, d'où sa quantification à part dans le graphique.

En italien, l'emploi du préfixe *ri-* est nettement plus faible qu'en français : sa présence descend à 45 % des énoncés marqués (9 /20). La restitution est plutôt exprimée de manière lexicale, à travers le verbe *tornare* ou *ritornare*¹⁴ (80 % des cas), dont le sémantisme implique le retour au lieu de départ. L'adverbe *di nuovo* est également employé dans 3 contextes avec une valeur restitutive (*salì di nuovo le scale, è andato di nuovo nel suo appartamento*).

Italien L2 – Tout comme chez les natifs, la production des apprenants montre des pourcentages très élevés de marquage de cette relation. La production des apprenants *intermédiaires* montre déjà la présence des moyens typiquement utilisés chez les locuteurs natifs de la LC : la restitution est encodée, à proportions égales, de manière lexicale avec le verbe *tornare* ou bien de manière morphologique avec le préfixe *ri-* (*risalire, ritornare, rientrare*). Parmi les adverbes, on remarque la présence ponctuelle de *un'altra volta*, un usage qui dans ce contexte ne serait acceptable ni en LS ni en LC. Au niveau *avancé* on remarque toujours la présence dominante de *tornare* alors que les marquages en

13. En réalité le verbe *revenir* permet, dans l'absolu, aussi bien l'interprétation restitutive (entrer de nouveau dans un endroit où l'on a déjà été) que non restitutive (entrer pour la première fois dans un endroit, p.ex. *revenir dans une église pour la visiter*). Cependant, sa lecture est clairement restitutive dans les énoncés élicités par notre support, puisque les locuteurs précisent que le protagoniste rentre *chez lui*.

14. La préfixation de *tornare > ritornare* peut être considérée un cas de double marquage, puisque le verbe *tornare* porte en soi une valeur de restitution. En tout cas, la préfixation garde dans ce cas une valeur sémantique (*ritornare = tornare di nuovo*, où la valeur restitutive est décomposée entre la valeur déictique de la directionnalité du mouvement – *tornare = s'approcher d'un point de repère* – et la valeur réitérative du préfixe *ri-*). Le couple *tornare* et *ritornare* diffère donc du couple *tourner* et *retourner*, où la valeur sémantique du préfixe n'est plus visible en synchronie. À cause de cette différence, dans le tableau on a inclut *ritornare*, mais non *retourner*, parmi les verbes préfixés.

ri- diminuent. L'expression adverbiale de la restitution est plus conforme aux emplois de la LC (*di nuovo* chez les avancés au lieu de *un'altra volta* chez les intermédiaires).

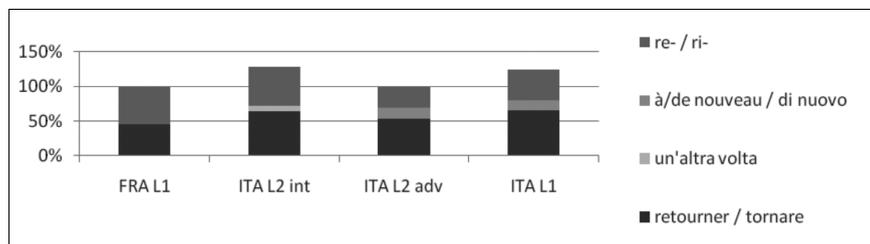


Tableau 6. Le marquage de la restitution en italien L2

Français L2 – L'itération est fortement marquée, aussi bien chez les apprenants intermédiaires (à 93 %) que chez les avancés (100 %), dans des proportions similaires à celles des natifs. Comme chez les locuteurs natifs du français, le marquage de cette relation est réalisé essentiellement par des verbes préfixés en *re-*. Le développement d'un niveau à l'autre se voit principalement dans le choix des lexèmes et la diversification des verbes utilisés avec ce préfixe.

En effet, dans la production des apprenants *intermédiaires* la restitution est marquée à travers l'emploi de trois verbes différents – *rentrer* (6/14), qui est le plus fréquent, suivi de *retourner* (5/14) et de *remonter* (4/14) – qui correspondent aux verbes prototypiques utilisés également en italien (*ritorna / rientra / risale*).

Il n'est donc pas clair de comprendre jusqu'à quel point les apprenants de ce niveau perçoivent la productivité du préfixe *re-* en français, ou s'ils appliquent plutôt une stratégie de transfert lexical (comme cela semble être le cas dans l'exemple suivant).

(29) Il décide de monter retourner chez lui

L'hypothèse du transfert lexical semble confortée, d'une part, par la forte présence dans ce contexte de *retourner* (où le préfixe est fossilisé), et d'autre part par l'absence du préfixe *re-*, à parité de niveau, dans le contexte d'itération¹⁵.

En tout cas le répertoire de verbes préfixés semble s'élargir chez les *avancés*, qui utilisent *re-* avec 5 verbes différents sur 22 énoncés marqués : *rentrer* (11 cas), *remonter les escaliers / chez lui* (7), *reprenre les escaliers* (1), *revenir* (2), *retourner* (1). Il est intéressant de remarquer la diminution drastique du verbe *retourner* (1) face à sa fréquence au niveau intermédiaire et malgré le fait que son usage soit répandu, dans ce contexte, aussi bien en LS qu'en LC. Par ailleurs, contrairement au stade précédent, *rentrer* est parfois combiné avec *à nouveau* (v. ex. 30), ce qui pourrait indiquer la perception de l'ambiguïté de ce verbe de la part des apprenants.

(30) Il remonte les escaliers et rentre à nouveau dans sa chambre

15. En alternative, on pourrait supposer que le préfixe *re-* est réservé à la fonction « restitutive » au détriment de la fonction « itérative » (principe 1 forme / 1 fonction). Il reste cependant difficile de décider si le préfixe est vraiment productif à ce niveau, étant donné la correspondance formelle entre *retourner* et *ritornare / tornare*.

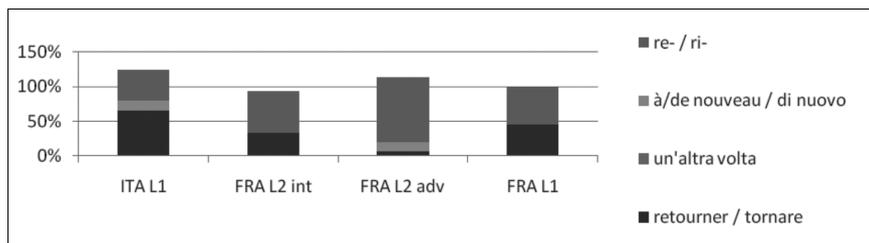


Tableau 7. Restitution, Français L2.

Synthèse – En comparant le développement en italien et en français L2, il en ressort à première vue une certaine asymétrie : chez les avancés, par exemple, augmentation des marquages à travers *re-* en français L2 et diminution des marquages correspondant à travers *ri-* en italien L2. En réalité cette asymétrie reflète la tâche acquisitionnelle différente suivant la LC : en français l'emploi natif correspond à *re-* à 100 %, alors qu'en italien le préfixe équivalent est moins fréquent et que la restitution est plutôt marquée par le sémantisme du verbe *tornare*. Malheureusement l'équivalence lexicale entre *(ri)tornare* et *retourner* (indépendante de la présence ou non d'un préfixe), rend fortement questionnable toute discrimination entre transfert purement lexical (établissement d'une correspondance au niveau des lexèmes) et construction du mot par préfixation, surtout chez les apprenants intermédiaires.

En tout cas, les apprenants des deux langues semblent partager la tendance à mobiliser initialement surtout les lexèmes qui sont les plus similaires et partagés entre la LS/LC. Au niveau avancé, par contre, ces *équivalences lexicales* semblent remises en question en faveur de ce qui est ressenti comme plus idiomatique dans la LC : en français L2 on note la forte réduction de *retourner* (équivalent fonctionnel de *tornare* qui est largement utilisé en LS) en faveur d'autres verbes préfixés en *re-*; en italien L2, on constate une légère diminution des marquages en *ri-* (qui refléterait le type de marquage préféré en LS) en faveur de *tornare*.

5. Discussion des résultats et conclusions

Nous avons vu que, dans le cas de l'acquisition de langues proches, on s'attend à un effet général de facilitation du fait que l'apprenant est supposé percevoir rapidement ce qui est similaire dans les deux langues. Face à une majorité de structures qui sont globalement (formellement et fonctionnellement) équivalentes dans les deux langues, et donc transférables, les difficultés potentielles concernent plutôt la nécessité :

1. d'identifier les quelques structures qui n'ont pas de correspondance entre LC et LS, ou bien les structures formellement équivalentes qui n'ont pas d'équivalence fonctionnelle ;
2. de choisir, parmi les structures acceptables en LC, celles qui sont adoptées de préférence par les locuteurs natifs et qui sont par conséquent plus idiomatiques.

Pour ce qui est de la production des apprenants analysés, dans les deux directions de LS/LC, ces tâches acquisitionnelles semblent être abordées surtout

aux niveaux avancés. Chez les *intermédiaires*, en effet, malgré l'absence de structures complètement erronées, on remarque :

1. la présence de structures (reconductibles à la LS) qui ne sont pas ou sont peu acceptables dans la LC (emploi de *sempre* pour la continuité en italien L2 ; tournures telles que *reste endormi* en français L2) ;
2. l'absence des moyens typiques de la LC, quand ceux-ci diffèrent de ceux plus fréquemment attestés en LS dans le même contexte (en italien L2 : *fare un altro X* pour l'itération ou *continuare a* pour la continuité ; en français L2 : *toujours* pour la continuité ; *re+V* rare pour la réitération) ;
3. un choix de moyens linguistiques (formes) qui reflète souvent (mais pas toujours) les moyens typiquement utilisés en LS.

La comparaison du développement entre niveau intermédiaire et avancé dans les deux LCs pour les trois configurations temporelles révèle également des tendances communes et des effets d'influence translinguistique que nous allons reprendre dans ce qui suit.

1. Tous les apprenants montrent une préférence initiale pour des marquages de nature LEXICALE, et une intégration successive des moyens de nature MORPHO-SYNTAXIQUE. Cette tendance est manifeste dans le contexte de la *continuation* : la périphrase continuative avec les semi-auxiliaires *continuer à/de*, *continuare a + Vinf* est commune aux deux langues mais n'est pas fréquente chez les intermédiaires, qui préfèrent les adverbes *encore / ancora* et *sempre*. Il en est de même dans le cas de l'*itération* où, malgré la disponibilité dans les deux langues des préfixes *ri- / re-*, en principe facilement transférables d'une langue à l'autre, les apprenants montrent une certaine réticence à les employer de manière extensive au stade intermédiaire¹⁶, en choisissant plutôt des expressions adverbiales telles que *autre fois / encore une fois*, *ancora*, *una volta di più*, *di nuovo*. Dans le cas de la *restitution* cette tendance est moins claire étant donné l'absence d'adverbes et la présence de verbes préfixés chez les intermédiaires. Il faut cependant souligner que les verbes les plus fréquents en L2 (*tornare*, *ritornare* vs *retourner*) trouvent une correspondance lexicale précise en LS, ce qui rend difficile de savoir si les apprenants recourent à la préfixation (stratégie morphosyntaxique) ou au transfert direct d'un lexème de la LS (donc marquage de nature lexicale).

En tout cas, cette tendance évolutive serait à considérer comme un épiphénomène du développement général des lectes d'apprenants, en ligne avec les résultats d'études précédentes où il a déjà été observé que, pour l'expression d'un même domaine sémantique (par ex. le temps, la modalité), l'expression lexicale précède l'expression grammaticale ; les morphèmes libres précèdent les morphèmes liés (Klein & Perdue 1992, 1997, Giacalone Ramat & Galeas 1995). Ce serait donc la manifestation d'une progression générale entre la modalité « pragmatique » de communication et la modalité « syntaxique » (Givon 1979).

2. Si on focalise sur la tendance générale à recourir massivement aux spécifications adverbiales, nos résultats permettent également d'éclairer quelques

16. Il est cependant probable que l'apparition de ce préfixe soit encore plus tardive avec des apprenants ayant une LM typologiquement plus éloignée, ne présentant pas un préfixe fonctionnellement comparable.

mécanismes liés à l'influence de la LS, en ce qui concerne le CHOIX des items mobilisés et l'affinement de leur SÉMANTISME. L'asymétrie observée pour la valeur continuative dans l'emploi du couple *toujours/sempr*e par rapport au couple *encore/ancora* semble liée à leur valeur en LS. L'emploi tardif de *toujours* en français L2, malgré son statut adverbial, peut s'expliquer par le fait que la fonction continuative est contraire aux attentes induites par la LS, puisqu'il s'agit d'un emploi qui n'est pas courant pour l'adverbe *sempr*e ou encore puisqu'il s'agit d'une valeur non prototypique de *toujours* l'item étant plutôt réservé au marquage de l'habitude¹⁷. Ces attentes ne sont donc remises en cause qu'à un niveau avancé. Les emplois erronés précoces de *sempr*e en italien L2 montrent le chemin inverse : le sémantisme initial de l'adverbe se rapproche celui de la LS. Ceci dit, dans les deux cas, la remise en cause de « fausses » équivalences fonctionnelles, établies au niveau intermédiaire sur la base de la LS, ne s'effectue qu'au niveau avancé.

Une fois que les structures morphosyntaxiques de la LC sont maîtrisées et que les apprenants semblent bien avoir identifié les moyens adéquats pour exprimer les trois configurations temporelles, il leur reste à choisir entre plusieurs moyens disponibles et acceptables en LC pour être en conformité avec les préférences des locuteurs natifs. À ce niveau nous avons constaté deux tendances complémentaires, concernant de contextes différents :

3. d'une part, la tendance à reproduire en LC la DISTRIBUTION préférentielle des types de moyens utilisés en LS. Cet effet est visible dans le contexte de *continuation* (suremploi de *continuer à/de* en français L2) et d'*itération* (sous-emploi de *re-* en français L2 et suremploi de *ri-* en italien L2) ;
4. d'autre part, la tendance à remettre en cause des ÉQUIVALENCES LEXICALES (pourtant correctes) établies au niveau précédent : par une sorte d'hyper-correction, les apprenants peuvent éviter des structures ressenties comme trop proches de la LS (effet en miroir du point 2). Cet effet est plus manifeste dans le cas de la *restitution*, où le marquage concerne surtout un choix de lexèmes : au niveau avancé, les marquages en *ri-*, pourtant fréquents chez les locuteurs natifs de l'italien, diminuent chez les apprenants avancés d'italien en faveur de *tornare* ; en français L2, les occurrences de *retourner* (pourtant fréquent chez les locuteurs natifs du français) diminuent en faveur de la composition avec *re-*.

Le phénomène d'évaluation de l'apprenant sur la transférabilité de structures (Kellerman 1977, 1978), qui le pousse à hyperdifférencier LS et LC, semble donc concerner surtout le niveau lexical (choix entre plusieurs lexèmes disponibles pour la restitution), tandis que le choix entre types différents de moyens reflète plutôt la LS.

L'observation des micro-systèmes mis en place en L2 pour exprimer les configurations temporelles analysées ne donne pas des résultats clairs pour tous les contextes. Par ailleurs, il serait utile de contraster les apprenants de ces deux langues romanes avec des apprenants ayant une LS typologiquement différente,

17. L'étude de Benazzo *et al.* (2004) confirme l'apparition tardive de *toujours* continuatif chez d'autres apprenants, notamment des polonophones, bien que les natifs polonais utilisent, dans ce même contexte, un adverbe fonctionnellement équivalent à *toujours*, marquant à la fois la continuation et l'habitude. Dans ce cas on ne peut pas invoquer l'influence de la LS. Son emploi tardif chez les polonophones refléterait plutôt la tendance à employer *toujours* uniquement pour sa fonction prototypique de marquage de l'habitude.

afin de mieux évaluer l'effet de facilitation dont jouissent sans doute les premiers face aux phénomènes développementaux qu'on suppose valables indépendamment de la LS. Nos résultats permettent cependant d'affirmer que le transfert de structures, pourtant similaires dans les deux langues en contact, ne se fait pas de manière automatique, mais il semble infléchi par les facteurs suivants :

1. *la nature linguistique des moyens* : les moyens morpho-syntaxiques résistent au transfert plus que les moyens lexicaux. On peut voir là l'action du développement général du lecte de l'apprenant, mais probablement aussi l'effet des attentes des apprenants concernant le degré de transférabilité des structures ;
2. *la fréquence des structures en LS* : les moyens les plus fréquents (= prototypiques) en LS sont transférés plus que les moyens moins fréquents. Ainsi, la périphrase continuative est plus répandue chez les apprenants italiens de français L2 par rapport aux apprenants français de l'italien L2, aussi bien dans le groupe intermédiaire que dans le groupe avancé ; le marquage par préfixation est plus précoce et plus fréquent chez les apprenants français de l'italien L2 par rapport aux apprenants italiens du français L2 ;
3. *la présence d'une correspondance structurelle en LC*. Une structure de LS qui trouve une correspondance en LC peut se traduire en un suremploi de cette structure, encore visible au niveau avancé (*encore* et *continuer à* pour la continuation en français L2 ; *ri-* pour l'iteration en italien L2), tandis que le transfert d'une structure pour un emploi qui n'a pas de correspondant en LC se réduit au niveau avancé (*sempre* pour la continuation en italien L2).

La discussion de nos résultats, à la lumière des multiples facteurs qui semblent contraindre l'influence d'une langue connue sur la langue à apprendre, pourtant proche, reconferme l'écart entre les prévisions de l'analyse contrastive (identification de ce qui est potentiellement transférable) et ce qui est effectivement transféré par l'apprenant. C'est la complexité du phénomène du transfert qui en fait un sujet de recherche toujours d'actualité !

Références

- Amiot, Dany. 2002. « *Re-* préfixe aspectuel ? ». V. Lagae, A. Carlier, C Benninger (éds), *Temps et Aspect : de la grammaire au lexique. Cahiers Chronos* 10, 1-20.
- Apothéloz, Denis. 2005. « *Re-* et les différentes manifestations de l'itérativité ». *Pratiques* 125-126, 48-71.
- Baroni, Marco. 2007. « *Il sensi di ri-* : un'indagine preliminare ». R. Maschi *et al.* (a cura di), *Miscellanea di studi linguistici offerti a Laura Vanelli da amici e allievi padovani*. Udine : Forum, 163-171.
- Benazzo, Sandra ; Dimroth, Christine ; Perdue, Clive ; Watorek, Marzena. 2004. « Le rôle des particules additives dans la construction de la cohésion discursive en langue maternelle et en langue étrangère ». *Langages* 155, 76-105.
- Bertinetto, Pier Marco. 1991. « *Il verbo* ». L. Renzi, G. Salvi, A. Cardinaletti (a cura di), *Grande Grammatica Italiana di Consultazione*, vol. II. Bologna : Il Mulino, 13-161.
- Bono, Mariana. 2010. « L'influence de langues non maternelles dans l'acquisition du SN en espagnol L3 ». *Language, Interaction and Acquisition* 1: 2, 251-275.
- Borillo, Andrée. 1984. « La négation et les modifieurs temporels : une fois de plus encore ». *Langue Française* 62, 37-58.

- De Angelis, Gessica. 2007. *Third or Additional Language Acquisition*. Clevedon : Multilingual Matters.
- Dimroth, Christine ; Andorno, Cecilia ; Benazzo, Sandra ; Verhagen, Josje. 2010. "Given claims about new topics. How Romance and Germanic speakers link changed and maintained information in narrative discourse". *Journal of Pragmatics* 42 : 3328-3344.
- Eckman, Fred. 1996. "A functional-typological approach to second language acquisition theory". W. Ritchie, T.K. Bhatia (eds.), *Handbook of Second Language Acquisition*. San Diego : Academic Press, 195-211.
- Ellis, Rod. 1994. *The Study of Second Language Acquisition*. Oxford : OUP.
- Franckel, Jean-Jacques. 1989. *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève, Paris : Droz.
- Giacalone Ramat Anna ; Crocco Galeas, Grazia (eds.) 1995. *From Pragmatics to Syntax. Modality in Second Language Acquisition*. Tübingen : Narr.
- Givón, Talmy. 1979. *On Understanding Grammar*. New York : Academic Press.
- Jarvis, Scott ; Pavlenko, Aneta. 2007. *Crosslinguistic Influence in Language and Cognition*. London : Routledge.
- Kellerman, Eric. 1977. "Towards a characterisation of the strategy of transfer in second language learning". *Interlanguage Studies Bulletin* 21 : 58-145.
- Kellerman, Eric. 1978. "Giving learners a break: native language intuitions about transferability". *Working Papers in Bilingualism* 15 : 59-92.
- Kellerman, Eric. 1979. « La difficulté, une notion difficile ». *Encrages*, n° spécial : 16-21.
- Klein, Wolfgang ; Perdue, Clive. 1992. *Utterance Structure. Developing Grammars Again*. Benjamins : Amsterdam.
- Klein, Wolfgang ; Perdue, Clive. 1997. "The basic variety, or: Couldn't natural language be much simpler". *Second Language Research* 13, 301-347.
- Klein, Wolfgang ; von Stutterheim, Christine. 1991. "Text structure and referential movement". *Sprache und Pragmatik* 22, 1-32.
- Lambert, Monique ; Carroll Mary ; von Stutterheim, Christine. 2008. « Acquisition en L2 des principes d'organisation de récits spécifiques aux langues ». *Acquisition et interaction en langue étrangère* 26, 11-50.
- Mosegaard, Hansen, Maj-Britt. 2002. « La polysémie de l'adverbe *encore* ». *Travaux de Linguistique* 44, 143-165.
- Mosegaard, Hansen, Maj-Britt. 2004. « La polysémie de l'adverbe *toujours* ». *Travaux de linguistique* 49 : 2, 39-55.
- Odlin, Terence. 2003. "Cross-linguistic influence". C.J. Doughty, M.H. Long (eds.), *The Handbook of L2 Acquisition*. London: Blackwell, 436-486.
- Ringbom, Håkan. 1992. "On L1 transfer in L2 comprehension and L2 production". *Language Learning* 42, 85-112.
- Ringbom, Håkan ; Jarvis, Scott. 2009. "The importance of cross-linguistic similarity in foreign language learning". M.H. Long, C.J. Doughty (eds.), *The Handbook of Language Teaching*. London: Blackwell, 106-118.
- Riegel, Martin. et al. 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- van der Auwera, Johan. 1993. "Already and still : beyond duality". *Linguistics and Philosophy* 16, 613-653.
- Vegnaduzzo, Milena. 2000. "Ancora and additive words". A. Alexiadou, P. Svenonius (eds.), *Adverbs and Adjunction*. Potsdam: Institut für Linguistik, Universität Potsdam (Linguistics in Potsdam 6), 177-200.

Marqueurs discursifs connectifs chez des locuteurs de L2 très avancés : le cas de *alors* et *donc* en français et de *entonces* en espagnol

Lars FANT et Victorine HANCOCK

Introduction

Cet article concerne un certain nombre de marqueurs discursifs chez des locuteurs de français L2 et d'espagnol L2. Plus précisément, il s'intéresse aux fonctions contextuelles que ces marqueurs peuvent remplir. Pour quelle raison notre attention porte-t-elle sur l'emploi des marqueurs discursifs (MD) ? Les dernières années ont connu un intérêt croissant pour les études des marqueurs pragmatiques en linguistique (p. ex. Mosegaard Hansen 1998, Jucker & Ziv 1998, Aijmer 2002, Drescher & Frank-Job 2006, Fischer 2006), notamment dans le domaine contrastif. En même temps, le champ des MD chez les locuteurs parlant une langue seconde, en particulier concernant les locuteurs très avancés ou quasi natifs est toujours peu exploité. À un niveau d'acquisition très avancée, le locuteur est censé maîtriser diverses fonctions pragmatiques et interactionnelles dans la communication. Pouvoir dans une conversation interpréter et utiliser les MD d'une manière appropriée à la situation, constitue une partie centrale de la compétence discursive en L2.

Les études empiriques sur l'influence translinguistique et contrastives récentes (v. p. ex. Aijmer & Simon-Vandenberg 2006 ; Lauwers *et al.* 2010) montrent que les équivalences fonctionnelles des MD entre deux langues sont peu transparentes ou évidentes, ce qui indique la mesure de la complexité rencontrée par un locuteur en L2. On comprend donc la nécessité d'approfondir les études en L2 dans ce domaine. Les MD comportent un emploi élaboré et sophistiqué en soi et de plus leur emploi est peu enseigné dans le cadre éducatif d'un L2, c'est-à-dire qu'ils sont acquis de façon implicite ou spontanée. Il n'est donc pas étonnant si le domaine des MD constitue un obstacle ou une zone fragile dans l'acquisition d'une L2. Ce domaine pourrait ainsi être pertinent pour la caractérisation de l'usage du locuteur non natif (LNN) très avancé.

Pourquoi avons-nous choisi d'analyser les marqueurs français *alors*, *donc* et le marqueur espagnol *entonces* ? Les MD étudiés ici sont parmi les plus fréquents dans les deux langues et jouent un rôle important pour la cohésion discursive en L1. Tous les trois ont la propriété importante en commun d'être des adverbes anaphoriques (temporels ou inférentiels), à partir desquels des emplois discursifs semblent dérivés à travers le temps. Ils sont employés, dans la conversation quotidienne, principalement comme des MD ayant des fonctions *métadiscursives* et référant aux sources évidentielles. Les exemples (1) et (2) montrent l'emploi de *alors* et *entonces*, dans la fonction de base temporelle (1) et dans l'emploi dérivé discursif (2).

- (1) Le 12 décembre 2008 elle fit la connaissance de Martin. Elle venait *alors* de célébrer son trentième anniversaire.
El 12 de diciembre de 2008 conoció a Martin. Ella acababa de cumplir *entonces* 30 años.
- (2) Tu viens me chercher à 11 heures et quart, *alors*?
¿Me pasas a recoger a las 11 y cuarto, *entonces*?

L'emploi des trois marqueurs dans leurs langues respectives se recoupe partiellement, ce que nous allons vérifier dans les sections qui suivent.

Cette étude se met donc pour objectif de caractériser l'usage très avancé des MD *alors*, *donc* et *entonces* en L2 par rapport aux locuteurs natifs de français et d'espagnol. La langue maternelle des locuteurs de l'étude est le suédois.

1. La sémantique des trois marqueurs étudiés

Nous venons de constater que *alors*, *donc* et *entonces* ont des propriétés en commun. Pourtant, il y a aussi des différences entre les trois. *Alors* et *donc*, en particulier, ont un sémantisme inhérent qui diffèrent l'un de l'autre, et l'un ne peut pas toujours remplacer l'autre. Le sens de base prototypique de *alors* est temporel, et articule deux événements avec un rapport de simultanéité ou de successivité ('à ce moment'). *Donc*, quoiqu'historiquement porteur de sens temporel¹, est aujourd'hui passé à l'expression d'une relation de causalité ('pour cela', 'pour cette raison') entre deux événements successifs ou deux faits donnés en même temps (*B ne l'a pas lu, donc il ne peut rien dire*) et permet aussi d'inférer un fait d'un autre fait. *Alors* seul, mais pas *donc*, peut être employé comme un marqueur conditionnel (*[si...]* 'dans ce cas-là'). *Alors*, de l'autre côté, est moins souvent utilisé que *donc* pour exprimer une relation de cause.

Le marqueur espagnol *entonces*, bien que ce soit un adverbe temporel anaphorique, peut avoir une référence conditionnelle aussi bien que causale, et correspond donc, au moins partiellement, aux deux marqueurs français. Les trois marqueurs peuvent être utilisés pour exprimer une *relation* vaguement inférentielle qui pourrait être paraphrasée par 'vu cette situation', 'par ceci', 'pour ça'. Cependant, un certain nombre de cas des marqueurs ne sont pas anaphoriques du tout – voir exemples (3) à (5) ci-dessous –, et ne portent pas dans ce cas de référence temporelle, conditionnelle ou circonstancielle (Mosegaard Hansen 1998, Hybertie 1996, Martín Zorraquino & Montolío 1998, Martín Zorraquino & Portolés 1999).

Dans les exemples (3)-(5) nous voyons des cas non anaphoriques des trois marqueurs, tirés du corpus :

- (3) y nos vinimos a Santiago↑/ porque a mí me salió: un trabajo que pa mí era más difícil encontrar trabajo [I: ya] *entonces* por mí- porque yo soy diseñadora textil y mi marido es diseñador gráfico *entonces* (Life : Moni LN)
(et nous sommes partis pour Santiago / parce que j'ai eu un poste, parce que c'était plus facile pour moi de trouver un travail, *donc* [I : ah bon] vue que je... parce que je suis designer textile et mon mari est designer graphique *alors*)
- (4) euh je me permettais de vous contacter en fait / car j'aurais souhaité prendre deux jours de congé la semaine prochaine euh jeudi et vendredi *donc*. et je voulais savoir s'il était possible *donc* de m'absenter ces deux jours *donc* prendre deux jours de congé jeudi et vendredi *donc* la semaine prochaine

1. On s'accorde à faire dériver *donc* du latin *dum*, particule temporelle (Hybertie 1996).

(Boss : Christian LN)

(5) Maribel : *alors* est-ce que ce serait possible ?

Chef : vendredi vendredi pas prochain j'espère

Maribel : euh mais si vendredi prochain justement. *alors* je sais que vous comptez vraiment que je sois là pour pour la réunion. est-ce qu'on pourrait décaler cette réunion pour le lundi d'après ? (Boss : Maribel LN)

Les emplois montrés en (3)-(4) seront explicités et discutés plus amplement dans les sections qui suivent.

2. La pragmatization des MD en L1 et en L2

Nous partons, dans notre définition de la *pragmatization*, tout d'abord de la *pragmatization diachronique* des marqueurs discursifs. Il s'agit par là du processus diachronique par lequel une unité linguistique lexicale ou grammaticale acquiert des fonctions pragmatiques (textuelles et métacommunicatives). La sémantique des unités dérivées est souvent plus abstraite et leur fonction plus contextualisée que celle de l'item original. Les travaux dans ce domaine sur le développement de la polysémie des marqueurs discursifs en anglais et français sont nombreux. Les études traitent de la théorie de la pragmatization ainsi que du développement et de la polysémie des marqueurs individuels (p. ex. Traugott 1995, Erman & Kotsinas 1993, Mosegaard Hansen & Rossari 2005, Dostie 2004 ; Dostie & Pusch 2007, Vincent 2005, Drescher & Frank-Job 2006). Ce processus de changement sémantique à travers le temps est aussi censé être associé à un certain nombre d'autres propriétés, comme

- unidirectionnalité,
- élargissement de la portée de l'item,
- changement de position ou détachement syntaxique,
- réduction phonologique.

La pragmatization des MD peut ainsi être décrite comme un processus suivant un *continuum* allant d'un rôle propositionnel de l'item, vers des fonctions textuelles et au bout duquel on trouve les marqueurs discursifs. De manière condensée, ce développement d'un item peut être résumé ainsi : rôle propositionnel > rôle textuel > rôle métacommunicatif.

Nous utilisons, dans cet article, la notion de pragmatization de façon métaphorique, référant à la genèse de différentes valeurs pragmatiques et la polysémie d'un adverbe en L2.

3. Hypothèses concernant l'emploi des adverbes en L2

Les études antérieures peu nombreuses (en particulier sur les niveaux très avancés) sur l'emploi des MD en L2 semblent montrer que l'emploi textuel des locuteurs non natifs (LNN) n'est pas le même que chez les locuteurs natifs (LN), en raison d'une « distance pragmatique » (v. distance sémantique) entre les deux langues, non perçue par les LNN (Romero Trillo 2002). Ce manque de distance perçue serait surtout dû à une exposition non suffisante à la langue cible. L'exposition non suffisante ne permet pas à l'apprenant de saisir toute la variation pragmatique qui existe dans une langue naturelle, et une *fossilisation pragmatique* se produit. Cependant, les LNN de notre corpus sont des résidents en France et au Chili respectivement depuis 5 à 15 ans. Il nous semble alors

qu'on puisse supposer qu'ils auraient avancé sur l'échelle de la *pragmaticalisation* en ce qui concerne la perception et la production par rapport aux apprenants qui n'ont pas vécu dans un pays de la langue cible. Nous aurons donc deux possibilités principales à examiner dans le corpus : la première possibilité est « l'hypothèse nulle », qui consiste à supposer que les deux groupes de locuteurs, LN et LNN, ne diffèrent pas concernant le degré de *pragmaticalisation*, et que les LNN se seraient approprié la distance pragmatique. Selon la seconde possibilité, les deux groupes de locuteurs diffèrent dans leur emploi des marqueurs, et le LNN opte pour un emploi plus « conservateur » sur l'échelle de la *pragmaticalisation* que le LN.

Les deux groupes de locuteurs pourraient se distinguer, l'un de l'autre, du point de vue *qualitatif* : les LNN du corpus analysé se limiteraient donc aux emplois anaphoriques des adverbes tandis que les LN emploieraient toute la gamme des possibles fonctions anaphoriques et non anaphoriques. Les locuteurs pourraient aussi diverger du point de vue *quantitatif* : les LNN et les LN auraient alors une répartition différente entre les différentes catégories et sous-catégories de fonctions pragmatiques. L'analyse quantitative pourrait ainsi donner une réponse à la question si les LNN sous-emploient, suremployent ou emploient au même taux de fréquence les marqueurs que les LN.

On pourrait aussi avancer à propos de l'emploi des marqueurs en L2, que les fonctions qui ont des équivalences directes en L1 seraient suremployées, tandis que les emplois de la langue cible sans correspondance directe en L1 seraient plutôt sous-employés. Ces questions seront examinées dans les sections qui suivent.

4. Corpus

Nous avons enregistré deux activités dans les deux langues. (1) D'une part l'activité « Boss », c'est-à-dire un jeu de rôle en forme d'appel téléphonique. Il s'agit pour le LNN d'appeler son patron pour demander deux jours de congé en raison du mariage de la sœur du LNN. Malheureusement, le mariage coïncide avec une réunion de travail importante (durée environ 10 minutes). (2) La deuxième activité « Life » est une interview (semi-dirigée) avec l'informant, à qui il est demandé de se présenter. L'informant parle de sa formation, son activité professionnelle, ses loisirs etc. (durée environ 20 minutes).

Au total participent 40 informants : 10 locuteurs natifs et 10 locuteurs non natifs de français (région parisienne), ainsi que 10 locuteurs natifs et non natifs d'espagnol (Santiago de Chili). Les participants non natifs sont des locuteurs très avancés, immergés dans la société de la langue cible.

Dans Le Tableau 1 et 2 nous présentons le nombre de mots du corpus francophone et hispanophone, avec le nombre d'occurrences et la fréquence des marqueurs. Au total sont enregistrés en français 33974 mots de LNN et 34559 mots de LN. En espagnol nous avons enregistré 31871 mots de LNN et 26356 mots de LN.

	Boss		Life	
	LNN	LN	LNN	LN
Nombre de mots	5996	6492	27978	28067
Nombre d'occurrences de <i>alors</i>	19	20	35	30
Nombre d'occurrences de <i>donc</i>	40	93	182	430
<i>Alors</i> /1000 mots	3,2	3,1	1,2	1,1
<i>Donc</i> / 1000 mots	6,7	14,3	6,5	15,3

Tableau 1. Le corpus francophone

	Boss		Life	
	LNN	LN	LNN	LN
Nombre de mots	4579	4086	27292	22270
Nombre d'occurrences de <i>entonces</i>	32	18	159	175
<i>Entonces</i> /1000 mots	7,0	4,4	5,8	7,9

Tableau 2. Le corpus hispanophone

Une première observation faite à partir des Tableaux 1 et 2 est que les LNN et LN produisent grosso modo les mêmes fréquences, en ce qui concerne *alors* (3,2 vs 3,1 et 1,2 vs 1,1 / 1000 mots) et *entonces* (7,0 vs 4,4 et 5,8 vs 7,9 / 1000 mots), tandis que pour *donc*, les LN produisent environ deux fois plus que les LNN pour les deux activités (14,3 vs 6,7 et 15,3 vs 6,5 / 1000 mots).

5. Résultats

5.1 Les catégories des MD étudiés

Nous entamons dans cette section notre analyse discursive des adverbes, sur des exemples tirés du corpus. Nous nous basons sur des catégories élaborées empiriquement, avec comme point de départ les études de Mosegaard Hansen (1998), Hybertie (1996) et Martín Zorraquino & Portolés (1999).

Avant de commencer notre analyse qualitative du corpus, nous présenterons d'abord nos catégories. Rappelons et précisons les hypothèses que nous avons avancées dans la section ci-dessus. Nos prédictions portent donc sur le placement de l'emploi de LNN des marqueurs sur l'échelle pragmatique. Un placement en bas sur cette échelle veut dire que le marqueur est proche de l'adverbe prototype anaphorique et articule une relation temporelle (*alors*, *entonces*), causale (*alors*, *donc*, *entonces*) ou conditionnelle (*alors*, *entonces*). Si, par contre, l'emploi de l'adverbe a avancé sur l'échelle, il y a affaiblissement de la référence anaphorique, l'adverbe joue un rôle énonciatif et il devient progressivement un marqueur discursif. Un degré bas sur l'échelle pragmatique comporte aussi un emploi intra-phrastique, tandis que une position à l'autre bout du continuum

implique un emploi extra-phrastique, en accord avec l'idée de l'isolement syntaxique, indice de pragmatization (voir ci-dessus § 3). Le parcours pragmatique peut être ébauché de façon suivante :

Adverbe anaphorique intra-phrastique →
 connecteur préverbal anaphorique →
 connecteur préverbal à référence anaphorique faible →
 connecteur préverbal non anaphorique →
 marqueur non anaphorique et évidentiel extra-phrastique

Figure 1. Parcours de pragmatization

Nos catégories qui sont censées refléter des degrés sur le continuum pragmatique sont morphosyntaxiques, sémantiques (anaphoriques ou non anaphoriques) et pragmatiques. Voici les sous-divisions des catégories :

- Catégories morphosyntaxiques
 - (A) Intra-phrastique (Adverbe, adverbe explétif)
 - (B) Extra-phrastique (Connecteur préverbal, particule/incise modale)
- Catégories sémantiques
 - (A) Relation temporelle
 - (B) Relation conditionnelle
 - (C) Relation causale
 - (D) Relation à référence anaphorique vague (« étant donné ces circonstances »)
 - (E) Relation non anaphorique

Les sous-catégories A-E, à l'intérieur de chaque catégorie, s'excluent mutuellement. Les marqueurs ont, outre leur contenu sémantique, développé des fonctions pragmatiques spécifiques :

- Catégories pragmatiques
 - (A) Discursive
 - Reformulative :
 - Conclusive (du particulier au général / concret à l'abstrait)
 - Spécifiant (du général au particulier)
 - Renouant : le locuteur reprend le fil d'une séquence de discours après une digression
 - (B) Interactionnelle : régulateur des tours de parole

5.2 Catégories morphosyntaxiques

Voici des exemples du corpus des catégories morphosyntaxiques. Commençons par montrer l'adverbe en tant que marqueur intra-phrastique (6)-(7). Le marqueur est en général dans ce cas intonativement appuyé :

- (6) Adverbe intra-phrastique
 c'est le jeudi en fait. [Chef : ah bon] oui *et donc* comme y a toute ma famille qui descend de Suède / je peux pas non plus me permettre de / d'arriver en retard (Boss : Saga LNN)

- (7) Adverbe explétif intra-phrastique
 si yo quisiera buscar alguna cosa y hay alguna referencia que esté inscrita en latín↑ / *como es una lengua clásica entonces* abre un poco una ventana a una parte del pasado (Life : Nica LN)
 ('si je veux chercher quelque chose qui est en latin, alors *parce que c'est une langue classique alors* ça ouvre un peu la fenêtre vers le passé')

Comme adverbe explétif (ou « non nécessaire »), dans (7), *entonces* introduit la proposition principale après une subordonnée (ici *causale*).

Les adverbes peuvent aussi être des connecteurs extra-phrastiques préverbaux, comme dans (8) et (9). Cette position entraîne une intonation non appuyée :

- (8) euh mais si vendredi prochain justement. *alors* je sais que vous comptez vraiment que je sois là pour pour la réunion (Boss : Maribel LN)
 (9) ben elle doit m'intéresser parce que je paye des taxes. *donc* c'est vrai que ça m'intéresse un peu de savoir où mon argent va (Boss : Sofia LNN)

Un autre emploi extra-phrastique est celui d'une particule modale, où le marqueur est post-posé au noyau verbal (10), mais il peut aussi être inséré comme « incise », ici à l'intérieur d'un groupe syntaxique (11) :

- (10) porque yo soy diseñadora textil y mi marido es diseñador gráfico *entonces*. (Life : Moni LN)
 ('parce que je suis designer textile et mon mari est designer graphique *alors / donc*')
 (11) c'est pour ça que moi je m'attendais plus à un meeting *donc* avec des questions précises à aborder suite aux débuts de la collaboration. (Boss : Sophia LNN)

5.3 Catégories sémantiques

Illustrons maintenant les catégories sémantiques de notre analyse. Les relations anaphoriques peuvent être, nous l'avons mentionné ci-dessus, de nature temporelle (12), conditionnelle (13) ou causale / inférentielle (14). L'intonation est en général appuyée :

- (12) oui tout à fait, j'y ai pensé, je... voilà je suis désolée je pourrais euh pas être présent *alors*. (Boss : Laïla LNN)
 (13) por ejemplo si uno es experto en: cardiología/ en: el corazón [I: ya->] *entonces* va y va donde el doctor y le le muestra los los: las cosas nuevas (Life : Moni LN)
 ('par exemple si quelqu'un est expert en cardiologie, en ce qui concerne le cœur [I : oui] *alors* on va et on va chez le docteur et et montre les nouveautés')
 (14) si yo quisiera buscar alguna cosa y hay alguna referencia que esté inscrita en latín↑ [...] *como es una lengua clásica entonces* [I: sí] abre un poco una ventana a una parte del pasado (Life : Nica LN)
 ('si je veux chercher quelque chose qui est en latin, alors parce que c'est une langue classique *alors* ça ouvre un peu la fenêtre vers le passé')

Dans l'exemple (15) il est question d'une référence vaguement anaphorique. Cette relation peut être inférée en liant les deux énoncés, dans l'échange, *ça vous fait partir disons en milieu de / de journée* et *c'est vraiment dommage que ça tombe / vraiment là en même temps*. Le pronom *ça* réfère dans les deux énoncés à la situation, à savoir que l'employé demande un congé en même temps qu'une réunion de travail aura lieu. *Alors* peut dans (15) être paraphrasé par 'étant donné cette situation' :

(15) Chef : est-ce qu'on peut faire comme ça ? ça vous ça vous fait partir disons en milieu de / de journée.

V : oui / mm

Chef : vous êtes pas très enthousiaste

V : oui/ *alors* c'est vraiment dommage que ça tombe / vraiment là en même temps (Boss : Vanja LN)

L'exemple (16) montre un cas où le marqueur n'est porteur d'aucune référence anaphorique. Au contraire, *donc* se trouve à la transition vers un nouveau thème ou sous-thème (les heures des trains), et en constitue la charnière.

(16) B : la réunion qui a lieu vendredi c'est ça ?

Chef : voilà ouais. c'est à onze heures.

B : d'accord *donc* effectivement y a des trains qui partent toutes les heures de Marseille à partir de cinq heures et demi (Boss : Benjamin LN)

5.4 Catégories pragmatiques

Les trois types de fonctions pragmatiques est la *conclusive*, *spécifiante* et *renouante*. Les deux premiers emplois servent à marquer des reformulations. Dans la fonction conclusive, le locuteur reformule le premier énoncé, mais d'une façon plus générale ou condensée (17) : *notre dossier est béton* (= solide) est reformulé en *il n'y pas vraiment de problème*.

(17) eux ce qu'ils veulent c'est de voir justement si on est prêt à accepter également leurs conditions ou pas. euh mais notre dossier il est béton. *donc* à partir de là je pense qu'il y a pas de so- y a pas vraiment de problème (Boss : Berthe NS)

La reformulation spécifiante sert à donner plus de détails et à préciser l'énoncé antécédent (18). Il ne s'agit pas seulement dans (18) d'*avoir une maison*, mais pour un jeune couple de réaliser leur rêve de fonder une famille, ou comme le dit le locuteur de *créer un foyer*.

(18) et puis pendant un moment j'avais un projet. c'était de si on allait si on vivait à la campagne c'était de : / d'*avoir une maison alors* en fait de de créer un foyer plus ou moins (Life : Berthe NS)

La fonction *renouante* introduit un retour au fil du discours après une interruption ou une digression de la part du locuteur, comme dans (19) où le locuteur s'interrompt pour répondre à ce qu'a dit l'interlocuteur et reprend le fil par *entonces*. Il s'agit d'un emploi structuré du discours :

(19) *sí/ sí lo sé/ entonces lo que yo estaba pensando que a lo mejor podíamos e preparar esa reunión ANtes* (Boss : Nany LNN)

(oui oui je sais / *alors* ce que je pensais c'était que nous pourrions peut-être préparer cette réunion en avance)

Les fonctions *interactionnelles* sont des *demandes de confirmation* (*feedback claimers*) et des *régulateurs des tours de parole*. Dans l'exemple (20), le locuteur sollicite un consensus de la part de l'interlocuteur et ajoute à la fin de son énoncé *entonces* :

(20) *perfecto estamos de acuerdo así entonces* (Boss : Stig LNN)

(très bien on est d'accord comme ça *alors*)

La fonction régulatrice d'*introduceur de parole* (21) apparaît typiquement quand un locuteur a eu la parole par une question ou a été invité à prendre la parole :

- (21) I : est-ce que tu te sens plus critée # critiquée pardon / ou eu : h observée dans la rue qu'en France ?
 M : eu:h *alors* disons que observée dans la rue / je me le sens davantage en France (Life : Mira LNN)

L'autre fonction régulatrice, celle de *garde-parole* (*turn-holder*) est souvent attestée après un *signal d'écoute* (*feedback signal*) de l'interlocuteur :

- (22) hay niños que de repente // quieren ir aunque nacen en otro país quieren ir y se sienten más e: / en casa en Suecia no↑ [I: claro] *entonces* yo decía que tiene que saber hablar más o menos para defenderse. (Life : Tina LNN)
 ('Il y a des enfants qui veulent peut-être partir / même s'ils sont nés dans un autre pays ils veulent partir et ils se sentent plus chez eux en Suède n'est-ce pas [I : c'est sûr] *alors* j'ai dit qu'elle doit pouvoir parler de façon à peu près correct pour se débrouiller')

L'analyse morphosyntaxique, sémantique et pragmatique ont montré que les emplois à tous les niveaux sont attestés chez les deux groupes de locuteurs. Il n'y a donc pas ou peu de différences en ce qui concerne le répertoire des fonctions entre LN et LNN. Ayant constaté cette ressemblance au niveau qualitatif des marqueurs, nous nous focaliserons, dans la section suivante, sur les aspects quantitatifs du répertoire des fonctions.

6. Analyse quantitative des emplois des marqueurs

Dans cette section, nous allons considérer les différences quantitatives entre les deux groupes de locuteurs concernant la fonction de marqueurs. Nous avons fait l'hypothèse que les emplois des marqueurs seraient ou non différemment répartis entre les groupes. Si les LNN sont plus « conservateurs », ils seraient d'avantage placés à des stades plus bas sur l'échelle de la pragmatization que les LN. Selon la Figure 1 ci-dessus, les emplois anaphoriques et intra-phrastiques pourraient être interprétés comme plus « basiques » ou prototypiques en comparaison avec les emplois non anaphoriques et extra-phrastiques. On aurait alors une répartition comme dans la Figure 2 avec en bas de l'échelle les adverbes intra-phrastiques à référence anaphorique forte et de l'autre bout, les connecteurs extra-phrastiques non anaphoriques.

adverbe intra-phrastique —————→ connecteur extra-phrastique
 référence anaphorique forte → Pragmatization → référence non anaphorique

Figure 2

Nous nous attendons donc à trouver, chez les LNN, un suremploi concernant les adverbes intra-phrastiques et des liens anaphoriques, ainsi qu'un sous-emploi des connecteurs extra-phrastiques (et des liens non anaphoriques) si les groupes se distinguent quant au degré de pragmatization. Nous examinons dans les sections qui suivent, cette répartition aux trois niveaux linguistiques.

6.1 Catégories morphosyntaxiques

Nous regroupons ensemble les marqueurs intra-phrastiques d'un côté, et de l'autre côté les marqueurs extra-phrastiques, pour voir si la répartition sur les deux groupes de locuteurs diffère. Voici un rappel des catégories morphosyntaxiques :

- Marqueur intra-phrastique
 Adverbe (*et donc, et alors, y entonces*) A
 Adverbe explétif (*parce que/si... alors*) EXP
- Marqueur extra-phrastique
 Connecteur préverbale D
 Particule modale ; incise MP



Figure 3a. Groupes morphosyntaxiques : alors

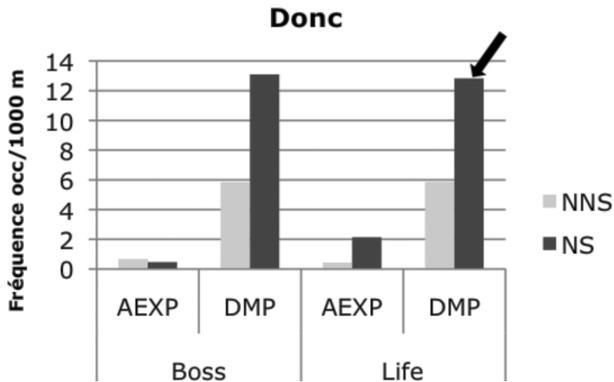


Figure 3b. Groupes morphosyntaxiques : donc

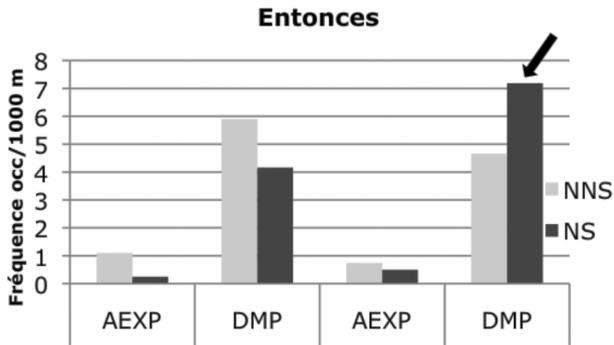


Figure 3c. Groupes morphosyntaxiques : entonces

Dans les Figures (3a)-(3c), nous voyons le résultat des calculs de la répartition pour *alors*, *donc* et *entonces* avec l'application du test χ^2 (seuil de signification de $p = 0.05$). Nous comparons donc la répartition entre marqueur intra-phrastique (A et EXP mergés) et marqueur extra-phrastique (D et MP mergés) dans les groupes de LNN (NNS) et LN (NS). Quelles différences pouvons-nous discerner ? Pour *alors* (Figure 3a) il y a une tendance (activité « Boss ») chez les LNN à employer davantage de *alors* intra-phrastique ($p = 0.06$). Pour *donc* et *entonces* (Figure 3b, 3c), il y a une différence significative (activité « Life ») entre LNN et LN (flèches), qui montre que les LN emploient plus de marqueurs extra-phrastiques (*donc* : $p = 0.01$; *entonces* : $p = 0.03$).

En conclusion, au niveau morphosyntaxique, 2 tests χ^2 sur 6 ont montré une différence entre les groupes de locuteurs, et 1 test a été très proche du seuil. À l'exception de la tendance de la Figure 3c (activité « Boss »), qui est l'opposée (LNN emploient plus de DMP), l'hypothèse testée semble plutôt corroborée.

6.2 Catégories sémantiques

Considérons maintenant le niveau sémantique, pour voir si notre hypothèse peut être vérifiée. Les fonctions A-C (temporelle, conditionnelle et causale) sont fusionnées en un seul groupe ayant un lien anaphorique fort avec le discours antécédent (SCC : *strong anaphoric co-reference*). Notre hypothèse sur la répartition des emplois porte donc sur les catégories suivantes (voir Figures 4a-4c) :

Lien anaphorique fort (relation temporelle, conditionnelle, causale)	SCC
Lien anaphorique vague (« vu ces circonstances »)	CC
Non anaphorique	NC

Nous comparons par les tests χ^2 l'emploi *anaphorique fort* (SCC) et *non anaphorique* (NC). Nous nous attendons à ce SCC soit suremployé, et l'emploi non anaphorique sous-employé par le LNN. Dans les Figures (4a) et (4b), les résultats des deux activités sont fusionnés dans les graphes, en raison de la tendance qui est la même. *Alors* (Figure 4a) montre une différence significative pour « Life » ($p = 0.03$), et proche du seuil pour « Boss » ($p = 0.07$). *Donc* (Figure 4b) montre une différence significative pour « Boss » ($p = 0.02$) et proche du seuil pour « Life » ($p = 0.06$). En ce qui est de *entonces*, « Life » montre une différence significative ($p = 0.00002$).

En résumé, trois tests χ^2 se sont avérés significatifs, et deux tests très proches du seuil, sur six au total. Il n'y a pas, au niveau sémantique, des tendances opposées à notre hypothèse. Nous n'avons pas suffisamment de preuves pour rejeter l'hypothèse « nulle » sans réserve, mais les tendances indiquent qu'il y a des différences réelles quant au degré de pragmatization entre LNN et LN.

6.3 Catégories pragmatiques

Finalement, nous verrons comment les catégories pragmatiques se répartissent entre les groupes de locuteurs (Figures 5 et 6). La Figure 5 montre les fonctions pragmatiques reformulatrices, *conclusive* (CL) et *spécifiante* (SP) ainsi que la fonction *renouant* (RS). Ce n'est qu'avec *donc* que ces catégories ont une importance quantitative, bien que nous ayons vu (18 ci-dessus) un exemple de *alors* dans la fonction *spécifiante*. Dans « Boss », *donc* semble sous-employé comme CL chez les LNN et dans « Life », la fonction SP semble sous-employée par rapport aux LN. Ce résultat est en accord avec nos observations, qui indique

que les LN ont tendance à élaborer davantage leur discours par des reformulations. La fonction *renouant* (RS) n'est pas du tout employée par les LNN, dans aucune des activités, mais elle est peu employée chez les LN aussi. La présence de RS attestées chez les LN est pourtant intéressante, et pourrait indiquer une compétence à se déplacer entre les différents plans du discours que le LNN ne possède pas.

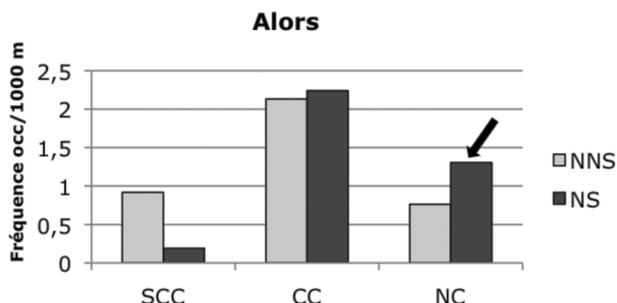


Figure 4a. Groupes sémantiques : alors

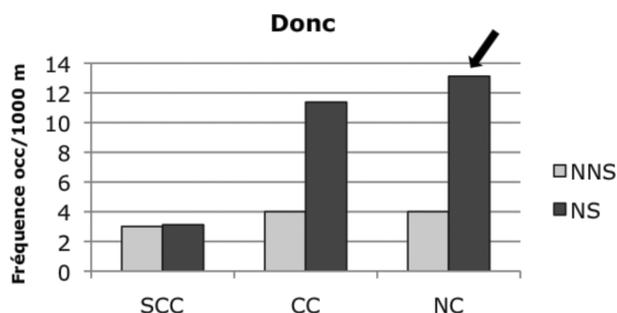


Figure 4b. Groupes sémantiques : donc

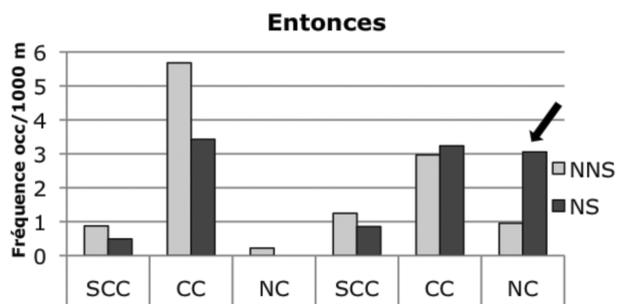


Figure 4c. Groupes sémantiques : entonces

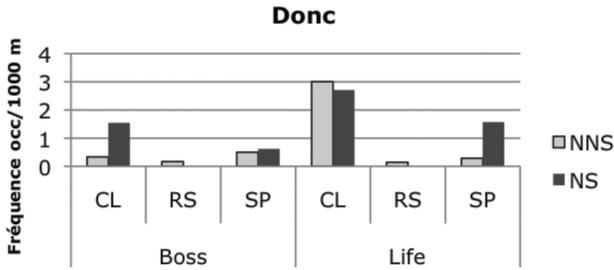


Figure 5. Catégories pragmatiques (discursives) : donc

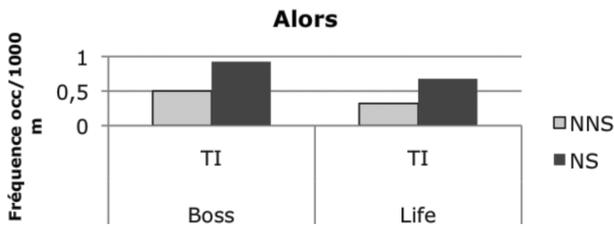


Figure 6. Catégories pragmatiques (interactionnelles) : alors

Reste à commenter l'analyse des fonctions interactionnelles, qui règlent le changement des tours de parole dans la conversation. Les trois marqueurs jouent un rôle dans la fonction de *garde-parole* (*turn-holder*), mais les différences entre LNN et LN ne semblent pas importantes (un certain sous-emploi chez les LNN peut être observé). Une tendance nette, cependant, est constatée quant à l'emploi de *alors* comme *introduceur de parole* (*Turn-initial* = TI), fonction qui semble sous-employée chez les LNN (Figure 6) dans les deux activités. Une autre tendance discernée est que les LNN semblent suremployer *alors* et *entonces* dans la fonction interactionnelle *demande de confirmation* (exemple 20 ci-dessus), dans « Boss ». Une explication de cette observation pourrait être que le L1 suédois possède une équivalence directe dans le marqueur très fréquent *då*, employé dans ce même contexte. À ce niveau linguistique, le nombre d'occurrences est trop limité pour permettre des calculs statistiques.

7. Synthèse

Dans cet article, nous avons analysé les emplois des adverbes *alors*, *donc* et *entonces* dans deux activités semi-spontanées des locuteurs très avancés en L2. L'objectif a été d'évaluer les emplois à plusieurs niveaux linguistiques sur une échelle de pragmatization, par rapport aux locuteurs natifs. L'évaluation a été à la fois qualitative et quantitative : nous avons voulu non seulement cerner les fonctions des MD, mais aussi analyser la répartition proportionnelle des différentes fonctions entre LNN et LN. Cette dernière analyse s'est avérée fructueuse, étant donné que les LNN maîtrisent en principe, du point de vue qualitatif, les mêmes emplois que les locuteurs natifs de l'étude. En effet, notre étude quantitative des trois adverbes montre que la répartition proportionnelle des fonctions n'est pas la même chez les deux groupes de locuteurs. L'étude a relevé que les LNN sous-emploient les marqueurs extra-phrastiques et non

anaphoriques et des fonctions pragmatiques comme la reformulation paraphrastique et comme *introduceur de parole*. En particulier, le niveau d'analyse sémantique et pragmatique (interactionnelle) ont indiqué des différences. La conclusion que nous en tirons est que les productions des LNN sont moins « pragmatialisés » que celles des LN. Là où nous avons trouvé un suremploi chez les LNN par rapport aux LN (demande de confirmation), il y a une équivalence directe en suédois (*då*). Les données sont parfois limitées et le résultat doit être vérifié sur des corpus plus larges. À notre connaissance il existe peu d'études sur les MD en L2 qui rejoignent l'analyse détaillée des emplois avec l'analyse quantitative, en particulier concernant le locuteur très avancé et couvrant plusieurs activités.

Romero Trillo (2002) a voulu expliquer ce « retard » de l'acquisition de la compétence pragmatique en L2 par le manque d'exposition suffisante à la langue cible. Il est alors étonnant que les locuteurs immergés et résidant depuis longtemps en France et Chili semblent se distinguer des LN, dans l'emploi pragmatique de certains MD. Notre étude indique que l'exposition à la langue cible est une condition nécessaire, mais pas suffisante. Il est possible de dégager d'autres facteurs qui pourraient influencer négativement sur l'appropriation de la compétence pragmatique, entre autres le fait que les emplois pragmatiques des MD sont souvent implicites et, du point de vue social, qu'ils sont considérés comme appartenant à un registre non normatif.

Références

- Aijmer, Karin. 2002. *English Discourse Particles. Evidence from a Corpus*. Amsterdam and Philadelphia : John Benjamins.
- Aijmer, Karin; Simon-Vandenberg, Anne-Marie (eds.). 2006. *Pragmatic Markers in Contrast*. Oxford and Amsterdam : Elsevier.
- Dostie, Gaetane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles : De Boeck et Duculot.
- Dostie, Gaetane; Pusch, Claus D. 2007. «Les marqueurs discursifs. Sens et variation». *Langue Française* 154, 3–12.
- Drescher, Martina; Frank-Job, Barbara (éds). 2006. *Les Marqueurs discursifs dans les langues romanes. Approches théoriques et méthodologiques*. Berne : Peter Lang.
- Erman, Britt; Kotsinas, Ulla-Britt. 1993. "Pragmaticalisation : the case of *ba'* and *you know*". *Studier i modern språkvetenskap* 10, 76–93.
- Fischer, Kerstin (ed.). 2006. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam : Elsevier.
- Frank-Job, Barbara. 2006. "A dynamic-interactional approach to discourse markers". Kerstin Fischer (ed.), *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam : Elsevier, 359-374.
- Hybertie, Charlotte. 1996. *La Conséquence en français*. Paris : Ophrys.
- Jucker, Andreas; Ziv, Yael (eds.). 1998. *Discourse Markers. Descriptions and Theory*. Amsterdam and Philadelphia : Benjamins.
- Lauwers, Peter; Vanderbauwhede, Gudrun; Verleyen Stijn. (eds.). 2010. *Pragmatic Markers and Pragmaticalization: Lessons from False Friends. Special Issue of Languages in Contrast* 10 :2.
- Martín Zorraquino, María Antonia; Portolés, José. 1999. «Los marcadores del discurso». I. Bosque, V. Demonte (coords.), *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa Calpe, vol. 3, 4051-4207.

- Martín Zorraquino, María Antonia; Montolío, Estrella (eds.). 1998. *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*. Madrid: Arco Libros.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt. 1998. *The Function of Discourse Particles. A Study with Special Reference to Spoken Standard French*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt. 2008. *Particles at the Semantics/Pragmatics Interface : Synchronic and Diachronic Issues. A Study with Special Reference to the French Phrasal Adverbs*. Amsterdam: Elsevier.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt; Rossari, Corinne. 2005. "The evolution of pragmatic markers". *Journal of Historical Pragmatics* 6:2, 177–187.
- Pusch, Claus D. 2006. « Marqueurs discursifs et subordination syntaxique : la construction inférentielle en français et dans d'autres langues romanes ». Martina Drescher, Barbara Frank-Job (eds), *Les Marqueurs discursifs dans les langues romanes. Approches théoriques et méthodologiques*. Berne : Peter Lang, 173-188.
- Romero Trillo, Jesús. 2002. "The pragmatic fossilization of discourse markers in non-native speakers of English". *Journal of Pragmatics* 34, 769-784.
- Traugott, Elisabeth C. 1995. "Subjectification in grammaticalisation". Dieter Stein, Susan Wright (eds). *Subjectivity and Subjectivisation*. Cambridge: Cambridge University Press, 31-54.
- Vincent, Diane. 2005. "The journey of non-standard discourse markers in Québec French: networks based on exemplification". *Journal of Historical Pragmatics* 6:2, 188–210.

Direi che: strategie di mitigazione nell'interazione di un'apprendente "quasi nativa"¹

Franco PAULETTO e Camilla BARDEL

Introduzione

Lo scopo di questo lavoro è l'analisi dell'interazione tra una apprendente "quasi nativa" di italiano L2/LS e una parlante nativa in una conversazione informale di tipo argomentativo. Obiettivo principale sono le strategie di mitigazione utilizzate dall'apprendente, strategie realizzate attraverso l'uso di segnali discorsivi (d'ora in avanti SD; cf. Bazzanella 1994, 2008) e di altri dispositivi pragmatico-linguistici. La domanda che ci poniamo è la seguente: possiamo ravvisare nelle strategie conversazionali di un apprendente di italiano L2 tendenze ascrivibili a un'influenza interculturale (Spencer-Oatey 2008)? È possibile, in altre parole, osservare un approccio argomentativo in qualche modo peculiare e non del tutto aderente a quello della cultura d'arrivo? Si parte dal presupposto che esistano *speech communities* che parlano secondo ben definite modalità culturali (*cultural ways of speaking*, v. Katriel 1985) e con specifici stili conversazionali (Tannen 1981, 1985).

1. Strumenti teorici

La nostra analisi si varrà dei seguenti strumenti interpretativi: per l'analisi interazionale il concetto di mitigazione (Caffi 2007), sviluppato intorno all'idea di comunicazione emotiva (Arndt & Janney 1985). Parallelamente, sarà fondamentale il concetto di "faccia" (*face*) (Goffman 1955). Inoltre, si farà riferimento ai risultati di uno studio condotto da Häggkvist & Fant (2000) che ha messo in luce strategie conversazionali divergenti messe in atto da parlanti svedesi e spagnoli a seconda che l'ambito sia inter- o intraculturale.

A partire da un modello tripartito di atto linguistico (contenuto proposizionale, indicatore di illocuzione, origine deittica), Caffi (1999, 2001, 2007) articola la categoria ombrello (Caffi 2009: 125) di *mitigazione* che utilizza per spiegare come il parlante modifichi le proprie enunciazioni in vista di certi scopi interazionali, conseguendo parallelamente l'obiettivo di proteggere la propria faccia e/o quella dell'interlocutore: si tratta di una categoria che riprende da un lato gli studi sulla cortesia realizzati in pragmatica – soprattutto a partire dal concetto di *faccia* – e dall'altro gli studi tradizionali di retorica e di stilistica. Il termine *mitigazione* include quindi una vasta gamma di strategie che servono a minimizzare i rischi interazionali e gli obblighi enunciativi e nel contempo a rendere più efficaci i propri atti linguistici. La mitigazione aiuta a gestire in modo più morbido l'interazione, evitando rischi di rifiuto, perdita della faccia, conflitto, caduta in contraddizione e così via (Caffi 1999: 882). La formulazione di un atto è dunque funzionale a certi bisogni strumentali, ma nelle scelte

1. Questo lavoro è stato eseguito nel quadro del progetto *High-Level Proficiency in Second Language Use*, finanziato da Riksbankens Jubileumsfond.

linguistiche individuali subentra anche una seconda dimensione cruciale per Caffi, quella della costruzione dell'identità: attraverso il proprio discorso l'enunciatore definisce non solo una *face* ma anche un *self*. Come afferma Caffi (1999: 126), non ci sono solo bisogni strumentali ma anche bisogni relazionali, legati alla dimensione psicologica dell'interazione. Ecco che il controllo della distanza emotiva dall'interlocutore – attraverso determinate scelte linguistiche – diventa parte integrante della competenza comunicativa di ognuno, sia nella fase di codifica sia in quella di decodifica di un messaggio. Il meccanismo che Caffi individua alla base di tutti i fenomeni di mitigazione è quello della *deresponsabilizzazione*, ovvero l'attenuazione di responsabilità dell'enunciatore nei confronti sia dell'interazione sia della stessa enunciazione. Dal punto di vista tipologico, l'autrice individua tre distinte classi di strumenti operanti ai diversi livelli dell'enunciato e definiti nell'ordine *bushes* ('cespugli', che funzionano come approssimatori), *hedges* ('siepi' ovvero attenuatori) e *shields* ('schermi' – distanziatori) (Caffi 2007: 91-120). Questi strumenti permettono di agire

- sul contenuto proposizionale (*bushes*) producendo *vaghezza*,
- sulla forza illocutoria (*hedges*) producendo *indirettezza*, e infine
- sull'origine deittica dell'enunciato (*shields*) attraverso un'operazione di *deattualizzazione* che agisce sulle dimensioni personale (*ego*), spaziale (*hic*) e temporale (*nunc*) per spostare altrove, in un altro tempo e a carico di un altro soggetto, il centro deittico dell'enunciato.

Spesso può accadere che, da un lato, uno stesso mitigatore agisca su ambiti diversi dell'enunciato e che, dall'altro, mitigatori differenti intervengano sulla stessa porzione dell'atto linguistico, considerato nella sua accezione tripartita (Caffi 2007: 128-129).

In uno studio sull'interazione inter- e intraculturale, Häggkvist & Fant (2000) hanno osservato che tra parlanti spagnoli e svedesi esistono evidenti divergenze di comportamento quando si tratta di esprimere la propria opinione nel quadro di un dibattito informale. Tali differenze confermerebbero in apparenza la validità euristica del concetto di *stile conversazionale* (cf. Tannen 1981): questo sarebbe caratterizzato da un *ethos conflittuale* nel caso dei parlanti spagnoli mentre nel caso degli svedesi si potrebbe parlare di *ethos consensuale* (Kerbrat-Orecchioni 1996: 80-81). Pur consapevoli della scarsa rappresentatività del nostro corpus, abbiamo ipotizzato che indizi dell'*ethos* consensuale si potessero ravvisare anche nella produzione della nostra informante svedese e che potessero tradursi nell'adozione di peculiari strategie pragmatico-linguistiche.

Lo studio di Häggkvist & Fant (2000) comprende tre costellazioni diverse di partecipanti in conversazioni intra- e interculturali: conversazioni tra parlanti nativi spagnoli, conversazioni tra parlanti nativi svedesi e conversazioni miste tra parlanti nativi spagnoli e svedesi. Secondo gli autori, in conversazioni intraculturali (o monoculturali) i parlanti nativi spagnoli dimostrano di non aver timore ad esprimere la propria opinione in modo diretto. Stando all'interpretazione di Häggkvist & Fant (2000), per questi parlanti è importante creare un clima di fiducia e di credibilità autoaffermandosi attraverso l'espressione di un'opinione netta e sincera: «si yo no me afirmo como individuo la gente no me va a tomar en serio» (Häggkvist & Fant 2000: 101). Si tratterebbe di una logica apparentemente conflittuale, ma in realtà cooperativa (cf. Stame 1994, 1999). La sincerità dimostrerebbe il vincolo con il gruppo.

Sempre secondo Häggkvist & Fant (2000: 102-104), in conversazioni intraculturali svedesi i partecipanti sarebbero invece più titubanti e lenti nell'esprimere con chiarezza le proprie opinioni: le conversazioni da loro analizzate si caratterizzano in particolare per la presenza di lunghe fasi iniziali di negoziazione, durante le quali è difficile individuare una chiara linea argomentativa; ad esse fanno seguito conversazioni nelle quali a predominare non sono tanto prese di posizione nette quanto una tendenza ad eludere il tema per non incorrere nel rischio di trovarsi in disaccordo con gli interlocutori. In ciò, i nativi svedesi dimostrerebbero una strategia conversazionale diametralmente opposta a quella del gruppo spagnolo e orientata al raggiungimento del maggior grado possibile di consenso: il consenso si configurerebbe dunque come requisito fondamentale per il mantenimento del valore sociale positivo (Goffman 1955), ovvero della *face* del gruppo stesso. Questo è fondamentale anche a livello individuale in quanto la dimostrazione del proprio desiderio di cooperare consente all'individuo di essere considerato membro meritevole:

en un contesto sociocultural típico de los países del norte de Europa, el consenso es esencial no sólo para la imagen social del grupo, para que éste se destaque como tal, sino también para la imagen social del individuo, para que aparezca como miembro merecido del grupo. (Häggkvist & Fant 2000: 104)

Gli autori notano invece che nelle conversazioni interculturali, durante le quali gli informanti svedesi interagiscono in spagnolo con gli interlocutori spagnoli, non emergono solo tali caratteristiche ma ne appaiono anche di originali, più legate al contesto interculturale. In tali conversazioni ciò che si nota in primo luogo è il maggior grado di formalità e, di conseguenza, delle distanze sociali tra i partecipanti. In secondo luogo, si osserva una chiara tendenza – nella fase di negoziazione iniziale – a cedere il turno all'altra squadra o per il timore di rompere il consenso, da parte svedese, o per una questione di cortesia legata al ruolo di anfitrioni, da parte degli spagnoli. In terzo luogo, quello che si verifica è che la conversazione tende a svolgersi secondo le modalità tipiche del dialogo intraculturale spagnolo, anche se in questo caso – sorprendentemente – quelli che con maggior forza tendono a esprimere un'opinione netta sono proprio gli informanti di madrelingua svedese. I parlanti di madrelingua svedese dimostrerebbero una più spiccata tendenza ad assumere posizioni nette e a volte in aperto contrasto con quelle dei propri interlocutori (Häggkvist & Fant 2000: 105-107). Tutto questo confermerebbe l'opinione degli interculturalisti Scollon & Scollon (1995), secondo i quali quando due culture entrano in contatto l'interazione che ne scaturisce non è prevedibile a partire dai rispettivi sistemi socioculturali: esse tendono invece a strutturarsi su basi nuove e legate alla percezione che i partecipanti hanno della situazione emergente.

Nella nostra ricerca partiamo quindi dal presupposto che il retroterra culturale dei soggetti coinvolti nel nostro studio sia uno dei fattori, anche se non quello determinante, che possono influenzare le caratteristiche assunte dall'interazione.

Häggkvist & Fant (2000) introducono un ulteriore elemento di riflessione facendo riferimento all'importanza dello status culturale dei temi discussi. Nel dialogo interculturale esaminato i partecipanti appartenenti ai due gruppi dibattono infatti sull'opportunità di sottotitolare o di doppiare i film stranieri: la posizione molto netta assunta dagli appartenenti al gruppo svedese (a favore della sottotitolazione), poco incline a prendere in considerazione le opinioni degli informanti spagnoli, verrebbe fatta risalire alla convinzione che in Svezia

esista un generale consenso intorno a quale sia l'opinione "corretta" da avere in materia. Il tema della sottotitolazione dei film stranieri godrebbe in contesto svedese di uno status che secondo la definizione di Bourdieu (1977) appartiene alla categoria di *doxa* (cf. Watts 2003: 147-151). Assumere tale posizione non presuppone alcun rischio per la propria faccia o per quella del gruppo: di conseguenza, il consenso intraculturale è salvo. A tutto ciò dobbiamo aggiungere il diverso concetto di *verità* che gli interattanti hanno: Häggkvist & Fant (2000: 107-108) si spingono ad ipotizzare che in un'ottica svedese la verità sia qualcosa di oggettivo e preesistente che va solo cercato e scoperto, mentre in un contesto socioculturale spagnolo la verità non sarebbe tanto un dato preesistente quanto il risultato della discussione e della valutazione di tutte le opinioni disponibili. Si potrebbe parlare nel caso spagnolo di una cultura ad alta contestualità (*high context culture*, cf. Hall & Hall 1990), vale a dire una cultura caratterizzata dalla tendenza ad attribuire maggiore valore informativo al contesto comunicativo che al messaggio stesso.

2. I dati e la loro modalità di raccolta

I dati analizzati provengono da una registrazione video della durata di circa 40 minuti con due partecipanti, realizzata nell'autunno 2008. Il modello è quello della *elicited conversation* (Kasper & Rose 2002): ciò significa che alle partecipanti è stata proposta una lista di temi, da discutere nell'ordine da loro preferito; i temi riguardavano la Svezia ed erano volutamente polemici (funzionamento del sistema sanitario e di quello scolastico, deterioramento del tradizionale modello di stato sociale ecc.). Nessun altro, all'infuori delle due interessate, era presente durante la registrazione.

Le partecipanti sono due giovani donne che studiano l'italiano all'università: una italiana, Siria, e una svedese, Lone. Il file video è stato in seguito trascritto in formato CHAT (MacWhinney 2000).

Siria: Siria ha 36 anni, è milanese, vive a Stoccolma da circa tre anni e sta completando un percorso di formazione di livello universitario che alla fine le consentirà di insegnare l'italiano e l'inglese nelle scuole secondarie svedesi. Ha conseguito una laurea in lingue e letterature scandinave presso l'università di Milano.

Lone: Lone, 25 anni, è madrelingua svedese. Ha studiato l'inglese per 9 anni e il francese per 6 anni, ma considera l'italiano la sua "prima" L2, dal punto di vista della competenza linguistica. Infatti, oltre ad aver studiato l'italiano al liceo svedese per 2 anni, nel 2003 ha frequentato un corso di italiano di 4 mesi a Bologna. Al momento della registrazione era iscritta all'università di Stoccolma, dove aveva studiato l'italiano per tre semestri. Durante il periodo di studio è stata borsista Erasmus per un semestre a Sassari, fatto che le consente di avere continui contatti con amici e conoscenti italiani.

3. Un'apprendente quasi nativa di italiano L2

Per descrivere i livelli di alta competenza in una seconda lingua si utilizzano diverse denominazioni: *nativelike* ('come un nativo'), *near-native* ('quasi nativo') e *advanced* ('avanzato'). Questi termini occorrono frequentemente nella letteratura, ma non sono sempre stati chiaramente definiti, oppure hanno ricevuto definizioni contrastanti in contesti differenti. Nel contesto in cui è stato condotto il nostro lavoro, questi termini sono usati per definire gli ultimi livelli dello sviluppo di una L2 (cf. Bardel 2012).

Il termine di paragone è il parlante nativo, ovvero il parlante L1 archetipico che ha acquisito la lingua in questione come L1 e che ha continuato ad usarla regolarmente durante il corso della sua vita. Il parlante *nativelike* di una lingua è qualcuno che sotto tutti gli aspetti usa tale lingua come un nativo e che viene percepito come tale dai nativi, anche quando la sua lingua viene analizzata in dettaglio; tutto ciò malgrado non si tratti della L1 della persona. Con 'quasi nativo' intendiamo un parlante che è percepito come nativo da parlanti nativi nell'interazione orale di ogni giorno, ma che può essere distinto da parlanti nativi quando la sua lingua è analizzata in dettaglio (Hyltenstam & Abrahamsson 2003, Abrahamsson & Hyltenstam 2008).

Con "apprendente L2 avanzato", ci riferiamo alla persona la cui L2 assomiglia alla L1 di un parlante nativo: tuttavia aspetti non conformi alla L1 sono percepibili nell'interazione orale o scritta.

Grazie a questa scelta terminologica, i livelli *nativelike* e quasi nativo possono essere determinati con una certa precisione. (Per quanto concerne il livello avanzato, la definizione è più vaga, essendo di per se tale livello una nozione relativa, in particolare quando si tratta del rapporto con i livelli inferiori, e la differenza tra intermedio e avanzato).

Lone è senza dubbio un'apprendente di italiano L2 più che avanzata, addirittura quasi nativa. Prima di tutto si può notare che il percorso di acquisizione del sistema verbale (tempo-aspetto-modo) è stato completato (Giacalone Ramat 1993, Banfi & Bernini 2003) e non ci sono errori di accordo. Inoltre, si osserva in Lone una pronuncia simile a quella degli italiani (pure con caratteristiche regionali) e un uso idiomatico di parole ed espressioni lessicali. Quantitativamente, possiamo constatare, osservando la tabella 1, che il numero di parole (*tokens*) prodotte non è molto inferiore a quello della nativa Siria. La ricchezza lessicale, talvolta misurata con il cosiddetto *type / tokens* ratio (TTR), è leggermente inferiore a quella di Siria, ma la differenza non è spiccante.

Partecipante	Numero di <i>tokens</i>	Numero di <i>types</i>	<i>Type / Token Ratio</i>
Lone	2072	507	0,24
Siria	2192	662	0,30

Tabella 1. Aspetti lessicali quantitativi

Per quanto riguarda la *fluency* ovvero la scorrevolezza, sono assenti gli indicatori di difficoltà comunicativa nei parlanti L2 proposti da Wiberg (2003), gli abbandoni del turno, le sequenze potenzialmente acquisizionali e le digressioni metalinguistiche. E' notevole anzi la capacità di attivazione del lessico, nel senso che Lone può attingervi immediatamente, come dimostra il completamento di turno nell'esempio seguente:

- (1) SIR: anche se le mie amiche mi hanno riferito di aver chiamato <numeri:> [>] essersi sentite dire eh: # o sostanzialmente essersi sentite dare risposte poco:...
- LON: <si> [<] sì.
- SIR: hm.
- LON: soddisfacenti.
- SIR: soddisfacenti.

Un indicatore del fatto che ci troviamo di fronte a una parlante non nativa lo possiamo invece forse riscontrare in fenomeni quali pause e riformulazioni: le pause vuote di Lone sono 51, contro le 26 di Siria, e le riformulazioni 56, contro le 22 di Siria. Tuttavia, queste differenze si potrebbero anche parzialmente imputare alla piega presa dall'evento comunicativo, come vedremo.

4. Analisi

Nell'analisi ci concentreremo sulle strategie adottate da entrambe le partecipanti al fine di portare a termine con successo il compito assegnato. Sono emersi due stili conversazionali inizialmente piuttosto divergenti, ma è stata anche osservata una tendenza alla convergenza a mano a mano che lo scambio avanzava. Analizzeremo per prima cosa alcuni aspetti della struttura interazionale: l'assegnazione negoziata dei ruoli tra le partecipanti, la scelta e l'introduzione del tema della discussione e il cambiamento di tema. Successivamente focalizzeremo la nostra attenzione sulle strategie di mitigazione adottate da Lone. Nell'esempio (2) vediamo l'inizio dell'interazione tra le due: in tale fase di negoziazione vengono assegnati i ruoli:

- (2) SIR: dà scegli tu il primo tema.
 LON: no dà scegli tu:
 SIR: scelgo il primo?
 LON: scegli tu che sei: madrelingua [!=ride].

Come vediamo, a prendere l'iniziativa è Siria, che si autoseleziona come colei che può gestire i ruoli e i doveri, in particolare per conferire all'interlocutrice l'incombenza della scelta del primo tema da trattare. Siria sembra essere consapevole dello status che le conferisce il fatto di essere nativa e anticipa quella che sarà la sua linea di *patronage* esercitata sull'interlocutrice per parte dell'evento. Inizia la negoziazione con il SD *dài* – parentetico ed esterno all'atto illocutivo e di valore conativo (Cresti 2000) – seguito dall'esercitativo (secondo la classificazione austriana, riportata in Caffi 2009: 42) *scegli tu*: analizzando la sequenza video possiamo tuttavia renderci conto del fatto che – nonostante le apparenze – non siamo di fronte ad un FTA *bald on record* (Brown & Levinson 1987: 94-95) di Siria su Lone quanto ad un invito bonario e quasi autoironico a condividere la responsabilità della gestione dell'evento, a non lasciare a lei, nativa e quindi implicitamente destinata a ricoprire questo ruolo, la patata bollente rappresentata dalla necessità di “scegliere”. La mossa iniziale di Siria vuole sottolineare il carattere collaborativo dell'impresa assegnata alle due informanti e può essere interpretata come un mossa di avvicinamento sul piano relazionale.

Lone mette subito in atto una strategia di evitamento, che sarà un *leitmotiv* per buona parte della sua partecipazione all'evento comunicativo, non raccogliendo l'invito: con una ripetizione dialogica cerca di ribaltare la situazione, riprendendo l'esercitativo di Siria, mitigato con il segnale discorsivo *dài*, che però in questo caso perde il carattere conativo e potrebbe essere parafrasato da un 'per favore'. Anche in questo caso l'analisi della sequenza video ci consente di apprezzare l'atmosfera amichevole in cui la conversazione si sta svolgendo, tanto che Lone fa seguire il suo intervento da una risata che indica una forte vicinanza dal punto di vista emotivo tra le due donne.

Siria accede subito alla richiesta di Lone dimostrando disponibilità al punto da chiedere all'interlocutrice conferma della portata dell'invito: *scelgo il primo?*

Lone continua sulla linea argomentativa precedente con una sorta di completamento di turno, motivando il proprio rifiuto con il fatto di non essere una madrelingua: *scegli tu che sei madrelingua*. Il *grounder* (Blum-Kulka *et al.* 1989) *che sei madrelingua* ha lo scopo di ridurre il FTA nei confronti della faccia positiva di Siria: tale FTA consiste nel primo rifiuto di accedere al suo invito e quindi di sottomettersi alla dinamica che la nativa vorrebbe imprimere alla conversazione. Possiamo dunque leggere diverse tendenze in atto:

- la volontà di Siria di condividere il peso dell'impresa collettiva nonostante la situazione suggerisca che probabilmente tocchi a lei farsi carico della maggior parte del lavoro (per la situazione, per la differenza di competenze, per gli scopi di questa conversazione elicitata);
- il rifiuto di Lone di assumersi delle responsabilità e nel contempo di sottomettersi al *patronage* della nativa;
- il mantenimento comunque di una accentuata vicinanza sul piano relazionale (la posta in gioco non è evidentemente tale da suggerire di assumere un atteggiamento diverso).

Dopo una brevissima interruzione dovuta a motivi tecnici, la sequenza continua con uno scambio nel quale avviene una sorta di resettaggio rispetto alla situazione precedente: Siria riprende la linea originaria e Lone in questo caso accede alla richiesta, senza però riuscire a decidere.

- (3) SIR: dài scegli di cosa vuoi parlare.
 LON: eh: # va be' possiamo: ## mamma mia <che dire> [>]?
 SIR: <parliamo dello svenska@sv modell@sv> [<]?
 LON: si: # <bene> [>].
 SIR: <dài> [<] e allora ti faccio delle domande perché <tu forse> [>1] sei più /informa # dunque <io> [>2] ho studiato per anni che c' era questo meraviglioso modello svedese.
 LON: <eh> [<1] boh [<2].

In questo atteggiamento di Lone potremmo trovare una conferma di quanto affermato da Häggkvist & Fant (2000) rispetto alla difficoltà dei parlanti svedesi di contestualizzare il compito assegnato loro e di produrre una linea argomentativa chiara all'inizio dello scambio.

Siria ripropone l'esercitativo *scegli* nuovamente rinforzato dal SD di tipo conativo *dài*. Lone reagisce con una catena di SD che servono a prendere tempo: l'introduttivo *eh* (Cresti 2000), a sottolineare parziale accordo e nel contempo incertezza, seguito da una breve pausa e da un altro segnale relativo all'accordo (*va be'*) che precede *possiamo*: scelta lessicalmente interessante trattandosi di un verbo modale, che funziona da *downgrader* (Caffi 1999: 898) e che sembra implicare sia l'apertura a più possibilità sia un evitamento della responsabilità individuale. L'effetto di mitigazione è presente sia nella scelta lessicale (con un *bush*) sia nel trasferimento della responsabilità dal soggetto "io" al soggetto "noi" (un esempio di *shield*). In effetti non perviene ad alcuna decisione e, dopo una pausa leggermente più lunga della precedente, segue l'espressivo *mamma mia* (Cresti 2000), a sottolineare l'incapacità di realizzare quanto richiesto dall'altra informante.

Con una mossa che serve a sbloccare l'*impasse* creatosi e che nel contempo realizza un avvicinamento sul piano relazionale, Siria fa una proposta sotto forma di domanda, minimizzando così il FTA nei confronti della faccia negativa

di Lone ma contemporaneamente cercando di coinvolgerla nella gestione dello scambio attraverso un'assunzione di responsabilità.

Lone accetta immediatamente la proposta: Siria sottolinea la soddisfazione per il superamento dello stallo iniziale con un *dài*, SD relativo all'accordo (e parafrasabile con 'bene'), cui segue l'atto commissivo *ti faccio delle domande* introdotto dal SD metatestuale *allora*, seguito a sua volta da un *grounder* mitigato da un *hedge* – *forse* – che agisce sulla forza illocutoria del verdetto *tu sei più informata*, mitigando così l'assunzione assiomatica "interlocutore svedese = interlocutore sicuramente più informato su tutti i temi relativi alla Svezia". In questo modo Siria cerca di minimizzare i rischi di realizzare un FTA alla faccia negativa di Lone e contemporaneamente denuncia la propria non totale adesione al contenuto proposizionale, salvaguardando la propria faccia positiva ('non so realmente se tu sei informata'). Lone si sovrappone a Siria con due SD: il primo, *eh*, ha funzione di conferma dell'accordo mentre il secondo (un *boh* olofrastico) permette a Lone di mettere le mani avanti, proteggendo la propria faccia negativa (e quindi parafrasabile con 'non so se sono competente come tu credi'), a costo di minacciare quella positiva di Siria ('il tuo giudizio potrebbe non essere completamente fondato'): siamo di fronte a un tipico esempio di mitigazione intesa come *disqualification* (Haley 1959), ovvero deresponsabilizzazione. Il risultato dell'operazione in questo caso sembra indicare un allontanamento parallelo sia sull'asse della relazione sia su quello dei contenuti, in virtù dell'atteggiamento circospetto di Lone.

Dopo alcuni minuti avviene un cambio di tema e anche in questo caso l'iniziativa viene da Siria, come dimostra l'esempio 4:

- (4) SIR: c'è il Karolinska_Institutet così.
 LON: sì [/] sì ci sono <più possibilità> [>].
 SIR: <e:> [<] secondo te per l'istruzione il fatto che questa istruzione sia gratuita aperta a tutti.
 LON: +^sì.
 SIR: eh [/] eh # cosa che in Italia per esempio non è per cui se non te lo puoi permettere difficilmente andrai in università.
 LON: sì.

Siria continua a gestire i temi di discussione in maniera decisa, passando praticamente senza soluzione di continuità da un argomento (la sanità) a un altro (l'università). Conferma con ciò di aver assunto il ruolo di regista. Lone dimostra un alto grado di *attunement* (Caffi 2007: 125-126) e accetta immediatamente il cambiamento (notare il SD che segnala attenzione in corso: *sì*). La digressione introdotta da Siria, parlando dell'Italia, non rappresenta alcun rischio per l'immagine positiva di Lone che quindi può continuare in questo suo percorso sotto traccia, lasciando l'iniziativa all'interlocutrice.

Nell'esempio 5 vediamo la conclusione dell'intervento di Siria, il racconto di un'esperienza personale che le ha permesso di toccare con mano le (a suo dire) gravi deficienze del sistema sanitario svedese:

- (5) SIR: <e quindi> [<] insomma ho pensato che per un paese sviluppato come la Svezia sia un grave: +...
 LON: +^mhm.
 SIR: difetto.
 LON: mhm eh può darsi hm non lo so sinceramente se è <così> [>].
 SIR: <questo xxx> [<].

LON: perché non so come era prima <neanche> [>].

La reazione di Lone è rapida e occupa due turni: nel primo caso con un segnale di attenzione in corso (*mhm*), nel secondo con una catena di SD denotanti scetticismo e incertezza: questi precedono l'atto illocutivo principale, l'espressivo (Cresti 2000: 90) *non lo so se è così*, attraverso il quale manifesta apertamente i propri dubbi rispetto alle conclusioni di Siria, senza tuttavia arrivare a manifestare in maniera diretta il proprio dissenso. Per non produrre un FTA *bald on record*, negando la validità di quanto affermato da Siria, Lone ammette di non avere le competenze per dire se la situazione sia quella descritta dall'interlocutrice: in sostanza, per evitare un allontanamento sul piano relazionale, mitiga il proprio dissenso su quello dei contenuti. L'avverbio frasale *sinceramente* potrebbe essere interpretato come un tentativo di rinsaldare la relazione sottolineando la volontà di partecipare con sincerità allo scambio. Per giustificare la propria mancata assunzione di responsabilità, la sospensione del proprio giudizio, Lone utilizza un *grounder* (*non so come era prima*) con il quale fa risalire a un periodo precedente allo scambio in corso la propria condizione di incompetente nel caso specifico. Lone ricorre nuovamente alla strategia della *disqualification*; nel contempo, sembra di notare da parte sua una certa riluttanza ad accettare senza riserve delle critiche al sistema svedese, quasi che queste rappresentassero indirettamente una minaccia alla sua faccia positiva. Gli esempi di una tale strategia sono diversi nel corso dell'interazione, come dimostra il brano seguente, nel quale si continua a parlare del sistema sanitario svedese:

(6) LON: eh <infatti> [>].

SIR: <e per cui:> [<] da quel punto di vista: # ho avuto una sensazione <che la> [/] che il sistema sia un po' in <crisi> [>].

LON:<si>[<] ma forse un po' però # forse qua: la [/] la cosa che è un po' nuova e forse che bisogna trovare la strada giusta e forse [/] cioè io [/] io devo trovarla da sola.

SIR: *mhm*.

La discussione procede e sembra di notare da parte di Siria un cambiamento di strategia: comincia ad esprimere le sue critiche in maniera meno diretta, circoscrivendone la portata (*da quel punto di vista*), mitigando l'asserzione con un *bush* che agisce direttamente sul contenuto proposizionale (un po' *in crisi*), operando una scelta lessicalmente mitigata (e che incide sul *commitment*) rappresentata da *ho avuto la sensazione che*, rispetto ad altre possibili realizzazioni; il fatto stesso di dislocare nel passato l'atto verdettivo, agendo sulla dimensione deittica del tempo con uno *shield*, allontana quel processo cognitivo dal momento dell'enunciazione (*nunc*), rendendolo meno minaccioso, delimitandone la portata ad un tempo ben delimitato e togliendo in parte validità universale al giudizio. L'effetto è ottenuto: la critica di Siria appare notevolmente mitigata e circoscritta; come afferma Caffi (2007: 79), gli interlocutori hanno più di una identità e rimodellano costantemente i propri *sé* durante l'interazione, avendo l'abilità di agire secondo criteri contestualizzati di appropriatezza; quest'ultimo estratto sembrerebbe confermare tale affermazione.

Lone non concede molto alla propria interlocutrice: l'esordio del proprio turno (dopo un SD relativo all'accordo: *si*) chiarisce immediatamente che il suo punto di vista non coincide con quello di Siria, come dimostra la congiunzione avversativa *ma*, seguita da un *hedge* (*forse*) e da un *bush* (*un po'*) che agiscono sull'illocuzione e sul contenuto proposizionale (potremmo parafrasare l'inizio

del suo turno con *ma* forse è un po' *così*); dopo questa parziale concessione iniziale Lone argomenta la propria posizione, mantenendo un atteggiamento di prudenza o forse di modestia, come dimostrano i tre *forse*, *hedges* che agiscono nuovamente sulla forza illocutoria. Va inoltre osservata la scelta di spersonalizzare l'argomentazione (con degli *shields*) utilizzando costruzioni come *la cosa* o *bisogna*, per delimitare la propria responsabilità (*disqualification*) e oggettivizzare il processo. Lone termina con una maggiore assunzione di responsabilità, ricollocando le proprie affermazioni sul piano deittico nell'*ora* e *qui* con *io devo*, scelta sia pure mitigata dal *hedge forse*.

Possiamo affermare che in questo episodio si verifica un cambiamento di atteggiamento da parte di Siria? Siamo di fronte a un fenomeno evidente di *attunement*? Sembra di sì. Infatti, è più che lecito immaginare che nel corso dell'interazione, in virtù del reciproco e continuo monitoraggio metapragmatico, sia avvenuto un cambiamento: Siria ha potuto saggiare le reazioni di Lone e vi si sta adeguando.

Nell'esempio (7), i limiti del sistema universitario svedese vengono relativizzati da Siria (e quindi globalmente mitigati) introducendo un paragone con il sistema italiano, che viene descritto impietosamente.

(7) SIR: eh: anche perché proprio in Italia secondo me ## c'è un grosso limite e c'è molta ingiustizia l'unica cosa: insomma ovviamente con pochi soldi a disposizione poi diventa: eh diventa difficile fornire ## tantissime lezioni <voglio dire [?] e può andare bene> [>] nel senso che uno può studiare autonomamente.

LON: <si esatto [/] esatto questo è [/] è vero> [<] mhm.

SIR: il che è sempre una buona cosa soprattutto a livello universitario.

LON: sì.

SIR: però forse: può darsi che manchi qualcosa.

Qui sembra che i ruoli si invertano: Siria fa precedere le proprie osservazioni al sistema svedese (secondo lei l'università svedese sarebbe sottofinanziata con il risultato che le ore di lezione offerte agli studenti sono poche) da un'aspra critica al sistema italiano, una sorta di *repair* cataforico; introduce poi l'osservazione negativa al sistema universitario svedese con un'espressione che di per sé ne limita la portata ad un solo aspetto (*l'unica cosa*), seguita dal SD metatestuale *insomma* (che indica l'inizio della sintesi del suo pensiero) che precede un avverbio, *ovviamente*, con il quale Siria vuole sottolineare l'oggettività del fenomeno (parafrasabile con 'è evidente, non è una mia opinione': *disqualification*). Il *bush* che modifica l'aggettivo *tante* è un superlativo con cui la parlante può controbilanciare il valore negativo dell'asserzione, ampliando il campo delle attese possibili almeno sino a *tante*. A questo punto Siria riformula e chiarisce la propria opinione (*voglio dire*) introducendo una concessione (*può andare bene*) e sostanziandola con una spiegazione (*nel senso che*), tutte mosse preventive che le servono per introdurre la conclusione, in cui ancora una volta si osserva un importante dispiego di strumenti di mitigazione temperante (*tempering mitigation*, ovvero mitigazione che agisce sull'illocuzione assertivo-verdettiva: cf. Caffi 2007: 82-83), attraverso i quali toglie forza alle proprie affermazioni eventualizzandole (*può darsi*) e indebolendone la forza illocutoria (*forse*). Lone in questo caso manifesta il proprio accordo senza mezzi termini, interpretando evidentemente in termini positivi la prudenza dell'altra partecipante.

È interessante osservare il continuo movimento lungo l'asse della relazione e lungo quello dei contenuti: ad un allontanamento sul secondo corrisponde spesso una mossa di avvicinamento sul primo, per rinsaldare la relazione e giungere ad un momentaneo equilibrio: possiamo insomma osservare all'interno di ogni atto la compresenza di una mitigazione altruistica (che attenua gli effetti negativi sull'ascoltatore) e di un'altra che potremmo definire *self-serving* (che minimizza gli effetti negativi per il parlante), secondo la definizione di Fraser (1980).

Conclusioni

Nell'atteggiamento di Lone possiamo ravvisare una tendenza costante a quella che Caffi definisce *disqualification* (deresponsabilizzazione). Ciò si verifica sia nella selezione dei ruoli (delega iniziale) sia nella riduzione del livello di adesione al contenuto proposizionale attraverso un uso articolato di SD e di altre strategie linguistiche: la sua opinione nelle fasi iniziali e centrali dell'evento comunicativo è costantemente mitigata (abbiamo parlato di *tempering mitigation*, di mitigazione che agisce sull'illocuzione assertivo-verdettiva). Trascinata su un terreno potenzialmente conflittuale dall'interlocutrice, riesce a seguire una propria linea argomentativa, utilizzando però un'ampia gamma di segnali discorsivi e altri strumenti pragmatici che le servono a prendere le distanze a livello ideazionale da quanto afferma o per dissentire da quanto afferma la sua interlocutrice mitigando la portata del dissenso e salvaguardando ad un tempo sia la faccia dell'altra partecipante sia la propria, con effetti benefici sulla dimensione relazionale.

Nella produzione di Siria la presenza di mezzi di mitigazione sembra meno evidente, soprattutto all'inizio dello scambio. Il suo comportamento rispecchia per certi versi quello osservato da Häggkvist & Fant (2000) nel comportamento dei parlanti spagnoli, soprattutto per quanto riguarda la velocità di selezione dei temi e la modalità dell'espressione del proprio punto di vista.

Dalle osservazioni di questi dati non riteniamo che la tendenza rilevata da Häggkvist & Fant (2000) nei parlanti nativi svedesi (ricerca del consenso) risulti particolarmente evidente: ciò che emerge con chiarezza è – come già detto – la tendenza da parte dell'informante svedese a seguire una linea argomentativa in qualche modo difensiva e molto mitigata. In questo senso, più che di ricerca del consenso ci sembra di poter parlare di *evitamento strategico del conflitto*. Tale risultato è ottenuto attraverso un dispiego di mezzi e strategie eterogenee ed estremamente articolate. Troverebbe invece conferma l'osservazione di Häggkvist & Fant secondo cui i parlanti svedesi, di fronte a un compito per svolgere il quale ritengono di non avere elementi di giudizio sufficienti, faticherebbero ad ingranare, a scegliere cioè una linea argomentativa precisa. Questo, come abbiamo visto, solo per quel che riguarda la fase iniziale dell'interazione.

Quello che si nota dall'analisi complessiva dell'interscambio è un movimento convergente di *attunement* tra le due interlocutrici, che all'inizio sembrano avere approcci sensibilmente diversi (il decisionismo iniziale di Siria contro la passività di Lone; l'assertività di Siria contro la prudenza di Lone) ma che alla fine arrivano ad un punto di equilibrio, se non ad un rovesciamento dei ruoli. La funzione della mitigazione come strumento per il monitoraggio emotivo dell'interazione attraverso il quale accrescere o diminuire la distanza psicologica tra gli interlocutori sembra a noi evidente negli esempi riportati.

La domanda iniziale («possiamo ravvisare nelle strategie conversazionali di un apprendente di italiano L2 tendenze ascrivibili ad un'influenza interculturale?») ha trovato solo parziale risposta: questa analisi di tipo qualitativo ci ha tuttavia permesso di individuare un possibile e promettente percorso di ricerca, per completare il quale sarà necessario raccogliere ulteriori dati. Sarà in particolar modo interessante verificare se il concetto di *faccia* sia estensibile, ovvero se ad una *faccia individuale* si possa sommare un concetto di *faccia collettiva* e legata al gruppo di appartenenza (qualunque esso sia).

Bibliografia

- Abrahamson, Niclas; Hyltenstam, Kenneth. 2008. «The robustness of aptitude effects in near-native second language acquisition». *Studies in Second Language Acquisition* 30:4, 481-509.
- Arndt, Horst; Janney, Richard W. 1985. «Politeness revisited: cross modal supportive strategies». *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching* 23:4, 281-300.
- Bardel, Camilla; Gudmundson, Anna; Lindqvist, Christina. 2012. «Aspects of lexical sophistication in advanced learners' oral production. Vocabulary acquisition and use in L2 French and Italian». Kenneth Hyltenstam, Niclas Abrahamson (eds.), *High Level L2 Acquisition, Learning and Use. Studies in Second Language Acquisition* 34, 269-290.
- Banfi, Emanuele; Bernini, Giuliano. 2003. «Il verbo». Anna Giacalone Ramat (ed.), *Verso l'italiano. Percorso e strategie di acquisizione*. Roma: Carocci, 70-115.
- Bazzanella, Carla. 1994. *Le facce del parlare. Un approccio pragmatico all'italiano parlato*. Firenze: La Nuova Italia.
- Bazzanella, Carla. 2008. *Linguistica e pragmatica del linguaggio. Un'introduzione*. Bari: Laterza, 2 ed.
- Blum-Kulka, Shoshana; House, Juliane; Kasper, Gabriele. 1989. *Cross-Cultural Pragmatics: Requests and Apologies*. Norwood, NJ: Ablex.
- Bourdieu, Pierre. 1977. *Outline of a Theory of Practice*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Brown, Penelope; Levinson, Stephen. 1987. *Politeness*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Caffi, Claudia. 1999. «On mitigation». *Journal of Pragmatics* 31:7, 881-909.
- Caffi, Claudia. 2001. *La mitigazione. Un approccio pragmatico alla comunicazione nei contesti terapeutici*. Münster: LIT Verlag.
- Caffi, Claudia. 2007. *Mitigation*. Amsterdam: Elsevier.
- Caffi, Claudia. 2009. *Pragmatica. Sei lezioni*. Roma: Carocci.
- Cresti, Emanuela. 2000. *Corpus di Italiano Parlato*, vol. I. Firenze: Accademia della Crusca.
- Fraser, Bruce. 1980. «Conversational mitigation». *Journal of Pragmatics* 4, 341-350.
- Giacalone Ramat, Anna. 1993. «Italiano di stranieri». Alberto A. Sobrero (ed.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*. Bari: Laterza, 341-410.
- Goffman, Erving. 1955. «On face-work; an analysis of ritual elements in social interaction». *Psychiatry: Interpersonal and Biological Processes* 18:3, 213-231.
- Hägglkvist, Cilla; Fant, Lars. 2000. «El intercambio de opiniones en conversaciones intra e interculturales». *Oralia. Análisis de Discurso Oral* 3, 95-111.

- Haley, Jay. 1959. «An interactional description of schizophrenia». *Psychiatry* 22, 321-332.
- Hall, Edward T.; Hall, Mildred Reed. 1990. *Understanding cultural differences: Germans, French and Americans*. Yarmouth, Maine: Intercultural Press.
- Hyltenstam, Kenneth; Abrahamsson, Niclas (2003), «Maturational constraints in SLA». Catherine J. Doughty, Michael H. Long (eds.), *The Handbook of Second Language Acquisition*. Oxford: Blackwell, 539-588.
- Kasper, Gabriele; Rose, Kenneth R. 2002. *Pragmatic Development in a Second Language*. Oxford: Blackwell.
- Katriel, Tamar. 1985. «Speech in context: Moving towards an integrative perspective». *Informatologia Yugoslavica* 17:1-2, 171-176.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1996. *La Conversation*. Paris: Seuil.
- MacWhinney, Brian. 2000. *The CHILDES Project: Tools for Analyzing Talk*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Scollon, Ron; Scollon, Suzanne W. 1995. *Intercultural Communication: A Discourse Approach*. London: Blackwell.
- Spencer-Oatey, Helen. 2008. «Culturally Speaking. Culture, Communication and Politeness Theory». London and New York: Continuum.
- Stame, Stefania. 1994. «Su alcuni usi di *no* come marcatore pragmatico». Franca Orletti (ed.), *Fra conversazione e discorso. L'analisi dell'interazione verbale*. Roma: La Nuova Italia Scientifica, 205-216.
- Stame, Stefania. 1999. «I marcatori della conversazione». Renata Galatolo, Gabriele Pallotti (eds.), *La conversazione. Un'introduzione allo studio dell'interazione verbale*. Milano: Raffaello Cortina Editore, 169-186.
- Tannen, Deborah 1981. «Indirectness in discourse: Ethnicity as conversational style». *Discourse Processes* 4, 221-38.
- Tannen, Deborah. 1985. «Cross-cultural communication». Teun A. Van Dijk (ed.), *Handbook of Discourse Analysis*, vol. 4. London: Academic Press, 203-215.
- Watts, Richard J. 2003. *Politeness*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Wiberg, Eva. 2003. «Interactional Context in L2 Dialogues». *Journal of Pragmatics* 35:3, 389-407.

